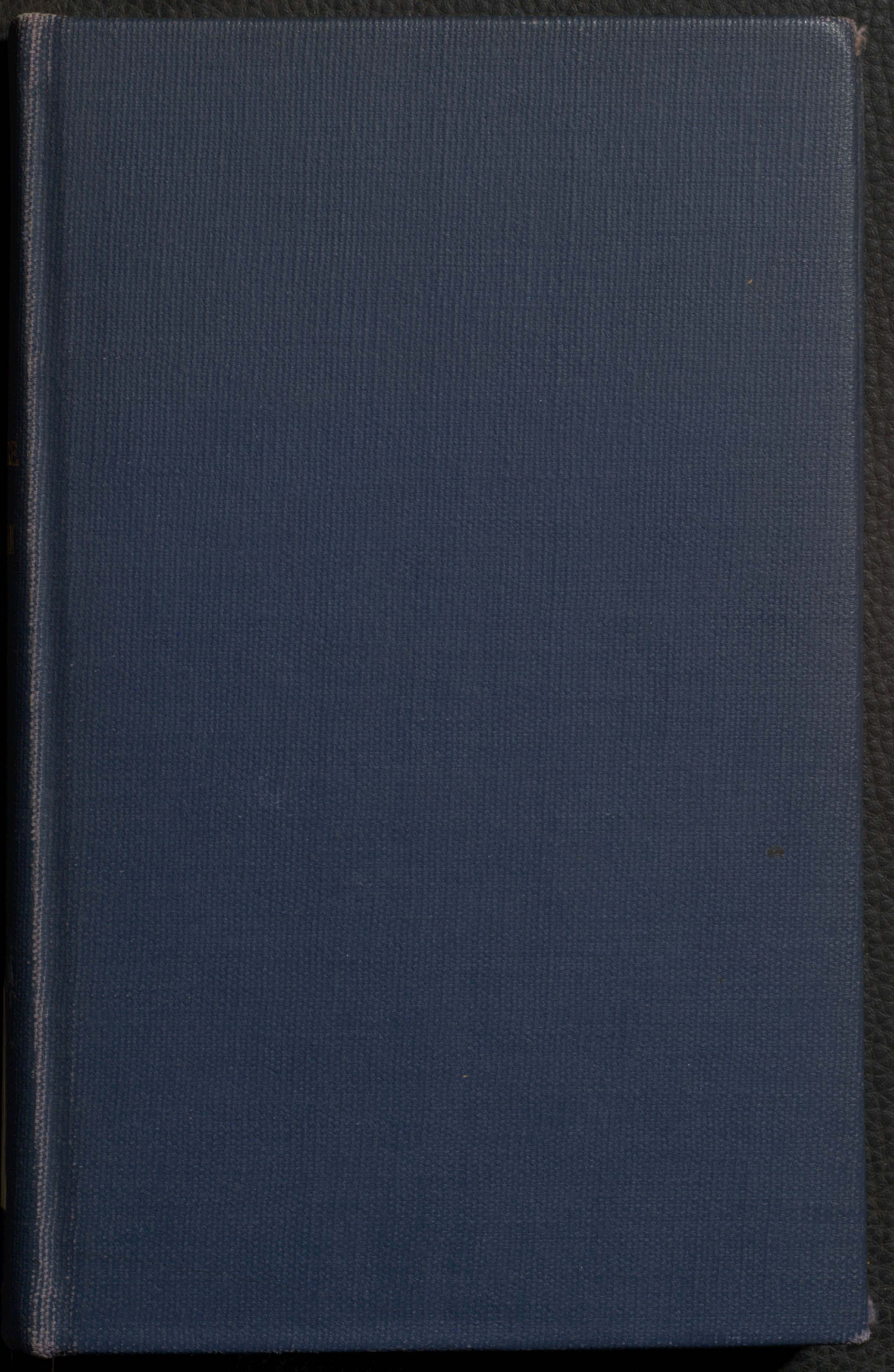
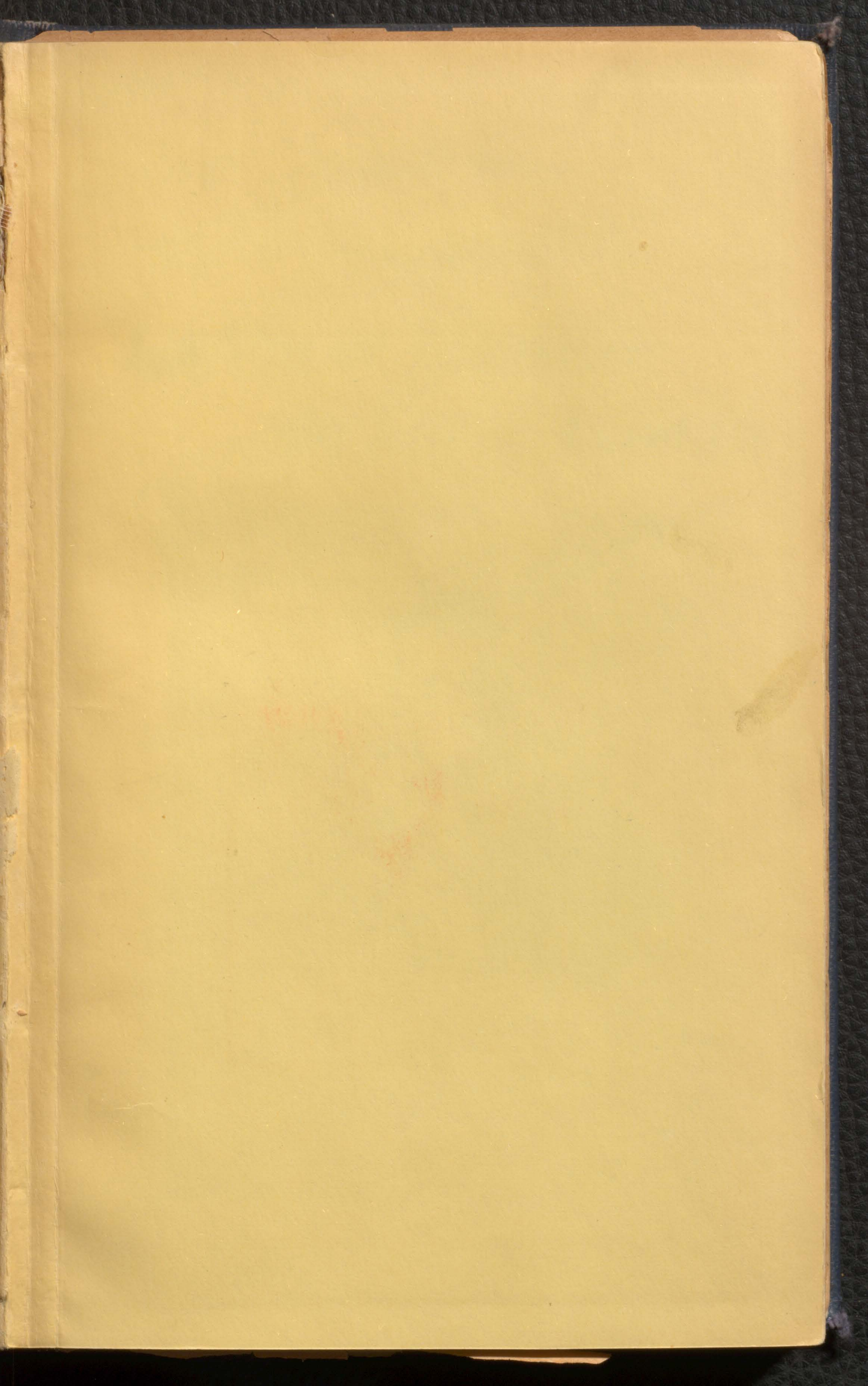
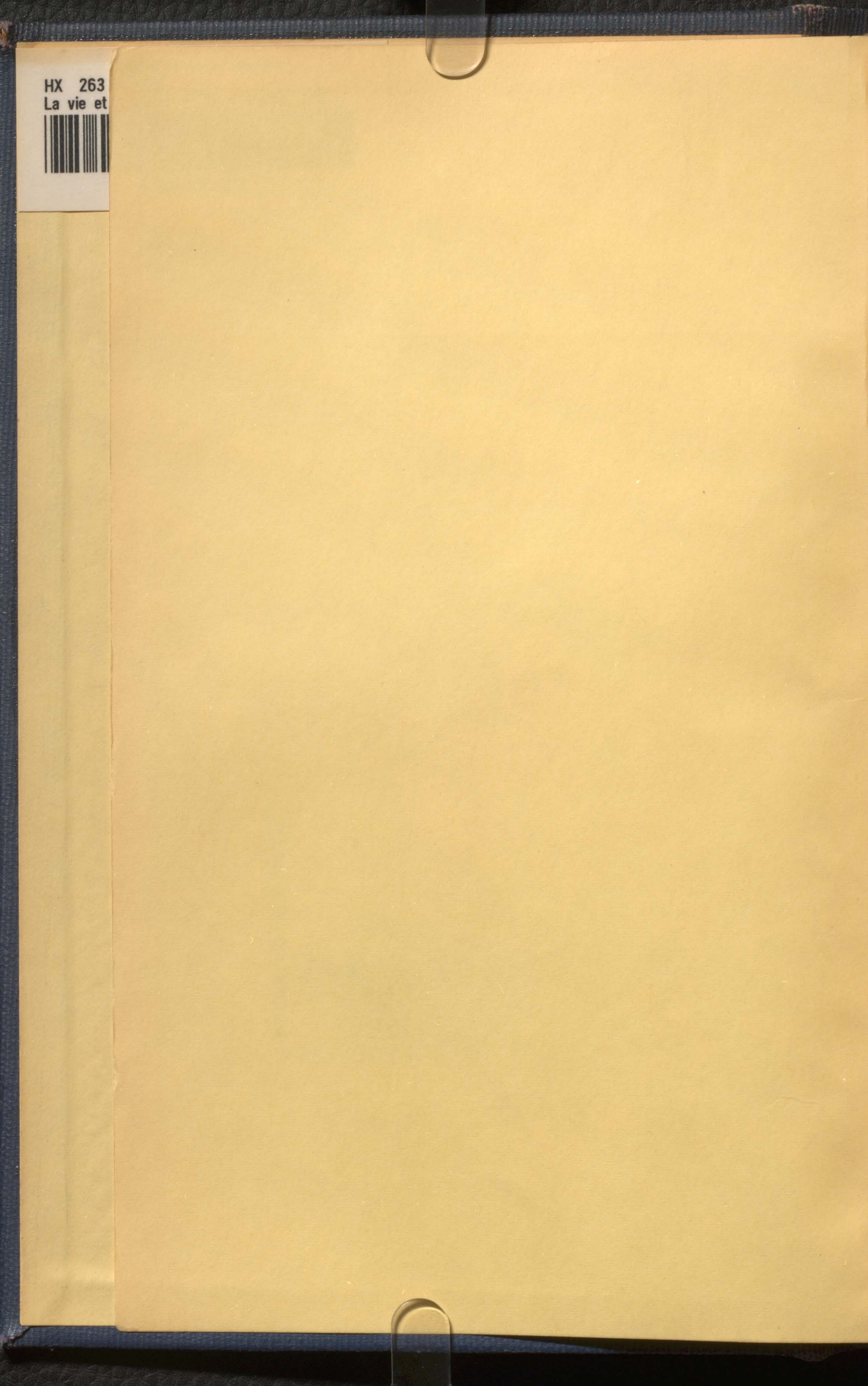



McGill University Libraries
HX 263 T83P97
La vie et l oeuvre de Flora Tristan, 180
3 000 710 049 Q






HX 263
La vie et

JULES-L. PUECH

Le Socialisme français avant 1848

La Vie et l'Œuvre de Flora Tristan



MARCEL RIVIÈRE, ÉDITEUR



HX263 T83P97 McLennan
Puech, Jules L.
La vie et lsoeuvre de Flora
Tristan, 1803-1844 [redacted]
71806970

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

FLORA TRISTAN

HX 263
La vie e

DU MÊME AUTEUR :

Le Proudhonisme dans l'Association Internationale des Travailleurs. Préface de Charles Andler, Professeur à la Sorbonne (Paris, Alcan, 1907).

Proudhon et notre temps (en collaboration avec les " amis de Proudhon "). Préface de C. Bouglé, professeur à la Sorbonne (Paris, Chiron, 1920).

Les socialistes et la guerre (Editions de la "Paix par le Droit, 1919).

Les jeux de la politique et de l'amour (Paris, Bernard Grasset 1912).

La tradition socialiste en France et la Société des Nations. Préface de Ch. Gide (Paris, Marcel Rivière, 1922).

Un précurseur de Ch. Fourier au XVIe siècle. A. Francesco Doni (Paris, Marcel Rivière 1923).



Héliog. Dujardin Paris

Flora Tristan

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

FLORA TRISTAN

1803 - 1844

(L'UNION OUVRIÈRE)

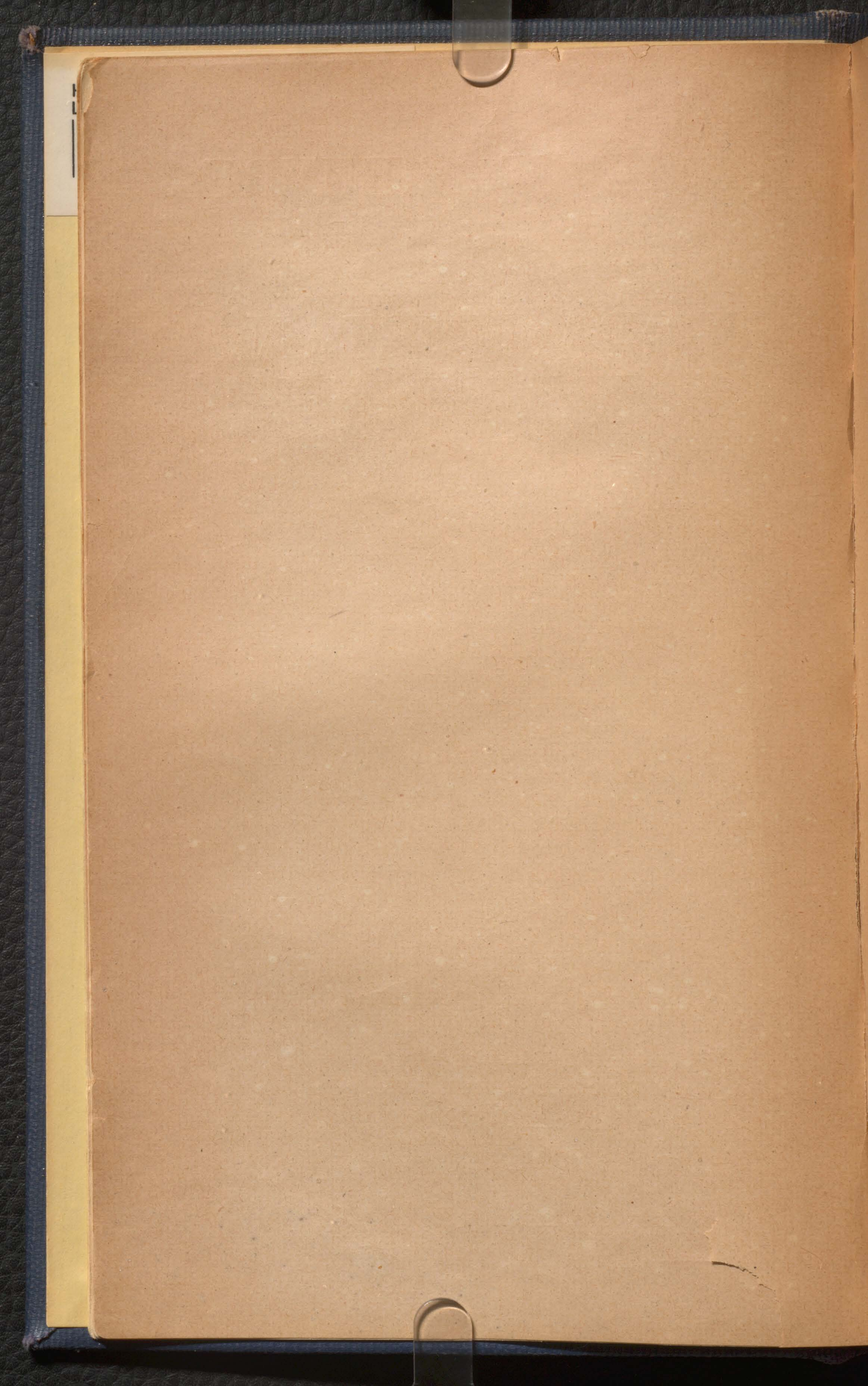
PAR

JULES-L. PUECH
DOCTEUR EN DROIT
DOCTEUR ÈS LETTRES



PARIS
LIBRAIRIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
MARCEL RIVIÈRE
31, rue Jacob et 1, rue Saint-Benoît

1925



AVANT-PROPOS

Le nom de Flora Tristan n'est pas de ceux que l'on croit entendre pour la première fois. Il y a dans ces quatre syllabes sonores et d'un cachet exotique une harmonie déjà rencontrée. Pourtant, cette femme, qui eut son heure et à qui la postérité devra sans doute rendre un nouvel hommage, est aujourd'hui l'inconnue déjà lointaine dont on répète le nom sans pouvoir dire ce qu'il évoque. Que fut-elle ? que lui apporta la vie ? que donna-t-elle au monde ? A peine a-t-on répondu quand on l'a classée au nombre des cent et un prophètes que le XIXe siècle vit se lever, aux environs des « années quarante », pour offrir à leurs contemporains l'espoir d'un bonheur humain prochainement réalisable.

Au milieu de tous les penseurs et de tous les rêveurs, de tous les réformateurs et de tous les utopistes, elle se distingue cependant par l'agitation romanesque de sa vie, qui lui inspira, en quelque mesure, son nouvel évangile. Mourant à la peine et, quelques années plus tard, glorifiée par ceux qu'elle avait évangélisés, elle eut encore pour disciples leurs descendants inconscients de cette hérédité ; ignorant son existence et son œuvre, ils s'efforcèrent pourtant de continuer celle-ci ; ou plutôt ils en entreprirent une autre, plus grande et plus forte, qui faillit révolutionner le monde, sans que l'initiatrice, oubliée déjà, en eût sa mémoire justement honorée.

Aujourd'hui leur influence apparaît, seule visible. Aussi n'est-ce point sans surprise qu'après une étude sérieuse, on découvre en Flora Tristan l'ancêtre du mouvement féministe et du socialisme ouvrier.

Sans doute, une logique mystérieuse enchaîne les uns aux autres les événements des époques successives, l'œuvre individuelle se perd dans l'œuvre des générations, dans la grande œuvre du temps ; mais ceux que la destinée désigne pour aider à cette construction

436685

laborieuse n'en doivent pas moins retenir notre attention ; si leurs travaux méritent une étude, l'histoire de leurs efforts, c'est-à-dire leur existence, présente un intérêt essentiel et semble souvent expliquer cette œuvre.

N'est-ce pas, d'ailleurs, une manière d'envisager l'histoire d'une époque que d'en étudier le reflet dans la vie et dans l'œuvre d'un contemporain ? A ce point de vue, il n'est pas de personnage sans intérêt. Or, la vie de Flora Tristan fut exemple de banalité et justifierait une étude même si nous n'avions, de cette femme singulière, des écrits curieux et si elle ne s'était consacrée à la lutte dans laquelle elle trouva la mort.

On trouvera plus loin l'abondante bibliographie qui nous a permis de retracer cette existence agitée. Les documents autobiographiques y sont d'un intérêt pri ordial. Malheureusement il n'est guère possible de les accepter sans réserve. Inédit, le journal intime que Flora Tristan semble avoir rédigé toute sa vie ne nous est pas parvenu dans son ensemble ; elle en a utilisé une partie dans certains de ses livres, mais c'est ici qu'il convient de se montrer circonspect et quelque peu sceptique ; la véracité de Flora Tristan y appara t parfois douteuse ; sa mentalité, son sexe, son tempérament, les circonstances la portent trop souvent à voir la réalité sous un certain angle qui peut-être la déforme.

Nous possédons ses notes originales pour la dernière période de sa vie ; sincères, passionnées, exemples de « littérature », elles sont plus utilisables pour notre documentation. C'est ce journal dont nous croyons utile de préparer une publication in extenso, *tant il nous a paru contenir de renseignements précieux sur la vie sociale et ouvrière à la veille de* 1848.

Nous souhaitons que ce journal et l'étude que nous présentons ici tirent de l'oubli cette attachante personnalité.

Dès l'origine, ce dessein parut intéressant à ceux qui la jugeaient originale. Je n'ai garde d'oublier leurs encouragements constants. Quand, dans un travail antérieur, je fus amené à mettre en relief l'influence de Flora Tristan, celle-ci retint l'attention bienveillante de M. Auguste Deschamps, appelé à le juger (1). *M. Ch. Andler et M. C. Bouglé n'ont cessé de s'intéresser à l'étude dès lors entreprise*

1. Cf. J.-L. PUECH. — *Le Proudhonisme dans l'Association Internationale des Travailleurs,* préface de Charles ANDLER, professeur à la Sorbonne. Un passage de cette préface dégage lumineusement la pensée de Flora Tristan de l'idéologie socialiste. (Paris, 1907, Alcan, éd.)

et dont le premier avait publiquement proclamé l'utilité : je dois à leurs conseils amicaux de l'avoir poursuivie jusqu'à ce jour.

D'autres voulurent bien accueillir avec une égale patience mes sollicitations répétées et m'aider à réunir de précieux documents inédits. Les descendants d'Eléonore Blanc, disciple chérie de Flora Tristan, m'ont fourni les plus importants ; son fils, M. Pétrus Blanc, rappelait en termes ardents, quelque temps avant de mourir, quelle ferveur inspirée avait animé sa mère et le culte fidèle qu'elle rendit jusqu'à sa mort à l'apôtre.

Les descendants de Flora Tristan ont aussi marqué leur sympathie à l'étude entreprise et communiqué, en même temps que certaines lettres inédites, les intéressants portraits qui l'enrichissent.

Dans presque toutes les villes de France où l'apôtre entreprit de répandre son évangile parmi les ouvriers, les archives municipales ou départementales m'ont permis de retrouver trace de son passage et je dois un souvenir reconnaissant à leurs conservateurs, si empressés pour la plupart à devenir des collaborateurs très compétents.

Le même hommage doit être rendu à cent amis, connus et inconnus, qui, intéressés par mes recherches, ont bien voulu me signaler tel auteur oublié qui avait étudié ou mentionné Flora Tristan.

Il n'est guère possible de les énumérer ici, mais on voudra bien m'excuser si je m'attarde à dire en terminant quelle intelligente activité seconda sans cesse la mienne durant ces longues années de recherches. Collaboratrice patiente et conseillère précieuse, elle qui vit peu à peu se développer cette étude l'aurait, mieux que moi peut-être, parachevée. Il m'est doux de la lui dédier en lui redisant que nos seize années de travail, interrompu par l'horreur de la grande guerre, ne m'ont été que bonheur.

PREMIÈRE PARTIE

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

CHAPITRE PREMIER

Enfance et jeunesse. — Mariage, séparation.

1803-1828.

Flore-Célestine-Thérèse-Henriette Tristan Moscoso naquit à Paris, le 7 avril 1803 (1). Dès avant sa naissance, la fatalité semblait s'être plue à tourmenter celle qui devait plus tard se baptiser elle-même « la paria ». Son père, don Mariano de Tristan, appartenait à une des plus anciennes familles du Pérou. Le célèbre Montézuma, conquérant du Mexique, figurait parmi ses ancêtres et la famille Tristan jouissait d'une grande réputation au Pérou. Le frère cadet de don Mariano, don Pio de Tristan, revenu d'Espagne en Amérique en 1803, avec le grade de colonel, combattit pour l'indépendance dans cette guerre acharnée par laquelle les Péruviens conquirent leur liberté. Plus tard, il devint même président de la République.

Mariano de Tristan rencontra en Espagne, où il était colonel au service du Roi, une jeune Française émigrée, du nom de Thérèse Lainé (2). Celle-ci, pour fuir les troubles et les dangers de la Révolution, était passée en Espagne avec une dame de ses parentes et s'était établie à Bilbao. Don Mariano entra en relations avec les deux Françaises ; l'amour ne tarda pas à naître

1. Tous les documents concordent pour permettre d'établir cette date. Pourtant, Flora Tristan écrit, probablement par erreur, qu'elle avait 20 ans quand elle se sépara de son mari et qu'en 1833 cette séparation durait depuis six ans, c'est-à-dire depuis 1827 ; à ce compte sa naissance daterait de 1807.

2. Ou Laisney. Ce nom nous est fourni par le *Mémoire pour Chazal:* « M. Laisney, frère de Mme Chazal », p. 10. On verra plus loin (page 81) ce qu'est le Mémoire pour Chazal composé pour la défense de son auteur et par là même tendancieux ; on peut néanmoins le consulter utilement et y trouver nombre de renseignements sans doute véridiques. — Quant au prénom de « Thérèse » nous le trouvons dans un article de Flora Tristan : *Lettres de Bolivar,* (Le Voleur, 31 juillet 1838).

entre Thérèse et lui, « un amour irrésistible qui les rendit nécessaires l'un à l'autre ». Don Mariano, pour des motifs demeurés inconnus, ne voulut pas demander au roi, pour se marier, la permission indispensable, et il proposa à son amie de s'unir à elle par un mariage religieux. Cette offre fut agréée ; Thérèse « sentait que, désormais, elle ne pourrait vivre sans lui (1) ».

Ce fut dans la maison même qu'occupait la jeune fille qu'un prêtre français, émigré lui aussi, leur donna la bénédiction nuptiale ; il se nommait M. Roncelin et connaissait Mme Tristan depuis son enfance. Le jeune couple vécut quelque temps en Espagne ; nous n'avons guère de détails sur ce qu'y fut leur existence. Leur intimité amoureuse ne fermait pas leurs âmes à d'autres amitiés. C'est ainsi qu'à leur foyer accueillant venait s'asseoir, désespéré par la mort de sa femme bien-aimée, un jeune homme « modeste, studieux, économe », dont l'âme en deuil, avide de compassion apaisante, trouvait auprès de Mme Tristan l'atmosphère de réconfort qui lui convenait. C'était le « pauvre petit Bolivar », dont l'allure effacée ne laissait nullement deviner la glorieuse fortune ; le futur émancipateur des colonies hispano-américaines, après quelques années de voyage en Europe, avait épousé la fille du marquis d'Ustaritz, qui était morte de la fièvre jaune au bout de quelques mois. Il n'avait pas encore commencé sa carrière politique.

En 1802, Mme Tristan rentra en France avec sa parente ; don Mariano ne tarda pas à la suivre, pour s'installer avec elle à Paris. M. et Mme Tristan durent y mener une existence peu luxueuse, en dépit de leur naissance, mais en accord avec leurs moyens et peut-être aussi avec leurs goûts. Les ressources de don Mariano se composaient d'une rente de 6.000 francs que son oncle, l'archevêque de Grenade, lui avait laissée à titre d'aîné de la famille Tristan. Son frère, don Pio de Tristan, lui envoya du Pérou quelques sommes d'argent, dont les plus considérables furent malheureusement perdues ; c'est ainsi que 20.000 francs furent pris par les Anglais et que 10.000 sautèrent avec le vaisseau « la Minerve » (2). Mais grâce à l'économie de sa femme, M. Tristan put mener une vie « fort honorable », et il semble que, durant les quatre premières années de son existence, Flora

1. Lettre de Flora Tristan à son oncle. Cf. dans : Flora Tristan. *Pérégrinations d'une Paria*, I, 206-7, Paris, 1838.
2. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., p. 207.

Tristan ait vécu heureuse entre son père et sa mère. Mme Tristan possédait un cœur généreux et compatissant, que la vie dut éprouver durement. Don Mariano était ardent et paisible ; ses amis — que, malheureusement, sa fille ne nous a pas énumérés, — vantaient « la noblesse de son caractère et respectaient la sincérité de ses opinions ». A son frère cadet, dont l'éducation incombait à ses soins, il avait témoigné un dévouement quasi paternel et prodigué les conseils précieux d'une tendre sagesse. Il avait déjà habité la France, où il avait été élevé au collège de La Flèche. A Vaugirard, où il demeura quelque temps avec sa femme, le grand jardin qui embellissait leur maison, achetée par lui, fut l'objet de ses soins attentifs ; au milieu de ses arbres et de ses fleurs, admirant ses fruits et les bourgeons de ses jeunes vignes, l'ancien colonel se promenait en discutant avec feu. Parmi les personnes qui y fréquentaient, il y avait encore Bolivar, débarqué à Paris en 1804 et qui venait souvent s'entretenir avec ses amis retrouvés. L'affection mutuelle qui les unissait n'empêchait pas don Mariano et son interlocuteur de discuter passionnément sans jamais être d'accord. Le « pauvre petit Bolivar », de Bilbao, avait fort évolué ; le « Bolivar de la rue Vivienne » se qualifiait lui-même de « frondeur, paresseux, prodigue ». Il gardait néanmoins aux époux Tristan une grande reconnaissance, depuis les jours de deuil durant lesquels la jeune « Thérésa » pleurait avec lui sur l'irréparable perte de sa belle femme. Maintenant, en ces jours de fête, il les invitait chez lui à de somptueuses réceptions. Au cours de l'un de ces dîners, la discussion entre Bolivar et ses convives atteignit une extrême vivacité. Les violentes attaques de Bolivar contre Bonaparte soulevèrent « l'emportement fanatique de quelques individus aussi intolérants qu'aucun de leurs devanciers (1) » ; le tumulte fut extrême, le scandale éclatant. Bolivar, désormais abandonné par tous, passa pour un jacobin. Les Bonapartistes donnaient alors à tous les amis de la liberté « cette dénomination encore tout empreinte de sang ; à leurs yeux, les hommes opposés à « Bonaparte étaient des jacobins ou des royalistes ; on ne pou- « vait être sincère dans son pays, avoir de l'indépendance dans « la pensée, sans être rangé par eux dans une de ces deux clas- « ses ». Don Mariano et sa femme se montrèrent une fois de plus

1. *Lettres de Bolivar*, op. cit.

accueillants pour Bolivar, qui vint chez eux plus fréquemment. En discutant, il se promenait avec son cher Mariano dans le grand jardin de Vaugirard, ne pouvant s'empêcher de briser machinalement les jeunes rameaux et les fleurs, d'arracher des feuilles et des bourgeons en dépit des observations de M. Tristan, furieux et navré de tout ce dégât, dans ce jardin qu'il chérissait : « Cueillez les fleurs et les fruits que vous vou- « drez, disait-il, mais, au nom de Dieu, ne ravagez pas toutes « ces plantes pour le seul plaisir de détruire. » — « Oh ! pardon, « colonel, je crois que le papillon se fixe plus facilement que moi ; « à peine ai-je cassé la tige d'une fleur qu'elle cesse de me plaire, « j'en désire une autre (1). »

Flora Tristan raconte avec complaisance ces détails ; il semble qu'elle goûte, sans les avoir connues, autant la douce amitié de son père pour ses plantes que l'inclination papillonnante de Bolivar. Sa nature aimante et nerveuse se retrouverait dans son appréciation doublement bienveillante. Elle n'eut d'ailleurs pas la possibilité de connaître par elle-même le caractère élevé de son père. Celui-ci mourut en 1807 ou 1808, encore jeune, frappé subitement par une apoplexie foudroyante, treize mois après avoir acheté sa maison, laissant à sa femme peu fortunée un garçon et une fille en bas âge. Ses derniers mots furent : « Ma fille..., Pio vous reste (2)... » Ainsi, espérant que son frère cadet se souviendrait avec reconnaissance de tout ce que l'aîné avait fait pour lui, il montrait une candeur que l'avenir démentirait brutalement.

Le mariage clandestin de don Mariano en Espagne n'avait pas été régularisé ; de plus, aucune disposition testamentaire n'y suppléait. La maison et le jardin de Vaugirard avaient été payés en partie. Si Mme Tristan avait pu les conserver, elle aurait été en meilleure posture. Mais elle était veuve depuis six mois quand le Domaine s'empara de ce bien comme appartenant à un Espagnol, la guerre existant alors entre les deux pays (3).

Pendant les vingt derniers mois de sa vie, l'ancien colonel

1. *Lettres de Bolivar*, op. cit.

2. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., t. I, p. 209.

3. Il fut vendu plus tard et le Domaine garda l'excédent des 10.000 fr. qui restait dû sur le prix de l'acquisition : toutefois, Mme Tristan paya au nom des héritiers 554 francs de droit de mutation, dont elle ne fut jamais remboursée.

du roi d'Espagne ne recevait aucun argent, à cause de la guerre ; il avait dû emprunter à la mère de sa femme une somme de 2.800 francs sans lui en donner reconnaissance. L'absence de titre empêchait toute réclamation de la part de la vieille dame. Mais Mme Tristan, ne voulant pas que rien entachât la mémoire de son mari, paya exactement les intérêts à sa mère, qui en avait besoin pour vivre, et, plus tard, à la mort de celle-ci, remboursa le tiers de la somme aux deux autres héritiers : son frère et sa sœur.

La situation de Mme Tristan était donc fort malheureuse. Ses faibles ressources l'obligèrent à se retirer à la campagne avec ses deux enfants. C'est là que Flora vécut jusqu'à l'âge de quinze ans, et peut-être garda-t-elle de ce séjour champêtre son amour de la nature, certaine délicatesse de sensibilité, une inclination à s'émouvoir devant un paysage, ou à ressentir la grandeur du silence dans la solitude.

A la mort de son fils, âgé de 10 ans, Mme Tristan revint vivre à Paris avec sa fille. Déjà s'affirmait chez celle-ci ce type de beauté espagnole que devaient plus tard unanimement vanter ses amis et ses ennemis. Son visage au teint mat était paré de boucles brunes et éclairé par des yeux extrêmement vifs et expressifs. Cette beauté était d'ailleurs sa seule richesse, si l'on excepte une imagination brillante que le temps devait développer à l'excès. Quant à son caractère, il était déjà violent et irascible, comme il fut plus tard, malgré sa bonté et l'élévation de son esprit.

Une certaine intimité paraît avoir existé entre Flora et sa mère, qu'elle appelait familièrement *Minelle* (1). Leur misère était grande quand elles s'installèrent à Paris, dans une des plus vieilles rues d'un des plus vieux quartiers : la rue du Fouarre, aux environs de la place Maubert. La rue du Fouarre subsiste encore partiellement ; quelques maisons du côté pair restent aujourd'hui visibles, entre la rue Dante, qui en est, en quelque sorte, le prolongement, et la rue Lagrange. Mais leur survivance dans cette rue, devenue relativement large, ne peut donner qu'une faible idée de ce qu'était jadis cette ruelle infecte. Pour évoquer l'enchevêtrement inextricable et sale qu'était le quartier tout entier, il faut parcourir les petites rues voisines, telles

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit. Pièces justificatives. Pièce L.

que la rue du Chat-qui-Pêche, la rue Zacharie ou la rue Galande. Encore sont-elles aujourd'hui sûres et moins mal famées. Sans doute, les rues de la Bûcherie et Saint-Julien-le-Pauvre sont toujours habitées, comme celles qui aboutissent au quai de Montebello ou qui lui sont parallèles, par une minorité crapuleuse et souvent criminelle, horriblement sale ; sans doute, y subsistent encore les hôtels les plus louches de Paris ; mais, à part les quelques « assommoirs » de très bas étage de la place Maubert, de la rue Lagrange et même de la rue Monge, on n'y trouve guère ces repaires du crime, comparables à ce qu'était « le Château Rouge », démoli au début du XXe siècle, au moment où fut terminée la rue Dante, ou même le « Père-Lunette », dans la rue des Anglais, toute proche, où il existait, il y a quelques années (1). Il y a là tout un coin de la très vieille capitale qui disparaît, où l'on ne peut passer sans songer au premier chapitre des *Mystères de Paris*, et où la rencontre de « la Chouette » du « Chourineur », ou de « l'ogresse du Tapis-Franc » surprendrait moins que celle de quelques touristes charmés par le merveilleux bijou qu'est l'église Saint-Séverin.

C'était, par excellence, « le quartier souffrant », comme on l'appelait alors, en manière de jeux de mots et par allusion aux très nombreux marchands d'allumettes qui l'habitaient. A côté d'eux grouillaient dans la misère des marchands de mouron et de colifichets pour les petits oiseaux, des rempiéteurs de bas, des rempailleurs de chaises, des colleurs de sacs en papier, des vendeurs de coco et de « coriace » (bonshommes en pain d'épice) ou de pavés anisés. Là, cherchant, pour leurs membres infirmes, un peu de soleil sur le lieu de supplice d'Etienne Dolet, erraient de véritables célébrités mendiantes : la vieille mère Malaga, toute gonflée d'hydropisie, cachait sous un facile incognito la honte de sa déchéance à ses anciens admirateurs de Madrid, où elle avait jadis brillé dans sa gloire de cantatrice célèbre. Là devait se réfugier chez le sellier-bourrelier Pierre Morey, complice de Fieschi, la maîtresse de ce dernier, bientôt sa délatrice.

1. Le Château-Rouge, connu aussi sous le nom de « la Guillotine », était situé rue Galande, exactement en face de la rue du Fouarre ; cabaret de bas étage dont la façade était peinte en rouge, il ne doit pas être confondu avec le Château-Rouge, situé dans le nord de Paris, et qui, après avoir été un bal aristocratique, puis populaire, a joué un rôle historique par les nombreux banquets qui y furent donnés.

Tel était ce vieux quartier parisien, encore plus différent du quartier actuel qu'il ne l'était alors de celui que Dante avait connu quand il habitait, au XIIIe siècle, non loin de cette même rue de Fouarre, où les écoliers du temps venaient acheter du foin pour s'asseoir aux pieds des régents trônant en leurs chaires.

Dans cette zone d'escarpes et de prostituées, Mme Tristan vint en 1818 occuper avec sa fille un misérable taudis. Tous les efforts faits par elle pour se mettre en rapports avec la famille Tristan du Pérou avaient été vains ; elle avait écrit à son beau-frère, don Pio de Tristan, plus de vingt lettres restées sans réponse, dont on ne sait si elles arrivèrent à destination. Plus tard, celui-ci assura que jamais don Mariano ne lui avait, en lui écrivant, parlé de son mariage. Mme Tristan s'efforça de suppléer, autant que possible, à l'absence de pièces établissant une union régulière avec don Mariano. Elle se fit envoyer par un habitant de Bilbao, nommé Adam, qui, dans la suite, fut député aux Cortès et qui avait connu les Tristan après leur mariage, un acte notarié et signé de plus de dix personnes qui, toutes, attestaient l'avoir connue comme l'épouse légitime de don Mariano.

Ces tentatives ne pouvaient avoir de résultats et lorsque, arrivées à Paris, la mère et la fille se furent installées dans leur logement de la rue du Fouarre, une impérieuse nécessité leur imposait un travail immédiat.

Quelle éducation la jeune Flora avait-elle reçue ? Elle apparaît douée d'un sens artistique assez développé, mais dénuée de sens pratique et elle n'eut sans doute qu'une instruction rudimentaire. Ses lettres de 1821 sont d'un style et surtout d'une orthographe bien défectueux (1).

Dans son âme enfantine encore se développait un orgueil peut-être héréditaire ; sa mère entretenait en elle le culte du père trop tôt disparu et lui vantait, par surcroît, la noble et riche famille des Tristan. Mme Tristan ne connaissait son beau-frère que par les lettres que son mari avait reçues de lui ; elle en causait continuellement avec sa fille, qui avait lu et relu cette correspondance, « monument extraordinaire où l'amour fraternel

1. Elle fit toute sa vie des fautes d'orthographe, même quand elle eut acquis une certaine culture, mais les lettres de sa dix-septième année sont d'une tenue invraisemblable. Elles figurent dans le *Mémoire pour Chazal* dont il sera question plus loin.

se reproduisait sous toutes les formes ». Peut-être cet orgueil lui donna-t-il à ce moment la simple ambition d'« arriver » et d'arriver à tout prix. En tout cas, il reçut une rude atteinte lorsque, à 15 ans, désirant contracter un mariage auquel elle tenait, la jeune fille apprit de sa mère la condition dans laquelle la plaçait sa naissance, malgré tout illégitime. Elle eut alors un de ces mouvements d'indignation qui lui furent habituels plus tard et qui lui ont laissé sa réputation de colérique et d'emportée. Peut-être est-ce à ce mariage manqué qu'elle pensait quand elle écrivit en 1838, parlant de son premier amour : « J'étais encore une enfant. Le jeune homme pour qui j'éprou- « vais ce sentiment le méritait sous tous les rapports ; mais « privé de l'énergie de l'âme, il mourut plutôt que de désobéir « à son père qui, dans la cruauté de son orgueil, m'avait repoussée ».

Dans le dénuement où se trouvaient les deux femmes, il fallut mettre en œuvre les dons que Flora possédait. Doit-on attribuer à des préjugés inspirés par l'orgueil familial l'éducation fantaisiste de Flora ? Elle méconnaissait les règles de l'orthographe, mais elle possédait peut-être quelques éléments de peinture. En qualité d'ouvrière coloriste, elle entra dans l'atelier du peintre et lithographe André Chazal.

Le nom de Chazal est avantageusement connu en peinture. Le frère aîné d'André, Antoine Chazal et son fils Charles-Camille ont donné des œuvres appréciées (1).

André Chazal n'a pas laissé une réputation d'artiste ; il paraît avoir été d'une intelligence moyenne et même un peu détraquée, au moins quand le malheur eut fondu sur lui.

Né en 1797, il avait par conséquent 23 ans quand il créa, en 1820, à Paris, un établissement de graveur-lithographe (2). Il avait sous sa direction plusieurs ouvrières et compta bientôt

1. Le premier (1793-1854), élève de Misbach, de Bidault et de Van Spaendonck, fut nommé, en 1835, professeur d'iconographie des animaux au Jardin des Plantes ; à part quelques portraits, il peignit surtout des fleurs et des animaux ; il illustra aussi plusieurs livres de médecine (le traité des accouchements de Maygrier) et une flore pittoresque. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1838. — Son fils (1825-1875), élève de Picot et de Drolling, fut deuxième grand prix de Rome en 1849 ; il se distingua par des études de paysages et des tableaux de genre de Judée et de Galilée, après avoir fait, en 1859, un voyage en Syrie.

2. *Journal des Débats*, 1er février 1839.

parmi elles la jeune Flora Tristan, alors âgée de 17 ans (1). Dans son grenier de la rue du Fouarre, elle manquait même de bois pour se chauffer. Elle s'ingéniait à gagner quelque argent en travaillant le soir à colorier « les étiquettes de parfumeur qui la faisaient subsister (2) ». Chazal dit qu'il l'y aidait, en venant causer à la veillée avec les dames Tristan. Une certaine intimité paraît donc s'être établie entre eux. Voyant constamment autour de lui cette jeune fille si belle, dont l'aspect excitait le désir tout en inspirant la pitié, André Chazal devint éperdument amoureux. Comme elle l'a plus tard écrit de l'héroïne de *Méphis*, à qui, vraisemblablement, elle a prêté son propre physique : « elle resplendissait de tout l'éclat de sa beauté... ses membres étaient sveltes et arrondis, leurs contours suaves et gracieux ; sa peau, veloutée comme celle de la pêche, et cette couleur légèrement dorée, propre aux Andalouses, donnaient au marbre de ses formes une attraction *irrésislible* ».

Flora Tristan prétend n'avoir jamais partagé cet amour, mais André Chazal soutient le contraire, et les documents qu'il offre à l'appui portent à croire qu'elle devint même sa maîtresse. En dépit de ces affirmations contradictoires, l'amour violent de Chazal est à peu près indubitable. Il est probable qu'il dut se traîner aux genoux de sa petite ouvrière ; « elle m'inspira une passion vio- « lente ; elle vit ma passion croître et s'y rendit. Je luttai vaine- « ment contre cette passion, d'après mes propres observations « et d'après l'avis de plusieurs personnes qui me disaient : « Cette « femme n'aura jamais les qualités qui font la bonne épouse et « la bonne mère ». Mais mon amour me répondait : « Cette jeune « fille n'a le caractère inégal que parce qu'elle n'est pas heu- « reuse ; mariée, jouissant d'une aisance modeste, son caractère « s'adoucira. J'espérais (3)... »

Mme Tristan ne pouvait voir avec indifférence sa fille pauvre et obscure, recherchée par l'homme honoré qui était son patron. « Ma mère, écrit Flora, *m'obligea* d'épouser cet homme que je ne

1. Il est donc inexact que Flora se soit mariée à l'âge de 16 ans 1/2, comme l'a écrit notamment Eléonore Blanc dans sa brochure : *Biographie de Flora Tristan*. Elle avait, en réalité, 18 ans moins deux mois.

2. *Mémoire pour Chazal*, p. 2.

3. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 1. — Cpr avec : Le Droit, 11 mars 1838 n° 776 : « Chazal épousa Flora malgré les instances d'une famille, hélas ! trop clairvoyante. » Plaidoierie de Jules Favre.

pouvais ni aimer ni estimer... Comme elle n'a cessé de m'en montrer le plus vif chagrin, je lui ai pardonné (1)... » Cette pression exercée par Mme Tristan sur sa fille est encore signalée plusieurs fois (2).

Il n'est pas certain que Flora n'eut ni amour ni estime pour André Chazal. Celui-ci affirma, dans la suite, qu'elle n'avait pas éprouvé, ou, du moins, manifesté, un sentiment insurmontable de répulsion à son égard (3) comme elle le déclarait dans la requête déjà citée. Les documents qu'il présentait à l'appui peuvent être taxés de faux ; cependant ils ont un air d'authenticité qui frappe ; ni Flora ni ses amis n'osèrent les contredire ; en outre, ils semblent en parfait accord avec ce que les œuvres de Flora et les témoins de sa vie nous révèlent de son caractère. Or, d'après ces documents, ou bien Flora Tristan a été éprise de son mari, ou bien elle a usé avec lui d'une hypocrisie sans nom, dissimulant, derrière un amour qu'elle n'éprouvait pas, un vil intérêt d'arriviste. Il est vraisemblable que, talonnée par la misère, sans cesse humiliée dans la condition inférieure qu'elle jugeait indigne d'elle, la jeune ouvrière, consciente de sa beauté et de l'ascendant qu'elle exerçait sur son admirateur, fut flattée d'exciter son amour. Même sans ressentir pour lui une passion violente, elle a pu encourager ses hommages, entrevoyant, dans un avenir tout proche, sa position améliorée : elle cesserait d'être l'humble petite ouvrière d'atelier pour en devenir la maîtresse. Etant fort jeune, elle a pu se faire illusion et se croire amoureuse, son imagination excessive l'aidant à suivre sans peine, après les avoir repoussés, les conseils de Mme Tristan désireuse de voir, pour sa fille, la vie plus clémente que pour elle. C'est ainsi que, juste un mois avant le mariage, le 3 janvier 1821, elle écrit à André Chazal, avec une certaine exaltation : « Va, je veux devenir une femme parfaite, on sait que je ne pourrai pas, je veux « te donner tant de bonheur que l'oublis (4) tout le mal que je « t'ai causée. Je veux traiter ma mère comme je voudrais l'être « de mes enfans, enfin, je veux être bonne avec tout le monde, « être philosophe, mais d'une manière si douce si aimable que « tous les hommes désireront une femme philosophe. Adieu, je

1. *Pérégrinations d'une Paria*, t. I, p. xxxvj.
2. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 3.
3. *Mémoire pour Chazal*, p. 2.
4. Style et orthographe sont ici respectés.

« te quitte parce que ma lampe me quite et que je n'ai pas decoi « la ralumer, mais je pense à toi et j'oublie la misère, Flora (1). »

La lettre suivante est encore plus suggestive ; on hésiterait à la publier si Chazal lui-même ne l'avait imprimée dans son « mémoire ». Elle est du 12 janvier 1821 :

Je te direye, mon chère, que cette soirée que je désirait tant, je voudrais bien qu'elle soit à venir, car j'éprouve des douleurs terribles, surtout quand je marche, je crois qu'il me sera impossible de prendre une leçon de danse ; voilà le mauvais côté ; mai ! aussi que d'heureux momens !... Toute la nuit je n'ai fait que pensée à toi, j'étais toujours avec toi, enfin je nez vus que toi dans toute la nature. Adieu ami de mon cœur, au le matin comme il tapelais se cœur, je te cherchait des yeux, ma bouche cherchait la tienne, mes bras cherchais à te sairé sur mon sein, sur ce sein qui n'a connu le plaisir que par toi. Mais adieu ! je te jure de t'aimer toujours et de te procurer autant de plaisir que je t'ai donnée de peine, adieu ! donc ami de mon âme, mais je ne puis te quitté, a...... qu'il m'en coûte de te dire adieu. Flora.

P. S. Donne un peu de bois à Armandine (2), s'est pour elle, car moi je n'en aye pas besoin, je ne te recommande pas de veillié à nos intérêts, la raison parle pour moi, mille baisers de flamme sur tes jolis petites laivre, adieu.

André Chazal cite encore d'autres extraits, dont quelques-uns sont étranges et semblent même contenir des allusions assez grossières et des calembours d'un goût douteux. On peut les supposer apocryphes, bien qu'ils n'aient pas été démentis ; ils expriment en tout cas une passion violente, et la jeune femme, en écrivant « à toi ton amie pour la vie », apparaît comme très éprise du jeune artiste devenu certainement son amant. Elle a connu par lui les premiers élans de ses sens révélés, elle a les illusions de son âge et quand, le 3 février 1821, le mariage est célébré à la mairie du XIe arrondissement, elle espère sans doute que l'enchantement durera toujours.

Dans une requête postérieurement adressée au tribunal civil de la Seine (3), Flora Tristan proteste incidemment contre ce

1. Cette lettre, citée par Chazal, est précédée de ces quelques mots : ces extraits « prouveront que Flora Tristan a *menti* lorsqu'elle prétend avoir été contrainte à m'épouser, ou qu'avant notre mariage, elle possédait déjà le grand art de tromper ». — (*Mémoire*, op. cit., p. 71.)

2. C'était une apprentie de Flora Tristan. (Note de Chazal.)

3. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., page 3. Ce mémoire donne le texte de la requête.

mariage civil, et son mari répond, dans un mémoire pour sa défense : « Il est faux que Flora Tristan ait manifesté le désir « d'être mariée selon le rite de l'église romaine, car je me serais « empressé d'y consentir. »

Après le mariage, la paix domestique ne tarda pas à être troublée. Pourtant, selon Chazal, en septembre 1821, les sentiments de Flora n'avaient pas varié ; « la vanité, le désir d'une position « au-dessus de la nôtre ne l'avaient pas encore éloignée de ses « devoirs. » Au chevet mortuaire de Mme Chazal mère, son fils André écrivait à sa femme : « Ma pauvre mère est toujours dans « le même état de souffrance. On paraît décidé à lui faire l'opé- « ration ce soir. Je prie mes amis de rester ensemble, ce spectacle « est trop pénible, je dois l'éviter à ma bien bonne amie Flora qui « me marque son amitié en m'offrant ses soins et en voulant « venir pleurer avec nous. Je vous embrasse tous. Chazal. »

Et Flore Chazal répondait aussi tendrement le 8 septembre 1821 : « Chère amie, ranime ton courage pour soutenir l'événe- « ment malheureux qui nous attend. Le ciel t'enlève ta mère, « mais il te donne une amie qui t'aime et qui t'aimera jusqu'à « la mort.

« Adieu mille fois pour toi et pour ta mère, Flore. »

André Chazal et sa femme habitèrent ensemble quatre ans. Les rêves de grandeur, l'ambition d'une condition plus élevée qui, selon son mari, animèrent Flora au bout de quelque temps, paraissent en parfait accord avec son caractère. L'appartement qu'ils occupèrent était situé rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (1) ; il ne devait pas être somptueux, car son loyer s'élevait à 600 francs ; mais, vu l'époque, il ne devait pas mériter l'épithète de fétide dont le gratifiait Flora. Si elle s'y trouvait inconfortablement, elle connut pourtant des jours moins durs que les derniers de sa vie de jeune fille. Suivant le mémoire de Chazal, les deux enfants qu'elle eut de son mari ne l'absorbèrent pas comme c'eût été souhaitable ; elle confiait volontiers le soin de s'en occuper à Mme Tristan. On imagine que les loisirs dont elle jouissait lui permirent de rêver à son aise, peut-être déjà aux grandes idées qui resteront sa gloire, probablement aussi à la possibilité de changer de position, de devenir une

1. Tout au moins la dernière année. — Cette rue est devenue aujourd'hui la rue de l'Ancienne-Comédie.

vraie « dame ». En dépit de la sincérité qui semble animer le mémoire de Chazal, on est obligé, même en jugeant exagérés les témoignages de sa femme, d'excuser celle-ci. Les deux époux n'étaient pas faits pour s'entendre. Leur éducation était totalement différente et leur humeur incompatible. On a quelquefois fait remarquer que cette amie du peuple, qui voulait le rénover et le vivifier, n'en était pas et descendait, au contraire, de la plus ancienne aristocratie. Son mari, par contre, n'avait rien d'un aristocrate. Il l'accusa de l'avoir méprisé, de s'être écartée de lui, s'enorgueillissant d'être d'une essence supérieure. Cette attitude n'est pas excusable, mais elle est compréhensible. Flora trouvait trop de différence entre son mari, simple artisan plutôt qu'artiste, et elle, héroïne d'un roman imaginaire, et même d'une réalité romanesque. Que lui importaient les soins attentifs de cet époux-selon-la-loi, pendant une maladie qu'elle eut au début de son mariage (1) ? Ces soins-là, s'ils lui furent vraiment prodigués, n'étaient-ils pas aussi ordonnés par la loi ? Qu'était-ce, à côté de cette communion intime qu'elle eût souhaitée avec un époux digne d'elle ? Depuis l'âge de 14 ans, elle avait déifié l'amour : « Je le considérais comme le *souffle de Dieu*, « sa pensée vivifiante, celle qui produit le grand et le beau. Lui « seul avait ma foi, je n'aurais guère mis au-dessus des autres « animaux de la création la créature humaine qui aurait pu vivre « sans un de ces grands amours purs, dévoués, éternels (2) ». Cette mentalité, que plus tard elle prétendait avoir eue en 1833, était déjà la sienne dans les premières années de son mariage. Elle n'eût pas hésité à écrire dès cette époque : « La seule affec- « tion qui aurait pu alors me rendre heureuse eût été un amour « passionné et exclusif pour un de ces hommes auxquels de grands « dévoûments attirent de grandes infortunes, qui souffrent d'un « de ces malheurs qui grandissent et ennoblissent la victime « qu'ils frappent. »

Son premier amour, qu'elle eut à 15 ans, a déjà été signalé ; elle avait aimé une seconde fois, et le jeune homme qui avait été l'objet de son entière affection, « bien qu'irréprochable, écrit- « elle, dans tout ce qui a trait à la délicatesse et à l'honneur de « ses procédés avec moi, était un de ces êtres froids, calculateurs,

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 4.
2. *Pérégrinations d'une Paria*. I, 47.

« aux yeux desquels une grande passion a l'apparence de la « folie : il eut *peur* de mon amour, il craignit que je ne l'aimasse « *trop.* »

Cet amour qui pouvait « faire peur » n'avait rien de commun avec le sentiment « petit-bourgeois » dont André Chazal se serait bien contenté, mais qui n'eût point compté pour Flora. Une héroïne romantique n'est pas une petite-bourgeoise ; même si, comme il l'a prétendu, elle déclarait que son mari était « un parfait honnête homme qu'elle estimait beaucoup (1) », elle ne pouvait se plier à son humble condition. Elle est moins excusable d'avoir ajouté : « s'il était riche, je demeurerais avec lui, mais « il est pauvre, je ne puis vivre plus long-tems avec lui » ; mais a-t-elle prononcé de semblables paroles ? C'est son mari qui l'affirme, à un moment où son intérêt même lui commandait de jeter sur elle un discrédit définitif. Rien ne prouve qu'il ait été un mari modèle ; et nous savons par plusieurs témoignages que Flora fut d'un caractère extrêmement emporté ; si nous pouvons lui découvrir certains autres défauts, il n'en est pas moins vrai que Chazal possédait aussi les siens ; nous en avons des preuves et, même en suspectant les affirmations de sa femme, on peut lui reconnaître des torts.

Selon elle, André Chazal avait une mauvaise conduite (2) ; il était atteint de la « passion dévorante du jeu, sacrifiant, pour la satisfaire, toutes les ressources du ménage (3) » ; son caractère était irascible et violent.

En somme, ce mariage n'était plus la « bonne affaire » conseillée à Flora. Où étaient les rêves de grandeur ? Que devenait « le fabuleux labyrinthe des châteaux en Espagne » de celle dont Jules Janin devait écrire plus tard qu'elle était « malheureuse de n'être pas reine quelque part, sinon d'être reine partout (4) » ? Les ressources du ménage diminuaient, soit qu'elles fussent absorbées par la passion du jeu chez l'un, soit qu'elles servissent à satisfaire les goûts de luxe de l'autre. Chazal déclara dans la suite qu'il n'avait pas reproché à sa femme de folles dépenses,

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 5.

2. Lettre du 15 mai 1837, de Flora Tristan à M. le Rédacteur du *Droit*. Cf. *Le Droit*, 17 mai 1837.

3. Demande en séparation de corps, *Le Droit*, 11 mars 1836.

4. Jules Janin, *Madame Flora Tristan*. — (*La Sylphide*, numéro du 5 janvier 1845.)

mais plutôt de ne l'aider en rien. On imagine difficilement de quel secours la romanesque jeune femme lui aurait été, surtout si l'on ajoute que, pendant ces quatre premières années postérieures à son mariage, elle fut presque tout le temps souffrante. Son activité se réduisait à aller de loin en loin faire au Luxembourg quelques courtes promenades.

Dans cette situation peu fortunée, Chazal aurait poussé sa femme à la prostitution, à plusieurs reprises ; du moins, elle l'en a accusé. Ici encore les témoignages sont naturellement contradictoires.

Enfin, Flore Chazal mit à exécution un projet qu'elle devait dès longtemps caresser. Depuis le jour des propositions honteuses, son mari lui inspirait un tel dégoût, dit-elle, qu'elle ne pouvait plus « en parler, y songer, sans se sentir profondément humiliée et trembler de honte (1) » et qu'elle avait résolu « d'être libre, de se conduire en femme libre dans toute l'étendue du mot ». Chazal, qui écrit ces derniers mots dans son mémoire, ajoute : « dès lors, elle se disposait à son rôle de Paria ».

Cette phrase résume la triste histoire de Flora Tristan : sa vie a été une lutte pour son affranchissement de femme, elle a prouvé en réalité que, dans une société où la femme est essentiellement un être asservi, son essai d'émancipation individuelle la met simplement en dehors de cette société.

On était au début de 1825 ; deux enfants étaient nés dans le ménage Chazal, deux garçons dont le plus jeune était encore en nourrice près de Daumartin (2) ; l'autre, manquant d'air et de soleil dans le petit logement près Saint-Germain-des-Prés, fut envoyé à la campagne par le médecin. Sa mère, enceinte pour la troisième fois, l'accompagna avec l'assentiment de Chazal. Mais ce départ était définitif ; jamais Flore Chazal ne devait revenir au foyer conjugal. Elle partit, emportant avec elle ses vêtements et ceux de son fils. Quelques semaines après, leurs lits furent envoyés par Chazal. Celui-ci essaya de la faire revenir (3) ; puis il quitta lui-même son domicile, soit qu'il s'enfuît véritablement « en abandonnant le peu qu'il avait à ses créanciers (4) », soit qu'il eût « la malheureuse faiblesse de s'aban-

1. *Mémoire pour Chazal*. Requête de Flora Tristan, p. 7.
2. *Id.*, op. cit., p. 6.
3. *Requête de Flora Tristan*, op. cit., p. 6.
4. *Mémoire pour Chazal*, Requête de Flora, p. 7.

donner à la douleur qu'éprouve toujours une âme bien née, en perdant les illusions auxquelles elle avait attaché son bonheur ». « Ne devant pas la moitié de ce que je possédais, ajoute-t-il, rien ne m'eût été plus facile que de continuer mon établissement, si j'eusse pu m'habituer à l'idée de voir une étrangère occuper forcément la place de celle que j'aimais encore, malgré ses torts envers moi (1). »

Après la naissance de sa fille Aline, Flore Chazal confia ses enfants à la garde de Mme Tristan mère, qui habitait alors rue Copeau, près le Jardin du Roi (aujourd'hui jardin des Plantes) et chez qui elle devait naturellement se réfugier. Selon son mari, elle n'aurait jamais habité avec Mme Tristan, pour qui elle aurait toujours manqué d'égards (2). Elle aurait repris son ancien état de coloriste, mais sans l'exercer longtemps, car elle entra chez un confiseur comme dame de comptoir. Peu après, elle quitta cette maison pour se placer, en qualité de femme de chambre, auprès d'une famille anglaise avec laquelle elle passa en Angleterre en 1826 (3). Elle avait alors vingt-trois ans.

Cette position subalterne l'humilia quelque peu. Aussi, lorsqu'une fortune plus favorable l'eut placée dans de meilleures conditions d'existence, détruisit-elle les lettres ou autres attestations de cet état passager (4). Il y a donc un voile un peu mysté-

1. Cpr avec la plaidoirie de Jules Favre pour Chazal. *Le Droit*, 11 mars 1838, n° 776 : « Si la ruine a plus tard frappé M. Chazal, c'est que le chagrin que lui a causé la fuite de sa femme l'a éloigné de ses affaires. »

2. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 6. — Les actes de naissance des trois enfants ont été détruits ; leur reconstitution indique que Aline-Marie Chazal est née le 16 octobre 1825, « fille de François-André Chazal, graveur, et de Flore Célestine Tristan-Moscoso, son épouse, demeurant rue Neuve de Seine, 89. — Celui des deux fils qui survécut, Ernest-Camille, était né le 22 juin 1824, 18, rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés ; sur son acte reconstitué, le nom de la mère est libellé Célestine-Thérèse-Henriette Moscoso ; le prénom Flore n'est pas mentionné. (Archives de la Seine.)

3. *Id.*, p. 7. Pour la date 1826, cf. : *Promenades dans Londres*, préface, p. 1.

4. Cf. Déposition en Cour d'assises, dans le procès de 1839. *Le Droit*, 2 février 1839, n° 28. « Je dois vous avouer que, depuis que j'ai changé de position, un sot amour-propre m'a fait anéantir toutes les preuves d'une « situation qui m'avait paru fâcheuse. — D. : Cette position n'avait rien « d'humiliant, puisqu'elle était nécessitée par l'intérêt de vos enfants. — « R. : Cela est vrai, monsieur ; aussi je reconnais que j'avais agi par suite « d'un sot amour-propre. — D. : Quelques personnes pourraient-elles attester cette position de dame de confiance chez des Anglaises ? — R. : Non.

rieux sur les années comprises entre 1825 et 1830. On serait tenté de suspecter son assertion qu'elle s'était « placée comme dame de compagnie chez des dames Anglaises », avec lesquelles « elle avait voyagé en Suisse, en Italie et en Angleterre », et l'on croirait volontiers que d'autres raisons lui font garder le secret sur l'emploi de son temps. Toutefois son mari, qui ne manquait pas une occasion de l'accuser d'immoralité, corrobore à peu près ces déclarations.

Quoi qu'il en soit, nous ignorons quel fut exactement l'emploi de ces quelques années et avec quelles personnes elle parcourut le monde. Elle avait laissé ses trois enfants en pension chez sa mère, et s'assurait pendant ce temps des ressources pour les faire vivre. En 1828, elle obtint la séparation de biens d'avec son mari ; elle subvenait aux besoins de sa famille et, de plus, elle conservait l'espoir de recueillir du chef de son père, et dans la famille de celui-ci, une portion d'héritage qu'elle voulait mettre à l'abri des spéculations de son mari et des poursuites des créanciers de ce dernier. Sa demande en séparation de biens fut accueillie par un jugement contradictoire le 3 mai 1828, en la quatrième chambre du tribunal civil de la Seine. L'instruction révéla qu'André Chazal était alors dénué de ressources (1).

Sous l'influence de ses voyages, entrepris pour vivre, dans l'entourage d'une famille anglaise, il paraît évident que les idées de la jeune femme évoluèrent beaucoup ; nous aurons à reparler de la façon méticuleuse dont elle examinait les lieux qu'elle parcourait. Elle a certainement dû prendre des notes nombreuses et il est regrettable qu'on ne puisse les retrouver. Sous l'action des spectacles divers qui s'offrirent à sa vue, certaines idées se précisèrent dans son esprit, qui, cependant, garda toujours un fond identique. Dès 1825, son sort qu'elle juge malheureux, sa situation de femme mariée qui lui paraît un esclavage, son état de femme séparée qui fait d'elle une « Paria », l'orientent vers la pensée qui dominera toute sa vie : l'affranchissement, l'affranchissement du pauvre et celui de la femme, car elle est elle-même une pauvre femme.

Cependant, les premières années qui suivirent son départ du domicile conjugal sont plutôt des années d'involontaire documentation que de propagande. Flore Chazal voulait gagner sa

1. *Requête de Flora Tristan*, op. cit., p. 7.

vie ; surtout elle voulait sortir de son humble condition. Dans cet esprit, après avoir occupé les emplois dont nous parlions, elle essaya de se rapprocher de la famille Tristan. Il est vraisemblable que si l'accueil avait répondu à ses espérances, si don Pio de Tristan l'avait traitée comme la fille de son cher Mariano, son frère chéri, elle se fût estimée heureuse, et, dès lors, n'aurait plus eu d'histoire.

La tentative de rapprochement avec sa riche famille du Pérou donna lieu à une nouvelle phase romanesque de cette existence agitée.

CHAPITRE II

PERSÉCUTIONS CONJUGALES. — VOYAGE AU PÉROU.

I

En 1829, arrivant d'un de ses voyages, Flora Tristan descendit à Paris, dans un hôtel garni. A la table d'hôte où elle prenait ses repas, l'un de ses commensaux, entendant prononcer son nom, lui demanda si elle était apparentée à une famille Tristan, du Pérou. La jeune femme répondit négativement, car elle tenait à son incognito et se faisait passer pour veuve.

Néanmoins, elle fit causer son interlocuteur ; il se nommait Zacharie Chabrié et voyageait au long cours ; le navire dont il était le capitaine arrivait de Lima. Flora fit moins attention à lui qu'aux nombreux détails qu'elle s'efforça d'apprendre sur la famille Pio de Tristan. Après une longue conversation, elle se décida à écrire une lettre pleine de candeur, pour exposer à son oncle sa triste situation ; elle lui envoyait son extrait de baptême, le priait de vérifier auprès de Bolivar l'authenticité de ce qu'elle écrivait et ajoutait quelques autres références : « Je ne désire pas, mon-« sieur — disait-elle en terminant — que l'aperçu des malheurs « dont je vous ai faiblement esquissé les traits, vous en fasse décou-« vrir les détails ! Votre âme sensible au souvenir d'un frère qui « vous aimait comme *son fils*, souffrirait trop en mesurant la dis-« tance qui existe entre mon sort et celui qu'aurait dû avoir la fille « de Mariano... Cependant, ne croyez pas, monsieur, que, quel que « soit le résultat de ma lettre auprès de vous, les mânes de mon « père puissent s'offenser de mes murmures, sa mémoire me sera « toujours chère et sacrée. — J'attends de vous justice et bonté. Je « me confie à vous dans l'espoir d'un meilleur avenir. Je vous « demande votre protection et vous prie de m'aimer comme la fille « de votre frère Mariano a quelque droit de le réclamer. — Je suis « votre très humble et très obéissante servante. Flora de Tristan. »

Les détails de cette lettre étaient fort imprudents, l'union irrégulière des parents Tristan y était révélée, et l'auteur de ces quelques pages pouvait apparaître comme une simple solliciteuse, peut-être une aventurière désireuse d'exploiter une riche famille.

Don Pio de Tristan répondit, le 6 octobre 1830, une lettre en espagnol, où la parfaite bienveillance, l'ironie, la mauvaise foi et peut-être l'affection semblent également inspirer les explications très précises qu'elle contient. Il en ressortait que quelques témoignages, parmi lesquels ceux du général Bolivar, avaient appris à don Pio l'existence de Flora ; il disait avoir alors ordonné des recherches pour découvrir le séjour de sa nièce. Mais ses tentatives étaient demeurées vaines. Aussi don Pio manifestait-il une grande joie de retrouver, vingt ans après sa première enquête, la fille de son frère chéri. Il ne doutait pas de la véracité de celle-ci, et, de ses témoignages mêmes, il déduisait son caractère de fille reconnue mais illégitime de don Mariano. « Ce n'est pas une raison, « ajoutait-il, pour que vous soyez moins digne de ma considéra- « tion et de ma tendre affection. Je vous donne très volontiers le « titre de ma nièce chérie, et j'y ajouterai même celui de ma fille ; « car rien de ce qui était l'objet de l'amour de mon frère ne peut « qu'être pour moi extrêmement intéressant (1) ».

Mais ces protestations affectueuses n'engageaient à rien. Abordant la question d'argent, don Pio arrivait à démontrer à sa nièce que rien ne restait de la fortune du défunt. Il faisait néanmoins à Flora un envoi de 2.500 francs. Il ajoutait, en outre, que sa mère, âgée de 99 ans, avait fait entre ses enfants le partage de ses biens pour avoir le plaisir de les en voir jouir avant sa mort. Instruite de l'existence de sa petite-fille par sa lettre arrivée juste au moment où elle s'occupait de ce partage, elle lui faisait « à la prière « de la famille, un legs de 3.000 piastres fortes en argent comp- « tant ».

Au reçu de cette lettre qui se terminait par de nouvelles protestations de tendresse, la jeune femme comprit qu'elle ne pouvait rien espérer de son oncle. Son existence assez précaire et difficile se poursuivit comme précédemment, lui faisant connaître par expérience les tristesses de la vie, les misères sociales en France et à l'étranger, et surtout « tout ce qu'est condamnée « souffrir la femme séparée de son mari, au milieu d'une société

1 *Pérégrinations*, op. cit., I, p. 213.

« qui, par la plus absurde des contradictions, a conservé de « vieux préjugés contre les femmes placées dans cette position, « après avoir aboli le divorce et rendu presque impossible la « séparation de corps (1) ».

A cette époque, 1831, se place son second voyage en Angleterre; nous ignorons dans quelles conditions elle le fit. Ce pays, qui lui avait paru si riche en 1826, lui sembla en proie à une vive inquiétude. La documentation involontaire de son esprit sans cesse en éveil continuait à préparer sa future mentalité d'apôtre, en la convainquant de la nécessité d'une œuvre à accomplir.

Mais à ce moment encore, Flora n'aurait pas demandé mieux que de vivre d'une vie plus confortable qu'instructive ; même après la réponse de son oncle Pio, elle pensa à exécuter son projet de voyage au Pérou pour se réfugier auprès de ses parents. Elle en fut empêchée « par la réflexion désespérante qu'eux aussi allaient « repousser une esclave fugitive, parce que, quelque méprisable « que fût l'être dont elle portait le joug, son devoir était de mou- « rir à la peine, plutôt que de briser des fers rivés par la loi ».

Le poids de ces fers, la pauvre femme le ressentait fortement. Son mari faisait tous ses efforts pour retrouver les traces de sa femme et de ses enfants. En août 1831, ignorant ce qu'ils étaient devenus depuis plus d'un an et pensant qu'ils pouvaient être dans les environs de Bel-Air, où habitait alors Mme Tristan mère, il écrivit au maire d'Arpajon pour avoir des renseignements sur ce point. La réponse lui apprit que son fils était chez un maître de pension de cette ville (2).

Nous avons des données contradictoires sur les persécutions dont Chazal usa dès lors. Il semble qu'elles consistèrent surtout en des réclamations tendant à obtenir la garde des enfants. Il est aussi permis de croire, comme eut l'occasion de le déclarer Flora, que Chazal ayant appris l'envoi d'argent fait par l'oncle Pio, aurait essayé de s'en faire attribuer une part (3).

En 1832, l'insistance d'André Chazal devint plus pressante. Il s'engagea à laisser sa femme en repos, à condition que son fils Ernest, âgé de huit ans, lui fût confié. Une scène violente précéda

(1). *Pérégrinations*, op. cit. p. xxxvj.

(2). *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 10. — La lettre du maire d'Arpajon, datée du 31 août 1831, est à la page 65.

(3). Cf. la lettre de Flora Tristan du 15 mai 1837, adressée au journal *le Droit*, numéro du 17 mai 1837.

cet arrangement. Chazal ayant acquis la certitude que son fils était à Arpajon, partit pour Bel-Air, où habitaient, séparément, Mme Tristan mère et son frère, le commandant Laisney. Il descendit chez ce dernier : son intention, dit-il, était d'obtenir son fils et de connaître le lieu où était sa fille, ainsi que l'éducation qu'elle y recevait.

Flora ne s'opposa point aux intentions de son mari ; mais, si l'on en croit celui-ci, elle eût voulu lui faire signer un écrit constatant « qu'il l'avait maltraitée et chassée de chez lui », ce qu'il refusa énergiquement, approuvé d'ailleurs par M. Laisney. Elle entra alors dans une violente colère, que les conseils de son oncle ne réussirent qu'à exaspérer. Chazal, rapportant cette scène, dit que sa femme le malmena en paroles sans lui ménager les coups, ce dont il fit calmement dresser procès-verbal (1). Quand, avec le commandant Laisney, il la rejoignit chez sa mère, elle finit par entendre raison.

Il y a dans la relation de Chazal des précisions qui semblent indiquer la véracité, mais les dates qu'il donne ne concordent pas toutes ; au reste, il est aisé de s'égarer dans ces querelles conjugales rapportées par les deux époux. Cette scène de violence, pénible et, en quelque sorte, décisive, semble pourtant avoir marqué et ne pouvait manquer d'être invoquée par chacun des deux pour donner tort à l'autre.

On leur avait conseillé une scène de ce genre devant témoins pour faciliter une séparation de corps. La discussion entre eux devint comme d'habitude très vive en présence de M. Laisney. Celui-ci voyant Chazal prendre une chaise pour en frapper sa femme, et Flora riposter par une assiette lancée avec plus de violence que d'adresse, crut à une scène feinte (2). Sa nièce ne put jamais le convaincre ; il se fâcha contre elle définitivement.

Cependant, en ce qui concernait les enfants, les époux Chazal parvinrent à s'entendre. Chazal s'engagea par écrit, devant Mme Tristan et son frère, à faire tout son possible pour que la séparation de corps fût prononcée entre lui et sa femme, si celle-ci le désirait ; il se prêterait, aussi, avec toute la bonne volonté désirable, au divorce, si la loi venait à le permettre ; il le demand[e]

1. Le texte est à la page 66 du *Mémoire pour Chazal* op. cit. — Pièc[es] justificatives G. Il semble que cet acte ait dû être dressé pour une aut[re] scène que celle relatée page 10.

2. *Gazette des Tribunaux*, 1er février 1839.

rait lui-même et emploierait tous les moyens, même les plus outrés, pour obtenir l'une de ces deux solutions judiciaires, pourvu que le montant des frais de justice fût déposé par avance chez un avoué.

M. Laisney conseilla vivement à Chazal, pour éviter de nouveaux scandales, de signer le texte de cette déclaration que Flora avait elle-même rédigé (1).

Cet engagement avait une grande importance pour Flora Chazal ; la question du divorce était alors ardemment discutée. La suppression, en 1816, du divorce, impopulaire à cette époque, avait été une réaction cléricale contre le régime instauré par Napoléon ; la religion catholique avait été déclarée religion d'État par la Charte de 1814 ; cependant, les articles du code civil relatifs au divorce n'avaient pas été abrogés expressément, ils subsistaient comme complément de la séparation de corps. Et, comme le dit plus tard le rapporteur de la nouvelle loi sur le divorce, celui-ci était « resté dans le monument de nos lois comme une statue momentanément voilée, mais debout à la place où elle avait été originairement élevée et qu'il est toujours facile de mettre en lumière ». En 1830, la suppression de la religion d'État ne rétablit, cependant, pas logiquement le divorce. Mais la question occupait les esprits ; la Chambre des députés tendait au rétablissement de l'institution, que les Pairs repoussaient. Flora Chazal pouvait espérer. Aussi écrivit-elle à la suite de son mari :

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 9 et 10. — Voici le texte de la déclaration du 1er avril 1832, cf. p. 65. — Cf. aussi *le Droit*, 1er février 1839 : « Je déclare et promets à madame Chazal, devant sa mère et son oncle, que je suis prêt à agir en tous moyens et à me soumettre à toutes les exigences de la loi qui est établie, quant aux séparations de corps, si elle veut une séparation de corps, et que je me prêterai de même avec toute la bonne foi et la persévérance possibles, quand il s'agira du divorce. Je déclare, en outre, que, quand même la loi sur le divorce ne passerait pas cette année, mais dans deux ou trois ans, j'agirai à cette époque comme je promets d'agir à présent. Je déclare que ce sera moi qui demanderai le divorce, et que, pour arriver à mes fins, j'emploierai tous les moyens possibles, même les plus outrés dans le procès, soit de séparation de corps, soit de divorce, après que madame Chazal aura déposé le montant de l'estimation des frais de justice, soit chez son avoué, ou le mien, et que l'un ou l'autre en aura consigné la remise sur un registre d'étude. — A Bel-Air, le 1er avril 1832. CHAZAL. »

S'il me promets (1) de tenir scrupuleusement à cette déclaration, je lui promets, moi, que je supporterai toutes les humiliation, toutes les calomnies, tous les outrages avec un courage et une patience dignes d'un meilleur sort, que même, loin de jamais avoir la pensée de lui faire un reproche, je lui en aurai de l'obligation. Femme Chazal.

En conséquence et comme condition de la déclaration réciproque de Bel-Air, il fut convenu que le jeune Ernest Chazal serait remis à son père en présence de plusieurs amis et du maire lui-même. Chazal devait partir à 8 heures du matin avec son enfant et Flora deux heures après. Mme Tristan mère conduisit sa fille à la voiture. Il subsistait une froideur entre elles, car la jeune femme n'avait pu convaincre sa mère que la scène de la veille était sincère. Cependant, quand en lui serrant la main, Mme Tristan lui demanda : « Tu ne m'en veux pas ? » Flora répondit simplement : « Non, j'ai tout oublié », et elle monta dans le coupé de la voiture. Le récit de ces incidents a été fait par l'héroïne elle-même :

Arrivée à Paris, rue des Prouvaires, quel fut mon étonnement de trouver devant moi à la descente de la voiture le sieur Chazal. Il voulait provoquer une scène... Il espérait que je me laisserais emporter... Le ciel m'éclaira, je me contins... Il me poursuivit d'injures ; il savait que, depuis trois jours, je n'avais ni bu ni mangé ; il me poursuivit jusqu'à la rue Servandoni en criant : « A la garde ! à la garde ! » Il me saisit par mon manteau et me retint malgré les efforts que je faisais pour m'échapper ; l'agrafe étant venue à se casser, j'allai tomber à quelques pas dans un groupe de jeunes gens : deux furent renversés et nous tombâmes les uns sur les autres... Ces jeunes gens étaient furieux, ils firent de vifs reproches à M. Chazal, qui se défendit et s'écria : « Ne la touchez pas, c'est ma femme, c'est ma femme ! » Il renouvela contre moi ses injures et ses attaques. J'eus le tort de convenir devant ces messieurs que M. Chazal était mon mari, et comme ils étaient étudiants en droit, ils m'ont dit : « Si c'est votre mari, nous ne pouvons rien faire pour vous ; si ce n'était pas votre mari, nous lui aurions appris à traiter une femme comme il l'a fait. » Cette scène horrible avait assemblé trois cents personnes autour de nous. Un des jeunes gens me fit alors monter dans un fiacre ; j'étais en proie aux tourments les plus cruels ; je me fis conduire chez M. Duclos, avoué. Qu'on s'imagine mon affreuse position. Toutes ces scènes, qui m'étaient faites dans la rue, me mettaient au désespoir ; depuis trois jours, je n'avais rien mangé, pendant trois

1. Orthographe respectée.

jours, je n'avais pas dormi. J'allai le lendemain voir ma mère et je lui dis : « Comment, ma mère, vous m'avez toujours témoigné la plus vive affection ; vous m'avez témoigné tous les témoignages de tendresse ; en me quittant vous m'avez serré affectueusement les mains et vous ne m'avez pas dit que, pendant que nous étions dans le coupé de la voiture, mon monstre de mari était dans la rotonde et vous m'avez exposée sans défense aux outrages de cet homme (1) ».

Naturellement cette scène n'est pas omise par Chazal dans son mémoire ; il déclare n'avoir été préoccupé que de retrouver sa fille. Les questions qu'il adressa ce jour-là à sa femme ne lui attirèrent que des injures. Aussi la somma-t-il de le suivre au domicile conjugal. Mais elle entra dans une violente colère ; Chazal la saisissant alors par le bras l'emmena chez le commissaire de police. La jeune femme se débattait en criant que cet homme mentait et qu'elle ne le connaissait pas. Le commissaire refusa d'intervenir : « Si cette femme est la vôtre, emmenez-la chez vous », concluait-il. Impuissant à mieux faire, Chazal la laissa s'éloigner.

Flora avait espéré acheter la paix en laissant son fils Ernest retourner auprès de son père et l'avait quitté « en versant des larmes sur l'avenir de cet enfant (2) ». Les persécutions ne cessaient pas. Il était difficile de garder la petite Aline et, pourtant, l'abandonner à cet homme qu'elle n'aimait pas paraissait inadmissible à la jeune femme. Il ne faut pas oublier, en effet, que, partie de chez son mari étant enceinte d'Aline, elle l'avait mise au monde loin de lui ; elle avait pour elle une tendresse particulière et prétendait garder la petite fille à l'exclusion de son père. La fuite s'imposait.

Flora Chazal adorait Paris ; après avoir voyagé aux quatre coins du monde, elle déclare que c'est la seule ville qui lui ait jamais plu. Cependant, elle ne pouvait hésiter : pendant six mois, sous un nom d'emprunt, la mère et la fille, dans la crainte et dans la tristesse, errèrent à travers la France, n'ayant comme unique soutien que leur mutuelle tendresse. Depuis les scènes qui viennent d'être racontées, Mme Tristan mère ne recevait même plus de nouvelles de sa fille et ne lui était, en conséquence, d'aucun appui.

1. Cour d'assises de la Seine. Audience du 2 février 1839. *Gazette des Tribunaux*, 3 février 1839. *Le Droit*, 3 février 1839.
2. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., I, xxxviij.

C'était l'époque tourmentée qui suivait les agitations révolutionnaires de 1830. La duchesse de Berry, profitant des difficultés auxquelles se heurtait le gouvernement de Louis-Philippe, venait de tenter pour son fils, le duc de Bordeaux, la conquête de la couronne légitime tombée naguère du front de Charles X, son beau-père. Le soulèvement de la France, qu'elle projetait, avait misérablement échoué, et la duchesse parcourait la Vendée avant de tomber à Nantes dans les embûches des agents royaux. « Trois fois, on m'arrêta, raconte Flora Tristan, mes yeux et mes longs cheveux noirs, qui ne pouvaient être dans le signalement de la duchesse me servirent de passe-port et me sauvèrent de toute méprise (1). » Les détails sur ce voyage, semé de traverses et d'angoisses, nous manquent malheureusement. Les forces de la jeune femme diminuaient ; à Angoulême, la douleur et l'accablante fatigue l'emportèrent et la maladie la força de s'arrêter.

A ce moment, la rencontre d'un « ange de vertu », à qui la jeune Aline pourrait être confiée, permit à Flora de recouvrer un peu la liberté de ses mouvements : Mlle de Bourzac voulut bien recevoir la petite fille dans la pension qu'elle dirigeait. Discrète en face de la muette douleur de la mystérieuse veuve aux regards si tristes, elle crut du moins devoir la rassurer : « Vous pouvez partir sans « nulle inquiétude, lui dit-elle ; pendant votre absence, je lui ser« virai de mère, et si le malheur voulait qu'elle ne vous revît « jamais, elle resterait avec nous. »

Une fois encore, Flora Chazal changeait de personnalité et redevenait, aux yeux du monde, Mlle Flora Tristan di Moscoso. C'est à ce titre que, décidée à son voyage au Pérou, elle fut accueillie très affectueusement à Bordeaux, par un cousin de son père, M. de Goyenèche, avec qui elle était en correspondance, et qui, voyant devant lui le bel et vivant portrait du regretté Mariano, évocateur de toute sa jeunesse, lui témoigna une tendresse bienveillante, en même temps que des égards touchants dont la pauvre femme était depuis longtemps déshabituée. Pendant deux mois et demi, elle fut ainsi traitée amicalement et présentée à toutes les relations du vieillard aux nobles manières. Bien qu'elle assure que son cœur « ne pouvait alors être accessib[le] aux prestiges du monde et de son luxe », il est visible que ses incl[i]nations naturelles lui faisaient attacher un grand prix à ces d[é]tails, comme elle le leur attribua toute sa vie.

1. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., I, XXXIX.

Elle avait loué un appartement garni chez une dame voisine de l'hôtel Schicler où elle prenait ses repas, chez M. de Goyenèche. La douceur de l'accueil qu'elle recevait ne lui procurait pas cependant la paix absolue. La délicatesse de son âme lui donnait des scrupules et la fausseté de sa situation lui causait mille angoisses. D'une part, elle souffrait de tromper le vieillard hospitalier, et sa fierté l'empêchait de se complaire dans des égards qui lui étaient prodigués à un autre titre que le sien ; de plus, elle craignait sans cesse d'être reconnue par des gens qui l'avaient déjà rencontrée avec sa fille à Bordeaux, où elle avait habité à deux reprises. Aussi lui tardait-il vivement de prendre la mer pour gagner le Pérou. Et pourtant l'idée du départ, l'idée de quitter la terre de France où elle laissait tout ce qui lui était cher, la remplissait d'amertume. La nuit surtout, ses réflexions la désolaient. Le voyage qu'elle allait entreprendre lui semblait, à juste titre, périlleux. Son existence était dénuée de valeur, parce que remplie de souffrance ; mais elle savait que, libre, elle eût aimé la vie, qu'elle jugeait belle et radieuse, en principe. Réclamée comme une esclave par un être qu'elle déclarait vil, elle s'indignait et maudissait la société. Son désespoir était accru par le sentiment de sa faiblesse ; elle pleurait toutes ses larmes dans le silence de la maison endormie et recherchait, dans une prière fervente, la force qu'elle demandait à Dieu, pour supporter tous ses maux. Elle pensait alors à confier la triste vérité à M. de Goyenèche ; celui-ci, religieux et ponctuel au possible dans les pratiques du catholicisme, lui refuserait peut-être les secours de bienveillance et d'amitié qu'il lui donnait, s'il apprenait qu'elle était une irrégulière dans cette société si conforme à la religion étroite qu'il pratiquait. Pourtant, Dieu, qui avait sa place dans ses moindres propos, lui ferait recueillir la jeune femme pauvre et sa fille ; dans sa demeure somptueuse, elles seraient une faible charge pour sa grande fortune. Mais quand, après ces nuits privées de sommeil, Flora retrouvait au matin le regard sec du vieux garçon quelque peu égoïste, l'audace lui manquait.

Elle connut aussi à Bordeaux le fondé de pouvoir de l'oncle Pio, Philippe Bertera (1). Elle pensa même à prendre pour confident ce

1. Une brève note parue dans *la Presse* du 18 novembre 1844 annonce que « M. J. Vasquez vient d'être nommé consul du Pérou à Bordeaux, en remplacement de M. Bertera décédé » ; il est vraisemblable que c'est de ce même Philippe Bertera qu'il s'agit ici.

jeune Espagnol que la vie avait douloureusement éprouvé. L'isolement dans un monde égoïste lui fit trouver plus doux l'empressement de Flora à recevoir la confidence de ses maux. Il s'établit entre ces deux âmes blessées une intimité charmante, sorte d'amitié amoureuse, sentiment fort complexe, assez indéfinissable pour les intéressés eux-mêmes. Cette époque de grandes amours, des passions dont on meurt, était celle qui pouvait le mieux convenir à notre ardente héroïne. Bien des fois, au cours de sa vie, elle vit passer à côté d'elle des hommes dont le cœur, l'esprit ou la beauté impressionnèrent sa sensibilité enthousiaste. Leur malheur fut toujours une raison de les aimer ; elle est peut-être sincère quand elle découvre dans ce sentiment une simple « intimité « mélancolique qui, pieuse dans ses aspirations, ne touchait à la « terre par aucun point » ; mais il faut y voir une force telle que l'amour seul peut l'inspirer.

La douceur de la compassion aux maux d'autrui, la conscience de sa propre détresse, la capacité d'aimer éperdument, donnent à la pauvre femme, près de sombrer dans le désespoir, le désir fou de communier avec le monde entier de la souffrance humaine et la force de tenter son salut. Ainsi se forme peu à peu son âme d'apôtre.

La douce intimité de Philippe Bertera lui faisait supporter l'amertume de son sort. Le jeune homme ne devint pas, cependant, le confident rêvé. La raison qu'en fournit Flora, si elle est sincère — ce qui est admissible, mais douteux — donne une idée de son esprit : elle craignit que Philippe Bertera, affectueux et dévoué, ne souffrît trop de la douleur de son amie. Elle ne voulut pas, en outre, obliger à mentir comme elle, pour garder le secret et se conformer aux apparences, un homme qu'elle aimait et dans le cœur duquel son malheur, doucement conté, eût éveillé la plus réconfortante sympathie : « Je fis ce sacrifice à l'amitié que je lui avais jurée et de Dieu seul j'en attends la récompense. »

Elle lui confia pourtant l'existence de sa fille, quand elle lui eut annoncé, comme à M. de Goyenèche, ses projets de départ pour le Pérou. Et de même que Mlle de Bourzac à Angoulême, Bertera promit d'aimer l'enfant comme sienne.

Des trois navires devant quitter Bordeaux pour Valparaiso, deux furent écartés pour des raisons diverses. *Le Mexicain*,

brick neuf, vanté de tous, fut choisi. Son capitaine était fort recommandé par un ami des Tristan. M. de Goyenèche apprit à Flora stupéfaite le nom de ce marin : le capitaine Chabrié. Il était évident que Zacharie Chabrié allait reconnaître, dans cette jeune fille, la veuve rencontrée à Paris en 1829, accompagnée de sa fillette. Eviter de partir sur *Le Mexicain* était fort difficile ; pendant deux jours et deux nuits Flora demeura perplexe et profondément inquiète. Qu'allait être ce personnage qu'elle avait si peu vu, pas assez pour le connaître et se le rappeler, mais trop pour espérer n'en être pas reconnue ? Quelle confiance pourrait-on lui accorder ?

Il devenait impossible de tergiverser plus longtemps ; il fallait donner une réponse pour que Chabrié pût disposer, s'il y avait lieu, de la « cabane » à elle destinée. Elle l'envoya chercher, et il la reconnut dès son entrée. « J'étais émue : dès que nous fûmes seuls, « je lui tendis la main : Monsieur, lui dis-je, je ne vous connais pas, « cependant, je vais vous confier un secret très important pour moi, « et je vous demande un éminent service. — Quelle que soit la na- « ture de ce secret, me répondit-il, je vous donne ma parole, *Made- « moiselle*, que votre confiance ne sera pas mal placée... »

Sans faire au capitaine des confidences détaillées, la jeune voyageuse le pria d'oublier qu'il les avait connues jadis, elle et sa fille ; elle n'était désormais pour lui que Mlle Flora de Tristan. Chabrié n'en demanda pas davantage ; son caractère était droit et son cœur compatissant. L'amitié naquit de l'étreinte nouvelle de leurs mains cordialement serrées. Il la quitta, lui souhaitant bon courage et l'assurant de sa sympathie.

Ainsi, pour la deuxième fois, sur la route de misère où la pauvre femme cheminait douloureusement, sans jamais trouver l'asile de bienfaisante paix, la fatalité plaçait cet homme, honnête et bon, pour lui redonner quelque force. Ce cœur sûr et dévoué était, par sa sollicitude délicate, l'éphémère abri que toujours on pourra regretter ; et, plus tard, quand un incident fortuit en ramène le souvenir perdu, l'âme y puise une énergie qui la rénove et la transforme ; de l'émotion nouvelle naissent les pensers inattendues, les résolutions d'héroïsme ; l'âme exaltée voit aisément, dans [illegible] coïncidence hasardeuse, le doigt secret de Dieu ; l'apparente [illegible]destination fait les apôtres, mais peut-être faut-il être apôtre [illegible]r se croire prédestiné.

II

« Insensés ! je vous plains et ne vous hais pas ; vos dédains me « font mal, mais ne troublent pas ma conscience. Les mêmes lois et « les mêmes préjugés dont je suis victime remplissent également « votre vie d'amertume, n'ayant pas le courage de vous soustraire à « leur joug, vous vous en rendez les serviles instruments. Ah ! si « vous traitez de la sorte ceux que l'élévation de leur âme, la géné- « rosité de leur cœur porteraient à se dévouer à votre cause, je vous « le prédis, vous resterez encore longtemps dans votre phase de « malheur. » Ces imprécations violentes, au suprême moment du départ, à qui Flora Tristan les adressait-elle ? Nul ennemi ne la persécutait alors. En face d'elle, sur l'embarcadère, se tenaient les parents et les amis des autres passagers, entourés de curieux et de flâneurs. Mais elle avait au cœur la longue meurtrissure de ses jeunes années, peut-être aussi un avant-goût de l'amertume à venir. Ce matin de printemps, ce 7 avril 1833, était son jour de fête, le trentième anniversaire de sa naissance, et, pour le célébrer, ne s'offraient à elle que la tristesse d'un départ et l'émotion d'un danger.

Dans son esprit troublé se précisait la notion de ce qu'elle était désormais : *la Paria*, comme, dès lors, elle se baptisait elle-même. Il faut avoir senti l'amère indifférence des gens et des choses que l'on quitte, avoir été broyé par la misère de la séparation, avoir compris l'ironie de la vie qui continue quand notre désespoir intime nous semble tout devoir suspendre, pour goûter le charme douloureux de ces pages de torture et d'angoisse, par où commence le premier chapitre des *Pérégrinations*. Les mots sont simples et leur simplicité évoque avec force les affres des séparations, le « Partir, c'est mourir un peu... » que jamais personne n'exprima mieux. Le matin, dès 7 heures, en traversant Bordeaux en fiacre avec M. Bertera, qui fidèlement l'accompagnait au quai, la vue d'une ville à son réveil dans la tiède brise de la [illegible] avait gravé, avec la précision que donne souvent la fièvre, le[illegible] pressions plus tard soigneusement notées. Parfois l'envie l[illegible] prise de renoncer à son voyage, de saisir la main de son co[illegible] gnon en le suppliant de la garder, de l'empêcher de partir.

quel serait l'avenir ? La vie intense qui commençait autour d'elle ne donnait pas de joie à ceux que la société rejetait ; le bonheur était pour ces petites paysannes qui portaient à la ville leurs volailles et leur lait, pour ces ouvriers se rendant au travail, pour ces gais promeneurs en route vers la campagne bourgeonnante ; les beaux arbres du jardin public auxquels elle disait adieu n'avaient d'ombrages reposants que pour les autres ; il n'y a de bonheur que pour les heureux.

Quand le bateau commença de s'éloigner du quai, la somme de tristesse et d'émotion excédait les forces de la malheureuse femme, l'indignation la ranima soudain et lui dicta l'apostrophe qu'on vient de lire. Elle se sentit alors un peu plus calme. Le capitaine Chabrié, ému lui-même et les larmes coulant de ses yeux, lui adressa quelques mots de sympathie ; bref, arrivée à Pauillac, elle « avait l'apparence de la résignation ». La nuit fut employée à écrire quelques lettres et le lendemain, vers 11 heures, elle montait à bord du *Mexicain*.

Le mouvement de révolte qui lui avait dicté les imprécations du départ, était un premier geste d'apôtre. La tristesse et la misère avaient préparé le terrain. Maintenant la vue de nouveaux spectacles, l'observation méticuleuse et raisonnée de milieux inconnus, la nécessité de s'aider elle-même pour être aidée du ciel devant l'abandon des hommes achevaient la consécration.

Flora Tristan a fait un récit détaillé de ce long voyage. Le début en fut rendu très dramatique par une tempête dans le golfe de Gascogne ; il faut lire ces deux volumes des *Pérégrinations*, si on veut en saisir le charme et en comprendre la valeur. De nombreuses notations très féminines ne sauraient être analysées ; quant aux « aventures » de voyage, le récit continu en fait la saveur.

Cette longue traversée dura cent trente-trois jours. Ce moment de la vie de Flora Tristan, pour n'être qu'épisodique, n'en a pas moins eu son importance et une influence fortuite, peut-être décisive.

Il faut tout d'abord noter ceci : à bord du *Mexicain*, brick neuf [illegible]viron deux cents tonneaux, aux «emménagements» commodes, [illegible] très exigus, se trouvaient quinze hommes d'équipage et cinq [illegible]gers. Flora Tristan était seule de son sexe au milieu de dix-[illegible] hommes, seule pour quatre mois et demi. Elle n'avait pas [illegible] cette beauté presque grave dont, plus tard, on vantait les

charmes, c'était toujours la jeune brune aux yeux de flamme qui avait déjà bouleversé les cœurs, et dont le graveur André Chazal avait été éperdument amoureux. Le « feu magnétique que laissaient échapper par jets ses longues paupières » fascinait son entourage qui ne pouvait guère « songer à la régularité plus ou moins parfaite de sa figure (1) ». Elle-même se rendait compte de l'effet qu'elle produisait. Ainsi qu'il arrive souvent aux personnes conscientes de leur beauté, elle éprouvait aussi, en présence de la beauté d'autrui, une impression profonde. La vue d'une créature belle et malheureuse remplissait ses yeux de douloureuses larmes (2). La beauté vulgaire et sans « expression animique » ne lui disait pas grand'chose, car « les hautes qualités de l'âme donnent seules de l'ascendant à la beauté ». Mais une beauté attristée (comme la sienne) était, selon elle, profondément émouvante et devait faire une impression inévitable.

De ses dix-neuf compagnons, tous jeunes et vigoureux, nous ne tracerons pas les silhouettes précises, parfois amusantes, qu'elle se plaît à esquisser non sans quelque naïveté. Les passagers n'offraient pas grand intérêt : un vieil Espagnol, ancien soldat de 1808, et son neveu ; un jeune Péruvien de vingt-quatre ans, romantique et voltairien (le seul qui parlât français), et son cousin, Biscayen de dix-sept ans. Quant au personnel du *Mexicain*, il était plus remarquable. Il y avait parmi les matelots quelques types assez pittoresques. Mais leurs chefs retenaient surtout l'attention. Le navire appartenait en participation à M. Chabrié, capitaine, au second, M. Briet, et au lieutenant, M. Alfred David. Ce dernier et M. Chabrié étaient, pour l'esprit de leur passagère, deux influences contraires, qui, pendant les longs mois de la traversée, purent y laisser des empreintes assez notables.

M. David, aimable causeur, bien physiquement, âgé de trente-quatre ans, élégant dans sa mise et dans ses manières, affectait une sécheresse de cœur, un scepticisme d'homme blasé sur toute chose qui désolaient la jeune femme.

Il hait l'espèce humaine et considère les hommes comme des *bêtes féroces*, toujours prêtes à s'entr'égorger : plus d'une fois, ayant ressenti leurs atteintes, il est sans cesse occupé à se mettre en garde contre leurs attaques. Le malheureux n'a jamais aimé personne, pas même

1. *Méphis*, op. cit., I, p. 7.
2. Cf. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 158.

une femme. Nul être n'a jamais compati à ses peines et son cœur s'est endurci. La seule jouissance qu'il conçoive est de s'abandonner à tous ses penchants. Les douces émotions de l'âme ont été étouffées en lui avant même qu'elles ne se fussent développées ; les sensations corporelles dominent et l'âme est comme anéantie. Il aime avec passion la bonne chère, trouve des délices à fumer un cigare, et réjouissait sa pensée en songeant aux jolies filles de n'importe quelle couleur qu'il allait rencontrer dans le premier port où le hasard nous ferait mouiller. Ce sont les seules amours qu'il comprenait (1).

L'idéaliste ne demeurait cependant pas indifférente aux élégances de ce dandy anglomane, dont l'apparent égoïsme, volontaire et raisonné, cachait la curieuse élévation d'âme. Elle note volontiers la toilette suivante, que, pendant une escale en pays perdu, il avait composée pour se rendre dans une horrible ville nègre : « Il avait des bottes en daim gris, un pantalon en coutil « gris formant la guêtre, une petite veste en drap vert russe avec « beaucoup de brandebourgs ; il était sans gilet et avait un ma- « dras à petits carreaux, noué négligemment autour du cou ; sur « la tête, une petite toque en velours violet ne lui couvrait que l'o- « reille gauche (2) ». Pourtant elle ne manque pas de signaler les prétentions ridicules de David, qui se fait appeler Alfred David de la Cabusière. L'impression dominante pour elle, c'est que David est un affreux sceptique, un affreux athée, qui voit la vie seulement sous son jour défavorable et sans y apporter un suffisant idéal. En réalité, c'était un esprit assez juste, il semble qu'il affectait d'être paradoxal, mais il était bon et, sous une critique impitoyable, d'une ironie un peu décourageante, il n'avait peut-être que du bon sens, agrémenté par une certaine culture, une intelligence assez vive et de bonnes manières malgré qu'il jurât parfois tout son saoul.

Le passage de l'équateur lui permit, au milieu de ses compagnons complètement désemparés, de faire montre d'énergie et de leur prouver son intelligent attachement. Seul, avec le cuisinier du bord, il avait conservé une précieuse sérénité pendant ces heures de torture où la pluie intermittente et les rayons d'un soleil accablant anéantissaient les passagers. Il prodigua, dix-sept jours du-

1. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., t. I. p. 13. « Il faudra pourtant bien, lui disait-il, vous résoudre à connaître le monde au milieu duquel vous êtes destinée à vivre. »

2. *Id.*, p. 28.

rant, ses soins de l'un à l'autre avec un entrain et une égalité d'humeur véritablement parfaits.

Quand il exposait à Flora Tristan ses théories qui la scandalisaient, il voulait sincèrement la prévenir, naïve et trop idéaliste, des dangers de la vie sociale : « La société, j'en conviens, n'est pas belle à voir de près, mais il est important de la connaître telle qu'elle est (1) ».

Zacharie Chabrié différait d'opinion sur presque tous les points avec Alfred David. Il était contrarié quand son ami s'ingéniait à dépeindre les hommes pervers et le monde irrémédiablement mauvais aux yeux de leur passagère. Dès le début, il s'était attaché à celle-ci ; sa tristesse qu'il avait devinée, le mystère qu'il savait exister, mais qui demeurait impénétrable et que, d'ailleurs, il ne cherchait point à découvrir, son courage, sa beauté, sa confiance, tout la lui rendait un peu plus chère. Le capitaine Chabrié avait trente-six ans ; il était né à Lorient, d'un père officier de la marine royale. D'apparence un peu commune, on reconnaissait néanmoins en lui « l'homme dont l'éducation a été soignée ». Le portrait physique que Flora Tristan trace de lui paraît exact et pas flatté. Ce qui est à retenir ici, c'est que, bon et profondément dévoué, sensible aux attraits de la beauté, aux charmes de l'esprit, à l'élévation du cœur, à la tristesse de la vie, il fut pour sa passagère un ami délicat et très attentif.

La pauvre femme avait grand besoin de réconfort ; elle eut, pendant ces cent trente-trois jours, le mal de mer et des vomissements quotidiens. Nous devons passer sur les péripéties longuement contées ; mais il faut noter cet endolorissement lamentable qui fit d'elle, dès le début, un pauvre être faible et sans défense, avec cela attrayant par sa beauté, par la qualité de ses sentiments, par son affabilité pour tous ses compagnons.

L'attitude compatissante du capitaine Chabrié, la tranquille conscience avec laquelle il remplissait son rôle de chef, veillant à tout et trouvant pour chacun le mot qui convenait, ses raisonnements sains, honnêtes, empreints d'un idéalisme bien fait pour plaire à la petite créature romanesque qui lui était confiée, captivaient profondément celle-ci. Elle admirait qu'il eut « beaucoup d'esprit naturel, la répartie toujours prête, des saillies étonnantes de naïveté et d'originalité..... L'extrême bonté de son cœur et

1. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., I. 171.

l'exaltation de son imagination » ne l'empêchaient pas d'être bourru, susceptible à l'excès et colère au point de perdre toutes traces de ses qualités.

Et naturellement, ce qui devait arriver arriva. La présence constante de Flora produisit sur Chabrié une impression profonde. Elle datait vraisemblablement de leur seconde entrevue à Bordeaux. Lors de quelques jours de relâche à la Praya, les premiers mots d'amour furent prononcés. Flora n'avait pas voulu accepter l'offre de rester à terre, où la curiosité l'avait fait aller passer plusieurs heures et où l'invitation à séjourner plus longtemps lui avait été faite par une dame du pays « qui se disait quasi Française, parce qu'elle avait été mariée avec un Français ». En entendant cette invitation, M. Chabrié avait rougi et regardé sa protégée avec une douloureuse anxiété. Puis, quand après son refus, ils regagnèrent la plage, en faisant le tour de la ville, infectée, au déclin du soleil de six heures, par l'effroyable « odeur de nègre », ils s'assirent un instant au bord de la mer, tandis que leurs compagnons ramassaient des coquillages. Chabrié pressa sur son cœur la petite main de son amie et la remercia avec émotion de n'avoir pas accepté l'hospitalité prolongée de Mme Watrin. « Me séparer de vous qui m'êtes confiée lorsque vous êtes si « souffrante, vous laisser seule sur ce rocher infect, entourée de « ces horreurs de nègres que vous voyez avec tant de répugnance ! « Oh ! je n'y aurais pas consenti, et puis, qui vous soignerait si « je n'étais plus là ? » Ces quelques mots furent une révélation : Flora comprit qu'il y avait dans l'âme du dévoué capitaine autre chose que de l'affection compatissante inspirée par une si triste situation. Depuis le début du voyage, elle n'avait pas songé, dit-elle, à ce que sa position pouvait avoir d'extraordinaire aux yeux de M. Chabrié, et, dans son âme subitement éclairée, trois sentiments pénétrèrent : la reconnaissance, l'attachement et la terreur.

Le regard de M. Chabrié me laissa lire clairement sa pensée, il lut aussi la mienne. Je lui serrai la main, il me dit alors avec un accent de profonde tristesse : « Mademoiselle Flora, je n'espère pas me faire aimer de vous. Je demande seulement à vous aider à supporter vos chagrins. » Je le remerciai par un sourire, et lui montrant la mer : Mon cœur, lui dis-je, ressemble à cet océan ; le malheur y a creusé de profonds abîmes ; il n'est pas de pouvoir humain qui puisse le combler. — Accordez-vous donc plus de puissance au malheur qu'à l'amour ? » Cette

réponse me fit tressaillir ; c'est qu'alors je ne pouvais entendre prononcer le mot *amour* sans que les larmes me vinssent aux yeux. M. Chabrié cacha sa tête dans ses mains. Pour la première fois, je le regardai ; je ne connaissais pas encore ses traits ; il pleurait ; je l'examinais attentivement et me laissais aller avec délices aux pensées les plus mélancoliques. — On nous appela : le canot nous attendait ; nous nous y rendîmes lentement. Je m'appuyais sur le bras de M. Chabrié, nous étions absorbés dans nos pensées, et ni l'un ni l'autre ne songeait à rompre le silence. (I. p. 44.)

La soirée qui suivit fut bien propre aux réflexions sur ce premier émoi : M. David avait ramené à bord le consul américain et deux musiciens indigènes ; les airs monotones de cette musique africaine permettaient à la jeune femme étendue sur le double tapis qui recouvrait le pont, de rêver à son aise sous la nuit tranquille et splendide des tropiques. Pendant deux jours, Chabrié manifesta quelque gêne en présence de sa passagère. David avait été dans l'intérieur des terres avec un autre passager visiter un Français à 18 lieues de la ville et cette quasi-solitude encourageait la suite des aveux. Flora prétend que, par délicatesse, ignorant encore les sentiments certains de Chabrié, craignant d'être aimée de lui, elle voulut prévenir la naissance de cet amour. On est bien obligé de se rappeler l'exaltation facile de cette époque, la tendance aux sacrifices sentimentaux et aux plus étranges affaires de cœur pour conclure avec complaisance que tout est possible. Nous n'avons ici que son témoignage, un témoignage « littéraire ». Flora Tristan ne ment-elle pas un peu avec son inconscience de nerveuse sentimentale et sensuelle ? Il est prudent de garder un doute bienveillant. En tout cas, selon la simple vraisemblance, la jeune femme se plaisait à ces jeux de l'amour dus au hasard et, admirée autant que belle, toute sa personne souhaitait ces romanesques épanchements, ces causeries nocturnes, ces frôlements continus d'un homme passionné, tout ce trouble berceur, toute cette mélancolie caressante, dont le charme était encore amplifié par l'admirable ciel d'un « estival printemps ».

Allongée sur une façon de divan improvisé avec une des cages à poules, elle commença certain soir d'interroger son ami sur les étoiles scintillant par milliers. Elle s'intéressait à toutes, faisant par là l'admiration de Chabrié qui la lui disait :

Quel bonheur d'avoir des illusions ! s'exclamait-il. La vie est bien

terne quand on n'en a plus. — Mais j'espère, monsieur Chabrié, que vous n'en êtes pas là ; avec une belle âme comme la vôtre, on est jeune longtemps. — Mademoiselle, on est jeune tant qu'on aime d'amour un être dont on est aimé ; mais l'homme de vingt ans qui a le cœur vide est vieux. — Vous croyez donc qu'on ne peut vivre sans cette condition d'aimer ? — J'en suis convaincu, à moins qu'on appelle vivre boire, manger et dormir comme font les animaux. Mais je présume, mademoiselle, que vous comprenez trop bien l'amour pour donner le nom de vie à une pareille existence. Cependant c'est ainsi que vivent la plupart des hommes. En songeant à cela, n'éprouvez-vous pas, comme moi, un sentiment de honte d'appartenir à la race humaine ? — Non, la race humaine souffre et n'est pas méprisable ; je la plains du malheur qu'elle s'est fait et je l'aime parce qu'elle est malheureuse. — Et vous ne ressentez jamais le besoin de vous en venger ? — Jamais. — Mais peut-être aussi n'avez-vous jamais eu à vous plaindre de personne : vous n'avez rencontré, il est probable, que des gens qui vous aimaient ; et vous ignorez l'affreux, le poignant d'une lâche perfidie. — Cela est vrai, mais je connais quelque chose de plus affreux que la perfidie, c'est l'insensibilité. Oui, l'être froid, inaccessible à l'enthousiasme, qui répond avec sa raison aux sentiments du cœur et prétend mesurer les élans de l'âme, oui, cet automate que le souffle de Dieu n'a pas animé, qui, incapable de ressentir la beauté sublime du dévoûment, dédaigne l'amour qu'il a inspiré, est pire que le perfide. Oui, l'être qui, craignant d'être trop aimé, voit souffrir avec la plus sèche indifférence celle qui l'aime, est pire que le perfide. Ce dernier, monsieur Chabrié, a toujours l'amour pour mobile ; l'autre, mû par le dégoûtant égoïsme, réfléchit toutes ses affections sur lui-même. (I, p. 53.)

C'était le commencement de l'aveu, le premier voile levé de sur ce mystère qui entourait la jeune passagère. Sa voix, à ce moment, avait pris une expression de « douleur surhumaine » dont Chabrié fut bouleversé. Comme il demandait anxieusement si une semblable douleur l'avait accablée du fait d'un être « aussi atroce », elle ne put dire oui que de la tête, et, cherchant au ciel quelque secours, gémit sur sa misère et sa souffrance. Ses nerfs exaspérés lui refusèrent, plusieurs heures, l'apaisement de l'aveu. Chabrié veillait sur elle, l'enveloppait contre l'humidité nocturne, en soupirant de sympathie et de désir. Peut-être pensait-il aussi à l'être « perfide » qui jadis l'avait fait souffrir.

Cependant, sous la clarté lunaire, les objets sur le pont prenaient une apparence de morne tristesse, pas un bruit ne venait de la ville, et c'était le repos, et c'était le bien-être qui semblaient émaner de la baie endormie. Trois navires immobiles au milieu de

rochers dignes d'un enfer païen, et, près d'une femme étendue, un homme la tête appuyée sur la main, regardant le ciel avec douleur : tel était le tableau romantique que Flora finit par percevoir ; ce fut le cadre de l'amour naissant.

Je restai longtemps en muette contemplation de cette scène. Dans ces belles nuits, les êtres de la création, privés du mouvement, semblent exprimer un bonheur sans mélange : l'accent de la douleur ne se fait pas entendre, et ce silence est, pour le cœur torturé, la plus persuasive des consolations. Peu à peu, je sentis la douce influence qu'exerce la lune sur toute la nature ; le calme rentra dans mon âme, et je retrouvai mes sens pour admirer la beauté majestueuse du ciel. Je n'osais parler à M. Chabrié par crainte de troubler sa rêverie. (I, p. 55.)

Puis à un mouvement qu'elle fit, la conversation reprit doucement avec un peu plus de laisser-aller, avec cette confiance que donne la récente découverte de la tendresse. Il était plus de minuit et la jeune femme regrettait que Chabrié ne profitât pas des nuits entières que le *quart* à faire ne troublait plus maintenant que le navire était au port. Mais il aimait les nuits des tropiques et tenait à veiller sur elle. Elle le remercia chaleureusement de son amitié et lui-même la remercia de l'accepter pour ami...

Ainsi les premiers aveux s'ajoutèrent à la première confidence pour créer autour de la jeune femme une atmosphère inoubliable. Cette escale à la Praya suscita d'autres incidents qui toujours rapprochèrent ces deux êtres prêts à s'entendre. Des scènes pénibles d'esclavage, des théories inhumaines de négriers et de traitants soulevaient l'indignation de Flora et, contre les réponses sceptiques et volontairement pessimistes de David, les fortes paroles idéalistes de Chabrié, corroborées par ses moindres actes, attiraient vers lui la tendre sympathie de celle dont il souhaitait ardemment l'amour.

Les détails des longues journées sont contés avec précision et l'analyse ne peut les rendre ; l'éducation de la future apôtre se poursuivait à l'occasion de chaque spectacle, et, d'autre part, la personne de Chabrié prenait une telle importance dans sa vie que, plus tard, son souvenir la troublerait encore profondément. Les levers de soleil magnifiques étaient admirés avec ravissement ; mais son coucher l'emportait encore, car rien n'était « plus sublime, d'un grandiose plus divin », plus éblouissant que le déclin

de l'astre dans les mers tropicales. Et quand, dans la nuit phosphorescente, la lune était levée, que les flots, pénétrés de ses rayons, scintillaient comme un firmament, les deux amis causaient délicieusement. Chabrié contait les peines de sa vie, particulièrement « la dernière déception qui lui avait si cruellement brisé le cœur » ; l'intimité croissait : « Chaque jour, M. Chabrié « m'aimait davantage, et chaque jour aussi, j'éprouvais un bien-« être indicible à me sentir aimée de lui. » Les terribles et habituelles souffrances du cap Horn glacé furent une nouvelle occasion pour le capitaine de manifester ses qualités. Flora l'admire et décrit ces jours de misère physique avec un grand talent d'expression. Ce fut aussi l'occasion pour eux de se témoigner leur mutuelle tendresse, qui les aidait à supporter d'un cœur plus allègre une telle période de tristesse.

Avant de monter sur le pont pour y faire son quart, dans le froid et la souffrance, Chabrié s'approchait du lit de son amie, pour qu'elle lui donnât quelque encouragement. « Telle est, lui « disait-il, la puissance que vous exercez sur tout mon être qu'il « suffit d'un mot de vous, d'un de vos regards, d'un de vos sourires, « pour augmenter ma force et soutenir mon courage. » Ces paroles étaient bien faites pour remplir de joie un cœur sensible ; la réponse était empreinte d'une égale tendresse. En même temps, « je « lui serrais la main en lui mettant ses gants ; souvent même, en « lui arrangeant ses doubles cravates, afin de le garantir du froid, « je l'embrassais sur le front. Je me plaisais à l'entourer de ces « soins et de ces caresses comme s'il eût été mon frère ou mon « fils. »

Son frère ou son fils ! L'affection qu'elle ressentait, dit-elle ailleurs, n'était pas de l'amour passionné, mais un sentiment d'admiration et de reconnaissance. Il est vraisemblable que ce n'était pas tout. Mais peut-être est-elle absolument sincère dans son affirmation. Elle semble avoir pressenti nos doutes : « Je « crains, dit-elle, que la peinture d'un amour vrai, d'un côté, et « d'une amitié pure, de l'autre, ne soit, dans ce siècle matériel, « accusée d'invraisemblance ; je crains de ne rencontrer que peu « de personnes dont l'âme, en harmonie avec la mienne, croie à « mes paroles. » (p. 99.)

Elle a fort bien vu, du reste, l'influence qu'exerçait alors, sur la situation sentimentale, ce cadre exceptionnel de l'océan uniformément beau et si cruellement divers, sur lequel, pauvre femme

ballottée par la vie, elle voguait entourée d'hommes exclusivement, et soutenue — mais poursuivie, — par l'amour puissant et humble de l'un d'eux. L'homme perdu en mer se rapproche peut-être d'une nature toute simple, d'où la stérile idée de la gloire est bannie, où le souvenir de ses premières amours répand un charme de renouveau.

A bord, les êtres tendres et religieux ont le cœur plus aimant, la foi plus vive : isolé de toutes les sociétés de la terre, en présence de l'éternité, on sent le besoin d'aimer et de croire, et ces deux sentiments s'épurent de tout mondain alliage. (I, p. 100.)

Pour éloigner l'amour de Chabrié, Flora, qui lui cachait l'existence de son mari, mais avait avoué celle de sa fille, arguait de celle-ci pour repousser toute idée de mariage. Mais Chabrié ne l'en aimait que davantage. Dans un mouvement de générosité profonde et d'amour victorieux, il offrit à la jeune femme de l'épouser, en termes émouvants qui la mirent à la torture. « Je me prosternais en pensée, dit-elle, devant un tel amour, et puis, songeant « que je ne pourrais jamais partager cet amour céleste, j'en versais « des larmes de désespoir. » Et quand elle eut fait comprendre à son adorateur qu'elle devait le repousser, elle eut, en face de sa peine, un irrésistible élan : « Chabrié, lui dis-je, en jetant ma tête sur sa « poitrine, votre amour me paraît trop grand, trop généreux. Je « crains qu'il ne soit qu'un moment de folie ». Mais Chabrié était sincère. Il offrit le mariage et la vie en dehors du vieux monde étouffé de préjugés misérables, en Amérique ou en Chine, prêt à quitter tout ce qu'il aimait en France pour tel pays que son amie choisirait.

Plongée dans le ravissement par tant de dévouement et d'amour, Flora retomba presque aussitôt dans une amertume infinie. L'ironie lamentable de son existence manquée lui soufflait des paroles de révolte et de désespoir : « Tu es mariée ! c'est à un « être méprisable, il est vrai, mais enchaînée à lui pour le reste de « tes jours, tu ne peux te soustraire à son joug. Pèse la chaîne qui te « fait son esclave et vois si, plus qu'à Paris, tu peux la rompre ! » Elle fut alors sur le point d'avouer la vérité à Chabrié. Les larmes étouffant sa voix lui permirent de se ressaisir au moment où, attirant sur ses genoux la tête de son ami, elle allait lui révéler son secret. Elle le supplia de l'aimer toujours, et ce fut tout jusqu'aux dernières semaines du voyage.

Ce fut tout, si l'on passe sous silence les tendres entretiens plusieurs fois renoués, les conversations générales avec les autres passagers du *Mexicain*, et les mille et un détails qui, recueillis par l'esprit toujours en éveil de la jeune femme, contribuaient à son éducation.

Cette vie de bord — écrit-elle — ordinairement d'une si fatigante monotonie était variée par la diversité de nos positions sociales, et par nos efforts pour en supporter l'ennui. Nous célébrions le dimanche en mangeant, à dîner, de la pâtisserie, des conserves de fruits, en buvant du Champagne ou du Bordeaux. A l'issue du dîner, M. Chabrié chantait des morceaux d'opéra ou des romances. Ces messieurs étaient remplis d'attention et me faisaient de fréquentes lectures. Quand M. Miota — le passager péruvien — se portait bien, il venait lire dans ma cabane les auteurs de l'école à laquelle il appartenait, Voltaire, Byron ; M. David me lisait le *Voyage du Jeune Anacharsis*, Chateaubriand ou les fables de La Fontaine ; M. Chabrié et moi nous lisions Lamartine, Victor Hugo, Walter Scott et surtout Bernardin de Saint-Pierre. (I. p. 152.)

Chaque jour voyait un entretien nouveau, une lecture nouvelle, une discussion dans le feu de laquelle la passagère mystérieuse craignait sans cesse de trahir son incognito, soit en parlant de tel ou tel détail caché de son existence, soit en se révélant trop avertie de certaines choses de ce monde. Tout propos lui était enseignement, tout spectacle « apprentissage ».

Lorsque la traversée fut terminée, Flora Tristan apôtre était presque née. Distraite du monde pendant près de cinq mois, elle s'était longuement recueillie. Les deux principaux compagnons de son pénible voyage avaient, en quelque sorte, symbolisé le scepticisme et la foi ; l'esprit sceptique lui avait paru aimable, mais elle aimait le cœur généreux et convaincu.

Après cent trente-trois jours de traversée, le navire entra dans la rade de Valparaiso. Les dernières semaines avaient été douloureuses ; ce voyage qui ne devait durer que quatre-vingts ou quatre vingt-dix jours décourageait les plus patients. La crainte de manquer d'eau avait nécessité un rationnement strict, et, en conséquence, une discipline rigoureuse. Les disputes devenaient fréquentes entre matelots. Tel passager, fumeur passionné, perdait sa philosophie, à mesure que diminuait sa provision de cigarettes, et tel autre, grand liseur, n'avait plus de livres.

De plus, il était vraisemblable que les deux navires partis de

Bordeaux en même temps que le *Mexicain*, avaient dû atteindre Valparaiso et envahir les magasins de leurs marchandises : ce serait peut-être la ruine pour Chabrié et ses deux associés. Cette pensée désolait la nouvelle amie du capitaine. Peu à peu, la tendresse de son dévouement avait pénétré jusqu'au fond de son âme ; toutefois, son affection pour lui, admirative et reconnaissante, n'était pas, assure-t-elle, l'amour passionné comme elle l'avait éprouvé jadis.

Lui gardait, dans l'infortune présente, une attitude courageuse et ne se désolait que du désespoir de ses associés. Et comme, un soir, n'y tenant plus, il s'en ouvrait à Flora, pour trouver auprès d'elle un réconfort espéré, elle prononça des paroles imprudentes. Sans conter absolument le mystère de sa vie, elle lui confia qu'allant au Pérou pour y recueillir sa fortune, elle n'espérait pas, en raison de sa légitimité contestée, obtenir le million qui lui revenait, mais peut-être le cinquième de cette somme ; elle offrait, dans ce cas, l'argent à Chabrié et acceptait de devenir sa compagne.

Elle s'était faite insensiblement à cette idée ; non que la bigamie — plutôt la « biandrie » — lui apparût un idéal, ou même un état normalement acceptable, comme on devait l'en accuser plus tard, mais elle ne pouvait la juger criminelle ; l'absurdité du mariage indissoluble lui semblait évidente ; ses tortures n'étaient-elles pas la conséquence même de cette loi cruelle ?

Mais Chabrié avait trop de délicatesse ; il souhaita que la jeune femme ne pût recouvrer sa fortune et qu'elle devînt alors sa compagne légitime, prêt à braver les médisances et les critiques du monde qui le désapprouverait d'épouser une fille-mère pauvre. Ce qu'il en dit à Flora la frappa d'épouvante ; elle commença de subir les conséquences de son mensonge ; mensonge inutile, d'ailleurs, puisque l'amour le plus fort, le plus désintéressé d'un homme exceptionnel ne rompait nullement les liens maudits qui la faisaient pour toujours la femme d'un autre ; fuyant le foyer conjugal, elle demeurait, dans le Nouveau Monde comme dans l'ancien, *la Paria* sans abri, la douloureuse épave humaine.

CHAPITRE III

Séjour au Pérou

Lorsque Flora Tristan, après cinq mois de traversée, se retrouva sur la terre ferme, que ne reconnaissaient plus ses pieds endoloris à chaque pas, elle n'avait franchi que la première étape de ses pérégrinations transatlantiques. Un pressentiment confus l'avertissait que ses maux n'approchaient pas encore de leur fin et l'agitait péniblement. Après une nuit sans sommeil, elle apprit que sa grand'mère péruvienne était morte le jour même où le *Mexicain* était parti de Bordeaux. C'était un grand espoir qui s'évanouissait. Cette fois encore, Chabrié l'entoura de ses tendres soins et trouva des mots délicats : « Que pourrai-je vous « dire pour vous consoler ? Je suis atterré ! Depuis ce matin, je « n'ai pu réunir deux idées. Je n'ai pas osé venir, ma pauvre Flora : « votre douleur est là, sur mon vieux cœur, comme une ancre qui « s'enfonce dans la vase par son propre poids. Que devenir ! Au « nom de mon amour, dites-moi ce que je peux faire ». Puis il essaya de nouveau de décider son amie au mariage : la mort de Mme Tristan mère devenait un heureux événement ; si Flora l'eût trouvée vivante, les affaires d'argent auraient été à souhait, et Chabrié, voyant son amie riche, aurait généreusement renoncé à elle avec désespoir. Le pauvre homme était dévoré par la passion. Flora se sentait envahie par le découragement. Comme un navire mettait à la voile pour la France, elle eut un instant l'idée de partir à son bord. Elle ne le fit pas, de peur de désoler Chabrié.

Cependant son arrivée à Valparaiso y avait causé quelque émoi. Les deux navires qui avaient précédé le *Mexicain* en avaient annoncé l'approche ; des précisions avaient été données, on savait qu'une Française avait traversé l'océan seule au milieu d'hommes nombreux, on s'attendait à peu près à les voir se couper la gorge dès leur débarquement. La nouvelle que la nièce

de don Pio de Tristan était dans la ville excitait au plus haut point l'attention, parce qu'on la disait très belle, et aussi parce que don Pio avait longtemps séjourné à Valparaiso où il avait été exilé. La réputation qu'il y avait laissée était loin d'être flatteuse ; c'était un avertissement pour Flora, qui pouvait prévoir l'inutilité de toute démarche auprès de cet homme politique, intrigant, avare et hypocrite.

La jeune femme vit peu les habitants de Valparaiso ; Chabrié l'avait installée dans une pension tenue par une Française, Mme Aubrit, avec qui elle eut quelques entretiens, et ce fut à peu près sa seule société pendant son court séjour, si l'on excepte ses compagnons de voyage, Chabrié, David et Briet. Mme Aubrit avait eu, elle aussi, des malheurs conjugaux ; elle avait été la passagère du capitaine Chabrié, qui l'avait recommandée dans le pays ; grâce à lui elle avait pu réussir dans son entreprise. Aussi ne tarissait-elle pas en éloges sur cette âme d'élite. Elle apprit à Flora comment son adorateur avait été la proie d'une femme indigne de lui, laquelle, installée à Lima, l'y avait retenu trois ans et lui avait fait tant de mal. Dans ces détails, l'exaltation facile de Flora trouvait un nouvel aliment. Elle désirait ardemment « réparer par la puissance de son affection le mal « que cette femme avait fait ». « Je pris la résolution, dit-elle, « afin d'atteindre ce but, d'arracher de son cœur l'amour qu'il « avait pour moi. Ceci était le point principal pour réussir, et, « en même temps, le plus difficile de la tâche que je m'imposai. » Les hésitations la remplissaient d'angoisse : renoncer à Chabrié était le devoir dicté par sa conscience, mais la pensée de perdre son amitié réconfortante en perdant son amour lui apparaissait profondément cruelle. Aimer dans le repos, sans crainte d'une destinée hostile, c'était le désir compréhensible de cette femme de trente ans que le malheur n'avait pas cessé de poursuivre. La crainte de peiner Chabrié « dont les cinq mois d'amour et de complaisances inspiraient tant de reconnaissance » l'empêchèrent parfois de se jeter à son cou et de confesser sa douleur.

Un soir, elle apprit par Alfred David que le bonheur de leur ami était réalisable par un mariage avec une jeune fille de Bordeaux, beaucoup plus jeune que lui, mais qui lui était, ainsi que sa famille, très sympathique. Dès lors Flora souhaita partir ; elle annonça le lendemain à Chabrié surpris qu'elle ne pouvait attendre le *Mexicain* et qu'elle allait sans lui gagner Islay et

de là Aréquipa. Ce devoir accompli, son esprit retrouva la paix. Mais ces derniers jours, employés par elle à recevoir des visites et à observer le pays — ce qui nous vaut des notations curieuses — furent pénibles pour Chabrié, accablé de douleur. Au moment du départ, se trouvant seul avec elle, il ne put se contenir et lui demanda de jurer qu'elle l'aimait et lui appartiendrait. La réponse fut d'abord vague. Il devint pressant ; pour ne pas lui faire de peine, Flora promit d'être sa femme et de rester en Amérique avec lui pour y partager sa bonne ou mauvaise fortune. Ivre de joie, il ne remarqua pas le bouleversement de son amie. « Il ne sentit pas dans ses étreintes qu'il ne pressait qu'un ca-« davre incapable de lui rendre la moindre caresse. »

Elle partit, dans la douleur, laissant hors de son existence la seule tendresse vraie qui l'aurait soutenue. Cependant, elle dissimulait son émoi et se raidissait de toute sa force. Le canot les emmenait à bord. David lui proposa de dire adieu à « ce pauvre *Mexicain* », qu'elle ne reverrait peut-être plus ; et ce simple détail fit déborder l'angoisse ; ses nerfs se rendirent, ses dents claquèrent dans le tremblement subit de tout son être. Ainsi la séparation d'avec ce petit navire, sur lequel elle avait tant souffert, où elle avait aussi ressenti la douceur d'un amour délicat et puissant, lui causait la plus grande douleur. Ses amis du voyage étaient sur le pont, venus pour la saluer. « Tous répé-« taient le mot adieu ! il retentissait dans mon cœur déchiré. « Je le leur dis en agitant mon mouchoir. Je baissais la tête, me « cachais dans mon voile et en murmurant adieu ! adieu ! « j'invoquais la mort. »

La traversée de Valparaiso à Islay fut assez heureuse ; les compagnons de bord étaient d'un aimable commerce et le voyage ne dura que neuf jours.

Le séjour à Islay, où fut apprise la nouvelle que don Pio et sa famille n'étaient pas, à ce moment, à Aréquipa, est noté avec des détails curieux ; ce ne fut pas un lieu de délices ou de repos : le pays était infesté de puces innombrables qui mirent la jeune Française en piteux état. La description est pittoresque ; pittoresque aussi cette équipée épuisante d'Islay à Aréquipa à dos de mulet, durant laquelle la mort menaçante, toute proche, la mort dont on voyait à chaque pas l'action implacable, la mort dont elle se sentait encore meurtrie dans la personne de sa grand'-mère, vint lui donner les plus sombres pensées. Le souvenir

de sa fille laissée en France lui revint naturellement en ces tristes instants ; on était arrivé à un endroit du chemin où s'élevait la tombe désolée d'un jeune homme de vingt-huit ans, mort en revenant d'Islay ; la souffrance présente lui fit mieux comprendre l'éventualité de la mort pour elle. « Ce moment fut horrible ! Je me rappelais ma pauvre fille et la suppliais de me « pardonner la mort que j'étais venue chercher à quatre mille « lieues de mon pays... » Triste voyage où la douleur encore se faisait un maître éducateur d'une apprentie apôtre.

Ce récit est un des plus attachants du livre ; il ne s'analyse pas, car sa valeur réside dans les détails ; l'énergie de la jeune femme, sa force de résistance en doivent être retenus ; souffrant affreusement de la soif, de la fatigue causée en partie par son équipement insuffisant, elle passa deux jours en selle, à dos de mulet, et notamment l'un de cinq heures du matin à minuit, dans un désert où la marche était des plus pénibles.

Ces deux jours, d'Islay à Congata, furent donc une manière d'agonie, heureusement atténuée par la présence de compagnons dévoués. Un jour de repos réparateur à Congata permit une fin de voyage supportable, accomplie d'ailleurs dans de meilleures conditions. Le docteur Balthazar, l'un des compagnons, prit les devants et annonça à Aréquipa l'arrivée de mademoiselle Tristan. Aussitôt le jeune Emmanuel de Rivero partit à la rencontre de sa cousine et la vint chercher avec trois de ses amis, lui amenant un cheval et lui apportant des vêtements nécessaires. La journée à Congata lui avait procuré deux choses qui remettent de bien des lassitudes : un bon sommeil et de la tendresse ; à son réveil, elle avait eu la joie de caresser un petit enfant affectueux et beau et ce qu'elle en dit montre assez que ce lui fut une douceur effaçant tous ses maux.

A partir de ce moment, commence une période de sa vie dont, un à un, les détails sont minutieusement contés. Deux impressions se partagent son esprit : elle se retrouve enfin dans son milieu, dans un milieu riche, dans un milieu noble, dans son aristocratique famille ; elle en est heureuse, flattée. Mais elle s'y retrouve parente-pauvre, la classique sacrifiée ; elle en est profondément humiliée et malheureuse. Tout ce qui normalement ferait sa joie alimente son amertume. Et sa mentalité s'éclaire et sa sensibilité s'exacerbe. On peut se demander si bien des petits faits ne l'auraient pas — privilégiée — laissée indiffé-

rente, qui — Paria — l'exaltent vers la révolte et vers l'apostolat.

Peut-être le plaisir de faire étalage de sa famille l'entraîne-t-il assez aisément à enjoliver la vérité que son imagination est trop encline à travestir. Mais ceci noté, il faut reconnaître l'intérêt continu de son récit, le brillant de la couleur locale et la vivacité de ses impressions.

Le jeune cousin qui vint la chercher à Congata était fait pour la comprendre. Comme elle, il était beau ; il avait séjourné en France plusieurs années, et, comme elle aussi, il était pauvre. Avec un affectueux abandon, il conta ses chagrins de famille, laissant entendre à sa cousine quelle rapacité était celle de leur oncle commun. Il leur semblait se connaître depuis dix ans, et Flora sentait déjà qu'elle l'aimait comme s'il eût été son frère. Le long de la route, ils traversèrent des domaines importants, ils rencontraient des fermes nombreuses, et, comme dans un conte, on lui répétait chaque fois que ces richesses considérables étaient la propriété de ses oncles ou cousins. « Chère cousine, « lui disait alors tristement Emmanuel, nos parents sont les « rois du pays ; aucune famille en France, pas même celle des « Rohan et des Montmorency, n'a, par son nom ou sa fortune, « autant d'influence et pourtant nous sommes en république ! « Ah ! leurs titres et leurs richesses peuvent bien leur faire acqué-« rir le pouvoir, mais non l'affection. Durs aux petits comme des « banquiers, ils sont incapables de faire une action qui réponde « au nom qu'ils portent. »

Une véritable cavalcade vint les attendre et ce fut une entrée presque triomphale dans Aréquipa, d'où l'oncle Pio était cependant absent. La foule des esclaves, la cour éclairée par des torches de résine fixées aux murs, le salon resplendissant de lumières, le cérémonial et l'étiquette qui présidèrent à l'accueil par la cousine en grande toilette, la députation de cinq ou six moines de l'ordre de Santo Domingo, le discours de leur grand-prieur sur les vertus de la défunte grand'-mère, les nombreux personnages venus présenter des compliments follement exagérés : tout cela semblait un rêve à la voyageuse, comme lui avait paru irréel le décor féerique d'Aréquipa, dans sa vallée découverte quelques heures auparavant des hauteurs de Tiavalle.

La fatigue étant la sensation dominante, Flora demanda à ne point assister au souper préparé en son honneur et, après avoir

été escortée, jusqu'aux deux grandes pièces qu'on lui destinait, par une quantité de personnes — dont les moines — elle put enfin demeurer seule, vers minuit, avec la petite négresse qu'on préposait à son service. Seule après tant de mois de quasi-promiscuité souvent importune, seule dans une maison presque familière, celle où son père était né, où tout enfant elle avait espéré venir, dans ces deux pièces, froides comme des caveaux, dont l'aspect rébarbatif prenait un charme caressant au souvenir consolateur du plus adoré des pères !

Elle fit bien des réflexions quand, la petite négresse étant endormie, elle ne put résister au désir de tout regarder, de « fureter » çà et là, au milieu des vieux meubles. Elle en fit bien d'autres, tout le temps de son séjour. Chaque membre de sa famille lui fournit l'objet de remarques probablement justes, peut-être impartiales, souvent peu flatteuses, toujours intéressantes.

Les usages de la société péruvienne lui semblèrent, dès les premiers jours, entraîner de véritables corvées ; la vie mondaine des familles aristocratiques n'arrachait nullement de sa mémoire les cinq longs mois qu'elle venait de vivre entre le ciel et l'eau, tout près du plus ardent amour et du plus tendre dévouement. Depuis Valparaiso, elle affectait de n'arrêter point sa pensée sur tout ce qui avait profondément bouleversé son cœur. Le pont du *Mexicain*, les douces confidences durant les nuits lumineuses de l'Equateur, les projets d'un avenir souriant que Chabrié lui faisait entrevoir en Californie la pénétraient d'un charme profond ; mais ses hésitations angoissantes renaissaient aussi : devait-elle obéir à ses inclinations, devait-elle dire à son adorateur la plus cruelle des vérités ?

Soudain la nouvelle qu'il venait d'arriver à Islay et serait le lendemain ou le surlendemain à Aréquipa la jeta dans une extrême agitation que la prière ne réussissait pas à calmer. Il vint et ce furent alors les émotions partagées que l'on peut imaginer. Il arriva sur les huit heures du soir, tandis qu'avec sa cousine, Flora, dans le salon, causait philosophie. L'obscurité empêcha l'attendrissement d'être trop visible. Mais, dans l'appartement privé où elle l'emmena, ce furent des transports abondants en larmes et en propos enflammés, en étreintes fougueuses. « Je ne pouvais respirer, ajoute Flora. Une chaîne de « fer me serrait la poitrine. Je pressais sa tête contre moi, mais « je ne pouvais trouver une parole à lui dire. »

Ce silence sans pleurs, dans une longue contemplation, fit s'étonner Chabrié. Il lui semblait que son amie aurait dû fondre en larmes comme lui. Elle vit qu'il ne la sentait pas pénétrée d'amour et ce lui fut, dit-elle, une nouvelle amertume de songer que jamais elle ne serait une amoureuse comprise. Six jours, le capitaine demeura à Aréquipa et lui fit des visites quotidiennes. Certaines étaient gâtées par des tiers importuns qui le mettaient en fureur. Quand ils pouvaient causer, les mêmes projets renaissaient sur ses lèvres, c'était toujours cet amour continué, ce rêve d'heureuse solitude à deux, cet avenir apaisant, ce bonheur certifié. Et la perplexité de la jeune femme persistait ; elle allait même croissant, car il fallait absolument prendre une décision. Chabrié ne voulait pas, en effet, quitter Aréquipa, qu'il n'emportât une promesse formelle. Ce retard était désastreux pour lui et pour ses associés qui suppliaient par lettre leur ancienne passagère de renvoyer au *Mexicain* son capitaine. Il fallait agir.

A bord, elle avait espéré éloigner plus tard Chabrié en lui révélant qu'elle était mariée. Maintenant, elle était convaincue que la vérité lui serait un motif pour hâter une union lui permettant d'assurer à une femme une protection et un repos qui lui avaient toujours manqué. Et si la révélation du mariage préexistant allait lui apparaître un obstacle infranchissable, ne serait-il pas en proie à une indignation sans bornes pour la supercherie d'une aventurière ? « L'idée qu'en acceptant l'amour de Cha-« brié, j'allais le réduire à la misère et aux regrets éternels d'a-« voir quitté son pays, sa famille, pour se reléguer avec moi « sur les côtes de Californie, cette idée me rendit tout mon « courage et me fit chercher dans ma tête un moyen de le déta-« cher de moi à jamais. Je le connaissais intègre et d'une ri-« goureuse probité, je conçus la pensée de l'attaquer sur ce « point. Ah ! il me fallut l'aide de Dieu dans la poursuite d'un « projet dont l'exécution dépassait toute force humaine ; en entre-« prenant de faire renoncer Chabrié à son amour, je courais le « risque de perdre aussi son estime et son amour, qui, depuis « huit mois, avaient été les seules et douces consolations de mon « âme. Eh bien, j'eus ce courage !!! »

Ce courage consista à proposer une infamie à Chabrié, qui, anxieux, vint le sixième soir demander à Flora une réponse définitive qu'elle lui avait promise la veille. Il s'agissait de donner une preuve absolument convaincante d'un amour que le crime

même ne ferait pas reculer : l'acte de baptême de Flora n'était pas suffisant pour la faire reconnaître comme enfant légitime ; elle désirait donc un autre document constatant le mariage de ses parents, faute de quoi elle ne pouvait compter sur la plus petite piastre. « Eh bien, dit-elle à Chabrié, vous pouvez me « donner un million. Chargez-vous de me faire faire cet acte de « mariage par quelque vieux missionnaire de la Californie : on « l'antidatera, et pour cent piastres, nous aurons un million... « Le malheureux resta anéanti, le coude appuyé sur la table, il « me regardait sans parler et comme un homme innocent qu'un « funeste arrêt serait venu frapper d'une condamnation à mort. » Ce fut une minute terrible. Chabrié n'hésita pas « entre l'honneur et l'infamie », bien que Flora lui dît, avec une candeur simulée, qu'il n'y avait pas infamie à lui faire rendre ce qui lui appartenait en toute équité. Une dernière fois, il cria son amour pour lequel il eût donné sa vie, mais il jura, par cet amour même, qu'il ne consentirait pas à s'avilir.

Cette réponse montrait à Flora, une fois de plus, quelle perte elle faisait en s'aliénant un homme aussi soucieux de sa tenue morale. Elle le sentit et ses forces chancelèrent ; elle mit une âpre ironie à torturer l'amour-propre de cet honnête homme, qui, recouvrant alors tous les élans de son caractère emporté, trouva dans la douleur et la colère les reproches les plus amers. Il partit la laissant épuisée, en lui jetant ces derniers mots : « Je vous hais autant que je vous ai aimée. »

Tel fut le dénoûment de cette histoire d'amour, qui laisse place à bien des commentaires. Pour l'héroïne, elle s'efforce d'attester sa bonne foi : sa proposition aurait dû par son invraisemblance, n'être point prise au sérieux ; recourir à un faux, si elle y eût consenti, cela ne se pouvait qu'en Espagne, car, en Californie, on n'eût pu trouver un prêtre attaché à une église de la frontière espagnole, habitée par Mme Tristan mère avant son mariage ; si Chabrié avait eu assez de sang-froid pour dix minutes de réflexion, il aurait deviné le subterfuge : « mais il « était si violemment agité que la raison n'eut aucun accès chez « lui ».

Au moment de quitter Aréquipa, il écrivit un énergique adieu. Devant « l'étonnante conduite » de son amie, il demeurait malheureux, stupéfait, disait son désespoir, et prenait congé pour toujours ; puis, de toute son âme honnête et aimante, offrait

ses services, en cas d'événement funeste, à la fille de cette femme fatale, dont il lui ferait aimer la mémoire.

Cette lettre, — dit Flora, après l'avoir transcrite, — dont la lecture me fit éprouver une vive peine, me prouvait que j'avais complètement atteint mon but. Chabrié avait arraché de son cœur l'amour que je lui inspirais ; dès lors, il pouvait faire un mariage de convenance, être heureux peut-être, car, avec la bonté de son cœur, un intérieur de famille et des enfants pouvaient suffire à son bonheur. J'éprouvais un grand soulagement à mes maux, lorsque je fus assurée que l'avenir d'un homme que j'aimais réellement n'était plus enchaîné à ma cruelle destinée. Oh ! qu'on ne s'étonne pas de ne rencontrer qu'un si petit nombre de gens vertueux ; je sentis encore, dans cette circonstance que, pour être vertueux, il faut une force plus que surhumaine.

Qui fut vertueux, qui fut surhumain, en pareille occurence ? La tentation de l'ironie est permise ; il faut accepter la simple vérité de cette formule abstraite. Plusieurs années après, elle déclara qu'elle avait voulu éloigner son adorateur, parce qu'elle ne l'aimait pas assez pour l'épouser en Californie, comme elle le lui avait promis (1). Elle lui écrivit des lettres qui « le maintinrent dans les mêmes dispositions » de rancœur. Il resta six semaines à Lima, puis gagna la Californie ; il revint en France trois mois après elle. Et ce fut tout, tout ce que nous savons, ou, du moins, ce fut, comme on le verra, presque tout.

* * *

Le départ de Chabrié faisait perdre à Flora le plus dévoué des amis, en même temps que le plus tendre des amoureux et, avec lui, la plus grande source de réconfort dont elle aurait eu besoin dans sa détresse présente.

Très vite elle connut que, de son oncle Pio, elle ne pouvait rien espérer au point de vue pécuniaire. Avant même qu'il fût de retour à Aréquipa, un ami français (dont elle a tracé une silhouette charmante), M. de Crévoisier, l'avertit que le riche Pio de Tristan lui répondrait par les propres lettres qu'elle lui avait écrites, c'est-à-dire qu'il la croyait dépourvue de tous droits à la légitimité. En attendant ce retour, elle continua d'observer

1. Déposition en Cour d'assises. — *Le Droit*, 2 février 1839.

les gens, les choses et les mœurs du Pérou, ce qui nous vaut des pages extraordinairement vivantes sur ce pays. Nous passons rapidement sur les portraits minutieux et détaillés des divers et nombreux parents de Flora. Dans les premiers jours de janvier 1834, don Pio de Tristan manda à sa nièce son retour à Aréquipa, l'invitant à se porter à sa rencontre jusqu'à une maison de campagne voisine où il comptait s'arrêter.

L'idée de voir cet oncle, objet de tant d'espoir et de tant de pensées aimantes, lui faisait battre le cœur avec violence. Que serait pour elle celui qu'elle chérissait depuis son plus jeune âge, qui devait à don Mariano son éducation et sa réussite dans la vie pour lesquelles la fille de ce dernier avait droit à sa reconnaissance ?

Elle fut à cette rencontre à cheval, accompagnée par deux de ses cousins et un de leurs amis, et suivie d'une foule d'autres personnes, plutôt poussées par la curiosité que par un sympathique intérêt. Quand ils furent près de la belle maison de campagne, les deux cousins prirent les devants pour annoncer la visiteuse.

Peu après, je vis un cavalier venir à toute bride ; je m'écriai : voilà mon oncle ! Je lançai mon cheval et, dans un instant, je me trouvai auprès de lui. Ce que j'éprouvai alors, je ne saurais qu'imparfaitement l'exprimer par le langage. Je pris sa main et la serrant avec amour, je lui dis : Oh ! mon oncle, que j'ai besoin de votre affection !... — Ma fille, vous l'avez tout entière. Je vous aime comme mon enfant : vous êtes ma sœur, car votre père m'a servi de père..... Il m'attira vers lui, je penchai ma tête sur sa poitrine, au risque de me jeter à bas de mon cheval, et restai ainsi assez longtemps. Je me relevai baignée de larmes : était-ce de joie, de douleur, ou de souvenirs ? je ne sais... ; mes émotions furent trop vives et trop confuses pour que je puisse en préciser la cause... (I, p. 397.)

Ensemble, ils parvinrent à la maison des champs ; l'accueil des autres parents fut plus froid. Les quatre enfants de don Pio ne se répandirent pas en effusions ; de même leur mère — tante et, en même temps, cousine de Flora. Mais la cousine Manuela, belle-sœur de don Pio, témoigna à la jeune Française une tendresse pleine d'émotion, dont elle ne se départit pas plus tard.

En cavalcade nombreuse, tous regagnèrent Aréquipa, Flora chevauchant en tête avec son oncle. Celui-ci produisait sur sa

nièce une impression pleine de charme. Il montait à cheval avec autant d'habileté que de grâce et sa conversation exerçait un attrait irrésistible. Toute la soirée elle demeura en tendre admiration devant lui et ne le quitta qu'à regret, après que se fut retiré le dernier des invités et des visiteurs, venus saluer don Pio et sa famille. Par lui, plus encore que par ce milieu de richesse aristocratique, Flora retrouvait cette atmosphère de distinction qu'elle sentait être son cadre naturel. Elle le jugeait « un de ces hommes d'élite destinés par la Providence à conduire « les autres ». Elle a maintenu toujours cette appréciation, même après les discussions d'intérêt pécuniaire qui lui firent garder un mauvais souvenir de son oncle.

Ces discussions furent profondément pénibles. Flora nous dit que son oncle était dévoré par l'avarice ; elle ne pouvait admettre que, lui assurant sa tendresse quasi paternelle, lui disant qu'au point de vue sentimental il la considérait vraiment comme la fille de son frère chéri, — dont il reconnaissait les traits en elle — il ne voulût pas la traiter, en matière d'argent, comme la fille de ce frère, sous prétexte qu'elle n'était qu'une enfant naturelle. En vain faisait-elle un appel sentimental à sa conscience, à sa piété ; il lui répondait par les lois humaines, « aussi sacrées que les préceptes de Dieu ». Il protestait de son affection sincère, mais ne pouvait, même pour un bon but, dépasser les termes de la loi. Il exaspéra la jeune femme qui traversa des moments de colère, de désespoir, d'écœurement, de découragement épuisants ; elle nous les a décrits avec sa précision habituelle.

Les hommes de loi qu'elle consulta lui démontrèrent qu'elle n'avait aucun recours pour forcer son oncle. Ils lui firent comprendre l'imprudence de la lettre naïve qu'elle avait écrite à ce dernier, attestant son illégitimité. Elle n'osa dire qu'elle avait alors compté sur l'affection, la reconnaissance et la justice de don Pio ; ils l'auraient crue folle : elle préféra « passer pour une étourdie ». Elle consulta de même un jeune Français, établi à Aréquipa, qu'elle avait vivement apprécié depuis qu'elle y habitait elle-même, et qui, selon elle, réalisait « le beau type du négociant ». Il partagea sa juste indignation et lui conseilla de quitter la maison familiale. Cette détermination aurait fort contrarié l'oncle Pio, désireux de sauver les apparences. Depuis la scène de l'explication, Flora prenait ses repas dans sa chambre,

ne pouvant se résoudre à revoir son oncle. Elle reçut de lui une lettre lui demandant d'accepter une nouvelle entrevue en présence de témoins, membres et amis de la famille.

« Quelle cruelle douleur j'éprouvai en revoyant cet homme « qui me forçait à le mépriser, lui que je me sentais portée à « aimer de la plus vive affection ! » Il eut vite fait de la résoudre par la douceur. Les deux assistants attestèrent que les 15.000 francs légués à Flora par sa grand'mère l'avaient été à la sollicitation de don Pio, à la générosité duquel, seul, elle devait aussi depuis cinq ans la pension de 2.500 francs. Comme elle en paraissait émue, « il s'empressa de répondre à ces messieurs que ce n'était pas un *don* de sa part, mais une *delle* dont il s'acquittait ». Flora était une enfant illégitime, mais elle était tout de même une enfant de la famille et, à ce titre, avait droit au moins à une pension alimentaire que lui seul entendait payer, priant sa nièce de vouloir bien le considérer comme son chargé d'affaires. Ainsi l'habituelle séduction de ce charmeur réputé désarma la jeune solliciteuse.

Flora, renonçant au procès, consentit à rester dans la demeure familiale. Elle vit, d'ailleurs, son intérêt à ne pas s'aliéner définitivement son oncle par le scandale ; en outre, des troubles politiques qui éclataient une fois de plus au Pérou rendaient trop incertains les débats judiciaires. Elle se résigna donc, mais écrivit toutefois à son oncle, pour soulager son cœur, une longue lettre un peu hautaine, toujours sentimentale, assez peu aimable, dans laquelle elle se déclarait victime sans rancune, mais profondément malheureuse et sacrifiée ; elle était venue pour retrouver un père et n'avait rencontré qu'un cohéritier. Elle acceptait la vie de famille, mais à la condition qu'on n'exigerait d'elle aucune gaîté et qu'on aurait pour son malheur le respect auquel elle avait droit. « Jamais, concluait-elle, vous n'entendrez une « plainte de moi, ni ne verrez un signe qui pût en être la mani- « festation. »

Ce fut la paix ; don Pio s'engagea, devant la famille à laquelle il montra cette lettre, à continuer sa pension de 2.500 francs à sa nièce. Il fut même question de réunir une somme qui aurait permis de lui acheter une petite propriété, où elle eût pu vivre convenablement. Ce fut un moment dans sa vie où la tranquillité relative semblait pouvoir lui assurer le bonheur. Mais ce n'était qu'apparence, car elle ne pouvait jouir de ce repos :

par delà les mers, ses enfants demeuraient éloignés, sans qu'elle sût seulement où elle les retrouverait.

Je reconnus alors, dit-elle, toute la vérité que renferment ces paroles de Bernardin de Saint-Pierre, dans lesquelles il compare le malheur à l'Himalaya, du sommet duquel toutes les montagnes environnantes ne paraissent plus que de petits monticules et d'où l'on découvre les beaux pays de Cachemire et de Lahor. J'avais atteint l'apogée de la douleur et je dois dire, pour la consolation de l'infortune, qu'arrivée à ce point extrême, je trouvai, dans la douleur, des jouissances ineffables, célestes, pourrais-je dire, et dont jamais mon imagination n'avait soupçonné l'existence. Je me sentais enlevée par une puissance surhumaine qui me transportait dans des régions supérieures, d'où je pouvais apercevoir les choses de la terre sous leur véritable aspect, dépouillées du prestige trompeur dont les passions des hommes les revêtent. Jamais, à aucune époque de ma vie, je n'ai été plus calme : si j'avais pu vivre dans la solitude, avec des livres et des fleurs, mon bonheur eût été complet. (I, p. 37.)

Elle demeura quelque temps au foyer de son oncle, continuant sur le Pérou ses observations attentives, qui furent, d'ailleurs, favorisées par les événements. En effet, à part les mœurs curieuses, à part les gens singuliers, à part les institutions civiles ou religieuses qui lui furent un spectacle extrêmement varié, elle eut l'occasion de noter les phases typiques d'une révolution.

On sait que les troubles politiques de l'Amérique du Sud ont été quasiment l'état habituel de ce pays. Dans la famille et l'entourage de don Pio, Flora était admirablement placée pour se rendre compte des jeux ambitieux ou ridicules des divers prétendants politiques.

Pour aider à son édification et la pousser au scepticisme, elle avait auprès d'elle un excellent mentor : le mari d'une de ses cousines, M. d'Althaus, un Allemand très original, probablement très intelligent, ayant, pour le pays où il était établi et pour ses habitants, un mépris que les Allemands ressentent fréquemment en pays étranger. Il avait fait la guerre depuis l'âge de dix-sept ans, comme officier du génie dans les armées françaises et dans celles des alliés ; il aimait la guerre pour elle-même et s'enrôlait avec le plus habile à ses yeux. Après 1815, resté au service de l'Allemagne, ii avait impatiemm nt attendu de nouvelles guerres, et, ne les voyant pas venir était parti à l'aventure pour le Pérou. Naturellement les petites guerres de là-bas lui avaient paru de

stupides jeux d'enfant ; aussi n'aurait-il pas hésité à partir pour la Grèce, où la lutte était chaude, si la crainte du mal de mer, dont il avait beaucoup souffert, ne l'eût retenu au Pérou. Il avait été promu au grade de colonel du génie. Venu à Aréquipa à la suite de Bolivar et logeant chez don Pio, il était tombé amoureux de la nièce de ce dernier, fille d'une sœur défunte, et l'avait épousée après quelque opposition.

Homme de guerre, mais non d'affaires, il fut naturellement lésé par don Pio et ceci ne pouvait qu'augmenter la sympathie que Flora conçut pour lui. Il la tenait au courant des divers incidents, des diverses péripéties de la révolution. Son ironie n'était pas aussi attristante que celle du désenchanté David ; elle se bornait surtout à des critiques moqueuses sur des choses petites et ridicules. Florita, comme il l'appelait affectueusement, aimait la société de ce cousin, si différent du milieu primitif qu'elle avait sous les yeux, et, par là, se sentait moins isolée, plus heureuse.

Elle se plaît à rapporter divers épisodes des insurrections péruviennes ; elle puisa dans leur observation, comme dans celles des mœurs du pays, des enseignements précieux. Il ne faudrait pas exagérer et voir dans ces événements l'influence décisive qui pesa sur sa vie, mais certainement la vue de ces Péruviens affolés, des plus riches tremblant pour leurs trésors, des plus avares mourant littéralement de peur, des plus arrivistes sollicitant les faveurs du maître possible, l'instruisit de la valeur morale des hommes. De même, en voyant les intrigues politiques, la gloire des médiocres, la stupidité de la masse, elle conçut pour la vaine politique un mépris profond et sa piété pour le peuple ignorant en fut accrue. Elle comprit qu'il est un idéal au monde : la liberté, et un moyen de l'atteindre : l'instruction.

En raison des troubles insurrectionnels et du danger qui pouvait en résulter, ses parentes jugèrent bon de trouver un asile dans les couvents d'Aréquipa ; elles se réfugièrent successivement dans Santa Rosa et Santa Cathalina ; les deux séjours qu'elles y firent avec leur jeune Française furent pour celle-ci des sujets d'étude des plus curieux. Ce qu'elle en rapporte peut compter pour un des meilleurs passages de son œuvre, et puis à la lecture, cela paraît si lointain, si étrange !

Les deux couvents étaient très différents, l'un austère, l'autre presque mondain ; mais cette différence ne servit qu'à uni-

fier le jugement, non formulé d'ailleurs, de leur visiteuse. Les cérémonies primitives, encore empreintes de barbarie, que le catholicisme péruvien séculier lui avait montrées, lui révélèrent le côté vermoulu d'un christianisme en décomposition ; la vie du cloître l'instruisit semblablement. L'hypocrisie, grâce à laquelle se peuvent harmoniser la foi rigoureuse et les exigences de la vie profane ; la religion, étroite dans ses dogmes, mais conciliante dans l'application, laissaient beaucoup à penser. De plus, soit que parfois la pratique de la discipline monacale lui apparût dans sa rigueur, soit qu'à d'autres moments elle comprît l'existence racornie que menaient ces femmes, empressées à caqueter sur tous les cancans séculiers, plus encore que ne le font des mondaines dans leurs salons, la même conclusion surgissait dans son esprit : la liberté doit être.

De curieuses analogies s'imposaient entre la claustration de ces femmes, aspirant souvent au souffle extérieur, prisonnières des vœux qu'elles avaient prononcées, et sa propre captivité, celle dont elle ne pouvait pas s'évader davantage : le mariage indestructible. Des détails typiques et la tragique histoire d'une de ces religieuses, cousine de Flora, imposent le rapprochement. Cette jeune fille, après avoir réussi à s'enfuir de son couvent dans des circonstances dramatiques, n'avait pu retrouver dans une société infectée de préjugés la paix qu'elle espérait attachée à la liberté ; elle demeurait une défroquée. Flora la vit plus tard et garda de sa conversation avec elle une impression très pénible : « Oh ! damnation ! damnation ! je serai donc toujours *monja*..., « *épouse de Dieu*. Et moi, répétai-je tout bas, toujours *mariée* ! »

Au couvent de Santa Rosa, l'aventure de l'évadée avait laissé des souvenirs mystérieux et profonds.

« Cette fille, dit à Flora la Supérieure, était *possédée du démon* ; je suis contente que le diable ait choisi mon couvent de préférence ; cet exemple y fera revivre la foi... »

Il pouvait aussi faire renaître l'esprit d'émancipation. Mais la Supérieure était une farouche exaltée, qui déplorait d'être trop âgée pour pouvoir déployer encore son activité :

Si je n'avais que trente ans, disait-elle, je partirais avec vous : j'irais à Madrid et là, j'y perdrais ma fortune, mon illustre nom et ma vie, ou, par la mort de Jésus-Christ, là, en croix, je vous jure que je rétablirais la sainte Inquisition. (II, p. 152.)

La Supérieure de Santa Cathalina n'était pas de la même école :

Si je n'avais que trente ans, déclarait-elle par opposition, j'irais avec vous à Paris voir jouer, au grand Opéra, les sublimes chefs-d'œuvre de l'immortel Rossini ; une note de cet homme de génie est plus utile à la santé morale et physique des peuples que ne le furent jamais à la religion les hideux spectacles des auto-da-fé de la sainte Inquisition. (II, p. 167.)

La rigueur de l'une, la tolérance de l'autre agissaient dans le même sens sur la jeune Française en voie d'émancipation : « Liberté, oh ! chère Liberté, il n'est pour ta perte aucune compensation : la sécurité même n'en est pas une ; rien au monde ne « saurait te remplacer », s'écriait-elle en quittant Santa Rosa. L'excitation pseudo-profane qui agitait les religieuses mondaines de Santa Cathalina, l'exaltation austère et tout aussi morbide qu'on respirait à Santa Rosa ne pouvaient laisser indifférente cette âme trop impressionnable, et quand la vieille carmélite soupirait après les bûchers de Torquemada, qu'elle eût voulu rallumer, il y avait dans ses propos une telle énergie ardente, une telle expression de geste et de voix que son interlocutrice en était profondément remuée. Il est possible que la main tendue vers le Christ, au pied du lit, dans un élan prophétique, n'ait jamais été perdue de vue par l'apôtre des années quarante ; ce geste, même malsain, même maudit, même odieux, était celui d'une foi qui transporte les montagnes. Le mysticisme, même manifesté par des courants divers, contraires, demeure, essentiellement, le mysticisme.

Il semble que Flora Tristan, pendant la révolution péruvienne, ait eu un moment, à la vue des fortunes aventureuses de bas politiciens, envie de jouer un rôle. Elle sentait vaguement en elle une capacité politique, une aptitude sociale. Avec une certaine fatuité très compréhensible, elle voyait son oncle Pio, ou son cousin Althaus, venir en maintes occasions lui demander son avis ; elle se sentait supérieure à toutes les femmes de son entourage, ainsi qu'à beaucoup d'hommes ; au milieu du désarroi général, elle qui n'avait rien à perdre demeurait calme et sans crainte. Il lui fut donné d'approcher un des chefs en vedette du mouvement insurrectionnel, le colonel Escudero, sorte d'aventurier espagnol, dont l'esprit gai, éloquent, imaginatif, sympathisa vite avec le sien. Il était le bras droit, le conseiller de la

señora Gamarra, femme de l'un des *prétendants*, très courageuse, animée d'une « ambition napoléonienne ». Si l'on en croit Flora, le colonel Escudero ne fut pas insensible à ses charmes et inattentif à ses conseils, au cours de leurs longues conversations quotidiennes. Elle eut alors une grande tentation : cet homme de trente à trente-trois ans, d'un physique à la fois séduisant et laid, lui plaisait par ses qualités d'énergie et son caractère poétique. « Je reconnus, dit-elle, qu'il était peut-être le seul, au Pé« rou, qui fût capable de me seconder dans mes projets d'am« bition ». Cette ambition consistait à rénover, en quelque sorte, le Pérou ; il suffisait d'inspirer de l'amour à Escudero, d'user alors de la grande influence qui naîtrait sans faute de cet amour et de courir avec lui la chance de tout gagner, puisque, au demeurant, elle n'avait rien à perdre. « Avec cet homme, dit-elle, « il me semblait que rien ne m'eût été impossible. »

Très clairement ici, la vocation de l'apôtre est exprimée, ce « désir de contribuer au bien » qui « avait été constamment la passion de son âme », et ce besoin d'une « carrière active, aven« tureuse, toujours dans ses goûts » depuis son enfance. « J'ai « l'intime conviction, ajoute-t-elle en termes inattendus, que, « devenue sa femme, j'aurais été fort heureuse. Dans les tour« mentes s'élevant de notre position politique, il m'eût chanté « une romance ou joué de la guitare avec autant de liberté d'es« prit que lorsqu'il était étudiant à Salamanque. »

Pourtant d'autres destinées appelaient cette énergie et cette foi, et l'apostolat politique ne fut pas le sien. La tentation était très forte, la plus forte de sa vie, dit-elle, mais à la voix du devoir qui la retenait vinrent se joindre des considérations d'un autre ordre.

Je redoutai cette dépravation morale, que la jouissance du pouvoir fait généralement subir. Je craignis de devenir dure, despote, criminelle même à l'égard de ceux qui en étaient en possession. Je tremblai de participer à la puissance dans un pays où vivait mon oncle...; mon oncle que j'avais tendrement aimé et que j'aimais encore, mais qui m'avait fait tant de mal !... Je ne voulus pas m'exposer à céder à un moment de ressentiment, et je puis dire ici, devant Dieu, que je sacrifiai la position qu'il m'était facile de me faire, à la crainte de traiter mon oncle comme un ennemi. (II, p. 258.)

Que faut-il penser d'une telle déclaration ? Flora Tristan n'est

pas de notre époque ; ces paroles, peut-être mensongères, sont empreintes d'une exaltation un peu folle, disons le mot, qui demeura sa caractéristique et fit probablement sa gloire.

Pour résister à la tentation, ou mieux pour la supprimer, la séparation était le meilleur moyen. « Il me fallut, encore cette « fois, toute ma force morale pour ne pas succomber à la séduc- « tion de cette perspective... *J'eus peur de moi* et je jugeai pru- « dent de me soustraire à ce nouveau danger par la fuite. Je me « résolus donc à partir pour Lima. »

Avant de quitter pour toujours Aréquipa, une tournée de visites s'imposait, fertile en nouveaux enseignements utilisés plus tard.

Elle eût voulu décider don Pio à lui confier en France un de ses enfants, mais l'oncle et la tante opposèrent la plus ferme résistance, faisant valoir les arguments les plus rétrogrades et les plus décisifs. Elle se sépara donc de sa famille, sans esprit de retour, mais non sans émotion. Elle disait adieu à la maison paternelle que, depuis sept mois, elle habitait quasiment en étrangère, après avoir espéré y trouver un repos. Elle embrassa ses proches et prit congé des vieux murs et de tous les hôtes.

C'était le 25 avril 1834 ; elle partit avec un voyageur anglais et son domestique chilien ; de plus, l'oncle Pio lui donnait un homme de confiance pour l'accompagner et la servir jusqu'à son embarquement ; enfin le colonel Escudero lui avait assuré la garde d'un lieutenant et de deux lanciers. Pour la conduire un moment, elle eut encore quelques amis les plus dévoués et don Pio lui-même. La petite troupe silencieuse paraissait fort triste, mais Flora retrouvait en son cœur une source inconnue de réconfort : « une voix secrète me rassurait ; je sentais, comme « par instinct, que Dieu ne m'avait pas abandonnée ».

Elle eut pourtant une grande émotion au premier arrêt, en regardant la charmante vallée d'Aréquipa ; elle leva les yeux sur son oncle et les larmes alors la suffoquèrent. On lui proposa de la ramener en arrière, mais elle n'accepta point l'offre que ses amis formulaient avec bonté de l'aider à mener au Pérou une existence calme et aisée. Puis, comme, en quittant un chemin étroit où la petite troupe avait dû chevaucher en file indienne, elle s'arrêtait pour attendre son oncle, elle ne le trouva pas des yeux : il était parti silencieusement pour éviter le déchirement des derniers adieux. Elle en fut désolée ; en dépit de ses rancunes,

en dépit de sa volonté propre, elle aimait cet oncle dont le charme l'avait si profondément gagnée ; elle l'aimait depuis son enfance, et reportait sur lui toute sa tendresse filiale interrompue par la mort prématurée du père le plus chéri.

Ses amis lui souhaitèrent bon voyage et, seule avec ses compagnons de route, elle acheva sans trop de fatigue le parcours qui la séparait d'Islay.

La traversée de cette ville à Callao, et, de là, la course en voiture jusqu'à Lima fournirent quelques notations sans grande importance. Les deux mois et demi qu'elle passa dans cette dernière ville ne furent pas non plus fertiles en incidents très importants ; elle n'eut ni déclaration d'amour à entendre, ni révolutions politiques à observer.

Lima comptait alors près de 80.000 habitants ; on y trouvait de belles rues bien tenues formées de maisons multicolores aux toits en terrasse et fleuris. Il y avait beaucoup de couvents et d'églises, dont une magnifique cathédrale. C'était une ville modernisée, où la vie semblait facile et très libre. Les femmes, en particulier, jouissaient de cette liberté d'une manière un peu déconcertante ; leur costume même ,« la saya », se prêtait admirablement à l'incognito qu'elles se plaisaient à garder quand elles parcouraient les rues seules et à toute heure du jour.

La jeune Française se plut à les observer — puis à les décrire. — Plus tard, quand elle formulera des revendications féministes, elle se rappellera sans doute ces Liméniennes émancipées dont la vieille Europe serait assurément effarouchée (1).

Bien qu'elle eût à Lima une de ses tantes, Flora Tristan préféra demeurer à l'hôtel ; mais, grâce à cette tante, elle put voir toute la société mondaine de la ville et observer les mœurs avec son habituelle sagacité. De là des jugements, sévères parfois, mais toujours intéressants, et des remarques peu banales.

Après un court séjour aux bains de mer voisins de cette ville, Flora partit enfin pour l'Europe. Quelques jours avant, elle revit Escudero et sa maîtresse doña Gamarra, fuyant le pays où cette femme ambitieuse avait été vaincue. L'entrevue qu'elle

1. Signalons dès maintenant dans *l'Artiste* (février-avril 1838) l'article d'Edmond de Pompery sur *la Saya*, costume de liménienne, et sur les pages qu'y consacre Flora Tristan. *L'Artiste* publie une gravure représentant une liménienne revêtue de ce vêtement (p. 40), un charmant dessin de D. Ricardo.

eut avec eux lui fut une nouvelle leçon de philosophie : la vanité des choses humaines était vraiment trop évidente et l'ambition politique une inutile duperie. Il était beau pourtant de se montrer une nature énergique et une femme exceptionnelle : encore fallait-il l'être efficacement.

Enfin, le 15 juillet 1834, le navire leva l'ancre et Flora, pour toujours, quitta la terre de ses aïeux (1).

Cette année de voyage et de séjour au Pérou avait été féconde en enseignements. Dans cette terre lointaine, elle avait pu saisir le contraste entre cette vieille colonie espagnole et la France, contraste entre deux civilisations. Très sensible au luxe, elle avait été à la fois séduite par le charme d'un milieu aristocrate, mais écœurée par la futilité, la bigoterie, l'ignorance de ses parents dont l'accueil, en définitive, se traduisait par une déception : elle savait désormais qu'elle ne devait guère compter que sur elle-même. Mais elle connaissait maintenant l'ascendant qu'elle exerçait sur les êtres qui l'approchaient. Ainsi, plus consciente de sa force, plus certaine de ses charmes, plus instruite des passions humaines, elle allait orienter sa vie vers la lutte sociale qu'animaient peut-être son ambition et assurément sa révolte sincère contre l'injustice de la destinée.

1. Nous ignorons ce que fut le voyage de retour ; une seule allusion dans le *Journal inédit* de Flora Tristan nous laisse supposer des péripéties dramatiques. Elle écrit le 25 août 1844 : « Il y a dix ans, à cette époque, j'étais seule perdue au milieu de l'Océan ! Malade, exposée à chaque instant à périr d'une mort affreuse, irritée, inquiétée par la présence de ce maudit fou Antonio, en butte aux insultes de ces grossiers marins, on me met dans la position la plus affreuse où créature femme puisse se trouver ! Eh bien, aujourd'hui je regarde ces misères d'il y a dix ans comme rien, comparativement à celles que j'endure... »

CHAPITRE IV

Nouvelles persécutions conjugales. — Premiers travaux littéraires.

I

Depuis les derniers incidents qui avaient précédé le voyage de Flora Tristan à travers la France et son départ pour le Pérou, son mari n'avait pas eu de ses nouvelles. Le 3 janvier 1834, il écrivit à Mme Tristan mère une lettre dans laquelle il déclarait avoir voulu éviter le scandale en ne chargeant pas la justice de rechercher sa femme et sa fille. Cette lettre, par le ton même sur lequel elle est écrite, laisse supposer que Chazal était en de bons termes avec sa belle-mère et la famille Laisney. Mais il donne à entendre qu'on ne prête pas assez de sympathie à son infortune conjugale. Mme Tristan répondit le 15 janvier sur le ton de la plus grande cordialité. Elle affirmait ne pas savoir ce qu'était devenue sa fille, qu'elle n'avait vue depuis deux ans et dont elle n'avait reçu qu'une lettre par l'intermédiaire de l'avoué Duclos. Dans cette lettre, deux cents livres par an lui étaient offertes, qu'elle avait refusées. « Après cela, concluait-elle, croyez ce que vous voudrez. J'excuse votre erreur et ne diminuerai rien à l'amitié sincère que je vous ai vouée pour la vie (1). »

Comme on l'a vu, Flora n'avait pas voulu révéler à sa mère ses projets de voyage et nul n'était au courant de ses « Pérégrinations ». Pendant leur durée, les recherches de Chazal étaient demeurées vaines, encore qu'il eût recouru au procureur du roi.

1. De même, la lettre adressée le 3 avril 1832 par Chazal au frère de sa belle-mère, le commandant Laisney, montre dans quels rapports amicaux il était avec cet oncle de sa femme ; de même encore la lettre de Mme Laisney à Chazal le 7 novembre 1837. — Cf. toutes ces lettres aux Pièces justificatives du *Mémoire pour Chazal*, op.. cit.

Soudain, le 11 octobre 1835, une lettre anonyme lui fut adressée au village d'Orsel, commune de Montmartre, où il habitait au nº 32 de la rue des Acacias (1). Ce correspondant se disait l'un des ses meilleurs amis qui voulait l'avertir d'une chose bien importante pour lui.

Si vous savez en profiter, lui disait-on, votre position pourra changer entièrement. Votre femme va demeurer le 15 de ce mois dans la maison de madame Ta... ; elle y va pour mettre sa fille en pension chez cette dame. Maintenant, elle n'a plus peur de vous, parce qu'elle est *riche*, elle dit qu'elle se moque de vous et vous méprise comme à son ordinaire...

Le correspondant secret conseillait de s'emparer d'Aline Chazal, en faisant valoir les griefs contre sa mère, cette conduite mystérieuse et cette fortune inexplicable. Une fois en possession de la petite fille, il serait facile d'exiger quinze à vingt mille francs pour consentir à la rendre ; ce qui serait juste, car on savait que Flora avait l'intention de frustrer son fils au profit d'Aline (2).

Vérifiés, ces renseignements parurent exacts, et Chazal se mit en devoir de s'emparer de sa fille, sans songer, dit-il, à se faire donner quinze à vingt mille francs pour rendre ensuite son enfant. Garder sa fille vaudrait tous les trésors ; quant à faire profiter Ernest d'une partie de l'or de sa mère, Chazal en méprisait trop l'origine pour y consentir.

Flora Tristan, installée de nouveau à Paris depuis quelques mois, allait, en effet, changer de domicile. Elle habitait à ce moment, 12, rue Chabanais, un appartement qui n'était pas loué sous son nom.

Ses débuts littéraires datent de cette époque ; nous n'avons malheureusement pas de détails sur les circonstances dans lesquelles ils s'accomplirent. C'est dans le courant de 1835 que parut sa première œuvre, une curieuse petite brochure intitulée : *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères* (3).

Cette brochure est aujourd'hui rarissime et n'est presque ja-

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 66.
2. *Id.*, p. 6. La lettre anonyme figure parmi les Pièces justificatives, pièce D, p. 66.
3. *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, par Mme F. T. Prix : 1 franc. Paris, chez Delaunay, Palais-Royal, 1835. — (Bibliothèque Nationale Rp. 7322.)

mais citée à propos de son auteur. Elle-même ne semble pas lui attribuer d'importance, car, en février 1839, elle déclare n'écrire que depuis quinze mois.

Cependant, on peut y trouver en puissance les idées maîtresses de Flora Tristan. Elle était écrite après la crise douloureuse qu'avait été le voyage au Pérou. « Elle résolut, dit Mme Éléonore Blanc, de révéler au monde, et dans un but utile, les poignantes douleurs qui l'abreuvaient (1)... » Ayant vu de près, ayant connu la malheureuse condition de la femme abandonnée, elle veut créer une association pour la secourir.

On verra comment l'esprit, à la fois pratique et idéaliste de leur auteur, envisageait la réalisation de son projet. On jugera de la vocation naissante de Flora Tristan et dans quelle mesure notre époque a, en quelque sorte, repris la même idée, prônée plus d'un demi-siècle auparavant, et a créé ces sociétés dont le but est d'offrir un guide et un refuge, dans les grandes villes, aux femmes isolées qui y débarquent, et plus particulièrement aux jeunes filles.

Sans entrer pour l'instant dans le détail de cette œuvre, remarquons ici que deux caractères définitifs de Flora Tristan se précisent : son féminisme, son internationalisme.

Elle annonce l'ère nouvelle où les femmes, plus dignes de s'élever, auront la place qui leur est due. En attendant, quelle que soit leur nationalité, il faut toutes les secourir : « Les limites de notre amour ne doivent pas être les buissons qui entourent notre jardin, les murs qui enceignent notre ville, les montagnes ou les mers qui bordent notre pays. Désormais notre *patrie* doit être l'*univers* (2). »

De plus, c'est déjà et immédiatement une association qu'elle propose de fonder ; l'égoïsme qui isole les hommes, voilà tout le mal ; l'individualisme outré, voilà l'ennemi ; le remède, le sauveur, c'est la tendance inverse qui fera s'unir les hommes dans l'intérêt de tous ou de chacun et qu'un néologisme alors va exprimer ainsi : le socialisme.

1. *Biographie de Flora Tristan*, par Mme Eléonore Blanc, Lyon, 1845, 1 br. de 88 pages. Cette petite brochure est un pieux hommage de disciple ; on y voit quelle vive impression avait pu donner Flora Tristan ; on n'y trouve presque pas de détails biographiques importants. (Bibl. Nationale : Ln27 19807).

2. *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, op. cit., p. 25.

Elle entrevoit le moyen de créer cette association, elle détaille les statuts qui en seront la base. Pour l'édifier, elle fait un appel direct au public, et ceci est à retenir, car, plus tard, elle n'agira pas autrement. Son plan est très précis, de minutieuses prescriptions attireront les seules femmes qui doivent être secourues, que l'on veut « accueillir », et éloigneront les « intrigantes ».

Ce luxe de détails est très conforme à l'esprit du temps et les apôtres de la même époque en sont prodigues. Sous d'autres rapports, cette brochure, à la lecture, marque bien sa date, ne fût-ce que par le style et surtout par ce recours à l'association dont nous aurons à reparler.

Enfin, il est indispensable de noter qu'en étant novatrice, Flora Tristan se garde d'être révolutionnaire, tout au moins dans le sens qu'a pris ce mot : elle veut que la société soit différente, car, devant des besoins nouveaux, s'imposent des institutions nouvelles qui doivent naître d'améliorations progressives ; mais elle ne fait grief du nuisible état actuel, ni à la religion ni au gouvernement.

C'est la parole du Christ qu'elle rappelle aux hommes : « Vous êtes tous frères » sans distinction de nations particulières. Et elle ne doute pas que Louis-Philippe ne soit le premier à encourager ses louables desseins, ce « prince que le peuple, grand de sa victoire, s'est imposé le jour de sa gloire ; ce prince... qui a souffert avec noblesse et grandeur un long exil [et qui] comprendra mieux que personne la louable pensée que nos longues souffrances nous ont suggérée ». On s'adresse à lui « comme homme qui connaît le malheur de se trouver *étranger*, et qui, si élevé qu'il soit, peut encore avoir un jour de souffrance, car la volonté impénétrable de Dieu appesantit sa main, dans un jour de douleur, sur les grands de la terre comme sur les vermisseaux qui se traînent dans la poussière (1) ».

Il est intéressant de remarquer aussi des considérations générales, comme on en trouvera plus tard dans ses ouvrages plus importants, sur la société et les mœurs ; le désir de son auteur de n'être pas utopiste et de ne pas passer pour telle, et enfin le style parfois un peu prêcheur, un peu sentimental, et qu'on rencontrera parfois dans ses autres volumes. Cependant, on y sent le souffle de « l'Inspirée » qui obéit à l'idéal le plus élevé, et cette œuvre, mo-

1. *Nécessité de faire un bon accueil*, etc... op. cit., p. 26.

deste et presque inaperçue, fait bien augurer de l'avenir (1).

Il semble que Flora Tristan attendait seulement d'avoir accompli ses débuts littéraires pour se mettre en rapport avec Fourier. A cette époque, elle concevait pour les idées fouriéristes une admiration extrême qui devait beaucoup s'atténuer plus tard ; elle espérait sans doute que, dans les rangs de l' « école sociétaire », elle pourrait employer l'activité débordante que lui inspirait sa philanthropie. Elle alla donc voir Fourier, mais nous n'avons guère de précisions sur ce premier entretien, à la suite duquel elle lui écrivit :

Monsieur,

Depuis très longtemps, j'avais le plus vif désir de faire votre connaissance et je vous remercie bien affectueusement du bon accueil que vous avez bien voulu me faire. Je vous envois (2) une de mes brochures. C'est une de mes pensées, il y en a plusieurs semblables dans mon cœur, mais à quoi cela sert-il, puisque personne ne me comprend.

J'ose vous prier, Monsieur, de vouloir bien vous rappeler de moi lorsque le cas viendra où vous aurez besoin d'une *personne dévouée*, je peux vous assurer que vous trouverez en moi une *force* peu commune à mon sexe, un *besoin* de faire le bien, et une reconnaissance profonde pour tous ceux qui me procureront les moyens d'être *utile*.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

Ce 21 *août* 18... Flora Tristan,
12, Chabanais (2).

Fourier voulut-il utiliser les services qui lui étaient ainsi offerts ? fut-il intéressé par la brochure féministe ? devina-t-il la future apôtre ? Toujours est-il que, deux fois, il essaya de lui rendre sa visite. Malheureusement Flora Tristan était sortie ; elle s'excusa dans la lettre suivante, qui contient un jugement sur son propre caractère, en même temps qu'une profession de foi fouriériste :

1. Peut-être cet écrit ne fut-il pas tout à fait sans influence : la petite revue *le Citateur féminin*, qui paraît de janvier à juillet 1835, fonde, cette année-là, une association pour accueillir les étrangères d'une façon « honnête et honorable ». (Bibl. Nat. Z, 24.151.)

2. Style et orthographe respectés. — Le chiffre indiquant l'année est illisible. Mais l'adresse dont elle fait suivre la signature est celle de la rue qu'elle quitta en 1835 ; c'est donc vraisemblablement la brochure dont nous venons de parler qu'elle envoie à Fourier.

Monsieur,

J'apprends à l'instant que vous vous êtes donné la peine de venir deux fois pour me voir ; je vous suis bien reconnaissante de cette marque d'amitié, et ressent *(sic)* une vive peine de ne pas m'être trouvée chez moi. Depuis deux mois que je suis déménagée de la rue Chabannais j'ai eu tant de tracasseries, de chagrins pour les affaires de famille, qu'il m'a été impossible de trouver un moment pour aller vous porter ma nouvelle adresse. Chaque jour je me pénètre davantage de la sublimité de votre doctrine et je ressens plus vivement que *(sic)* le besoin impérieux de fréquenter les personnes qui la professent. Malheureusement je ne connais plus personne, maintenant que M. Berbrugger paraît vouloir se fixer déffiniment *(sic)* à Alger. Je voulais vous prier de me faire faire la connaissance de M. Considérant, dont on m'a parlé avec tant d'éloge, et de deux ou trois dames partageant nos idées. Je vais peu dans le monde que je n'ai jamais aimé, et mon caractère mélancolique et peu agréable pour la société me rend très difficile à former des liaisons. Je n'ai plus qu'une abtitude *(sic)*, c'est le travail, le désir ardent de pouvoir me rendre utile, de servir la cause que nous aimons avec tant de pureté, employez-moi, ah ! employez-moi ! je vous en aurai une gratitude infinie.

J'ose vous prier de venir me voir, j'ai été obligée de venir habiter ce quartier mais j'espère pouvoir me rapprocher de vous avant peu, je suis toujours chez moi les mercredis toute la journée, mais indépendamment de cela je sors très peu et le soir on est presque toujours sûr de me trouver.

Adieu, Monsieur, agréez l'expression de mon profond respect et de ma haute considération.

Flora TRISTAN,
42, rue du Cherche-Midi
(en face le Conseil de Guerre).

Paris, ce 11 *octobre* 1835.
M. Charles FOURIER,
9, rue Saint-Pierre,
Montmartre (1).

Fourier ne put mettre à l'épreuve cette foi qui demandait à agir ; les événements allaient, en effet, contrarier tant de bonne volonté.

1. Fourier avait utilisé le dos de cette lettre pour griffonner une note ; elle a été découverte par M. Maublanc en classant les *archives sociétaires* au centre de Documentation sociale confié à ses soins. Je tiens à le remercier bien vivement ici.

Rue du Cherche-Midi, où elle venait de déménager, Flora Tristan était en pension chez M. et Mme Tanera, avec sa fille. Une de ses amies donnait des leçons particulières à la jeune Aline, qui allait comme externe à un pensionnat de la rue d'Assas.

Cette dernière circonstance favorisa les desseins de Chazal, parfaitement informé. Résolu à s'emparer de l'enfant, il projeta de l'enlever sans délai (1). Le 31 octobre 1835 vraisemblablement (2), il se posta sur le parcours que la petite fille accomplissait chaque jour avec la bonne de Mme Tanera, et la jetant dans une voiture de place, il l'emmena à Montmartre. Flora était précisément ce jour-là allée visiter sa mère à la campagne (3). Elle accusa son mari de s'être fait aider de deux complices qui se seraient donnés pour exempts de police. Il soutint, au contraire, n'avoir été accompagné que de son fils Ernest et de M. et Mme Chavannes, ses amis. Il nia, de même, avoir usé de violence comme le prétendait Flora, qui, dans sa requête, l'accuse d'avoir, en dépit des larmes, des cris et de la résistance de la domestique, écarté celle-ci d'une bourrade dans l'estomac. En tout cas, la résistance est certaine ; il écrit lui-même qu'Aline refusa de reconnaître son frère ; c'était, d'ailleurs, la première fois qu'elle voyait son père, et sa frayeur, comme celle de la bonne, est très compréhensible.

Nous voici parvenus aux pages les plus sombres et les plus mélodramatiques de cette triste histoire. Il en est qu'on laisserait peut-être dans l'ombre, si, d'une part, les faits à relater n'avaient été rendus publics à deux ou trois reprises et si, d'autre part, des réflexions faites plus de quatre-vingts ans après ne permettaient de jeter un jour nouveau sur ces événements douloureux. Sans doute n'est-il pas inutile d'y rechercher les influences qui firent une apôtre ; si, en même temps, ses torts ou ses faiblesses nous sont révélés, nous aurons peut-être une sorte de tardive et inutile justice à rendre à la mémoire de Chazal. Ces quelques années sont

1. Auparavant, il était allé voir le procureur du Roi, qui lui avait dit que, puisqu'il voulait sa fille, il n'avait qu'à la prendre. Le commissaire de police, qu'il fut aussi trouver le 30 octobre, lui dit qu'il avait la loi pour lui, et ajouta : « si le fait occasionne du scandale, que la voiture vienne chez moi au lieu d'aller tout droit chez vous. (*Gazette des Tribunaux*, 1er février 1839.)

2. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 18.

3. *Lettre* du 15 mai 1837 adressée par Flora Tristan à M. le Rédacteur du *Droit*. *Le Droit*, 17 mai 1837.

une phase pénible, un drame bourgeois, quelque peu romantique, en même temps que platement scandaleux.

L'enlèvement d'Aline par son père alarma Flora Tristan. Mais, légalement, elle ne pouvait espérer que sa fille lui serait rendue. Bien que celle-ci fût née loin de son père, qu'elle ne connaissait pas, elle n'en était pas moins sa fille légitime ; le mariage subsistait et son inflexibilité n'était même pas atténuée par la séparation de fait. Ne voulant pas que l'enfant, sans expérience, restât « auprès d'un homme dépravé », la mère résolut de la soustraire « à tout prix » à son influence.

Une nouvelle scène mit en présence les deux époux. Ce fut encore la demeure du commandant Laisney, l'oncle maternel de Flora, qui servit de cadre à ces incidents violents, mais cette fois à Versailles. Chazal y avait, en effet, conduit sa fille dès le lendemain de l'enlèvement.

Ce même 1er novembre 1835, la jeune femme désespérée se rendit à Montmartre ; mais Chazal était, lui dit-on, parti pour Versailles avec l'enfant. Elle y fut aussitôt en voiture et fit son entrée dans la cuisine de l'oncle Laisney (1) au moment où l'on se mettait à table (2) pour dîner. Aline, en pleurant, se jeta dans les bras de sa mère. Celle-ci la réclama impérieusement, mais en vain. Les injures les plus graves furent échangées en présence du commandant, qui, sans y parvenir, voulut persuader à sa nièce qu'elle était dans son tort ; elle sortit exaspérée :

Je lui manquai de respect, c'est vrai, j'ai eu tort... Je sortis emportant mon enfant. Il faisait nuit, la pluie tombait par torrens, j'étais dans les rues de Versailles, impossible de trouver une voiture ; je courais comme une folle, sans savoir où j'allais. Mon mari ne tarda pas à me rejoindre. Il ameutait les passans contre moi en criant : « Arrêtez cette femme, c'est une voleuse !... » Mais personne ne voulait m'arrêter, car on voyait bien que je n'étais pas une voleuse...

Chazal, qui était garde national, était revêtu de son uniforme, et comme l'on était près d'un poste d'infanterie, les soldats, voyant ce garde national invectiver une femme dont il demandait l'arrestation, n'hésitèrent pas à lui obéir. Malgré les protestations de

1. *Gazette des Tribunaux*, 1er février 1839. — Pour cette scène, cpr *Le Droit* même date, et : *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 18 et s. ; Requête de Flora Tristan, *id.*

2. *Mémoire pour Chazal*, op. cit.

Flora qui, dès le début de la scène, prétendit ne pas connaître Chazal, elle fut conduite au commissariat de police. Là, elle continua de dire que cet homme lui était étranger et, comme l'oncle Laisney était appelé en témoignage, elle le renia aussi sans hésiter, car elle espérait échapper ainsi aux mains de Chazal. Ce dernier, en présence d'une telle attitude, obtint du commissaire que l'on retiendrait sa femme jusqu'à ce qu'il fût revenu de Paris, où il alla chercher son acte de mariage. « J'étais si malade, raconte Flora « plus tard, que je fus conduite à l'hospice, où je passai la nuit « avec ma pauvre enfant. » On devine ce que put être cette nuit d'angoisse. Mais le lendemain, les deux époux eurent une surprise égale pour eux deux : le procureur du roi, d'une part, conseilla à Flora, qui reconnut confidentiellement son identité, de retourner le plus tôt possible à Paris ; d'autre part, il avertit Chazal qu'étant dans le ressort de Versailles, il ne pouvait rien pour cette affaire ; mais que si Flora n'était pas perdue de vue jusqu'à Paris, elle ne pourrait pas, à son arrivée là-bas, y échapper aux poursuites de son mari, lequel n'aurait alors qu'à user des droits que lui donnait la loi.

Ce fut une course lamentable et un peu ridicule. Flora était anéantie, elle craignait de n'avoir pas la force de défendre sa fille. Enfin, elle se réfugia dans une voiture et comme Chazal voulait l'y rejoindre, elle promit dix francs au cocher, s'il pouvait empêcher son persécuteur de la suivre. Il y parvint, et, si l'on en croit Chazal, ce ne fut pas sans d'étranges procédés : les autres cochers l'auraient renversé à terre et l'y auraient maintenu le temps nécessaire.

Cette fois, Flora Tristan et sa fille s'échappèrent. Mais leur sûreté était fort compromise ; la loi elle-même ne risquait-elle pas d'intervenir et de rendre à Chazal sa femme et son enfant ? Il avait eu recours à l'autorité légale et attendait la suite de sa demande.

Le substitut du roi, M. Desclozeaux, invita Flora à mettre la petite Aline en pension ; quoique cette solution fût coûteuse, étant données les ressources limitées de la jeune femme, c'était le seul moyen pratique. Le 29 novembre 1835, Aline entra au pensionnat de Mme Durocher, 5, rue d'Assas, à Paris, où ses parents l'iraient voir séparément ; ils pourraient aussi la faire sortir.

Pendant quelque temps, il n'y eut pas d'incident grave. Il est permis de croire que les moyens d'existence de Flora Tristan

étaient suffisamment assurés par la rente qu'elle recevait du Pérou et les quelques travaux qu'elle pouvait faire. Cette pension de 2.500 francs représentait à cette époque, et pour deux femmes, des revenus assez considérables, mais probablement insuffisants. Flora avait à peine commencé à écrire et ne pouvait tirer de ce fait des ressources appréciables. On doit supposer que sa place de dame de compagnie lui rapportait assez pour qu'en économisant pendant qu'elle l'occupait, c'est-à-dire en voyage, elle pût ensuite avoir quelque argent à ajouter à la mensualité de l'oncle Pio (1).

En cette même année 1835 se place le troisième voyage en Angleterre, dans des conditions qui ne nous sont pas connues. Cette fois, elle y remarqua, dans la classe moyenne aussi bien que parmi les ouvriers, la gêne qui commençait à se faire sentir.

Les accusations que Chazal porta plus tard contre sa femme sont fort imprécises quant à cette époque. Etait-elle alors « entretenue » ? Jules Favre, avocat de Chazal quelques années plus tard, ne ménagea pas les insinuations dans ce sens. C'est ainsi qu'il crut pouvoir dire d'elle : « Revenue à Paris, elle y a pris pour domicile la demeure même de l'homme qu'elle préfère à son époux (2) ». Chazal aussi prodigua les accusations de même ordre, contestant l'honnêteté de ses ressources et déclarant même usurpé le titre de littérateur qu'on lui accordait.

Aline Chazal, dans sa pension, recevait les visites de ses parents et, sans nul doute, chacun essayait de garder exclusivement pour soi l'affection de cette enfant, qu'il eût voulu détacher de l'autre. Chazal prétend qu'un jour, sous l'influence de sa mère, la petite fille refusa de sortir avec lui. Aussitôt, il défendit qu'elle allât chez elle. Il reçut alors la lettre suivante, dont, selon lui, l'inspiration était visible :

Monsieurs, j'ai appris que vous vouliez me tenir esclave dans ma pension, parce que je n'ait pas voulue sortir dimenche ; mais j'avais mes raison. Mais je vous déclare que si vous vous conduisez comme vous le faite dans ce moment-ci, lors ne venez pas me dire que vous m'esmée. Je vous répondrai que ce n'est pas vrais, car si c'était vrai, vous me le monteriez en ne pas me rendant heureuse, car vous rendez mamant très mal-heureuse, et moi aussi, en nous tourmentant. Je vous offre de sortir un dimenche par mois à condition que vous aver-

1. Sur l'existence de cette pension, cf. *Le Droit*, 1er février 1839.
2. *Gazette des Tribunaux*, 14 mai 1837.

tirez, parce que maman ne s'engagera pas à des parties de plaisir. On a pas tout son temps à perdre comme cela. Bien des choses à mon frère, adieu. A... Chazal.

Chazal est assez fondé à dire de cette lettre qu'elle est « de la plus grande inconvenance ». Mais il est vraisemblable que, ne connaissant pour ainsi dire pas son père et ayant été élevée par sa mère, Aline ne pouvait supporter cette claustration forcée. Une autre, plus dure, lui était réservée.

Le 28 juillet 1836, pendant que Flora était allée à Châlons, son mari se présenta rue d'Assas avec un huissier, exigeant sa fille et ses effets. On n'osa pas lui résister et, pour la deuxième fois, Aline fut enlevée par son père. Elle fut confiée aux dames d'Héricquem, rue Paradis-Poissonnière, avec ordre de ne la laisser sortir sous aucun prétexte, même pour prendre part aux promenades communes des élèves, et de ne lui laisser recevoir aucune visite, même celle de sa mère.

Chazal déclare avoir agi de la sorte, parce que sa femme avait, par huissier, informé les maîtresses de pension de la rue d'Assas qu'elle cesserait de payer la pension de l'enfant, à moins que celle-ci ne lui fût rendue (1) ; une lettre datée de la rue d'Assas, 20 juin 1836, l'en avait averti (2).

Même si Chazal ne laissait pas sa fille dans le dénûment (comme on l'en a accusé, mais comme il s'en est défendu), on comprend toutefois qu'elle n'aspirât qu'à la liberté et au retour vers sa mère. Aussi le 31 août 1836, après sept semaines de captivité, Aline s'échappa-t-elle ; sautant dans un cabriolet, elle s'enfuit rue du Bac, où habitait alors Flora Tristan. Celle-ci, selon Chazal, aurait fait à sa fille les visites formellement interdites par lui et cette fuite n'aurait été que le résultat de ces « conférences secrètes » (3).

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit., p. 22 et p. 68.

2. Cpr avec *Mémoire*, etc... op. cit., p. 5. — Après que Flora eut signifié qu'elle ne payerait plus la pension, « alors me chargeant du payement, je laissai ma fille encore un peu de temps dans cette maison. Mais le désagrément que cela me causait et le temps que j'étais obligé de perdre firent que je la retirai et la plaçai chez M[lle] Déricquen, rue du Paradis-Poissonnière, 50. »

3. Cpr. avec la déposition de Flora Tristan. « Elle était fort mal dans cette maison, je lui conseillai de la quitter, elle prit la fuite et revint de nouveau chez moi. Je fis en vain réclamer les effets de ma fille. » (*Gazette des Tribunaux*, 1[er] février 1839.)

Mais Chazal ne l'entendait pas ainsi. Il avait eu la précaution, contraire à l'usage, de faire délivrer par les dames d'Héricquem « une reconnaissance constatant qu'elles recevaient chez elles la jeune personne qu'elles déclaraient en même temps digne à leurs yeux du plus vif intérêt (1) ». Aussi, au lieu de reprendre l'enfant à sa mère, se crut-il en droit de former une demande contre les dames d'Héricquem ; il demandait et réclamait, à défaut, 10 000 fr. de dommages-intérêts ; en même temps, il déposait une plainte en détournement de mineure. Le jugement contradictoire du 30 septembre 1836 le débouta de sa demande et le condamna aux frais (2).

Tandis que, momentanément victorieuse, Flora Tristan gardait sa fille auprès d'elle, son esprit libéré de soucis domestiques pouvait s'appliquer à l'étude des questions sociales qui ne cessaient de l'intéresser. Si on examine les principes qui inspirent son œuvre prochaine, on y retrouvera assez exactement, au milieu de nombreuses influences, celle du Saint-Simonisme, celle de Fourier, celle d'Owen. Peut-être celle d'Owen est-elle la plus visible dans la réalisation pratique que Flora désire : Owen, en effet, a mené à bien deux expériences sociales qu'elle ne saurait méconnaître ; — peut-être certains principes de philosophie saint-simonienne sont-ils les plus frappants dans l'idée générale et directrice qu'elle suit ; mais des trois écoles, celle qui, tout naturellement, peut la recruter parmi ses disciples, c'est sans nul doute l'école fouriériste, ou phalanstérienne, ou sociétaire.

Les essais d'Owen sont un peu lointains, la doctrine saint-simonienne est trop mystique, trop religieuse, et, d'ailleurs, elle n'est plus à son apogée.

Les Fouriéristes, au contraire, sont à cette époque, groupés en une « Phalange », autour du continuateur de Fourier : Victor Considérant. C'est une renaissance du fouriérisme ; certains

1. Cf. *Gazette des Tribunaux*, 14 mai 1837.

2. Mais en rejetant cette demande le tribunal se fondait sur ce que Chazal, puisqu'il connaissait le lieu où se trouvait sa fille, aurait dû se contenter de la reprendre, sa puissance paternelle étant intacte. Il estimait que l'enfant, ayant quitté la pension dans le seul dessein « de se réunir à sa mère », c'est contre celle-ci qui l'avait auprès de soi, que la demande aurait dû être formée. Quant aux dommages-intérêts, le Tribunal les refusait, faute de justification de préjudice pour le père et pour l'enfant. — Cf. *Gazette des Tribunaux*, 14 mai 1837.

saint-simoniens même s'y sont ralliés ; les adeptes sont gens sérieux, sans nulle apparence d'étrangeté ; leur critique de la société est perspicace, il semble bien que l'avenir soit à ces hommes honnêtes et intelligents. Il est donc bien compréhensible que, dans sa soif de rénovation sociale, Flora Tristan tourne vers eux ses efforts, qui pourront seconder les leurs.

Quelques jours après la fondation de *la Phalange*, le nouvel organe fouriériste que dirige Victor Considérant, elle écrit à la direction de ce journal une lettre curieuse qui fut reproduite *in extenso* dans le nº 6, du 1er septembre 1836. Cette lettre, sur le ton de la plus grande franchise, adressait à la doctrine sociétaire un reproche capital : pourquoi faire de la société une critique sévère et juste, si l'on ne donne pas les moyens de la modifier ? *La Phalange* voit le remède à tout le mal social dans l'application de la doctrine de Fourier ; mais cette science que l'on dit être la vérité, est-elle assez claire, assez lucide ? C'est peu probable, car les hommes comme Considérant ont mis des années à l'étudier et à la comprendre. Il faut que, par une mise au point soignée, *la Phalange* s'efforce de réaliser les espérances qu'elle fait naître, si elle veut éviter le reproche de charlatanisme, assez justifié en apparence. « L'intelligence des peuples est aujourd'hui trop développée pour qu'on puisse longtemps la repaître de mots... il est de votre *devoir*, de votre *humanité* de vous expliquer, et au plus vite, sur ce que vous pouvez faire et sur ce que nous pouvons tous faire pour arriver à la réalisation de l'Eden, que, sur la parole de Fourier, vous nous faites pressentir. »

Cette longue lettre fut choisie par Considérant parmi celles de nombreux correspondants, parce qu'elle résumait leurs critiques. Il la publia et saisit cette occasion pour expliquer, une fois de plus, le mode de travail que se proposait *la Phalange* (1).

Flora Tristan, dès cette époque, montrait, non seulement l'in-

1. *Dernières explications en réponse à la lettre suivante sur la direction de nos travaux de propagation*. (*La Phalange*, 1er septembre 1836, p. 180) : « Nous voulons une organisation telle que l'homme, en y satisfaisant toutes les exigences de sa nature, en y exerçant toutes ses forces de vie qui le poussent aujourd'hui et fatalement au crime et au désordre, y trouve au contraire le bonheur et réalise nécessairement le bien. C'est donc par l'exercice de ses forces, de ses passions et non par leur compression, que nous prétendons harmoniser l'humanité, et cette différence capitale sépare notre critique de toute critique, la faisant plus complète, plus directe, plus certaine, plus féconde et aussi plus religieuse. »

térêt qu'elle portait à la question sociale, mais encore ce besoin d'organisation méthodique qui caractérisa son œuvre. Considérant semble avoir compris ou deviné la valeur peu banale de cette femme encore obscure, et la lettre publiée en entier dans *la Phalange*, avec un long commentaire, dut, en commençant à jeter quelque lumière sur elle, lui procurer une grande satisfaction.

Cependant, son mari ne lui laissa pas longtemps la paix dont elle jouissait depuis que la jeune Aline lui était revenue. Le jugement qui avait débouté Chazal lui indiquait qu'il aurait mieux fait de reprendre sa fille, au lieu d'attaquer les maîtresses de pension qui l'avaient laissée s'échapper. Il profita de cette leçon et, le 20 novembre, à sa demande, la jeune Aline fut enlevée, une fois encore, par les soins d'un commissaire de police obéissant au juge d'instruction. L'enfant protesta de nouveau par ses pleurs et ses cris, et ressentit une si violente impression « qu'elle en était comme folle ». — De plus, Chazal interjeta appel du jugement qui l'avait débouté de sa demande contre les institutrices.

Ayant sa fille avec lui, il a voulu prouver qu'il ne l'avait point influencée contre sa mère et s'est plu, dans la suite, à publier une lettre d'Aline à Flora Tristan, du 4 janvier 1837, qui semble, en effet, montrer une enfant heureuse et animée d'une affection sincère pour sa mère (1). Celle-ci ne la voyait cependant pas, pour des raisons demeurées obscures, peut-être simplement parce qu'elle voyageait.

Mais moins de trois mois après cette lettre, de nouveaux incidents pénibles venaient encore jeter un jour inattendu sur cette lamentable histoire.

Chazal vivait maintenant entre son fils et sa fille à Montmartre ; il était dans un dénûment à peu près complet ; les meubles les plus indispensables lui faisaient défaut, et c'est ainsi qu'un seul lit servait à la fois à ses deux enfants et à lui-même. Il n'hésita pas plus tard à en faire l'aveu, estimant que pauvreté n'est pas vice. Pourtant cet aveu était provoqué par une accusation précise émanant de la jeune Aline elle-même. Le premier avril 1837, en effet, une lettre de celle-ci parvenait à sa mère par la poste ; les plaintes de l'enfant y étaient fort explicites et relataient l'attitude de plus en plus inquiétante d'un père indignement cynique. La pauvre petite, dans un élan de sa pudeur virginale, très vaguement cons-

1. *Mémoire pour Chazal*, op. cit. — Pièces justificatives, K, p. 71.

ciente de l'inceste réprouvé, invoquait la protection maternelle.

Naturellement, cette protection ne lui fit point défaut ; Flora s'occupa des moyens de reprendre sa fille et déposa une plainte contre son mari. La lettre d'Aline l'avait d'abord déconcertée, et, craignant de ne pas l'avoir comprise, elle envoya un ami demander des explications. Celui-ci, à Montmartre, rencontra l'enfant dans la rue et la trouva tellement changée qu'il ne la reconnut pas tout d'abord. Elle lui fit le triste récit de l'attentat incestueux ; comme il voulait l'emmener avec lui, elle préféra retourner auprès de son père (1) ; Chazal était, en effet, tombé malade depuis plusieurs jours. Mais, le soir même, Aline s'évada pour courir vers sa mère (2), chez qui elle arriva dans un état évident de souffrance physique et morale (3). Ces derniers mois l'avaient rendue méconnaissable.

Flora aussitôt commença de l'interroger, désirant des précisions sur ce qui s'était passé. Pendant ce temps, Chazal, s'apercevant du départ d'Aline, courait après elle et la rejoignit. Après avoir attendu quelque temps dans la rue, il arriva furieux dans l'appartement de sa femme, réclamant la fugitive. La mère, au paroxysme de la colère, le reçut avec la violence que comportait son caractère et que légitimaient les événements. L'avoué Duclos, qui était présent, ainsi qu'un autre personnage (4), le protégèrent et l'engagèrent à se retirer. Un commissaire de police, appelé, le décida.

Rentré à Montmartre, Chazal reçut, le lendemain, la visite d'un commissionnaire stationnant généralement rue du Bac, le père François, qui venait l'avertir, de la part de Flora Tristan, qu'il ne restât pas chez lui, car on allait l'y arrêter (5). Quelques jours après eut lieu cette arrestation, et l'instruction de ce drame domestique se poursuivit.

Chazal s'était bien gardé de suivre le conseil de sa femme ; la fuite eût accusé quelque crainte ; attendant, au contraire, de pied

1. *Le Droit*, 1er février 1839. Déposition en Cour d'assises du témoin Kervan, propriétaire.

2. *Premier mémoire*, op. cit., p. 6.

3. *Requête de Flora Tristan*, op. cit., p. 26.

4. Cpr. *Le Droit*, 11 mars 1838 ; — 1er *Mémoire de Chazal*, op. cit., p. 7. — *Requête de Flora Tristan*, op. cit., p. 27 ; 2e *Mémoire de Chazal*, op. cit., p. 27.

5. « Cet avertissement, je le demande, n'avait-il pas un but infâme, celui de justifier, par ma fuite, la dénonciation plus encore infâme de ma femme ? » 1er *Mémoire*, op. cit., p. 8.

ferme, il pouvait, par sa belle assurance, faire présumer son innocence. Ses affirmations, alors et plus tard à d'autres occasions, furent à peu près invariables ; il se défendait de tout inceste ; selon lui, sa femme aurait ourdi la plus horrible des conspirations : elle aurait dressé la petite Aline au mensonge, lui apprenant une savante leçon de calomnie hypocrite et perfide, de façon à créer de toutes pièces de très graves motifs à la séparation de corps qu'elle désirait.

Il est peu probable que d'aussi noirs desseins aient été ourdis et exécutés : d'une part, Flora resta près de trois mois sans voir sa fille, sans avoir aucune communication avec elle. De plus, les témoignages du jeune Ernest Chazal, corroborant les assertions de sa sœur, sont fort graves. (Il est vrai qu'une partie de ce témoignage ne fut pas maintenue par leur auteur en 1839.) Enfin, une chose demeure certaine, que les divers témoins eurent à affirmer à plusieurs reprises et que Chazal déclara lui-même sans embarras, c'est que, n'ayant qu'un lit, il l'occupait avec ses deux enfants. Ceci fut notamment déclaré en 1839 par sa femme de ménage, qui, cependant, ne se montra pas antipathique à son maître (1). Il faut aussi noter que, de l'aveu de plusieurs témoins, Aline, ayant froid, aurait elle-même demandé à son père de la prendre avec lui, ce qui aurait ensuite provoqué les faits honteux qu'on reprochait à ce dernier.

Tandis qu'il était enfermé à Sainte-Pélagie, venait devant la Cour royale de Paris l'action intentée par lui contre les maîtresses de pension de la rue du Paradis-Poissonnière, auxquelles il reprochait de n'avoir pas suffisamment surveillé sa fille. Le 13 mai 1837, la Cour confirma la sentence frappée d'appel, adoptant les motifs des premiers juges, et refusa « de donner acte aux parties de leurs attaques, attendu que les reproches avaient été réciproques (2) ».

1. *Mme Vve Maury* : « J'ai entendu la petite fille demander à plusieurs reprises de coucher dans le lit de son père, parce qu'elle avait froid ; j'ai dit que ça ne devait pas se faire, que ça n'était pas convenable ; mais la petite fille a insisté pour coucher avec son père. — *M. le Président* : Chazal, mais en supposant que votre fille vous eût demandé à coucher dans votre lit, vous ne deviez pas consentir à cette demande. — *Chazal* : Mais le second lit ne m'appartenait pas, il a fallu le rendre, et je ne pouvais pas en acheter un autre. » (*Le Droit*, 1er février 1839.)

2. Chazal était, en outre, condamné aux dépens. Et comme les dames d'Héricquem avaient actionné en garantie Flora Chazal elle-même, et que cette demande était déclarée non recevable, — puisque Flora Chazal

Au cours de ces débats sur une affaire cependant antérieure, la digression était fatale, ou plutôt ce n'était même pas une digression que de faire intervenir les agissements condamnables d'un père indigne. Sans doute Chazal devait prouver simplement que la fuite de sa fille de chez les demoiselles d'Héricquem lui avait causé un préjudice : il lui importait essentiellement « d'obtenir la réintégration de sa fille dans la pension et de la soustraire au mauvais exemple d'une mère qui a manqué à tous ses devoirs » ; pour cela, il avait fait des sacrifices et tout quitté pour se consacrer à l'intérêt de sa fille ; n'était-il pas évident que celle-ci, en s'échappant, lui causait un réel préjudice ? La Cour ne voulut pas admettre ce point de vue. Chazal ne réussit qu'à paraître antipathique par les insinuations contre sa femme qu'en son nom prodigua son avocat, Jules Favre. Quand la Cour voulut l'entendre lui-même, une brève allusion fut faite à la cause de son absence : l'accusation monstrueuse qui le tenait à ce moment sous les verrous. Me Curé, avoué de Flore Chazal, proposa même de lire la déposition d'Ernest Chazal, relative à l'inceste de son père ; c'était le commencement du scandale.

On comprend donc facilement l'irritation de Chazal : cause perdue, frais à payer, réputation irrémédiablement atteinte, c'étaient là des raisons suffisantes pour augmenter sa haine contre la femme qui avait bouleversé son existence. Aussi écrivit-il, pendant les quelques mois suivants, sous prétexte d'éclairer les juges qui allaient statuer sur son sort, un mémoire très violent contre Flore Chazal, son épouse (1). Nous avons déjà cité plusieurs fois cet étrange libelle, dont la lecture inspire des réflexions assez contra-

était en puissance de mari (ce qui forcément faisait appeler ce dernier) — Chazal était, sur ce point aussi, condamné encore aux dépens. *Gazette des Tribunaux*, 14 mai 1837. — *Le Droit*, même date.

1. *Mémoire ayant pour but d'éclairer la Chambre du Conseil adressé à Mes Juges pour être joint au dossier de l'affaire Chazal. Pater natae suae deflorationis accusatus.* — « Aujourd'hui à moi, demain à toi. — Chazal jeune, place de l'Abbaye à Montmartre, 1837 ». (Bibliothèque nationale : 4° F 3 Pièce 6319). Ce mémoire porte, en outre du titre latin, l'épigraphe suivante

La trame la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur
Et souvent la perfidie
Retombe sur son auteur.

LAFONTAINE.

dictoires : Chazal apparaît tantôt une espèce de cynique détraqué, pour qui les calomnies les plus hardies et les accusations les plus impudentes sont les procédés courants ; tantôt un malheureux qui a eu le seul tort d'épouser une ambitieuse coquette et détraquée elle-même. Peut-être ne faut-il pas accepter trop vite et trop absolument l'une ou l'autre de ces deux hypothèses. Chazal montra plus tard qu'il était capable de tout, mais la responsabilité de ce *débile* n'était pas entière, et le malheur même avait contribué sans doute à la diminuer.

Le scandale qui éclata à cette audience du 13 mai n'atteignait pas que Chazal ; sa femme crut devoir protester contre les accusations produites au nom de son mari par Jules Favre, qui plaida beaucoup plus contre elle que contre les dames d'Héricquem et la maltraita fort. Dans ce dessein de protestation, elle écrivit à *La Gazelle des Tribunaux* (1). Elle écrivit aussi au journal *Le Droit* pour exposer les faits tels qu'ils s'étaient passés depuis son mariage (2). Elle crut pouvoir faire signifier une sommation extrajudiciaire au défenseur de Chazal ; mais Jules Favre ne désavoua rien et se déclara étranger à la publication de l'article de *la Gazelle* relatif au procès (3). Quant à Chazal, auquel pareille sommation fut faite, il dicta à l'huissier et signa que la prétention de sa femme lui faisait pitié.

Désormais, la haine la plus définitive séparait les deux époux. Le mémoire rédigé par Chazal dans sa prison en fut une expression. En un style clair, quelquefois prétentieux, souvent violent, il fit l'historique de ses rapports avec Flora Tristan. Les accusations qu'il portait contre celle-ci étaient fort graves. Certaines soulèvent pour nous des coins du voile mystérieux qui ne peut être totalement arraché. Non seulement lui étaient reprochées « ses adultères complaisances », dont on l'accusait de tirer le plus clair de ses ressources, mais encore des insinuations compromettantes la montraient l'amie d'un faussaire (4).

Le mémoire se terminait par l'affirmation de l'innocence du prévenu ; il suppliait, en outre, que sa fille fût enlevée à la mère coupable et confiée à l'oncle Laisney, le commandant, «qui ne la recevra que sous la seule condition que sa mère n'ira pas chez lui,

1. *Gazette des Tribunaux*, 18 mai 1837.
2. *Lettre à M. le Rédacteur du* Droit. *Le Droit*, 17 mai 1837.
3. *Le Droit*, 11 mars 1838. Exposé des faits par Me Ph. Dupin.
4. *Mémoire*, op. cit., p. 15.

tant il méprise cette femme » ; il demandait aussi sa confrontation avec sa fille, qui ne pourrait « sans se troubler persister dans son horrible déposition » ; il se défendait d'avoir cherché, dans sa présente défense, à augmenter les torts de sa femme envers lui, ce qui était pour le moins d'une assez jolie inconscience. Enfin, une citation philosophique de Sénancour remplissait la dernière page.

Ce mémoire devait plus tard provoquer des protestations utiles. Il fut tiré à trente exemplaires et distribué par Chazal à ses amis. Moins d'un mois après sa rédaction, Chazal fut remis en liberté. Une ordonnance de non-lieu suivait l'instruction contre lui, l'inceste n'avait pu être prouvé. Mais les péripéties de la guerre conjugale entre les époux Chazal durant cette année devaient avoir des conséquences.

Flora Tristan, en 1837, avait continué à se mettre en rapport avec les esprits préoccupés comme elle des questions de sociologie. C'est ainsi que, durant le séjour d'Owen à Paris, elle avait fait sa connaissance ; elle l'admirait, et si elle ne s'appropria pas exactement quelques-unes de ses idées, elle les étudia du moins avec attention (1). Nous n'avons — et c'est regrettable — pas de détails sur cette entrevue, qui lui permit, plus tard, de s'adresser à Owen pour obtenir certaines indications (2).

Le début de 1838 fut marqué par un événement considérable dans sa carrière littéraire : la publication des *Pérégrinations d'une Paria* (3). Cette autobiographie est en même temps une étude sur le Pérou ; sous ce double aspect, c'est une œuvre passionnée où l'on doit toujours se défier des jugements catégoriques et des notations sentimentales ; ce document sert, du moins, à fixer la mentalité de cette nerveuse qui, sans doute, n'est pas toujours véridi-

1. Par exemple en matière d'éducation ; — Owen eut comme Flora Tristan le désir de voir s'unir tous les prolétaires d'Europe. — Cf. *infra* 3e partie, chapitre I, p. 301.

2. *Promenades dans Londres*. Paris, 1840, 2e éd., p. 340. Si l'on en croit Louis Reybaud (*Etudes sur les réformateurs contemporains*, I, p. 279), le docteur Evrat fut au nombre des « amis dévoués » et des « interprètes intelligents » qui aidèrent Owen à se faire entendre du public français pendant son séjour à Paris en 1837. Le docteur Evrat, quelques années plus tard, assistait Flora Tristan dans ses premières tentatives de propagande chez les ouvriers. Peut-être est-ce par son intermédiaire qu'elle avait connu le célèbre réformateur anglais.

3. *Pérégrinations d'une Paria* (1833-1834), par Mme Flora Tristan. Paris, Arthur Bertrand, 1838, 2 vol. in-8.

que. Le livre obtint un certain succès et eut au moins deux éditions. Malheureusement, les deux volumes qui devaient former la deuxième partie de ces *Pérégrinations* ne sont jamais parus, bien qu'ils aient été annoncés pour le 30 novembre 1839 (1). L'épigraphe : « Dieu, Franchise, Liberté ! » résume assez bien l'idée directrice de l'auteur. Aussi, le résultat le plus naturel produit par les *Pérégrinations d'une Paria*, ce fut de rendre publics les malheurs conjugaux et domestiques des Chazal. Il eut aussi pour effet immédiat de faire supprimer la pension que l'oncle Pio servait à sa nièce, et, si l'on en croit un critique qui dut être bien renseigné, cet ouvrage fut brûlé publiquement à Aréquipa (2).

Les *Pérégrinations d'une Paria* furent diversement appréciées. On rendit généralement hommage à la valeur documentaire de l'ouvrage et aussi à sa valeur psychologique, comme au charme de son style. Les idées furent un peu plus discutées ; les journaux à tendance avancée, tels que *la Phalange* de Victor Considérant, ne semblent pas s'être passionnés ici pour la défense de la femme paria de la Société (3). La *Gazette des femmes* reprochait à Flora Tristan sa timidité ; avec sa belle devise : « Dieu, Franchise, Liberté », n'aurait-elle pas dû dire la vérité totale à Chabrié et, au lieu de revenir végéter en France, vivre heureuse avec lui au Mexique ou en Californie (4) ? *L'Artiste* reconnaissait qu'il existe beaucoup de femmes qui ne sont pas faites pour suivre la loi com-

1. Cette annonce est au début du tome I de *Méphis*, le seul roman de Flora Tristan. Paris, 1838.

2. Notes de l'abbé Alphonse Constant, à la fin du livre posthume de Flora Tristan : *L'émancipation de la femme ou testament de la Paria*. Paris, 1846.

3. *La Phalange* (novembre 1837, p. 1135) annonce le livre en émettant l'espoir que la nature des idées dont l'auteur a fait l'objet de ses études contiendra des vues assez générales pour rentrer dans le domaine du journal qui pourra ainsi lui consacrer un article.

4. *Gazette des Femmes*, 1er janvier 1838. L'article est de Herbinot de Mauchamps, qui dirige ce journal avec Mme Poutret de Mauchamps. Les accusations scandaleuses dont l'un et l'autre furent l'objet dans la suite jettent sur leurs théories un certain discrédit. L'article sur les *Pérégrinations d'une Paria* est néanmoins intéressant, parce que l'auteur paraît connaître Flora Tristan dont il loue l'imagination ardente et passionnée aussi bien que la beauté. En outre, il y a peut-être dans cet article des allusions demeurées obscures aux rapports de Flora Tristan avec des militants de l'époque, « fouriéristes, républicains ou autres », qui ont « offert leurs adorations » sans soutenir la cause des femmes.

mune, mais ne discutait guère les thèses de Flora Tristan. Il notait sa verve énergique, le caractère ferme de ses descriptions : son « talent mûr fait pressentir des études philosophiques d'une haute portée (1) ». L'article du *Journal des Débats* est agréablement ironique, puis sérieux (2) ; rendre compte d'un tel livre lui est occasion de railler non seulement l'auteur, mais tous les réformateurs, l'Amérique du Sud et même les Espagnols. Il défend le mariage, qu'une loi pour le divorce ne rendrait pas moins sacré, car une loi ne change pas les mœurs ; d'ailleurs les femmes françaises s'accommodent de leur condition : Flora elle-même, si enthousiaste de l'indépendance dont jouissent les femmes de Lima, ne s'est-elle pas empressée de regagner la France, ce pays de servitude ? Aucun de ces articles ne niait le talent descriptif de l'écrivain et l'on peut dire que son ouvrage n'était jugé ni médiocre ni indifférent.

En même temps que ces deux volumes donnaient à leur auteur la notoriété, ils fournissaient un prétexte suffisant à ses ennemis pour attaquer sa moralité. Un fait nouveau servit encore à mettre en relief ces critiques.

Au début de 1838 vint, devant la 3e Chambre du Tribunal de première instance, la demande en séparation de corps émanant de Flora Tristan contre son mari (3). La requête adressée par elle au président du tribunal civil nous a été conservée par Chazal lui-même, qui l'a publiée en mettant, en regard de chaque paragraphe, le commentaire qu'il croyait devoir ajouter. C'est de la sorte une source précieuse de renseignements souvent contradictoires mais instructifs. Le commentaire de Chazal est, pour ainsi dire, la suite de son mémoire écrit à Sainte-Pélagie, duquel il parle en ces termes dès le début : « J'ai pu, lorsque j'étais placé sous le coup d'une accusation criminelle par celle qui devait respecter mon honneur, parce qu'il ne peut être taché sans que la flétrissure rejaillisse et sur elle et sur nos enfants, me laisser entraîner par l'indignation que je ressentais, mais aujourd'hui, plus calme, sans être plus heureux, j'espère être assez maître de moi pour me commander et répondre franchement à des allégations qui, toutes mensongères qu'elles soient, sont pour leur auteur d'une nécessité absolue, puisque sans elles rien n'expliquerait, rien ne justifierait

1. *L'Artiste*, août 1837, janvier 1838, page 280.
2. *Journal des Débats*, 13 février 1839, article signé G.
3. 14 février, 1er et 7 mars 1838. Cf. *Le Droit*, 11 mars 1838.

la position *extra-sociale* ou de *Paria* dans laquelle il s'est volontairement placé. »

Ce commentaire est, malgré tout, un nouveau réquisitoire contre Flora Tristan. Quant à la requête elle-même, elle constitue, réciproquement, une suite d'accusations formidables. Elle se termine par l'énumération des sept motifs en faveur de la séparation de corps demandée avec développements à l'appui : antipathie, abandon, mépris, injures graves, voies de fait, imputations calomnieuses, diffamation.

A la demande reconventionnelle de Chazal, une seconde requête de sa femme répondit le 31 janvier 1838, également commentée par lui dans ce même écrit du 5 février. Requête et commentaire répètent à peu près les mêmes choses. Chazal examine, en outre, les idées de sa femme d'après les *Pérégrinations*, et souvent ses réflexions ne manquent pas de justesse. Il est intéressant de lire ce double document qui, s'il n'est pas un chef-d'œuvre littéraire, donne du moins une impression de « vécu » qui ne peut laisser indifférent.

Les plaidoiries de cette affaire de séparation de corps furent ce qu'elles devaient être et sont toujours en pareil cas : chaque avocat essaya de noircir la partie adverse et comme il y avait beaucoup à dire des deux côtés, on comprend jusqu'où allèrent les choses.

L'avocat du roi, Gouin, conclut au rejet de la demande de Flora Tristan ; mais, huit jours après, le Tribunal rendit son jugement : la séparation de corps était prononcée contre Chazal, son fils Ernest lui était confié et la jeune Aline devait être mise dans une maison d'apprentissage dont les époux conviendraient (1).

Ce jugement ne fut pas exécuté. Flora ne voulut pas abandonner tout espoir de revoir son fils. Elle lui demanda d'avoir le courage de revenir chez son père : « j'espère, lui dit-elle, que ses procédés à ton égard me donneront bientôt le droit d'avoir auprès de moi mes deux enfants (2) ». Quant à Chazal, il ne demanda pas non plus l'exécution du jugement. Lorsqu'il se rendit chez sa belle-mère pour chercher son fils, celle-ci le repoussa : elle avait l'autorisation du président de garder les deux enfants ; elle les garderait

1. *Le Droit*, 15 mars 1838.
2. *Gazette des Tribunaux*, 1er février 183[illegible].

tant que son gendre ne lui montrerait pas un jugement les lui confiant à lui-même.

En somme, Flora Tristan remportait une victoire. Mais le dernier acte du drame domestique n'était pas encore joué.

II

La décision judiciaire amena quelque tranquillité. Flora Tristan put, en cette année 1838, travailler dans une paix relative. De cette époque datent ses articles qui mériteraient un examen attentif, et sa pétition tendant à demander le *rétablissement du divorce* (1). En même temps, elle élaborait son roman *Méphis*, dont la publication fut retardée inopinément.

Ses articles parurent dans *le Voleur* et dans *l'Artiste* ; biographies, critiques d'art, philosophie, ils étaient fort divers, sinon très nombreux et purent obtenir quelque succès ; dès lors, Flora Tristan fut classée parmi les écrivains ; son œuvre et son rôle se laissaient pressentir.

Elle habitait au nº 100 *bis* de la rue du Bac un appartement dans une « fort belle maison ». Ses travaux littéraires, s'ils ne lui assuraient probablement pas à eux seuls « une existence facile et élégante », comme l'écrivit un journaliste (2), l'introduisirent sans doute dans un monde d'artistes et de gens de lettres où, pour la première fois de sa vie, elle ne devait pas se sentir déplacée. En dépit des tourments qui l'avaient accablée, elle aimait le monde e ses distractions, quoi qu'elle en ait écrit à Fourier dans la lettre citée plus haut. Elle ne dédaignait pas les bals masqués, qui avaient, à cette époque, la vogue que l'on sait et dont bien des écrivains ont tracé des descriptions pittoresques. Il lui arriva d'intriguer à dessein, comme c'est l'usage, une personne qu'avaient dû attirer ses beaux yeux noirs, étincelant sous le domino, et de vouloir se faire écrire, poste restante, une lettre que sa domestique Alexandrine alla vainement réclamer (3), tout en protestant contre le rôle que lui faisait jouer sa maîtresse (4).

1. Cette pétition ne semble pas avoir été publiée par les journaux ; les bibliothèques de Paris ne paraissent pas la posséder ; elle n'a peut-être pas été imprimée. Elle figure aux Archives Nationales sous la rubrique suivante : Archives de la Chambre des Députés. Pétition nº 133. Dossier 71. — Sur les idées qu'elle développe, cf. *infra* 3e partie : Chapitre VI, *Le féminisme de Flora Tristan*.

2. *Le Droit*, 12 septembre 1838.

3. Cf. *Le Droit*, 2 février 1839.

4. *Gazette des Tribunaux*, 2 février 1839.

Elle recevait beaucoup de gens. Ici seraient nécessaires des éclaircissements et des détails malheureusement inconnus sur sa vie intime et sentimentale. Peut-être était-elle déjà l'amie du peintre Jules Laure, auteur d'un excellent portrait d'elle, et qui occupa, nous le tenons de source sûre, une grande place dans son cœur amoureux. Cependant, Laure ne fut pas appelé aux procès où elle eut à répondre plusieurs fois de sa vie et de ses mœurs. En ces occasions, il semble que, pour des raisons demeurées obscures, on procéda par allusions ou par insinuations plutôt que par accusations nettes. Faut-il en conclure que dans les relations de Flora Tristan se rencontraient des personnalités dont il eût été dangereux de s'attirer la rancune ?

André Chazal, dans sa solitude de Montmartre, ne perdait pas de vue celle qui portait encore son nom. En dépit du jugement prononcé, Aline Chazal n'avait pas été placée en apprentissage, et son frère Ernest était resté auprès de sa grand'mère, à Belair, dans le département de Seine-et-Oise.

Cette non-exécution du jugement irrita Chazal à un degré extrême, mais il ne réclama pas judiciairement ; il s'adressa au président, hésitant à mener plus avant sa demande ; des amis lui assuraient que Flora Tristan était une adversaire très protégée, appuyée par l'avoué Duclos, qui lui ferait gagner tous ses procès. On comprend que Chazal, se butant vainement à tous les moyens légaux, ait été exaspéré et qu'il ait commencé d'en rechercher d'autres. Cette femme avait été le malheur de sa vie ; sans elle, tout le bouleversement apporté depuis près de vingt ans n'aurait pas pris naissance. Peut-être en supprimant la cause du mal en supprimerait-on l'effet. Et le 20 mai, il trace un dessin lugubre : c'est une pierre sépulcrale ; en tête il écrit ces mots : *La Paria* ; plus bas, il ajoute plusieurs inscriptions, parmi lesquelles celle-ci : « Il est une justice que tu fuis, qui ne t'échappera pas. Dors en paix pour servir d'exemple à ceux qui s'égarent assez pour suivre tes préceptes immoraux. Doit-on craindre la mort pour punir un méchant ? ne sauve-t-on pas ses victimes ? »

Pendant un mois, Chazal nourrit de sinistres pensées ; vers le 11 juin, il acheta deux pistolets, une cinquantaine de balles, deux moules pour en fondre, de la poudre, du plomb, des capsules. Son humeur devenait de jour en jour plus sombre, ses amis et sa femme de ménage s'en apercevaient. L'un d'eux, un graveur nommé Robert, reçut même, le 1er juillet, la confidence qu'il était

décidé à tuer Flora. Il essaya de l'en dissuader, prévint un autre ami du nom de Bailly. Chazal, qui paraissait jouir de sa raison d'une façon générale, devenait furieux dès qu'il s'agissait de sa femme, dont il parlait souvent. Les discussions avec elle le préoccupaient rétrospectivement ; il en cessait de travailler et s'y absorbait longuement. Il lui reprochait son immoralité, si l'on en croit les témoins, on l'accusait d'avoir des amants, mais on ne précisait pas.

Ne pouvant le persuader, le 2 juillet, Bailly et le frère d'André Chazal (1) voulurent lui faire promettre de ne pas exécuter son projet et lui demandèrent ses pistolets. Mais il refusa de les remettre. Il était exaspéré de ce que le jugement restait lettre morte et de ce que son fils ne lui était toujours pas rendu. Ce que voyant, Bailly écrivit à Mme Tristan mère, pour lui exprimer sa crainte que Chazal se portât à des excès ; il la conjurait d'envoyer Ernest à son père le plus tôt possible. Cela fut fait, mais, ayant son fils auprès de lui, Chazal n'abandonna pas ses projets. Il trouvait, au contraire, au fond de son cœur de nouvelles raisons de « se rendre justice » : « J'étais une victime, je me regardais comme une victime. — Si je n'avais été que victime, je me serais résigné, je je n'aurais rien dit. J'avais patienté ; mais quand j'ai vu que mes enfants étaient victimes aussi, et qu'après m'avoir voulu déshonorer aux yeux de ma fille, on voulait aussi me déshonorer aux yeux de mon fils, ma tête s'est perdue (2)... »

Le 31 juillet, il demanda vainement par écrit une entrevue à sa femme. Pendant le courant du mois d'août, le jeune Ernest le vit souvent manier ses pistolets ; deux fois, notamment, il les sortit de sa poche en rentrant chez lui, vers 6 heures du soir, et les déposa sur son bureau, enveloppés dans son mouchoir. Presque tous les dimanches il s'exerçait à tirer.

Flora le croisait quelquefois dans la rue, et il lui lançait des regards menaçants. Elle savait par son fils que des projets hostiles étaient formés, mais elle croyait comme lui qu'ils étaient dirigés contre la jeune Aline. Cependant, celle-ci rencontra son père deux fois sans qu'il lui fît aucun mal. Flora comprit alors que c'était à elle qu'il en avait.

Dans les derniers jours d'août, elle le vit près de chez elle, à

1. Sans doute, le peintre Antoine Chazal.
2. *Gazette des Tribunaux*, 1er février 1839.

l'angle de la rue de la Planche, comme elle descendait d'un cabriolet. Cette fois, les yeux étaient si terribles que le cocher remarqua son effroi et la fit rentrer dans la voiture ; il avait les mains dans les goussets de son pantalon et on distinguait fort bien la forme de ses pistolets.

Chazal écrivit à cette époque au procureur général une lettre qu'il n'envoya pas : « Quand vous recevrez ce mémoire, disait-il notamment, justice sera faite et je serai à votre disposition. » Mais il adressa deux lettres à sa belle-mère et à Mme Maury, sa femme de ménage, pour leur recommander son fils. Cette dernière missive mérite d'être lue :

Ma chère maman Mori,

Fatigué de mes longs chagrins domestiques, fatigué d'étendre mes peines sur tout ce qui m'entoure et sur mes enfants, je prends le parti de les émanciper en les mettant sous la protection d'un tuteur. Si les préjugés n'étouffaient pas en vous l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné, je mettrais votre obligeance à contribution. Je vous prie de ne pas déserter la maison. Je vous recommande bien Ernest. Tenez-moi au courant de tout ce qui se fera. Je me recommande à mon frère. Si le préjugé qui domine tout lui inspire des répugnances, adressez-vous à M. Roublon, imprimeur-lithographe, pour faire dessiner la pierre à Ernest. Il paraît y prendre goût. S'il faut un consentement et qu'on exige une signature, prévenez-moi. Celui qui voudra bien tenir ma place auprès de mes enfans aura des droits éternels à ma reconnaissance. J'espère que ma confiance, tant de fois trahie, n'échouera pas cette fois au port. Quand tout sera fini, oubliez-moi ; c'est là le dernier vœu que je forme (1).

Cette lecture montre avec quel sang-froid empreint de tristesse Chazal élaborait son plan ; il ressort aussi de ce calme une impression d'honnêteté, de conscience tranquille qui ne doit pas rester inaperçue. Il semble que, dans ce sacrifice de son avenir, entre une certaine grandeur ; toutefois, il pense à celui de ses enfants dont il avait suivi l'éducation, et la simple confiance avec laquelle il s'adresse à sa correspondante peut donner à croire qu'il avait su lui inspirer un certain dévouement au cours des dix années qu'elle avait passées à son service.

On pourrait supposer que ce règlement d'avenir était fait en

1. *Gazette des Tribunaux*, 1er février 1839. — Les journaux prêtent au nom de « Mori » deux orthographes.

vue de son suicide, d'autant plus qu'un jour, à déjeuner, il dit à son ami Bailly que « ses affaires ne finiraient que par un suicide » ; mais, outre qu'il déclara plus tard n'être pas assez lâche pour se tuer, toute son attitude montre assez qu'il avait d'autres desseins. Il écrivit à Flora une lettre tendant à lui faire croire qu'un rendez-vous lui était donné pour 11 heures du soir chez un M. Poumier qui, ce soir-là, réunissait des gens de lettres. Il déclara plus tard qu'il voulait à ce moment exécuter sa résolution funeste. Mais Flora échappa au piège en allant chez M. Poumier à 9 heures au lieu de 11 heures.

Le 9 septembre, son fils Ernest lui demanda ce qu'il voulait faire de ses pistolets, à quoi il répondit : « qu'il ferait un mauvais coup si on le poussait à bout. » Enfin le 10 septembre, pour la dernière fois, il quitta Montmartre avec une volonté bien arrêtée, entre 9 et 10 heures du matin comme de coutume. Il se rendit rue du Bac où il déjeuna en arrivant, à 11 heures, chez son traiteur habituel, tout en lisant un livre de géométrie (1).

Vers 3 h. 1/2 de l'après-midi, Flora rentrant chez elle vit, à trente ou quarante pas de la maison, son mari venir à elle ; elle quitta le trottoir et fit un détour ; elle eut le temps de remarquer ses mains dans les poches et de deviner les pistolets. Elle le suivit du regard, lisant ses projets dans ses yeux. « J'aurais pu, dit-elle, lui échapper en me précipitant dans une boutique, mais je souffrais depuis bien longtemps, j'étais résignée à mon sort et je le subissais sans vouloir opposer de résistance (2). » Il s'approcha jusqu'à cinq ou six pas d'elle. Au moment où elle le perdait de vue, elle entendit un coup de feu et tomba sur le côté. « Je vis qu'il avait un second pistolet. La frayeur me donna des forces, je me relevai précipitamment et je me jetai dans une boutique qui se trouvait ouverte (3). »

Cependant, Chazal ne fuyait point ; il avait encore son second pistolet chargé. Au coup de feu, un cordonnier sortit de sa boutique et s'empressa auprès de la blessée qui lui dit : « Arrêtez cet

1. « Ainsi, au moment où vous vous apprêtiez à exécuter votre pensée d'assassinat, vous lisiez tranquillement un livre de géométrie ? — Oui, Monsieur, c'est très simple, ça, on cherche à donner un autre cours à ses pensées, on ne peut pas toujours être sans lire. » (*Gazette des Tribunaux*, 2 février 1839.)

2. *Le Droit*, 1er février 1839.

3. *Gazette des Tribunaux*, 1er février 1839.

homme, c'est lui qui m'a assassinée ; c'est mon mari (1) ». Il ne cherchait pas à s'échapper. Aux gens qui l'arrêtaient, il déclara : « Allons... c'est moi... je suis l'auteur... c'est ma faute ; conduisez-moi chez le commissaire de police », et il indiqua la demeure de ce dernier. Par crainte de blesser une autre personne que sa femme, il ne déchargea pas son second pistolet. Il le dit aux gens qui le conduisaient ; il leur exprima aussi le regret d'avoir manqué son coup. Il avait à la main sa lettre au procureur et une autre adressée au ministre de la Justice. La première, dont nous avons parlé plus haut au moment de sa rédaction, explique assez bien la mentalité de Chazal et résume son système de défense : il avait depuis 1832 réclamé sans cesse protection contre l'influence de sa femme sur l'éducation de leurs enfants. De tribunal en tribunal, les incohérences, les dénis de justice, « les détours de la chicane », avaient abouti à rehausser le scandale et à faire condamner Chazal lui-même pour s'être défendu d'une accusation infamante. On refusait de faire toute la lumière et d'entreprendre les enquêtes qu'il jugeait indispensables. Il se résignait donc à se faire justice lui-même et demandait simplement que, pendant le cours de l'instruction à suivre, Aline fut mise à l'écart de toute influence, jusqu'à ce qu'un tuteur lui eût été donné (2).

En somme, Chazal choisissait l'assassinat comme manifestation décisive. Il n'atteignit pas le résultat désiré, mais l'émoi fut considérable. Le soir même de l'événement, le bruit se répandit dans Paris que George Sand avait été assassinée par son mari ; la nouvelle fut démentie, quand on sut que George Sand avait assisté, ce soir-là, à la représentation de *Benv nulo Cellini* (3).

Flora Tristan avait été cependant transportée chez elle sans connaissance. Elle avait une blessure au-dessous de l'épaule gauche, la balle avait pénétré un peu plus bas que la partie postérieure de l'aisselle et s'était logée au-dessous du sein. Les soins les plus dévoués lui furent donnés par les docteurs Récamier et Lisfranc. La balle ne pouvait être extraite et la sonde ne l'atteignait même pas. Mais on espérait qu'elle se déplacerait d'elle-même quand commencerait la suppuration. Dans la

1. Déposition en Cour d'assises du témoin Marteau, cordonnier. *Le Droit*, 1er février 1839. — Cf. aussi compte rendu de l'arrestation. Archives nationales $BB^{18}1256$ (7013 A 8) et Réponse de la direction des affaires criminelles le 18 septembre 1838.

2. *Le Droit*, 1er février 1839. Le texte de la lettre est *in extenso*.

3. *Journal des Débats*, 12 septembre 1838.

région du cœur, une douleur aiguë se faisait sentir, l'état était grave, la malade crachait le sang ; la blessure, comme le déclara le docteur Récamier, n'était pas de nature à donner la mort, mais, cependant, elle pouvait l'occasionner (1). Tous les dénouements étaient à craindre, même après la guérison. Si la direction de la balle eût été différente de quelques lignes, le cœur aurait été atteint et la blessure nécessairement mortelle.

De violents accès de fièvre firent craindre pour la vie de la victime. Dans la rue du Bac, où, devant sa demeure, une épaisse litière jonchait le sol, un grand nombre de voitures stationnaient à la porte et, toute la journée du lendemain, des personnes s'informèrent de l'état de santé alarmant. On peut voir dans les journaux du temps ces différentes nouvelles de la malade au jour le jour. Enfin, le 20 septembre, l'amélioration était certaine, mais les docteurs Récamier et Lisfranc continuèrent à donner leurs soins. Bientôt toute crainte sérieuse disparut et la convalescence se poursuivit sans accident.

Pendant cette convalescence, Flora Tristan se remit dès le début d'octobre à ses travaux littéraires. De cet automne 1838 date son article *De l'art depuis la Renaissance* (2). Les événements avaient retardé la publication de *Méphis*, ce roman qui, s'il était connu, pourrait avoir une place honorable dans la littérature française. C'est loin d'être une autobiographie ; mais, à côté d'incidents les plus romanesques qui se puissent imaginer, on y rencontre des professions de foi, des portraits, des détails caractéristiques, des situations, qui ont un caractère personnel et indéniable et que la vie s'était chargée de faire connaître à leur auteur (3).

Le drame de la rue du Bac avait attiré l'attention sur son héroïne ; les journaux, en le relatant, avaient plus ou moins parlé

1. La victime est dite « dangereusement blessée » dans le rapport adressé au ministre de la justice le 14 septembre 1838 par le substitut délégué « pour le procureur général empêché ». Archives nationales BB[18]1256 (7013 A8). — Parquet de la Cour royale de Paris, numéro de départ du Parquet 26.388.

2. Le 9 octobre 1838, un journaliste écrit : « Madame Flora Tristan est aujourd'hui assez bien rétablie pour avoir pu reprendre ses occupations littéraires. Le dernier numéro du journal l'*Artiste* donne d'elle, sous ce titre : *De l'art depuis la Renaissance*, un travail fort remarquable sous le rapport de l'érudition ». (*Le Voleur*, 10 octobre 1838, p. 328. — Ce journal publia une relation du drame et donna au jour le jour des nouvelles de la victime. Cf. numéros du 15 septembre 1838, p. 245 ; — 20 septembre 1838, p. 269, — 10 octobre 1838, p. 328 ; — 25 septembre 1838, p. 570.)

3. Sur « Méphis », cf. *infra*, 3e partie, chapitre VII.

de ses *Pérégrinations ;* le livre se vendait, il fallut faire une seconde édition des deux volumes parus, et deux autres furent annoncés. Ainsi l'année 1838 s'acheva dans le succès.

A ce moment même, Flora Tristan adressait à la Chambre des députés une pétition tendant à l'*abolition de la peine de mort.* Cette pétition, que la presse annonça (1), fut imprimée en brochure (2) ; elle contient des renseignements instructifs, mais sous forme de brochure elle est à peu près introuvable aujourd'hui (3). « Cet acte eut alors une bien grande signification, car c'est après avoir été victime d'un attentat homicide qu'elle demande l'abolition d'une loi qui punit le crime par l'action même du crime (4) ».

La presse qui reproduisit cette pétition ne la commenta guère. *Le Journal du Peuple* se plut à admirer non seulement qu'elle émanât d'une victime « de nos contresens sociaux », mais encore qu'une femme prît « cette noble initiative » et envisageât « notre monstrueuse pénalité avec un cœur où le sentiment religieux s'unit à l'amour de l'humanité (5) ».

Le début de 1839 vit se dérouler, devant la Cour d'Assises de la Seine, le drame conjugal que l'on vient de lire : Chazal, poursuivi pour tentative de meurtre sur sa femme, comparut le 31 janvier et le 1er février. Deux longues audiences furent consacrées à cette affaire sensationnelle ; le public y vint en foule, envahissant même les places réservées au barreau et comptant de nombreuses élégantes, car la cause, depuis plusieurs mois, passionnait l'opinion publique.

L'interrogatoire de Chazal et l'audition des témoins furent profondément impressionnants. Il y eut des moments pénibles, tels que la déposition d'Ernest Chazal relative aux accusations d'in-

1. *Le Droit,* 19 décembre 1838.

2. La lettre d'envoi aux députés dit : « ...L'ayant fait imprimer afin de pouvoir la distribuer à tous les membres, j'ai pensé qu'il vous serait plus agréable de la recevoir ainsi qu'en manuscrit... » (Archives Nationales : Section moderne, Archives de la Chambre des Députés. Pétitions, n° 139, dossier 70.)

3. Elle est aux Archives Nationales (même cote que la lettre d'envoi) ; la date imprimée (10 décembre 1838) est suivie de la signature manuscrite et de la date d'envoi manuscrite également : Paris, le 19 décembre 1838. Cette pétition sort de l'Imprimerie de madame Huzard, qui imprimait *le Conseiller des Femmes.*

4. Eléonore Blanc, *op. cit.,* p. 25. Cf. *infra* « Idées sociales », p. 369.

5. *Journal du Peuple,* 16 décembre 1838.

ceste portées contre son père. Celui-ci ne perdit jamais son assurance au cours des débats. En les lisant, on se sent en présence d'un homme de bonne foi, un peu détraqué, poursuivi par le malheur et animé d'une haine immense et, selon lui, méritée à l'égard de sa femme. En dépit de toutes les insinuations qu'il porte contre elle, il n'arrive pas à préciser ses accusations d'immoralité. Il se plaignit seulement de ce qu'on lui avait refusé des enquêtes à ce sujet.

Pourtant on parut s'arrêter quelques instants sur les théories morales professées par Flora Tristan. Certains passages des *Pérégrinations* furent lus et parurent assez scabreux. Un point surtout fut jugé capital : Flora avait-elle, oui ou non, fait l'apologie de la bigamie ? Elle avait évidemment gémi sur l'indissolubilité de son mariage ; elle avait même songé un instant à passer outre, et à s'unir à Chabrié, car elle espérait trouver avec lui le bonheur, et ce droit au bonheur, dont on a tant argué depuis, lui semblait fort légitime, dans son cas. Mais elle se défendit d'avoir sérieusement voulu se faire épouser ; elle avait dû accepter l'amitié protectrice de Chabrié, à bord, et s'était très sincèrement efforcée de l'éloigner d'elle, une fois au Pérou. Elle n'en était pas moins révoltée par l'indissolubilité du mariage, elle ne s'en cachait nullement.

La discussion fut très vive. Jules Favre, remplissant la délicate fonction de défendre Chazal, exaspéra naturellement par les tristes procédés en usage la pauvre femme qui subissait à son tour une sorte d'accusation. Elle échangea avec lui quelques paroles extrêmement vives et le Président dut intervenir. Cette audience fut très émouvante. Quand on sait ce qu'avait été l'amour si noble de Chabrié, les heures inoubliables qu'avec lui la jeune femme avait vécues, les luttes intimes qui l'avaient torturée, on ne peut que comprendre l'émotion révoltée qu'elle éprouvait en voyant repasser, dans la salle des Assises toute cette histoire de son cœur, interprétée, selon les besoins de la cause, par l'avocat de son mari, dans cette comédie judiciaire.

Chazal, calme, cynique, résolu, en proie au seul remords d'avoir manqué son coup, impressionna fortement le public. Pourtant, il est impossible de ne pas distinguer la sympathie qui se dégage en sa faveur dans certaines dépositions : on peut voir un père malheureux, désireux surtout d'arracher ses enfants à l'influence d'une femme qu'il croit profondément néfaste pour leur esprit et pour leurs mœurs. D'une part, explique-t-il, il ne peut supporter

l'idée que les *Pérégrinations* parues et à paraître sont destinées à le salir, à l'avilir aux yeux de ses enfants, comme aux yeux du monde et que leur mère les entraînera comme elle en dehors de la société, en fera des *Parias* ; aussi regrette-t-il de n'avoir pas réussi à la tuer et déclare-t-il que si sa position restait la même, il chercherait à perpétrer le même attentat. D'autre part, ses amis, dans leurs dépositions, le montrèrent en proie à la même hantise : sa douleur de voir ses enfants livrés à une « femme dont la conduite irrégulière et les principes manifestés dans ses ouvrages, lui donnaient de sérieuses inquiétudes sur leur sort ». Ils attestèrent la conduite régulière et la moralité de Chazal, auquel ils se montrèrent attachés. Sa femme de ménage, à qui il avait adressé ses dernières volontés dans une lettre qu'on a lue plus haut, se montra aussi sympathique, et, comme un juré, désireux de savoir si Chazal était vraiment dans un tel dénument qu'il ne pût posséder deux lits, demandait si elle avait toujours été payée, elle répondit par l'affirmative, contrairement à la vérité ; puis, comme on entrait dans des explications, la brave femme déclara : « Je suis payée, puisque je ne réclame rien. »

Par contre, quelques dépositions accusèrent Flora Tristan : on parla de son caractère violent et un témoin prétendit même l'avoir vue maltraitant une jeune ouvrière qui était chez elle. D'autres, qui connaissaient la jeune Aline, la déclarèrent étrangement précoce et tenant des propos qui n'étaient pas de son âge. Le témoin Chavannes, à qui l'on demandait si Flora n'avait pas fait changer de religion à sa fille, répondit qu'Aline, interrogée sur sa croyance, disait : « Je suis musulmane (1) ». Il est bon de remarquer toutefois que cette assertion était émise par le même Chavannes qui, avec sa femme, avait assisté son ami Chazal, lors du premier enlèvement d'Aline.

D'ailleurs, mauvaise éducatrice ou non, et quelles que pussent être ses mœurs, Flora Tristan ne pouvait sembler antipathique au public de ces débats : cette cause était attendue avec passion. Lorsque, à la première audience, après l'interrogatoire de l'accusé, l'ordre fut donné d'introduire la jeune femme, les assistants attendirent avec émotion. Comme elle était en retard, on suspendit l'audience un instant. A la reprise, on vit s'avancer lentement cette victime miraculeusement échappée à la mort. Elle détournait les yeux du banc des accusés et paraissait en proie au plus

1. *Journal des Débats*, 2 février 1839.

grand trouble. « Elle est vêtue avec élégance, son chapeau de velours vert, orné d'un voile noir encadre gracieusement une figure remarquable par la délicatesse des traits et leur régularité. Un joli nez grec, de beaux cheveux noirs, des yeux expressifs, un teint d'Espagnole fixent agréablement l'attention (1). » N'étant pas grande, elle eut quelque peine à traverser la foule. Dès le début de ses réponses, on la vit chanceler sous l'émoi ; un verre d'eau la remit et elle n'eut pas d'autre défaillance.

La plaidoirie de Jules Favre lui arracha une protestation véhémente : elle se défendit d'avoir jamais aimé Chazal. Elle le croyait elle-même probablement. Les efforts de l'avocat n'empêchèrent pas le jury de rapporter un verdict de culpabilité ; les circonstances atténuantes étaient néanmoins accordées, conseillées même par le ministère public. La Cour prononça une condamnation à vingt ans de travaux forcés et à l'exposition. Chazal écouta sa condamnation sans mot dire ; selon les uns, sans émotion ; très abattu, selon les autres. Au moment où la Cour se retirait, on entendit plusieurs jurés dire : « Monsieur le Président, monsieur le Président, nous avons formé un recours en commutation de peine ; il est signé. »

Flora Tristan en avait enfin terminé avec les persécutions conjugales. Pour en effacer même le souvenir, elle se pourvut, moins d'un mois plus tard, auprès du garde des sceaux, « à l'effet d'être autorisée à quitter et à faire quitter à ses enfants, Ernest et Aline, le nom de Chazal, pour prendre celui de Tristan (2) ».

Désormais sa vie était libre (3).

1. *Le Droit*, 1er février 1839.
2. *Le Droit*, 2 mars 1839, p. 222.
3. Chazal vit son pourvoi en Cassation rejeté le 30 mars 1839. Par décision royale du 24 mai 1839, la peine fut commuée en un emprisonnement d'égale durée, sans exposition. Le 6 août 1853, une décision impériale ordonna une remise de trois ans sur la peine et, le 5 mars 1856, une nouvelle décision impériale accorda la grâce. Un passeport à destination de Bordeaux fut accordé à Chazal le 19 mars 1856, en sortant de la maison centrale de Gaillon (Eure), mais ayant trouvé du travail à Evreux, il obtint de rester dans cette ville, où il mourut le 15 avril 1860. Pendant son séjour à Evreux, Chazal demanda l'autorisation de se rendre à Paris « recueillir quelques débris de ressources, morales et physiques ». Ses efforts demeurèrent vains. Ses lettres au préfet de l'Eure, malgré leur style quelque peu redondant, sont émouvantes ; Chazal demeura convaincu qu'il était une victime de la société et de la justice humaine. (Cf. son dossier aux Archives départementales de l'Eure.)

CHAPITRE V

VOYAGE EN ANGLETERRE.

En 1839, pour la quatrième fois, Flora Tristan passa la Manche. Elle fut frappée, au cours de ce dernier voyage, par la misère profonde qu'elle rencontra dans le peuple de Londres. Le bill de réforme présenté en 1832 à la Chambre des Communes par John Russell avait constitué un progrès social, mais les ouvriers n'avaient pas acquis le droit électoral ; leur sort était aussi lamentable que précédemment ; « l'irritation était extrême, le mécontentement général (1) ». Il est probable que, de ces quatre voyages, celui de 1839 fut le plus profitable et que, de celui-là, date la documentation soignée et précise qui fait des *Promenades dans Londres* une œuvre remarquable. « Elle voulait tout connaître, tout observer, — rapporte Eléonore Blanc, dans sa petite brochure — et elle vit tout ce que cette nation renferme de plaies hideuses et profondes, partagée entre une aristocratie toute puissante et un peuple d'esclaves (2) ».

La lecture attentive du livre montrera quelle importance eut, pour l'esprit de Flora, l'observation méticuleuse de toutes choses. Elle parcourut tous les milieux, examina la ville, sonda les plus sombres misères, vit des alcooliques ivres morts et des filles publiques tombées à la plus basse ignominie : dans les manufactures de Birmingham, Manchester, Glasgow, Scheffield ; dans les prisons, dans les rues les plus sinistres de Londres (Petticoat-Lane), elle a connu ce qu'on peut appeler les derniers degrés de l'échelle sociale. On sait que la misère londonienne passe depuis longtemps pour la plus effroyable ; et l'on ressent bien une impression d'épouvante quand on en lit la description. Il n'est point de livre de Gorki ou de Dostoïewski plus impressionnant

1. *Promenades dans Londres*, Préface, p. v.
2. Eléonore BLANC, *op. cit.*, p. 33.

que cette simple relation de spectacles contemplés dans leur atroce réalité.

Flora Tristan voulut connaître les classes dirigeantes de l'Angleterre ; elle observa les mœurs des hommes riches avec leurs défauts et leurs tares, soulignant, toutefois, au passage, les qualités saillantes qui la frappaient.

Elle assista à deux séances du Parlement : la Chambre des Communes et la Chambre des Lords, où elle réussit à pénétrer sous un déguisement turc — (les femmes n'y étant pas admises) — la choquèrent par l'absolue manque de tenue des Parlementaires. Cependant, elle fut moins scandalisée par la seconde assemblée que par la première : « La noblesse anglaise, toute « hautaine qu'elle est, a une urbanité de manières, une politesse « qu'on chercherait vainement dans les seigneurs de la finance, « ou dans une autre classe (1) ».

Elle connut les distractions du peuple anglais : les théâtres, les courses, les arts subirent sa critique extrêmement sévère. La débauche et l'ivrognerie, la prostitution et l'alcoolisme firent de même l'objet de ses observations.

Elle porta aussi son attention sur la vie anglaise, sur le sort de la femme dans le *home* tant vanté, où il lui apparut encore plus scandaleux, ridicule, odieux, que dans la société française. La femme tenue à l'écart de la vie sociale et même de la vie familiale au sens large du mot, lui parut être une anomalie stupéfiante, et cela la surprit d'autant plus que la réputation des Anglaises, maîtresses de maison accomplies, était fort répandue ; cette réputation tient, selon Flora, à ce que la femme anglaise reste au foyer, mais elle n'y est vraiment pas la maîtresse ; son mari s'occupe de toute la vie économique et sociale de la famille ; ses décisions sont acceptées et respectées par son épouse qui reconnaît son maître et seigneur dont elle ignore toutes les affaires, pour lesquelles elle ne témoigne aucun intérêt. Quant aux enfants, ils ne savent pas ce que c'est que d'être choyés par leur mère ; confiés à la nourrice allemande, l'institutrice française et la bonne espagnole, on leur inculque ainsi les trois ou quatre langues réputées indispensables. Et pour l'éducation morale, la Bible, à la base, montre, à côté des bonnes choses que ce livre contient, les vols, les assassinats, les viols, les inces-

1. *Promenades dans Londres*, p. 90.

tes et autres impuretés qui y foisonnent ; ce qui n'empêche pas la plus grande pudeur d'être rigoureusement prescrite dans le langage et dans la vie. Hypocrisie, hypocrisie !

Flora Tristan paraît avoir étudié de bonne foi et très exactement ce qu'elle considérait ; toutefois il est possible qu'à ce moment « l'inimitié héréditaire » la possédât. Vingt-quatre ans seulement nous séparent de 1815, et, malgré l'horreur que Napoléon inspire à Flora Tristan, elle peut être animée par une anglophobie injuste, mais compréhensible, au moment où, pleine de bon vouloir, elle croit examiner impartialement l'objet de son étude. En somme, ici encore, elle est aussi véridique qu'elle le peut.

Cette réserve faite, il est certain que Flora Tristan sut observer. Les travers anglais la frappèrent très vivement, encore qu'elle ait peut-être exagéré en croyant voir l'Angleterre tombée au degré le plus bas de la Rome décadente.

Il faut résumer l'impression générale en quelques mots : la Société anglaise est un effroyable cloaque moral et social ; à tous ses maux s'ajoute l'odieuse hypocrisie qui les dissimule. De plus, la littérature de second ordre, formée par une masse innombrable de romans moraux ou religieux, a répandu des notions d'un idéalisme erroné sur cette société. De tout ce qu'observa Flora Tristan, on doit retenir, pour son éducation d'apôtre, et comme influence capitale : la misère du peuple, l'infériorité sociale de la femme, infériorité voulue et organisée par l'homme. Quelques femmes supérieures la combattent, qui font avec la généralité asservie un contraste révoltant et suscitent au plus haut point l'admiration de leur émule française.

Ainsi donc, la triste condition de la femme et de l'ouvrier hante son esprit ; autour de cette idée pourront se grouper toutes ses remarques, après lesquelles s'impose une conclusion d'importance primordiale : l'individualisme étroit des Anglais est la cause de leurs maux ; le socialisme seul y mettra fin ; il sera puissant, « car vingt millions de prolétaires pleurent et jeûnent !!! (1) »

Et ici, un fait nouveau devait frapper définitivement la voyageuse attentive : contre cette oppression par une aristocratie puissante et dans ce pays traditionaliste, un mouvement con-

1. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 386.

sidérable se dessinait : le chartisme, né depuis quelque temps, présentait, en cette même année 1839, une pétition nationale au Parlement pour le suffrage universel. On sait que les Chartistes, ou Partisans de la Charte du Peuple, demandaient l'extension des droits de la classe ouvrière. Des meetings populaires émettaient des vœux répétés, qui, formulés par des comités, devinrent la *people's charter*, dans le détail de laquelle nous n'entrons pas pour l'instant. La pétition de 1839 ne fut pas prise en considération par le Parlement. Mais les *desiderata* qui y sont formulés parurent à Flora Tristan inspirés par le bon sens et l'équité. Toute l'œuvre sociale qu'elle voulut entreprendre est influencée par ce mouvement chartiste.

Présentée par un de ses amis, elle put faire la connaissance des chefs de ce grand élan populaire. Elle assista à une réunion de la convention nationale. La salle était mesquine et située en un cabaret d'un sale petit passage de Fleet-street. On y pénétrait avec des précautions de conspirateur. Mais dans ce cadre indigne, O'Brien, O'Connor, Palmer, le Dr Taylor, le Dr Stevens, semaient avec éloquence et précision les ferments qui soulèveraient le monde. L'énergie diverse et puissante qui se peignait sur leurs visages leur donnait la beauté des prophètes et des héros. La jeune Française exaltée sentait venir d'eux le souffle immortel de Marius, de Camille Desmoulins ou de Mme Roland. Elle crut à leur victoire, car, plus encore que l'esprit révolutionnaire, lui paraissait invincible « l'immensité de leur amour pour l'humanité tout entière », qui, selon elle, rénoverait les Nations. En face de ces hommes, elle comprenait que l'œuvre était commencée et qu'on la pouvait poursuivre sans erreur utopique. Aussi nous a-t-elle laissé, non seulement le résumé de leurs tendances, mais encore les portraits des principaux.

Un autre héros devait l'impressionner encore davantage : elle vit O'Connell et l'entendit parler à la Chambre des Communes. Au milieu de l'indifférence quasi générale des Parlementaires, la figure étonnante du célèbre Irlandais lui fut une apparition providentielle. Il avait l'aspect d'un « cocher de fiacre endimanché », mais elle discerna « sous cette enveloppe grossière un être plein de verve et de poésie », d'énergie et de volonté. Il passionna la jeune femme, et lorsqu'on lit les journaux du temps, on comprend qu'il ne pouvait en être autrement : l'agitateur populaire est l'objet de tous les propos ; son nom revient

à toutes les pages. Animé par l'amour passionné de son pays persécuté, de son Irlande catholique et malheureuse, il soulevait les masses et pénétrait les cœurs. Et c'est lui que Flora voit et entend soudain : « Je ne connais rien de si miraculeux que cet homme », s'écrie-t-elle, profondément troublée.

Dès lors, l'influence du séjour en Angleterre est bien nette, l'apôtre découvre sa voie : le peuple ouvrier est opprimé, sa misère épouvantable peut disparaître si, d'un commun effort, les travailleurs essayent de secouer leur joug en s'organisant ; le chartisme montre que cette organisation des masses n'est pas impossible et que les revendications des prolétaires peuvent être formulées avec précision ; enfin l'exemple d'O'Connell plaidant la cause d'un parti et d'un pays tout entier, parcourant l'Irlande pour vivifier l'esprit populaire, prouve la puissance d'un homme quand il est animé de ce souffle de Dieu qui s'appelle la foi (1).

A cette foi que rien n'abat, à ce signe, se reconnaissent les élus que le Ciel charge de ces missions sociales. Flora Tristan était-elle du nombre de ces élus ? Etait-elle *appelée* ? Comme à bien de prophètes, sa *vocation* lui fu annoncée d'une façon inattendue où son mysticisme put voir l'intervention du Ciel.

Durant ce séjour en Angleterre, en effet, de même qu'elle visitait les prisons, les théâtres, les usines et les Chambres du Parlement, elle voulut aussi connaître les asiles d'aliénés et se rendit à Bedlam (ou Bethléem, comme elle l'écrit), dont elle admira d'ailleurs l'extrême propreté, l'excellente nourriture des internés et la belle apparence, tout en critiquant les défauts scandaleux, tel que l'habillement lamentable des pauvres fous.

Comme les autres, ce triste spectacle lui suggéra des remarques intéressantes dont, à la lecture, on admirera la justesse et l'originalité. Mais un incident fortuit est surtout à noter, qui est peut-être parmi les plus importants de sa vie :

Un des messieurs qui nous accompagnaient parlait très bien français ; il me dit d'entrer dans la première cour : — Nous avons ici un de vos compatriotes ; sa folie est rare ; il se croit *Dieu.* — Pas si rare, pensais-je ; eh ! quel hôpital serait assez grand pour contenir tous ceux qui, comme lui, se croient infaillibles ! — Depuis cinq mois qu'il est à Bethlehem, continua mon cicerone, on l'a toujours vu passer

1. Sur les influences anglaises, cf. *infra*, 3e partie, chapitre I.

brusquement d'une exaltation qui va jusqu'à la fureur à un état lucide ; alors il raisonne très bien. C'est un ancien marin, il a beaucoup voyagé, parle toutes les langues et paraît avoir été un homme de mérite. — Comment se nomme-t-il ? demandai-je. — Chabrié. — Chabrié !!!... Ce nom fit sur moi un effet que je ne saurais décrire...

Fallait-il donc qu'après avoir aimé et souffert, qu'après avoir torturé le plus honnête homme et le plus grand cœur que la vie lui eût présenté, elle retrouvât, au bout de plusieurs années, son amoureux ami privé de sa raison, dans cet asile désolé ! Ce fut un instant de terrible angoisse où la joie, la douleur, la surprise, l'anxiété troublaient profondément la pauvre femme. « Il me semblait que Dieu m'avait inspiré l'idée de venir à Londres pour sauver ce malheureux ! »

Pourtant ce n'était là qu'un jeu de hasard douloureusement ironique. Le pensionnaire de Bedlam s'appelait Chabrier, avec un *r*, et c'était un inconnu. Son homonyme était mort, après avoir été de nouveau au Pérou sur le navire l'*Amérique*, qui lui appartenait, et l'on n'avait plus eu de ses nouvelles.

Mais la coïncidence était assez impressionnante et l'émotion de Flora était fort légitime.

Le second Chabrier l'intéressa vivement ; son physique avenant et distingué plaidait pour lui. Il était originaire de Marseille et se trouvait interné à Bedlam par faveur et par hasard. Il s'entretint très raisonnablement avec sa visiteuse à laquelle il témoigna son plaisir de la voir : « une compatriote ! une femme ! Je pourrai vous faire comprendre tout ce que je souffre ! — vous dire toutes les douleurs qui m'accablent dans cet asile de misère où la plus odieuse injustice me tient enfermé ». Ses propos étaient empreints de tant de justesse et de profondeur que, véritablement, cet homme ne paraissait pas fou. Flora continua sa visite, promettant de le revoir avant de s'en aller.

Quand elle revint à la grille du corridor, Chabrier l'y attendait, agité, impatient, en proie à une vive émotion qui faisait étinceler ses yeux et trembler tous ses membres. Il était animé de cet étrange souffle que les hommes ont cru tour à tour envoyé par un Dieu ou par un démon, et que l'on a baptisé tantôt génie, tantôt folie. Son attitude et son langage devaient pénétrer d'angoisse et d'admiration l'être nerveux qu'était Flora.

« Oh ! ma sœur, me dit-il avec un accent de fraternité qui avait quelque

chose d'angélique, ma sœur, c'est Dieu qui vous envoie dans ce lieu de désolation, non pour me sauver, car je dois y périr, mais pour sauver l'idée que je viens apporter au monde ! — Ecoutez ! vous savez, ma sœur, que *je suis le représentant de votre Dieu — le Messie annoncé par Jésus-Christ.* — Je viens achever l'œuvre qu'il a indiquée. — Je viens faire cesser toutes les servitudes, affranchir la femme de l'esclavage de l'homme, le pauvre de celui du riche, et l'âme de la servitude du péché. »

Ce langage, selon moi, ne dénotait pas la folie ; Jésus, Saint-Simon, Fourier avaient parlé ainsi. — Tenez, me dit-il, je porte sur ma poitrine le *signe de ma mission.* — Et, déboutonnant sa redingote, il tira de dessus sa poitrine une grande croix qu'il avait faite avec la paille de son lit et la laine effilée de sa couverture. — Je doutais encore de son état, quand, tout à coup, lançant un regard terrible sur Mme Wheeler (1), il dit avec l'accent et le geste de la démence : « Cette femme est *anglaise* ; elle représente la *matière*, la *corruption*, le péché : retire-toi, femme impie ! c'est toi qui m'as assassiné ! Arrêtez cette femme ! Ma sœur, c'est elle qui a assassiné votre Dieu ! — Je t'arrête ! cria-t-il en se précipitant sur elle ; je t'arrête au nom de la loi nouvelle ! » Mme Wheeler eut une grande frayeur ; elle s'enfuit. Moi-même, je n'étais pas très rassurée.

« Ma sœur, me dit-il, je vais te donner le signe de la rédemption, parce que je t'en juge *digne* ! L'infortuné avait sur son cœur une douzaine de *petites croix en paille*, entourées d'un *crêpe noir* et d'une *bandelette rouge.* Dessus étaient écrits ces mots — *Deuil et sang.* Il en prit une et me la donna, en disant : « Prends cette croix, mets-la sur ta poitrine et va par le monde annoncer *la loi nouvelle.* » Il mit un genou à terre, me prit la main et me la serra à me la briser, en me répétant : « Ma sœur, sèche tes larmes ; bientôt le *règne de Dieu* va remplacer le règne du diable. »

Sans doute, cette scène de folie ne diffère pas essentiellement des autres scènes de folie qui ont pour cadre les asiles d'aliénés, mais les circonstances exceptionnelles en augmentaient le caractère extraordinaire. Aussi Flora voyait-elle, en ce deuxième Chabrié, moins un insensé qu'un envoyé du ciel. Devant l'inquiétude des gardiens, elle affectait la tranquillité, et comme on

1. Cf. *Promenades dans Londres*, p. 253. « La seule femme socialiste que j'ai rencontrée à Londres. » C'était vraisemblablement la femme de T. M. Wheeler, qui fut quelque temps secrétaire général du parti chartiste. Cf. R. G. Gammage. — *History of the Chartist Movement*, 1837-1854, Londres et Newcastle, s. d.

voulait détacher de force cette main qui serrait la sienne, elle défendit qu'on irritât le pauvre fou.

Je sentais qu'il ne me ferait pas de mal. — Je le priai de lâcher ma main ; il m'obéit sans résistance et se prosterna tout à fait à terre, baisa le bas de ma robe, en répétant d'une voix entrecoupée par les larmes et les sanglots : « Oh ! la femme, c'est l'image de la Vierge sur la terre ! et les hommes la méconnaissent ! ils l'humilient... la traînent dans la boue ! — » Je m'échappai. — Moi aussi je pleurais.

Il ne faut point exagérer et dire, en souhaitant de rendre romanesque la réalité, que Flora Tristan n'aurait pas été l'apôtre que nous étudions, si l'aventure de Bedlam ne l'y avait déterminée. Mais il est certain que cette scène ne pouvait la laisser indifférente. La vie l'avait préparée ; le sort des malheureux, la servitude de la femme appelaient un libérateur. Une femme devait assurer ce rôle de Messie, idée partagée à cette époque par plusieurs esprits ; le fait d'être soudain désignée par ce mystique français, rencontré fortuitement dans un coin d'Angleterre et portant le nom de l'homme qui avait si vivement marqué dans sa vie intellectuelle et sentimentale, peut être jugé capital, quand on connaît le passé de Flora Tristan, son esprit et son temps. Comme aux âges bibliques, un prophète instruit des vérités divines choisissait, pour les révéler au monde, un successeur comme lui marqué d'un signe divin.

Quand, au bout d'un instant, Flora, repassant au fond du corridor, fixa de nouveau les yeux sur Chabrier, elle le vit « encore à la même place, à genoux, les mains jointes, le corps incliné et les yeux fixés sur sa grande croix étendue devant lui sur la dalle. Oh ! dans cette attitude, il était réellement beau ! Je crus voir un nouveau saint Jean ! »

Un nouveau saint Jean ! elle quitta Bedlam, ayant vu le précurseur du nouveau Christ que le Ciel l'invitait à être. Ce qu'il lui avait dit révélait un homme « dont la tête est remplie d'idées sociales, politiques et religieuses, et dont le cœur déborde d'amour pour ses semblables ». Dans ses propos, « beaucoup d'exaltation », mais des « éclairs de génie (1) ».

1. C'était bien un rénovateur et sa parole avait fait scandale dans le petit hôtel de la « cité » londonienne, comme celle de Jean-Baptiste dans le palais du roi Hérode. Un dimanche, au milieu du calme coutumier et

Dans sa réclusion, personne ne le réclamait ; « représentant de Dieu » et parlant « au nom de la loi nouvelle », il prononçait la déchéance des dogmes surannés. Flora Tristan avait rompu la monotonie de ces journées sans espérance. Il avait pu maintenant lui transmettre sa mission. Elle garderait sa foi et répandrait de par le monde les enseignements prophétiques et rénovateurs.

des lectures pieuses, empruntant le style puérilement terre à terre de la parabole évangélique, il avait, à brûle-pourpoint, demandé à l'hôtesse ce qu'elle faisait des vieux balais usés. « L'Anglaise, étonnée d'une semblable question, lui répondit qu'on les brûlait pour allumer le feu... parce qu'ils encombraient la maison inutilement. — Eh bien, femme, reprit-il, faites avec la *vieille loi* comme vous faites avec les *vieux balais* ; mettez-la au feu et ne laissez jamais envahir votre esprit par des idées, bonnes en leur temps, mais aujourd'hui usées. — Et en disant ces mots, il prit la *Bible* des mains de cette femme et la jeta au feu. »

Flora Tristan ajoute qu'il y eut presque une émeute dans le quartier, car les fanatiques voulaient se jeter sur l'impie, « mais le *fou-prophète* imposa à cette foule et par la puissance du regard et aussi par la puissance de ses bras, personne n'osa le toucher. »

DEUXIÈME PARTIE

LES ANNÉES D'APOSTOLAT

CHAPITRE PREMIER

La propagande dans les milieux parisiens. Les « Promenades dans Londres » (1840). L'« Union Ouvrière » (1843)

Les Promenades dans Londres parurent en 1840, chez Delloye, et non plus chez le célèbre Ladvocat, qui avait édité les *Pérégrinations d'une Paria* et *Méphis* (1).

Après les événements dramatiques qui avaient attiré l'attention du public, l'indifférence n'était plus possible à l'égard de Flora Tristan. Au lendemain des audiences de la Cour d'assises,

(1) Notons en passant que des difficultés avaient surgi entre cet éditeur et Flora Tristan, difficultés que le Tribunal de commerce avait été appelé à résoudre, le 31 août 1839. Elle réclamait à Ladvocat le paiement de trois billets à ordre, par lui souscrits en septembre 1838, à la suite d'un traité entre sa cliente et lui. Par ce traité, Flora Tristan s'engageait à remettre à Ladvocat les exemplaires restants des tomes I et II des *Pérégrinations*, déjà édités, avec promesse de lui livrer en novembre 1838 le manuscrit des tomes III et IV de cet ouvrage et deux autres romans intitulés l'un *Méphis* et l'autre *La Fille de Lima*. En cas de contestation entre les parties, elles videraient leurs différends devant arbitres-juges.

Or, à l'échéance des billets à ordre, Ladvocat n'en avait pas acquitté le montant et, d'autre part, Flora Tristan n'avait pas livré les manuscrits promis à la date indiquée. Sommations, mises en demeure avaient suivi les délais accordés et expirés. Enfin Flora Tristan avait fait assigner Ladvocat en paiement. Celui-ci demandait le renvoi devant des arbitres-juges comme convenu.

Ainsi fut décidé par le Tribunal, malgré les arguments de Flora Tristan ou plutôt de son agréé ; ce dernier alléguait d'abord que les billets à ordre représentaient la valeur des tomes I et II des *Pérégrinations* (ainsi que cela résultait de la valeur exprimée dans ces titres), ensuite « que Ladvocat se devait avant tout à sa signature ; que, d'ailleurs, ces billets étaient, à vrai dire, étrangers à l'objet principal du traité ; que c'était donc le cas de condamner le souscripteur à en payer le montant ». (*Le Droit*, 31 août 1839, n° 209).

On peut expliquer, par cette affaire litigieuse, le changement d'éditeur de Flora Tristan.

la presse avait de nouveau parlé de ses œuvres, peut-être avec ironie, mais avec intérêt. Ainsi le nouvel ouvrage ne pouvait passer inaperçu ; il fut accueilli favorablement.

Les qualités littéraires, un style vivant, souvent naïf, très expressif, se retrouvaient, comme dans les œuvres précédentes. Mais, cette fois encore, ce qui forçait l'attention, c'était la préoccupation sociale ou sociologique de l'auteur.

Si, dans les *Pérégrinations*, la relation d'aventures personnelles exprimait la misère d'une existence; si, dans *Méphis*, les situations romanesques et les tirades enflammées de héros fictifs prônaient des solutions imaginaires et idéalistes, dans les *Promenades*, les descriptions précises de la société anglaise contemporaine présentaient une critique âpre, courageuse, apitoyée, mais non sans espoir, de notre monde moderne.

On trouvait dans toute l'œuvre abondante de cet esprit féminin, mais énergique, autre chose qu'un sentimentalisme impuissant. Ce n'étaient plus les romans un peu trop candides, où le bonheur des peuples s'échafaude sous l'effort de princes déguisés, ce n'était plus le pédantisme inutile et sans méthode de réformateurs inconscients des réalités et dépourvus de tout bon sens ; c'était la mise en relief des imperfections humaines et sociales, la volonté de ne point voiler notre honte sous le mensonge des brillantes apparences, et la résolution de chercher le remède à nos maux dans l'observation sérieuse et parfois cruelle de leurs causes.

Après la préface très brève, un ami de Flora Tristan avait écrit une copieuse introduction, signée A. Z. et intitulée : « Coup d'œil sur l'Angleterre ».Cet écrivain anonyme, après trente ans de relations avec l'Angleterre, son gouvernement, ses pays tributaires, montre assurément une science profonde du sujet. L'idée générale qui se dégage de ces cinquante et une pages prépare l'esprit du lecteur aux conclusions de Flora Tristan : l'Angleterre est dirigée par une aristocratie puissante ; cette aristocratie ambitieuse, oppressive, fait de ce pays une sorte de tyran universel ; tous les Etats ont à pâtir de leurs traités avec l'Angleterre. Or, cela est d'autant plus stupide qu'ils pourraient se passer d'elle, mais qu'elle ne peut se passer d'eux. Le devoir et l'intérêt de toutes les nations serait de fonder la *réciprocité commerciale* sur *l'unité de droits* pour les produits de toute nature. Si l'Angleterre n'avait pas la folie de l'impérialisme, le monde

en serait bien plus tranquille. Mais l'aristocratie qui la mène est un néfaste fléau. Si Dieu suscitait un homme capable de guider le peuple rempli de courage et d'énergie, l'affranchissement serait certain : celui du peuple opprimé, celui des peuples en alarme.

C'est un jugement curieux et, en somme, la pensée, nouvellement exprimée, de Flora Tristan. Tout son livre, en effet, est conforme à cet aperçu sur la politique extérieure. Et ceci est d'autant plus intéressant que ce jugement sur l'Angleterre est formulé à une époque où deux courants d'opinion opposés font d'Albion le symbole de la philanthropie et du rigorisme et, en même temps, de l'égoïsme et de l'ambition perfide.

De plus, la France est son ennemie vaincue ; l'anglophobie est donc chez nous vivace et naturelle. Quelques esprits admirent la force de cette nation pieuse et avisée, dont la sagesse et l'esprit méthodique ont triomphé ; d'autres ne lui pardonnent point la chute de Napoléon terrassé ; ils se réjouissent intimement d'apprendre que ce peuple victorieux est faussement humanitaire et que sa vertu n'est pas.

Ceux-ci vont trouver dans les *Promenades* de Flora Tristan des pages pour les contenter. Mais ce n'est pas le but visé par elle. Sans doute, il est bon de démasquer la duplicité d'une nation qui aspire à conduire la morale de l'univers et qui n'est elle-même que vice et turpitude ; la répression de l'esclavage et de la traite n'est qu'habile prétexte à brimer sans cesse les autres nations ; les missionnaires eux-mêmes, leur Bible à la main, ne sont, en pays barbare, qu'insupportables agents de la domination britannique. Ces vérités sont bonnes à entendre pour ceux qui, pendant des dizaines d'années, vont subir l'inintelligente invasion des romans puérilement religieux d'outre-Manche

Mais ce qu'il faut surtout répandre par le monde, c'est une vérité plus générale, exempte de toute préoccupation nationaliste : le peuple des travailleurs, ce peuple de tout pays, est l'éternel opprimé par des maîtres partout pareils. En Angleterre plus qu'ailleurs, le spectacle est saisissant ; il est bon de prendre cet exemple typique ; mais n'oublions pas que c'est seulement un exemple et songeons qu'en tout lieu, la réforme sociale, vivement poursuivie, doit créer à nouveau un monde amélioré.

Certains critiques s'étonnèrent : on n'aurait pas attendu d'une femme un tel livre, qui, tout en étant peu coordonné, peu scien-

tifique, écrit au hasard des recherches et des émotions de chaque jour, n'en constituait pas moins, en ce qui touche l'Angleterre, un travail utile pour la science économique. Ces faits douloureux, étudiés avec patience, ces descriptions pleines d'une verve indignée, cette étude approfondie et raisonnée des milieux, des influences, tout cela respirait « une certaine probité forte qui ne « recule devant aucunes recherches et aucunes investigations. « L'investigation est courageuse, le jugement sévère. Les hardiesses de Mme Tristan, si elles sont inattendues dans une femme, « n'en sont pas moins utiles, et on ne peut leur donner que des « éloges en faveur de leur noble motif (1) ».

Le journal fouriériste, le *Nouveau Monde*, manifesta son admiration pour une telle œuvre. Quelques lignes élogieuses la recommandèrent en attirant l'attention des lecteurs sur les chapitres consacrés aux prisons, aux salles d'asile, aux ouvriers, au chartisme, à Robert Owen ; puis un copieux extrait fut publié sous ce titre : *Une visite aux Chambres du Parlement*; enfin, le rédacteur en chef, Jean Czynski, écrivit un long compte rendu, très élogieux, qui mettait en relief à la fois « le désir de faire le bien » dont était animée l'auteur et sa connaissance de la science sociale : ainsi douée, Flora serait forcée tôt ou tard de se joindre aux disciples de Fourier auxquels elle se défendait d'appartenir non plus qu'à ceux de Saint-Simon (2). « Mme Tristan, concluait-il, a « bien mérité du peuple anglais en dévoilant la misère et toutes « les plaies sociales qui rongent la capitale de la Grande-Bretagne. Nous attendons qu'une dame anglaise, pour lui témoigner « sa reconnaissance, rende le même service au peuple français « en publiant ses *Promenades dans Paris.* »

Il semble que ce livre ait frappé surtout par le courage avec lequel l'auteur s'efforçait de considérer la réalité et de relater véridiquement ses impressions sur cette Angleterre « fastueuse et déguenillée, débauchée et bigote (3) » que les écrivains découvrent à cette époque.

1. Critique des *Promenades dans Londres*, par Al. R... (*Revue du Progrès*, 1er octobre 1840.)
2. *Le Nouveau Monde*, numéros des 21 mai, 4 et 11 juin, 11 juillet 1840.
3. Cf. les quelques lignes élogieuses que consacrait aux *Promenades dans Londres* Richard Lahautière, directeur de *la Fraternité* qui, dans son numéro d'octobre 1841, publiait un chapitre du livre sous ce titre : *Quartier des Irlandais à Londres.*

En définitive, on peut dire que le livre eut un certain succès et surtout valut à Flora Tristan une réputation d'auteur sérieux que ni les *Pérégrinations* ni *Méphis* ne lui avaient attirée. Elle n'en continua pas moins à demeurer indépendante de tout parti, mais cette indépendance qu'elle garda toute sa vie ne l'empêche pas de rechercher les milieux les plus favorables aux idées qui, dès ce moment, se précisent dans son esprit. Peut-être dix ans plus tôt l'effort d'organisation saint-simonien l'eût-il attirée et retenue ; en 1840, ce sont les disciples de Fourier dont elle se rapproche, tout au moins pour encourager leurs tentatives : ils fondent à Paris et aussi en province des « boulangeries véridiques », sorte de coopératives ; Flora assistant à l'une de leurs réunions fait partie des personnes « qui se sont chargées de grouper des consommateurs (1) ». Les disciples de Fourier vers la fin de l'année 1840 signalent au nombre de leurs souscripteurs « l'auteur des *Promenades dans Londres* » (2). Cette désignation est employée à plusieurs reprises ; et elle est peut-être significative.

Les Promenades dans Londres eurent deux éditions identiques la même année et deux ans plus tard, en 1842, deux nouvelles éditions en étaient encore publiées, dont l'une, extrêmement rare aujourd'hui, sous le titre de *La Ville Monstre* (3).

L'autre édition de 1842 était une édition populaire, d'un format plus petit et d'un prix moins élevé. Le « Coup d'œil sur l'Angleterre », signé A. Z., était remplacé par une nouvelle introduction du même auteur, intitulée : *De la politique anglaise* (4).

Si tout dans cet ouvrage ne montrait nettement la pensée de l'auteur, la préface supplémentaire de l'édition populaire suffirait à l'indiquer. Les premières lignes de cette « Dédicace aux classes ouvrières » sont explicites : « Travailleurs, c'est à vous *tous* et *toutes* que je dédie mon livre ; c'est pour vous instruire sur votre position que je l'ai écrit : donc, il vous appartient. »

1. Cf. *Le Nouveau Monde*, 21 mai 1840.
2. *Le Nouveau Monde*, 1er décembre 1840.
3. *La Ville Monstre*, par MADAME FLORA TRISTAN, 2e édition, 1842. Même éditeur ; mais cette édition sort de l'Imprimerie d'Amédée Saintin, 38, rue Saint-Jacques, tandis que *Promenades dans Londres* est de l'Imprimerie L. Bouchard-Huzard, 7, rue de l'Éperon. — *La Ville Monstre* n'est pas à la Bibliothèque Nationale.
4. Cette édition populaire est rare également.

Et parlant à peine, et comme exemple seulement, de l'Angleterre, Flora insiste sur le malheureux sort des prolétaires de tout pays et ses exhortations ne se limitent pas aux frontières d'une nation. « C'est un cri de pitié, d'indignation en faveur du peuple anglais », écrivait Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve (1). C'est exact, mais on voit clairement qu'il s'agit de projeter un flot de lumière sur le prolétariat du monde entier ; et tout d'abord les travailleurs doivent connaître la situation de leurs frères.

*
* *

Il fallait pénétrer les masses, mettre à la portée des prolétaires ce livre qui plaidait leur cause. Un tel effort, d'ailleurs, ne les laissa pas indifférents. A juste titre, cette époque, en France, est demeurée célèbre pour le mouvement d'émancipation naissant qui agitait les milieux ouvriers. Nombreux étaient ses inspirateurs ; il suffit d'ouvrir presque au hasard une histoire de ces années pour rencontrer leurs noms à chaque page : penseurs et poètes, hommes politiques et philosophes, les La Mennais, les Louis Blanc, les Victor Hugo, les George Sand préparaient les voies nouvelles et annonçaient des transformations sociales encore indéfinies. Ce n'était ni l'idéologie déiste, humanitaire et naturiste qui précéda 89 et qu'inspirait la philosophie du XVIIIe siècle, ni le socialisme plus pratique et plus agissant de notre époque, justement préoccupé de réalisations positives. D'une foule prolétaire encore ignorante, habituée aux agitations incessantes des régimes successifs et des guerres nombreuses, une élite se dressait, préoccupée de l'évolution populaire, bercée des souvenirs de trois révolutions, sollicitée pour de grandes choses indécises par les envolées vivifiantes du romantisme et les tirades sentimentales et mystiques de romans humanitaires. Qui dira jamais les sources complètes du socialisme sentimental ?

Mais le socialisme « petit bourgeois » — comme le ridiculisera Marx — n'est pas seul à occuper les esprits. La question ouvrière

1. « Madame Tristan m'a envoyé ici ses *Promenades dans Londres*, nouvelle édition corrigée. C'est un cri de pitié, d'indignation en faveur du peuple anglais. Comme cela manque de goût et de délicatesse, vous ne sauriez le lire. Dites-moi si elle a envoyé quelques exemplaires à Marie [Mme d'Agout, Daniel Stern], car elle s'adresse aux femmes pour les placer... » (*Lettres d'*H. ALLART DE MÉRITENS *à Sainte-Beuve* éditées par Léon Séché.) Paris, 1908.

se posait avec intensité. Les ouvriers intelligents et résolus à agir exposaient de leur mieux leurs idées, presque tout à fait précisées. « ...Je trouve, écrivait Béranger, qu'il y a plus de bon sens « dans le petit journal *L'Atelier*, que de braves ouvriers font « paraître tous les mois et rédigent entre eux. Mais vous savez, « comme je suis *terre à terre, sens commun* et bête pour tout dire « en un mot (1) ... »

Ces ouvriers de *L'Atelier* ou de la *Ruche populaire* étaient des précurseurs, et certains se retrouvèrent encore parmi les plus zélés propagandistes, quand, vingt ans plus tard, fut patiemment élaborée l'Association Internationale des Travailleurs.

A ces hommes intelligents, la plupart loyaux et désintéressés, les pages vibrantes de Flora Tristan apportèrent un aliment instamment désiré. Vinçard, un des meilleurs d'entre eux, consacra, dans la *Ruche populaire*, dès 1840, un article sérieux et sincère aux *Promenades dans Londres*. L'éloge de l'ouvrage se doublait d'un éloge de son auteur, cette « noble femme », à laquelle il reprochait, cependant, et non sans raison, certains développements inutiles. « Cet ouvrage grand et digne doit rapporter et rapportera à son auteur sympathie, gloire et amour (2). » Quel réconfort, pour l'apôtre à ses débuts, de rencontrer bon accueil chez ses « frères malheureux » ! Etait-ce donc vrai qu'elle arrivait à son heure, au moment où l'essor final devait être donné par l'envoyée du ciel ? Partout deux idées dominaient : l'organisation du travail, l'association. Peut-être les efforts des seuls travailleurs tendant à ce double but amèneront-ils l'amélioration de leur sort ? Malheureux en France, malheureux en Angleterre, malheureux en tout lieu, pourquoi ces misérables, convaincus de leur détresse et à demi conscients de leur devoir d'y mettre fin, ne cherchent-ils pas en eux-mêmes le remède à leurs interminables maux ? La misère est le plus visible des liens : patrie, famille, religion peuvent varier, la pauvreté et ses conséquences douloureuses sont les mêmes partout. L'union de tous ces parias s'impose. Il faut la leur prêcher, il faut aussi leur indiquer comment ils peuvent la réaliser.

1. Lettre de Béranger, 6 décembre 1837. Cf. : Hortense Allart de Meritens : *Derniers enchantements de Prudence*. Paris, 1873, 2ᵉ édition, p. 291.

2. *La Ruche Populaire*, août 1840, page 8. Cette revue paraissait depuis 1839, rédigée et publiée par des ouvriers.

Telle est l'idée toute simple qui germa dans l'esprit de Flora Tristan. Et tandis qu'elle prenait contact par ses livres avec les travailleurs qui les lisaient, elle étudiait elle-même de nombreux ouvrages sur la question ouvrière.

Elle n'avait cependant pas renoncé à la vie mondaine pour entreprendre sa propagande. A cette époque précisément, tel chroniqueur la signalait dans les bals (1) et « *Les belles femmes de Paris* » la comptait au nombre de ses plus intéressants portraits (2). On peut juger de son physique par le très fin crayon du peintre Jules Laure, son ami, dont nous avons pu voir l'original (3) et qui fut reproduit plus tard dans une gravure populaire. C'est une évocation charmante de tout un monde passé : les manches à ballon, le « camail » posé sur un corsage plat, les flots de cheveux bouclés tombant sur les épaules et encadrant le visage, l'expression de la bouche mignonne et des yeux, à la fois candides et curieux, qui ont pourtant un regard énergique malgré sa douceur. Cette expression charmeuse, nous la retrouvons dans le portrait publié par la *Galerie de la Presse* et que le *Charivari* reproduisit (4). Mais l'attitude pensive et le regard un peu triste lui donnent une délicatesse presque maladive. Tous les témoignages du temps sont d'accord pour célébrer cette beauté qui attirait tous les hommages : « Elle était admirablement jolie, écrivait Jules Janin, si ces deux mots *admirable* et *jolie* peuvent aller de compagnie. D'une taille élégante et souple, d'un air de tête fier et vif, les yeux remplis des feux de l'Orient, une longue chevelure noire qui lui pouvait servir de manteau,

1. Le jeune Parisien digne de ce nom doit avoir dansé avec elle « dans un raout de Jules Janin ». Cf. la curieuse fantaisie d'ADOLPHE MICHEL, *Le Parisien en Province*, dans « *l'Album d'Avignon*, recueil d'intérêt social et littéraire », publié par un des rédacteurs du *Messager de Vaucluse*, 1839, II, p. 76.

2. Lettre XXII à Mme Flora Tristan signée**** et datée du 2 décembre 1839 ; lettre sans intérêt, mais suivie d'un portrait de Flora Tristan, très belle, par l'ex-abbé Constant. *Les belles femmes de Paris et de la Province accompagnées de lettres aux belles femmes*, par MM. DE BALZAC, le comte DE BEAUVOIR, Théophile GAUTIER, Gérard DE NERVAL, Arsène HOUSSAYE, Victor HUGO, Jules JANIN, Alphonse KARR, Jules SANDEAU, Mme Emile DE GIRARDIN, DE NARBONNE, etc..., 2e série, 2e livraison, Paris, 1840.

3. Il est entre les mains de la famille d'Eléonore Blanc, que je remercie vivement de son aimable accueil. On verra plus loin la place qu'a tenue Eléonore Blanc dans les dernières années de Flora Tristan.

4. *Le Charivari*, 22 février 1839 ; une notice de six lignes accompagne le portrait. — Le *Siècle* du 26 février le signale comme très ressemblant.

ce beau teint olivâtre aux reflets éclatants, quand la jeunesse et l'esprit se mêlent sur cette joue ardente à tout brûler, les dents blanches, fines, agaçantes, régulières, beaucoup de grâce dans le maintien, de fermeté dans la démarche, d'austérité dans le costume : toute jeune qu'elle était, on comprenait tout de suite qu'elle ne s'inquiétait plus de plaire ou d'être trouvée belle ; c'était pour elle une émotion oubliée ou méprisée... Rien qu'à la voir, l'œil brillant, repliée dans son fauteuil, comme une couleuvre au soleil, vous eussiez deviné qu'elle appartenait aux lointaines origines, qu'elle était la fille des rayons et des ombres, qu'elle était une enfant des pays chauds, enfant perdue dans les pays du Nord (1). »

C'est aussi à la même époque que se rapporte le témoignage de Fée, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, lequel la vit en 1843 et garda de son entretien avec elle une charmante impression ; il fut également frappé par sa beauté et par la qualité de son esprit, par son expression bienveillante, par sa grande sensibilité, par sa parole facile, sa voix douce, aisément émue, qui se taisait pour faire place à des larmes silencieuses quand un contradicteur trop tenace avait réfuté tous les arguments et conduit aux conclusions pessimistes cette âme éprise d'un idéalisme plein d'espérance (2).

Telle elle apparaissait, séduisante et désirable, dans le monde ; telle on la trouvait encore dans son appartement, recevant dans son salon de la rue du Bac (où elle habitait toujours, mais au

1. *La Sylphide*, 5 janvier 1845, page 4. *Mme Flora Tristan*, par Jules Janin. — Cet article est reproduit dans *le Voleur* des 25 et 30 janvier 1845.

2. « ...Elle avait 36 ans. Ses yeux étaient restés fort beaux ainsi que son front. De longues boucles de cheveux noirs un peu mêlés descendaient jusque sur les épaules et lui donnaient un air étrange, auquel on s'accoutumait assez vite. Sa physionomie mobile, toujours animée par la bienveillance, plaisait à la première vue. Elle avait la voix douce et la parole facile ; elle racontait bien et d'une manière piquante, faisant preuve d'instruction et de finesse. Sensible à l'excès, elle avait souvent des larmes dans la voix quand elle parlait du dévouement, de la charité, de l'amitié et surtout des souffrances qu'elle ne pouvait soulager. Nature bonne et aimante, elle était restée primitive ; l'agitation de sa vie, ses malheurs, ses voyages, son ambition de femme de lettres, les déceptions de la vanité, la fuite de sa jeunesse n'avaient pu agir sur cet excellent naturel. Le cœur l'avait égarée, mais on sentait en l'étudiant que le cœur la sauverait... » Fée. — *Voyage autour de ma bibliothèque*, pages 105 à 115 (Paris, Berger-Levrault, 1856). B-N : Inventaire Z 48765.

nº 89 et non plus au nº 100 *bis*) des personnalités bien diverses, éprises de son idéal et désireuses d'améliorer le sort des malheureux. Elle n'était pourtant pas riche à ce moment : « ...Non « seulement je ne suis pas riche comme vous paraissez le croire, « écrit-elle à Enfantin en 1843, mais je pourrais même dire que « je suis *pauvre*, si avec ma frugalité native et systématique, je « pouvais jamais redouter la pauvreté (1) ! » La même lettre nous apprend qu'Ernest et Aline Chazal (ou plutôt Tristan) sont ouvriers eux-mêmes : « J'ai fait de mes deux enfants des « ouvriers travaillant de leurs mains », et nous savons, d'autre part, qu'Aline était, en effet, modiste (2). L'appartement qu'elle occupait ne devait pas être d'un prix très élevé, il était probablement situé aux derniers étages de la maison, puisqu'elle découvrait de sa fenêtre les tours de Saint-Sulpice (3).

Arnold Ruge, le jeune hégélien allemand, qui, avec Herwegh, Karl Marx et quelques autres, publiait à Paris les *Annales franco-allemandes*, nous l'a montrée dirigeant avec autorité, et non sans parti pris, les discussions sociales et socialistes entre philosophes, ouvriers, militants, socialistes ou gens de lettres (4). « Elle parlait en s'animant par degrés, ajoute Jules Janin, puis, tout d'un coup, elle redevenait pensive... ; elle avait des aperçus très vrais sur le monde extérieur, mais bientôt les nuages du rêve tout éveillé et le fabuleux labyrinthe des châteaux en Espagne, venaient briser cet éclair de raison. »

Elle eût été peu flattée de ce jugement, elle qui se piquait

1. Lettre inédite de Flora Tristan à Enfantin. Bibliothèque de l'Arsenal, Carton 7613 (39).

2. Cf. la première liste des souscripteurs de l'*Union ouvrière*, où figure « Mlle Aline Chazal, modiste » (voir aux annexes ci-après), *Union Ouvrière*, par Mme Flora TRISTAN, 1843, p. XVI. — Cf. aussi George SAND. Lettre à Ed. de Pompéry de janvier 1845. *Correspondance* II, 331 (citée plus loin, p. 285).

3. Cf. *Union ouvrière*, p. VIII. Une note manuscrite trouvée dans les papiers de Flora Tristan (vraisemblablement écrite par sa domestique) indique de modestes dépenses, encore qu'il soit difficile de discerner si elles sont évaluées en sous, en francs, en centimes, le total ne correspondant à aucune de ces unités ; il semble pourtant qu'il s'agisse de sous : « pain 4, beurre 5, charbon 10, salade 3, œuf 2, sucre 142 ; pain 4, lettre 12, salade 2 ; beurre 5, salade 3 ; pain 4 ; lait 2 ; lettre 6 ; 4 f. 14 ».

4. ARNOLD RUGE, *Briefwechsel und Tagebuchblætter* (Berlin, 1886), I, p. 325. — et : *Zwei Jahre in Paris*, Leipzig, 1846. — Chapitre XIX : Flora Tristan et l'Union ouvrière.

d'être raisonnable et exempte de tout utopisme. C'était en examinant elle-même les milieux à améliorer et en étudiant attentivement les œuvres des réformateurs et des économistes qu'elle élaborait son plan et découvrait le remède aux maux de l'humanité. Qu'y avait-il d'utopique dans cette idée que les travailleurs unis amélioreraient leur sort ?

Ce qui peut paraître étrange, ce n'est pas la conception de l'œuvre à accomplir, mais l'assurance mystique d'en avoir été chargée par le ciel : « La personnalité de Flora, écrivait l'abbé « Constant (1), s'était tellement exaltée dans la lutte qu'à ses « yeux même, elle était passée à l'état de mythe, elle se croyait « la femme-Messie ; après avoir lutté comme un démon, elle « rêvait la transfiguration du martyre pour s'envoler au ciel « sur les ailes d'un ange... » L'exaltation du fou de Bedlam n'était peut-être pas étrangère à ce mysticisme.

D'ailleurs, l'intervention divine de la femme-Messie est conforme à l'esprit du temps. De même que la question ouvrière, dans le socialisme moderne, a voulu dépouiller le sentimentalisme de 1840 pour se ramener à un programme positif, de même le féminisme contemporain formule, en ce XXe siècle, des revendications précises, sans faire intervenir le mysticisme du siècle dernier, qu'elle a sainement rejeté. Tous les réformateurs alors ont façonné une femme nouvelle, dont plusieurs ont cru pouvoir déterminer le rôle avec certitude. Pour lui rendre, dans la société, la place que la lâcheté masculine et les préjugés humains lui ont enlevée, une femme sera l'artisan de cette réhabilitation. Et sa haute valeur inaccoutumée montrera suffisamment ce que peut le sexe jusqu'ici prétendu faible. Telle est l'idée assez répandue à cette époque. On voit qu'elle n'est pas différente des déclamations entendues par Flora chez les fous de Londres.

Plusieurs réformateurs l'ont prêchée sans hésitation, et, parmi eux, le sculpteur Ganneau, le fondateur de l'*évadisme* (mot composé des premiers noms humains Eve et Adam), religion fondée sur l'idée même des deux sexes égaux et de la femme affranchie

1. *L'émancipation de la femme ou le testament de la Paria*, ouvrage posthume de Mme Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant, Paris, 1846. — Selon le lexicographe et bibliophile Quérard, ce livre est entièrement de l'abbé Constant. (Quérard, *Les supercheries littéraires dévoilées*. Paris, 1870, t. III, p. 855.)

« par le culte de l'amour et l'honneur que Ganneau rendait à son titre de mère (1) ».

Les saint-simoniens sont aussi pénétrés de cette idée que la femme, jouant son rôle social, va rénover l'humanité. Ayant dans Enfantin trouvé le *Père*, ils ont cherché la *Mère*, pendant des années, et, quand ils sont partis pour l'Egypte, c'est avec l'espoir que, dans cet Orient magique, d'où tant de choses sont venues, ils vont découvrir la femme-type, digne pendant du père Enfantin (2).

Il n'est donc pas du tout étonnant que Flora Tristan, hantée par les préoccupations sociales que nous savons, et, en outre, désignée dans les circonstances extraordinaires qu'on a vues, ait cru à sa prédestination mystérieuse.

C'est dans cette croyance qu'elle peut sembler étrange et non dans le but qu'elle vise ou dans les moyens employés pour l'atteindre.

1. Quérard, *ibid.*; p. 114. — Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'évadisme et son fondateur Ganneau qui se nomma lui-même le *Mapah*, mot composé des deux premières syllabes de *ma*man et de *pa*pa. Des hommes de valeur prirent le Mapah au sérieux. On trouve de curieux détails sur lui dans la *France mystique* d'*Erdan* (Paris, 1855, 2 volumes in-8°) et une intéressante notice dans le grand Larousse. Cf. aussi les amusantes tirades de Louis Reybaud à ce sujet dans : *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, Paris, 1843 ; les détails donnés par Alexandre Dumas père dans ses *Mémoires*, qu'il ne faut d'ailleurs accepter que sous toute réserve et qui ne sont complets que dans l'édition primitive, c'est-à-dire dans *la Presse* d'Emile de Girardin où ils paraissaient en feuilleton ; — les quelques pages que Champfleury a consacrées au Mapah dans ses *Vignettes romantiques*, Paris, p. 232 et ss. et dont les illustrations dues à Gigoux sont curieuses. — Cf. enfin les références que donne l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, passim (Table générale).

2. Une confusion relative à Flora Tristan me semble née de cette idée saint-simonienne, combinée avec l'idée de Ganneau. Charles Morice, dans un précieux et intéressant article sur le peintre Gauguin, a, en effet, écrit de Flora Tristan qu' « en collaboration avec le père Enfantin, elle fonda une « certaine religion, la religion de *Mapa*, dont Enfantin aurait été le Dieu Pa « et elle la déesse Ma ». (*Mercure de France*, octobre 1903, p. 100. Charles Morice : *Paul Gauguin.*) C'est tout à fait inexact.

Rappelons à ce sujet que les saint-simoniens avaient pensé à faire de George Sand la Mère tant souhaitée. George Sand refusa les propositions que Guéroult vint lui faire au nom de la Famille saint-simonienne, mais elle se montra dès lors plus sympathique à la doctrine. — Cf. sur ce point Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres* (Plon, 3 vol., t. II, p. 184). Cf. également Moselly. — *George Sand*, Paris (Nilsson), s. d., p. 105.

Le but, on peut le ramener à une formule : les travailleurs nombreux et opprimés doivent s'unir, sans distinction de métier ou de patrie, pour conquérir sur les autres *classes* le droit à la vie ; leur union seule suffira, nulle violence ne sera nécessaire, leur utilité est absolue ; étant indispensables à la nation, ils doivent avoir quelque part dans son organisation et dans son gouvernement.

Alors, de cette idée longuement méditée, qui dans une âme sensible, curieuse, énergique, provoquait l'ivresse troublante du raisonnement découvert et suivi, de ce principe, que toute lecture confirmait et dont tout spectacle renforçait l'évidence, naquit, après bien des efforts, bien des conversations, bien des études, bien des émotions, ce petit livre, *Union Ouvrière*, source de mille espoirs, le plus catégorique résumé jusqu'alors des catéchismes révolutionnaires, puisqu'il posait, en principe évident et sans contredire la tendre philanthropie de son auteur pacifique : *la lutte des classes.*

Ainsi, quatre ans avant l'illustre « Manifeste Communiste », qui devait laisser à ses auteurs Karl Marx et Engels la glorieuse réputation d'avoir fondé le socialisme scientifique, Flora Tristan dénonçait cette lutte. La classe ouvrière, à en juger par le spectacle qu'offrent la France et l'Angleterre, n'est nulle part organisée. En France particulièrement, où n'est même pas passé le courant puissant du chartisme, les ouvriers vivent, croupissent dans une misère ignorante et maladive. Les efforts qu'ils ont tentés en obéissant à la tradition plutôt qu'en faisant preuve d'initiative raisonnable les ont amenés à des essais insuffisants et même néfastes. C'est ainsi que le compagnonnage, qui devrait être une institution de solidarité mutuelle, a abouti à des divisions haineuses entre ouvriers de métiers différents, ils se battent et même s'entre-tuent ; les cabaretiers les exploitent indignement ; rien n'est réalisé de cette idée fraternelle qui pourrait régénérer le prolétariat. Plusieurs ouvriers-écrivains l'ont compris et ont souhaité des réformes indiquées par eux (1). Mais toutes seront vaines ; il faut un plan d'ensemble, un plan d'union générale qui réalisera la classe ouvrière, l'organisera et lui donnera, avec la

1. Agricol Perdiguier : *Le livre du Compagnonage* ; — Gosset : *Projet de régénération du compagnonage* ; — F. Moreau : *Un mot sur le compagnonage ou le guide de l'ouvrier sur le tour de France* (1841) et plus tard : *De la réforme des abus du compagnonage et de l'amélioration du sort des tra-*

puissance, la possibilité de réclamer son droit au travail, son droit à l'instruction, son droit à la représentation devant le pays : c'est donc « l'émancipation du quatrième état » (comme on dira plus tard) que Flora préconise et non cette vague entr'-aide mutuelle en cas de maladie, de chômage ou d'accident, que les réformateurs ouvriers conseillent. Les sociétés créées pour ce but mutualiste sont, dans l'état actuel, d'indispensables remèdes contre la misère ; mais il ne s'agit pas de soulager et d'adoucir, il faut extirper la misère.

La division étant la cause de ce mal, — la misère, — celle-ci disparaîtra si la cause cesse. Le remède sera donc *l'union universelle des ouvriers et ouvrières.* « Elle a pour but : 1° de constituer l'unité compacte, indissoluble de la classe ouvrière ; 2° de rendre, au moyen d'une cotisation volontaire donnée par chaque ouvrier, l'Union ouvrière propriétaire d'un capital énorme ; 3° d'acquérir, au moyen de ce capital, une puissance réelle, celle de l'argent ; 4° au moyen de cette puissance, de prévenir la misère et d'extirper le mal dans sa racine, en donnant aux enfants de la classe ouvrière une éducation solide, rationnelle, capable d'en faire des hommes et des femmes instruits, raisonnables, intelligents et habiles dans leurs professions ; 5° de récompenser le travail tel qu'il doit l'être, grandement et dignement (1). »

La chose est possible si l'on compte les sept ou huit millions d'ouvriers de la France qui, à deux francs par tête, peuvent donner quatorze millions par an ; et cette cotisation pourrait être plus forte. Une telle somme n'est rien dans le fonctionnement d'une grande machine comme un gouvernement. Mais appliquée à un objet spécial et employée avec ordre, économie et intelligence, elle représente une richesse énorme. « L'Union ouvrière acquerrait ainsi une puissance réelle, celle que donne l'argent. » L'exemple de l'Irlande est instructif : animées par l'esprit vivant d'O'Connell, les populations de ce pays ont su, par cotisations volontaires, constituer une fortune, largement rétribuer leur représentant au Parlement et assurer ainsi la défense de leurs

vailleurs (1843) ; — Adolphe Boyer : *De l'état des ouvriers et de son amélioration par l'organisation du travail* (1841).

Voir plus loin les développements relatifs à ces réformateurs ouvriers. — On remarquera que ni Perdiguier, ni Moreau, ni Gosset ne redoublent l'*n* dans le mot compagnonnage.

1. *Union ouvrière*, op. cit., page 18.

intérêts. La classe ouvrière unie pourra de même se faire représenter et assurer ses droits.

Des comités seront établis, par l'Union ouvrière, dans les principales villes des différents pays d'Europe et nommeront un comité central. Par ces comités de correspondance, les ouvriers et ouvrières de toutes les nations européennes pourront se faire inscrire sur les registres de l'Union ouvrière comme membres. N'est-ce point de façon analogue que se constituent les *groupements dispersés*, tels que les religions, qui comptent un si grand nombre d'hommes unis, qui ne se connaissent même pas ?

Se constituer en classe, tel est le premier pas ; constituée, la classe saura conquérir son indépendance, comme en 89 la classe bourgeoise a conquis la sienne. Quel bel et noble exemple ont donné, pendant plus de deux cents ans, les bourgeois luttant « avec courage et acharnement contre les privilèges de la noblesse « et pour le triomphe de leurs droits » ! Mais reconnaissant pour tous l'égalité de droit, ils ont, en fait, accaparé les bénéfices et avantages de cette conquête, qu'ils n'ont pu poursuivre que par l'appui du peuple, lequel fut le BRAS, s'ils furent la TÊTE. Et depuis sa constitution, la classe bourgeoise a su affirmer sa puissance, prononcer la déchéance de ses rois, en choisir un autre et l'élire sans prendre conseil du reste de la nation, se représenter ensuite « elle-même à la Chambre et devant la nation, non pour « y défendre ses intérêts, car personne ne les menace, mais pour « *imposer* aux 25 millions de prolétaires ses subordonnés, ses « conditions ».

Elle impose son bon plaisir comme le fit jadis la classe noble. La classe ouvrière, la plus nombreuse, la plus utile, constituée, formant une union, une unité, doit apparaître à son tour, succédant à la classe bourgeoise et à la classe noble, réclamer auprès des bourgeois son droit au travail et à l'organisation du travail, et se faire écouter.

Telle est la substance du livre que Flora Tristan offrit au public en 1843. L'organisation de l'Union ouvrière était, en outre, prévue dans ses détails, et l'on trouvera dans cette lecture des enseignements précieux. Certaines considérations d'ordre matériel retenaient l'attention ; c'est ainsi que la construction des Palais de l'Union ouvrière destinés aux vieillards, aux blessés, aux enfants entraînait des développements abondant en précisions. Les conseils les plus moraux, les plus sérieux, les plus judi-

cieux étaient donnés aux travailleurs ; un long chapitre plaidait la cause de la femme. Enfin sans ménager les amours-propres, sans reculer devant les vérités, Flora Tristan, après avoir donné le modèle des divers « appels » que les ouvriers devraient adresser au roi, au clergé catholique, à la noblesse, aux chefs d'usines, aux financiers, aux propriétaires, aux bourgeois, aux femmes de tous les pays, consacrait quelques pages à avertir les bourgeois de leur devoir, à les conseiller suivant leur intérêt : il n'était que temps de faire, de soi-même, une place aux ouvriers ; sinon ils sauraient bien la prendre et, manquant d'instruction, de sagesse, de bienveillance, puisque jusqu'ici la vie leur aurait refusé ces vertus, ils iraient infiniment loin, conduits par des meneurs politiques. La brutalité, l'injustice déchaînées engendreraient « le désordre, la souffrance, la misère, la douleur *pour tous* ».

Ce petit livre, s'il pouvait avoir quelque influence, donnerait à tous, au contraire, la bonne volonté, la justice, le bonheur et sauverait les déshérités du monde (1).

Mais il ne suffisait pas de le penser et de l'écrire, il fallait le répandre dans le public et le mettre à la portée des ouvriers.

1. Pour donner une faible idée de cette œuvre originale, il n'est pas inutile de reproduire ici le *sommaire* des instructions détaillées et méticuleuses, qui permettront l'Union Universelle :

« 1° Comment les ouvriers doivent procéder pour constituer l'Union ouvrière. — II. Comment l'Union ouvrière doit procéder au point de vue matériel. — III. Au point de vue intellectuel. — IV. Emploi des fonds. — V. Construction des Palais. — VI. Conditions d'admission dans les palais, pour les vieillards, les blessés et les enfants. — VII. Organisation du travail dans les Palais. — VIII. Education morale, intellectuelle et professionnelle à donner aux enfants. — IX. Résultats que devra avoir nécessairement cette éducation. » (Cf. *Union ouvrière*, op. cit., p. 73.)

Voici, en outre, comment Flora Tristan elle-même résumait son livre :

Résumé des idées contenues dans ce Livre et dont le but est de :

1° Constituer la classe ouvrière au moyen d'une Union compacte, solide et indissoluble.

2° Faire représenter la classe ouvrière devant la nation par un défenseur choisi par l'Union ouvrière et salarié par elle, afin qu'il soit bien constaté que cette classe a *son droit d'être*, et que les autres classes l'acceptent.

3° Réclamer, *au nom du droit*, contre les empiètements et les privilèges.

4° Faire reconnaître la *légitimité de la propriété des bras*. (En France, 25 millions de prolétaires n'ont pour toute propriété que *leurs bras*.)

5° Faire reconnaître la légitimité *du droit au travail* pour *tous* et pour *toutes*.

6° Examiner la possibilité d'*organiser le travail* dans l'état social actuel.

7° Elever dans chaque département des Palais de l'Union ouvrière où

Avant tout, Flora Tristan eût voulu les associer à son œuvre. C'était d'ailleurs conforme à cet évangile ; n'y trouve-t-on pas, en substance, la vérité première dont la formule fera plus tard fortune : l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ? L'accueil que le journal ouvrier *La Ruche* avait, comme on l'a vu, fait aux *Promenades dans Londres* semblait promettre un accord facile entre les travailleurs d'élite et celle qui voulait être leur collaboratrice tutélaire. D'ailleurs ne reconnaissait-elle pas que son inspiration était due à la lecture de trois auteurs ouvriers ? C'étaient Agricol Perdiguier, ouvrier menuisier, auteur du *Livre du Compagnonage* ; Pierre Moreau, ouvrier serrurier, qui avait écrit : *Un mot sur le Compagnonage ou le guide de l'ouvrier sur le tour de France* ; Gosset, ouvrier forgeron, qui venait de publier, en 1842, son *Projet de régénération de Compagnonage* (il allait encore faire paraître en 1843 ses *Détails sur quelques compagnons-forgerons*) (1).

Elle entra donc en rapports avec ces hommes dont elle pouvait espérer la sympathie. L'ordre de ses démarches ne nous est pas exactement connu, mais il semble qu'elle écrivit à tous les trois, à peu près à la même date, ainsi qu'à Vinçard, l'ancien saint-simonien, auteur de l'article paru dans *La Ruche*. La réponse de Gosset et celle de Moreau (22 et 23 janvier 1843) laissent deviner que Flora Tristan leur avait parlé de leurs brochures respectives. Elle jugea ces lettres avec une certaine sévérité : celle de Gosset lui semblait empreinte de fausse modestie, d'obséquiosité, de vanité ; celle de Moreau « d'une sécheresse désespérante (2) ».

Celui-ci habitait Auxerre, elle ne pouvait guère causer avec lui ; elle pouvait seulement profiter de ses remarques et de ses ren-

l'on instruira les enfants de la classe ouvrière intellectuellement et professionnellement, et où seront admis les ouvriers et ouvrières *blessés en travaillant*, et ceux qui sont infirmes ou vieux.

8° Reconnaître l'urgente nécessité de donner aux *femmes du peuple* une éducation morale, intellectuelle et professionnelle, afin qu'elles deviennent les agents moralisateurs *des hommes du peuple*.

9° Reconnaître, *en principe, l'égalité en droit* de l'homme et de la femme comme étant l'unique moyen de constituer l'Unité humaine (Cf. *Union ouvrière*, op. cit., p. 108).

1. Flora Tristan rend hommage à ses trois inspirateurs dans un premier chapitre ; elle ne donne pas le titre de la brochure de Pierre Moreau.

2. Commentaire griffonné sur les lettres mêmes de ces deux correspondants (inédit).

seignements dont nous reparlerons plus loin. C'est donc chez Gosset, « le père des forgerons », qu'elle fit ses débuts, le 4 février 1843. L'Assemblée, qui était décidée pour ce jour-là, ne fut pas nombreuse ; pourtant plusieurs forgerons s'y étaient rendus, qui lui parurent fort raisonnables. Elle désirait leur exposer ses idées, et sans doute soumettre à leur approbation son Adresse aux Ouvriers avec tout le projet de l'Union ouvrière qui était, en même temps, discuté au comité de *La Ruche*.

Vinçard, à qui elle avait demandé des renseignements sur les réunions d'ouvriers à Paris, lui indiqua quelques cercles où sa qualité de « chansonnier saint-simonien » lui donnait une certaine notoriété : *la Lice chansonnière, les Templiers, les Bons Vivants* ; mais c'est surtout le comité de *La Ruche* où il était intéressant de pénétrer et qu'il fallait convaincre de publier *l'Union ouvrière* (1). Outre Vinçard qui pouvait l'y recommander, elle y comptait un autre appui : l'un des collaborateurs, Rosenfeld, pas ouvrier lui-même, mais très familier des ouvriers et très fervent du projet en question (2).

Le comité de *La Ruche* fut donc invité tout d'abord à se prononcer sur l'adresse aux ouvriers et ouvrières à laquelle Flora Tristan attachait une grande importance. Sur 15 votants, 14 boules blanches l'approuvèrent au cours d'une séance à laquelle assistaient notamment 5 dames étrangères à la rédaction et son impression fut ainsi décidée (3).

Il fallait, en outre, que le comité eût connaissance du travail tout entier. Il fut décidé que l'auteur serait elle-même entendue, mais cette décision ne fut prise qu'après une discussion assez vive.

1. Détails fournis par une lettre inédite de Vinçard, sans date, mais qui est probablement d'un des derniers jours de janvier 1843. (Cf. annexes, p. 447.) — Le Journal de Flora Tristan qui nous tient au courant de tous les débats qui eurent lieu entre elle et les ouvriers ne laisse pas entendre très clairement ce qu'elle voulait de *La Ruche*. S'agissait-il de consulter simplement une élite ? Voulait-elle faire travailler l'imprimerie de ce journal ouvrier à un volume concernant les ouvriers ? C'est ce qu'on se demande tout d'abord. Le doute n'est cependant pas possible : elle voulait que l'*Union ouvrière* parût dans *la Ruche* ; cela ressort nettement d'un moment de la discussion à laquelle nous arrivons. Cf. infra, p. 130, note 2.

2. Sur Rosenfeld, cf. *Journal de Voyage*. Elle écrit, le 2 mars 1843, que Rosenfeld n'est pas ouvrier, mais il semble avoir été typographe.

3. Cf. Journal inédit de Flora Tristan et la lettre de Vinçard citée ci-dessus.

Rosenfeld qui l'en avise montre quelque ironie à l'égard de ce comité d'un journal ouvrier qui est aussi compassé, aussi formaliste qu'une Assemblée quelconque de bourgeois (1).

« Nos hommes du comité se piquent de dignité, ils ont l'air de siéger sur leurs bancs de bois comme des Romains sur leurs chaises curules ou comme des membres de la Constituante au moins. Plus souvent qu'ils feraient quelque concession, qu'ils intervertiraient l'ordre de leurs séances, à moins que la patrie soit en danger! Nos séances ont lieu tous les mercredis; eh bien! on ne voulut point consentir à une séance extraordinaire. Alors Vinçard s'est levé et savez-vous, Madame, pour quelle considération on a fait exception pour vous ? Je vous le donne à deviner : eh bien, sachez qu'on vous fait une concession, non point comme *auteur*, mais parce que vous êtes une dame, une femme, ou, si vous aimez mieux, *la femme*. Voilà. » Sur cette lettre elle-même Flora Tristan note son étonnement : « Cette lettre est le premier « document qui me servira à la série d'études que je me vois for- « cée de faire sur la classe ouvrière en France. Ce qu'elle signale « est grave : il y a dix jours, les quinze hommes du comité ont « accepté mon adresse avec transport, puis voilà, dix jours après, « les mêmes hommes qui devraient être curieux, impatients de « connaître l'ouvrage,qui se refusent à m'accorder une séance « extraordinaire. Je ne sais pas le *pourquoi* de cela, il faut que « je le trouve. C'est important... »

Elle eut lieu pourtant, cette séance extraordinaire du Comité convoqué le 13 février 1843, pour la lecture de deux chapitres de l'*Union ouvrière* ; et Flora nous en a tracé la relation dans son journal. Relation sans bienveillance systématique et dans laquelle la déception n'est pas dissimulée.

Outre Rosenfeld, un autre ami, un bourgeois celui-là, accompagnait l'apôtre dans ce milieu ouvrier : le Dr Evrat, ami fidèle, dévoué au bien de l'humanité. La réunion avait lieu au 4e étage d'une pauvre maison, dans la ruelle Jean-Auber, près la rue Saint-Martin, où « dans une pièce assez propre », vingt personnes environ attendaient la bonne parole. Quand Flora Tristan y pénétra, elle ne reçut pas l'accueil chaleureux dont elle se jugeait digne comme « apportant le salut à la classe ouvrière ». A peine lui parla-t-on, et Vinçard, qui pourtant la connaissait, ne vint même

1. Lettre inédite de Rosenfeld à Flora Tristan (8 février 1843).

pas à elle pour s'excuser d'avoir manqué à l'invitation qu'elle lui avait adressée, ou pour l'entretenir de son œuvre.

En attendant la lecture, elle examinait son auditoire dont elle croyait découvrir l'indifférence et la varité têtue. Puis le fidèle Evrat lut — moins bien qu'elle l'eût souhaité — le premier chapitre que l'on écouta sans une interruption ; un murmure seulement se fit entendre au cours d'une citation où se discernait le mépris de la classe bourgeoise à l'égard de la classe ouvrière (1). Vinçard demanda la parole à la fin du chapitre et discuta le projet, que, sans enthousiasme, tous disaient très beau. Il n'en niait pas la beauté, mais le jugeait utopique : « vous n'indiquez pas comment on pourra s'unir », disait-il à l'auteur qui, pleine de verve, d'ardeur et de franchise, discutait et convainquit les assistants. Au vote, 11 boules blanches se prononcèrent pour elle et une noire contre — « probablement celle de Vinçard ».

La lecture du chapitre relatif au rôle des femmes fut écoutée avec moins d'attention et provoqua de nouvelles observations de Vinçard. Il y était question des habitudes des ouvriers d'aller au cabaret et Vinçard craignait qu'on reprît les éternels griefs généralement formulés par la bourgeoisie à ce propos. Il était d'ailleurs seul à désapprouver ce chapitre, quand le menuisier Roly, avec colère, s'opposa à son insertion : selon lui, on insultait ouvriers et ouvrières (2). Il ne niait pas que les ouvriers fussent au cabaret, mais il fallait cacher ce vice aux yeux des bourgeois et ne pas le proclamer bien haut. Dès lors, la discussion fut animée. Flora ne paraît pas avoir convaincu ses interlocuteurs, mais, de son côté, garda l'assurance qu'elle ne se trompait point. Elle les quitta à 11 h. 1/2, les pieds glacés et la gorge sèche, peinée de l'attitude de Vinçard, de plus en plus certaine qu'elle voyait la classe ouvrière sous le jour le plus exact et de plus en plus pénétrée de l'utilité de sa mission. Elle en pressentait l'immense difficulté et s'en remettait au ciel néanmoins pour sa réussite indubitable.

Il est nécessaire d'insister sur ces premiers contacts qui permettent de mieux comprendre le caractère de Flora Tristan et qui lui ont fait une vive impression ; vive plutôt que profonde,

1. Cf. Journal de Flora Tristan, *Union ouvrière*. Note pages 31 à 37 ; partie p. 37.

2. Cf. *supra*, p. 128 note 1.

car cette impulsive laissait ses impressions se chasser l'une l'autre et tantôt considérait les ouvriers comme capables de rénover le monde, tantôt les jugeait indignes de l'attention qu'elle leur consacrait. Toutefois, jamais elle ne se déclara découragée et ne renonça à son apostolat.

Son journal inédit donne d'autres détails sur les entrevues qu'elle eut avec ses nouveaux amis, sur les espoirs qu'elle nourrissait, sur les déceptions qui se répétaient. Le 2 mars 1843, une nouvelle séance au comité de *La Ruche* fut employée à discuter jusqu'à minuit l'organisation matérielle de l'Union, sujet fertile en malentendus. Vinçard surtout l'exaspérait. « Ma position est trop pénible pour mon caractère franc et emporté... Du reste, la [discussion] que je viens d'avoir avec les ouvriers m'a beaucoup appris. Je vois que c'est folie de vouloir discuter de leurs intérêts avec eux ; il faut leur présenter toute faite la loi qui doit les sauver. »

A côté de *La Ruche*, un autre journal ouvrier devait tout naturellement attirer son intérêt ; c'était *L'Atelier*, « organe des intérêts moraux et matériels des ouvriers, fondé en 1840 par quelques ouvriers » disciples de l'ancien saint-simonien Buchez (1). Elle écrivit au gérant Leneveux pour lui dire qu'elle désirait lire au comité de *L'Atelier* un travail qui intéressait vivement la classe ouvrière, en vue de publier un extrait dans ce journal (2). Aucune réponse ne lui parvint ; on verra plus loin que, de ce côté, la sympathie ne devait guère lui être accordée.

En dépit de difficultés nombreuses dont le *Journal* inédit nous conte les phases successives, l'impression de l'*Union ouvrière* se poursuivait. Flora n'était pas sans inquiétude devant les tergiversations, les faux-fuyants que ses nouveaux amis lui opposaient. Enfin, elle acquit l'assurance que décidément, *La Ruche* ne publierait pas ce travail jugé utopique, en particulier par Vinçard (3). Les ouvriers de *La Ruche* semblent avoir été

1. Sur *l'Atelier*, cf. le livre consciencieux et très documenté de M. A. CUVILLIER. *Un journal d'ouvriers, « l'Atelier »* (1840-1850). Préface de M. BOUGLÉ. Paris, Alcan, 1914, 1 vol. in-16, XII-300 p.

2. Sur Leneveux, cf. le livre précité de M. Cuvillier, notamment p. 53-54, 66-68.

3. Rosenfeld écrit à Flora Tristan : « Les ouvriers, pour la généralité du moins, au lieu d'accueillir avec joie, sinon avec enthousiasme tout ce qui tend à améliorer leur position, se montrent au contraire fort *méfiants*, et, de bon compte, cela n'est pas extraordinaire quand on songe à l'éducation

curieux de la tentative de Flora Tristan sans avoir cru à sa réussite. A quoi bon, dès lors, s'y associer ? Si elle réussit, tant mieux ! si elle échoue, les ouvriers ne seront pas compromis.

Ceux-ci n'étaient pas les seuls à se dérober. « Je crois fermement que je lance dans le public un bon livre, utile », écrit Flora, il lui paraissait naturel de compter sur l'éditeur Pagnerre qui a laissé, comme elle le prédisait, la réputation d'« éditeur populaire de l'époque » ; mais celui-ci ne fut pas séduit par le rôle de propagateur du nouvel évangile. Il refusa par une lettre polie du 31 mars 1843. Et sa correspondante de s'écrier : « Pauvre peuple ! aujourd'hui il n'a pas même un *seul éditeur* qui consente à publier un petit livre, dont le but est de *défendre* les intérêts de la classe ouvrière » Elle sollicita de même trois ou quatre autres éditeurs qui, tous, la renvoyèrent à M. Pagnerre : « Lui seul peut éditer ce genre d'ouvrage, parce qu'il entre dans la spécialité qu'il a adoptée (1) », disaient-ils. L'un d'eux, Paul Renouard,

détestable qu'ils reçoivent pour la plupart. *Ce sont des enfants qu'il faut mener*, ainsi que je vous l'ai déjà dit. Ils ont bien le sens commun, mais il est faussé par l'éducation. Ce qui les a charmés dans votre article, notez bien ceci, ce n'est pas le fond, ce n'est pas l'idée, mais la *forme*. Quant à l'idée, et je vous l'ai dit l'autre soir, elle les a trouvés incrédules : « Partira-t-elle ? Réussira-t-elle ? elle ne réussira pas. » Voilà ce qui s'est dit à la première séance dans les conversations particulières. Pendant la lecture, ça allait bien. L'impression avait été profonde. Mais après, le mauvais penchant, peu à peu, avait pris le dessus, en sorte que ce qui n'avait fait que l'objet d'un doute a fini par ne plus paraître (et, ma foi, je vous le dit tout cru) qu'une utopie. Et cela est si vrai — entendez bien, madame — que Vinçard me disait l'autre soir : « Ah ! ça, mon cher, *la Ruche* est une chose sérieuse, et nous ne pouvons pas imprimer un article dont nous ne pouvons approuver ou plutôt garantir le sérieux, accepter les résultats, qui seraient incomplets ; il faut motiver l'insertion ». Et pourtant Vinçard a lu votre article, il en avait paru enchanté, il y avait mis tout ce qu'il pouvait pour le faire adopter. Tout ce que je viens de vous dire est VRAI. J'abandonne le reste à vos méditations... » Cette lettre n'est pas datée. Elle a été écrite, sans doute, dans les derniers jours de mars 1843 ; Rosenfeld y dit : « je vous fais remettre *la Phalange* pour le premier article, auquel je n'ai d'ailleurs pas attaché d'autre importance ; si ce n'est qu'il est fort de hardiesse et de franchise... » *La Phalange*, le journal de Considérant, publia, le 20 mars, un extrait de l'*Union ouvrière*, puis la suite le 31 mars, avec un long commentaire par Considérant.

1. *Union ouvrière*, p. VI. — Le jugement sévère que Flora Tristan porte sur Pagnerre est confirmé par celui que formule Alfred DELVAU dans son *Histoire de la Révolution de Février* (Paris, 1850) p. 270 et ss., et qui se termine ainsi : « ...Voilà ce qu'était M. Pagnerre : le produit de la vanité et de l'impuissance à leur paroxysme !... » Nous voyons, par contre, La

lui répondit catégoriquement qu'on ne pouvait mener le peuple que par le fouet et que si les bourgeois et les ouvriers n'en étaient pas encore venus à se haïr mutuellement, du moins ils éprouvaient une indifférence complète à l'égard les uns des autres. L'éditeur Hetzel, dont on connaît l'esprit ouvert et les préoccupations sociales, se déclara trop absorbé par la publication d'autres travaux.

Le refus de Pagnerre mit Flora Tristan au supplice :

J'avais conscience, écrit-elle, j'avais conscience de la bonté, de l'utilité des idées que je venais de jeter sur le papier et j'éprouvai une douleur poignante en songeant que ces idées allaient rester là, à l'état de lettre morte, faute d'un billet de 1.000 francs. Mais lorsque Dieu accorde la foi à un individu, il la lui donne pleine et entière. Après trois ou quatre nuits d'insomnie douloureuse, un matin, je fus étonnée de me sentir pleine de calme, de confiance et plus forte que jamais. De mes croisées, je vois les tours de Saint-Sulpice. Dans la position d'esprit où j'étais, la vue de cette belle église produisit sur moi un effet tout particulier. Elle me rappela immédiatement tout ce que la foi avait inspiré aux chrétiens d'actions grandes, généreuses et parfois sublimes. Eh quoi ! pensais-je, *ma religion* qui est *d'aimer mes frères en l'humanité*, *ma foi d'aimer et servir Dieu en l'humanité ;* quoi ! une religion aussi sublime ! dont les conséquences sont si belles, si pures de tout alliage, ne me donnerait pas autant de *force* et de *puissance* qu'en eurent les catholiques, eux qui aiment Dieu et servent les pauvres *en vue de la récompense dans le ciel* ? Eh quoi ! un prêtre, un seul homme, *confiant en sa foi*, s'est donné pour mission de faire bâtir une des plus belles églises de Paris, Saint-Sulpice, et pour atteindre ce but, ce prêtre n'a reculé devant aucune fatigue, aucune humiliation ; il a été de porte en porte *mendier pour son église*, et au moyen de *petites aumônes*, cette grande et magnifique église s'est élevée majestueusement dans les airs (1). Et moi je ne pourrais pas, imitant l'exemple de ce prêtre, demander comme lui, de porte en porte, des souscriptions pour faire imprimer un petit livre *utile à l'instruction de la classe la plus nombreuse* !... Ah ! si j'hésitais, si je reculais devant cette noble tâche, ce serait reconnaître tacitement la nullité de la religion que je professe, ce serait renier le Dieu que je sers ; en un mot, ce serait avouer

Mennais, à peu près à la même époque, qualifier Pagnerre « fort bon et fort honnête homme » (lettre à M. Dessoliaire, 28 novembre 1844, *Correspondance*, II, p. 185 (Paris, 1866).

1. Voyez, dans la Biographie de Michaud, la vie de Jean-Baptiste Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice (Note de Flora Tristan). Les italiques de cette citation sont également dans son texte.

que ma foi est *moins* puissante que celle des catholiques ! Oh ! bienheureux ceux qui ont la foi ! A l'instant même je me sentis embrasée d'un amour si grand, d'une force si puissante, qu'aucune fatigue ne m'effraya plus...

Dès qu'elle eut décidé de quémander, elle se mit à l'œuvre : « Ce projet entra si subitement dans mon esprit, qu'il me semblait qu'*une volonté étrangère à moi me commandait d'agir*. Prendre une grande feuille de papier : écrire en tête : APPEL A TOUTES LES PERSONNES D'INTELLIGENCE ET DE DÉVOUEMENT, *nous leur demandons leur concours pour faire imprimer le livre de l'Union ouvrière* ; inscrire mon nom sur le papier ; faire signer ma fille, ma domestique, mon porteur d'eau ; courir aussitôt chez mes amis pour leur expliquer ma résolution, tout cela fut l'affaire de vingt-quatre heures (1)... »

La déception qu'elle avait éprouvée devant le refus de Pagnerre, elle la ressentit de même quand telles personnes réputées « amis du peuple », écrivains surtout, lui refusèrent leur adhésion (2). Mais il ne fallait pas se décourager, et, pas une minute, pendant ce mois de sollicitation, Flora Tristan ne faiblit, tandis qu'elle faisait, à pied, plus de deux cents courses dans toutes les directions de Paris.

« La foi, écrit-elle dans son journal, me fait faire des choses merveilleuses. » Et ceci n'est presque pas exagéré si l'on se rappelle que, depuis qu'elle avait failli mourir, sa force de résistance était quelque peu diminuée ; or, il fallait parcourir Paris, à pied le plus souvent, bien que les omnibus existassent depuis 1828, mais l'apôtre sans fortune évitait sans doute d'en user, de même que des coûteux cabriolets. Elle rentrait harassée, trempée de pluie, ayant ici attendu une heure, là rencontré porte de bois, ailleurs un accueil tantôt bon, tantôt décourageant. « Pour « trouver trois personnes, je suis quelquefois obligée de faire vingt « courses, et à pied, cela est rude ; mais l'amour est si grand en « moi que rien de toutes ces fatigues ne me répugne ; ce qui me « fatigue, c'est de rencontrer l'indifférence — surtout parmi « ceux que je sers. Cependant, malgré toutes ces douleurs, je me

1. *Union ouvrière*, op. cit., 1re édition, p. VII et IX. Ce fut le 31 mars ou le 1er avril 1843 qu'elle prit cette décision.

2. Tout porte à croire que Cabet est au nombre des personnes visées par Flora Tristan dans ses réflexions amères. Cf. le *Populaire*, nos 2, 3, 4, 5.

« sens calme, contente, je sais que j'ai fait là une bonne chose, « qu'elle doit amener de bons résultats et cette pensée jette un « baume consolateur sur toutes mes plaies (1). »

Elle dut essuyer les rebuffades grossières de certains bourgeois *parvenus* qui la prenaient « tout bonnement pour une pauvre femme de lettres demandant la charité (2) » ! Par contre, pour augmenter son espoir, elle rencontra sur son chemin « des âmes grandes, généreuses, désirant ardemment pouvoir faire le bien », qui, saisissant la grandeur de sa mission, lui témoignèrent « une considération pleine de bonté et de respect ». Elle eut la surprise de trouver un appui auprès de plusieurs bourgeois aristocratiques, et les artistes, sauf trois, la reçurent parfaitement (3).

Il est intéressant et curieux de jeter les yeux sur cette liste de souscripteurs fort divers que l'on rencontre dans un voisinage inattendu : Béranger, Considérant, George Sand, Eugène Sue, Agricol Perdiguier, Hortense Allart de Méritens, Pauline Roland, Vinçard, Frédérick Lemaître, Bocage, Ponsard, Anaïs Ségalas Paul de Kock, Adolphe Blanqui, Louise Collet, Marceline Desbordes-Valmore, Louis Blanc, Firmin Didot et cent autres noms de députés, d'artistes, d'ouvriers...

Flora recueillit ainsi 1.538 francs ; les frais d'impression, de papier, de clichage, etc., se montèrent à 932 francs. Elle destina les 606 francs de différence aux frais de poste. Quant à l'argent qu'elle pourrait retirer de la vente, elle s'engageait à « ne jamais

1. *Journal inédit*, 5 avril 1843.
2. *Union ouvrière*, op. cit., p. XXXIV.
3. Dans une liste qui nous est parvenue, Flora Tristan énumère les personnes qui lui ont refusé leur obole ou leur appui. Elle compte plus de trois « artistes » si l'on donne à ce mot une acception un peu large ; nous y trouvons notamment : David d'Angers, Rachel, Delacroix, Melle Mars. — Cf. cette liste aux annexes du présent ouvrage. On y trouvera également le brouillon de la lettre écrite à Rachel pour la solliciter à nouveau. Celle-ci ne dut pas répondre davantage. On a d'autres preuves de son indifférence sociale. Rappelons l'aventure d'Agen où se trouvant de passage, elle refusa son concours pour soulager les artistes dans le dénuement. On lui lança sur la scène après son refus une couronne de chardons avec cette inscription :

La Ville d'Agen à Mademoiselle Rachel :
« Pour ton talent hors de nature,
Une couronne de rayons ;
Mais pour ton âme sèche et dure,
Une couronne de chardons. »

Cf. *Le Salut public* (Lyon) du 14 octobre 1848.

employer le produit de cette propriété à [ses] dépenses personnelles ». Avec cet argent, elle ferait d'autres petits livres, dont le but serait le même : l'instruction des classes ouvrières.

Pour lancer le volume dans le public, elle eût souhaité qu'un chant résumant son idée — l'union — figurât à la première page avec comme refrain cet impératif catégorique : « Frères, unissons-nous ; sœurs, unissons-nous ! » En effet, « le chant produit sur les ouvriers réunis en masse un effet extraordinaire et qui tient du *magnétisme*. A l'aide d'un chant, on peut, à volonté, en faire des héros propres à la guerre ou des hommes religieux propres à la paix ». Elle s'adressa à Béranger, « le poète de *tous* », qui lui fit un accueil charmant, quasi fraternel, et lui dit, « avec une naïveté digne du bon La Fontaine : « Votre titre est beau, très beau ! mais faire un chant qui réponde à ce titre, ce sera difficile et je ne fais pas de chants quand et comme je voudrais. Il faut pour cela que j'attende l'*inspiration*... et je me fais vieux. Je suis malade, et dans cet état, l'inspiration se fait attendre. Enfin, si ce *chant* me vient, je l'offrirai aux ouvriers, comme l'expression de mon affectueuse sympathie (1) ».

Il ne semble pas que ç'ait été là une simple réponse dilatoire. Flora Tristan, encline à juger défavorablement les gens qui l'éconduisent, a noté sans la moindre acrimonie l'accueil du grand chansonnier. Il la reçut à 11 heures, le 29 mars 1843, dans sa modeste demeure de Passy, où il était en train de déjeuner avec trois convives, parmi lesquels Savinien Lapointe, le cordonnier poète, lequel fit à Flora une déplorable impression de vanité. L'ayant prise à part quelques instants, Béranger lui parla dans des termes analogues à ceux qu'elle a rapportés dans son petit livre ; elle comprit bien qu'elle ne devait pas espérer la poésie qu'elle eût souhaitée, mais loin de lui en faire grief, elle garda de leur entretien un souvenir ému (2).

1. *Union ouvrière*, op. cit., p. XXII.

2. Cf. les détails sur cette visite à Béranger dans le *Journal inédit* à la date du 29 mars. La fin de cette relation est touchante : « ...Je voulus insister, c'était même stupide de ma part, je le sentis après. Ecoutez, me dit-il, avec beaucoup de bonhomie, s'il me vient quelque bonne inspiration là-dessus, je le ferai avec bien du plaisir, mais je ne vous promets rien... Je dois vous le dire : depuis longtemps je n'ai plus beaucoup d'heureuses inspirations. Et, en disant ces mots avec une naïveté réellement touchante, une pointe de tristesse passa sur la physionomie du poète, j'en fus émue jusqu'aux larmes. — C'est une grande souffrance que d'être vieux... »

Lamartine, sollicité de même, « répondit qu'une *Marseillaise* « *de la paix* présentait de grandes difficultés ; il finissait sa lettre « en me promettant qu'il y *penserait*, et que s'il parvenait à faire « quelque chose de satisfaisant, il me l'enverrait pour le petit livre « de *L'Union ouvrière* ». Nous ignorons à quelle date Flora Tristan adressa sa demande à Lamartine, mais il est vraisemblable que ce fut aussi vers ce début de 1843, c'est-à-dire environ deux ans après qu'il avait publié la très belle poésie intitulée *La Marseillaise de la Paix*, écrite le 25 mai, en réponse au *Rhin allemand* de Becker, et qui, parue dans la revue des *Deux Mondes* du 1er juin 1841, souleva des commentaires passionnés (1). Enfin, s'étant adressée à plusieurs ouvriers, elle reçut, « trop tard pour l'insérer au début déjà imprimé », le chant que l'ouvrier maçon Poncy avait composé pour elle ; il l'envoya en s'excusant d'un aussi long retard dans une lettre très belle, qu'elle publia aux dernières pages. On y trouve des vers remarquables, dénotant une inspiration réelle et que l'on devra lire si l'on veut se faire une idée juste de ce que fut l'esprit des poètes et chansonniers ouvriers aux environs de 1848 (2).

Elle avait déjà sollicité Poncy quelques mois auparavant, et lui avait adressé un exemplaire de ses *Promenades dans Londres*, dont il avait apprécié la valeur dans une lettre un peu prétentieuse, mais que Flora Tristan avait jugée très belle par la forme, quoique dénotant l'insuffisance de sa foi (3). On verra plus loin comment se

1. Cf. dans le *Rhin allemand* de M. Gaston Raphael l'étude curieuse et savante sur les circonstances qui ont inspiré la *Marseillaise de la Paix*, et sur celles qui ont suivi. (Cahiers de la Quinzaine, mai 1903.)

2 Poncy n'est d'ailleurs pas un inconnu ; ses qualités ont enthousiasmé George Sand qui lui a écrit d'admirables lettres. Cf. *Correspondance* de George Sand, *passim*, et surtout la très intéressante étude de Samuel Roche-Blave : *George Sand. Lettres à Poncy. La littérature prolétaire. Vers la révolution.* (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1909, p. 599.)

3. Cette lettre inédite est commentée par Flora Tristan qui, selon sa manière habituelle, a griffonné rapidement quelques mots sur le papier lui-même. Dans son journal elle note rapidement : « j'ai reçu une lettre de Poncy de Toulon ; c'est un chef-d'œuvre de diplomatie, curieuse... » Est-ce bien de la même lettre qu'il s'agit ? On inclinerait à le croire si le timbre n'était daté du 19 février 1843, alors que la note du journal semble être du 20 février, ce qui supposerait une rapidité des communications postales impossible à cette époque.

Cf. cette lettre aux annexes en fin du présent ouvrage.

précisa son jugement quand elle eut rencontré le maçon poète à Toulon.

Ce qu'elle voulait, c'était assurément atteindre les ouvriers et ses efforts allaient assez le prouver. Mais elle tenait aussi à intéresser à son œuvre et au but visé les penseurs, les philosophes, les socialistes, les économistes, les sociologues du temps.

Un peu avant l'apparition du volume en librairie, elle écrivit au Père Enfantin, le 12 février 1843, pour lui demander s'il voulait lui envoyer son livre sur la *Colonisation de l'Algérie*, en échange duquel elle lui adresserait l'*Union ouvrière* dès sa publication (1). Enfantin, tout en remerciant de l'intérêt qu'on lui portait, refusa, arguant de la modicité de ses ressources qui ne lui permettaient pas cet échange. Flora Tristan, assez piquée, répondit en parlant aussi de sa pauvreté et avouant que ce même motif l'avait poussée à solliciter l'échange refusé : « Vous voyez, Mon- « sieur, expliquait-elle, que votre position est brillante compara- « tivement à la mienne. Aussi, je vous l'avoue, j'étais loin de sup- « poser, en vous proposant cet échange, que je commettais une « indiscrétion. » Elle terminait en exprimant la nécessité où elle se trouvait de lire l'ouvrage d'Enfantin, avant de publier le sien, qui pourrait en contenir utilement quelque citation à l'appui de ses propres assertions. « Maintenant que, de part et d'autre, « nous nous sommes expliqués franchement, si vous ne pouvez « pas me *donner* votre livre, ayez la bonté de me *prêter* pour huit « ou... jours... »

Cette lettre du 15 février lui attira du Père Enfantin une réponse peu aimable : « Vous me mettez, à mon grand regret et malgré mes efforts pour l'éviter, dans l'obligation de vous faire un second refus. Dans le travail que vous allez publier, me dites-vous, vous *m'avez mis en cause sur mon passé* et vous désirez trouver dans mon ouvrage actuel des *preuves* à l'appui de votre jugement. Je n'ai pas sollicité auprès de vous ce jugement *public* ; quel qu'il soit, il me semble donc que vous auriez dû trouver naturel de m'y laisser personnellement étranger. Vous dites que nous nous sommes parlé franchement, vous me permettrez donc d'agir avec vous comme je l'ai toujours fait à l'égard des personnes qui ont bien voulu se charger elles-mêmes de me juger *publique-*

1. Sur le livre d'ENFANTIN, *Colonisation de l'Algérie*, Paris, 1843, cf. Omer SAGNES, *Enfantin et la Colonisation de l'Algérie*. (Poitiers, 1904, Imprimerie de l'Union.)

ment ; je les ai laissé faire, pensant que mes relations avec elles (1) n'étaient pas la cause dont elles voulaient occuper le public. »

Auprès de Cabet, l'accueil fut, publiquement même, encore plus hostile. Flora Tristan sollicitait de quelques journaux ouvriers ou socialistes l'insertion d'un extrait de son livre ; c'est pour cela qu'elle alla trouver le célèbre auteur de l'*Icarie*, auquel elle demandait aussi, mais en vain, sa souscription. Cabet rédigeait alors *Le Populaire*, et quand, aujourd'hui, on parcourt ce journal, on comprend aisément le peu d'enthousiasme que l'illustre utopiste témoigna à la femme apôtre. Sa malveillance à l'égard des socialistes autres que lui est à peu près générale. Le *Voyage en Icarie*, par son prodigieux succès, avait consacré sa réputation, et les tragiques événements de la réalisation icarienne, au Texas malencontreux, n'avaient pas encore fait sombrer tant de naïfs espoirs dans le ridicule, dans la misère, dans le remords. Comment Cabet aurait-il pu encourager le nouvel évangile concurrent ! Il refusa l'insertion demandée, prétextant l'exiguïté de son journal et n'approuvant pas l'ouvrage.

Flora Tristan, le 23 mai 1843, lui écrivit pour demander un compte rendu, quatre lignes brèves terminées par des salutations amicales. *Le Populaire* du 10 juin publia alors un « éreintement » décisif de ce plan impraticable, dont l'auteur ne voyait pas l'utopisme, et ceci n'est pas dépourvu de saveur, venant de Cabet. L'analyse faite sur un ton presque badin est assez complète, entremêlant la prose de Flora et celle de Cabet, en « guillemettant » la première et parfois aussi la seconde. Aussi, le 16 juin 1843, Flora Tristan écrit-elle à son critique une lettre colère qu'elle le somme de publier :

Vous avez, soit que vous n'ayez pas compris, soit que vous *n'ayez* pas VOULU *comprendre*, DÉNATURÉ complètement mon idée. Je ne vous adresse aucune réclamation à ce sujet, laissons au public le soin de juger la valeur de mon livre et *l'analyse* inexacte que vous en avez donnée. Je me bornerai seulement à vous faire observer que vous *guillemettez des*

1. Le brouillon d'Enfantin porte d'abord ces mots raturés : « que ma politesse ou mon impolitesse à leur égard... » L'échange de ces lettres aigres-douces montre assez ce qu'il y a de fantaisiste dans l'idée d'un « couple social » Enfantin-Flora Tristan dont il a été question plus haut. (Cf. *supra*, note 24.) Cf. les deux lettres de Flora Tristan à Enfantin et les brouillons des réponses de ce dernier. (Bibliothèque de l'Arsenal, Manuscrits Fonds Enfantin, Carton, 7613.)

passages que je n'ai pas écrits ; or monsieur, vous plus que personne, outre l'importance que vous attachez à votre *personnalité*, vous devriez comprendre que chacun tient à ses pensées et à la manière dont elles sont exprimées. Je viens donc vous demander de quel droit vous *dénaturez* ma pensée ? de quel droit vous substituez votre forme à la mienne ? Permettez-moi de vous dire, monsieur, que de pareilles allures sont TRÈS DÉLOYALES et que pour un homme qui prêche la JUSTICE, il est assez étrange que vous agissez *absolument de même* que ceux dont la déloyauté en pareille manière *attire sans cesse votre réprobation*. Lorsqu'on a la prétention d'enseigner la justice, il faut, il me semble, prêcher d'exemple et observer scrupuleusement les lois de la plus stricte équité.—Je viens donc protester contre les paragraphes *guillemétés*, et qui, malgré ce signe, *ne sont pas de moi*. En fait de STYLE, je ne suis pas pour la COMMUNAUTÉ : Chacun doit répondre pour soi... Agréez, Monsieur, mes salutations (1).

Cabet publia cette lettre, en ajoutant que, s'il avait approuvé Flora, celle-ci aurait vanté son jugement. C'est assez humain pour être jugé vraisemblable (2).

On voit donc que l'apôtre de la doctrine communiste, Cabet, et le chef de la religion saint-simonienne, Enfantin, ne sauraient être invoqués comme patrons de Flora Tristan. L'héritier intellectuel de Fourier, Victor Considérant, qui représente alors en France le troisième grand courant socialiste, eut avec elle des relations plus amicales. Il publia dans *La Phalange* un extrait de l'*Union ouvrière*, suivi d'une longue critique (3).

Tout en examinant sérieusement les idées préconisées qui, selon lui, ne manquent pas de grandeur, il croyait le projet irréalisable, mais digne d'être étudié : « Votre idée a beaucoup de grandeur et de puissance ; mais c'est une utopie, lui écrit-il (4), mais je crois que la *production de l'idée est bonne* à condition que vous l'enveloppiez d'un manteau de haute charité sociale et non de révolte. »

Cet article de *La Phalange* fit un vif plaisir à l'auteur. Elle

1. *Le Populaire*, 1er octobre 1843.
2. Il faut cependant noter que les théories de Cabet n'ont jamais séduit Flora Tristan. En 1844, elle écrit assez impartialement : « ...M. Cabet a fait beaucoup de mal aux ouvriers, il a paralysé en eux toute action ; aujourd'hui les ouvriers ne voient que le règne de l'Icarie restant là fascinés devant cette vision. Ils attendent au lieu de travailler activement à préparer cet heureux règne... » *Journal*, op. cit., p. 108.
3. *La Phalange*, 31 mars 1843, p. 1925.
4. Cf. la 2e édition de l'*Union ouvrière*, Paris, 1844, p. XIV.

y vit un signe des temps : Considérant s'apercevait donc que les riches étaient incapables de réaliser aucun progrès et qu'il était nécessaire de s'appuyer sur le peuple ; en vérité, cette insertion marquait un tournant capital dans la vie de *La Phalange*, ce journal qu'elle appelle « le journal aristocrate (1) ».

Auprès de la *Revue Indépendanle*, rédigée par Pierre Leroux, l'homme « que je crois le plus démocrate de France, l'homme peuple, l'homme ouvrier qui s'est fait un titre », elle trouva un accueil beaucoup moins encourageant. Ce fut le gérant Pernet qui la reçut et ne parut nullement comprendre le but qu'elle poursuivait et l'idée qui l'inspirait.

Elle le jugea stupide et lui laissa néanmoins une épreuve de son travail pour qu'il la montrât à Pierre Leroux avant de la lui renvoyer. Mais elle ne s'étonna pas trop de ne rien recevoir au bout de quelques jours. Il ne faudrait pas en conclure que Pierre Leroux ne faisait d'elle aucun cas. Il écrivait plus tard à son sujet dans *La Grève de Samarez* (2) : « ...une femme courageuse et trop hardie peut-être... »

Enfin le petit livre parut le 1er juin 1843. Il inspira des jugements bien divers. Selon les uns considéré comme trop révolutionnaire, jugé selon les autres simplement idéologique, il marqua dans certains esprits assez profondément. Flora Tristan reçut de nombreuses lettres, dont elle cite quelques extraits dans sa seconde édition et qui ne sont pas sans intérêt. En résumé, quelques pontifes sociologues, conservateurs ou socialistes, se montraient méprisants, quelques autres louaient la valeur d'un aussi bel effort sans croire à son efficacité. C'est ainsi qu'Adolphe Blanqui, économiste fort pondéré et frère du célèbre révolutionnaire, écrivait à un ouvrier qui lui avait exprimé, au nom de ses camarades, leur commun désir d'élever à leurs frais un palais, ou maison de retraite : « Votre projet me semble excellent, simple, praticable de tout point ; c'est une affaire d'ordre et de volonté. Si vous arriviez jamais, ce que je crois et j'espère, à réaliser par souscriptions volontaires une maison de retraite pour les travailleurs, vous auriez résolu un problème immense. *Vous le pouvez.* Ce sera le plus bel hôtel des Invalides

1. Cf. Journal inédit en date du 31 mars 1843. — Le numéro de *la Phalange* est du même jour (page 1925).

2. *La grève de Samarez*, I, p. 306, Paris, Dentu, 1863. — Pierre Leroux la nomme encore dans le même ouvrage, II, p. 44.

de notre temps. Il suffit de vouloir et de *persévérer*. Souvenez-vous que les neuf dixièmes de l'impôt sont payés par des cotes *annuelles* inférieures à 10 francs. Donc les millions se font par les gros sous ; donc vous pouvez fonder quelque chose de sérieux avec de petites souscriptions qui n'excèdent pas les forces de l'ouvrier (1) ».

Un grand nombre de lecteurs et souscripteurs étaient vivement intéressés par l'idée élevée dont on voulait pénétrer les masses, et plusieurs, pleins de bon sens, déclarent, comme Ad Blanqui, certains points du projet très réalisables.

Mais ce n'est pas à convertir les convaincus que Flora Tristan désirait employer ses efforts. Il fallait gagner les classes laborieuses dont elle avait, non sans désillusion, abordé l'élite. Ce fut à cette tâche qu'elle consacra le reste de sa vie.

1. 2e éd. de l'*Union ouvrière*, op. cit., p. XVIII.

CHAPITRE II

LA PROPAGANDE DANS LES MILIEUX PARISIENS (*suite*)

Les vraies années d'apostolat furent 1843 et 1844. On a vu les efforts que Flora Tristan avait dû déployer pour mener à bonne fin la publication de l'*Union ouvrière*. Quand le petit livre parut, le 1er juin 1843, il y avait exactement deux mois qu'elle avait pris la décision importante de solliciter directement les souscriptions individuelles.

Ces deux mois sur lesquels il importe de revenir maintenant furent aussi fatigants qu'elle l'avait prévu dès son premier contact avec les ouvriers. Les obstacles qu'elle rencontrait, loin de la décourager, exaltaient sa foi :

A la tribune des Chambres, dans la chaire chrétienne, dans les Assemblées du monde, sur les théâtres et surtout dans les tribunaux, on a parlé souvent *des ouvriers* ; mais personne encore n'a essayé de parler *aux ouvriers*. C'est un moyen qu'il faut tenter. Dieu me dit qu'il réussira. — C'est pourquoi, j'ouvre avec confiance cette nouvelle voie. — Oui, j'irai les trouver dans leurs ateliers, dans leurs mansardes et jusque dans leurs cabarets, s'il le faut, et là, en face de leur misère, je les attendrirai sur leur propre sort, et les forcerai, *malgré eux*, à sortir de cette effroyable misère qui les dégrade et les tue (1).

C'est en ces termes qu'elle exposait sa mission.

Il fallait connaître d'abord les ouvriers et causer avec eux. On l'a vu, c'est chez le « père des forgerons », Gosset, qu'elle avait débuté, le 4 février 1843. Il semble bien que ses rapports avec les ouvriers de *La Ruche* aient ensuite rempli cette période durant laquelle elle fut parfois, sinon accablée par le découragement, du moins abreuvée de désillusions.

Quand elle eut enfin mis en train la publication de son livre et quand elle fut rebutée par *La Ruche*, elle revint à Gosset

1. *Union ouvrière*, op. cit., p. 10.

et à ses amis. C'était un milieu différent de celui de *La Ruche* et qui ne se piquait point de prétentions littéraires. Mais elle sentit assez vite que, là aussi, elle ne pourrait avoir ses coudées absolument franches. Gosset, qui semble avoir été fort sincère, aurait voulu que « l'idée sublime » de Flora Tristan fût réalisée par les ouvriers eux-mêmes, peut-être sans qu'elle en gardât nul prestige d'inventeur ; c'était demander beaucoup à une apôtre. De plus, Gosset n'était pas célibataire ; sa femme, moins affinée que lui, voyait d'un mauvais œil les heures consacrées par lui à une cause qu'elle ne comprenait guère.

Dès les premiers jours de mars, Flora Tristan avait été mise en relation par Gosset avec une société de compagnons, relativement récente, dont le nom même devait lui plaire : « L'Union », et dont le champ d'action s'étendait à plusieurs villes de France. Le groupe de Paris, qui accueillit Flora, réunissait des corroyeurs-tanneurs, sous la présidence de l'ouvrier Achille François. Celui-ci n'avait pas de prétention ou d'exigences ; il accueillait l'« idée » d'une âme pleine d'espérance et de foi, son esprit pratique donnait des conseils utiles et fournissait de précieux renseignements. « Enfin, celui-là a compris l'idée principale, je compte sur lui pour un apôtre », notait Flora sur la lettre même qu'il lui avait écrite le 31 mars (1).

C'est probablement dans cette nouvelle société que se rencontra le public de la première réunion d'ouvriers qui eut lieu le 2 avril 1843 et où fut constitué un comité de sept membres, chargé de correspondre avec Flora. Elle avait beaucoup tenu à ce contact collectif, dans son sérieux désir de puiser auprès des ouvriers une espérance dont elle se sentait dénuée. « L'avantage « que je trouverai à vous parler ainsi réunis, écrivait-elle le « 27 mars, sera très grand ; d'abord cela évitera une perte de « temps, ensuite chacun pourra faire ses observations. Les uns « et les autres en profiteraient et nous nous éclairerions mu- « tuellement ; et s'il sortait de cette séance quelques bonnes « améliorations pour mon travail, comme le tirage définitif n'est « pas prêt, je pourrais ajouter ou retrancher selon qu'il aurait « été jugé convenable (2). » Elle fut satisfaite de cette première réunion et son enthousiasme éclate dans la page de

1. Cf. cette lettre inédite du 31 mars 1843 annexée à la fin du présent ouvrage (p. 448).
2. Extrait cité par Gosset dans sa lettre du 10 avril 1843 (inédit).

son journal qu'elle écrit le soir même, encore qu'elle jugeât son auditoire trop tiède, pas assez confiant.

A la même époque précisément, *La Ruche* faisait défection et Flora Tristan venait de prendre la grande résolution de solliciter des souscripteurs ; le concours de ses nouveaux amis était donc précieux. Ceux-ci, au moins, la prenaient au sérieux et voulaient se dévouer à son idée.

« J'ai beaucoup à me louer de Gosset, écrit-elle le 7 avril. Il a compris la valeur de mon idée, il s'y dévoue. De même d'Achille François et de plusieurs autres qui me donnent réellement tout ce qu'ils peuvent, de temps, d'argent (1)... »

Les deux personnalités ouvrières de ce petit cercle étaient Gosset et Achille François, tous deux également ardents, également sincères, également désintéressés, semble-t-il. Mais tandis que François manifestait très vivement son admiration pour l'œuvre et l'attitude de l'apôtre, Gosset s'efforçait de lui parler avec une franchise parfois un peu rude et défendait les ouvriers dont elle découvrait de jour en jour les défauts. Les lettres qu'elle lui écrivait sont très émouvantes, quand on se représente la réalité des circonstances : Flora Tristan se dévoue, mais elle s'admire de se dévouer à ce peuple « si brute, si ignorant, si vaniteux, si désagréable à frayer, si dégoûtant à voir de près (2) » et qu'il ne faut pas flatter comme on l'a, selon elle, malheureusement trop fait. Gosset convient que toute l'éducation des ouvriers est à entreprendre ; il n'a d'ailleurs pas attendu Flora pour s'en rendre compte, mais il ne veut pas qu'on condamne injustement ses compagnons de travail dont il a pendant trente-sept ans observé les vertus aussi bien que les vices. C'est pourquoi il adjure sa nouvelle amie de ne point les éloigner d'elle par des paroles dures ou blessantes, juste au moment où ils font beaucoup pour défendre son idée. Il l'admire certainement de se dévouer à leur cause, de se fatiguer pour eux, mais ce dévouement, cette fatigue, ne lui paraissent pas plus admirables que ceux d'Achille François, ouvrier travaillant de 6 heures du matin à 8 heures du soir et qui, président d'une société, veille jusqu'à 2 heures du matin pour les intérêts de celle-ci (3).

1. Cf. *infra*, p. 450, ce brouillon d'une lettre à P. Moreau du 7 avril 1843.
2. *Journal*, 16 avril 1843. Ces termes outranciers s'expliquent par l'impression, qu'à cette date, provoquaient en son esprit les incidents qu'on va lire.
3. Lettre inédite du 1er avril 1843.

C'étaient là des paroles sincères et loyales qui ne semblent pas avoir fâché celle à qui elles s'adressaient, puisqu'elle écrit quelques jours après à Moreau l'éloge de François signalé ci-dessus. D'ailleurs, la noblesse de sa cause lui paraissait si évidente que peu lui importaient même les oppositions, pourvu qu'elle pût passer outre ; le comité de l'Union lui témoignait son intérêt, la collaboration semblait établie telle qu'elle la désirait. Mais l'accord ne devait pas durer longtemps.

En effet, elle n'attribuait guère au comité de l'Union qu'un rôle de confident sans activité ; de conseiller peut-être, mais sans volonté manifeste. Elle le tient au courant de ses démarches, de l'impression et de l'édition, ainsi qu'on peut le voir dans la lettre du 5 avril 1843 : « à tous ces messieurs du Comité de l'Union pour la correspondance », dont nous possédons le brouillon.

Le comité ne paraît pas avoir eu de grandes prétentions à un pouvoir excessif ; il voulait soutenir l'apôtre par la propagande et l'aider de ses conseils.

Dans sa séance du 6 avril 1843, il décida de concourir par tous les moyens en son pouvoir « à la réalisation de l'idée de Mme Flora Tristan, soit en répandant, en faisant imprimer ou en prêchant » l'idée de l'apôtre, cette idée comportant deux buts à atteindre :

1° Unir tous les ouvriers et ouvrières de France ;

2° Constituer la classe ouvrière qui aurait un représentant ou un délégué à la Chambre (1).

En informant Flora de cette décision, Gosset et les compagnons qui signaient avec lui la lettre écrite de sa main prenaient les plus grands ménagements pour demander à leur amie de modifier certains termes de son ouvrage qu'ils jugeaient propres à blesser et à indisposer les ouvriers, ou simplement difficiles à comprendre. Ils demandaient que Flora leur confiât le manuscrit, qui serait examiné par un Comité nommé à cet effet, lequel présenterait ses utiles remarques et critiques sans nullement toucher à l'esprit général du livre.

Au reçu de cette lettre, sorte de procès-verbal du Comité, Flora écrivit une réponse dont le brouillon nous est connu (2). Elle

1. Cf. aux annexes la lettre inédite du Comité écrite par Gosset et datée du 7 avril 1843 (p. 451).

2. Cf. aux annexes cette lettre au Comité datée du 8 avril 1843. (p. 453).

rendait hommage à ses amis qui commençaient à se pénétrer de l'Idée, mais cette Idée « que Dieu avait envoyée dans son cerveau » ne pouvait dans son expression être le moins du monde modifiée ou atténuée. Les moyens de réalisation pourraient varier, mais il y a deux points intangibles : l'exposé des motifs, si on peut ainsi dire, et qui, précisément, décrit sans ménagements le pitoyable état matériel et moral des ouvriers ; l'œuvre à accomplir pour transformer cet état, et cette œuvre consiste à réaliser leur union. La lettre contenait en outre, comme la précédente, quelques indications relatives à l'impression du livre.

Les termes en sont modérés, mais ils laissent deviner à qui en connaît l'auteur une certaine irritation ; et comme elle avait dû souvent manifester la vivacité de ses sentiments devant Gosset, celui-ci ne s'y trompa point. Elle jugeait que le comité n'avait ni droit de veto, ni droit d'observation sur l'œuvre qu'elle accomplissait. Gosset répondit, et avec quelque rudesse : il lui rappelait la lettre qu'elle lui avait écrite le 27 mars et défendait le comité d'avoir outrepassé les pouvoirs qu'elle-même lui avait consentis (1) ; il déclarait que nul ne songeait à s'emparer de cette œuvre, mais qu'on voulait lui assurer toutes chances de réussite.

Il en fut avec ce comité comme avec le comité de *La Ruche* : Flora tint à reprendre toute sa liberté. Il y eut encore quelques lettres échangées ; Flora redit son désintéressement, sa foi, en termes qui peuvent paraître grandiloquents, mais qui expriment bien son état d'âme : « ...je n'ai qu'un but, c'est « de vous servir... vous servir comme je l'entends... je ne tiens « pas à ce que vous me rendiez justice. J'aime l'humanité, je la « sers, cela me suffit ; Dieu, mon amour et ma conscience et je « peux me passer du reste. Vous dites : « Forcez-les d'entrer ! » « Ceci, mes frères, est mauvais et je le désapprouve entièrement. « Je ne veux forcer personne à entrer, ma mission est d'ouvrir « la porte du temple de l'UNION (2) ». Cette lettre ne partit pas, elle ne fut même pas achevée, après qu'une conversation de deux heures avec Gosset, le 16 avril, eut convaincu Flora que ni lui ni ses camarades n'en comprendraient le sens. Ce même jour elle se rendit à nouveau chez Gosset et, cette fois, pour lui annoncer

1. Cf. aux annexes cette lettre du 10 avril 1843 (p. 454).
2. Cf. cette lettre aux annexes, nº 6.

sa décision de rompre toute relation avec lui et son comité (1). Elle eut à y subir une scène violente de Mme Gosset, irritée depuis un mois de ce que son mari perdait son temps pour une idée ; peut-être aussi de ce que cette idée était celle d'une jeune et séduisante femme, peut-être enfin de ce que celle-ci ne voulait pas en laisser la réalisation aux soins de Gosset et de ses amis. Flora demeura calme sous l'orage et en conçut pour elle-même une croissante estime, qu'elle ne dissimule pas dans son journal. Cette attitude calme devant les explosions de colère d'autrui lui inspire toujours ce sentiment admiratif qu'il faut bien lui pardonner quand on se rappelle sa vivacité naturelle, sa violence même dont nous avons vu plusieurs fois les manifestations.

Néanmoins cette scène de rupture lui laissa une pénible impression. Décidée à agir seule, elle n'en eut pas moins le sentiment qu'elle était abandonnée. Mais elle était convaincue que ses nouveaux amis n'étaient pas en état de la comprendre : en somme, elle voulait bien agir en collaboration avec les ouvriers, mais en gardant la direction du mouvement. En déclarant le comité dissous, elle choqua profondément ses membres. L'un d'eux lui écrivit à peu près dans le même sens que Gosset : elle avait voulu un comité en quelque sorte consultatif, lequel n'avait pas outrepassé ses pouvoirs ; en tout cas nul règlement ne lui donnait qualité pour le dissoudre. Il doit donner des avis, « mais vous ne paraissez pas vouloir non seulement les suivre, mais même les entendre. Quand vous êtes venue nous trouver, pensiez-vous trouver parmi nous des claqueurs pour applaudir en aveugles à votre ouvrage ? Si telle a été votre intention, vous vous êtes bien trompée. Néanmoins, malgré votre rupture avec le Comité, il ne vous remercie pas moins d'avoir électrisé son âme par une pensée qui doit un jour assurer le bonheur du genre humain. Recevez-en nos remerciements (2)... » Cette lettre, malgré l'hommage reconnaissant, était une énergique protestation contre un abus de pouvoir : Flora oubliait-elle donc ce qu'elle devait

1. Il semble bien qu'elle fit deux visites à Gosset ce jour-là : en rentrant de la première, elle note au bas de son brouillon inachevé sa résolution prise après deux heures d'entretien avec « le père des forgerons » ; elle revient chez lui dans la soirée, et, après la sortie de Mme Gosset, la signale sur son journal.

2. Cf. aux annexes cette lettre inédite de l'ouvrier Belnot, président du Comité de l'Union, du 28 avril 1843 (p. 457).

au Comité ? En tout cas, celui-ci avait continué à se réunir et s'était constitué en comité général de l'Union, il poursuivrait sa tâche sans ambition, avec le seul désir d'atteindre le but.

Le commentaire que Flora griffonne sur cette lettre semble attester son irritation en présence de la ténacité de ces ouvriers qu'elle juge une fois de plus vaniteux et outrecuidants. Elle écrivit à Achille François une lettre que nous ne possédons pas ; mais nous avons la réponse de ce fidèle, de ce cœur honnête et désintéressé. Les fautes d'orthographe et le style même attestent assez l'instruction rudimentaire de cet ouvrier, cependant poète à ses heures ; mais le ton de la lettre semble bien prouver que Flora ne s'était pas trompée en discernant en lui un tempérament d'apôtre (1). Il protestait de sa fidélité et rappelait qu'il avait toujours défendu Flora au sein du Comité. Une allusion à la conduite de la femme Gosset amenait une sorte de confidence : «... que voulez-vous, Madame, il n'y a pas de gloire sans tribulation ; si je vous parlais de moi, vous verriez comme aussi j'ai à souffrir ; enfin, assez sur mon compte ! » Ce n'est pas une plainte, même brève, c'est une simple constatation des misères de tous les hommes, misères dont il pourrait parler, lui qui, Gosset nous l'a appris, après quatorze heures de travail manuel, consacre une partie de ses nuits aux soins de sa société. Mais il n'en parle pas lui-même, il essaye de montrer sa bonne foi, la bonne volonté de ses compagnons et proclame son admiration pour Flora Tristan, « mère de l'idée sublime ».

Celle-ci n'a griffonné cette fois aucun commentaire sur la lettre de cet humble ; on peut penser que cet hommage ne lui déplaisait pas. Ce qu'elle ne voulait à aucun prix, c'était aliéner une part de direction dans son entreprise, en modifier l'esprit, subir une contrainte pour ses propos parfois sévères.

Elle ne pouvait pas supporter que ses humbles « frères en l'humanité » manifestassent une vanité injustifiée, dont les flatteries, de la part de littérateurs ou d'apôtres, avaient, selon elle, favorisé l'éclosion. Si elle ne montre ni dédain ni rancœur à l'égard de François, c'est parce qu'il n'y a chez lui nulle apparence de

1. Cf. aux annexes cette lettre du 30 avril 1843. On trouve quatre poésies d'Achille François relatives à l'*Union* dans le livre de Pierre Moreau : *De la réforme des abus de compagnonage.* Elles ne sont nullement inférieures aux poésies de ce genre dues à Vinçard, Savinien Lapointe et autres ouvriers-poètes plus réputés.

fatuité. « Présomptueux », voilà le jugement qu'elle incline à porter sur les réformateurs ouvriers à mesure qu'elle les voit de près. C'est surtout au réformateur ouvrier Agricol Perdiguier, dont il importe de parler à présent, qu'elle adresse cette critique.

Parmi tous les ouvriers de cette époque, Agricol Perdiguier occupe une place à part aux yeux du public. Son nom est attaché à celui de George Sand, qui a vanté ses mérites, correspondu avec lui et, sous son inspiration, écrit son roman : *Le Compagnon du Tour de France.* L'admiration de George Sand pour son rôle et pour ses idées ne demeure pas platonique. Convaincue que Perdiguier devait répandre celles-ci et, en quelque sorte, évangéliser ses frères dans toute la France, elle insista pour mettre à sa disposition une somme d'argent suffisante pour lui permettre de faire un nouveau tour de France, cette fois non comme « compagnon », mais comme propagandiste (1). Il n'est pas indigne de cette faveur. Son *Livre du Compagnonage*, ses efforts pour moraliser et par là même pour libérer les ouvriers justifient l'hommage rendu à sa mémoire. On juge mérité son beau nom d'« Avignonnais-la-Vertu » quand on lit ses *Mémoires d'un Compagnon*, biographie pleine de charme et précieux document sur la vie ouvrière au XIXe siècle (2). Toutefois, il n'est pas impossible d'y trouver quelque trace de cette suffisance que lui reproche Flora et qui apparaît, moins qu'elle le croit d'ailleurs, dans les lettres qu'il lui écrivit.

On a vu que c'est en lisant son *Livre du Compagnonage*, ainsi que les brochures de Gosset et de Moreau, que Flora Tristan avait eu la révélation de l'œuvre à accomplir. Il était donc naturel qu'elle s'adressât à Perdiguier pour entrer en relation avec les ouvriers. Il habitait alors Paris, elle l'invita à aller la

1. Cf. la lettre de George Sand à Perdiguier du 29 mai 1840, reproduite par celui-ci dans la 2e édition du *livre du Compagnonage*, II, 63. — Cf. aussi la lettre que George Sand adressait en janvier 1846 à un journaliste qui avait publié un article erroné sur *George Sand et Perdiguier* ; elle explique qu'elle fit une collecte auprès de quelques personnes pour faciliter à Perdiguier la réalisation d'un projet qu'il avait lui-même conçu et qu'elle ne lui avait nullement suggéré. (G. SAND, *Correspondance*, II.)

2. Ce petit volume parut en 1854 à Genève ; il est aujourd'hui introuvable ; il faut louer M. Daniel Halévy d'en avoir donné une très belle édition en 1914 (Moulins, éditions des Cahiers du Centre), qu'il a très soigneusement préfacée.

voir au mois de mars 1843. D'après la réponse de Perdiguier, nous savons qu'elle lui demandait par quel moyen elle pourrait faire parvenir un exemplaire de l'*Union ouvrière* à chaque société de compagnonnage. Malade, il ne put aller chez elle et lui écrivit d'utiles indications (1). Flora lui envoya ses trois premiers chapitres et il lui en fit, après lecture, une critique qui éclaire assez bien son caractère. Il ne lui reprochait pas seulement d'avoir adressé aux ouvriers des critiques qui les blesseraient inutilement et qui, peut-être, les éloigneraient de leur réformatrice, mais il l'accusait, assez injustement, de l'avoir quelque peu discrédité — lui et aussi Gosset, Moreau — en déclarant que leurs ouvrages ne pouvaient transformer le monde ouvrier.

Cette lettre lui valut une réponse énergique de sa correspondante : comment ! elle lui avait envoyé un projet qui ne tendait à rien moins qu'à transformer, à sauver la classe ouvrière et la seule chose qu'il y remarquât, c'était que ce travail ne faisait pas de lui un éloge suffisant ! « Perdiguier, savez-vous ce qui vous « a perdu ? c'est la flatterie. Eh bien, moi, frère, je ne vous flat- « terai point. Je veux vous servir et non me servir de vous ; « par conséquent, je vous dirai franchement, nettement et rude- « ment la vérité. Si vous n'êtes pas capable de l'entendre, tant « pis pour vous et pour la cause, car, dans ce cas, on ne doit plus « vous compter parmi les défenseurs de la classe ouvrière et votre « mission est achevée (2)... » C'étaient là de dures paroles, sévères, sinon tout à fait injustes. Il est probable que Perdiguier, gâté par les flatteries de George Sand, aurait trouvé assez naturel que Flora lui adressât plus de compliments. « J'ai vu M. Perdi- « guier, écrivait Achille François, il fait la moue et dit que vous « ne tenez pas compte de ses efforts, qui tendent comme vous « à l'union... »

A ces invectives de la jeune femme, Perdiguier répondit avec quelque hauteur une lettre qu'elle jugea plus encore empreinte de vanité. Cependant, moins d'un mois plus tard, quand elle eut décidé d'ouvrir une souscription, elle ne craignit pas de le solliciter, et dans sa brève réponse, assez froide, Perdiguier

1. Cf. aux annexes cette lettre du 25 mars 1843 (p. 459).
2. Cf. aux annexes la lettre d'Agricol Perdiguier du 29 mars 1843 et la réponse de Flora Tristan du 30 mars 1843 et la nouvelle lettre de Perdiguier du 30 mars (documents inédits, p. 460).

l'autorisa à l'inscrire pour la somme de trois francs (1). Nous verrons que leurs rapports furent par la suite assez cordiaux, mais on peut penser que leurs opinions ne varièrent pas beaucoup ; Flora Tristan se plut néanmoins à lui rendre justice dans une note privée et ne laissa nullement percer dans son livre, en parlant de Perdiguier, le moindre sentiment hostile à son égard. Quant à lui, nous ne voyons pas que dans ses écrits, il la mentionne une seule fois.

Il convient de ne pas porter sur lui un jugement fondé sur les seules assertions de sa correspondante ; cependant elle n'était pas seule à le critiquer et l'on trouve dans certaines lettres de l'ouvrier serrurier Pierre Moreau un jugement assez sévère.

Pierre Moreau était lui aussi l'un des quatre auteurs ouvriers dont les écrits avaient inspiré à Flora Tristan l'idée de l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes. Il avait publié à grand'peine sa brochure : *Un mot sur le Compagnonage* (2). Mais habitant Auxerre, il avait peu d'influence sur les ouvriers ; « bien peu le comprennent », écrivait l'un d'eux en faisant de lui un grand éloge. Il paraît très sérieux, doué d'une constitution assez frêle et d'une faculté d'expression assez insuf-

1. Lettre du 26 avril 1843. — Il est très possible que Perdiguier ait été un peu grisé par les témoignages d'estime et même d'admiration qui lui arrivaient en 1840 d'hommes considérés, tels que Chateaubriand, Béranger, Lamartine, La Mennais, dont il reproduit les lettres dans son petit volume (*Le livre du Compagnonage*, *op. cit.*, II, p. 17 et I). — Ces lettres, vraisemblablement, étaient sincères, mais empreintes de quelque complaisance ; cependant, il est certain que Perdiguier intéressa des esprits fort distingués. Si l'on peut supposer chez ceux qu'on vient de nommer une naturelle tendance à s'enflammer pour des idées de réforme sociale, on ne saurait juger de même un Alphonse Karr, dont le fin scepticisme et la critique moqueuse n'empêchent pas les manifestations d'une sensibilité plus avertie ; or, il écrit sur Perdiguier, en 1845, des paroles fort élogieuses. (A. Karr, *les Guêpes*, février 1846, p. 67.)

2. Cf. aux annexes sa lettre inédite du 9 avril 1843 (p. 464).

Le titre exact de la brochure est : *Un mot aux ouvriers de toutes les professions, à tous les amis du peuple et du progrès sur le compagnonage, ou le guide de l'ouvrier sur le tour de France.* (Auxerre, 1841, Guillaume Maillefer. Prix : 25 centimes.) — (Bibl. Nat. : Rp. 2757.) — Le journal *Le Travail* des 27 février, 27 mars et 16 mai 1842 publie ce travail de Moreau. (Bibl. Nat. Inv. R 1.261.) Ce journal, qui dura du 27 février 1842 au 15 septembre 1842, avait été fondé par l'économiste Moreau-Christophe (1799-1881) pour combattre les théories de *l'Atelier*.

fisante. Il lisait les journaux d'avant-garde et y avait vu par fragments incomplets les œuvres de Flora.

Celle-ci jugea le ton de ses lettres assez froid ; il lui écrivait d'ailleurs sans gêne aucune, lui reprochant, par exemple, son écriture illisible. La première lettre que nous ayons de lui est du 23 janvier 1843, époque à laquelle il travaillait à son deuxième ouvrage : *De la réforme des abus du Compagnonage et de l'amélioration du sort des travailleurs* (1). Cette lettre répond aux premières sollicitations que Flora lui avait adressées sans doute en même temps qu'à Gosset et à Perdiguier. Nous y trouvons plutôt quelques renseignements sur lui que des données précises sur les milieux ouvriers ; mais celles-ci nous sont fournies dans sa lettre du 3 avril 1843. C'est ainsi que Moreau s'étendait notamment sur la société de compagnonnage « l'Union », dont il faisait partie et dont il s'occupait activement (2). Cette société était importante et groupait des milliers de compagnons appartenant à de très nombreux métiers : charpentiers, vitriers, charrons, forgerons, serruriers, cordonniers, tailleurs de pierre, etc... Mo-

(1) Auxerre-Paris. (Bibl. Nat. : Inv. R 44507.)

2. Perdiguier raconte les circonstances dans lesquelles cette Société relativement récente avait été fondée en 1823 à la suite d'une brouille entre les compagnons et les aspirants dévoirants. (Les *dévoirants* ou *dévorants* s'appelaient aussi les « compagnons du devoir ». Cf. Agricol PERDIGUIER, *Mémoires d'un Compagnon*, p. 141 (édition HALÉVY précitée). Mais c'est surtout dans le petit livre de Pierre Moreau que l'on peut trouver des données précises sur l'origine et le développement de l' « Union ». On y voit que cette société a été vraiment la réalisation des idées réformistes prônées par Perdiguier lui-même. On peut s'étonner qu'il n'ait pas suffisamment parlé de cette réalisation et se demander si ce n'est pas uniquement parce qu'il n'y eut pas une part active. Toutefois, on peut aussi penser avec plus de bienveillance que Perdiguier, tout en déplorant les abus du compagnonnage, demeurait attaché à l'institution et eût voulu surtout réconcilier les « Devoirs » entre eux ; il comprenait mal le radicalisme de Moreau qui, voyant le mal comme lui, renonçait à améliorer les sociétés existantes et préférait en fonder une autre. — Moreau est en ce sens un révolutionnaire, qui n'a pas cette sorte d' « esprit de corps » dont Perdiguier ne peut se départir. C'est pourquoi Perdiguier en veut à Moreau de dénoncer les abus avec une telle insistance qu'elle le conduit à vouloir la suppression des compagnonnages. Dans la 2e édition de son *Livre du Compagnonage* (1841), Perdiguier attaque Moreau très vivement ; attaques que Moreau relève dans son petit livre de 1843. Cf. A. PERDIGUIER, *Livre du Compagnonage*, II, p. 34. Lettre de Moreau ; — p. 45. Réponse à la lettre de Moreau, dit Tourangeau. — Cf. outre les petits livres de Perdiguier et de Moreau, les articles critiques publiés par *l'Atelier* sur ces deux points de vue notamment numéro du 30 juin 1843, p. 92).

reau était surtout au courant de ce qui concernait les serruriers, dont il était. Ses renseignements étaient fort utiles à Flora et si elle avait pu en avoir d'aussi précis sur tous les corps de métiers, cette documentation aurait été précieuse pour sa propagande.

Aussi lorsqu'elle eut fait imprimer par *La Ruche* la première partie de l'*Union ouvrière*, envoya-t-elle une épreuve à Moreau, en lui demandant son avis et son appui (1). Elle avait reçu de lui sa brochure réformiste qu'elle jugeait très bonne et bien propre à préparer les esprits à accueillir son propre projet (2). La réponse de Moreau contenait son approbation et la promesse de son appui. C'est une lettre qui révèle assez bien son caractère ascétique, un peu triste et désillusionné. Sans acrimonie et sans passion, il écrit ce mot qui dut retentir dans l'âme de Flora : « Perdiguier fera beaucoup de mal. » En même temps, il proclame sa foi dans quelques esprits du temps et ses appréciations sont assez curieuses. Il n'entrevoit la possibilité d'améliorer la classe ouvrière que si l'égalité cesse d'être un simple mot et si le pouvoir régularise le travail et les secours : que les travailleurs se fassent représenter devant le pays et essayent d'adoucir la vieillesse, d'atténuer la misère provenant du chômage ou des accidents du travail ; mais pour cela, il faut développer l'instruction au sein de la classe ouvrière (3).

En somme, ces développements étaient d'accord avec les opinions de Flora elle-même et les conseils qu'il lui donne pour sa propagande devaient la satisfaire, notamment quand il l'engageait à faire appel aux concours les plus divers, y compris celui des communistes, « tout absurdes qu'ils paraissent », et aussi celui des ouvriers rédacteurs de *L'Atelier* ; on sait que Flora Tristan se défendit toujours de s'enrôler dans tel ou tel parti et de se rattacher à telle ou telle tendance. Moreau, éloigné de Paris, pouvait difficilement faire partie d'une coterie ; peut-être son isolement forcé lui inspirait-il quelque amertume et l'aidait-il à comprendre la jeune apôtre qui le tenait au courant de ses déboires. Lui-même croyait à l'hostilité de Perdiguier dont l'in-

1. Cf. aux annexes le brouillon ou la copie de la lettre à Moreau du 7 avril 1843 (inédite p. 450).

2. Cf. aux annexes la lettre déjà citée qu'elle adresse le 8 avril 1843 aux ouvriers du Comité de l'Union (p. 453).

3. Cf. aux annexes la lettre de Moreau du 9 avril 1843 (inédite, p. 464).

fluence dominait, selon lui, le milieu de *L'Atelier* comme le milieu de Gosset et de François. Quand son second travail paraît en avril 1843, il est attristé de l'indifférence qui l'accueille et de l'hostilité que certains lui manifestent ; il eût souhaité que Flora lui fît à ce sujet quelque critique ou quelque observation, mais ce silence ne le détache pas d'elle ; nul plus que lui ne s'emploie à répandre l'*Union ouvrière*, et il se réjouit à l'idée que sa correspondante lui rendra visite à Auxerre. Il semble bien que Pierre Moreau fut l'un des premiers à favoriser le grand voyage de propagande de Flora Tristan. Il fut des premiers ouvriers-amis qu'elle compta hors de Paris et sur le concours desquels elle put s'appuyer. En attendant sa venue, il lui adressait tel ou tel compagnon pour s'entretenir avec elle. Elle les recevait le dimanche, en particulier ceux qui avaient souscrit à son petit livre.

L'apparition de l'*Union ouvrière* lui procura de nouvelles relations parmi les travailleurs dont certaines ne sont pas sans intérêt, parce que ces nouveaux amis émettaient des avis ou formulaient des critiques.

Les ouvriers qui rédigeaient le journal *L'Atelier* ne manifestèrent nulle reconnaissance envers elle ; au contraire, ce journal publia en mai un article tendant à la ridiculiser et à ruiner son projet (1). L'article assez faible et méchant, surtout antiféministe, était anonyme selon la règle du journal, et Flora s'enquit vainement de son auteur : on lui répondit que la rédaction tout entière était responsable des articles de *L'Atelier* et n'avait pas à nommer l'auteur d'un article (2). Quel-

1. *L'Atelier*, 31 mai 1843. L'article est d'un ton déplorable, fréquent dans ce journal ; c'est un persiflage sans finesse, désobligeant pour O'Connell accusé d'exploiter sa situation de leader irlandais ; désobligeant pour Enfantin, inventeur de la femme-Messie, tour à tour révélateur de la foi nouvelle et exploiteur des ouvriers ; désobligeant pour Flora, qui « est peut-être bien notre O'Connell, O'Connell en jupons qui sait ? [ou] plutôt la femme libre, la femme-Messie qu'Enfantin, le révélateur, nous a annoncée... oui, ami lecteur, l'O'Connell de la France sera peut-être madame Flora. Nous aimerons la voir montée sur des hustings, une main dans la poitrine et de l'autre montrant le poing, l'œil en feu, le sourcil froncé et nous faisant tous crier hourrah, mais tout cela gentiment, en femme bien apprise ; car un tribun, au dire des aristocrates, c'est une vilaine chose, ça ressemble à un homme du peuple en colère... » La fin de l'article rappelait avec une ironie malveillante la manière dont Flora Tristan avait eu recours à des souscripteurs pour se faire imprimer.

2. Nous possédons trois lettres à ce sujet : Buchez, dont les doctrines

ques semaines plus tard, *L'Atelier* reparlait incidemment du « projet drolatique de Mme Flora Tristan », auquel le *Nouveau Monde* consacrait plusieurs de ses colonnes (1).

Le début de l'*Union ouvrière* relatait les démarches faites auprès de Béranger, de Lamartine et aussi auprès de plusieurs ouvriers poètes en vue d'obtenir de l'un d'eux quelque chant propre à célébrer la fraternité humaine. On se rappelle que le livre était presque entièrement imprimé quand elle reçut de Poncy la pièce de vers qu'elle put insérer en appendice. Mais d'autres que Poncy répondirent à son appel, tels même qui n'avaient pas été personnellement sollicités ; parmi eux, des ouvriers, des étudiants, des femmes aussi (2).

C'est ainsi qu'elle entra, vers la fin de juin 1843, en rapport avec l'ouvrier tailleur Ferrand, « chansonnier et apôtre du peuple », comme il s'intitulait lui-même dans sa première lettre du 22 juin 1843. Les lettres qu'il lui adresse nous permettent de reconstituer tout le petit drame instructif auquel Flora fait une simple allusion dans la deuxième édition de l'*Union ouvrière*. Il n'est pas possible sans digression de reproduire ou d'analyser ces longues lettres, mais il faut cependant connaître cet incident dans la carrière de Flora Tristan ; outre qu'il met en lumière cer-

inspirèrent les « ateliéristes », répondit à la sollicitation de Flora que tout en partageant, en général, les opinions du journal, il n'avait aucune part à la direction ou à la rédaction et n'en connaissait les articles que comme abonné (6 juin 1843). — LAMBERT écrivit : « il n'appartient à aucun de nous de nommer l'auteur d'un article de notre journal ; tout ce que nous écrivons est adopté par l'unanimité de la rédaction, qui en répond collectivement ». (« Voilà qui est positif » ! griffonne Flora sur la lettre.) Lambert ajoutait qu'il soumettrait à ses amis la lettre de sa correspondante et ferait savoir à celle-ci, sous peu, « s'il convient à toute la rédaction de *l'Atelier* d'être un troupeau galeux ou si, au contraire, il lui plaît que la brebis galeuse se désigne elle-même à votre flétrissure » (9 juin 1843) ; — LENEVEUX, gérant de *l'Atelier*, écrivit en conséquence, quelques jours après, que le comité avait jugé qu'il n'y avait pas lieu de répondre à Flora (19 juin 1843).

1. *L'Atelier* (31 août 1843, p. 105). C'est encore le même ton d'ironie sans finesse ; mais, cette fois, c'est contre le *Nouveau Monde* que l'attaque est dirigée à propos de Flora Tristan. Empruntant une phrase à chacun des deux entrefilets que ce journal consacrait à l'*Union Ouvrière*, il établissait, par ces citations tronquées, une contradiction ; or, celle-ci n'est qu'apparente et disparaît quand on rétablit le texte intégral. Ce procédé de basse polémique permet à *l'Atelier* de ridiculiser injustement le *Nouveau Monde* qui lui avait reproché ses railleries à l'égard de l'*Union ouvrière*.

2. Cf. *Union Ouvrière*, p. 2.

tain côté de son caractère, il nous aide encore à comprendre ses relations avec les milieux ouvriers.

« J'avais fait aussi, écrit-elle, un appel aux compositeurs, « et on ouvrit à cet effet un concours. Toutes les compositions « envoyées furent soumises à un jury musical, la composition de « M. A. Thys ayant obtenu la majorité des suffrages, le prix lui « a été décerné. Ce prix est une médaille d'or offerte par M. Eu-« gène Sue (1). » Ces quelques lignes ne laissent pas deviner les démêlés passionnés auxquels donna lieu cette simple question du chant pour les ouvriers.

Ferrand se disait dans l'admiration après sa lecture de l'*Union ouvrière*, « œuvre sublime et religieuse » à laquelle il désire associer son œuvre propre : « Je fonde l'ordre lyrique des tem-« pliers ; déjà à ma voix un grand nombre d'auteurs en chansons « et de sociétés chantantes arborent la bannière de la croix, vi-« vant symbole d'union, de force et de fraternité. » Il invitait sa correspondante à assister à une séance de sa société qui avait lieu à la barrière de Belleville ; elle y verrait un milieu sympathique, encore que d'un premier abord déconcertant. « Il faut les connaître comme je les connais et on les aimera comme je les aime... Si nous travaillons corps et âme à leur bien-être, à leur avenir, il faut les aborder, leur apprendre à nous connaître, à nous estimer, à nous aimer, voilà la mission de l'apôtre (2). »

Quand elle reçut cette lettre, Flora Tristan avait déjà ressenti plusieurs désillusions et sa vivacité lui avait souvent inspiré quelque dégoût à l'égard des milieux ouvriers. Sans doute, elle dut, comme elle fit jusqu'à sa mort, espérer beaucoup de ce nouveau milieu qui s'offrait ainsi à son champ d'action, encore que Ferrand pût dès le premier abord lui sembler un peu ridicule avec le titre dont il faisait suivre sa signature : « grand maître de l'ordre lyrique des Templiers ». C'est probablement avec lui qu'elle organisa le concours tendant à reconnaître la meilleure chanson qui figurerait en tête de l'*Union ouvrière* et serait récompensée par une médaille. Deux noms illustres se rencontrent ici : Eugène Sue offre la médaille. Béranger prononcera son jugement sur « la forme » de l'œuvre, tandis que Flora Tristan sera

1. *Union Ouvrière* (2e édition, Paris 1844, p. 123). — Cette édition sort de l'Imprimerie Worms et Cº.
2. Lettre inédite du 22 juin 1843.

juge du fond (1). Mais avec Ferrand encore elle allait rencontrer les deux défauts qui l'avaient si souvent exaspérée : l'ignorance et la fatuité. Ferrand ne semble pas avoir eu grand talent. Il n'a pas laissé de nom comme Vinçard, Festeau ou tel autre chansonnier-ouvrier (2).

On peut penser qu'il espérait remporter le prix au concours qui aurait lieu dans sa société. Le nom de celle-ci devait, selon lui, être gravé sur la médaille. Mais quand il eut montré à Béranger les poésies entre lesquelles celui-ci devait choisir la meilleure, le poète populaire se déroba disant que dans toutes il y avait « du bien et du beau », qu'il était « même impossible avec le programme de faire mieux » ; il conseillait de s'en remettre pour le choix à « la Lice chansonnière », qui « devait en cette circonstance n'établir son jugement qu'en vue du prospectus et de la rigidité des principes de la bonne poésie (3). » La « Lice chansonnière », célèbre société de chansonniers populaires, avait été fondée en 1834 (4) ; des œuvres devenues illustres en sont sorties, on ne pouvait espérer de juges plus compétents, ou du moins mieux informés. La chanson de Ferrand fut examinée, mais, trouvant l'œuvre insuffisante, Flora, dans une lettre au chansonnier Vinçard, demanda l'ajournement du concours dans l'espoir que des chants mieux réussis seraient présentés. Les lettres de Ferrand à sa correspondante sont acerbes et pénibles, les commentaires qu'elle y griffonne ne le sont pas moins ; il

1. « Il avait été convenu avec le chef de l'ordre lyrique des templiers que je jugerais les pièces sous le rapport du fond et que Béranger les jugerait sous le rapport de la forme... » (*Lettre au Directeur de l'*Echo lyrique. — *Echo lyrique*, 17 septembre 1843.)

2. Nous connaissons à cette époque plusieurs chansonniers du même nom ; nous trouvons notamment un D. F. Ferrand dont le *Nouveau Monde* publie, le 11 février 1840, une poésie : *La Liberté*. — Du même, la *Réponse à M. Béranger dédiée au peuple par D. F. Ferrand* (Bibl. Nationale, Ye 22.161) semblerait dans l'esprit de notre chansonnier ; mais une allusion obscure d'un correspondant de Flora Tristan semble indiquer que le prénom de Ferrand était Emile.

3. Lettre inédite de Ferrand, 26 août 1843. — Cette lettre nous vaut un commentaire irrité ; irritation non seulement contre Ferrand, mais contre Béranger, qui se dit le père des ouvriers et qui est enchanté de leur plaire, mais a peur de faire des mécontents en départageant quatre concurrents.

4. Parmi les fondateurs furent les chansonniers Lepage, Germain, Blondel, Pitou du Roqueray. Cf. Dumerson et Noel Segur. — *Chansons nationales et populaires de France*. Introduction (1866, Paris).

l'accuse d'avoir fait une pression décisive sur le jury au moment où celui-ci avait retenu sa chanson, et cette manœuvre a eu, selon lui, pour effet de leur attirer, à lui, « la honte devant toutes les sociétés de Paris et de la banlieue », à elle, « la haine des ouvriers (1) ». Il prétend que le poète Lachambaudie (« mon ami Lachambaudie »), après avoir donné lecture du procès-verbal, lui confia qu'il avait gagné le prix, ce que toutes les sociétés savaient déjà par l'indiscrétion d'un des « licéens » ; ceux-ci ont été heureux de se rétracter pour le « fouler sous leur aristocratie insolente ». Au milieu de la scène de tumulte où s'entrecroisaient les injures pour Flora, il a mis la main sur la médaille et les livres pour les sauvegarder et, en les emportant, a regagné sa demeure, « le cœur brisé et la santé défaillante (2) ». En réalité, si l'on en croit Vinçard, Ferrand eût voulu imposer un choix immédiat à la « Lice Chansonnière » dès le jour où le recours à son jury avait été sollicité ; il faisait, avec quelque présomption injustifiée, valoir en sa faveur les avis de Béranger et de Flora elle-même. Mais une lettre de Vinçard nous apprend que le comité était unanime pour ajourner le concours (3), et, la veille de la scène décrite par Ferrand, il déclare qu'il s'opposera de toutes ses forces à ce que l'on couronne une seule pièce (4). Béranger, sans se

1. Lettre inédite de Ferrand, non datée ; la date de la poste est du 30 août 1843.

2. Lettre inédite de Ferrand datée du 30 août 1843.

3. L'ouvrier chapelier A. Saive, dont nous allons rencontrer plus loin l'intéressante propagande et qui assista à cette séance, écrivit à Flora que le concours, puisqu'il était annoncé pour ce soir-là, aurait dû avoir lieu quelle que fût la valeur des poésies présentées. (Lettre inédite du 20 août 1843.) Flora reçut également une lettre collective de trois ouvriers, assez injurieuse ; Vinçard leur avait fait lire l'*Union Ouvrière*, qui les avaient remplis de courage, mais l'affaire du concours semble prouver « que vous avez voulu vous faire un marchepied de l'enfant du peuple et vous jouer d'un des meilleurs camarades » ; ils protestent contre l'injustice et indiquent dans quel ordre les chansons auraient dû être récompensées, Ferrand ayant mérité le prix. Ils estiment qu'elle s'est trompée et rendue désormais impopulaire : « vous vous êtes fait traîner dans la boue ». Sur la lettre, Flora note rapidement : « Voici Ferrand qui me fait écrire des lettres par ses adeptes et il croit que je suis dupe de cela ! Mais enfin voilà trois ouvriers qui ont signé ça. Quelle pitié ! » (Lettre inédite datée de Meaux, 30 août 1843, et signée de trois « compagnons du devoir » : Beauséjour (de Marseille), Joli-Cœur (de Bordeaux), Tardenez (de Tours). La lettre nous apprend que le concours avait eu lieu à la Barrière de la Chopinette, n° 13.

4. Lettre inédite de Vinçard (27 août 1843).

prononcer, avait donné à entendre qu'il n'y avait pas lieu de décerner le prix (1). Deux jours plus tard, Vinçard adresse encore à Flora une relation de la scène en y décrivant l'insolence de Ferrand (2). Enfin, lorsque Flora lui communique la lettre de celui-ci, il essaye très louablement de prendre sa défense : cette lettre est mauvaise, mais Ferrand, dit-il, est aveuglé par la vanité, il vaut mieux que ce qu'il écrit ; malgré « sa bêtise ampoulée et boursouflée » : « sa conduite ici est infâme, je pressens même qu'il va y mettre le comble en s'appropriant les objets que vous lui aviez confiés » ; mais il a parfois « des actes nobles et bien ordonnés (3) » ; Ferrand n'en prétendit pas moins garder les prix et forcer « la Lice chansonnière » à se prononcer derechef, mais il finit par renoncer à cette attitude imprudente et protesta contre l'accusation d'avoir répandu de vils propos sur quiconque (4).

Ces minces événement occupaient abusivement les journées de Flora Tristan. Ils agitèrent fort le milieu des chansonniers ouvriers, ainsi qu'en témoignent les lettres ci-dessus citées. Un journal, *L'Echo lyrique*, se moqua de Ferrand et reprocha à Flora de s'être « adressée à des chansonniers, à des épicuriens », pour obtenir un « hymne en l'honneur de ses utopies, rêves sublimes,

1. Lettre inédite de A. Desmoulins (29 août 1843).
2. Lettre inédite de Vinçard (29 août 1843).
3. Lettre inédite de Vinçard, datée du 2 septembre 1843.
4. Déclaration formelle signée de Ferrand et datée du 31 août 1843, aux termes de laquelle il émet ses injustes prétentions (pièce inédite) ; — lettre inédite datée du 1er septembre 1843 dans laquelle il sollicite une visite de Flora ; — lettre datée du 3 septembre annonçant qu'il rend la médaille et les livres qu'il détenait. — Un autre témoignage nous est fourni par trois lettres inédites que A. Desmoulins écrivit à Flora Tristan le 29 août, 5 et 7 septembre 1843. Selon lui Ferrand se discrédita dans cette affaire et la majorité des assistants se prononça nettement en faveur de Flora. « ...on est disposé à suivre le plan de l'union que vous avez tracé... chaque fois qu'un mot insolent ou injurieux a été prononcé contre vous, il a été repoussé par les murmures du plus grand nombre... » (Lettre inédite du 29 août 1843.) Il est à peu près certain qu'il s'agit ici d'Auguste Desmoulins qui devint plus tard l'un des gendres de Pierre Leroux et fut conseiller municipal de Paris. Ses lettres sont correctes et empreintes d'un bel idéalisme : « J'espère un peu en ce jeune homme », note Flora sur l'une d'elles » (29 août 1843). — Il est probable que A. Desmoulins dut, à cette occasion, composer une poésie, *l'Union, Chant des Travailleurs*, sans l'envoyer à Flora Tristan ou du moins sans la signer. Elle ne fut, semble-t-il, publiée qu'en 1848. (Bibliothèque Nationale, Ye 55.471 (754).

nous l'avouons, mais que nous croyons irréalisables ; c'était à des coreligionnaires qu'il aurait fallu s'adresser, un pareil chant ne pouvait surgir que du cerveau fiévreux d'un apôtre (1) ».

L'article engageait « les socialistes, fouriéristes et autres régénérateurs en istes », à laisser désormais en repos les bons chansonniers faits pour chanter Bacchus et les amours, et ridiculisait le malheureux Ferrand en même temps qu'il reprochait à Flora Tristan d'avoir voulu se servir de la classe ouvrière comme d'un marchepied.

Comme on peut le deviner, cet article ne demeura pas sans réponse : une lettre de Flora au directeur lui permit d'exposer le détail de l'affaire et d'affirmer son désintéressement : « ...ce « marche-pied ne pourrait me faire arriver à aucun poste élevé, « par la raison sans réplique que, dans notre ordre social, les fem- « mes sont exclues des affaires politiques, sociales, philosophi- « ques, scientifiques, etc..., de toutes les charges, emplois, hon- « neurs, etc... la plus capable ne pourrait pas même espérer « être nommée garde champêtre (2)... »

L'Echo lyrique fit suivre cette lettre d'un bref commentaire empreint d'un certain bon sens ironique : en ajournant le concours sous prétexte que les œuvres présentées étaient médiocres, on pouvait ainsi faire rimer les chansonniers pendant dix ans sans jamais accorder la fameuse médaille. Il n'était peut-être pas bien utile de transformer l'atelier en un temple, l'enclume en une charrue ; pourquoi « faire de l'autel de Momus le piédestal d'une « Minerve équivoque, à des chants joyeux et consolateurs sub- « stituer les rauques accents d'une théorie qui n'adoucit aucune « peine et redevient la source d'amères déceptions (3) ? » L'incident n'eut pas d'autres suites ; les prix furent restitués par Ferrand qui les accompagna d'une lettre amère ; il disait avoir con-

1. *L'Echo lyrique*, 3 septembre 1843, n° 4, 1re année, « Variétés ». — Cf. dans le même numéro un « Echo » sous la rubrique « Coups de maillets ». Le numéro du 10 septembre 1843 publie une « chanson-parodie à propos d'un grandissime concours » : *La médaille d'or*, par Dalès frères.

2. *L'Echo lyrique*, 17 septembre 1843, *op. cit.* La lettre est du 7 septembre 1843.

3. Les « goguettes » et autres sociétés de chansonniers populaires étaient précisément prises à parti par les journaux à tendances sociales. Cf. notamment les articles dans lesquels *l'Atelier* leur reproche la bêtise, la grossièreté et l'immoralité de leur répertoire (mai et août 1844) ; mêmes reproches aux chansons des rues (31 août 1843).

sulté un homme de loi, lequel lui avait révélé que malgré son bon droit, il risquerait d'être condamné s'il n'opérait pas cette restitution. Il terminait en assurant Flora qu'elle s'était « attiré le mépris de toutes les sociétés chantantes de Paris et de la banlieue et même d'une grande partie de la « Lice chansonnière ». « Je le répète, ajoutait-il : je n'ai point de haine... je reprends mes travaux sans plus m'inquiéter s'il y a de Mme Flora Tristan dans le monde (1). »

Le concours pour couronner une poésie sur l'Union valut à Flora Tristan d'autres lettres accompagnées de poésies de valeur inégale ; quelques-uns de ces vers nous sont parvenus, d'autres ont été imprimés et peuvent être retrouvés au milieu de l'abondante et médiocre littérature due aux poètes ouvriers à cette époque. Parfois on rencontre un certain souffle, tout au moins une très belle inspiration ; c'est le cas pour certains vers de *L'Union ouvrière* par Alexandre Dermé que l'auteur ne voulut pas présenter au concours, ne se « jugeant point à 20 ans un écrivain accompli », mais qui avait été insérée dans une publication qu'il adressait à Flora Tristan pour qu'elle voulût bien l'honorer de quelques observations (2).

L'année 1843 fut ainsi employée à fréquenter les milieux ouvriers de Paris, assez divers comme on vient de le voir. Aucun document ne nous montre que l'apôtre ait poursuivi ses investigations et sa propagande jusque dans les cabarets, ainsi qu'elle en avait formulé le dessein.

L'information que nous fournit Arnold Ruge sur ce point s'explique sans doute par une confusion avec les visites de Flora aux réunions des compagnons ou des chansonniers. Il ne nous apporte pas un témoignage direct (3).

Au contraire, la relation est très précieuse que ce jeune philosophe allemand nous donne d'une réunion à laquelle il assista chez Flora Tristan, rue du Bac, avec son compatriote et ami le

1. Lettre inédite de Ferrand du 3 septembre 1843.

2. Lettre inédite du 22 septembre 1843. — La poésie est à la Bibliothèque Nationale ; c'est un feuillet arraché à une publication d'au moins 16 pages, sans doute celle dont parle la lettre (pièce 8e Ye 4070). — Alexandre Dermé a publié quelques autres poésies populaires sans grande valeur.

3. Arnold Ruge, *Zwei Jahre in Paris*, op. cit., chapitre XII : « Elle avait fait leur connaissance en allant dans les cabarets et les lieux de réunions où elle avait lutté avec eux contre les habitudes des beuveries et de querelles des anciennes unions de compagnons ».

poète German. Dans une lettre à sa femme, il nous apprend que Flora Tristan avait déposé sa carte et ses livres chez lui, à la suite de quoi il lui rendit visite avec six autres jeunes Allemands. Il a narré cette visite dans ses deux ouvrages précités. Son récit bien vivant (surtout dans le *Briefwechsel*) nous présente l'apôtre chez elle, recevant dans son salon quinze ou seize personnes de conditions différentes et leur exposant ses théories.

Ruge ne donne malheureusement le nom d'aucun des assistants. Il signale parmi eux un des rédacteurs de la *Démocratie pacifique*, le journal de Considérant, « qui défendait avec son habituelle superstition son point de vue : la transformation sociale du monde est possible sous une forme quelconque de gouvernement. Elle l'écoutait en souriant et il prit congé en exprimant l'espoir qu'elle finirait par se convertir à ses idées. Mais dès qu'il fut sorti, la colère enflamma la jeune femme et elle se répandit en propos passionnés et prophétiques touchant la transformation politique de « la noble France ». Cette fureur sacrée impressionna vivement les deux Allemands : « Quelle femme, dit le poète German, elle saisira le drapeau et marchera en avant ! c'est maintenant seulement que je comprends les Français ! »

Cette relation de Ruge est un des rares témoignages que nous ayons des idées politiques de Flora à cette époque, si l'on excepte ce qu'elle en laisse percer dans ses livres et dont il sera question plus loin. Il semble qu'elle fût moins modérée dans ses propos que dans ses écrits, et ce que nous dit Ruge est bien conforme à ce que nous savons de sa vivacité charmeuse (1). Son public était attentif, et Ruge fut vivement intéressé par ce spectacle ; il note la présence de « quelques jeunes gens qui faisaient de la littérature et un nombre à peu près égal d'ouvriers français et allemands. Cela faisait une réunion de quinze ou seize personnes qui occupaient tous les sièges. Elle ouvrait « la première session » à laquelle elle nous avait invités. Les ouvriers étaient des gens élégants et intelligents... »

Chez elle comme chez eux, ces ouvriers la contredisaient,

1. Il fut fasciné au point que Flora Tristan fut transfigurée à ses yeux : « ...Elle se leva, *sa haute stature* et la noblesse de ses traits animés par le feu « de ses yeux noirs rendaient son discours deux fois plus impressionnant ». (*Zwei Jahre in Paris,* op. cit.) On sait que Flora n'était pas grande. Même notation erronée dans le *Briefwechsel.*

discutaient avec elle, sans timidité ; le jeune Allemand en était tout ébaubi. « Sur le sopha, à côté de moi, était assis un homme de haute taille, à la chevelure brune et bouclée, à la physionomie cultivée : c'était un chapelier. Il plongea sa main noire dans sa poche portefeuille, en tira un volumineux manuscrit et lut un travail remarquable écrit par lui, plein de méthode et de bon sens. Le but de Flora, croyait-il, ne serait pas atteint : l'ouvrier gagne juste ce qu'il est forcé de dépenser pour vivre ; il n'hésitera pas à distraire de ce gain une petite somme pour un intérêt immédiat, mais il ne pourra pas donner une faible cotisation pour un but un peu lointain. « Il ne pouvait pas être nuisible que Mme Tristan fît son essai ; toutefois il ne croyait pas au succès et il proposait de prendre comme point de départ les associations pratiques pour les besoins matériels des travailleurs autant que les lois tyranniques et injustes contre les ouvriers et en faveur des patrons le permettraient. Certes, même pour cela, il fallait voir de loin, mais si l'on voulait pouvoir utiliser quelque jour une révolution par la libération des classes ouvrières opprimées, c'est cette voie qu'il convenait de suivre. »

Arnold Ruge ne nous donne pas le nom de cet ouvrier, mais il mentionne sa profession ; nous pouvons déduire que c'était l'ouvrier chapelier A. Saive, lequel était en correspondance avec Flora Tristan depuis le début d'août. Il lui avait écrit après lecture de l'*Union ouvrière* pour la remercier d'avoir compris les misères et les besoins des ouvriers. Beaucoup d'écrivains ont cherché des remèdes, elle seule a compris que le but à viser, c'est l'union ; mais, selon lui, Flora Tristan n'a pas encore découvert les moyens de l'atteindre. Dès sa première lettre, Saive raconte sa vie pleine de malheurs et de déboires au milieu desquels, bien que sans instruction, il a eu la force d'écrire pour signaler la source des vices et des misères ; notamment lors du projet de loi sur l'extinction de la mendicité, en 1842, il expliqua la nécessité d'organiser préalablement le travail pour que cette loi soit efficace. Il a fondé entre ouvriers chapeliers une société sur le principe du soutien mutuel : prévenir le malheur pour n'avoir pas à le secourir. Ici, plus de coteries, plus de rivalités : on ne connaît que des associés qui se secourent ; ils sont en relation avec la province où l'on envoie vivre à l'abri du besoin ceux que la mauvaise saison pourrait réduire à la misère. Une petite cotisation hebdo-

madaire a suffi pour former en moins d'un an une réserve de 4.000 francs (1).

Ces détails ne pouvaient que séduire Flora Tristan, d'autant plus que Saive attachait à la question de la femme une importance toute particulière : le problème de la famille est le grand problème social ; or, c'est exactement le problème de la femme : que la famille soit normalement constituée, que la mère y puisse élever ses enfants, que la jeune fille y soit à l'abri du vice, que la misère en soit écartée par une aide utile, et la classe ouvrière sera sauvée (2).

Professant de telles idées, Saive venait tout naturellement à l'auteur de l'*Union ouvrière.* Il eût voulu qu'elle comprît mieux les ouvriers et que les ouvriers comprissent bien ce qu'elle entreprenait. Lors des incidents survenus à propos du concours de chansons, il fut honteux et dégoûté de l'attitude de certains ouvriers qui accusaient Flora d'ambition égoïste et vaniteuse et il lui écrivit pour lui en demander pardon. Il savait par lui-même qu'on peut se vouer à une cause en tout désintéressement.

1. Le journal *l'Atelier* publie en septembre 1841 (p. 6) une enquête sur la *Situation des Ouvriers chapeliers*, sérieuse, documentée, objective comme ses enquêtes habituelles qui demeurent la partie vraiment utile et bien faite de ce journal ; il n'est pas invraisemblable que Saive en soit l'auteur.

2. « ...La famille, la famille, voilà ce qu'il faut reconstituer pour la femme et l'enfant de l'ouvrier. Car sans une famille, croyez-le, aucune amélioration ne peut se produire. Faites en sorte que les sentiments naturels de la mère puissent se produire, se développer, qu'une administration sage et paternelle vienne en aide à ceux pour qui les enfants sont une charge trop lourde ; mais, autant que possible, laissez l'enfant à la mère et la mère à l'enfant ; commencez par lui venir en aide avant toute chose, non par l'aumône qui dégrade, mais par le travail qui ennoblit, qu'il soit facile et proportionné aux forces de chacun. Faites en sorte que la mère, obligée de surveiller un enfant ne soit pas obligée de l'abandonner pour gagner son pain ; procurez-lui chez elle du travail et vous verrez les bons résultats que vous obtiendrez ; faites en sorte que la jeune fille ne soit pas exposée comme à présent à sacrifier son innocence et son avenir pour s'assurer un morceau de pain momentanément ; travaillant avec sa mère, elle n'aurait plus le triste spectacle que nous offrent les ménages d'ouvriers avec les misères qui les accablent... » (*Lettre inédite de* A. Saive *à Flora Tristan,* du 4 août 1843.) — Cette lettre était accompagnée de la première livraison d'un ouvrage que A. Saive avait entrepris et qu'il avait été forcé d'interrompre ; il est vraisemblable que c'est de cet ouvrage que faisait partie le travail dont Ruge entendit lecture. « Il faut voir cet homme, note Flora sur la lettre, il pourra écrire dans le journal. » (Allusion au journal *l'Union Ouvrière,* dont elle avait déjà formé le projet. Cf. *infra,* p. 180 et ss.)

Après avoir donné son jugement personnel sur les pièces soumises au concours, il rappelle à sa correspondante qu'elle a promis sa visite à ses camarades : « ...Nos ouvrières surtout vous attendent avec impatience et vous ne voudrez pas les priver de pouvoir vous dire qu'elles aussi vous aiment... » Sur cette lettre affectueuse, inspirée par le désir de dissiper le découragement que Flora eût pu ressentir après les incidents du concours, elle résume avec une certaine rudesse la réponse qu'elle a faite : « Je ne tiens pas du tout à ce que le peuple m'aime, ...je tiens « à le servir et voilà tout... » (Lettre du 20 août 1843, inédite.)

Flora Tristan ne pouvait, au reste, être découragée de son dessein. Dès l'apparition de son livre, elle en avait envoyé un exemplaire à toutes les sociétés de compagnonnage ; elle avait, en outre, fait distribuer 3.000 prospectus dans les grands ateliers de Paris, reproduisant le résumé que nous avons cité (2e partie, p. 126, note). Les exemplaires expédiés aux sociétés étaient accompagnés d'une lettre persuasive dans laquelle elle affirmait son indépendance : « Je suis en dehors de toute *coterie*, de toute *personnalité*. C'est donc uniquement au point de vue du *bien général* que j'ai traité la question de *l'Union entre tous les ouvriers.* Pour moi, il n'y a ni *gavots*, ni *dévoirants* ; mais seulement des *hommes égaux*, des citoyens ayant *les mêmes droits et les mêmes intérêts*, des frères malheureux devant s'unir pour réclamer pacifiquement leurs droits et défendre leurs intérêts (1) ». Elle faisait appel à l'impartialité de ses lecteurs prolétaires, lesquels ne devraient pas la repousser en raison de son sexe injustement discrédité. Elle protestait enfin de son désintéressement absolu, ne visant ni à la renommée, ni au gain. Au 10 juillet suivant, elle avait déjà reçu 43 lettres d'ouvriers parisiers ou provinciaux ; et 35 appartenant à tous les métiers s'étaient présentés chez elle pour lui « *offrir leurs services pour la cause* ».

Elle se rendait compte, on le voit, que sa qualité de femme pouvait lui aliéner des adhérents ; les avertissements ne lui manquaient pas à ce sujet. Une ouvrière notamment lui adressait ces paroles monitrices : « ...Vous ne connaissez pas les ouvriers, ils ne sont pas encore arrivés à rendre justice aux femmes et à avoir foi en elles. Si mon mari présentait votre idée à ses collègues, ils lui riraient au nez... » Dans la même lettre — re-

1. *Union Ouvrière*, 2e édition, op. cit., p. VI.

marquons encore qu'une femme l'écrivait — quelques mots résumaient assez bien tout ce que Flora Tristan allait elle-même conclure sur les ouvriers :

Vous les jugez d'après quelques-uns que vous avez vus, tous hommes avancés, mais ce sont encore de faibles exceptions, et c'est les masses qu'il vous faudrait pour réussir à l'œuvre gigantesque que vous rêvez ; ce serait très beau et très heureux, mais nous n'en sommes pas là malheureusement, je vois avec douleur que vous vous créez beaucoup de déceptions ; pardonnez ma franchise, peut-être vous déplaira-t-elle, mais plus tard vous me rendrez justice. Je vois peu de monde, et ceux que je vois sont phalanstériens et ne veulent pas entendre parler d'autre chose (1)... Pour ce qui me regarde, je ne puis prendre aucune part à une œuvre que je ne crois pas réalisable tout en la trouvant très belle, mais le temps n'est pas venu, il faut que les hommes s'instruisent et nos enfants comprendront mieux leurs droits et leur devoir parce qu'ils seront plus instruits que nous. Je dis « nous », ouvriers, qui n'avons appris qu'à travailler parce que, il y a vingt ans, l'on n'avait pas tous les moyens de s'instruire qui existent aujourd'hui, il faut donc attendre avec patience que les hommes aient bien compris ce qui leur serait le plus avantageux, alors ils sentiront le besoin de s'unir, mais, je le répète, le temps n'est pas venu (2)...

Ces paroles, écrites en avril, Flora aurait pu les faire siennes quelques mois plus tard. Atteindre les masses, c'est le but, mais il faut tout d'abord convaincre l'élite ouvrière. Lorsque, ayant assez d'attaches avec les ouvriers, elle résolut de partir pour la province, son dessein était de se mettre en rapport, dans les grandes villes, avec les travailleurs les plus intelligents.

Certes, il restait encore de la besogne à accomplir à Paris ; mais l'essentiel était fait. Les milieux ouvriers étaient saisis de l'idée. Si les ouvriers avec lesquels elle s'était mise en contact direct n'avaient pas répondu comme elle le désirait, d'autres étaient venus à elle simplement séduits par le petit livre largement répandu ; c'était une compensation aux déboires rencontrés à *La Ruche*, à *L'Atelier* et ailleurs.

L'un d'eux apportait un concours peut-être considérable ; c'est Lièvyne, « délégué de la société philanthropique des ouvriers estampeurs » :

1. C'est par le journal phalanstérien *La Phalange* que cette ouvrière avait connu le projet de l'*Union ouvrière*.

2. Lettre inédite, signée « femme Soudet » du 12 avril 1843.

...Vous apprendrez avec plaisir sans doute que, pendant que vous appelez les travailleurs à l'Union, il en est parmi eux qui travaillent à établir cette union. Mais si vous avez eu à surmonter bien des difficultés pour arriver à publier seulement des idées, vous êtes plus que personne à même de comprendre combien sont grandes celles que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de réaliser... Vous êtes arrivée un peu trop tôt, car notre œuvre en voie de réalisation eût été un puissant élément que vous eussiez eu à votre disposition. Je n'ai eu que très vaguement connaissance du projet de publication de votre livre par MM. Soudet, Perdiguier et un ou deux amis que j'avais à *La Ruche*, mais préoccupé de mon affaire, je n'y avais porté l'attention que cette œuvre méritait, mais j'espère, madame, être un jour à même de réparer mes torts si notre œuvre réussit (1), et je ne doute pas, à moins que les forces physiques me manquent, que d'ici à un an nous devons être en rapport d'intérêt avec cinq cent mille, peut-être un million de travailleurs, et je vous prie de croire que nous en userons. Mais d'ici là nous avons bien des ménagements à prendre ; il nous faut, comme on dit, dorer la pilule et voyez : vous nous obligez à changer de titre, nous aurions trop l'air de nous entendre ensemble, et voici que nous serions associés, votre livre serait notre préface, vos tendances notre but, et s'ils venaient à croire que vous êtes à notre tête, oh ! alors, nous serions tout à fait perdus. Une Femme ! ils craindraient tout d'une œuvre comme la nôtre inspirée et dirigée par une femme ; surtout forcés qu'ils seraient de lui reconnaître Force, Savoir et Beauté (2)...

Un autre hommage d'ouvrier — ouvrier devenu une sorte de patron — doit être recueilli avec attention en raison de la personnalité dont il émane : le peintre en bâtiment Leclaire, qui devait laisser un nom honoré parmi les réformateurs sociaux, souscrivait 10 francs à la deuxième édition de l'*Union ouvrière* et, en les envoyant à son auteur, lui disait son admiration pour ce petit livre et pour les *Promenades dans Londres.* Il lui adressait, en même temps, quelques feuillets d'un travail dont il était l'auteur en s'excusant de leur peu d'attrait pour elle. Il est peu probable que l'*Union ouvrière* ait eu quelque influence sur Leclaire ; mais il est intéressant de noter qu'un réformateur aussi

1. C'est Mme Soudet qui vient de lui en faire tenir un exemplaire, dit le début de la lettre ; on peut se demander si Perdiguier et les gens de la Ruche n'avaient pas par avance discrédité Flora auprès de Lièvyne, lequel, ainsi rendu tout d'abord méfiant à l'égard du petit livre, aurait ensuite eu, en le lisant, la soudaine révélation qu'il contenait le nouvel évangile.

2. Lettre inédite de Lièvyne, délégué de la Société philanthropique des ouvriers estampeurs, rue de Braque, n° 2, en date du 21 mai 1843. (Nous avons essayé de rétablir l'orthographe et la ponctuation).

pratique, qui fut un réalisateur, ait accordé son attention aux projets de Flora Tristan. En 1843, Jean-Edme Leclaire était depuis dix-sept ans à la tête de son entreprise de peinture et vitrerie où ses méthodes intelligentes et hardies lui avaient valu le succès et lui attiraient des jalousies et des haines. Aussi écrit-il à Flora : « ...Veuillez me permettre de vous renouveler ma prière, c'est qu'il ne soit jamais question de moi dans vos écrits ; car ma position d'industriel me contraint, pour parcourir notre petit monde, de prendre beaucoup de précautions. Mes péchés sont déjà assez nombreux aux yeux de ceux dont j'ai froissé les intérêts et je ne veux pas augmenter le nombre de ces péchés par le peu de bien que vous auriez la générosité de dire de moi (1)... » Et, en effet, nul écrit de Flora Tristan ne parle de Leclaire. A vrai dire, c'est seulement l'année suivante qu'il découvrit le moyen de remplacer l'oxyde de plomb dangereux par l'oxyde de zinc inoffensif, découverte qui lui valut la gloire (2); mais sa tentative sociale de participation des ouvriers aux bénéfices datait déjà de plus d'un an. De plus, ses principes d'association et le succès dans leur application ne pouvaient que séduire Flora : Leclaire avait fondé une société de secours mutuels autorisée dès le 28 septembre 1838, qui tirait ses ressources des cotisations des sociétaires fixées à 2 francs par mois et assurait à ceux-ci, en cas de maladie, des soins médicaux et des remèdes ; de même que dans l'association des ouvriers chapeliers fondée par Saive (cf. p. 164), la preuve était ainsi faite que l'on pouvait beaucoup obtenir de faibles cotisations totalisées (3). L'Association de production était florissante ; l'inventaire de 1841 avait permis de distribuer aux ouvriers des parts dont le total atteignait 11.886 francs (ils n'étaient pas une centaine). Ceci explique suffisamment les attaques que Leclaire s'attirait de ses concurrents moins ingénieux et moins désintéressés.

L'accueil assez malveillant que lui faisaient certains ouvriers pouvait aussi être d'un salutaire enseignement pour Flora Tris-

1. Cf. aux annexes du présent volume cette lettre inédite de Leclaire, en date du 26 juin 1843 (p. 467).

2. Il reçut alors une médaille d'or de l'Institut, un prix Montyon et la croix de la Légion d'honneur.

3. On trouvera l'essentiel sur l'œuvre de Leclaire dans la brochure très substantielle de M. Auguste Fabre : *Un Ingénieur social. Jean-Edme Leclaire* (Nîmes, 1896).

tan, qui venait d'essuyer de semblables déboires (1). Leurs deux tentatives n'avaient pas grande ressemblance, et le projet de Flora avait quelque chose de clair, d'objectif, de presque immédiat qui pouvait séduire les plus simples. En réalité, ce qui avait refroidi plusieurs sympathies, c'était, on l'a vu, son trop grand désir de dire au peuple des vérités parfois sévères et dures. Les uns pensaient que ces opinions étaient erronées, d'autres simplement qu'elles n'étaient pas bonnes à dire. Pourtant il se trouva parmi eux des esprits convaincus que le devoir était précisément d'être tout à fait sincère et véridique à l'égard de cette classe qu'on désirait acheminer vers le bonheur et l'émancipation. L'ouvrier typographe Coutant appelait le petit livre « une bonne action... » : « C'est ce langage sincère qui convient à la cause que vous défendez et aux ouvriers que vous voulez instruire. Il a été dit que l'on doit la vérité aux rois, on la doit bien plus encore au peuple. Nous sommes rassasiés de mensonges et d'erreurs ; nous avons soif de vérités, dussent-elles blesser l'amour-propre de quelques-uns d'entre nous, il faut les crier bien haut et notre raison ne tardera pas à reconnaître que passer sous silence nos défauts, ce n'est pas les détruire (2)... » Coutant est certainement l'un des ouvriers qui a pris le plus au sérieux le projet de Flora Tristan et qui a vu dans sa réalisation le salut de la classe

1. *L'Atelier*, l'année suivante, est particulièrement dur à l'égard de la tentative de Leclaire ; c'est selon lui « une simple spéculation d'un entrepreneur », lequel exerce « la tutelle la plus entière, le patronage le plus complet que l'on puisse imaginer, tutelle et patronage qui ne se manifestent que trop aujourd'hui dans l'industrie, mais auxquels, du moins, l'ouvrier n'a pas donné son adhésion... » Leclaire « n'a pas voulu faire le sacrifice le plus mince des droits que les maîtres s'attribuent, le règlement qu'il a rédigé pourrait servir d'argument à ceux qui voudraient prouver que l'infériorité des travailleurs est reconnue par eux-mêmes... » (*L'Atelier*, avril 1844, p. 107.) — Cf. sur ce point Cuvillier, *Un journal d'ouvriers*, op. cit., p. 199. — La tentative Leclaire constitue un des exemples les plus caractéristiques pour illustrer l'éternelle discussion sur le paternalisme en matière industrielle et la coopérative de production. Remarquons que ces réalisations de Leclaire sont antérieures de quelques années à celles du grand expérimentateur J.-B.-A. Godin, le fondateur du célèbre familistère de Guise.

2. Cf. aux annexes cette lettre inédite de Coutant du 30 mai 1843. On y trouve une vue claire de l'œuvre à accomplir, de la situation des ouvriers, des intentions de Flora Tristan. Sur Coutant, cf. G. Weill, *Les journaux ouvriers à Paris de* 1830 *à* 1870 (*Revue d'histoire moderne*, novembre 1907). Coutant était un des collaborateurs de *la Ruche populaire*. Il collabora aussi plus tard à *l'Opinion Nationale*, journal fondé sous le patronage du prince Napoléon.

ouvrière. C'est au nom de celle-ci autant qu'en son propre nom qu'il remercie l'apôtre, et cette clairvoyante gratitude est d'autant plus à noter que cet ouvrier compositeur appartenait au milieu de *La Ruche populaire*, où Flora ne comptait pas que des admirateurs.

D'autres ouvriers qu'il ne nous est pas possible d'énumérer ici apportaient encore à l'*Union ouvrière* et à son auteur des témoignages d'admiration, des offres de service ou des renseignements utiles. Plusieurs annoncèrent leur visite, beaucoup furent la voir (1) ; tel demande quatre ou cinq douzaines du petit livre, tel remercie des exemplaires reçus, ou annonce qu'ils ont été rapidement enlevés, tel envoie le montant de ceux qu'on vient de lui adresser, tel enfin souscrit pour l'impression de la deuxième édition ou recueille des adhésions autour de lui (2). L'*Union ouvrière* les fait réfléchir, rêver, tracer des plans. « J'ai déjà vu beaucoup des écrits de ce genre — écrit l'un d'eux, mais aucun ne m'a paru aussi simple et réalisable comme le vôtre,... ce n'est qu'après des réflexions bien étudiées et bien mûries que je me suis mis à le propager autant qu'il a été en mon pouvoir de le faire... Une grande partie des ouvriers de Paris connaissent votre ouvrage, il reste encore à le faire connaître dans toutes les provinces, mais pour cela il faut des hommes dévoués et qu'ils soient bien pénétrés de la grandeur de la mission qu'ils auraient à remplir en colportant votre ouvrage de provinces en provinces (3)... »

*
* *

La province, à vrai dire, commençait à recevoir quelques échos de ces louanges. On a vu que Pierre Moreau attendait à Auxerre la visite de sa correspondante. Mais d'autres villes encore mon-

On possède de lui plusieurs brochures intéressantes publiées entre 1844 et 1869, ou, si l'on veut, entre « l'Union ouvrière » et « l'Association Internationale des Travailleurs ». (Cf. *infra*, p. 468.)

1. Ils y allaient quand ils pouvaient : l'un d'eux annonce, le 6 septembre, sa visite pour le lendemain à 8 heures du matin pour lui présenter un ami. Et Flora note avec quelque humeur : « Comme c'est amusant d'avoir des présentations à 8 heures du matin ! » (Lettre inédite de Salmon annotée par Flora Tristan.)

2. Lettres inédites des ouvriers Benoît (5 juin 1843), Blanc (22 octobre 1843), Dumesnil (21 mai 1843), Sandré (26 mai 1843), etc...

3. Lettre inédite de Cuzin ou Cazin du 19 août 1843.

tait vers elle le pressant appel d'âmes où se lisaient la curiosité et la joie, et que la gratitude exprimée n'empêchait pas d'être quelque peu anxieuses. Plusieurs de ces correspondants provinciaux disaient ce qui avait été déjà tenté dans leur ville. A Genève même, l'ouvrier Corsat, disciple ou admirateur de Cabet, dont il répandait les ouvrages communistes, s'offrait à placer 25 exemplaires de l'*Union ouvrière*, cet « excellent livre » que l'on a beaucoup prisé. Selon lui, les propagandistes ouvriers et non les orateurs et les journalistes exécuteront les desseins révélés par le ciel au génie. En six ans de luttes contre bien des tracasseries, il a lui-même mis en activité une société d'instruction mutuelle qui compte 400 membres, et il travaille maintenant à réunir en une seule douze ou quinze sociétés de secours mutuels. Il acceptait de collaborer avec Flora Tristan comme elle le lui avait proposé, les questions sociales étant très discutées à Genève, où néanmoins l'on traque les communistes (1).

A Nantes, à Toulon, à Lyon, à Bordeaux, on demandait le petit livre, son auteur et son concours pour organiser : « S'il vous était possible, Madame, de déterminer une personne influente de la ville à se mettre en tête de l'organisation sociale, elle deviendrait le centre autour duquel nous pourrions nous rallier, car la malheureuse haine qui divise les ouvriers voyageurs rend impossible pour longtemps l'espoir de nous entendre. » Cette lettre lui était écrite par la Société de l'Union de Nantes. Une demande de 25 exemplaires la terminait, on la priait « d'y joindre quelques conseils sur les moyens d'arriver à réaliser le plus promptement possible cette noble entreprise (2).

De Toulon, Poncy, non seulement lui envoyait sa belle poésie

1. Lettre inédite de Corsat, du 14 août 1843. Flora la juge à sa manière rapide et spontanée : « cette lettre n'est pas très bien, cet homme-là doit être fort intéressé, c'est le caractère du Genevois ; le séjour des étrangers dans leur pays les a rendus cupides, c'est fâcheux, car, avec l'avarice, plus de dévouement possible ». Corsat lui demandait d'affranchir ses envois si possible pour les faciliter ; est-ce pour cela qu'elle le juge intéressé, ou parce qu'il dit espérer un changement dans sa situation qui lui « donnerait plus de temps pour la cause générale » ? Dans cette lettre et aussi dans une autre du 25 août 1843, Corsat fait allusion à un chant auquel il travaille pour Flora Tristan. Cette dernière lettre en contient une autre pour Cabet, 14, rue Rousseau, qu'il la prie de porter au bureau du *Populaire* : « je crains les cabinets noirs ».

2. Lettre inédite de Douard, président général, et Raynaud, secrétaire général, datée du 3 août 1843 et portant le cachet « Union et Encouragement, Bureau général, Nantes ».

L'Union, en s'excusant de ne pas savoir faire de chansons, mais encore rendait compte de la circulation du petit livre et donnait des détails sur l'état des ouvriers à Marseille et sur leurs goûts : ils se soucient peu des lectures sérieuses qui tendent à améliorer leur sort, encore qu'il existe parmi eux quelques corporations et quelques sociétés de bienfaisance. Plus encourageant, l'ouvrier forgeron Langomazino, dans une lettre de Toulon également, disait la profonde émotion dont l'avait pénétré l'*Union ouvrière* : bien que n'ayant jusque-là jamais fait de vers, il avait été inspiré par cette lecture et, en s'excusant de n'avoir ni le talent de Poncy, ni celui de Durand, Vinçard ou Reboul, il envoyait un *Chant de l'Union* d'une assez belle tenue. La lettre est au début ridiculement prétentieuse, mais la fin, comme le remarque Flora, révèle un cœur enthousiaste et bien placé ; c'est un ardent appel dont elle ne pouvait pas n'être pas touchée (1).

Les lettres de l'ouvrier serrurier Fauger, datées de Chambly (Oise), étaient également un hommage de respect et d'affection ; leur auteur avait travaillé à Paris, Rouen, Lyon et pouvait, en conséquence, parler des ouvriers des grandes villes. Tout en formulant des vœux de réussite et en exprimant sa gratitude pour l'*Union ouvrière* qu'il avait « lu et relu » avec ce plaisir que procure à l'ouvrier toutes les paroles de défense pour l'amélioration de son avenir, il envoyait à sa correspondante des réflexions assez désabusées. Certes, il fallait répandre ce petit livre exact et plein d'idées, et lui-même s'y emploierait, mais les résultats

1. « Venez parmi nous, Madame, venez dans nos ateliers ; là, groupez autour de vous ces malheureux que la misère rive à la glèbe et faites-nous entendre ces vérités touchantes que vous dites si bien. Votre voix persuasive nous entraînera et vous nous forcerez d'être heureux. — Il est temps enfin que nous relevions la tête ; il est temps que nous portions avec dignité notre titre d'homme que l'on voudrait même nous ravir. Si nous avons toutes les peines, il est bien juste que nous conservions les seules lettres de noblesse que la nature nous ait données. — Nous comptons sur vous et nous vous aiderons de tout notre pouvoir. Vous avez une âme noble et généreuse, vous vous intéressez à nous, pauvres ouvriers que tant d'autres méprisent, vous nous préparez un avenir meilleur ; que pourrons-nous vous donner en échange ? toute notre *gratitude*, tout notre *amour* ! — *Courage et persévérance* ! Comptez sur tous ceux qui se sentent : *amour, foi, force, activité*, et particulièrement sur votre très respectueux disciple. » (Toulon, 3 août 1843). « Dans la première partie de cette lettre — note Flora — il y a comme toujours beaucoup de vanité, mais dans la seconde, il y a du cœur et de l'enthousiasme, celui-là me donne un peu d'espoir. »

seraient peu encourageants : « ...Vous obtiendrez un grand nombre de signatures d'ouvriers et ouvrières, mais jamais la totalité ; je regarde la chose comme matériellement impossible. La classe ouvrière est celle où il y a le plus d'égoïsme, et la cause principale, c'est l'ignorance... » Fauger ne croyait pas qu'on pût obtenir des ouvriers la cotisation annuelle indispensable sans l'appui du gouvernement et des chambres ; son système, que nous ne saurions examiner en détail ici, inspire à Flora Tristan la réflexion que « l'ouvrier a peu de confiance en lui-même, voilà ce qui est alarmant. Le jour où ils comprendront qu'ils peuvent et qu'ils doivent être la tête et le bras, ils seront sauvés. Mais ils n'en sont pas là (1). »

La même sévérité touchant la classe ouvrière, la même gratitude à l'égard de Flora Tristan, le même désir de la voir parcourir les milieux ouvriers de province se retrouvent dans les lettres qu'elle recevait aussi de Lyon. Dans cette ville, elle devait, quelques mois plus tard, rencontrer les plus enthousiastes élans ; depuis des années y grondaient les révoltes impitoyablement réprimées. Par-dessus les misères, les souffrances, la vie quasi bestiale d'un prolétariat affamé, s'élevaient miraculeusement quelques inspirateurs d'espérance, imaginant un avenir amélioré. Le projet de l'*Union ouvrière* venait encourager leur élan ; ils l'avaient lu, médité et déjà quelque peu répandu.

Vasbenter, plus tard collaborateur de Proudhon, envoyait à Flora une longue lettre pour discuter le projet et présenter un véritable exposé de ses idées propres dont nous aurons à reparler. Il protestait contre « la manière peu convenable » dont elle avait été reçue « par les hommes qui marchent en tête de la démocratie » et se disait « indigné par la conduite récente du journal *L'Atelier*. On le sent véritablement peiné, ainsi qu'il le dit ; « peiné

1. Lettre inédite de Fauger du 6 août 1843. Deux autres lettres de Fauger (21 août et 17 septembre 1843) montrent les efforts qu'il déployait pour la propagande de l'*Union Ouvrière*. — Il est déçu d'y réussir aussi peu, et n'étant pas dans une grande ville où on peut parler au milieu d'ouvriers de tous pays, il craint de passer pour ridicule, présomptueux ou intrigant ; mais il engage les ouvriers plus indépendants « à travailler ardemment à l'accomplissement de ce beau projet qui doit, selon ma conviction, éterniser votre nom... » — Son système préconisait la levée de la cotisation comme celle d'un impôt décidé par la loi et dont le minimum serait de 2 francs. Elle serait perçue sur tous les ouvriers travaillant en France sans distinction de profession par l'intermédiaire des chefs d'établissements.

mais non surpris », de ce qu'on ait méconnu la sympathie et les efforts touchants qu'elle a déployés pour la cause des travailleurs. Il n'en critique pas moins le projet qu'il ne juge guère réalisable ; critique attentive, fondée sur une connaissance assez précise des idées émises par Saint-Simon, Fourier, Proudhon ; critique élogieuse, ou du moins assez bienveillante, encore que fort catégorique sur quelques points. Mais Vasbenter prend le projet en suffisante considération, puisqu'il veut soumettre à son auteur son propre projet, qui, nous le verrons, n'en est pas radicalement différent (1).

Même discussion de l'*Union ouvrière* quelques jours plus tard dans une lettre d'un autre ouvrier lyonnais, Hugont, tourneur mécanicien, dont le nom est moins connu. Hugont ne semble pas avoir la même culture que Vasbenter, avec qui il est lié. A la différence de celui-ci, il approuve le féminisme de Flora ; il explique avec une certaine finesse que, étrangère à la classe ouvrière, elle a mieux que Perdiguier, Moreau, Gosset, pu faire sortir les ouvriers de leur engourdissement, n'appartenant pas comme eux à une coterie, à un groupe. Sa lettre est d'un homme intelligent et de bonne foi qui veut rester conscient des réalités et garder sa foi dans un avenir meilleur. Etonné que 1.200 francs aient été recueillis pour l'impression de l'*Union ouvrière*, il ajoute : « Il faut que les âmes nobles et généreuses qui vous ont aidée aient mieux compris votre but que ne le comprendra certainement la classe ouvrière. C'est une triste et cruelle vérité à dire ; mais pourtant cela est (2)... » Cette classe ouvrière sera quelque jour débarrassée de ses préjugés, de son fanatisme, de ses rivalités intestines, et, digne du suffrage universel qu'elle conquerra, elle sera par lui assimilée au reste de la nation ; elle sera assimilée comme la bourgeoisie, seul parti qui compte : le roi n'est occupé qu'à se maintenir ; le clergé orgueilleux, égoïste, a trahi le Christ ; les nobles ne font pas encore oublier leur odieuse tyrannie passée ; la bourgeoisie a vite oublié que le peuple l'a placée à la direction, elle l'a exaspéré par l'injustice avec laquelle elle le traite en esclave, en machine. L'union ouvrière fera cesser cette situation ; dans la Nation sera compris le peuple des travailleurs qui ne doit pas

1. Lettre inédite de Vasbenter du 11 juin 1843, commentée par Flora avec intérêt et sans son habituelle sévérité. Cf. aux annexes (p. 470).

2. Cf. aux annexes cette lettre inédite du 17 juin 1843 dont nous aurons à reparler (p. 477).

être à part. C'est pourquoi Hugont n'approuve pas l'idée d'un représentant de la classe ouvrière : ce serait consolider l'inégalité. Il ne faut pas détruire l'unité nationale. Par l'union, le prolétariat aura l'exercice de ses droits ; donc, réalisons posément cette union, forts de notre espérance en l'avenir.

Un ami de Vasbenter et de Hugont manifestait comme eux le désir de collaborer activement : l'ouvrier Bellot, qui, établi depuis cinq ans à Lyon, avait auparavant voyagé, sept années durant, à travers les milieux ouvriers. Convaincu de l'importance de la mission que Flora Tristan lui a confiée, il propage de son mieux son noble projet ; mais connaissant bien les ouvriers, il doute fort qu'un grand nombre s'y intéresse. Toujours cette même opinion sur les masses atones, abruties, disons le mot ! Bellot néanmoins se plaît à servir qui veut les vivifier sans « s'associer » aux journaux tels que *Le Populaire*, de Cabet, ou *le Censeur*, la seule feuille de Lyon qui semble être un peu indépendante, ou *L'Atelier*, dont le cléricalisme est décevant et dangereux (1). Aussi, en remerciant sa correspondante au nom des ouvriers, demande-t-il pour les répandre des exemplaires de l'*Union ouvrière* ; Flora Tristan lui en adresse cent. Il faut cette propagande pour mettre fin à l'ignorance volontaire de nombreux ouvriers. « C'est en vain que La Mennais a dit qu'il ne faut pas se heurter, mais bien se donner la main ; voici ce que tous savent et ce que presque nul n'observe (2)... » Ainsi, ayant essayé de voir le « premier compagnon » des charpentiers en se présentant trois fois chez lui, il lui a fait parvenir un exemplaire de l'*Union ouvrière* par un de ses amis : « Il n'y peut rien comprendre: le *Devoir* ne veut pas de l'*Union*, voilà à peu près leur réponse ! Jugez du progrès... » Mais Bellot ne veut pas prononcer de paroles décourageantes. Il répète sa bonne volonté, il donne à sa correspondante une adresse utile à Angers, lui demande de lui

1. « ...Ce pauvre *Atelier*, où va-t-il chercher ses doctrines, si ce n'est à Rome ou chez le supérieur des Jésuites ? que diable prétend-il avec ses questions religieuses dont il entretient ses abonnés depuis bientôt une année ? espère-t-il avec ce système remplir la tâche qu'il s'est imposée ? Hélas ! sans doute je ne suis pas trop dans l'erreur sur son compte. Tout en l'abandonnant entièrement, je souhaite ardemment qu'il change de route ; sans quoi, je craindrais pour son existence, pour ne pas dire que je l'engage de tout mon cœur à changer de nom, il pourrait remplacer le mot « l'Atelier » par celui de « La Chapelle » (lettre inédite du 27 juin 1843).

2. Lettre inédite du 22 août 1843.

parler de François, lui parle de Moreau, qu'il connaît, et de ses amis lyonnais Vasbenter, Hugont et aussi Reynier avec qui Flora était également en rapports épistolaires.

Reynier a laissé un nom dans l'histoire du mouvement social à Lyon et nous verrons qu'en effet il mérite un souvenir. « Je puis vous assurer que c'est un homme digne d'estime... » écrivait Bellot, qui ne partageait pas toutes ses opinions (1). Flora Tristan lui avait envoyé un exemplaire de l'*Union ouvrière*, dont il la remercia ; mais il n'avait pas attendu ce livre pour deviner l'apôtre, « tout ce qu'avait d'énergie et d'indépendance » ce cœur de femme affranchie, et que les *Promenades dans Londres* lui avaient révélé. Fouriériste — et qui devait plus tard retenir du fouriérisme les données les plus pratiques pour être à Lyon l'initiateur du coopératisme — Reynier discutait le projet de Flora Tristan, admirait l'inspiration, vantait le but grandiose, mais jugeait impraticable la réalisation. Et pourtant il y voyait un stade intermédiaire entre la *civilisation* et l'« *association* intégrale posée par Fourier (2) ». Mais si la réalisation est utopique, l'effort vers elle, du moins, peut être efficace. L'organisation du travail est aujourd'hui la seule idée qui compte, « la vraie parole de vie », et Flora qui s'y attache doit être encouragée. « Vous détachez l'attention portée jusqu'ici dans les moyens politiques et les ramenez dans la seule voie de salut : le droit au travail ; très bien, mille fois !!... mon concours vous est acquis... » Et ce concours, Reynier laissait entendre, en termes mystérieux, qu'il pourrait être puissant. Dès à présent, il demandait une trentaine d'exemplaires de l'*Union ouvrière* pour les distribuer aux plus intimes (3). Le propagandiste lyonnais ne se doutait pas encore de l'impression profonde qu'allait lui faire sa correspondante quand elle pourrait enfin répandre à Lyon son nouvel évangile, quelques mois plus tard.

Le voyage projeté, ce « tour de France » dont elle préparait

1. Lettre déjà citée du 22 août 1843 (inédite).

2. On se rappelle que Fourier oppose sans cesse la *civilisation*, « qui est le stade actuel de l'évolution humaine, et *l'harmonie*, qui est le stade à atteindre ; les stades successifs étant l'état édénique, la sauvagerie, le patriarcat, la barbarie, la civilisation, le garantisme, l'harmonie.

3. Lettre inédite du 12 juillet 1843. Cf. aux annexes p. 482. — « J'ai répondu le 17 juillet, note Flora, lui donnant toutes mes instructions pour la vente du livre ». Cf. aussi *infra*, chapitre II, p. 205 et s.

les étapes, n'eut pas encore lieu durant cette année 1843. Mais elle en fit cependant une sorte d'expérience préalable. C'est à Bordeaux qu'elle se rendit, précédée par les recommandations d'ouvriers parisiens auprès des compagnons charpentiers de cette ville, qui, tout aussitôt, lui mandèrent le plaisir qu'ils auraient à la voir. Leur lettre n'a pas de prétention au style élégant ; elle est à peine compréhensible et bien différente de celles que lui avaient adressées les ouvriers plus lettrés avec lesquels elle correspondait le plus souvent (1). Elle se mit en route pour Bordeaux le lendemain de la réunion dont Arnold Ruge nous a laissé la relation. Nous n'avons pas beaucoup de détails sur ce premier voyage, sans doute peu important. Ce ne fut peut-être qu'un voyage d'affaires, ainsi que peuvent le faire croire certaines lignes de son journal. Elle partit vers le 15 septembre et ne visita que Bordeaux (2). Ce voyage lui fut un enseignement en ce qu'elle se rendit compte des difficultés matérielles qui surgiraient sous ses pas lors de l'expédition projetée. Elle comprit qu'elle devrait s'équiper confortablement pour affronter la fatigue et les intempéries. « Depuis huit jours que je suis ici avec deux mauvaises « paires de souliers, j'ai les pieds continuellement mouillés et « je suis malade. Or, dans ma position d'apôtre, je n'ai pas le temps « d'être malade. Il faudrait donc avoir un triple jeu de chaussures « et de vêtements. Il est certain que ce voyage du *tour de France* « me coûtera cher. Mais je ne peux pas reculer devant cette dé- « pense, car le résultat en est certain. »

Elle eut encore un avant-goût de ce que serait son entreprise quand elle apprit que le commissaire de police était venu à son hôtel s'informer du genre de vie qu'elle menait et des visites qu'elle recevait : tenait-elle des réunions d'ouvriers ? Dès lors, elle se promit d'aller voir les autorités civiles, religieuses et même militaires dans toute ville où elle se rendrait, pour leur déclarer loyalement qu'elle y venait non pour prêcher la révolution aux ouvriers, mais pour les engager à réclamer leurs droits. Les ouvriers

1. Lettre inédite du 17 septembre 1843. Peut-être furent-ils avisés assez tard du départ de Flora Tristan pour Bordeaux ; il semble qu'elle y était déjà arrivée quand ils lui écrivirent. L'objet de cette lettre, c'est de fixer l'heure de la visite que la voyageuse doit leur rendre.

2. Son journal de voyage ne contient pas une seule allusion à toute autre ville, et le 22 septembre 1843, elle écrit : « voici aujourd'hui 8 jours que je suis arrivée à Bordeaux... »

de Bordeaux lui firent une excellente impression : « Ces hommes « sont beaucoup plus fermes, plus prudents que ceux de Paris, « bien que moins avancés sous le rapport des idées sociales ». Elle ne vit guère qu'eux durant ces quelques jours. Le saint-simonien Charles Lemonnier écrivit plus tard qu'elle n'avait pas cherché à le voir, « parce que, selon elle, il n'y avait rien à faire avec les saint-simoniens (1) ».

Cependant, elle se présenta chez son vieux parent M. de Goyenèche, dont on se rappelle l'accueil en 1833 ; mais il ne voulut pas la recevoir, et ceci n'est pas pour surprendre si l'on pense à ce que la jeune femme avait conté sur lui dans les *Pérégrinations d'une Paria.* Elle ne lui en écrivit pas moins pour lui demander de souscrire au petit livre de l'*Union ouvrière.*

Enfin, elle profita de son séjour à Bordeaux pour visiter quelques libraires. L'un d'eux, à qui elle reprochait de n'avoir pas mis le petit livre à son étalage, se défendit d'y consentir jamais, car, selon lui, ce langage n'était pas celui que l'on doit tenir aux ouvriers. Un autre avait déjà vendu tous les exemplaires qu'il avait reçus en dépôt, mais n'en désirait point d'autres, parce que ces livres n'étaient achetés que par des ouvriers et n'attiraient en conséquence qu'une clientèle sans élégance. « Ces petits pamphlets, ajouta-t-il, ne sont bons qu'à Paris, le nid des émeutiers. »

*
* *

Le séjour à Bordeaux qui, dit-elle, l'ennuya mortellement, fut de courte durée. Elle avait hâte de retrouver Paris et son activité.

Ses idées se précisaient, et dès le mois d'octobre, à son retour de Bordeaux, elle s'efforçait de les exposer à Considérant (2).

1. Lettre inédite de Charles Lemonnier à Enfantin. (Bibliothèque de l'Arsenal. Fonds Enfantin 7630, Correspondance IV.)

2. Voici, à titre de curiosité, cette lettre inédite, datée du 29 octobre 1843 et adressée à M. Considérant, 10, rue de Seine : « Mon cher Considérant, Vous devenez un homme introuvable depuis que vous êtes le *roi* de la phalange démocratique (c'est ainsi qu'on vous appelle dans la ville de Bordeaux). — Je suis allée 2 fois au Bureau, pas — 3 fois chez vous, pas. — Cependant j'ai absolument besoin de vous parler, pour moi d'abord et ensuite pour vous. Dites-moi donc à quelle heure je peux vous trouver *chez vous*, car à la Phalange il faut parler là devant Pierre et Jacques, ce qui est

Elle songeait alors à fonder un journal du même titre que son livre : *L'Union ouvrière*. Peut-être l'idée venait-elle de ses amis ouvriers, comme peut le faire supposer une lettre d'un de ses correspondants de Lyon. Mais il est plus vraisemblable que c'est bien une idée personnelle (1). Le projet de ce journal hebdomadaire destiné particulièrement aux ouvriers était assez précis dans sa pensée : persuadée que l'ignorance était l'unique cause du mal dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel, Flora Tristan veut pour la combattre « un organe rédigé par des hommes de cœur et d'intelligence, ayant l'amour de la justice et, par conséquent, de leurs semblables ». Ce journal aurait pour but : 1° de représenter et d'instruire sur ses droits, ses devoirs et ses intérêts la partie la plus nombreuse, la plus utile, la plus forte et la plus importante de la nation (30 millions de prolétaires sur quatre, au plus, de propriétaires) ; 2° de faire connaître les souffrances, les besoins, les intérêts de ces 30 millions de prolétaires, et cela uniquement en vue de l'amélioration et du bonheur de *tous* et *toutes*, riches et pauvres ; 3° de réclamer pour les 30 millions de prolétaires, toujours dans l'intérêt général du pays et dans la forme pacifique et légale, des droits sociaux et politiques (2).

Des trois conditions que Flora Tristan croit indispensables à un journal, un but noble, une rédaction courageuse, énergique, intelligente et de l'argent fourni, non par un seul bailleur de fonds, mais par un millier de personnes coopérant, cette dernière condition seule faisait défaut : « l'argent, moteur indispensable dans toutes les entreprises ».

L'intérêt des ouvriers et des petits bourgeois, bien compris, serait de souscrire, « mais personne aujourd'hui ne comprend

gênant. Votre portière m'a dit que vous viendriez me voir, je n'y suis que le soir, parce qu'en ce moment j'ai beaucoup à courir. — Je préfère, pour être plus sûre, que vous me donniez un rendez-vous ; je l'attends donc le plus tôt possible. Votre sœur en l'humanité. »

1. Bellot de Lyon lui écrit le 22 août 1843 : « Je vois avec satisfaction la proposition que vous font les ouvriers de Paris : la création d'un journal, surtout le titre et les conditions spéciales ; mais me sachant incapable d'être au nombre des collaborateurs, je me propose comme abonné. Vasbenter doit vous écrire à cet effet. Je tâcherai de vous procurer des actionnaires, c'est tout ce que je peux promettre... » (lettre déjà citée, inédite). — Nous ne trouvons nulle part une phrase de ses amis ouvriers qui presse Flora Tristan de fonder ce journal, auquel elle pensait déjà en 1843. (cf. *supra*, p. 165, note 2.)

2. *Union ouvrière*, 2e édition, op. cit., p. 131.

ses *véritables* intérêts ». Des actions de 500, 250, 100, 50, 25, 15, 10, 5 francs et rapportant 4 °/₀ « dont le dividende selon les bénéfices s'ajouterait au revenu », seraient à la portée de toutes les bourses. Enfin le prix de l'abonnement serait de 15 francs par an et pourrait être pris collectivement par 3, 4, 5 et 6 ouvriers *associés.*

On voit que le projet du journal était nettement formé dans l'esprit de Flora Tristan. Le fac-similé du titre et des en-têtes l'atteste, les devises et aphorismes qui y sont multipliés en épigraphes sont tout un programme (1).

Mais elle ne croyait pas qu'il dût réussir : « Je jette ici l'idée « de ce journal, dit-elle, sans en espérer la réalisation, cependant, il ne faut désespérer de rien ; ce que les hommes ont « repoussé hier, ne comprennent pas aujourd'hui, demain peut-« être ils l'accepteront et se mettront à l'œuvre pour réaliser une « chose toute simple, qui, pendant des siècles, aura été réputée « *utopie* et *impossible* (2) ».

1. « L'Union fait la force. Unité. Frères, unissons-nous. Unité humaine, sociale et politique. Egalité entre l'homme et la femme. Richesse pour tous et pour toutes. Réalisation de l'égalité, de la liberté et de la justice. Droit au travail. Droit à l'instruction pour tous et toutes. Organisation du travail, du talent, du capital. » C'était le « journal des droits, des devoirs et des intérêts de tous et de toutes ». Cf. fac-similé dans le Prospectus qui figure à la page 132-3 de *l'Union ouvrière*, 2ᵉ *édition*, op. cit.

2. Prospectus *Union Ouvrière*, 2ᵉ édition, op. cit., p. 131. Ce prospectus exposait le projet de ce journal et donnait même un « sommaire analytique » des matières que contiendrait chaque numéro : « 1° *Des intérêts généraux* (c'est-à-dire des intérêts internationaux européens et du monde entier ; des intérêts des gouvernements et des peuples, des riches et des pauvres, etc..., etc..., démontrant clairement l'étroite solidarité qui existe entre les intérêts généraux et les intérêts particuliers des nations, des gouvernements, des classes et des individus). — 2° *Des droits et des devoirs des gouvernements et des peuples, des riches et des pauvres* (toujours en vue du bien-être de *tous*). — 3° *Des doctrines religieuses morales et philosophiques* (envisagées sous ce triple rapport : quelles améliorations peuvent-elles opérer dans les mœurs des peuples ? dans leur bien-être matériel et leur bonheur). — 4° *De l'égalité de droits entre l'homme et la femme* (démontrant qu'il ne peut y avoir pour l'homme ni *liberté*, ni *sécurité*, ni *dignité*, ni *bonheur* possible, tant que cette égalité ne sera pas reconnue par la loi). — 5° *Education* (prouvant que jusqu'ici l'humanité n'a pas eu encore d'éducation). — 6° *Revue des journaux* (faite de manière à épargner la fatigue de les lire et pourtant à tenir le lecteur au courant de tout ce qui s'est fait et dit dans la semaine, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur). — 7° *Nouvelles diverses et tribunaux* (faisant ressortir des faits un enseignement utile). — 8° *Indication de travaux, d'émigrations*,

La lettre suivante, adressée à Considérant, montre toutefois que l'essai de lancement était décidé :

Mon cher Considérant, je vous le rèpète, j'ai absolument *besoin de vous parler*. 1° Je voudrais vous prier de mettre dans votre *Démocratie*, si faire ce peut (1), une partie du prospectus de mon *journal futur*, l'*Union Ouvrière*. Vous trouverez là des idées avancées... exprimées hardiment — il est bon que de semblables coups de pioche retentissent dans la Démocratie *pacifique*, lorsque ce n'est pas elle qui les donne... Vous pouvez produire tout cela quitte à me blâmer *après*, si vous le jugez bon pour la *sécurité* de vos *braves abonnés* (2).

2° Je voudrais bien que vous me preniez quelque feuilleton signé de mon nom, ou d'un autre, je n'y tiens pas. Il faut vous dire que j'ai *grand besoin d'argent* et en voici la raison. Je vais faire tirer la seconde édition du petit livre de l'union à 10.000 — avec les augmentations, etc... c'est une affaire de 2.400, et je n'en ai que 1.400. — Je cherche un éditeur, mais impossible d'en trouver un — ces gaillards-là sont tous des gens *vertueux* et *religieux* qui me repoussent, parce que *j'attaque* la *vertu* et la *religion*. Du reste, je crois que mes feuilletons *vaudraient un peu mieux* que ceux que vous donnez. — C'est l'endroit *faible, très faible* de votre journal et cela lui fait *grand tort*. Nous pourrions nous arranger pour cette *fille de Lima*.

Mon cher ami, n'oubliez pas je vous prie, maintenant que vous voilà *roi* que moi je suis encore en *chemin seule sur la route*, et qu'en *bon frere* il faut que vous m'aidiez à monter dans le char.

Vous voyez bien qu'il faut *que je vous parle* ; car mon griffonnage et le vôtre ne résoudront rien du tout.

J'attends donc de vous une *audience*. — Oh ! quand je serai, moi aussi.. journaliste, je me vengerai... sur les autres... c'est-à-dire sur ceux qui n'ont pas l'honneur de l'être.

Vous voyez que malgré mes tribulations, je plaisante assez agréablement. J'attends l'audience. Flora (3).

d'emplois, demandes d'ouvrages et demandes d'ouvriers (toutes choses qu'il est important aux ouvriers de tous les pays de connaître. — Nous avons à ce sujet un *plan spécial* qui offrira aux ouvriers et aux maîtres de grands avantages). — 9° *Amusements* (des fables, des contes, des chansons, des scènes dramatiques dialoguées, des proverbes, le tout contenant un *enseignement*).

Chaque mois, un feuilleton faisant connaître les ouvrages remarquables et les pièces de théâtre ayant un but social. On rendra compte des découvertes scientifiques, industrielles et autres, dont l'utilité sera manifeste. »

1. Orthographe respectée.

2. Ces deux mots sont douteux.

3. La lettre est adressée à « Monsieur V. Considérant, 10, rue de Seine Saint-G. » et le timbre postal est daté du 22 novembre 1843.

Flora Tristan n'avait donc pas abandonné la littérature. Cette *fille de Lima*, dont elle entretient son correspondant, est annoncée dans les volumes déjà parus, *Méphis* et les *Promenades dans Londres* (1). De même étaient annoncés, dès cette époque, pour paraître prochainement, *Le Passé et l'Avenir*, « dessin théogonique avec un texte explicatif (2) »

1. Mais cet ouvrage ne vit probablement pas le jour et je n'ai pu en trouver trace ; j'ignore même s'il fut écrit.

2. *Le passé et l'avenir* n'est probablement jamais paru. Toutefois, sans être nettement affirmatif, on peut émettre une hypothèse vraisemblable sur le sujet de cette œuvre. Dans *Méphis*, le jeune héros qui a été peintre, épris d'idéal, a exposé deux tableaux dans l'atelier du maître Girodet :

« Le premier représentait un évêque, la mitre sur la tête, la crosse à la main et revêtu de ses riches habits sacerdotaux. Sa figure, ses traits nobles et amaigris, son regard ascétique, tout en lui manifestait le prêtre qui, pénétré d'une foi vive et de la sainteté de sa mission, pratique le jeûne, la pénitence et tue la chair afin de sauver l'âme. — A ses pieds était agenouillé un de ces fiers et farouches barons du moyen âge. — Le guerrier, armé de pied en cap, priait humblement son évêque de bénir son épée. — L'aspect de ce tableau était sombre ; dans le fond on distinguait le porche d'une église de style byzantin. — Voici, dis-je, ...comme j'entends l'*enseignement* ; et j'écrivis sur le cadre : « LE PASSÉ. *La puissance du prêtre et la force brutale sont anéanties.* » Puis j'approchai mon autre tableau.

Cette seconde composition avait captivé toute mon attention. Elle offrait d'immenses difficultés. Une femme, placée sur le premier plan, était mon personnage principal, elle gravissait avec lenteur un chemin rocailleux qui s'élevait graduellement et allait se confondre avec l'horizon. C'était l'idéalisation de la femme ainsi que je la concevais, entraînant par sa puissance attractive l'humanité vers sa perfection. Cette femme, qui dans ma pensée résumait tout son sexe, comme source de vie et moteur de progrès, ne devait appartenir par son costume à aucune époque. J'eus une peine inouïe à la draper ; — après bien des efforts je parvins à la couvrir entièrement d'une simple draperie en laine blanche, qui laissait deviner le gracieux contour de ses formes. — Son mouvement était heureux : on voyait parfaitement qu'elle marchait. Son bras gauche se portait en avant, une tige d'immortelle à la main, elle retournait la tête, semblant appeler du regard et du geste les compagnons qui la suivaient......... Sur le premier plan et à la suite de la femme *guide de l'humanité*, se trouvait une foule de personnages, parmi lesquels on pouvait distinguer ceux qui, comme Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, etc...,ont été assez supérieurs pour avouer l'influence inspiratrice qu'avaient eue, dans leur conduite, les conseils de la femme et pour reconnaître que c'est le rôle moral qui lui a été réservé par la Providence, afin de contre-balancer les forces musculaires de l'homme. — Après ces personnages venait une multitude de peuplades, de nuances diverses : des rouges, des nègres, etc...,voulant indiquer par là que, dans toutes les races, il était dans la destinée de l'homme d'être *guidé par la femme*... D'un côté un horizon immense et de l'autre une

et *De l'Emancipation de la femme*, qui parut plus tard (1).

La deuxième édition de *L'Union ouvrière*, dont elle parlait à Considérant, parut peu après cette lettre (2). Elle était, quant au fond, semblable à la première, avec quelques additions, telles qu'un copieux avant-propos. Les procédés pour la distribution et pour la propagande de la doctrine y sont étudiés. Le rôle des femmes pourrait être considérable, plus efficace que celui des hommes. Les prêtres ont utilisé par milliers les femmes nobles et riches pour faire l'aumône. Pourquoi ne s'en trouverait-il pas quelques centaines intelligentes et dévouées pour faire la charité ? Au lieu de demander de l'argent aux riches dans leurs maisons, de distribuer des secours aux pauvres dans leurs taudis et de parler aux prostituées, aux voleurs, aux criminels, comme le font les premières en accomplissant une mission méritoire mais vaine, elles iraient démontrer aux riches qu'il est de leur devoir et de leur intérêt d'*extirper la misère* en donnant régulièrement pendant dix ans la somme que, chaque année, ils répandent en aumônes diverses ; elles leur prouveraient, par des chiffres, qu'avec tout ce que la France donne en aumônes, pour être distribué en *secours individuels dans chaque grenier isolément*, on pourrait, en moins de trois ans, créer des travaux *manufacturiers et agricoles* sur une grande échelle, de manière à pouvoir procurer *à tous et à toutes* les moyens de vivre *très bien en travaillant*.

Ensuite elles iraient dans les *ateliers*, chez les ouvriers des villes et des campagnes pour *les instruire sur leurs droits, leurs devoirs et leurs intérêts*. — Celles qui en auraient le talent pourraient leur faire des instructions *en commun*. Celles qui auraient de la fortune pourraient payer des *unionistes zélés, intelligents et actifs*, dont la tâche serait d'aller partout où ils sauraient pouvoir faire de la *propagande*.

foule de personnages se pressant, se heurtant, tous animés de la même pensée............ « Comment appelez-vous ce tableau ?... L'AVENIR, la *puissance intellectuelle succède à la force brutale* ».

Il n'est pas indifférent de savoir que la femme, sujet de ce tableau, rappelle assez Flora Tristan : « sa physionomie a une expression angélique, et sa pâleur, sa noire et belle chevelure » s'harmonisent avec la draperie, « sa taille svelte, ses membres fins »......... ; *Méphis*, op. cit., t. I, p. 180-183.

1. *L'Emancipation de la Femme ou Testament de la Paria* — Paris, 1845 — ouvrage posthume de Mme Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant — Paris, 1845 — in-16, 128 pages. Cf. *infra*, 3e partie, chapitre VII, p. 414, note 1.

2. Paris, chez tous les libraires, 1844, XLIII-136 pages in-18.

Voici, selon moi, une sainte et sublime mission, digne d'une femme *réellement charitable, réellement religieuse.*

C'est au nom de l'amour de Dieu en *l'humanité* que j'appelle et supplie les femmes intelligentes de fonder *l'ordre des femmes de charité* (1).

A la fin du volume s'ajoutaient deux chants, *La Marseillaise de l'Atelier*, paroles de Gallinove, *peintre*, musique de A. Thys, et *La Marseillaise de l'Union ouvrière*, paroles de Leclair, étudiant (2).

Une nouvelle souscription fit les frais de la deuxième édition ; elle produisit 1.104 fr. 50. Plusieurs noms rencontrés dans la première liste de souscription se retrouvent dans la deuxième ; mais de nouveaux s'y ajoutent, tels que : Ganneau, Constantin Pecqueur, Gantagrel... (On peut noter Hortense de Méritens, qui, dans la liste précédente, s'appelait seulement Hortense Allart.) Les premiers souscripteurs avaient été 123, les nouveaux se réduisent à 102.

En additionnant le montant des secondes souscriptions avec les 616 francs restant de la première liste, et les 500 francs produits par la vente de la première édition, en défalquant les 496 fr. de frais (poste, affiches, 1.200 prospectus), Flora se trouvait posséder 2.829 francs dont elle déboursa, pour sa deuxième édition, 2.200.

Maîtresse de son sujet, possédant des idées nettes servies par une volonté éprouvée, Flora Tristan se résolut à accomplir le voyage nécessaire à la propagande de son évangile.

Au moment de partir, elle écrivit à Considérant la lettre suivante :

Mon cher Considérant,

Je vous en prie, faites avec votre *cœur*, votre intelligence et votre *verve* un article sur mon livre ; — ceci m'est de la plus grande *utilité*, c'est un *moyen* pour me gagner la bienveillance de *tous les phalanstériens* des villes du *tour de France*. Songez, mon ami, que je pars *seule* sans *aucun appui*,

1. *Union ouvrière*, 2e édition, op. cit., p. 20.

2. Nous n'avons aucune donnée sur les relations que Flora Tristan put avoir avec A. Thys. Il s'agit vraisemblablement d'Alphonse Thys dont les journaux avaient, dix ans auparavant, enregistré le succès : « L'Académie royale des beaux-arts vient de décerner le grand prix de composition musicale à M. Alphonse Thys, âgé de 26 ans, élève de M. Breton pour la composition, et de M. Bienaimé pour la fugue et le contrepoint. » (*L'Europe littéraire*, 22 juillet 1833.)

sans argent pour payer les journalistes de province pouvant faire la *réclame* ; que j'ai presque *tout le monde contre moi.* Les hommes, parce que je demande l'*émancipation* de la *femme*; *les propriétaires*, parce que je réclame l'émancipation des *salariés* (1).

Il est impossible que vous, plein de droiture, vous ne veniez pas un peu à mon aide.

Un article, comme vous êtes capable de le faire — serait pour moi, *apôtre errant*, une lettre *d'introduction* qui me rendrait les plus grands services.

Vous pourriez, comme vous en avez eu l'idée, annoncer mon départ et dire quelques mots sur les *difficultés de ma mission.* Seulement je vous ferez (2) observer qu'il faudrait faire cet article *tout de suite*, *afin que je l'emporte avec moi* ; — et je parts (2) le 10, dans 6 *jours.*

N'oubliez pas de m'envoyer les lettres le 8.

Votre sœur en l'humanité,

Flora TRISTAN.

Le 4 avril 44.

On est tenté de penser, en lisant cette lettre, que Flora Tristan pût paraître un peu importune à ces hommes qu'elle poursuivait de ses sollicitations. Les démêlés avec Cabet, l'accueil que lui fit Enfantin confirment cette opinion ; il faut se rappeler qu'elle obéissait à une idée, ce qui comporte nécessairement une persévérance un peu encombrante pour autrui. Nous n'avons pas les réponses de Considérant, mais, dans ses articles, il a toujours parlé de sa correspondante avec estime, admiration et respectueuse sympathie ; on a vu que ce n'est pas là le seul témoignage bienveillant de ses contemporains. Elle allait maintenant achever de mériter cette bienveillance en entreprenant un apostolat tout nouveau.

1. Ici quelques signes illisibles qui, sans doute, veulent dire : « etc... ». Cette lettre inédite se trouve dans les importantes archives fouriéristes que M. Kleine m'a obligeamment permis de consulter ; je lui en renouvelle ici mes remerciements. Ces archives sont maintenant au Centre de Documentation sociale (École Normale Supérieure).

2. Orthographe respectée.

CHAPITRE III

LE TOUR DE FRANCE

I

Auxerre, Avallon, Semur, Dijon, Châlon, Mâcon.

Le 12 avril 1844, Flora Tristan commença son tour de France. Elle partait animée de ce souffle divin qui l'avait soutenue maintes fois. Levée à 4 heures, elle entendait en cette matinée de départ la voix mystérieuse retentir dans son âme. « C'était quelque chose de grand et sublime, de religieux. » Elle quittait ses amis, Paris qu'elle aimait, « avec un entier détachement » et cependant cette description de son départ évoque l'arrachement douloureux qu'elle avait si soigneusement noté lors de son départ pour le Pérou, il y avait plus de dix ans. Elle prit le bateau à Paris, gagna d'abord Auxerre et poursuivit ensuite l'itinéraire habituel du compagnonnage : Dijon, Châlon, Saint-Etienne, Mâcon, Lyon, Avignon, Marseille, Nîmes, Montpellier, Béziers, Carcassonne, Toulouse, Montauban, Agen et Bordeaux (1). Il est déplorable qu'elle n'ait pu faire paraître le livre qu'elle projetait sur ce Tour de France et qu'elle annonçait pour janvier 1845 (2). C'eût été une source de renseignements inappréciable ; mais nous possédons les notes qu'elle rédigeait au jour le jour. *Notes devant servir à mon ouvrage LE TOUR DE FRANCE.*

1. Les autres villes principales où séjournaient généralement les « compagnons du Tour de France » étaient La Rochelle, Nantes, Angers, Saumur, Tours, Orléans.

2. « Pour paraître au mois de janvier 1845 : « Le Tour de France, » état ac-« tuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel, « par Mme Flora Tristan, un fort volume in-18, avec le plan du palais de « l'union ouvrière. Prix : 2 francs. Pour les ouvriers : 1 franc ». Cf. couverture de l'*Union Ouvrière*, 2e édition, op. cit., 1844.

Plusieurs journaux annonçaient le départ de Paris, soit avec bienveillance, soit avec ironie. En général, on ne retenait du projet que le point de vue purement matériel : Flora Tristan entreprenait un voyage pour quêter, auprès des ouvriers, des fonds destinés à leur élever un palais, à la fois asile pour l'enfance et refuge pour la vieillesse. « Il paraît que Paris *ouvrier* n'a pas mordu beaucoup au projet de construction de ce gigantesque monument et il a eu raison. Nous ne doutons pas que nos départements ne soient aussi sages (1). »

La presse ne signala pas une à une toutes les étapes du voyage ; pourtant, à quelque exception près, on peut suivre l'apôtre de ville en ville en consultant les journaux de province et même ceux de Paris. De même, les archives des départements qu'elle visita ont gardé la trace de ce passage qui, à mesure que se poursuivait la prédication, était plus soigneusement annoncé par le ministère de l'Intérieur à la police locale, puis signalé par celle-ci.

Ce double contrôle permet de vérifier à très peu près l'itinéraire que Flora Tristan donne dans ses notes. L'analyse ne saurait rendre l'impression que provoque la lecture de ce journal. Nulle part l'âme ardente de l'auteur n'apparaît aussi vivante, vraie, telle que l'ont décrite les témoignages des contemporains. C'est en lisant ces notes rapides, parfois incohérentes, où des jugements primesautiers voisinent avec des réflexions philosophiques, qu'on peut exactement comprendre Flora Tristan, sensible, intelligente, extraordinairement apte à observer les plus petits détails de tout incident, à relever le moindre renseignement procuré par une rencontre fortuite. Elle écrivait généralement en fin de journée, fatiguée par ses visites ou ses réunions, encore secouée par les émotions qui ne lui manquaient pas, soit qu'elle eût subi quelque rebuffade, soit qu'elle eût découvert une âme sympathique, soit qu'elle fut exaspérée par la grande indifférence de ses interlocuteurs. Ses phrases nerveuses, hachées, pas toujours correctes traduisent ses pensées et ses sentiments que l'on pourrait résumer ainsi : « le monde est décidément bien décourageant, mais je « ne veux pas me décourager, car ma mission divine ne me le « permet pas ! »

1. *Le spectateur de Dijon*, 25 avril 1844.

La première partie du voyage fut assez rapide et sans guère d'incidents. Sur le bateau même, ouvriers et bourgeois furent l'objet de son observation et de ses réflexions. La rude manière sans grossièreté des mariniers, peu payés mais libres, lui fut agréable, peut-être parce que les bourgeois présents en étaient quelque peu scandalisés. « Quelle différence avec les mariniers « anglais qui n'osent même pas regarder leurs maîtres ! Ceux-ci « (les Français) le tutoyaient, buvaient dans le même verre et le « traitaient absolument d'égal à égal. Aussi avaient-ils dans « toutes leurs manières des allures d'hommes libres..... » Elle les fit parler, se documenta sur leurs salaires, mais ne trouva pas à faire un seul prosélyte.

A Auxerre, où elle arriva le 13 avril, à 5 heures du matin, elle vit quelques ouvriers bien et « deux bourgeois assez bien » qui lui dirent que la ville en renfermait quinze ou vingt de passables, sur 12.000 habitants. La ville lui parut affreuse, les gens peureux, égoïstes et routiniers ; le curé, nul et prétentieux, incapable d'initiative, illogique dans sa religion, faussement démocrate. La réunion de compagnons où elle parla se composait d'une trentaine d'auditeurs, dont deux ou trois avaient d'abord l'intention de lui faire quelque opposition, mais ne persistèrent pas dans ce dessein. Ceci l'induisit à penser que rien n'est « plus facile à mener que des ouvriers lorsqu'on sait s'y prendre » avec bienveillance, fermeté et en faisant appel à la justice, à la fraternité, à l'intérêt de la classe ouvrière. « Ils sont réellement d'un caractère charmant. »

Mais ce qui l'enchanta tout à fait, ce fut le milieu des sociétaires de « l'Union ». On se rappelle le beau travail qu'avait accompli Pierre Moreau dans cette ville, où il avait créé cette société et où il se faisait une fête de recevoir sa correspondante. Chose extraordinaire, celle-ci ne semble pas l'avoir vu durant ces trois jours passés à Auxerre, quelques mois à peine après leur échange de lettres.

En somme, quand elle quitta Auxerre, le 16 avril, elle avait fait une première expérience, et les jugements qu'elle portait semblent une sorte de raccourci de ceux qu'elle portera dans presque toutes les villes de son itinéraire :

les bourgeois, sauf exception, ne croient pas à la possibilité du progrès social et s'en soucient peu, voyant l'intérêt qu'ils ont à exploiter une masse inerte et ne voyant pas l'intérêt

qu'ils auraient à collaborer avec des êtres plus développés ;

les ouvriers sont, le plus souvent, indifférents aux idées sociales ; quand ils sortent de leur engourdissement, ils affectent une assurance ridicule et odieuse qui jure avec leur ignorance et leur faiblesse ; malgré tout cela, les quelques éléments organisés constituent le plus réconfortant des spectacles : c'est là qu'est l'espoir ;

le clergé est, en général, égoïste ou du moins insoucieux du bonheur des masses qu'il juge utopique ; il est incapable d'initiatives et attend toujours l'ordre des dignitaires supérieurs ; la religion contient encore une telle somme de paganisme qu'on ne peut attendre d'elle une éclosion générale de sentiments élevés, idéalistes, quasi philosophiques ;

le métier d'apôtre est un dur métier : « Il est 11 heures du soir, je n'ai pas eu le temps de respirer un instant seule depuis ce matin 7 heures, et cela dans une ville morte, que sera-ce donc lorsque je serai à Lyon ? Enfin, je pense que Dieu me donnera la force physique, mais je prévois qu'il m'en faudra. Du reste, si je suis épuisée physiquement, je me sens si heureuse... » Plus que jamais elle est convaincue d'avoir une mission divine et d'en être digne.

Telles sont les premières impressions de voyage. Retenons-les : chaque jour, elles sont confirmées par les nouvelles observations que fait la voyageuse ; chaque jour, ancrées dans son esprit, elles influent probablement sur ces observations mêmes. Le séjour à Auxerre fut cependant l'un des moins importants du voyage, en raison même du peu d'intérêt qu'offrait ce milieu.

Un jour à Avallon, un jour à Semur, sans grand succès : « j'ai laissé des petits livres, des affiches, toujours semant sur « des pierres » ; enfin le 18 avril, à 3 heures du matin, Flora Tristan arrivait à Dijon, la première grande ville de province où elle allait « évangéliser ».

Le 20 avril, le *Journal de la Côte-d'Or* signale sa présence à Dijon « où elle a commencé son œuvre philanthropique ». L'article est sympathique et ressemble assez à nos « communiqués » actuels. Le même journal en publia un autre signé C.-J. L., plus intéressant, car il discute, en le contredisant, l'évangile de l'Union Ouvrière : la classe ouvrière n'est pas aussi malheureuse que le soutient Flora, laquelle n'a examiné que l'ouvrier des grandes villes manufacturières et non celui de nos villages, où

il est « honoré et mérite de l'être » ; l'organisation du travail, qui est évidemment un bien désirable, serait-elle réalisée par l'union ouvrière ? L'union n'est possibleque par l'unité sociale ; les unions, en dehors de l'unité sociale, ne peuvent amener que l'anarchie ; prendre modèle sur l'union irlandaise d'O'Connell n'est pas admissible, car O'Connell prêche simplement la foi au Christ, l'union au nom de cette foi ; s'il supprimait ce dogme, il ne serait plus rien ; « l'union au nom des intérêts matériels est impossible, car, a dit M. de Cour, rien n'est dissociable comme des associations d'intérêts » ; le livre de Flora Tristan n'est pas un mauvais livre, mais il ne vaut pas l'évangile et c'est assez que de prêcher celui-ci (1).

Ces articles ne décourageaient pas l'apôtre. D'ailleurs, aux mêmes dates, d'autres journaux, tels que le *Courrier de la Côte-d'Or*, vantaient la noble prévoyance de Mme Flora Tristan, dont le gouvernement ne manquerait pas d'entraver le projet et dont les ouvriers devraient se procurer le volume, « car il fait réfléchir ».

Elle haranguait les travailleurs, se mêlait à leurs réunions, déposait dans les cafés des exemplaires de son livre, qu'elle leur vendait 50 centimes, toujours au profit de l'œuvre (2).

Mais il n'y avait pas de « compagnons », et elle était obligée de parler aux ouvriers isolément, ce qui représentait une tâche écrasante. « Je ne pourrais pas continuer de la sorte pendant trois villes », écrit-elle. Quelques-uns, socialistes, lui parurent avoir du bon sens et de la bonne volonté. Elle eut encore une bonne impression de quelques républicains et de deux ou trois saint-simoniens « restés partisans avoués de l'émancipation de la femme. Avec ceux-là, je puis m'entendre ; bien qu'ils ne bougent pas, ils donnent un fameux coup d'épaule à la roue... »

Elle vit aussi des phalanstériens, à la fois bourgeois et méprisant notre « civilisation bourgeoise », qui lui promirent leur appui.

Après trois tentatives vaines, elle réussit à être reçue par l'évêque de Dijon, qui, non seulement lui refusa son appui, mais

1. Cf. *Journal de la Côte-d'Or*, 23 avril 1844. — Le même journal fait, le 14 mai 1844, une allusion à « l'association rêvée par Mme Flora Tristan ». — *Le Spectateur de Dijon* du 25 avril 1844 expose en quelques lignes à peu près exactes le but de l'apôtre qui ne paraît pas avoir séduit le Paris ouvrier
2. *Le Globe*, 3 mai 1844.

lui assura que si elle réussissait à former l'Union ouvrière projetée, il la combattrait de tout son pouvoir, puisque, douée d'une intelligence et d'une ténacité rares, elle employait ses vertus au service d'une cause qui se plaçait en dehors de la religion catholique (1).

Enfin, elle rendit visite aux journaux dont on a vu ci-dessus les jugements sur elle. Ce furent là des entrevues sans grand intérêt comme elle en eut avec les journalistes des autres villes de France. Cependant, la visite au *Journal de la Côle-d'Or* est à retenir pour l'accueil qu'elle y reçut de la couturière-poète Antoinette Quarré, à qui Lamartine avait adressé des vers fameux. Ce fut une triste déception : Antoinette Quarré était difforme et vaniteuse. Candidement, Flora lui demanda de l'aider à propager ses idées : « comme appartenant à la classe ouvrière, « vous y êtes doublement intéressée ». — « Elle me répondit d'un « ton très sec et fort déplacé qu'elle ne pouvait m'être d'aucune « utilité parce qu'elle ne fréquentait pas les gens du peuple. » Cette réponse lui attira de la part de Flora une phrase cinglante, comme elle aimait à en adresser aux faiseurs et aux sots. La leçon sembla porter et Antoinette Quarré, d'un air gracieux, remit à la visiteuse les adresses des rédacteurs qu'elle lui demandait. « Ce dernier [trait] acheva le portrait : vanité et bassesse. »

Le rédacteur en chef l'exaspéra en lui disant que les journaux de Paris avaient tourné son voyage en dérision. « Je le « traitai comme un misérable ; plus je le traitai mal, plus il deve- « nait poli, humble et gentil. Cet homme est réellement un type « de l'époque. »

Le séjour à Dijon se termina le jeudi 25 avril, à 7 heures du matin, après sept jours, en somme, très satisfaisants. Flora n'emportait pas une mauvaise impression de cette ville « propre et bien aérée » qu'elle ne s'était d'ailleurs pas attardée à visiter. Peu lui importaient le musée au-dessous de sa réputation et les églises aux fétiches anachroniques. « ...Que m'importe les « pierres lorsque j'ai des hommes à étudier. Je donnerai la plus « belle église de la chrétienté pour un ouvrier intelligent. » Les conversations qu'elle avait eues lui avaient fourni une documentation.

1. L'évêque de Dijon était alors Mgr François-Victor Rivet, âgé d'une cinquantaine d'années et qui avait été nommé à Dijon le 10 mai 1838.

Les phalanstériens accompagnèrent leur nouvelle amie jusqu'à la voiture et, quand elle arriva à Chalon-sur-Saône, elle y fut accueillie également par des phalanstériens qui étaient venus l'attendre. Flora Tristan se réjouit de ce petit fait qui lui montrait, entre les frères phalanstériens des villes diverses, une liaison étroite.

*
* *

Les curieux de Chalon-sur-Saône attendaient avec émotion l'arrivée de cette femme singulière qu'on leur disait apporter dans leur petite ville calme tout un lot d'idées nouvelles. Plusieurs démocrates lui rendirent visite et, parmi eux, une vieille connaissance de 1837 et 1841, le révolutionnaire Lagrange, de Lyon, qu'elle dépeint comme un politicien de sous-préfecture, mais qui, néanmoins, la soutint en public après l'avoir contredite en tête à tête (1).

Une réunion fut organisée dans la loge maçonnique « la parfaite égalité ». Si l'on en croit *le Globe*, la curiosité attira « tout « ce qu'il y a de gens distingués dans la ville (2) ». Mais Flora n'en avait que faire : elle déclara « qu'elle n'était habituée à « prêcher que devant des ouvriers et que, puisqu'elle se trou- « vait en face d'hommes riches, elle n'avait rien de mieux à « faire qu'à leur offrir son livre pour dix sous (3) ».

Le public, en effet, était assez mélangé, « environ 200 per- « sonnes dont les deux tiers patrons, c'est-à-dire petits bour- « geois, la race qui m'est le plus antipathique... ». Flora Tristan déclare dans son journal qu'elle n'était pas en puissance de tous ses moyens. Un avocat de Châlon prit la présidence de la réunion, et son discours, joint à celui qu'improvisa Lagrange avec assez d'à-propos, fit que la réunion réussit en somme assez bien.

1. Charles Lagrange (1804-1857) avait été condamné à dix ans de détention pour son rôle actif dans l'insurrection de Lyon en 1834 ; amnistié en 1839, c'était un agitateur républicain à la fois convaincu et quelque peu cabotin. En 1848, à Paris, ce fut lui qui lut l'acte d'abdication de Louis-Philippe. Tour à tour gouverneur de l'Hôtel de Ville et député, il fut proscrit en 1851.

2. *Le Globe*, 3 mai 1844.

3. Cf. *Le Patriote de Saône-et-Loire* (dimanche 28 avril 1844), en attendant de « rendre compte incessamment de cette production philanthropique », fait « des vœux empressés afin que le succès couronne l'œuvre de dévouement de la « Mère-Apôtre » des ouvriers français ».

Quelques adhésions furent recueillies dans ce public que Flora Tristan risqua fort d'indisposer en disant en substance qu'elle ne pouvait tenir le même langage devant des patrons et devant des ouvriers : n'était-ce pas avouer aux uns et aux autres qu'elle usait de diplomatie avec les uns ou avec les autres ?

Le séjour à Châlon se termina sans nouvel incident et ne semble pas avoir eu beaucoup de conséquences. On voulut cependant lui en attribuer : quelques semaines plus tard, un violent conflit éclatait entre les employés des bateaux à vapeur et les portefaix ; des arrestations eurent lieu, le réquisitoire du ministère public fit des allusions aux agitations socialistes qui apportaient le trouble dans les milieux ouvriers, et *Le Patriote de Saône-et-Loire* protesta contre cette accusation qui, selon lui, était nettement dirigée contre Flora Tristan (1).

La presse locale discuta d'ailleurs avec soin les idées qu'on venait ainsi prêcher aux ouvriers, même après le départ de l'apôtre (2).

Le 28 avril, celle-ci arrivait à Mâcon (3). Malade depuis Dijon, elle commençait à être épuisée de fatigue et ne trouvait pas sur sa route le réconfort dont elle avait besoin.

A Mâcon, elle se documenta sur la vie ouvrière et visita un grand nombre de « compagnons » et « d'aspirants », auxquels elle laissa un petit prospectus et une invitation à aller la voir ; seuls les sociétaires tonneliers répondirent à son appel. « Par-« tout, je trouve les sociétaires bien mieux sous tous les rapports « que les autres, et la raison c'est qu'ils font déjà partie de tous « les corps d'état » ; mais l'ensemble des ouvriers et des bourgeois l'étonnait par cette tiédeur et cette indifférence qu'elle n'avait pas encore rencontrées à ce degré. Personne ne s'offrait pour placer son petit livre ni pour faire de la propagande, on n'appréciait pas son dévouement à sa juste valeur. La situation ouvrière était lamentable ; la concurrence effrénée que

1. *Le Patriote de Saône-et-Loire* cité et commenté par *la Démocratie pacifique* du 16 juin 1844.

2. Cf. notamment un article du *Courrier deSaône-et-Loire*, « journal politique et judiciaire de l'arrondissement de Châlon-s.-Saône » (1[er] juin 1844), qui juge dangereuse l'action entreprise, mais estime que le bon sens des ouvriers les empêche d'être atteints.

3. *Le Globe* du 3 mai 1844 dit inexactement que le lendemain de la réunion de Châlon, Flora Tristan partit pour Saint-Etienne : le séjour à Saint-Etienne eut lieu deux mois plus tard.

se faisaient les patrons contraints par elle à baisser les salaires et diminuer leur prix de revient et leurs prix de vente, les conduisait à embaucher des ouvriers inexpérimentés, venus de la campagne et connus sous le nom méprisé de « carmagnols », avec lesquels on produisait un travail peu soigné. Les ouvriers inorganisés étaient réduits à la fois au chômage et à la misère.

La presse s'intéressait peu à la solution pratique de ce problème. Elle discuta pourtant les idées de Flora Tristan et l'avertit que la police finirait par s'opposer à son action. Les trois journaux de Mâcon n'avaient guère d'action, même celui de Lamartine, *le Bien Public*, où « de jeunes bourgeois gentilshommes, dits démocrates », réunis autour du poète député, faisaient « de « la politique démocratique comme leurs pères faisaient de la « chasse afin d'occuper leur temps ». Ce journal fut élogieux et se montra favorable à l'œuvre entreprise, tout en doutant de l'efficacité de l'effort déployé (1).

Avec trois de ses rédacteurs, Flora Tristan fut visiter le château de Lamartine qu'elle trouva affreux et mal entretenu ; elle fut reçue par une nièce du grand homme, écrasée par la mort de son mari et qui lui fit, dans sa douleur extrême, une impression défavorable.

Tout cela était, en somme, décevant ; Flora était fatiguée par le ton général de la population dans ces petites villes mortes où l'ouvrier, « vivant de peu, se contente de son sort », et où le contact d'un Lamartine ne réussissait pas à terrasser l'égoïsme. Elle aspirait à quelque chose de plus vivant et de plus élevé, cette ville de Lyon dont elle pressentait l'atmosphère unique en France. Elle quitta Mâcon le jeudi matin 2 mai : aucun ouvrier ne vint lui dire adieu.

Cependant, ce voyage dont le succès n'était pas, jusqu'ici, très vif, n'en commençait pas moins à alarmer les partis conservateurs et leurs organes, même parisiens : Flora Tristan est une pédante, digne des précieuses de Molière ; ses billevesées seraient

1. Cf. notamment *La Mouche* (30 avril 1844) et surtout *Le Bien Public* (2 mai, 12 mai 1844) « ...Ce livre qui renferme tant de choses, nous l'avons lu après avoir causé avec M[me] Tristan. On ne peut qu'applaudir au sentiment qui [l'] inspire... Ce qu'il y a de vrai et de juste dans les idées au service desquelles elle s'est vouée triomphera. Le sentiment de charité qui l'anime ne peut que produire de bons résultats, et nous voudrions lui voir pénétrer le cœur des masses... » (2 mai 1844.)

sans importance si elle ne les érigeait pas en doctrine, dont elle essaye de pénétrer les masses ; celles-ci résistent, heureusement ; mais il est déplorable que des gens sérieux comme M. de Beaumont (1) manifestent leur sympathie. « Il faut avouer que c'est un spectacle bien étrange et bien digne d'attention que celui de ces femmes du peuple qui injurient et chassent un bas-bleu révolutionnaire, tandis qu'un député lui adresse des épîtres et des compliments (2). »

Comme il arrive généralement, les adversaires ridiculisaient ce qu'ils voulaient détruire ; mais l'inquiétude perce sous leurs propos ; ils croient au « danger (3) » et craignent « Saint-Just et Marat » sous la faible femme apôtre. Un des articles relatifs à ses prédications est même intitulé : « Les doctrines exploitées par les sociétés secrètes (4) ».

C'est pourquoi l'autorité allait s'émouvoir à son tour.

1. M. de Beaumont avait remercié et encouragé Flora Tristan, qui publie sa lettre dans la 2e édition de l'*Union Ouvrière*.

2. *Le Globe*, 4 mai 1844.

3. *Journal de la Côte-d'Or*, 7 mai 1844.

4. *Id.*, *ibid.*

II

Lyon.

Le trajet de Châlon à Lyon se fit encore par bateau, bateau agréable, rapide, mais où la voyageuse observa une fois de plus l'inégalité de traitement selon les classes sociales : la partie confortable réservée aux bourgeois, le peuple entassé dans la partie étroite et sale. « Que faire, puisque ce misérable peuple est assez bête et assez lâche pour ne pas réclamer sa juste part ! »

Elle arrivait maintenant à Lyon, la grande ville du prolétariat, sorte de capitale d'avant-garde où plusieurs fois avait grondé la révolte. Sa première impression fut pénible et « jeta dans son âme un sentiment de tristesse et de rage indéfinissable » : les maisons-casernes, uniformes, sombres, sans la moindre élégance ni la plus petite richesse, faisaient pressentir « la misère, la souffrance et le dur labeur de la classe ouvrière renfermée dans cette ville » ; « les petites rues froides, humides, boueuses » qui lui rappelaient les villes anglaises avec « les trottoirs de moins, la largeur des rues de moins, et le confort de moins ».

Malgré ces tristes impressions, la voyageuse nourrissait un tenace espoir ; de plus, tandis que, dans les autres villes, on l'avait avertie qu'elle ne réussirait pas, on lui disait le contraire pour Lyon. Et, en effet, dès les premiers jours, les ouvriers accouraient vers elle « de tous côtés » ; race maigre, étiolée, triste, souffreteuse et au premier abord malaisée à connaître (1).

1. Rapprochons ici les impressions d'une autre femme de cœur en présence du prolétariat lyonnais : « ...Que la charité serait mise au vif ici, où 30.000 ouvriers honnêtes, pieux, meurent de misère, de froid, et cherchent, *jour par jour*, du pain jusqu'aux derniers étages de nos maisons, qui ressemblent à de sombres tours gothiques. Quel spectacle depuis 2 mois ! Je n'ai plus la force ni les moyens de consoler cette pauvreté qui augmente et *fait frémir*, entends-tu ? malgré leurs vertus sublimes, car il y en a de sublimes dans ce peuple. Quelques-uns tombent morts de faim dans les rues. Ceci est vrai comme toi. — Dieu le veut-il ? réponds-moi une ligne... » *Correspondance* de Marceline Desbordes-Valmore. (Lettre à Caroline Branchu, datée de Lyon, le 20 mars 1837.)

La première réunion eut lieu parmi les chefs d'atelier les plus avancés appartenant à des partis divers. Le petit livre, l'*Union ouvrière*, avait été lu, on le trouvait trop bien fait pour être l'œuvre d'une femme ; un homme supérieur devait en être l'auteur et Flora Tristan devait être seulement payée par lui pour « se mettre en avant » à sa place. Au cours de cette réunion, elle discuta au lieu de simplement montrer qu'elle était bien l'auteur du livre et du projet, et tout de suite elle comprit que les raisonnements étaient impropres à convaincre : « le peuple, dans l'état d'ignorance et d'étroitesse d'esprit où il « est, n'a besoin pour orateur que d'un poète ou d'un avocat ; il « ne peut pas comprendre l'apôtre... » Elle ne se sentait pas la patience nécessaire pour répéter encore sans relâche les explications tendant à faire comprendre à ces masses incultes le droit au travail et la nécessité de constituer la classe ouvrière.

L'aspect des cabarets de la Croix-Rousse, le dimanche, la frappa avec leurs ouvriers réunis pour boire de la bière, tranquilles, sans bruit ni mouvements : comment de tels gens avaient-ils pu faire deux révolutions, comment pouvaient-ils inspirer une aussi grande crainte au pouvoir ? « C'est que, sous « cette apparence de calme, une fomentation sourde et terrible « agite ces malheureux dont l'exaltation s'augmente en proportion de la contrainte qu'ils s'imposent. » Elle attendait d'eux cependant l'effort d'organisation ; leur bonne volonté pour la comprendre la touchait profondément. Son journal, à ce moment, a quelque chose de pathétique, quand elle se rend compte que son rêve l'entraîne à demander à ces êtres encore frustes, dont elle sent la bonne volonté, plus qu'ils ne peuvent donner.

Auprès des principaux négociants, elle fit aussi une démarche pour leur demander de souscrire à la construction du premier palais de l'Union ouvrière. Aucun n'osa la repousser nettement, mais aucun n'accueillit sa proposition. Etait-ce méfiance à son endroit, était-ce hésitation à éconduire une importune ? Cette dernière hypothèse est la plus vraisemblable, car, en ce début de séjour, le public ne la suspectait pas encore. Cependant la police ne tardait pas à attirer l'attention générale sur Flora Tristan.

Elle avait déjà tenu plusieurs séances chez elle (1), à l'hôtel

1. *Journal de la Côte-d'Or*, 14 mai 1844, cite *le Rhône*. — Rien n'indique très nettement dans son journal que ces réunions eussent eu lieu chez elle.

de Milan, place des Terreaux, quand, le 9 mai, à 10 heures du matin, un commissaire se présenta, assisté de quatre agents, soulevant la curiosité de l'hôtel tout entier (1). Tous les papiers, ouvrages et même les lettres intimes de l'agitatrice suspecte furent saisis. Elle écrivit aussitôt au *Censeur* (de Lyon) une lettre que ce journal publia le 11 mai et qui fut reproduite par d'autres.

« Monsieur, je vous prie de vouloir bien me prêter l'appui de « votre journal pour faire connaître un fait qui m'est personnel, « et cependant qui peut être considéré comme général, puisque « en moi la liberté individuelle se trouve attaquée. Jeudi matin « (9 mai) le commissaire de la police centrale s'est présenté chez « moi porteur d'un mandat de perquisition. Il s'est emparé de « *tous mes papiers manuscrits, lettres à moi adressées* et jusqu'à « celles que j'étais en train d'écrire à deux de mes amis. Après « procès-verbal dressé, il a emporté le tout pour être remis entre « les mains de M. le procureur du roi.

« Je ne peux deviner le motif qui a pu déterminer les autorités « de la ville de Lyon à agir de la sorte à mon égard. Depuis « dix jours que je suis à Lyon, pas plus dans cette ville que dans « toutes celles que j'ai visitées, je n'ai commis l'ombre d'un « délit. Dans mes écrits, dans mes paroles, dans mes démarches, « je pousse jusqu'à l'extrême le respect dû à la légalité.

« Agréez, etc...... Flora Tristan (2). »

Ces mesures soulevèrent des protestations, autant pour blâmer la sévérité de la police que pour lui reprocher son indulgence précédente. « Nous ne pouvons nous empêcher de voir là une étrange inconséquence de la part de l'autorité, qui, depuis plus d'un an, laisse éditer et vendre sans entrave aucune, le livre de Mme Flora Tristan, laissant au bon sens public le soin de faire justice de théories qu'il juge sans doute sans danger (3)... »

1. *Union des Provinces* (Lyon), 11 mai 1844. — *Le Populaire* (de Cabet), 5 juin 1844. — *Revue du Lyonnais*, 1844, p. 492. — *La Mouche de Saône-et-Loire et de l'Ain* rappela qu'il avait prévu cette intervention de la police : « Nous disions à Mme Flora Tristan à son passage à Mâcon : « vous vous rendez à Lyon pour y organiser une union ouvrière. On ne vous laissera pas faire et si vous insistez, la police s'en mêlera. Notre prévision s'est malheureusement accomplie. Mme Flora Tristan vient d'être arrêtée dans le cours de son *organisation* que la police a regardée comme une *désorganisation* (14 mai 1844).

2. Cf. *La Réforme*, 14 mai 1844.

3. *Union des Provinces*, 11 mai 1844.

De même, *le Charivari lyonnais* raconta satiriquement cette « mésaventure d'un bas-bleu parisien ». La police était ridiculisée pour avoir laissé vaguer jusqu'ici « librement les voyageurs pour les draps, les allumettes phosphoriques ou le fromage et fait tomber dans son traquenard un simple bas-bleu qui voyage pour placer parmi les ouvriers l'article *Union Concorde* ! article aujourd'hui d'un débit difficile, soit dit en passant (1) ».

La presse lyonnaise ne fut pas la seule à blâmer ces perquisitions ; le journal de Lamartine, notamment, en montra la maladresse (2).

D'ailleurs, la Chambre du conseil déclara qu'il n'y avait aucun délit à reprocher à Flora Tristan et lui fit rendre ses papiers (3). Toutefois la police continua de considérer les écrits de Flora Tristan comme subversifs (4).

Quant aux ouvriers, cet incident leur produisit le meilleur effet que Flora pouvait attendre : « Cette persécution arrive à leur faire comprendre que ce que je prêche a de la valeur, puisque M. le procureur du roi s'y oppose », écrit-elle dans son journal.

Elle ne paraît pas avoir été très émue par cette descente de police dont elle a fait joyeusement le récit. C'était la première fois qu'elle était poursuivie et qu'elle avait affaire avec « ces gens du parquet », qui, d'ailleurs, furent pleins d'amabilité avec elle, étant bien forcés de la juger innocente. Néanmoins, la surveillance de la police continua de s'exercer. Il semble que ce fut une bonne occasion pour l'autorité préfectorale de découvrir ou de reconnaître les habitants de Lyon suspects d'idées socialistes ou de sentiments républicains. En effet, deux

1. *Charivari lyonnais*, 26 mai 1844.
2. *Le Bien Public* (Mâcon), 12 mai 1844.
3. *Le Populaire*, 12 juillet 1844. — « ...Quelle Société que celle où la Police peut ainsi visiter et saisir les papiers d'une femme et la troubler dans sa liberté ! »
4. Le 26 juillet 1844, la gendarmerie, requise par le Commissaire spécial de police secrète de Lyon, perquisitionne chez M. Laurent, fabricant d'étoffes à Saint-Clair (Croix-Rousse) et soupçonné d'avoir dans ses ateliers des ouvriers appartenant à des sociétés secrètes : deux ouvriers en soie sont arrêtés étant trouvés possesseurs de « brochures intitulées *Mes adieux à Rome* faites par les sieurs Cabet, Brille, Edouard ex-abbé et Flora Tristan, communistes et républicains ». (Archives départementales du Rhône. Police générale et administrative 6 M.)

agents de police furent installés à la porte de l'hôtel pour noter tous les visiteurs de Flora Tristan, et toutes les sorties de celle-ci étaient surveillées. Elle était suivie et on l'espionnait même d'une chambre voisine de la sienne, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir chaque soir des réunions d'ouvriers chez elle. Cet espionnage était cependant gênant : ses papiers lui étaient parfois volés et elle devait les cacher de son mieux. Les journaux ne la soutinrent guère : « Pas un n'a osé prendre ma défense, parce « qu'en parlant de moi il fallait parler du principe que je pro- « page et que pas un seul journal en France n'approuve ce « principe ». Enfin, le 10 juin, elle apprit au Palais de Justice qu'une ordonnance de non-lieu était rendue à son sujet.

Il y avait déjà près de six semaines qu'elle était à Lyon et son activité pendant cette première partie de son séjour avait été intense. Elle avait vu des milieux bien divers : ouvriers, bourgeois, militants de tous partis avancés, journalistes, clergé, etc... Chose curieuse, il ne semble pas qu'elle ait fréquenté les milieux littéraires. Lyon comptait cependant des esprits cultivés ; on s'étonne, par exemple, qu'elle n'ait pas pénétré chez l'amie de La Mennais, Mme Yemenitz, dans ce salon qui réunissait à cette époque les amis des lettres et des grandes idées (1).

On est encore bien plus surpris en voyant que Flora Tristan ne dit pas un mot d'Eugénie Niboyet, l'active féministe de Lyon, et de son essai d'université populaire pour les femmes tenté dix ans auparavant.

Les journées de l'apôtre étaient fort remplies et très fatigantes, chacune amenant quelque nouvelle relation. Les amis qu'elle avait connus en cours de voyage lui écrivaient de Dijon, de Châlon, de Mâcon, et certaines lettres lui montraient que sa parole n'était pas restée vaine. C'était pour elle un grand réconfort, une émouvante joie. La nouvelle des tracasseries policières avait inquiété ces amis ; l'exagération aidant, certains la croyaient emprisonnée et lui écrivaient leur sympathie.

Il y avait tant à faire à Lyon que même si la police avait été moins lente à restituer les papiers confisqués, Flora Tristan n'aurait pu abréger son séjour. D'ailleurs elle ne partit pas au

1. La correspondance échangée entre La Mennais et Mme Yemenitz est abondante — cf. *Revue de Paris*, 15 mai, 1er juin 1905. — Cf. G. Latreille, *Un salon littéraire à Lyon*, 1830-1860. *Mme Yemenitz* (Lyon 1903). B. N. : Ln 27 49694.

lendemain du non-lieu rendu en sa faveur, mais seulement le 7 juillet, presque un mois plus tard. Pendant ces quelques semaines, elle put étudier véritablement le prolétariat lyonnais, sonder son âme, observer ses travaux, essayer de comprendre sa place dans la société (1).

A mesure qu'elle fréquentait les ouvriers lyonnais, son opinion sur eux se précisait. Tandis que, dans les villes précédentes, elle avait éprouvé en fin de compte une déception, à Lyon, les ouvriers finissaient par la ravir. Leur fidélité, leur attention, leur volonté d'agir se manifestèrent par un fait positif ; ils décidèrent de publier une troisième édition de l'*Union Ouvrière*. Ils se cotisèrent dans ce dessein et firent seuls tous les frais. Un petit groupe de zélés vint trouver Flora et souscrivit, séance tenante, 4.000 exemplaires à 25 centimes. D'autres groupes suivirent, et, de la sorte, cette brochure qui prêchait l'union, le groupement, se trouva publiée par des groupes, non par des individus. Rien ne pouvait mieux montrer à l'apôtre qu'elle était comprise (2).

Cette édition ne diffère guère des deux précédentes. Toutefois, il faut noter la préface qui rend hommage aux efforts déjà réalisés par les ouvriers, et remarquer aussi l'épigraphe, un peu différente de l'épigraphe précédemment choisie pour les autres éditions, laquelle rappelait aux ouvriers leur faiblesse et les engageait à y mettre fin par l'union ; peut-être la vue des ouvriers lyonnais avait-elle suffisamment prouvé que cette faiblesse n'était pas certaine, encore que l'union n'en fût pas moins nécessaire (3). Cette troisième édition n'alla pas sans de nouveaux soucis ; les discussions recommencèrent : imprimeur, marchand de papier lui parurent, à Lyon, comme à Paris,

1. C'est ainsi que *l'Echo de la Fabrique* signale, le 15 juin 1844, qu'elle a assisté, le 29 mai 1844, à une audience du Conseil des Prud'hommes.

2. Ce mouvement de sympathie rencontra naturellement des interprétations diverses. Cabet, ou du moins son journal, racontant la propagande de F. Tristan au sein du prolétariat lyonnais, ajoutait qu'elle y obtenait des souscriptions « non pour sa grande *Union* ou pour son *journal* » dont elle avait proclamé la nécessité, « mais tout simplement pour la réimpression de son petit livre... » (*Le Populaire*, 22 août 1844, p. 144.)

3. L'*Union Ouvrière*, 3e édition, Lyon, 1844. Cette édition est introuvable. La bibliothèque Sainte-Geneviève à Paris en possède un exemplaire ; de même le « Centre de documentation sociale », 45, rue d'Ulm. Elle n'est pas à la Bibliothèque Nationale. Nous croyons utile de reproduire ici la courte pré-

exploiteurs et fripons. « L'impression de cette 3e édition me « donne plus de peine et surtout de contrariétés que je n'en « ai à remuer la classe ouvrière. Le cher petit livre va coûter « plus cher et sera mal fait... » Flora Tristan subissait avec peine et irritation ces petites contrariétés, elle que les grandes luttes ne terrassaient pas.

L'impression et le lancement de la 3e édition lui furent une nouvelle occasion de sonder le cœur et l'esprit des ouvriers, des bourgeois, des chefs de parti. Et c'est dire que son journal, à cette date, porte des jugements sévères sur les uns et sur les autres.

Malgré ces déboires, le succès à Lyon était marqué plus qu'ail-

face de cette 3e édition, préface que publia *l'Echo de Vaucluse*, le 11 juillet 1844.

« Le peuple a pour règle de manifester son opinion par des faits. Il parle peu ; — n'écrit pas. — Il agit.

Le fait, — voilà SON *argument*.

Inutile donc de faire ici de *belles phrases* sur *l'enthousiasme* des travailleurs de Lyon, touchant *le petit livre* de l'UNION OUVRIÈRE.

— Bornons-nous tout simplement à raconter les *faits*.

Plusieurs ouvriers, jugeant qu'il était *utile* que le *petit livre* soit répandu à un grand nombre parmi la classe ouvrière, ont eu l'idée d'en faire une troisième édition *tirée à Lyon*, et, pour ainsi dire, *aux frais des travailleurs lyonnais*.

Le petit groupe *de zélés* qui est venu me faire cette proposition, a joint le *fait* à la parole — en souscrivant séance tenante pour 4.000 exemplaires à 25 centimes (1.000 francs). D'autres groupes se sont formés et ont souscrit chacun pour un certain nombre.

En souscrivant de cette manière, remarquez — déjà *l'individualité disparaît*. — Cette fois, sur la liste de souscription, plus de *noms propres* ; des *groupes* ; et seulement *des groupes*.

Ouvriers ! c'est une grande et belle pensée que vous avez eue là ; — *se grouper*, c'est S'UNIR.

Ce fait à lui seul *prouve* que vous avez *compris* la pensée du *petit livre*, L'UNION.

Frères, vous ne pouviez me donner une marque de gratitude plus grande et qui me fût plus précieuse ! — Aussi en suis-je profondément touchée.

Encouragée par une pareille récompense, je ne crains plus de *faiblir* ; — non, je sais maintenant que vous avez *compris*.

Si déjà les rivalités et les haines s'amoindrissent, si déjà il y a assez d'*accord* et de *fraternité* entre *tous* et *toutes* pour que des *groupes* puissent se *former*, que ne devons-nous pas espérer de l'avenir !

Frères, répétons donc tous et toutes, d'une voix unanime : L'union fait la force. — *L'union seule* peut nous SAUVER !

Flora TRISTAN.

leurs. L'impression produite sur les auditeurs était profonde. J'eus le bonheur de voir M[me] Flora Tristan », écrit Commissaire (1). « ...sa voix vibrante, harmonieuse, m'impressionna, « j'étais sous le charme... » Elle s'exprimait avec le feu qu'elle communiquait aux auditeurs. « Des cheveux noirs, parsemés de quelques fils blancs, encadraient le haut de sa figure qui était encore belle et très sympathique. Elle parlait avec facilité et faisait ressortir avec enthousiasme les bienfaits que produirait son projet. » Et même différant d'avis avec elle, Commissaire, gagné par cet ascendant puissant, se ralliait à son plan, en pensant que « c'était un pas fait vers l'amélioration du sort des travailleurs ».

Vieillie et paraissant, d'après Commissaire, quarante-cinq à cinquante ans, c'était bien toujours la même charmeuse un peu troublante que nous ont dépeinte plusieurs témoignages. Elle s'exaltait ainsi, reprenant les idées de son livre, prêchant l'affranchissement par soi-même, l'amour, la force par l'union.

« Il se prêche, en ce moment, je ne sais combien d'évangiles », écrivait, de Lyon, à cette date, Proudhon, d'ailleurs irrévérencieux pour les apôtres qu'il énumérait (2).

Et c'était bien un évangile nouveau, lequel réunissait de nouveaux disciples successivement séduits et conquis.

Il semble qu'elle fut, en effet, comprise durant ce séjour à Lyon. C'est là que, pour la première fois, l'entendit Eléonore Blanc, qui lui resta fidèle jusque par delà le tombeau. C'est une figure bien attachante que celle d'Eléonore Blanc. Blan-

1. Commissaire, *Mémoires et Souvenirs*, 1888, 2 vol. in-16. On sait avec quel profit on recourt à ces deux petits volumes, où l'ancien représentant, puis gouverneur des châteaux de Saint-Cloud, Meudon et la Malmaison pendant la guerre, a rassemblé maintes notes précieuses sur la vie de son temps. Une erreur lui fait placer en 1845 le séjour de Flora à Lyon.

2. « ...Je vois peu de monde et m'éloigne autant que je puis des réunions publiques. Cabet est ici en ce moment. Ce brave homme me désigne déjà comme son successeur à l'apostolat, je cède la succession à qui m'en donnera une tasse de café. Il se prêche en ce moment je ne sais combien d'évangiles nouveaux, évangile selon Buchez, évangile selon Pierre Leroux, évangile selon Lamennais, Considérant, M[me] George Sand, M[me] Flora Tristan, évangile selon Pecqueur, et encore bien d'autres. Je n'ai pas envie d'augmenter le nombre de ces fous ; aussi, je produis un effet mirobolant sur ceux qui me voient pour la première fois quand ils viennent à s'apercevoir que j'ai le sens commun... » Proudhon, *Correspondance* (t. II, p. 130-1. — Paris 1875.) Lettre à M. Maurice, datée de Lyon, 27 juillet 1844.

chisseuse dans un quartier central de Lyon, rue Luizerne, elle n'avait pas une culture étendue, pas même une instruction développée, mais elle fut immédiatement en sympathie avec Flora Tristan. « Dès ce moment, écrit-elle, je sentis naître en moi un vif et profond attachement pour cette noble et courageuse femme, et elle me donna à son tour des témoignages d'une affection qui m'était bien précieuse et bien chère (1). » Flora se rendait parfaitement compte de leurs sentiments réciproques. Elle rencontrait enfin ce dévouement absolu, ce désintéressement, cette foi, cette volonté de se donner qui caractérisent les vrais disciples. Se rappelant le Christ et le disciple qu'il aimait, elle donne à Eléonore le nom de saint Jean. Elle l'emmène avec elle dans les réunions d'ouvriers, afin de l'habituer à la vie d'apôtre qu'elle voudrait lui voir mener à Lyon après elle. Si elle pouvait avoir ainsi dans chaque ville une âme de cette valeur, la cause serait gagnée ! Que sont les liens du sang à côté de cet amour quasi divin qui unit le maître et le disciple dans la communion de l'idée ! Flora n'hésite pas : cet amour est « très supérieur à celui que j'ai pour ma fille de chair » !

Ces transports sentimentaux ne doivent pas éloigner l'esprit de son devoir qui est de se développer, et Flora donne à Eléonore des conseils pour son instruction, elle établit pour elle une liste des livres qu'elle doit lire et dont elle devra lui envoyer un résumé après sa lecture ; d'ailleurs, il faut toujours prendre des notes en lisant : pas de lectures légères, le *Moniteur* pour apprendre l'Empire, et le *Constitutionnel* à partir de 1817-18, le journal des saint-simoniens, leurs œuvres et celles de Saint-Simon ; pour se reposer l'esprit, rester 15 jours ou un mois sans rien lire. La lecture ne suffit pas, il faut s'efforcer de comprendre : « Prenez l'habitude de vous demander le pourquoi de « tout, cherchez-le avec persévérance et soyez sûre que vous « le trouverez (2) ».

Ainsi, au milieu des fatigues de son existence, Flora Tristan rencontrait ce réconfort puissant : une âme d'élite lui donnait sa foi. A Lyon encore, elle devait recevoir un tout autre hommage. On se rappelle que, de Paris, elle avait échangé quelques lettres avec un ouvrier lyonnais, Reynier, tisseur de son état

1. Eléonore Blanc, *op. cit.*, p. 48-9.
2. Lettre inédite du 6 juillet 1844.

et fouriériste de conviction. Par lettre, il avait réfuté le projet de l'*Union Ouvrière* tout en assurant sa correspondante de son dévoué concours ; il lui servirait de guide pour son œuvre : « je vous ferai connaître tous les ressorts de la classe ouvrière lyonnaise, sur laquelle j'ai une main secrète ; si jamais j'ai le bonheur de vous voir, je vous promets tête à tête quelques révélations à ce sujet ; si vous venez à Lyon, veuillez m'honorer de votre visite (1) ». Flora Tristan n'est pas très explicite à propos de cette visite qu'elle lui fit probablement dès son arrivée ; mais durant tout son séjour à Lyon, elle a souvent l'occasion de parler de Reynier et de leur collaboration pour la cause. Elle en dit du bien et elle en dit du mal, comme on peut s'y attendre, mais il ne semble pas qu'elle ait jamais été séduite par ses qualités. Lui-même fut vivement ému par la jeune femme. Ce qu'il en dit dans ses mémoires, écrits longtemps après, est sympathique ; peut-être y discerne-t-on un certain ton protecteur et même vaniteux ; en tout cas, la page qu'il lui consacre ne traduit nullement l'émoi profond qu'il ressentit (2) : dans une lettre que nous possédons, il adresse à son amie une véritable déclaration d'amour. Le ton est respectueux, empreint d'un mysticisme sentimental qui est bien de son époque :

...Je ne me berce pas d'aucune illusion, mais je sens que, quel que soit le résultat d'un aveu aussi téméraire qu'insensé, je serai moins malheureux que si, par un effort surhumain, je vous ai vu partir sans vous en faire la confidence... oh ! quelle que soit la manière dont vous accueillerez ce que mon cœur m'a forcé de vous écrire, conservez-moi votre estime : si je la perdais, je serais trop malheureux et toute ma vie je m'en voudrais d'avoir cédé à ce que j'appellerais ma faiblesse, vous me priveriez aussi de pouvoir vous offrir mes faibles services, de vous aider dans la mission que vous vous êtes donnée, cela me ferait bien du mal. Que mon secret reste en vous, c'est la prière que je vous fais. Et si la femme de mon rêve, aux sentiments élevés, au cœur large, au dévouement sans bornes, qui seule peut me faire croire au bonheur ici-bas n'était qu'un songe pour me faire souffrir toute la vie, je serai bien doublement malheureux en vous ayant rencontré sur mon passage ; vous auriez brisé l'illusion qui me soutenait. Oh ! s'il en était autrement, si, femme divine, vous descendiez à moi pour m'élever à vous, cet acte, que j'appellerais religieux, ne devrait pas pour vous être sans récompense, car Dieu ne l'a pas voulu ainsi...

1. Lettre inédite du 12 juillet 1843. Cf. *infra*, Documents annexes (p. 482). — Flora Tristan lui répondit le 17 juillet 1843. Cf. *supra*, 2e partie, chapitre II, p. 177.

2. *Mémoires de Joseph Reynier ancien tisseur*, Lyon, 1898.

Tant d'amour ne paraît pas avoir touché le cœur de Flora Tristan. Elle n'y fait pas la moindre allusion dans son journal. Sur la lettre même de Reynier, elle griffonne quelques mots, comme d'habitude :

Allons, il ne manquait plus que cela, qu'un ouvrier devienne amoureux de moi ! Décidément ces garçons n'ont aucun bon sens, aucune force de tête. Tous sont toqués, à l'endroit de la vanité. Et je m'explique : je ne veux pas dire qu'un ouvrier n'a pas le droit d'élever ses désirs jusqu'à moi, je lui reconnais le droit comme à tout autre homme, seulement il devrait sentir que, dans ce moment-ci, je ne suis pas disposée à accueillir l'amour de qui que ce soit. La collection de lettres que je reçois est réellement curieuse (1).

On peut juger que malgré son affirmation, Flora Tristan, aristocrate au fond de son âme, n'ait pas été désireuse d'accorder quelque attention sentimentale à un de ces ouvriers que, depuis deux ans, elle voyait de si près ; et ceci expliquerait l'indifférence de l'inflammable voyageuse qu'émouvaient jadis les propos de tous les jeunes hommes rencontrés au cours de ses pérégrinations. On peut aussi croire en ses dires : « dans ce « moment-ci, je ne suis pas disposée à accueillir l'amour de « qui que ce soit ». En vérité, il fallait pour que son cœur s'émût que les circonstances, en rapport avec ses préoccupations d'apôtre, créassent une atmosphère spéciale, une exaltation extrême qu'elle connut précisément à Lyon.

Depuis Paris, elle n'avait guère rencontré de ces âmes ardentes et passionnées qui s'accordaient si bien avec la sienne, si l'on excepte, à Dijon, Mme Mallet et le marchand Lallemant. Eléonore Blanc lui donnait cette pure joie de la communion dans le même idéal ; docile, elle suivait l'enseignement de Flora Tristan et l'admirait sans réserve, mais il semble bien que cette foi et cette admiration n'excluaient nullement le bon sens pratique dont la jeune femme était douée et qu'elle apportait à l'œuvre projetée. Les âmes auxquelles Flora communiquait son zèle n'étaient pas toutes aussi équilibrées ; parmi cette population ouvrière de Lyon, en apparence froide et endormie, elle rencontra à plusieurs reprises des exaltés. Elle nous a laissé le récit de réunions em-

1. Cette lettre et son commentaire ne sont pas datées. Cet incident a dû se passer au mois de mai 1844.

preintes de ce mysticisme morbide qui a été souvent étudié dans certaines assemblées religieuses de telles sectes américaines ou russes. Il semble que ce fut bien à deux fous authentiques qu'elle communiqua la sainte ardeur dont elle était animée.

L'un des deux, l'ouvrier en soie Perelle, était un saint-simonien en relation avec le saint-simonien Lallemant, de Dijon, qui avait aussi manifesté son admiration exaltée et passait également pour fou. Du saint-simonisme, Perelle n'avait retenu qu'une idée : le rôle messianique de la femme, sa réhabilitation, sa supériorité. Il prophétisait d'un ton emphatique, exprimant avec facilité un raisonnement subitement incohérent. Flora Tristan dépeint leur émotion commune quand, devant une réunion de 40 hommes environ, Pérelle proclamait sa religion de la femme ; et son récit incite à une ironie facile quand elle ajoute : « le fou seul me comprenait ».

L'autre exalté qu'elle rencontra à Lyon était aussi un ouvrier, Jacob aîné — (probablement tisseur) — qui s'employa de son mieux à faire circuler la liste de souscription parmi les ouvriers. C'est à la dernière réunion, la veille du départ de Lyon, que se manifesta l'exaltation partagée peut-être par tous les assistants, mais à coup sûr par Jacob et par Flora. Le récit de cette soirée est à la fois émouvant et exaspérant : certes on comprend qu'au milieu des déboires de toute sorte que l'apôtre rencontrait depuis trois mois, elle ait été profondément touchée par cette adoration d'âmes simples qui, tout d'un coup, criaient leur passion, proclamaient leur foi, se pâmaient d'amour ; mais, si l'on n'était prévenu que cette époque vit à tout instant des scènes de ce genre (notamment dans les milieux saint-simoniens), on serait enclin à ne plus prendre au sérieux l'auteur de l'*Union Ouvrière*. Ce jugement semble d'autant plus exact quand on lit la lettre extravagante que Jacob lui écrivit le 14 juillet 1844, alors que, reconnu décidément pour fou, il venait d'être interné dans un asile ; cet internement paraît à Flora tout à fait injustifié. Elle le dit dans le commentaire de cette lettre et à la même date, dans son journal. Si l'on rapproche de ces faits l'entrevue avec le fou de Bedlam rapportée plus haut, on peut penser que Flora Tristan a été vraiment trop sensible aux prophéties et aux imprécations ou déclamations des détraqués. Mais même si l'on n'admet pas l'idée contestable que les fous sont des prévisionnaires et par là même les seuls conscients

de la Vérité, on doit retenir de Flora Tristan ce qu'il y a de bon sens et de raisonné dans ses plans parfaitement cohérents ; quant à cette exaltation extrême qui l'anime dès que l'atmosphère s'y prête, c'est le secret même de sa ténacité, l'explication que, malgré sa faiblesse, elle ait pu poursuivre une œuvre épuisante sans y succomber.

Sa santé était dès ce moment-là fort compromise. La vie d'hôtel, dont elle a noté les graves inconvénients, ne lui convenait guère ; cette carrière d'apôtre itinérant représentait une somme de fatigues incommensurables, et toutes les émotions que chaque jour amenait inopinément ne faisaient que bouleverser ce fragile organisme. Depuis Dijon, Flora Tristan était en proie à un dérangement d'entrailles de plus en plus épuisant, et sans doute était-ce déjà quelque chose de pire que la simple cholérine que signale son journal. Il faut regretter qu'à ce moment même ne soit pas intervenu un examen médical sérieux ; alors qu'elle avait auprès d'elle, à Lyon, des amis incomparablement dévoués, elle aurait eu des soins inappréciables en voyage.

III

Roanne, Saint-Etienne, Lyon.

Cet attachement à Lyon, Flora Tristan en sentit mieux la solidité quand elle quitta les bords du Rhône pour visiter Roanne et Saint-Etienne (1). C'est au cours de ce petit voyage d'une douzaine de jours qu'elle put d'abord analyser les sentiments nés entre elle et Eléonore Blanc. Séparée de la jeune disciple, elle comprenait la rare douceur de cette profonde tendresse, que rien ne commandait et qui, librement, venait à elle.

De même, c'est au contact des ouvriers de Roanne et de Saint-Etienne qu'elle comprit définitivement la supériorité des ouvriers lyonnais.

Ceux de Roanne, qu'on lui avait dit être fort malheureux en raison des faibles salaires, lui parurent tout d'abord plus heureux que les tisseurs de Lyon, les conditions matérielles de l'existence étant assez favorables. Ils étaient, en général, à peu près illettrés, parlaient à peine le français et n'avaient aucune espèce d'idées d'ordre social, politique ou philosophique. Superstitieux plutôt que religieux, ils étaient débauchés, fainéants « surtout ignorants et, par conséquent, égoïstes et méchants ». Du reste, le jugement n'était pas définitif. Elle réunit quelques-uns des meilleurs à plusieurs reprises et leur fit un exposé succinct de sa doctrine. Elle fut stupéfaite d'entendre de certains les réflexions et remarques judicieuses. « Certes, tous les hom- « mes sont bien ignorants, bien brutes, eh bien, j'en suis con- « vaincue, si on leur parlait seulement pendant trois mois, ils « comprendraient aussi bien que les ouvriers de Lyon. 150 petits « livres ont été vendus, je pense qu'il en sera vendu davantage « des petits lyonnais à 25 centimes, que les ouvriers liront,

1. *Le Courrier de Lyon* (25 juin 1844) annonçant, d'après *l'Echo de la Loire*, ce séjour à Roanne, l'explique par le fait que « Mme Flora Tristan n'a pas trouvé à Lyon ce qu'elle y cherchait... ».

« discuteront et que, dans deux ans, ces hommes-là seront tout « autres. »

Les fabriques de roannerie qu'elle visita lui firent horreur ; les conditions dans lesquelles s'effectuait le travail lui parurent infernales. Les ateliers étaient installés dans des sortes de caves où l'humidité chaude et le bruit assourdissant empêchaient de rien distinguer. Comme elle sortait de l'un d'eux, le patron qu'elle rencontra dans la cour s'amusa de la voir défaillante et trempée de sueur ; il lui fit horreur, et cependant son cynisme était plein de naïveté, quand il assura que le corps humain se fait à tout supporter, la glace comme le feu. Les ouvriers employés dans ces « caves-bagnes » gagnaient de 2 francs à 2 fr. 50 par jour ; les femmes 80 centimes à 1 franc, pour 16 heures de travail. Tel autre patron voulut bien causer avec elle et convint du sort affreux des travailleurs tour à tour exténués par le travail et affamés par le chômage que provoquait le manque d'eau pendant une grande partie de l'année. La concurrence, il en convenait, l'inorganisation étaient cause de tant de misère, mais comment y remédier ?... Flora plaça entre les mains de certains patrons quelques exemplaires de l'*Union Ouvrière* sans oser espérer, d'ailleurs, qu'ils le liraient ou en retireraient quelque profit.

Elle eut à Roanne le concours d'un journaliste catholique fort dévoué, Auguste Guyard. Il avait habité Paris pendant quatre ans et s'efforçait maintenant de répandre par son journal *L'Écho de la Loire* les idées humanitaires et en quelque sorte socialistes. C'est par la *Phalange* (fouriériste) qu'il avait connu l'*Union Ouvrière* ; enthousiasmé, il en avait aussitôt imprimé les conclusions sous forme d'annonce. Il désirait rédiger une pétition pour le droit au travail et la faire circuler, bien que le procureur général de Dijon et le sous-préfet de Roanne l'eussent prévenu de la défaveur que le Gouvernement accordait à ces idées. Il aurait voulu fonder un journal dans le genre de celui que projetait F. Tristan, « spécialement pour le peuple, et au moyen duquel il aurait pu apprendre à lire seul ». C'est une véritable collaboration qu'il s'efforce d'établir avec elle ; s'inspirant des idées de l'*Union Ouvrière*, il rédige une pétition sur le droit au travail qu'il veut soumettre à la signature des bourgeois, « ne serait-ce que pour les vexer... ». Ces idées qu'il avait exposées à Flora dans quelques lettres, il brûlait de les discuter avec elle de vive

voix et il la pressait de venir à Roanne où il l'invitait à loger chez lui en dépit de sa situation peu fortunée. Les tracasseries policières de Lyon l'exaspéraient, mais ne l'éloignaient nullement de la propagande qu'il comptait poursuivre en faveur de l'apôtre persécutée. Selon lui, d'ailleurs, ces persécutions n'avaient d'autre but que de la forcer à quitter Lyon.

Flora Tristan logea chez lui à Roanne et il organisa les réunions d'ouvriers dont elle fut, somme toute, très satisfaite. Elle le trouvait insuffisamment intelligent et instruit, bien qu'animé d'une grande bonne volonté. Malgré l'accueil très cordial qui lui fut fait, elle jugea que loger ainsi chez des amis nuisait à son œuvre et à sa liberté ; c'était une expérience à retenir pour le reste de son voyage.

Elle profita de son séjour à Roanne pour passer deux jours à Saint-Alban chez le Dr Goin, le propriétaire des eaux. C'était un homme singulier : « le sophisme en personne, matérialiste « et pourtant croyant à un Dieux providentiel (1) ; égoïste, désillu- « sionné de tout et pourtant ayant un cœur excellent, faisant « le bien pour tous, prétendant que l'homme qui pense est vieux « et surtout malheureux, qu'il est préférable d'être pierre ou mieux « encore de ne pas être, et pourtant vivant par la pensée des « illusions les plus grandes ». On devine les discussions qu'elle dut avoir avec cet homme dont l'esprit contredisait profondément le sien et cependant l'attirait, avoue-t-elle, sans qu'elle en devinât la raison qu'elle cherche. On pense aux longs entretiens qu'elle avait eus dix ans auparavant, à bord du *Mexicain*, avec le sceptique et fashionable Alfred David.

Néanmoins, ces deux jours passés dans l'atmosphère cordiale de la famille Goin inspirent à la voyageuse des réflexions empreintes de quelque amertume. La condition de ces gens heureux est trop différente de la malheureuse existence de l'humanité en général ; Mme Goin donne à ses enfants un confort dont le prix assurerait de quoi vivre à trente enfants pauvres. Vraiment l'honnête homme s'endort dans un égoïsme criminel, activement criminel, puisqu'il gaspille ce qui serait utile à ses frères. En face de ce spectacle d'une famille heureuse et honorable, spectacle d'une atroce immoralité, Flora découvre nettement que, même avec un homme qui lui plairait autant que

1. Sur l'orthographe du mot *Dieux*. cf. *infra*, 3e partie, p. 390, note 2.

le Dr Goin, elle ne pourrait réédifier son bonheur bourgeois. « ...Pour rien au monde je n'y consentirais. Oh ! que je préfère « cette grande et magnifique existence humanitaire dont je jouis « avec tant de bonheur ! Etre seule afin de vouloir vivre de la vie « de tous, qu'y a-t-il de plus grand, de plus beau, de plus heureux « au monde ; mon amant à moi, c'est Dieux, c'est l'humanité, c'est « l'amour de mes frères, c'est là un amour seul digne de moi... »

En quittant Saint-Alban, elle emportait une lettre du Dr Goin, qui la recommandait à un de ses amis de Saint-Etienne. « Son but — lui écrivait-il — fût-il un beau rêve, demande, de la part de ceux qui espèrent dans l'avenir, une coopération... Je regrette de ne pouvoir garder plus longtemps près de nous cette femme ; même j'aurais voulu pouvoir la convertir à mes idées ou être converti aux siennes. Je l'ai vue tout juste assez pour l'apprécier et lui vouer une bonne et franche sympathie. La tienne sera mieux et dédommagera la femme prophète du temps qu'elle a perdu ou passé près de nous... »

Malgré cette recommandation et malgré l'accueil sympathique de bourgeois qui se disaient phalanstériens, Flora Tristan eut de Saint-Etienne une impression désastreuse et durable (1). Plus tard, elle prendra cette ville comme terme de comparaison quand il s'agira de milieux rétrogrades, insuffisamment civilisés. « C'est la sœur de Lyon, mais plus noire et plus sale encore. Ici « comme à Lyon, on prend tous les monuments publics pour des « prisons... » Aucune organisation ouvrière n'y était ébauchée ; elle vit donc quelques isolés et, dès le premier jour, deux ouvriers venaient lui proposer deux réunions pour le surlendemain, qui était un dimanche. Elle vit également un certain nombre de « personnes principales » qui, d'ailleurs, lui parurent froides, timides, mécontentes des ouvriers. Les phalanstériens, à quelques exceptions près, s'abstinrent d'aller la voir ; ceux qui l'accueillirent ne lui laissèrent pas une très bonne impression. Elle accepta d'aller dîner chez l'un d'eux, dans un milieu bourgeois qui lui parut profondément ennuyeux. Au bout de quelques jours, ces disciples de Fourier lui étaient positivement insupportables ; elle les note dans son journal de la manière la plus malveillante et ajoute : « je finirai par n'en plus voir dans aucune

1. Son passage fut signalé par la presse locale. Cf. *le Journal de Saint-Etienne*, 23 juin 1844, et *Le Mercure ségusien*, 23 juin 1844, qui publia dans quatre de ses numéros, en juin et juillet, une annonce de l'*Union ouvrière*.

« des villes où je passerai, car ils me font tort et me sont dé-
« sagréables sous tous les rapports... »

Les réunions d'ouvriers ne la satisfirent pas davantage. La situation de ces pauvres gens était misérable. Ceux qu'elle vit à la manufacture d'armes gagnaient de bonnes journées et n'auraient pas été trop pauvres s'ils n'avaient chômé la moitié du temps. Elle écrit avec candeur : « Ce chômage dans la fabrica-
« tion des instruments dénote que les peuples renoncent à se
« détruire. Il est temps... » Cet établissement lui parut pitoyable, mesquin, sale, mal tenu : « Il paraît que c'est très mal administré
« comme tout ce que fait le gouvernement... » Parmi ces ouvriers timorés, elle vit qu'elle ne pourrait obtenir une seule signature. Elle hésita un instant à aller demander au commandant directeur la permission de faire signer son personnel, mais elle craignit d'attirer encore sur elle l'attention du gouvernement, qui la persécuterait de ville en ville et nuirait à son voyage d'étude. « Evitons cela puisqu'en définitive, je veux signaler principale-
« ment l'état de l'ouvrier... »

Les ouvriers rubanniers du quartier Saint-Benoît lui rappelèrent tout d'abord les ouvriers lyonnais par les conditions douloureuses dans lesquelles s'effectuait leur travail à domicile. Les détails qu'elle enregistre sont caractéristiques : en hiver, dans ce rude climat, l'ouvrier travaille sans feu, car le feu ternirait les rubans ; il s'éclaire à la bougie, car la fumée de l'huile ou de la chandelle les ternirait aussi. Le patron lui vend la bougie et réalise un bénéfice sur cette fourniture. Les salaires atteignent 1 franc, 1 fr. 25, 1 fr. 50, 2 francs par jour, et le chômage de 8 à 15 jours est fréquent à la fin de chaque pièce de soie. Le travail est fait sur de vieux métiers qu'on raccommode, les métiers nouveaux coûtant un prix trop élevé pour les ouvriers. On travaille debout et baissé et la journée dure 16 heures. — Les ateliers d'ourdisseuses lui firent une impression aussi lamentable.

Il est naturel, dans ces conditions, que la population ouvrière de Saint-Etienne soit physiquement amoindrie et abrutie moralement. Laideur et superstition, inculture générale, tel est le résumé de la description donnée par Flora. Quelle ressource en espérer ? On ne peut s'étonner que les réunions de propagande n'aient guère été satisfaisantes. « ...Voilà la première
« fois que je passe dans une ville sans exciter l'enthousiasme au

« moins de quelques-uns... » Comme cela lui était arrivé à Lyon, elle parla dans une petite chambre où soixante personnes assemblées transformaient l'atmosphère en un bain de vapeur ; mais à Lyon « le zèle et l'amour qu'il y avait dans l'auditoire » étaient un constant réconfort. Cependant, malgré l'indifférence générale, elle réussit, un matin, après quelques visites individuelles sous la pluie, à trouver trois hommes qui promirent d'en trouver eux-mêmes sept autres : ainsi la ville de Saint-Etienne aurait un comité, résultat considérable dans cette ville dominée par l'ignorance, l'égoïsme et la peur. Il ne semble pas qu'elle réussit à l'atteindre ; au cours d'une nouvelle réunion, à laquelle assistaient quelques ouvriers, les plus capables, chefs d'atelier, deux ou trois bourgeois, elle fit un vain appel pour former un comité de 10 personnes. Pendant cette séance, voyant qu'elle n'arrivait pas à faire comprendre par les ouvriers la question du droit au travail, elle eut la diabolique fantaisie de terrifier les bourgeois présents par ses propos subversifs. Elle se vengeait ainsi de l'ennui qu'ils lui inspiraient et aussi de leur égoïsme et de leur âpreté au gain dont la vente des petits livres lui avait révélé la preuve : l'un d'eux, médecin, réclamait un bénéfice de 25 centimes sur chaque exemplaire, alors qu'elle-même y perdait 5 centimes.

Mais ces propos incendiaires n'étaient pas faits pour dissiper la méfiance dont elle se vit entourée à Saint-Etienne. « ...Si « je n'ai pas provoqué l'enthousiasme, j'ai provoqué les défiances « les plus absurdes. Je suis une agente secrète de tout, une intri- « gante qui veut flouer l'ouvrier... » D'autre part, dans cette atmosphère provinciale, elle attirait l'attention des badauds plus ou moins au courant de ses desseins et de ses aventures. Parmi ces curieux, elle distingue les officiers désœuvrés qui, voient en elle, les uns une jolie femme à laquelle ils « font les yeux doux », les autres une sorte d'énergumène, perturbatrice de l'ordre établi. Flora commente en termes acérés ces deux attitudes, et son appréciation des officiers pour être sévère et, si l'on peut dire, presque rageuse, ne manque pas de justesse en dépit de sa malveillance. Du reste, elle ne leur en veut pas : « la « vue de ces officiers buvant, jouant, fumant, ne me fait pas du « mal comme celle de ces bourgeois... Ils ont leur paye, ils dépen- « sent leur fortune, mais ils n'exploitent pas directement leurs « malheureux frères... » C'est avec une sorte d'intérêt qu'elle les

observe pendant son déjeuner : « ...Probablement que Dieux a « voulu que je visse aussi ce monde-là... »

C'était en tout cas une distraction dans cette ville où tout lui déplaisait, depuis la cathédrale qu'elle jugeait ignoble jusqu'aux rues sans trottoir, mal pavées, jusqu'au climat affreux, jusqu'aux gens rachitiques ou inélégants, mal habillés et parlant « une espèce de patois abominable ». Pour la réconforter, elle avait quelques lettres et, parmi celles-ci, elle lisait avec amour les pages affectueuses que lui adressait sa fille d'élection, Eléonore Blanc. Sa tendresse pour la jeune femme remplissait son cœur, elle se sentait en communion mentale et sentimentale avec elle bien plus qu'avec sa fille Aline.

Retourner à Lyon, retrouver sa population misérable mais non résignée, se replonger dans la vie intense en quittant ces pauvres ouvriers inertes de Saint-Etienne, surtout quitter cette ville noire, ses 15.000 propriétaires, ses 60.000 prolétaires et ses 13 millionnaires égoïstes et puissants, ce fut un soulagement pour la voyageuse enthousiaste, « une joie lorsque j'ai « aperçu Notre-Dame de Fourvière... J'ai éprouvé un bien-être « indicible en me retrouvant dans cette grande ville aux 200.000 « ouvriers. Là, au moins, j'ai la certitude que quelque grain de « ma semence germera... »

Au bureau même des voitures, l'attendaient Eléonore, et avec elle Mme Grimaud, une autre âme sensible et dévouée qui recueillait la bonne parole avec ferveur. Dès son retour, elle retrouvait cette atmosphère de sympathie intellectuelle, mais il semble néanmoins que, pendant son absence, eussent circulé les bruits calomnieux auxquels elle avait déjà fait allusion ; et, chose plus grave, quelques ouvriers ajoutaient foi à ces mensonges de tel journaliste plus ou moins intéressé à la faire passer pour un agent secret du gouvernement.

Ce journaliste dont le nom, Rittiez, n'est pas tout à fait oublié, avait dans la démocratie lyonnaise une situation importante et il est assez difficile de donner de son attitude une explication dont on puisse assurer l'exactitude. Peut-être était-il jaloux de l'influence que Flora Tristan venait d'acquérir, peut-être ses idées lui paraissaient-elles vraiment dangereuses, soit comme trop timides, soit comme trop avancées. Ce qui est certain, c'est que son journal, *le Censeur*, ne l'avait jamais défendue qu'assez mollement, même au moment des tracasseries

policières. Elle eut avec Rittiez un entretien orageux dont ses notes nous ont conservé l'essentiel et qui ne présentent pas ce journaliste sous un jour flatteur. Il fut à la fois perfidement insinuant et très violent. Il l'accusa de bien des crimes, notamment d'être appuyée par les phalanstériens et de vouloir faire dans la classe ouvrière ce qu'à cette époque faisait O'Connell outre-Manche : O'Connell prêchait, en somme, la division et Flora Tristan de même ; reproche profondément injuste selon elle, puisque tous ses efforts tendaient à réaliser l'union ouvrière. La colère de Rittiez se manifesta devant un témoin que Flora avait tenu à amener pour que d'aussi graves accusations — surtout celle d'être agent du gouvernement — fussent utilement entendues. Mais ce que Rittiez ne lui dit pas et qu'elle apprit par ailleurs, c'est que le procureur du roi avait trouvé dans les papiers de la voyageuse une lettre dans laquelle elle se moquait des démocrates de Lyon et les accommodait de telle manière qu'il eût suffi au procureur de publier ces paroles pour lui faire quitter la ville (1).

Les incidents de cet ordre que relate en détail le journal de voyage eurent pour effet de creuser un fossé entre Flora Tristan et le parti républicain ; mais elle s'en consolait allégrement. Elle n'avait souci que d'instruire et secourir le peuple des travailleurs ; les politiciens avancés lui faisaient l'effet de chercher simplement à satisfaire une ambition personnelle ; elle jurait de les dénoncer au peuple et de les anéantir, puisqu'ils ne se préoccupaient pas du seul but essentiel : éduquer les ouvriers. Pour atteindre ce dernier but, elle parcourait tous les quartiers et cet effort lui coûtait en dépit de son enthousiasme, car son état de santé ne s'améliorait pas : « .....Je suis bien malade, « comme une malheureuse ; je souffre de la tête, de coliques, de « fièvre, et malgré cela, il m'a fallu aller hier soir par une pluie

1. Elle avait, au début de son séjour, noté son impression en rentrant d'une réunion : « ...J'écrivis cette phrase qui me sauva : la majorité de ces hommes sont des niais, il leur faut encore pendant cinq ans des avocats, des députés et des journalistes... »

Le Censeur ne se départit pas de cette attitude perfide. Cabet le mit en demeure à cette même époque de désavouer les propos qu'il tenait sur « certains *réformateurs*, certains *socialistes pacifiques* qu'on appelait *empiriques* et *endormeurs...* » et le désaveu qu'il obtint était de telle sorte que les attaques incriminées semblaient bien s'adresser notamment à Flora Tristan ; ce qui n'échappe pas à Cabet. (Cf. *Le Populaire*, 22 août 1844.)

« battante, les pieds mouillés (avec une pareille boue les « souliers prennent l'eau), aller au bout de la ville et pour parler à « des tailleurs dont la majorité était d'une stupidité complète. « Icariens ! quand on a dit ce mot, tout est dit... » Tel esprit avancé au lieu de s'occuper de politique ne ferait-il pas « mieux « de consacrer son temps à instruire les tailleurs de Lyon ? « Voilà une belle tâche... Quand je vois le peuple de près, que « je mesure la profondeur de son ignorance et de son inintelli- « gence, de sa défiance et de son injustice, j'ai grand peur qu'il « ne trouve jamais un défenseur sincère, dévoué, ardent, lors « même qu'il lui offrirait 500 millions... »

Ainsi, quelque mélancolie hantait cette âme au demeurant pleine d'ardeur, que réconfortait de temps à autre une lettre d'un adepte ou d'un ami. « J'ai donné à cette femme une vie « nouvelle, grande, belle, forte, maintenant elle ne peut plus « faiblir », écrit-elle au reçu d'une de ces lettres ; puis, énumérant les conversions qu'elle avait opérées à Dijon, Lyon, Roanne, Saint-Alban, elle ajoute : « ...Ainsi de suite, sur mon passage, « je vais aller créant l'idée de Dieux dans toutes les belles âmes « que je rencontrerai !... Cette mission me rend bien heureuse... »

Maintenant il était temps de continuer cette mission et d'abandonner Lyon. Les deux derniers jours furent mémorables. Le 6 juillet, une réunion eut lieu dans la soirée au Mont-Sauvage. Un ouvrier en soie quelque peu exalté avait rédigé une affiche ainsi conçue : « Gloire à Dieux et aux ouvriers. Madame Flora « Tristan tiendra ce soir, ici, une séance où elle prêchera l'Union « ouvrière ». En conséquence, un rassemblement tumultueux s'était formé sur la place, mais quand Flora se trouva devant cette multitude de curieux, elle renonça à la réunion et s'éloigna, suivie et précédée par des bandes d'enfants qui l'acclamaient.

Le lendemain, les choses se passèrent beaucoup mieux. Devant un auditoire d'environ 150 personnes réunies à la Croix-Rousse, elle prononça des adieux émus. On lui fit la surprise de chanter *la Marseillaise de l'Atelier* qui figurait dans son petit livre, et cette attention lui causa grand plaisir. Puis elle partit avec ses amis pour la salle du banquet où elle devait encore prendre la parole. Ce fut une heure émouvante où elle vit auprès d'elle ses plus chers fidèles. Leurs explosions d'amour, leurs larmes, leurs paroles les transportaient en plein ciel. Eléonore Blanc était transfigurée et sentait passer en elle le souffle de l'apôtre.

...Je vous aime, s'écriait-elle avec des regards d'une beauté ineffable. Je pleure de joie de sentir que j'ai la puissance de vous aimer autant. Puis dans son délire elle me remerciait de lui avoir donné une vie si belle. Elle m'embrassait avec tendresse, me baisait les mains avec reconnaissance, me bénissait. Oh ! que ce délire d'un amour sublime la rendait belle ! Cette scène magnifiquement religieuse a dû être d'une beauté étrange. Je ne peux la retracer, en proie moi-même au délire de l'amour que je sens si fortement, je n'étais plus dans mon sang-froid et ne pouvais observer ; depuis, je me la suis rappelée...

Il y eut quelques discours où furent affirmées la résolution de travailler pour la cause et la foi dans son triomphe ; le discours de l'ouvrier Reynier fut mauvais, au dire de Flora. Cette exaltation fut épuisante. « Je rentrai chez moi brisée, le bonheur « fatigue beaucoup plus que la douleur. Nous étions tous comme « descendant du ciel, nous ne savions plus ce qui se passait sur « la terre. Je me couchai sans pouvoir dormir, mais que j'étais « heureuse !... »

Eléonore Blanc, elle, ne se coucha pas, pour pouvoir la réveiller à deux heures du matin. Les malles faites, on partit pour le bateau sous une pluie torrentielle. Eléonore Blanc et son mari, Mme Grimaud et le sien accompagnaient leur amie :

Plongée dans mon état surhumain, je traversai la ville sans m'apercevoir de rien. Je ne me rappelle que le serrement de main convulsif de cette chère enfant qui me dit, la voix pleine de larmes : « oh ! mère, partez tranquille, votre esprit reste en moi » ! Ils se retirèrent tous quatre et je restai plongée dans une douleur affreuse. — Cette fois, je pleurais de douleur d'être obligée de m'éloigner de mes frères de Lyon. Mon Dieux, que je les aimais ! Je sentis que je ne retrouverais pas une seconde ville comme cela. Et une tristesse profonde vint me serrer le cœur...

Elle resta couchée tout le jour sans monter sur le pont pour y contempler, de Lyon à Avignon, ces belles rives du Rhône qui arrachaient aux voyageurs des exclamations admiratives. Elle revivait en pensée les émotions quasi surhumaines qui avaient rempli son cœur. « Oh ! ce que j'ai vécu pendant ces « douze heures, Dieux et moi seuls pouvons le comprendre. « Merci, merci mille fois, mes frères de Lyon pour ces 12 siècles « de vie que vous m'avez donnés en 12 heures... » Deux jours, elle garda dans son cœur cette émotion épuisante, et cependant source d'énergie ; le souvenir de Lyon désormais occupait une

place à part dans sa vie : « Il faut que cette ville devienne pour « moi sacrée, je me l'interdis, je prends ici l'engagement avec « moi-même que je n'y retournerai pas, à moins que ce soit pour « poser la première pierre du palais de l'union ouvrière ou pour « organiser le gouvernement provisoire ; autrement, jamais je « n'y mettrai le pied ; j'en prends l'engagement ».

CHAPITRE IV

LE TOUR DE FRANCE *(suite)*

IV

Avignon, Marseille, Toulon.

Le séjour à Lyon constitue l'étape la plus importante du voyage. Certes, les villes que Flora Tristan avait encore à visiter n'étaient pas sans attrait, ses notes de voyage sont toujours pleines d'intérêt. Mais Lyon a été une véritable école pour l'apôtre. D'une part, les ouvriers lyonnais lui ont donné l'impression certaine que la classe ouvrière justifiait tous les espoirs ; d'autre part, la rencontre d'Eléonore Blanc a été également pour cette âme sensible une source de réconfort et d'espérance.

En même temps, Lyon, par les poursuites, ou du moins les tracasseries dont elle y avait été l'objet, marquait un dernier tournant de sa carrière : désormais Flora Tristan, quoique reconnue innocente, demeurait suspecte et allait être signalée de ville en ville à la police.

Elle arrivait « en Avignon » dans les premiers jours de juillet 1844, apportant la lettre de recommandation que lui avait remise Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu. Ceci lui valut un bon accueil des « compagnons » qu'elle sentit dès l'abord indifférents. Elle jugea tout de suite que ces hommes robustes, bien portants, aux traits réguliers et aux grands yeux, si différents des Lyonnais faméliques, ne comprendraient à peu près rien à la cause qu'elle venait leur prêcher. La question sociale ne semblait pas les intéresser, et quant à la question politique, elle se réduisait à une rivalité entre Bonapartistes et Royalistes, ce qui paraissait à Flora ridiculement anachronique.

Toutefois, après une dizaine de jours, son opinion se modifia quelque peu sur cette population, sur ces ouvriers dont elle

avait pénétré le caractère passionné et qui « pourraient aider puissamment les lyonnais ». Elle se flattait d'avoir eu sur eux quelque influence. Ce qui l'avait frappée, c'était l'ignorance et l'indifférence de ces gens. « Au lendemain d'une réunion, elle écrit :

Jamais je n'avais vu des hommes aussi pitoyablement nuls. Ceux de Saint-Etienne sont des génies à côté. O mon Dieux, quel crucifiement tu m'imposes ! Tous étaient jeunes ; je n'ai pu leur dire que très peu de choses, et encore ils n'ont pas compris un seul mot de ce que j'ai dit. J'ai voulu les faire parler : impossible. Le Président a dit quelques mots qui révélaient son ignorance absolue sur toutes les questions. Je les ai engagés à signer, ils n'ont pas osé, ni me le refuser ; ils ont dit qu'ils n'avaient pas d'encre, c'est avec beaucoup de peine que je les ai décidés à acheter quatre petits livres. O Lyonnais, où êtes-vous ? Ils sont de même degré d'ignorance et de brutalité que les Etiennois, et, de plus, ils sont prétentieux, ils croient savoir...

Ces ouvriers — imprimeurs sur étoffe — gagnaient peu : 1 franc, 1,25, 1,50 par jour, les ouvriers employés à la garance un peu plus : 2,50 à 3 francs, mais chômaient 5 mois. Quant aux autres ouvriers, leur salaire journalier variait entre 1,50 et 2 francs. La condition des femmes se ramenait comme partout à « un peu de travail, un peu de vol, un peu d'aumône et force prostitution ». Mais dans ce pays privilégié où la terre est fertile et le ciel clément, la vie est facile ; Flora Tristan eut l'impression que ce peuple vivace et léger était relativement heureux, sans souci comme sans religion.

A ces ouvriers se mêlaient des « chevaliers d'industrie » qui les exploitaient sous prétexte de les défendre, politiciens de café qui buvaient aux frais des prolétaires. « Ce qu'il y a de « remarquable, c'est que les ouvriers connaissent et apprécient « parfaitement ces gens-là pour ce qu'ils valent. Ils les méprisent « profondément, mais ils les gardent parce qu'ils sentent qu'ils en « ont besoin... » Ces exploiteurs se disaient républicains, mais ne faisaient rien pour le peuple. Celui-ci avait beau n'être pas leur dupe, il ne les chassait pas et demeurait inerte.

C'est de cette inertie que Flora Tristan, à la fin de son séjour, se piquait d'avoir tiré ses nouveaux amis. Elle avait réussi à constituer un comité qui correspondrait avec les Lyonnais ; elle leur avait persuadé la vanité et même le danger des sociétés

secrètes, et ceci lui paraissait une victoire importante, dans ce pays, « foyer du carbonarisme », où depuis quatre ou cinq ans, avaient eu lieu des arrestations en masse parmi les ouvriers républicains. Enfin, elle avait démontré à ces victimes que s'unir était le premier progrès indispensable à réaliser. Ils comprennent maintenant qu'il faut conspirer à ciel ouvert, « crier « bien haut : je suis unioniste. Je veux le droit au travail, le droit « à l'instruction. J'ai vu à l'émotion de ces hommes que j'étais « pour eux un flambeau de vie ! Je leur ai fait jurer de ne plus « jamais conspirer secrètement. « Ah ! de grand cœur, se sont-ils « écriés, et nous vous tiendrons parole (1). »

Plus que jamais elle était elle-même convaincue que le sort des ouvriers dépendait de leur union de ville à ville, et c'était cette union entre compagnons qu'elle prêchait dans la patrie de Perdiguier, ce Perdiguier dont les Avignonnais n'avaient même pas lu le livre.

Le séjour à Avignon fut pour Flora Tristan l'occasion de maintes réflexions. En vérité, le pays et la ville les favorisaient : la riche campagne du Comtat, où les oliviers, la vigne, le blé poussaient presque naturellement, faisait contraste avec les paysans misérables, mal logés, mal vêtus, mais qui, lui dit-on, se nourrissaient bien. Le fait qu'ils ne parlaient pas français lui parut marquer le dernier degré de barbarie, sans qu'elle pût deviner les beautés de la langue provençale. Elle visita Vaucluse et sa « fontaine » célèbre, dont la particularité citée dans tous les manuels de physique ne semble pas l'avoir frappée. Le souvenir de Pétrarque et de Laure est rapidement évoqué dans ce « lieu pittoresque, mais peu agréable pour des rendez-vous « d'amour... »

Elle admire encore cette campagne florissante en visitant la promenade qui domine Avignon et surplombe le Rhône : le rocher des Doms. « La promenade sur le rocher serait unique

1. Les rapports de police montrent à quel point l'autorité se méprit sur l'action de Flora Tristan qu'ils accusent de viser un but politique. Les lettres adressées le 16 juillet 1844 par la police d'Avignon au Ministre de l'Intérieur et au Préfet des Bouches-du-Rhône débutent par la même phrase : « J'ai l'honneur de vous informer qu'une Dame appelée Flora Tristan est arrivée depuis quelques jours à Avignon et que tout annonce qu'elle s'y occupe d'intrigues politiques... » (Archives départementales de Vaucluse, Police générale administrative, années 1843, 1844.)

« comme coup d'œil et originalité, mais rien n'est fait : le manque « d'argent ; et, d'accord, tout ce que les carlistes font, les bonapar- « tistes le défont et vice versa ; c'est pitoyable (1) !... » Tout à côté, l'ancien Palais des Papes donnait, à cette époque, une impression bien plus pitoyable encore : il était alors transformé en caserne et dans ses grandes salles mal aérées les soldats cou- chaient sur la paille misérablement. Ce détail frappa la visiteuse : « voilà pour moi qui est plus intéressant que les vieilles pierres ! » Mais si l'immense palais et sa petite église ne lui semblèrent pas fort intéressants, elle y trouva cependant matière à méditation : « ce palais est un vrai château fort place de guerre. Ce palais à lui « seul dit toute la pensée des papes et du catholicisme : la puis- « sance suprême unique. Ils ont travaillé pour l'avoir, et pourtant « ils ne l'ont pas eue. Dans cette forteresse, on voit là le pontife « général. ...Ce palais avait été construit pour durer des siècles ; il « a été très endommagé à la Révolution... » Ces dommages étaient soigneusement notés dans le boniment puéril et fantai- siste dont une vieille concierge édentée honorait les visiteurs (2).

Flora Tristan relevait ces détails pittoresques en raison même de leur valeur symptomatique : dans cette ville où la question sociale laissait les esprits indifférents, mais où les rivalités de partis politiques les passionnaient, elle découvre un parti nou- veau, du moins pour elle, celui des « papistes ». Il faut ici res- treindre le sens du mot : « ce sont les vieux nobles, bourgeois et « autres qui se figurent qu'il n'y aura de bonheur pour Avignon « que lorsque le pape y résidera ; c'est incroyable ! » Ceci lui parais- sait d'autant plus invraisemblable à un moment où elle se déta- chait de plus en plus de toute religion classée. Le contact des pseu- do-chrétiens qui ne voulaient pas s'enthousiasmer pour son nou-

1. La police qui surveillait les pas de la promeneuse nous apprend en quelle compagnie se fit cette visite : « ...J'ai vu personnellement, le 13 de ce mois, Madame Flora Tristan, se promenant au Rocher avec un s[r] Basco dit petit-Bon, ancien commis de la maison Picard, et un nommé Bernard, menuisier, qui sont les chefs de la société de la gloire... » — Lettre-rapport du Commis- saire de Police en chef de la ville d'Avignon à M. le Préfet de Vaucluse, 15 juil- let 1844. — (Archives départementales de Vaucluse. Police générale adminis- trative M. Années 1843-1844.)

2. Michelet, visitant le Palais des Papes, presque à la même époque, a noté, lui aussi, les propos de la vieille gardienne « aux yeux brillants et sinis- tres » Cf. ce récit caractéristique dans : G. Monod, *La vie et la pensée de Jules Michelet*, Paris 1923 (Champion), t. II, p. 178-180.

vel évangile la rendait intransigeante et volontiers agressive : un matin, en visitant l'église Saint-Pierre, elle ne craint pas, ayant faim, de scandaliser quelques vieilles dévotes, en tirant de sa poche un petit morceau de pain qu'elle « mange frugalement en examinant la dite église ». Les pieuses dames l'interpellent, lui dépêchent un enfant qui sert de bedeau, la dénoncent au curé qui rentre dans la sacristie, tandis qu'elle leur répond de la belle manière en leur reprochant leur pharisaïsme.

Toutefois, elle s'efforce d'être reçue par l'archevêque. Après quatre tentatives infructueuses dont elle enrage, elle voit le prélat dont le palais magnifique la scandalise : « ...tout cela pour un ministre de l'Évangile représentant la pauvreté de Jésus sur la terre ». L'évêque a 45 ans, il la reçoit avec une politesse extrême et une douce bienveillance ; ils causent longuement des sujets qu'elle propose, mais elle le juge inintelligent, car le problème qu'il devrait aider à résoudre se ramène pour lui à l'utilité immense de faire entendre la messe à toutes les corporations d'ouvriers. « On voit à la manière complaisante avec laquelle il « parle de cela qu'il croit avoir tout fait. Il est timide, peureux ; « c'est tout ce qu'il y a de plus mal. Il ne veut pas envoyer sa « cotisation et il reçoit 30.000 francs par an (1)... »

Le peuple, ici comme dans les autres villes, ne devait donc compter que sur lui-même. Pas plus que l'évêque, les bourgeois ne se souciaient de son sort. Ce qui frappait Flora, c'était, d'une part, le contraste trop marqué entre l'opulence des patrons et la pauvreté des ouvriers ; d'autre part, l'indifférence de ces hommes riches. L'un d'eux, maire d'Avignon, la reçut avec douceur et l'écouta sans malveillance, mais il lui parut « d'une nullité com- « plète. Je causai longtemps avec lui, il n'avait jamais songé à ce « que voulait dire droit au travail, aux conséquences de ce « droit, etc... On voit que toutes ces questions lui sont totalement « étrangères... » Tel autre fut plus agressif, rejetant uniquement sur les ouvriers la cause de leur misère et mettant son interlocutrice à la torture, car son usine avait une telle réputation dans la ville qu'on l'avait surnommée « les travaux forcés » et que les gens du pays refusaient d'y travailler. « Je sortis de chez ce bon négociant épouvantée de la réaction que ces misérables bourgeois

1. Mgr Paul Naudot, né à Angles (Pyrénées-Orientales) en 1796, avait été évêque de Nevers (1834) avant d'être nommé archevêque d'Avignon par ordonnance royale du 15 juin 1842.

préparent... » — Enfin un troisième fabricant qu'elle avait jugé plus fin que les autres sembla s'intéresser à son idée, car il lui envoya 25 francs par deux de ses commis en lui offrant pareille souscription pour chaque année à venir ; en même temps, il demandait 20 exemplaires de l'*Union ouvrière* pour les distribuer aux ouvriers les plus intelligents.

Cette générosité fut abondamment commentée en Avignon ; pourtant il ne semble pas qu'elle ait nui à la propagandiste. Les deux banquets auxquels elle assista furent empreints de cordialité ; le toast qu'elle proposa « à la prochaine union de tout et de tous » fut porté avec enthousiasme. Au moment où elle quitte Avignon, elle emporte l'impression que son passage y a réalisé un commencement de miracle : l'inertie semble vaincue, les esprits les plus opposés s'intéressent à l'œuvre ; les royalistes eux-mêmes lui demandent d'aller tenir une réunion dans leur quartier, mais elle est trop malade pour s'y rendre ; « ils demandent à signer ». Encore un effort et l'union sera faite entre « les ouvriers « des deux partis (1)... Ceci me prouve qu'on peut tout avec de « la foi et de l'amour... Ah ! que ma tâche est douloureuse ! J'ar- « rive dans une ville, je me donne une peine immense pour y dé- « couvrir tout ce qu'il y a d'hommes intelligents et dévoués, « je prends possession d'eux, je tâche de leur communiquer un « peu de ma foi, de mon amour, puis, lorsque j'ai réussi, que je les « connais, que je les aime, que je m'en suis fait aimer... il faut les « quitter ! je ne connais rien de plus douloureux que cela... « Heureusement que j'aime mes frères également et que partout « je trouve des frères... »

Entre ces frères, elle crée un lien ; Avignon compte désormais un comité qui va correspondre avec Lyon. C'est un progrès, mais qu'elle juge infime quand elle se rend compte du prodigieux isolement dans lequel vivent les ouvriers des diverses villes. « Vrai- « ment c'est pitoyable et tous sentent cet isolement et en gé- « missent ; et ils ne font rien pour en sortir. Ah ! mon Dieux ! « c'est à devenir folle ! c'est au-dessus réellement des forces hu- « maines... »

1. Presque au moment où elle écrivait ces paroles, un véritable combat entre compagnons des divers devoirs se livrait à quelques kilomètres, et ces troubles très sérieux à Aigues-Mortes amenaient l'arrestation d'une vingtaine de personnes. Cf. *Indicateur d'Avignon*, 21 juillet 1844.

*
* *

Un rien d'exaltation inspirait ces propos, et ceci ne surprend pas si l'on connaît leur auteur et si l'on remarque en outre son état de santé, qui, dès ce moment, était alarmant : elle avait déjà le germe de la maladie qui devait l'emporter.

Néanmoins, elle poursuit en province sa tournée que les journaux locaux continuent de commenter, les uns avec ironie, les autres avec malveillance, quelques-uns notent cependant que sa propagande produit « sur les esprits intelligents une impression plus profonde qu'on n'avait lieu de l'espérer (1) ».

A partir d'Avignon, le voyage ne se fait plus en bateau, mais en diligence ; le compagnon de coupé est expansif et raconte ses affaires personnelles avec une grande naïveté, qui ne rend pas son égoïsme cynique moins odieux. Marseille n'impressionne nullement la voyageuse qui augure mal de cette absence d'émotion. A vrai dire, son état de santé ne pouvait que lui montrer toutes choses sous leur plus déplorable aspect ; de plus, elle était descendue d'abord dans un mauvais hôtel (2) ; mais l'impression fut assez durable et, il faut bien le dire, assez exacte en un certain sens.

Elle jugea Marseille une ville cosmopolite, étrange par ce qu'on y voyait d'oriental et d'ingénument contraire à la morale courante. Le mercantilisme dominant et accepté l'étonnait ; l'argent coulait à pleins bords dans cette ville sans mœurs où les portefaix gagnaient de 30 à 50 francs par jour et le moindre commissionnaire de 10 à 30 francs. « ...Je comprends très bien « qu'il n'y a pas moyen de parler d'union, de fraternité et d'unité « à des gens qui sont riches. Ces gens-là n'ont besoin de rien que de « boire, de manger, de fumer, d'avoir des filles publiques à discré- « tion. Ils se procurent tout ce bonheur avec de l'argent... »

La bigamie lui parut en quelque sorte acceptée, la polygamie fréquente ; le commerce fait de ruse, de fourberie, de fraude, sous

1. *Echo de Vaucluse*, 11 juillet 1844.

2. Hôtel de Montmorency, puis à l'hôtel du Paradis où elle avait une plus belle chambre. Les archives municipales de Marseille indiquent un même hôtel, le 20-22 juillet et le 7-8 août 1844. Elle est notée comme rentière, 39 ans (elle en avait 41). — *Bulletin des Hôtels, maisons, chambres garnies, etc... Arrondissement du Grand Théâtre.*

l'influence vraisemblable des banqueroutiers et des forbans de tous pays échoués à Marseille.

Dans le peuple des travailleurs, même mélange et mêmes effets : « quinze ou vingt mille Gênois, dix mille Grecs travaillent sur le port ; ces hommes font beaucoup de tort aux ouvriers du pays, parce qu'ils travaillent à meilleur compte, les femmes gênoises surtout portent des fardeaux énormes sur la tête, et pour presque rien... » Les portefaix font prix avec un négociant pour le chargement ou le déchargement d'un navire, puis font faire le travail par des « esclaves blancs » qu'ils payent, les hommes, de 4 à 10 francs par jour et, les femmes, de 1,50 à 3 fr. (1). Quel espoir pourrait-on fonder sur des travailleurs qui exploitent ainsi des travailleurs !

La race lui parut belle ; en dépit de ces mélanges de tous pays, on distinguait un type magnifique, surtout chez les hommes, un peu trop semblables les uns aux autres seulement. Tout d'abord ces ouvriers lui semblèrent lamentablement mous, impossibles à mettre en mouvement. N'espérant rien des plus riches, elle avait compté sur les ouvriers tailleurs payés seulement 4 francs par jour, mais elle les jugea peu intelligents ; de plus, vivant au jour le jour, ils étaient généralement nomades. Parmi les boulangers et les cordonniers, ses paroles rencontrèrent plus d'écho : « ils ne gagnent que 2,50 à 3 francs ; alors, ils veulent bien s'unir ! »

Riches ou pauvres, ils étaient tous sans autre idéal que gagner de l'argent, et ce matérialisme répugnant lui faisait juger sans culture aucune ce peuple qui d'ailleurs parlait un français abominable, aussi incompréhensible que son patois.

Cependant, elle ne renonça pas à le catéchiser. Un tailleur lui avait indiqué chez des Espagnols une grande chambre garnie pour

1. Un petit fait qui la frappa montre assez bien ce mélange de civilisation levantine et d'âpreté au gain dont elle se scandalisait : un portefaix doit porter une grosse malle à la diligence pour 1,50. « ...Il sort et revient avec une Gênoise, une femme grande très forte, mais enceinte très avancée. Il charge la grosse malle sur les épaules de cette malheureuse qui pliait dessous tant la malle était pesante. Arrivé à la voiture, il tira de sa poche 25 centimes et la paya ainsi. Elle réclame, disant que ce n'était pas assez, en demandant 50 centimes ; il la traita avec toute la brutalité possible et la poussa rudement sans lui donner un sou de plus. Voilà un homme qui avait gagné 1,25 pour ne rien faire ; et la pauvre femme qui s'était éreintée, qui suait à grosses gouttes, qui risquait de se faire avorter, elle qui avait eu toute la peine, tout le risque, elle avait eu 25 centimes !... »

laquelle elle quitta son hôtel et où elle pouvait recevoir les ouvriers tout à son aise. En outre, elle put disposer de deux boutiques de coiffeur, où elle fit une propagande intense. Ces hommes d'abord si indifférents se montrèrent infiniment dévoués et aimants quand ils la virent si malade ; elle note sur son journal qu'elle vient de perdre trois jours passés dans sa chambre à souffrir le martyre par une chaleur épuisante, mais précisément ces trois jours de souffrance stérile ont pour effet d'exciter la sympathie et même la vive affection des ouvriers. « ...Ils m'ai-
« ment : non, la passion la plus forte n'est pas l'intérêt ! On m'a
« rapporté que l'on disait hier avec désespoir : ah ! mon Dieux,
« quel malheur pour nous si cette femme allait mourir ! » Le médecin ayant déclaré que l'air de Marseille lui était néfaste, ces braves gens souhaitent qu'elle parte sans délai. Ils lui témoignent leurs sentiments et ne se contentent pas de ces protestations, ils agissent : « ...ils montrent du zèle, du dévouement, du désinté-
« ressement. Ils courent pour moi, pour vendre le petit livre, pour
« le faire comprendre, avoir des signatures et cela à toute heure,
« par le soleil, se donnant un mal de chien. Oh ! cela me fait
« bien du plaisir et me console de bien des maux. Comme il y a de
« la ressource avec tous ces hommes neufs !... J'ai atteint mon
« but, voilà l'amour que je voulais leur inspirer ; me rendre utile
« afin qu'ils m'aiment, parce qu'ils reconnaissent que je puis les
« servir utilement !... »

A ce métier de propagandiste, ils s'étonnaient de leur fatigue et encore bien plus qu'une faible femme pût ainsi la supporter. Elle avait pitié de leurs mines défaites, et sans doute en concevait pour elle-même une certaine admiration. Leurs efforts n'étaient pas vains : 9 jours après son arrivée, 700 petits livres avaient été vendus. Et cela par le seul concours des ouvriers, car elle avait résolument écarté « les chevaliers en révolution » dont elle se méfiait si fort.

Aussi, au moment de quitter cette ville où la chaleur, l'atmosphère générale, les moustiques, la cholérine l'avaient fait cruellement souffrir, elle se retrouvait réconfortée. « ...J'avais cru que
« j'étais fatiguée de ma mission, oh ! non, je suis un peu affaiblie
« parce que je suis malade physiquement, beaucoup, mais fati-
« guée de ma mission, non, non !!! Je sens que j'aime l'humanité
« plus que jamais !... »

De Lyon, elle gardait toujours un tel souvenir qu'il lui suffi-

sait de l'évoquer pour reprendre élan ; pourtant une lettre de la fidèle Eléonore Blanc lui causa de la tristesse en lui apprenant que l'exalté Jacob, reconnu positivement pour fou, venait d'être interné dans un asile. La lettre disait la tristesse d'un tel événement, mais si Flora en ressent à son tour, c'est précisément en voyant que cet événement est ainsi accueilli et commenté : comment Eléonore n'en comprend-elle pas la valeur singulière ! Si Jacob est véritablement devenu fou à la suite de l'extase où l'a plongé la prédication de l'apôtre, c'est un signe d'une extrême importance : « Une idée qui a la puissance de rendre un homme « fou par l'amour qu'elle fait naître en lui est une idée qui doit « dominer le monde !... » Si Eléonore ne s'en rend pas compte, c'est qu'elle n'a pas encore bien compris l'enseignement de Flora Tristan ; qui donc le comprendra s'il en est ainsi ? est-ce que, dans aucune ville, nulle âme ne sera touchée par la bonne parole et l'apôtre devra-t-elle après son passage entretenir par sa correspondance l'ardeur des néophytes laissés derrière elle ? Ce serait en perspective une tâche écrasante : « mais Dieux va « multiplier mes forces à mesure qu'il agrandira mon travail ! » Et sans perdre de vue Lyon déjà dans le passé, Flora se préoccupait de Toulon où elle allait se rendre et dont un de ses correspondants bourgeois, l'avocat — Audemar, lui donnait par avance une impression décourageante : le toulonnais Poncy, le maçon-poète, allait partir pour l'Algérie au lieu d'attendre sa venue ; selon Audemar, Poncy eût été seul capable de la servir utilement à Toulon. Cette défaillance ne la surprenait pas beaucoup, car elle avait précédemment porté sur Poncy un jugement beaucoup moins flatteur que celui de George Sand. Il eût fallu davantage pour la décourager de son dessein ; elle n'estimait pas indispensable l'appui de telle ou telle personnalité ; à Marseille aussi on lui disait que l'absence de certain bibliothécaire sympathique lui était préjudiciable, elle se consolait sans inutile doléance : « ...sans « doute il aurait pu me servir, mais je tâcherai de le remplacer... »

D'ailleurs, son action ne passait pas inaperçue ; la presse de Marseille signalait sa présence et même exposait ses idées en donnant le sommaire de son livre. On jugeait qu'elle les développait « avec beaucoup de clarté et de simplicité,... à peu près à la manière des opuscules de Franklin » et l'on ne voulait pas les discuter, parce que ce serait « cruel de décourager dans l'accomplissement d'une œuvre poursuivie avec autant de désintéresse-

ment que de courage et de constance (1) ». Mais on convenait que si Flora réussissait dans son entreprise, elle aurait « la gloire d'avoir doté le peuple et la société tout entière d'un immense bienfait... Si elle échoue dans son apostolat, elle n'aura pas moins conscience d'avoir courageusement lutté pour le bien, d'avoir fait plus que personne, elle, femme d'esprit, artiste aux habitudes élégantes, en faveur de ceux qu'elle appelle ses frères... »

Cependant la police la faisait encore espionner et Flora l'accuse de deux démarches singulières auprès d'elle : un riche négociant lui offrit de « l'entretenir » ; une entremetteuse vint lui faire des propositions analogues de la part d'un négociant grec, également riche. Sans doute voulait-on connaître le degré de moralité de celle qui pouvait n'être qu'une aventurière. La surveillance de la police ne faisait pas de doute pour Flora et ses amis ; l'un d'eux, menuisier à l'imagination quelque peu romanesque, proposait à la persécutée de lui prêter ses habits de garde national et de l'amener ainsi vêtue dans la montagne où elle serait restée cachée.

Il y eut encore d'autres manifestations de la police marseillaise, mais elles eurent lieu seulement au retour de Toulon.

* * *

Les dix jours passés à Toulon, où elle se rendit sans espérer grand résultat, furent une période de repos relatif, qui lui laissa de bonnes impressions. Elle ne vit d'abord que quelques bourgeois plus endormis que partout ailleurs ; quant aux ouvriers, Toulon en comptait environ 7 ou 8 000, dont 5.000 employés à l'arsenal, ce qui ne permettait pas d'escompter beaucoup de succès. Les ouvriers de l'arsenal gagnaient 1,50 à 3 francs, ceux du port environ 3 francs ; la moyenne des autres environ 2,50.

Elle avait pensé que seuls les ouvriers « libres » pourraient être utilement atteints, mais elle vit, au contraire, que la mentalité supérieure était celle des ouvriers de l'arsenal : ils « me remplis-« sent le cœur de joie... C'est magnifique de voir des hommes en-« régimentés être restés si fiers, si énergiques, si indépendants ». Mêlés aux ouvriers de l'arsenal, travaillaient quelques forçats

1. *Le Sémaphore*, 20 juillet 1844.

qui pouvaient trouver dans l'exemple de ces travailleurs libres un stimulant moral, mais dont le contact n'était pas sans danger.

Une réunion fut organisée à la campagne, chez un docteur, où accoururent deux cents auditeurs. « Ils m'ont écoutée avec un « silence religieux. Chose étrange, ils ont compris la plus haute « question du petit livre, la constitution de la classe ouvrière, « et ils n'ont pas compris le droit au travail. Cela s'explique jus- « qu'à un certain point : étant déjà quasi organisés, ils ont pu se « faire une idée de cette constitution que je propose ; et n'étant « pas exposés au chômage, ils ont moins compris la nécessité du « droit au travail... »

Dès 1843, elle avait été en correspondance avec l'ouvrier forgeron Langomazino, qui lui avait adressé, en même temps que des vers, un pressant appel pour la faire venir à Toulon. Bien qu'elle ne parle pas de lui dans son journal, elle le vit pendant son séjour. Au banquet qu'on lui offrit le 4 août 1844, il prononça un petit discours très cordial et plein de gratitude ; ses paroles répondaient bien à l'impression qu'avait produite un an auparavant sa lettre au bas de laquelle Flora écrivait : « dans la première par- « tie, il y a comme toujours beaucoup de vanité, mais dans la « seconde il y a du cœur et de l'enthousiasme, celui-là me donne « un peu d'espoir ».

Si elle ne vit pas le maçon Charles Poncy, elle fit du moins la connaissance de son frère Alexandre, bon esprit, désireux de comprendre et y réussissant. Il exerça même quelque influence sur l'esprit de Flora et surtout sur la réussite de ses efforts : selon lui, il fallait constituer dans chaque ville un « cercle de l'union ouvrière », idée toute simple comme on le voit, qui, en dépit de la surveillance policière pouvait être féconde et que Flora retint attentivement. Elle avait depuis longtemps quitté Toulon et les ouvriers y travaillaient toujours à constituer ce cercle. Les autorisations demandées au Préfet du Var qui en référa au Ministre de l'Intérieur se heurtèrent à un refus en dépit de l'avis favorable donné par le maire et par le sous-préfet de Toulon (1).

En somme, le séjour de Flora Tristan dans le grand port méditerranéen était loin d'être vain, ainsi qu'on le lui avait fait craindre ; sa parole avait été entendue : « ...j'ai trouvé ici trois hommes

1. Cf. aux annexes les documents relatifs à la fondation de ce Cercle. (p. 483). — Archives départementales du Var. Série M.

« précieux ; cela me repose... » Mais si Alexandre Poncy était « bien », par contre, elle n'eut pas à revenir sur l'impression fâcheuse qu'elle avait eue de Charles Poncy, le maçon-poète exalté par George Sand. Le voyage d'agrément qu'il avait voulu entreprendre en Algérie n'avait pas réussi ; à peine parti, la peur de la tempête l'avait saisi et une chaloupe l'avait ramené à terre. Comme il se sentait ridicule, il n'osait rentrer à Toulon, et il était allé à Draguignan.

La police n'attendit pas que Flora Tristan eût organisé sa propagande pour lui manifester de l'hostilité. Une perquisition eut lieu chez elle, et elle eut à peine le temps d'envoyer ses papiers chez un ami. Le procureur du roi lui fit dire par un commissaire de police d'aller lui parler au Palais de Justice : « ...Comme si « le procureur du roi avait le droit de déranger un citoyen ! J'ai « répondu à son agent stupéfait : « Dites au procureur du roi que « je n'ai pas à me rendre à son parquet ; s'il découvre contre moi « un délit, il lancera contre moi un mandat de comparution et « alors je m'y rendrai ! » Et maintenant, j'attends... » En suite de quoi, elle ne fut pas inquiétée davantage.

Très absorbée par des visites, des courses de toute sorte, des banquets aussi, Flora Tristan n'avait pas beaucoup de temps pour en noter le détail. Elle profita cependant de son séjour à Toulon pour visiter Hyères, mais aucune note ne donne ses impressions sur cette visite. Comme distraction, elle assista à des joutes nautiques, mais elle ne leur trouva aucun charme ; la grossièreté de ce sport qui consistait pour des hommes à se précipiter mutuellement dans une eau sale lui suggéra des réflexions sur les amusements qui conviennent pour l'instant au peuple encore à demi civilisé.

En somme, si elle n'avait été à cette époque torturée par sa cholérine persistante, ce séjour en Provence aurait été assez réconfortant. Ses amis de Marseille ne la laissèrent pas partir définitivement sans lui manifester leur sympathie agissante. Elle passa encore sept jours avec eux à son retour de Toulon ; profitant de l'enthousiasme où les avaient conduits leurs entretiens pendant son absence, elle proposa la fondation d'un Cercle de l'Union ouvrière, conformément à l'idée d'Alexandre Poncy.

Cette fondation n'alla pas sans incident : la loge maçonnique, qui devait offrir l'hospitalité aux 100 personnes convoquées pour la première réunion, craignit les tracasseries du gouvernement et se

déroba ; il fallut, au dernier moment, mettre à l'entrée des plantons, qui pourraient renvoyer les arrivants à la salle d'un jeu de boules. Ces va-et-vient continus attirèrent l'attention du public, si bien que, la curiosité aidant, six cents personnes se pressèrent dans la nouvelle salle. Flora Tristan fut l'objet d'une ovation enthousiaste sous les yeux des policiers disséminés dans la foule. Pour se débarrasser des curieux, elle eut l'idée de proposer une souscription pour le cercle ; plus de la moitié des assistants sortirent. Les autres conçurent quelque étonnement en voyant qu'elle ne faisait pas de discours à grand effet. Un agent de police lui demanda timidement si elle était autorisée à réunir autant de monde ; elle le tranquillisa en lui disant qu'elle irait voir le préfet le lendemain.

La constitution du cercle lui coûta quelque peine, mais la remplit d'une joyeuse émotion. Une fois de plus, elle charma (elle « magnétisa », comme elle dit) ces travailleurs attentifs à sa parole et à ses regards. Le banquet qui eut lieu le dimanche 11 août réunit de 80 à 100 personnes au lieu de 40 sur lesquelles elle comptait. Elle y fit de « la fraternité en pratique » en réconciliant deux ouvriers « bouillants de colère », et, chose plus considérable, en faisant communier en une même foi des compagnons appartenant à des « devoirs » différents.

Un jeune compagnon *gavot* dit d'une voix émue et les yeux mouillés de larmes : « non seulement je suis prêt à fraterniser avec les gavots du deuxième degré, mais encore avec les *dévorants* ; s'il y en a ici présents, qu'ils viennent et je leur serre la main... » Certes Flora Tristan estimait que l'enthousiasme de ces Méridionaux ne devait pas faire illusion sur la profondeur et la durée de ces sentiments ; quand ce bruyant public, l'avant-veille, avait battu des mains comme pour « une actrice bien-aimée », elle en avait souffert : « ...Je ne saurais dire quelle sensation pénible, « douloureuse, cette démonstration me fit éprouver. Elle était « pour moi la preuve que tout ce monde n'avait pas même l'idée « de la mission que je remplissais... » ; cependant même en prisant la froideur des Lyonnais plus que l'expansion marseillaise, elle était trop sensible elle-même pour ne pas être bouleversée par une scène de ce genre. Qu'on se rappelle à quel point pouvait arriver la haine entre *gavots* et *dévorants*. Les efforts combinés de Perdiguier, de Gosset, de Moreau n'avaient pas encore triomphé ; c'était vraiment un symptôme nouveau que cette fraternisation

entre travailleurs ennemis. « ...Je sortis de là animée par le bon-« heur, je ne pus dormir de la nuit, et le lendemain, j'étais brisée, « tuée... »

Ses nouveaux amis de Marseille se montrèrent plus affectueux que ceux des autres villes ; pour la première fois, les ouvriers lui firent « une conduite ». Ils se rendirent à Erin, à une lieue de Marseille, et là eurent lieu les derniers adieux. « L'attente de la dili-« gence a été quelque chose de particulier et de très touchant. « Lorsque j'ai été dans la voiture, on a battu des mains en criant : « adieu, adieu, notre mère, adieu ! Oh ! comme j'aurais désiré être « seule pour pleurer, quel bien j'aurais éprouvé !... »

Il ne semble pas que Flora Tristan ait trouvé d'appuis autre part que dans les milieux ouvriers. Elle ne dit rien des milieux politiques et religieux, sauf que la loge maçonnique lui était sympathique. Les patrons bourgeois auxquels elle rendit visite ne lui firent pas un mauvais accueil. L'un d'eux, jeune et riche et qui « pouvait mener la vie joyeuse de dandy », avait préféré « à cette vie d'oisif celle, bien plus dure par les soucis qu'elle cause, de chef d'usine ; il lui promit son concours ; les propos qu'il lui tint sur la situation économique et sur la question sociale ne manquaient pas d'intérêt : la concurrence ruine le fabricant, lequel, après avoir diminué le plus possible ses dépenses en achat de matières premières, est forcé de diminuer également les salaires ; — quant aux ouvriers, défiants, insolents, ingrats et fantasques, il est impossible à un chef d'usine de se faire aimer d'eux. De cet entretien Flora Tristan devait retenir quelques propos qui s'accordaient assez avec ses propres opinions. Ce patron était assurément l'un de ceux qui pouvaient le plus l'intéresser. D'ailleurs, ses ateliers laissaient une bonne impression à la visiteuse : « l'ouvrier nous parut plus à son aise, plusieurs m'ont saluée et deux m'ont parlé ; le commis et le contre-maître ont paru trouver cela fort naturel... » Les salaires subissaient une retenue de 25 centimes pour le médecin, mais les ouvriers avaient la gestion de cette caisse, l'argent était entre leurs mains et ils donnaient eux-mêmes des secours aux malades.

Elle eut une tout autre impression en visitant l'usine de patrons anglais établis à Marseille. Les deux jeunes hommes qui la reçurent en l'absence de leur père lui tinrent des propos sans originalité : « il est dangereux de donner au peuple la puissance avant qu'il soit instruit ». « Je fis observer qu'il fallait pourtant

« bien commencer par là, puisqu'on ne voulait pas l'instruire...
« L'aîné, croyant me séduire, me dit qu'il faisait beaucoup d'au-
« mônes ; je fis une sortie si violente contre l'aumône que cette
« fois le jeune lui-même n'osa répondre un mot. Je finis par leur
« demander leur coopération morale et matérielle, ils promirent
« l'une et l'autre. Nous verrons s'ils tiendront. »

Le séjour à Marseille fut encore marqué par la découverte qu'elle y fit d'un vieux livre : *Des mondes célestes, terrestres et infernaux* (Lyon, 1583), où elle crut retrouver toutes les idées émises par Fourier dans ses ouvrages, notamment celle du phalanstère (1). L'utopiste Saget chez qui elle vit ce livre était lui-même animé de louables intentions qu'il ne savait pas exprimer, mais qui s'accordaient avec celles de Flora ; elle prit grand plaisir à l'aider à se comprendre lui-même. Mais sa joie fut plus grande encore en découvrant le vieux précurseur de 1583. Elle accuse Fourier de l'avoir secrètement plagié et se gardera d'agir de même ; au contraire, son dessein est de laisser au vieil auteur tout son mérite, de reprendre son système et de le perfectionner.

La joie que lui causa cette découverte s'ajoutait aux bonnes impressions que lui laissaient ses amis ouvriers pour faire de ce séjour à Marseille l'un des meilleurs de son voyage, presque aussi bon que le séjour à Lyon ; elle projetait de leur consacrer dans son livre des développements soignés : « Certes, ce sera un beau chapitre », écrit-elle ; c'est là faire amende honorable, si on se rappelle avec quelle sévérité elle avait jugé Marseille dès son arrivée. En vérité, ces Méridionaux mobiles et légers venaient de montrer leur aptitude à réaliser ses plans. Et ce ne fut pas simple feu de paille ; leur fidélité s'affirma plusieurs mois durant ; le Cercle de l'Union ouvrière continua de vivre après le départ de l'initiatrice.

Nous en avons la preuve dans les lettres que l'un des fondateurs, le peintre en bâtiments Carpentras lui écrivit à ce sujet. Il semble que durant la première partie de son séjour à Marseille, elle n'ait guère fréquenté ce Carpentras : il découvre l'œuvre de Flora au moment du voyage à Toulon ; ses efforts tendent aussitôt à la seconder efficacement. A peine est-elle partie pour

1. Cf. *infra*, 3e partie, chapitre II, p. 316 et chapitre IV, p. 330 *bis*. — Sur le livre de Doni : *Les mondes célestes, terrestres et infernaux*, cf. J.-L. Puech : *Un précurseur de Fourier au XVIe siècle (?) : A. Francesco Doni* (Revue d'histoire des Doctrines économiques et sociales, 1923, p. 140).

Nîmes, un local est loué pour le cercle de l'Union ouvrière ; le comité définitif est constitué (1). Malheureusement l'ouvrier Rousselle qui, à l'unanimité, avait été élu président fut obligé de quitter Marseille. Le cercle vit, la salle est payée jusqu'à la Saint-Michel. Deux abonnements ont été pris, l'un à la « Réforme », l'autre à « l'Atelier », deux organes de tendances bien différentes, mais qui instruisent les membres du cercle de tout le mouvement ouvrier (2). Le contact avec les frères des autres villes sera mieux établi dès que le cercle aura assez d'argent pour permettre à Rousselle, avant de s'éloigner, d'aller à Toulon et à Avignon. Il s'arrêtera à Lyon pour faire la connaissance d'Eléonore Blanc et il lui remettra l'argent des livres vendus. Un peu plus tard, c'est le cercle de Toulon qui envoie une délégation à celui de Marseille. Et pas beaucoup plus tard encore, — hélas ! — Carpentras relate des discussions intestines dont il supplie Flora de ne pas trop s'affliger. Ainsi à Nîmes, Montpellier, Toulon, Bordeaux, les lettres de ce Marseillais à la fois idéaliste, dévoué et « bon enfant » apportent à l'apôtre la preuve que son œuvre n'a pas été vaine. Elle les apprécie et l'on est enclin à penser qu'elle eut un instant l'idée d'en publier des extraits. De lui aussi elle reçut des vers qu'il ne juge pas des chefs-d'œuvre, mais auxquels il attache quelque prix, puisqu'il envoie à leur suite des rectifications ; il

1. Les lettres de Carpentras dénotent un esprit intéressant tout dévoué à la réalisation de projets idéalistes. Dans un recueil de chansons et poésies, *La Voix de l'Humanité*, publié à Lyon en 1846 par des ouvriers divers (cordonnier, menuisier, typographe), se trouvent plusieurs poésies du peintre Carpentras aîné. Toutes les poésies de ce recueil sont sensiblement dans les idées de Flora Tristan ; les chants consacrés à l'Union semblent avoir été composés sous son inspiration, peut-être pour être publiés dans l'*Union Ouvrière*. Aucun d'eux ne parle de Flora Tristan (Bibliothèque nationale Ye 54.222). — De Carpentras aîné encore la chanson *Vivre en travaillant* (Ye 970 (35) dédiée à la Société des ouvriers peintres dont il fait partie (Montpellier s. d.). — D'autre part, en 1849, paraît à Marseille sous le nom de Carpentras cadet (Guillaume) une Réponse à Lamartine sur son 7e Conseil au Peuple contre les Instituteurs ruraux. — Il est vraisemblable que le correspondant de Flora Tristan est Carpentras aîné, peintre en bâtiment ; il lui écrit le 19 septembre 1844 qu'il a été « un chef émeutier et membre de toutes les sociétés secrètes de 1814 jusqu'en 1834 », phrase à rapprocher d'un passage des *Guêpes* d'Alphonse Karr (février 1840), qui parle du duumvirat républicain qui tenta de s'établir à Marseille, l'un des duumvirs est Carpentras peintre en bâtiments.

2. Lettres inédites de Carpentras (27 juillet 1844 ; août 1844 ; 17, 25, 28 août 1844 ; 11, 14, 19, 30 septembre 1844).

les corrige aussi suivant les indications qu'elle lui adresse. Ces lettres sont déférentes et affectueuses ; Carpentras n'écrit pas une déclaration d'amour à la Reynier, il aime Flora non pour ses charmes, mais pour son dévouement à la cause ; il sait être amical et exprime des sentiments collectifs et non seulement les siens propres (1).

Il importe de noter tout ceci, parce que, dans ce voyage où l'enthousiasme ne put toujours exclure quelque amertume, Flora Tristan ici goûta la joie de se sentir aimée. Elle le fut jusqu'à sa mort par ces amis qu'elle avait tout d'abord méconnus et dont elle remarquait ensuite la sympathie fidèle et agissante. Un jour, elle cessa de répondre et Carpentras apprit par les journaux quels tragiques destins s'accomplissaient ; ses lettres alors sont empreintes d'une véritable émotion ; il est dévoré d'anxiété, il espère, il encourage, il clame sa sympathie, sa fidélité, sa tendresse. En vérité, il y a une sorte de réconfort à sentir que, cette fois au moins, les efforts de l'apôtre n'avaient pas été vains ; elle avait fait naître en cette âme la volonté d'agir et le plus tendre attachement.

1. « ...Ma femme et mon fils vous embrassent de cœur... » (juillet 1844) ; — « ...Rousselle, sa femme, la mienne et mon fils vous embrassent de cœur... » (28 août 1844). (Lettres inédites.)

V

Nîmes, Montpellier, Béziers.

L'enthousiasme provoqué par le séjour à Marseille fut suivi d'une dépression pénible pendant le séjour à Nîmes. Malade et par là même plus disposée au découragement, elle ne trouva dans la vieille cité méridionale ni choses ni gens pour lui donner quelque appui. Contrairement à ce qui s'était passé dans telle autre ville, elle ne revint pas après coup sur la désagréable impression ressentie au premier abord ; trois Avignonnais amis étaient cependant venus lui faire accueil à Nîmes et la protéger, au besoin, mais elle les jugeait peu intelligents et peu dévoués pour la propagande. Elle ne trouva pas l'appui le concours qu'elle espérait auprès du Dr Plaindoux, vieux médecin trop attaché à sa clientèle pour oser se montrer indépendant. En résumé, elle conclut que rien ne pouvait être tenté à Nîmes.

Elle consacre toutefois plusieurs pages de son journal à « cette horrible, ignoble et sale ville ». Ce qui lui paraît dominer toute observation, c'est le fanatisme religieux. Catholiques et protestants s'y détestent au delà de toute expression. Flora Tristan en est épouvantée, abasourdie, et à un tel point que tous ses jugements sur Nîmes en sont influencés. Les admirables monuments gallo-romains ne lui inspirent que des réflexions indignes de son intelligence et de son sens artistique. Elle éprouve pour les Nîmois une répulsion caractérisée encore qu'elle les juge dignes de sa compassion, car c'est à leurs prêtres qu'incombe la responsabilité de leur dégradation.

Ces malheureux ouvriers sont dans une ignorance telle qu'ils ne connaissent absolument rien, ni en idées politiques, sociales ou autres. Ils ne lisent rien, c'est tout à fait la vie de la bête brute. Leur seule vie est la haine qu'ils ont pour les catholiques et ceux-ci pour les protestants. C'est tellement stupide, tellement en dehors de nos mœurs, de notre époque que je suis persuadée que beaucoup de personnes ne pourront pas le croire. Cependant, je ne me suis pas rebutée, j'ai voulu parler à tous ceux que j'ai vus et leur ai fait comprendre ce que c'était que de constituer la

classe ouvrière, le droit au travail, etc... Pas un n'a pu comprendre une seule de ces questions. Tous me répondaient d'un air brute : « il faut bien qu'il y ait des riches pour faire travailler les pauvres, autrement comment les pauvres vivraient-ils ? »

Du côté des bourgeois, elle ne trouva pas plus d'écho que chez les ouvriers. Elle vit cependant parmi eux quelques personnalités intéressantes qui la déçurent : Victor Schœlcher, le célèbre abolitionniste qui avait fait naguère bon accueil à ses projets et qui maintenant les jugeait irréalisables, parce qu'il venait de lire dans l'*Union Ouvrière* que son propre éditeur Pagnerre avait refusé d'éditer ce petit livre. — Le Dr Plaindoux, septuagénaire libéral, jouissait à Nîmes d'une grande réputation : « l'homme capable de remuer toute la ville » ; mais il lui parut trop âgé pour être capable de sentiments altruistes suffisants et trop désireux de ménager sa clientèle pour être indépendant. Il était cependant courageux et digne d'estime, si l'on en croit ce fait qu'il faisait passer à Barbès dans sa prison les lettres que lui adressaient ses amis (1).

La ville de Nîmes comptait, à cette époque, parmi ses ouvriers une gloire littéraire de la France, le boulanger-poète Jean Reboul. Les anthologies citent généralement quelques-uns de ses vers et presque toujours l'élégie célèbre *l'Ange et l'Enfant* dont la fortune semble bien avoir dépassé le mérite. Empruntée, quant au fond, au poète allemand Grillparzer, cette pièce avait eu un retentissement immense quand elle était parue dans *la Quotidienne* en 1828. Peintres, sculpteurs, musiciens traitèrent ce sujet dès lors populaire. Chateaubriand consacra la gloire du poète en quelques lignes et Lamartine le chanta dans une de ses « Harmonies » : *Le Génie dans l'obscurité*. Reboul était en pleine gloire au moment où Flora séjournait à Nîmes. Elle devait nécessairement l'aller voir et tenter de l'intéresser à son œuvre. Plusieurs ouvriers essayèrent de l'en dissuader : « N'allez pas chez cet homme, c'est un catholique faisant métier, marchandise, de sa religion ». Elle le trouva en train de peser de la farine dans sa boutique de boulanger ; mais il la fit aussitôt monter à l'étage au-dessus, « dans une chambre proprement meublée, décorée de portraits de tous nos poètes du jour, et force images de Vierges et de Saints... »

1. Cf. Jeanjean, *Armand Barbès*, 1809-1870, I, p. 256, Paris, 1909.

Reboul lut la lettre de recommandation qu'un Nîmois de Paris avait remis pour lui à la visiteuse, mais ne parut même pas se rappeler ce correspondant inattendu ; il ne savait rien de l'Union ouvrière, rien de l'apostolat entrepris, rien de Flora Tristan. Elle en fut profondément blessée :

Vous considérez-vous toujours comme appartenant à la classe ouvrière ? — Oui, certes, et je m'en fais honneur ! — Comment, vous êtes ouvrier et vous n'avez pas lu un livre qui portait pour titre : l'*Union Ouvrière* ? — Oh ! je suis tellement accablé par tous les grands personnages qui viennent me prendre tout mon temps que je n'ai pas un moment pour lire. — Trouvez-vous un moment pour lire l'évangile ? — Oh ! pour cela, oui ! — Eh bien, il y a un évangile nouveau pour l'ouvrier ; c'est mon petit livre qui lui enseigne ses droits...

Ces quelques lignes donnent le ton de l'entretien : le heurt de deux vanités toujours un peu ridicule. Cette fois encore, Flora Tristan constatait chez un ouvrier poète la fatuité, l'ignorance ; elle ne pouvait admettre qu'il ne fût enthousiaste de l'œuvre qu'elle réalisait. Reboul avouait son ignorance de la question sociale, son indifférence à l'égard des problèmes humanitaires. Sa visiteuse voulut engager avec lui une discussion religieuse ; le seul résultat intéressant fut de l'amener à un aveu caractéristique :

Je ne suis qu'un poète. Lorsqu'il me vient une inspiration sur « n'importe quoi, je chante avec bonheur, parce que cela m'amuse, mais je n'ai pas d'autre but. Je crois au Christ, parce que j'y trouve beaucoup de sujets poétiques. Je me moque des idées humanitaires, parce que je ne puis les comprendre et qu'il est dans mon caractère de me moquer de tout ce que je ne puis comprendre. Vous voyez, ajouta-t-il avec un air très satisfait, que je ne suis pas si vaniteux que mes ennemis veulent bien le dire, car je viens de vous dire la vérité sur mon incapacité. Je le regardai et lui dis : « Eh, parce que vous avez vu que je comprenais parfaitement votre incapacité ! »

On comprend que Reboul ait refusé son concours à la solliciteuse. Il le fit en termes catégoriques :

Je ne vous aiderai pas, parce que je trouve votre œuvre mauvaise. Vous venez de me dire que vous n'étiez pas catholique et que vous vous en faisiez honneur ; eh bien, moi, je suis catholique et je m'en fais gloire ! Tout ce qui se fait en dehors du catholicisme, selon moi est mauvais, con-

damnable, et, par conséquent, non seulement je ne vous aiderai pas, mais je travaillerai de tout mon pouvoir à empêcher votre œuvre de réussir.

Et comme elle essayait, en dépit de sa répulsion, de lui expliquer l'intérêt de son œuvre, il conclut ainsi :

Je ne comprends pas vos idées sociales et je ne veux pas les comprendre. Je veux vivre de poésie, d'art, et voilà tout. Tenez ! je donnerais le passé, le présent et l'avenir de l'humanité pour trois heures de jouissance par mois, telle que Liszt hier, avec sa divine musique, m'a fait éprouver!...

De tels propos révèlent un Reboul un peu différent de celui que Lamartine et Chateaubriand avaient popularisé.

En prononçant cette phrase, cet homme avait l'expression d'un fauve, d'un Bacchus. Ses gros traits durs, féroces, s'animèrent d'une jouissance toute charnelle. J'éprouvai un sentiment de répulsion, mais si douloureux! comme jamais peut-être je n'en avais éprouvé. Je me crus dans un antre avec quelque vieux faune du paganisme. J'eus peur ; il s'aperçut de la répulsion qu'il m'inspirait et il me dit : « Cela vous épouvante, vous trouvez que je manque d'amour ! » — Je me levai et lui dis : Monsieur Reboul, vous êtes un catholique d'une nouvelle espèce : catholique païen ; est-ce que l'espèce en est commune à Nîmes ? — Eh bien, païen, soit ! mais je suis l'amant passionné de la jouissance ! je ne vois de vie que dans la jouissance. — Et la mortification ? — Je ne l'admets que comme instrument de jouissance... »

Il est probable que, tout en notant ces propos avec exactitude, Flora Tristan a exagéré les intentions de Reboul. Elle le vit avec des yeux quelque peu malveillants, et son jugement ne va pas sans exaltation ; cela ressort du portrait même qu'elle trace de lui et de ses sentiments, qu'elle croit pouvoir lui prêter d'après ses traits. — Le lendemain de cet entretien, elle lui envoya son livre par un ouvrier ; il le refusa et elle apprit, la veille de son départ, qu'il commençait à organiser une cabale contre les unionistes. « Ce qui me console, écrit-elle, c'est qu'à Nîmes il y perdra son temps, car il n'y en a qu'un. »

Enfin dans cette ville où les passions religieuses jouaient un rôle aussi essentiel, elle voulut avoir une entrevue avec l'évêque et avec le Président du Consistoire protestant. Elle en revint avec une égale impression de dégoût. Les discussions qu'elle eut avec eux lui révélèrent qu'ils demeuraient attachés chacun à son

dogme étroit, mais étaient incapables de réflexion libre comme de générosité. Aucun des deux ne lui accorda son concours (1).

En somme, la seule sympathie réelle dont elle fut un instant réconfortée, ce fut celle d'un négociant israélite de Tarascon, qui l'invita à passer quelques jours chez lui. Il se proposait de l'y fêter en compagnie de ses compatriotes, avec lesquels il réunirait les ouvriers intelligents de Beaucaire. Elle était alors trop malade pour accepter ; il vint en conséquence lui rendre visite :

Je trouvai un homme très bien, tout à fait dévoué aux intérêts du peuple, et pourtant il est riche et négociant. C'est un miracle... Pourtant ce même homme emploie au triage de charbon 200 filles, à 75 centimes par jour. Pour cela, mange, habille-toi, loge, blanchis-toi. Mais il déplore lui-même cet ordre de choses. Si ce bourgeois est un hypocrite, il joue bien son rôle. Mais je le mettrai à l'épreuve ! et encore il pourrait donner quelques pièces de 5 francs et n'être rien de bon ! C'en est fait, je ne puis plus croire à un seul bourgeois !...

Ainsi, même la seule bonne impression qu'elle emportait de Nîmes était liée à de tristes réflexions ; aussi le souvenir de Nîmes est-il décidément un souvenir empoisonné. Dans son cerveau endolori par la maladie, exalté par les discussions passionnées, retentissait encore après son départ un bruit caractéristique qui symbolisait toute l'horreur barbare de cette ville sans amour. De même qu'après ses promenades à travers Londres, elle avait retenu le son que rendait contre les bornes-fontaines une cuiller en fer dont se servaient les miséreux qui venaient s'y désaltérer, de même après avoir vu le lavoir de Nîmes, elle ne cessait d'entendre les battoirs des laveuses marteler sans trêve son système nerveux. Ce lavoir, établi dans les conditions les plus défectueuses, obligeait les laveuses à travailler dans l'eau jusqu'à mi-corps ; et dans une eau chargée non seulement de savon, de potasse, d'extrait de Javel, de graisse, mais encore de produits tinctoriaux. Les malheureuses, exposées aux rigueurs du climat, brûlées par le soleil, aveuglées par les poussières qu'un vent violent précipitait dans le lavoir, étaient déformées par les rhumatismes en même temps qu'intoxiquées par ces eaux empoisonnées. Jour et nuit Flora entendait leur labeur incessant, car,

1. Mgr Jean-François Cart, né en 1799, avait été nommé évêque de Nîmes par ordonnance royale du 22 novembre 1837. — Le président du Consistoire protestant était le pasteur Tachard.

la nuit, elles pouvaient mieux choisir leurs places et l'eau était moins impure. « Plusieurs fois je me suis levée la nuit pour regarder combien elles étaient là, 15, 20, 30 à laver avec une ardeur inconcevable. » Avec résignation, elles menaient ainsi leur existence odieuse, sans même penser qu'on pourrait l'améliorer par quelque modification ingénieuse. L'une d'elles, qu'elle interrogea et qui lui répondit poliment en très mauvais français, paraissait âgée de 70 ans, bien qu'elle n'en eût que 51. Sa fille de 19 ans, laveuse comme elle, avait l'air faible et souffreteux, « si accablée qu'elle faisait pitié ». La pauvre mère paraissait fort attendrie sur le sort de sa fille : « Oh ! madame, notre état est bien dur, tou-
« jours dans l'eau ; il y en a bien, et des fortes, qui ne peuvent
« pas s'y habituer ». Elle déplora la faiblesse du tempérament de
« sa fille, mais tout se borna là. Elle ne songea pas à accuser ceux
« qui condamnaient son enfant à pourrir dans la vase. Hélas !
« pour ces gens abrutis par l'ignorance, l'habitude fait loi. C'est
« clair : elle a vu sa mère laver dans la vase ; elle-même y lave
« depuis 30 ans, elle pense que sa fille doit y laver. Pauvre peuple,
« c'est ainsi qu'il va de siècle en siècle souffrant des mêmes cruau-
« tés, des mêmes abus !... »

Le lavoir de Nîmes, c'était tout un enseignement : la résignation d'un peuple abêti ressortait de ce spectacle et aussi l'indifférence des bourgeois qui, dans leur naïf égoïsme, ne remarquaient même pas ce que ce spectacle avait d'anormal et d'odieux. Le Dr Plaindoux, à qui Flora Tristan communiqua ses réflexions, avait constaté les maladies que ces laveuses contractaient à ce régime aussi barbare, mais ne songeait pas à faire un rapport sur ce sujet ; et il en était de même d'un autre docteur, fouriériste celui-là. Décidément, les philanthropes étaient aveugles, et Flora, constatant une fois de plus l'effroyable accoutumance au sort misérable de l'humanité, se sentait appelée derechef à la secourir : « ...Mes sœurs, je vous jure que je vous délivrerai !... »

La tâche était lourde ; pour l'accomplir, il fallait avoir l'amour de l'humanité. C'est ce qu'il importe de faire comprendre aux esprits les plus généreux. Flora Tristan aurait voulu profiter de son séjour à Nîmes pour voir Barbès, alors en prison, lui expliquer cette doctrine et « en faire un soldat pour notre grande armée (1) ».

1. Barbès, condamné à mort en 1839 pour avoir pris une part active aux événements insurrectionnels du mois de mai, avait été l'objet d'interventions sympathiques qui avaient eu pour résultat la commutation de sa

On ne le lui permit pas. Elle lui écrivit, le 16 août 1844, la lettre suivante :

Monsieur Barbès, je désirais vivement vous voir pour vous prier, au nom de la cause que je sers, de vouloir bien me rendre un service. De Montpellier, je vais à Carcassonne, je sais que vous êtes très aimé dans cette ville, et je voulais vous demander une lettre de recommandation pour vos amis les plus dévoués à la cause du peuple.

J'aurais été très heureuse de pouvoir causer quelques instants avec vous, je vous aurais parlé de la mission que j'ai entreprise et des heureux résultats que j'obtiens *parmi les ouvriers*. J'ai à ce sujet des choses très belles à vous apprendre et qui, je n'en doute pas, vous auraient causé une satisfaction très vive.

Je me rends à la prison pour porter cette lettre et demander au Directeur la permission de vous voir. Si je ne l'obtiens pas, je vous en prie, faites de votre côté ce que vous pourrez pour l'obtenir, je vous aurai pour cette démarche, faite en *ma faveur*, une très vive reconnaissance.

Votre sœur en l'humanité,

Flora Tristan (1).

Barbès lui répondit aussitôt :

Prison de Nîmes, 17 *août* 1844.

Votre venue dans ma prison aurait été pour moi, madame, un événement à noter parmi les plus heureux. Vous avez été bien bonne de songer, pendant votre passage à Nîmes, à un homme qui, depuis si longtemps, ne compte plus que parmi les invalides de l'armée démocratique. S'il était en mon pouvoir de faire modifier la décision prise hier quant à votre visite, je n'hésiterais pas à faire tout de suite une nouvelle demande moi-même. Mais vous portez avec vous un motif d'exclusion contre lequel il n'y a rien à objecter, madame : c'est l'illustration de votre nom, la notoriété qui s'attache à tous les actes d'un apostolat surveillé, sans nul doute, par ordre supérieur.

Il faut donc que je demeure avec le chagrin de ne pas vous voir, madame, c'est cruel : nous allions avoir à causer de tant de choses en-

peine ; on sait comment Victor Hugo et Lamartine notamment intercédèrent en sa faveur. Interné au Mont Saint-Michel, il ne put en supporter le climat et les rudes conditions matérielles ; atteint de phtisie laryngée, il fut transféré en 1843 à la prison de Nîmes, où il resta jusqu'en 1848.

1. Je remercie M. Jeanjean, le savant biographe de Barbès, d'avoir bien voulu me communiquer les deux lettres de Flora Tristan à Barbès avec l'assentiment de M. Boudet, héritier des papiers de Barbès, que je remercie également.

semble. J'aurais été si heureux d'apprendre les bonnes nouvelles que vous nous annoncez de ce peuple à la cause de qui vous vous êtes dévouée ! progresse-t-il autant que nous le désirons dans la voie où doit marcher l'humanité ? comprend-il que c'est à lui de sauver seul la France désormais, et que cette pauvre France a grand besoin d'être sauvée bientôt ? Comme je fais des vœux ardents pour qu'il en soit ainsi !

Vous me demandez des lettres de recommandation pour Carcassonne ; vous y êtes connue, madame, et à vrai dire une lettre quelconque n'ajoutera rien à l'excellent accueil qui vous y attend, j'en suis sûr. Cependant, pour faire — même d'une manière superflue — acte de bonne volonté, je vous enverrai quelques lignes pour un ou deux de nos amis (ils vous mettront en rapport avec les ouvriers). Je puis aussi vous donner une lettre pour ma sœur, mais je crains qu'elle ne soit pas maintenant à Carcassonne, car elle devait aller passer ce mois d'août aux bains.

Veuillez donc, madame, m'instruire du jour de votre départ pour que je vous fasse tenir mes lettres et croyez-moi, en attendant, votre tout dévoué frère et concitoyen.

A. Barbès.

Cette lettre subit quelque retard, Flora eut à peine le temps de répondre en ces termes :

Nîmes, le 19 *août* (6 h. soir).

Cher frère, Au moment de partir, je reçois seulement votre lettre du 17; je ne comprends rien à ce retard et j'en souffre puisqu'il est cause que je n'ai pu recevoir les lettres que vous offrez. Ayez la bonté de me les envoyer à Montpellier, poste restante.

Je suis bien fâchée de ne pas vous avoir vu, j'avais de grands projets, tels qu'une *femme-apôtre* peut en concevoir. Je voulais faire pénétrer dans votre âme une partie du grand amour humanitaire qui embrasse la mienne. Oh ! si vous saviez comme on est fort, puissant, heureux lorsqu'on vit ainsi par l'amour et en l'amour ! Que je regrette de ne pas vous avoir vu. Une voix intérieure me disait que je pouvais faire *beaucoup de bien*. Enfin, Dieux ne l'a pas voulu.

Adieu, cher frère, aimez et espérez, et songez que les ouvriers à ma voix *comprennent*, *aiment* et *travaillent*.

Votre sœur en l'humanité, Flora Tristan.

P.-S. — Je vous fais remettre un *petit livre*. Ce petit livre à la main, je vais de ville en ville et leur dis à tous et à toutes : voilà la loi nouvelle, mes frères, aimez et vous serez sauvés !

La « loi nouvelle » n'obtenait pas à Nîmes beaucoup de succès : 70 exemplaires de l'*Union ouvrière* furent vendus et Flora Tristan

en laissa une centaine en dépôt, chez le Dr Plaindoux. Elle quitta sans regret cette ville qui l'avait si mal comprise et dont elle-même n'avait compris aucun des charmes. Pas un ouvrier ne vint lui serrer la main au moment du départ.

Rien n'indique dans son journal qu'elle ne soit pas partie de son plein gré ; cependant, le doute est permis : le 20 août 1844, le maire de Nîmes signale à la police « une femme née Flora Tristan comme coupable de coalition ou d'association d'ouvriers pour faire augmenter leurs salaires. Cette femme a été chassée de Lyon et M. le maire invite à la découvrir et lui signifier de partir de Nîmes ou de cesser de pareils abus (1) ». — Si on admettait l'hypothèse de l'expulsion, il faudrait supposer que la police a agi le jour même, ce qui est un peu bien rapide. Or Flora Tristan ne dit pas un mot de la police nîmoise, alors qu'elle parle des persécutions qu'elle a subies dans d'autres villes ; elle insiste à vrai dire sur l'impossibilité où elle s'est trouvée de réaliser à Nîmes les plans qu'elle avait formés, mais elle regrette surtout de n'avoir pas été comprise (2).

*
* *

A demi mourante, Flora Tristan arrivait à Montpellier, à 4 heures du matin, le 17 août 1844. L'hôtel du Cheval-Blanc lui refusa une chambre, car il ne recevait pas de femmes seules ; elle repoussa sèchement l'offre que lui fit un commis voyageur, peut-être fort bien intentionné, de la prendre sous sa protection et s'en fut à l'hôtel du Midi. On la logea dans un bâtiment en construction, où retentissait le bruit des ouvriers de 5 heures du matin à 7 heures du soir. Mais dans la fièvre où elle vivait, ce bruit ne lui déplaisait pas : « ...Ils me réveillent à 5 heures du matin et je me « dis : « Allons, voilà mes pauvres frères qui viennent déjà user « leur vie au service de l'humanité ; il faut que je suive leur « exemple, que je me lève aussi et travaille pour l'humanité ! » « Et je me lève avec contentement... »

1. Archives municipales de Nîmes. Annotations journalières, nos 581 à 1742 (1077).

2. *La Gazette du Bas-Languedoc* discuta les idées de l'*Union ouvrière*, le 22 août 1844, s'attachant à démontrer leur inutilité dans une société où la religion catholique suffisait à tous les besoins et à toutes les aspirations des hommes. C'était une opinion assez conforme aux idées de Reboul.

Elle avait promis à « sa fille » (c'est-à-dire sans doute Eléonore Blanc) de se reposer huit jours à Montpellier, mais ce repos lui pesait ; elle l'utilisa en rédigeant des notes sur son séjour à Nîmes. Un docteur homœopathe la guérit en quatre jours, avec de l'arsenic et du soufre — ou du moins elle crut qu'il l'avait guérie ; elle eut avec lui de ces discussions passionnées, comme toute sa vie elle les aima (1). Elle vit quelques démocrates qui ne lui firent pas un accueil chaleureux et se montraient d'une absolue indifférence à l'égard de la classe ouvrière. Elle résolut de n'entreprendre aucune propagande parmi les ouvriers pour arriver bien reposée à Carcassonne et à Toulouse, où elle comptait faire œuvre utile. On lui assurait que Montpellier comptait environ 400 ouvriers capables de comprendre son livre, mais, à son avis, c'étaient là propos de hâbleur. Ils tardèrent fort à aller la voir, ce qui les fit taxer d'indifférence.

Cependant, le prolétariat montpelliérain n'était pas aussi inerte qu'elle le pensait, et les événements, après qu'elle eut quitté Montpellier, furent tels que l'on crut devoir lui en imputer la responsabilité. Peu de temps après son passage, une coalition des ouvriers serruriers, en vue de faire diminuer les heures de travail sans abaissement du prix de la journée, amena l'arrestation de sept d'entre eux comme chefs du complot. Les ouvriers, habitués à supporter douze heures et demie de travail entre cinq heures du matin et sept heures et demie du soir, étaient soumis, depuis quelque temps, à des prescriptions sévères : forcés de s'occuper sans trêve, il leur était défendu de parler, de fumer, de prendre quelque relâche ; tout retard était puni d'amendes, etc... ; ils gagnaient un maximum de trois francs, et certains limeurs n'étaient rétribués qu'un franc soixante quinze ou deux francs par jour. Ils réclamaient une amélioration de leur sort (2).

1. Elle apportait à Montpellier une lettre de recommandation que lui avait remise le baron Bory de Saint-Vincent, membre de l'Institut, qui s'intéressait à son œuvre. Malheureusement cette lettre ne donne pas le nom de son destinataire, que Bory de Saint-Vincent traite de « cher et illustre confrère ». « Veuillez l'écouter, causer avec elle, la mettre à son aise. Ses principes et la « solidité de sa raison contiennent les premières idées que font naître ses très « beaux yeux, car au mérite d'être une des sages de l'époque, elle joint aussi « celui d'en être l'un des ornements... »

2. Sur cette affaire des serruriers, cf. surtout *l'Echo du Midi*, 11 octobre 1844 et 20 octobre 1844, notamment, dans ce dernier numéro, l'exposition des faits par le maire Parlier déposant devant le tribunal correctionnel.

Le public prit naturellement parti. Un journal plus avancé que les autres, *l'Indépendant*, soutint que les patrons eux-mêmes avaient formé une coalition illicite, quand ils avaient décidé en assemblée l'expulsion temporaire de certains ouvriers. Quelques patrons avaient refusé de se coaliser contre les ouvriers. L'un d'eux, prenant le parti de ceux-ci, avait dit : « Sommes-nous en France, dans ce pays civilisé qui a affranchi les autres peuples ! faut-il que moi, qu'on avait oublié à dessein de convoquer à cette réunion, je sois obligé de vous dire qu'on nous invite à faire la *traite*. Les ouvriers ne pourront pas le supporter, et, dans la position où vous les mettez, ils se porteront au désespoir (1) ».

Les autres journaux représentèrent les ouvriers comme infiniment coupables de vouloir s'entendre pour ne travailler qu'onze heures par jour et ne commencer qu'à six heures du matin. Ils trouvaient néanmoins une atténuation à leurs torts, dans ce fait que des agitateurs en étaient les vrais responsables. Et Flora Tristan était nommément prise à partie comme auteur « de ces excitations extérieures », dont les ouvriers « ne savent pas apprécier le but » et dont ils doivent se méfier.

Le pauvre petit livre l'*Union ouvrière* était considéré comme un manuel de l'émeute : « Il nous est revenu, entre autres, qu'une certaine publication, incendiaire et extravagante, dont nous avons eu le tort de ne point leur signaler le venin, a été répandue à un grand nombre d'exemplaires parmi eux. Nous voulons parler d'une triste élucubration émanée de Mme Flora Tristan et intitulée *Union ouvrière*, dont la pensée se résume dans cette épigraphe empruntée à un publiciste obscur du nom d'Adolphe Boyer : « Aujourd'hui le travailleur crée tout, produit tout, et cependant il n'a aucun droit, ne possède rien, absolument rien. » L' « apôtre en jupon (2) » était aussi accusée de ne répandre ses mauvais conseils et ses flatteries aux ouvriers, que pour rendre

1. *Courrier du Midi*, 12 octobre 1844. Cf. aussi le numéro du 17 octobre 1844.

2. C'est *l'Echo du Midi* qui surnomme ainsi Flora Tristan. *L'Indépendant*, reproduisant l'article qu'il critiquait, écrivit en note : « Ne trouvez-vous pas l'expression heureuse chez des hommes qui ont voulu se faire un général de la mère sensible de l'enfant du miracle pour ressusciter la chouannerie ». (*Indépendant*, 15 octobre 1844.) Pour la deuxième fois, la personne de la duchesse de Berry soulevant la Vendée était évoquée par celle de Flora Tristan. Cf. *supra* 1re partie, chap. II, p. 28.

fructueuses les quêtes qui terminaient ses réunions (1). Calomnieusement, on ajoutait que Flora Tristan ne rendait jamais compte des fonds recueillis ainsi. Mais on voulut bien rétablir la vérité des faits après la protestation indignée de l'*Indépendant* (2) et parler des comptes détaillés fournis par Flora dans son livre (3).

L'*Indépendant* qui, d'ailleurs, se défendait de partager les idées de Flora Tristan, flétrissait une polémique assez bassement imprudente pour insulter une femme qui avait déjà été persécutée pour ses opinions (4). Elle avait beau avoir eu des différends assez vifs avec des hommes que l'*Indépendant* estimait, il ne s'en déclarait pas moins son défenseur et ne la laisserait pas silencieusement insulter.

« Puisqu'elle appartient à une fraction du parti démocratique, nous devons nous élever avec force contre les imputations inqualifiables que s'est permis la feuille légitimiste, non pas à propos des idées, mais des actes de Mme Flora Tristan. »

Cette attitude du journal démocratique (qui voulut bien prendre acte des rectifications postérieures) (5) montre assez dans quels partis se rencontrèrent les défenseurs et les adversaires de l'apôtre et quelle influence on put prêter à celle-ci. Le parti démocratique, au moins si l'on en juge par son organe, admettait très bien cette transformation pacifique de la société que Flora désirait, et transcrivait les neuf paragraphes du résumé déjà cité ; il n'y trouvait rien à redire, pourvu que les limites de la légalité restassent observées. Qu'y avait-il là de subversif, puisque l'hostilité entre les classes discernées était nettement honnie et que Flora Tristan se réjouissait d'avoir, à sa grande surprise, trouvé des appuis bienveillants chez les bourgeois (6).

La sympathie pour Flora Tristan, des partis sourdement hostiles au gouvernement royaliste, était peut-être suffisante pour lui attirer l'antipathie du pouvoir. Quand les poursuites des ouvriers serruriers vinrent devant le tribunal qui, d'ailleurs, se montra relativement clément, le président s'éleva contre l'utopisme des

1. *L'Echo du Midi*, 13 octobre 1844.
2. *Indépendant*, 15 octobre 1844.
3. *Echo du Midi*, 16 octobre 1844.
4. *Indépendant*, op. cit., 15 octobre 1844.
5. *Indépendant*, op. cit., 17 octobre 1844.
6. L'*Indépendant*, op. cit., 24 octobre 1844.

réformateurs qui, en somme, « est un obstacle à l'esprit de conciliation », dont ce magistrat fit lui-même preuve (1).

Ces paroles, venant après les polémiques locales, relatives à Flora Tristan, pouvaient être une allusion à son évangile. Pourtant il était exagéré de la mettre directement en cause dans l'affaire des serruriers, survenue deux mois après son départ de Montpellier, d'autant plus que, si l'on en croit l'*Indépendant*, tous les ouvriers partageant « l'opinion et le zèle de Mme Flora sur la nécessité de l'*Union ouvrière* avaient fait leur possible pour détourner leurs camarades de leur projet, non qu'ils y vissent rien d'illégal ou injuste, mais parce que... convaincus, à tort ou à raison, que les efforts des ouvriers pour améliorer leur position ne feront que leur attirer de rigoureuses persécutions de la part du pouvoir (2) ».

Il faut cependant noter que les ouvriers montpelliérains, un mois environ après cette grève, fondèrent une société sous le titre d'*Union ouvrière*. Groupés, ils ouvrent un atelier de serrurerie et de mécanique, ce qui peut faire supposer qu'ils appartenaient précisément aux serruriers grévistes d'octobre ; le nom qu'ils adoptent étant le titre même de l'œuvre de Flora Tristan, on peut conclure que la propagande de celle-ci n'est pas absolument étrangère à ces événements ouvriers (3).

Bien qu'elle eût résolu de ne voir aucun travailleur, elle eut une séance avec une vingtaine d'entre eux, dont « cinq très capables,

1. *La Vérité* (Montpellier), 27 octobre 1844. — Quant au procureur du roi, s'il ne poursuivit pas les patrons pour coalition, il les blâma toutefois avec sévérité, au nom de la morale et de l'humanité : « la loi est plus sévère pour l'ouvrier que pour le maître, puisque ce sont les maîtres qui l'ont faite ». Une semblable attitude, à cette époque et de la part d'un magistrat requérant, montre assez que la cause des ouvriers pouvait être soutenue.

2. L'*Indépendant*, 15 octobre 1844.

3. Le manifeste de ces ouvriers ne manque pas d'un certain intérêt :

« Persuadés depuis longtemps de l'avantage que devaient trouver ceux qui font construire et ceux qui emploient pour leurs travaux, dans une des réunions d'ouvriers, guidés, non par un amour immodéré du gain, mais par le désir de voir nos journées rétribuées en raison de notre travail, nous avons formé une société au nombre de dix, et sous le titre d'*Union Ouvrière*, nous avons ouvert vis-à-vis de la Maison centrale un vaste atelier pour toutes les branches de la serrurerie et de la mécanique... et nous croyons sincèrement que notre société offre des garanties qu'un chef isolé ne peut pas présenter.

Le salaire de chacun de nous est fixé d'une manière égale et convenable : l'entrepreneur, l'architecte, le propriétaire ne nous paye donc que comme le

dix pleins de bonne volonté, les cinq autres embourbés dans le vote universel... » La réunion eut lieu dans l'atelier de l'ébéniste Pierre Hippolyte, Flora leur exposa son enseignement et conçut l'espoir de les gagner tout à fait. Mais elle ne trouvait pas en eux l'élan, le dévouement nécessaires ; de plus, ils lui parurent trop ignorants « des choses nouvelles », trop « ébêtés » par les prêtres et menacés par les riches d'être privés de pain. Au point de vue matériel, leur situation n'était pas brillante ; leur misère était due à la faible durée du travail et au chômage ; les grands propriétaires les exploitaient durement.

Elle eut pour la guider l'ébéniste Pierre Hippolyte qu'elle jugeait plein de bon sens et le serrurier mécanicien Jules Vitou. La femme de ce dernier, telle la femme de Gosset à Paris, vit d'un assez mauvais œil son mari se compromettre avec cette agitatrice si mal notée et elle écrivit à celle-ci une lettre menaçante l'invitant à laisser son mari tranquille (1).

Flora Tristan ne parle pas de lui. Il avait un atelier à l'enseigne des *Forges de Vulcain*, célèbre dans la ville. Son esprit était « ouvert aux aspirations libérales et sociales ; il avait lu les écrivains « économistes et il s'intéressait aux souffrances, dont il aurait pu « ne pas avoir sa part, des ouvriers ses frères (2) ». Il fut navré de

ferait un maître, le bénéfice modéré dont nous nous contentons porte donc seulement sur l'activité que nous déploierons dans nos travaux............... Nos travaux sont exécutés consciencieusement......... (*Indépendant*, op. cit., 28 novembre 1844.)

1. « Je vous prie de vouloir vous mêler de faire votre société d'union seule si vous le voulez et laisser les personnes qui ont des familles et qui sont établies tranquilles sans les mettre dans le cas de les compromettre par votre espèce de propagande que vous faites qui n'appartient qu'à une aventurière », etc... (lettre inédite du 8 septembre 1844). Flora annote : « En voilà une lettre curieuse ! quelle chose ignoble ! Cette femme du peuple souffrant de la misère venant dire : il y aura toujours des pauvres !

2. Jules Troubat. — *Coupeur de têtes et mouchard.* (*Le Combat*, 11 décembre 1870), article reproduit dans *Essais critiques*, Paris, 1902, p. 198. Jules Troubat écrit que Vitou, maître-patron, avait été le guide de Flora Tristan à Montpellier quand elle vint visiter les classes ouvrières en 1846 ». Il était un « socialiste », ce qui suffisait à accréditer des légendes suggestives à son sujet : le bruit courut qu'il fabriquait dans une de ses caves des « guillotines à sept têtes ». En réalité, il avait dans ses caves une grande quantité de ferrailles provenant des essais qu'il aimait à poursuivre pour perfectionner certaines machines. En 1848, il trouva le Gouvernement provisoire trop modéré et le dit ; il fut arrêté. Quand il mourut, les autorités firent placer un canon à la porte du cimetière au grand étonnement de ses amis républicains qui formaient le cortège.

l'attitude de sa femme, qu'il semble n'avoir apprise que deux semaines plus tard. Il écrivit à Flora pour s'excuser et n'en continua pas moins à s'occuper de rassembler péniblement des signatures et à répandre l'*Union ouvrière* : le 24 septembre, il en avait placé 200 exemplaires.

Flora Tristan se promettait de gagner à sa cause les étudiants en médecine, et fut d'autant plus désolée en apprenant qu'ils étaient en vacances qu'elle pensa avec juste raison qu'il en serait de même des étudiants de Toulouse. « ...Je tenterai à Paris, mais là je n'ai pas les mêmes chances, car ils sont si distraits... » Elle se désespérait de ne pouvoir rencontrer des collaborateurs utiles.

A Montpellier pourtant, les fouriéristes lui montrèrent quelque sympathie, ce qui ne lui était pas arrivé depuis Dijon ; ils étaient au nombre de quinze ou vingt. Quand elle partit, plusieurs d'entre eux vinrent avec un ouvrier la conduire à la diligence.

Montpellier lui laissait, en somme, une impression assez triste, elle avait conscience que trop de fortune y était entre les mains d'une vingtaine de millionnaires avares et détestés par un prolétariat en majorité misérable et ignorant. Il ne semble pas qu'elle ait un seul instant soupçonné la possibilité des événements qui se passèrent quelques semaines plus tard et dont il vient d'être parlé.

Pour ajouter à sa tristesse, elle eut le spectacle de la grande prison de femmes, où elle aurait désiré voir Marie Capelle, c'est-à-dire la célèbre Mme Lafarge (1). Le directeur ne lui accorda pas cette autorisation, redoutant les bavardages de sa prisonnière. Les faveurs dont celle-ci jouissait scandalisèrent Flora Tristan. La maison lui parut bien tenue, encore qu'elle jugeât monstrueuse la morale de résignation que les religieuses prêchaient à leurs pensionnaires.

Enfin, c'est à Montpellier que Flora Tristan apprit une nou-

1. Il est à peine besoin de rappeler la personnalité de Mme Lafarge, accusée d'avoir empoisonné son mari. Jusqu'à nos jours l'opinion demeure incertaine sur sa culpabilité controversée. Longtemps cette discussion fut passionnée ; aussi ne faut-il pas s'étonner des tentatives que faisaient pour la visiter dans sa prison les étrangers de passage à Montpellier. La célèbre tragédienne Rachel, entre autres, obtint l'autorisation de la voir en 1848, et le récit de cette entrevue nous a été conservé. Cf. Comtesse de Bassanville, *Les salons d'autrefois*, 4e série.

Parmi les nombreux travaux sur Mme Lafarge, citons seulement l'étude de M. Robinet de Cléry, *Le procès Lafarge*, publiée dans « la Grande Revue » du 25 novembre 1909.

velle dont elle fut profondément émue : son ami Jules Laure lui écrivit de Paris qu'elle allait être sans logis, son propriétaire venant de lui donner congé par huissier pour le 8 octobre. Cette lettre eut pour effet de la rendre de nouveau malade et lui inspira des réflexions philosophiques d'ordre divers :

Quelle humiliation de voir qu'un esprit comme le mien est à la merci de la chair ; car ces coups spontanés je les éprouve dans ma chair et malgré ma volonté. Lorsque je les ai reçus — il le faut bien, puisqu'il ne dépend pas de mon esprit de les parer — mon esprit fait des efforts inouïs pour les détruire, ou au moins pour les atténuer. Eh bien, il faut un travail de plusieurs jours et un travail énorme pour pouvoir réussir à calmer cette chair en révolte. Oh ! misérable chair, quel cheval fougueux indomptable ! Je sens une puissance dans ma chair, disait saint Paul, qui domine mon esprit... Quelle communion intime il y a entre cette matière composant le corps et la pensée appelée âme ! Voilà bien qui démontre que tout est esprit, c'est-à-dire de la même essence, de la même source...

La perspective de voir peut-être disperser aux quatre vents son modeste mobilier l'inquiétait moins que la perte éventuelle de ses papiers rassemblés dans son « petit grenier ». Vraiment, le métier d'apôtre, d'apôtre itinérant en particulier, n'était possible que si l'on avait quelque part un lieu sûr où reposer sa tête. Les couvents, les monastères hospitaliers où l'on trouverait du pain et un lit, et où on pourrait reprendre ses forces et installer ses documents sont une institution de première nécessité.

Si, au lieu de dépenser des sommes énormes en impression et autres voies de propagande, les saint-simoniens s'étaient assurés une retraite seulement pour 30 frères, la doctrine était assurée. La même faute va être commise par les fouriéristes. Voyez les Jésuites, hommes habiles par excellence ; ils commencèrent par se réunir, 5 prirent une petite maison rue Saint-Jacques, et, une fois sûrs d'un gîte, d'un morceau de pain en cas de maladie, ils se répandirent sur toute la terre, marchant tranquilles à la conquête du monde...

S'apitoyant sur son sort, Flora Tristan envisageait par contraste le jour glorieux qui la verrait conductrice des peuples et régénérant l'humanité. Un rien d'exaltation se mêle à ses propos. Evoquant tour à tour son passé de misère et son avenir triomphal, elle domptait courageusement sa souffrance présente et, sans pressentir la gravité de sa maladie, continuait à travers la France sa propagande souvent décevante.

*
* *

Avant de gagner Carcassonne et Toulouse, dont elle espérait beaucoup, Flora Tristan fit halte à Béziers, contrairement à ses plans. Deux jours à peine avant de quitter Montpellier elle avait écrit à un de ses correspondants biterrois son regret de ne pas s'arrêter. Elle lui demandait de placer cent exemplaires de l'*Union Ouvrière* et de s'entendre pour la propagande avec « le bon patriote » Millet cadet, boulanger de son état. Elle le chargeait d'exprimer ses regrets aux ouvriers de Béziers (1).

Elle eut quelque difficulté pour réunir ceux-ci, personne ne voulant prêter son atelier par crainte de la police, ou plus encore de perdre des clients : « ...Quinze jours en prison ne les effraient pas, « mais perdre une pratique, oh ! cette idée les terrifie ! la prati- « que c'est le pain ; plus de pain, plus de vie. Tant qu'ils auront du « pain, même à cette humiliante condition, on ne pourra rien « espérer d'eux. Attendons : dans 20 ans ils n'en auront plus du « tout : la misère est bien utile... »

Elle réussit pourtant à organiser une réunion le jour même de son arrivée (29 août 1844). Sur les huit « ouvriers patriotes », trois lui parurent bien disposés à comprendre son enseignement, les autres préoccupés uniquement du suffrage universel.

La presse locale parla de cette réunion avec sympathie en souhaitant le succès de l'apôtre (2) ; mais celle-ci ne concevait pas grand espoir touchant la population de Béziers : ces gens sales, parlant patois, lui parurent, dans leur ville admirablement placée et infectement tenue, « traîner tous dans une ornière de misère intellectuelle et matérielle épouvantable à voir... » On lui assurait que tout le monde était prêt à se lever pour faire le coup de feu, mais elle ne croyait pas à tant d'énergie possible, en voyant ces

1. Lettre inédite du 27 août 1844. Cette lettre ne fut probablement pas envoyée quand Fl. Tristan eut décidé de s'arrêter à Béziers.

2. « Mme Flora Tristan, dont tout le monde connaît et apprécie le dévouement à la classe ouvrière, est dans nos murs depuis hier. Elle a réuni nos plus intelligents ouvriers et leur a fait une exposition de ses doctrines humanitaires. C'est un noble apostolat que celui auquel Mme Flora Tristan consacre sa vie. Puisse-t-il un jour produire les heureux résultats qu'elle en attend. Nous parlerons du dernier ouvrage de Mme Flora Tristan, intitulé : *L'Union Ouvrière*. En attendant, nous reproduisons le chapitre qui en démontre le but et en est comme le résumé. — *Journal de Béziers* (30 août 1844).

gens, dont « aucun n'avait de l'amour », se résigner à leur condition misérable. Les ouvriers gagnaient fort peu, mais vivaient de peu également.

Quant aux bourgeois, « ici comme partout, les soi-disant démo-« crates ne veulent rien sacrifier au service de la cause populaire. « Tout cela n'est pour eux qu'un prétexte à belles palabres écri-« tes ou parlées et un marchepied pour arriver à quelque « emploi. Quand on en a vu un à Paris, on peut dire avoir vu toute « la France. A Paris, les offrandes s'élèvent jusqu'à 20 francs, « en province, elles ne vont que jusqu'à 5 francs, voilà la seule « différence... » D'ailleurs elle ne trouvait même pas chez ceux de Béziers cette sorte d'arrivisme utilisable pour une cause ; les bourgeois amis du peuple lui parurent fatigués et découragés, et par là même décourageants. Néanmoins, elle garde quelque espoir de réveiller ce peuple. « ...Ils sont bien froids ; cepen-« dant, dans un moment donné, ils pourront nous aider... »

Elle resta seulement deux jours à Béziers : arrivée le 29 août à 4 heures du matin, elle repartit le 30 août au soir ; de son hôtel elle gardait un aussi triste souvenir que de la ville : « ...une cham-« bre horrible donnant sur une cour puante remplie de volailles, où « je suis asphyxiée ; 2 francs : je n'en ai jamais vu une aussi laide « pour 1 franc... » Elle laissait en partant « 80 petits livres... assez pour dégrossir le pays ». Deux ouvriers — un boulanger et un menuisier — l'accompagnèrent au bateau-poste qui la conduisait à Carcassonne par le canal du Midi.

VI

Carcassonne, Toulouse, Agên.

Le voyage par le bateau-poste était fort peu rapide : quatorze heures que Flora Tristan passa sur le pont, y compris la nuit à la belle étoile par un froid très vif. Elle employa son temps à observer ses compagnons, selon son habitude, et à faire des réflexions qu'elle a en partie notées.

Ces voyageurs étaient pour la plupart de petits bourgeois, étudiants, commis-marchands, dont la conversation l'écœura.

Il n'était question que de mangeaille, de jeu, de parties de plaisir ; l'égoïsme, le moi au point de vue de la chair et voilà tout. Réduite à passer là une nuit sur le pont, car je ne voulais pas descendre en bas où on était asphyxié, et ennuyée d'entendre la bête conversation de ces bourgeois, je me levai et allai sur le gaillard d'arrière avec le peuple. Oh ! peuple, la vie est bien en toi, va. L'avenir t'appartient !...

Elle a noté avec plus de soin qu'ils ne le méritent les propos qui s'échangèrent entre un spahi originaire de Brest, qui vantait fort son métier, et un jeune chauffeur de paquebot qui avait été terriblement brûlé en exerçant le sien. C'est une scène assez caractéristique, bien que banale : le « sabreur », fanfaron et ridicule, tout étonné de voir cette jeune dame s'intéresser aux maux de cet ouvrier et déclarer avec intention « qu'il fallait bien plus de cou- « rage pour être ouvrier et chauffeur à bord d'un bâtiment, d'une « machine à vapeur, etc..., etc..., que pour être soldat » ; colère du spahi qui cherche querelle au jeune chauffeur malade, intervention de Flora qui adresse au bravache quelques paroles cinglantes, et d'un ouvrier qui se pose en champion du faible et offre au spahi de lui « crever proprement l'estomac » avec les seules « armes qu'il tient du père Adam » ; revirement du fanfaron que Flora s'amuse à irriter et, si l'on peut dire, à charmer en même temps, etc... Tout cela est décrit avec un peu trop de détails, mais le récit n'est toutefois pas sans intérêt, parce que les préférences et convictions de Flora Tristan ressortent clairement en même

temps que se marque sa tendance habituelle à dramatiser les circonstances.

Ces incidents lui firent trouver le temps moins long jusques à Carcassonne. A son arrivée dans cette ville, elle eut la joie de recevoir la lettre de Marseille relative à la fondation du Cercle de l'Union Ouvrière. C'était le plus sérieux encouragement qu'elle pouvait attendre après ces cinq mois de pérégrinations édifiantes qui, sans ébranler ses convictions, semblent avoir diminué sa confiance : « ...Enfin ! voilà quelque chose de constitué ! mais je « tremble que leur ardeur se refroidisse... »

Vers la même époque, une lettre d'Avignon annonçait également la fondation d'un cercle analogue dans cette ville : fondation très prudemment faite et subordonnée en quelque sorte à l'assentiment du gouvernement (1).

Carcassonne ne devait pas lui procurer de grands espoirs. La lettre de Barbès qu'on a lue plus haut semble indiquer qu'il la recommande auprès de ses concitoyens et, en effet, elle fréquenta durant ce court séjour les amis politiques de Barbès ; ceux-ci semblent avoir eu une valeur assez inégale. Tel d'entre eux était tout simplement un de ces chevaliers d'industrie, beaux parleurs et meneurs d'ouvriers, comme elle en avait rencontré partout depuis Avignon et qu'elle avait juré de démasquer et de confondre. « ...Je vais combattre ces intrigants à outrance. A Marseille, à « Toulon, à Avignon, j'ai déjà réussi. A Toulouse, je vais employer « toutes mes ressources pour anéantir leur criminel projet » ; — lequel consistait à soulever tout le Midi de la France pour délivrer Paris et Lyon, et changer le gouvernement. « ...Lorsque ces « misérables chevaliers reconnaissent dans un ouvrier une grande « et belle nature, ils s'empressent de corrompre cet ouvrier, afin « de s'en faire un instrument, évitant qu'il devienne pour eux un « obstacle. Quelles vipères que ces hommes ! O ouvriers, il vaudrait « mieux garder Louis-Philippe et M. Guizot pendant trois cents « ans que de tomber entre les griffes de ces misérables sous-bour- « geois! » Ces politiciens avaient assez d'ascendant sur les militants ouvriers. Parmi ceux-ci se rencontraient également des tempéraments d'aventuriers, dépourvus de sens moral, mais résolus

1. « ...il a été décidé que nous ne ferions de progrès que lorsque nous aurions reçu l'autorisation du Ministre... » (Lettre inédite de l'ouvrier menuisier Bernard datée d'Avignon, 22 août 1844.)

à affranchir le peuple par tous les moyens. L'un d'eux, Laffitte, produisit sur Flora une vive impression par son mélange d'ingénuité et de corruption, caractère énergique, doué de volonté, mais dénué de foi désintéressée.

Les coreligionnaires de Barbès n'étaient pas uniquement des agitateurs démagogues : certains servirent de leur mieux Flora Tristan, qui ne leur rend pas toujours justice. Ils accueillirent son idée et s'efforcèrent de la réaliser. Mais ce fut plutôt après son départ qu'ils manifestèrent une activité utile. Pendant son séjour, elle ne vit de ce milieu que le caractère le moins sympathique, cette agitation bruyante et désordonnée, menée par des jeunes hommes sans moralité apparente et plus préoccupés de bouleversement politique que de réalisations sociales.

La nuit même qui suivit son arrivée, elle fut réveillée par des visiteurs fouriéristes qui, la sachant arrivée dans la soirée, s'empressaient de lui demander un entretien. Il était deux heures du matin et cette démarche ne pouvait s'expliquer que par l'état d'ébriété de ces visiteurs. Il y avait de quoi être fâcheusement surprise ; la déception fut durable, car pendant les trois premiers jours Flora Tristan ne réussit pas à voir un seul ouvrier.

Enfin, le 3 septembre, elle tint une première réunion d'une trentaine de travailleurs. « ...Je ne peux trop juger du degré d'in« telligence de ces hommes, car je n'ai pu les faire parler, parce « qu'ils ont été intimidés par la présence de dix bourgeois cheva« liers qui étaient venus là exprès pour les empêcher de parler et « les intimider... » Il semble que, ce soir-là, on ait surtout parlé politique et sans guère tracer les plans de cette action méthodique et réalisatrice qui devait transformer la condition matérielle et morale de l'ouvrier. La deuxième réunion ne fut pas beaucoup plus satisfaisante : « ...cent ouvriers purs ; pas d'intelligence ; « aussi, je n'ai su que leur faire une harangue révolutionnaire... » Laffitte parla également. « ...Il est bon pour faire soulever des « hommes, voilà tout... »

Ces ouvriers lui parurent d'un moral assez bon et d'un intellect pitoyable. Matériellement, ils étaient peu privilégiés ; ils gagnaient 1,50 à 2 francs par jour, les femmes 0,60 à 0,80. Certains travaillaient 18 heures par jour dans des usines de drap pour 1,50. Elle visita une filature de laine (ancienne manufacture royale) où les hommes étaient payés 25 ou 30 sous ; 2 francs, 2,50 au maximum ; les filles 12, 15, 18 ou 20 sous ; les petits enfants 8 sous (il y

en avait d'âgés de 7 ans) ; le contremaître gagnait 50 francs par mois.

Pour améliorer cet état misérable, on ne pouvait compter sur les bourgeois inconscients et égoïstes, ni sur les démocrates politiciens même les plus convaincus, puisqu'ils mettaient tout leur espoir dans une révolution politique, ni sur les ouvriers eux-mêmes, rendus lâches par leur désir de conserver du travail. Cependant elle garde quelque confiance en eux et pense les faire revenir de l'erreur où les ont plongés les politiciens.

« Madame Tristan est venue chez nous pour embaucher les ouvriers, mais nos ouvriers sont trop éclairés pour se laisser séduire par les promesses des charlatans politiques ; ils s'en sont moqués et l'ont prise pour une sorcière. » Tels sont les propos que les patrons industriels s'appliquèrent à répandre à Carcassonne. On reprit, en outre, tout cet ensemble de bruits moitié calomnieux, moitié véridiques qui constituaient peu à peu la légende de Flora Tristan : « ...elle a quitté son mari, elle a été « assassinée, elle a eu des amants, elle est saint-simonienne, etc..., « etc... » Assez libre d'allures, elle prêtait aux médisances ; c'est ainsi qu'elle recevait jusques à deux heures du matin ses nouveaux amis les militants carcassonnais, d'où l'on concluait qu'elle était leur maîtresse. Un nommé Dubois prétendit avoir été son amant et, comme on lui demandait pourquoi il n'allait pas la voir, répondit qu'il n'osait pas se présenter faute d'habit. Il est probable que c'était là une manœuvre de la police, désireuse de discréditer l'apôtre.

La police, en effet, ne la perdait pas de vue. Un agent subalterne vint la prévenir qu'un rapport allait la précéder à Toulouse pour qu'une surveillance attentive fût exercée sur elle dès son arrivée. Cette intervention était au moins inattendue. Ce policier anonyme devenait soudain un disciple : « ...J'ai lu votre livre, lui dit-il ; toute cette nuit, je l'ai employée à cette lecture, et j'en suis émerveillé. Ah ! je vous connais, je vois que vous êtes une sainte, une libératrice du genre humain. Et moi, homme de police, qu'on méprise, moi qui sers des gens pour manger, au risque de perdre le morceau de pain qu'ils me donnent, je viens vous dire : « Ange, « prends garde à toi, car les vampires, les démons sont à ta « poursuite ! »

Peut-être le langage de ce policier ne fut-il pas aussi romantique, mais en tout cas sa conduite parut sublime à l'intéressée :

« ...Cela démontre une âme hors ligne. Ma parole ! c'est à ne « plus rien y comprendre. Quel mystère que l'humanité !... »

Malgré cette impression finale, Flora Tristan quitte Carcassonne en emportant de tristes souvenirs, encore qu'elle ne désespère pas des ouvriers. Un de ses correspondants lui écrivait quelques jours plus tard : « ...Votre passage à Carcassonne aura laissé des traces profondes dans l'esprit des ouvriers. Votre prédication aura porté d'excellents fruits, parce qu'elle aura propagé dans nos masses intelligentes des idées qui contiennent peut-être l'avenir de la patrie. On ne peut d'ailleurs qu'aimer vos idées quand on connaît l'apôtre qui les défend (1)... »

L'avocat Marcou qui s'exprimait ainsi et que Flora jugeait « une belle nature », ami politique de Barbès, écrivit pour *l'Emancipation* de Toulouse un bon article sur ce séjour dont il louait l'efficacité. Cet article devait non seulement gagner les ouvriers auxquels on montrait l'avantage de l'union, mais encore convaincre les bourgeois que le moyen proposé les sauverait peut-être « des orages d'une nouvelle révolution à côté de laquelle celle de 93 ne serait qu'une idylle (2)... »

Telle était la thèse que Marcou s'employait à répandre après le départ de Flora Tristan. Avec deux de ses amis, il organisa, le 9 septembre, une réunion où les ouvriers vinrent nombreux ; beaucoup de signatures furent recueillies et beaucoup de livres vendus quand on eut montré la nécessité d'étudier les questions sociales.

D'autres réunions suivirent dont on écrivit à Flora Tristan les incidents essentiels (3). « ...L'opinion se dessine d'une manière « forte et touchante », dans un milieu composé d'éléments très divers, d'hommes appartenant à tous les états. La personnalité de Flora était encore l'objet de discussions : sa réputation n'était pas sans équivoque ; sa propagande avait-elle eu le succès qu'elle lui prêtait : si elle avait si bien réussi à Lyon, pourquoi était-ce seulement à Marseille qu'avait été fondé le premier cercle de l'Union ouvrière ? Malgré ces résistances, le cercle de Carcassonne réussit à se fonder. On avait craint tout d'abord que les

1. Lettre inédite de Marcou en date de Carcassonne, 10 septembre 1844, adressée à Toulouse. — Théophile Marcou a laissé un nom dans l'histoire du mouvement politique à Carcassonne. Proscrit en 1851, il fut plus tard sénateur de l'Aude. Son père fut le premier maître de Barbès. Cf. sur Th. Marcou le livre de M. Jeanjean cité plus haut.

2. L'*Emancipation* [de Toulouse], septembre 1844.

3. Lettres inédites de Gelly, 12 septembre et 21 septembre 1844.

statuts le fissent dégénérer en véritable association, mais quelques jours après, la décision était prise et tout un plan dressé : un cercle de 15 membres était définitivement constitué, la cotisation était fixée à 2 francs, taux peu élevé en raison des charges des membres presque tous pères de famille et gagnant parfois même moins de 2 francs. Des « cercles partiels » relevant du cercle principal et présidés par un de ses membres allaient être fondés dans la ville : ...Ce sera comme autant d'écoles primaires, dont le chef, tout en expliquant les besoins, les avantages de l'Union Ouvrière, combattra l'ignorance des plus illettrés. On apprendra à lire à ceux qui ne savent pas : n'est-ce pas là un bon moyen pour réaliser promptement le vœu que vous avez fait de voir votre livre se loger dans la casquette de chaque ouvrier ?... » De temps à autre, les cercles divisionnaires fusionneront pour que les membres arrivent tous à se connaître. Enfin des réunions générales permettront à chacun d'apporter « le tribut de ses études dans les sous-cercles et de prouver qu'il comprend parfaitement l'esprit de la cause... »

C'étaient là les rêves enthousiastes d'un esprit généreux ; mais ils ne semblaient pas irréalisables. Le même correspondant ajoutait qu'il avait vendu la moitié des 200 petits livres restés chez lui et qu'il en vendrait encore davantage dès qu'il pourrait aller à la campagne. Les bourgeois en achetaient également.

Ainsi s'établirait de proche en proche l'union entre tous les ouvriers de la ville et ce n'était là qu'un commencement. Déjà les relations s'établissaient de ville à ville : une lettre des ouvriers de Marseille avait excité un grand enthousiasme. « Hâtez-vous, chère sœur, de nous relier avec les autres cercles. Plus tôt nous nous connaîtrons, plus tôt, par conséquent, nous pourrons réclamer l'établissement de l'Union Ouvrière, le droit au travail et à l'instruction... »

Tels étaient les échos qui parvenaient à Flora Tristan de cette ville de Carcassonne dont elle n'avait d'abord rien espéré de bon. Ce n'était pas trop de cet encouragement pour la soutenir au milieu des désillusions que devait lui procurer Toulouse.

*
* *

Elle était arrivée le 8 septembre 1844 dans la grande ville du Languedoc, sur laquelle elle avait fondé beaucoup d'espoir. La

police avertie de sa venue exerça sur ses faits et gestes une surveillance constante, ainsi que le prouvent les rapports conservés aux archives départementales de la Haute-Garonne. Flora Tristan savait à quel point elle était espionnée et suivie, et la police n'ignorait pas qu'elle se plaignait de cet espionnage. Elle était accompagnée ou précédée par l'ouvrier Laffitte, de Carcassonne (1).

Les notes qu'elle a prises sur ce séjour à Toulouse expriment surtout sa déception profonde. Elle fut sans doute très occupée pendant les dix premiers jours et ne trouva guère le temps de rédiger son journal.

Dès le lendemain de son arrivée, elle eut chez elle, à l'hôtel Portes, rue de la Pomme, dans la matinée, une réunion de 18 à 20 ouvriers, que vint troubler l'arrivée soudaine du commissaire de police à 9 heures (2). Il l'avisa que, prévenus par les autorités de Carcassonne, le préfet et lui-même étaient bien décidés à empêcher toute réunion. Elle le jugea fort ridicule, fort méprisable, encore que remplissant ses fonctions avec zèle et lui répondit d'un ton ironique : « Monsieur le commissaire, calmez-vous et « calmez monsieur le préfet, je ne viens pas ici pour révolutionner « la ville. Je viens au contraire pour retarder la Révolution. Le « mot « calmer » l'avait très affecté. Madame, monsieur le préfet « et moi, nous n'avons pas peur d'une femme. — Cependant, « monsieur, convenez que votre conduite le prouverait... »

Elle eut encore le soir une réunion de « compagnons » chez la « mère », où le commissaire essaya vainement d'entrer ; il n'osa pas

1. Le rapport adressé par le Préfet de Toulouse Duchatel au Ministère de l'Intérieur signale que Flora Tristan a retrouvé à Toulouse « un jeune homme « qu'elle a connu à Lyon et qui ne l'a pas quittée pendant la journée et la soi- « rée d'hier. C'est lui qui s'est occupé des préparatifs de l'assemblée qui a eu « lieu dans la soirée. J'ignore encore le nom de cet individu, mais je pourrai, à « mon prochain rapport, vous le faire connaître, en vous transmettant en « même temps des renseignements utiles sur son compte, s'il y a lieu toutefois « à cela ». (*Copie de la lettre au ministre du* 10 *septembre* 1844. — Archives de la Préfecture de Toulouse 4 M 90.) — Comme Flora Tristan ne mentionne nulle part la présence de ce Lyonnais, il est présumable que cet inconnu n'est autre que l'ouvrier Laffitte, dont parle son journal. Un rapport du commissaire central au préfet répète encore que ce jeune homme était avec elle à Lyon et s'appelle Deley ou Daly.

2. D'après le rapport de police elle reçut des visites toute la journée, à des heures différentes, une vingtaine de personnes en tout, et seulement une douzaine à la fois le matin vers 10 heures. (Archives départementales de la Haute-Garonne 4 M. 90.)

insister, car c'était là une sorte de lieu sacré, d'asile quasi inviolable (1). Suivant son conseil, elle écrivit poliment au préfet, lui demandant une audience pour lui expliquer le but tout pacifique de sa prédication ; elle lui adressait en même temps un exemplaire de l'*Union ouvrière*. Le préfet ne répondit à sa lettre qu'en la lui renvoyant par le commissaire, sans même la décacheter. Elle ne fut pas autrement inquiétée et put causer avec les ouvriers. Le 12 septembre, elle eut une nouvelle réunion chez elle d'une douzaine de personnes environ pendant une heure et demie. Les ouvriers la déçurent. Elle eut conscience qu'elle émouvait les plus intelligents auxquels la bonne volonté ne manquait pas, mais la plupart étaient indifférents et ignorants, encore que révolutionnaires communistes. Ils lui parurent fanfarons et par là même peu courageux, en somme abrutis par la misère ; leurs salaires quotidiens variaient entre 1 et 2 francs. Malgré cette infériorité, Flora Tristan put constituer un cercle. Il semble qu'ils avaient quelque velléité d'indépendance et se défiaient à tort ou à raison des politiciens. Ils « savent très bien à quoi s'en tenir sur le libéralisme et les sentiments démocratiques de *l'Emancipation*, de son propriétaire et des rédacteurs qu'il occupe à cette boutique... »

Elle vit cette équipe de journalistes démocrates, « pilliers de café » qu'elle méprisa profondément. Leurs palabres au café — qu'ils appelaient la place publique — n'étaient à ses yeux que stérile flânerie. Elle fut les y trouver et discuta avec l'un d'eux, Riberol, rédacteur à *l'Emancipation*, lequel vit en elle plutôt une jolie femme qu'une militante.

Il ne manque pas d'une certaine intelligence et d'un certain talent que je n'ai pas trouvé chez les autres. On voit qu'il a encore un certain tic-tac au fond du cœur... C'est une belle nature viciée par la société. Aucun plan

1. Le rapport de police indique qu'elle reçut 8 personnes à son hôtel d'où elle se rendit à 8 h. 1/2, avec le jeune homme qui l'accompagnait, dans une auberge du quartier Saint-Michel, 5, rue de la Fonderie. « Dix-neuf personnes étaient à cette réunion, elle comprise ; elle a duré une heure 1/2 ; c'étaient tous des ouvriers parmi lesquels trois maîtres. — Sortant de cette réunion, elle est remontée en voiture avec trois personnes, s'est fait conduire place du Capitole, où elle est descendue, a jeté à la boîte aux lettres du Capitole une grande lettre et est allée se promener aux allées Lafayette avec les 3 messieurs de la voiture ; elle est rentrée à l'hôtel Portes un peu avant 11 heures. » (*Rapport du Commissaire central Boissonneau*. Archives départementales de la Haute-Garonne 4 M. 90.)

politique, tout chez lui comme dans toutes les têtes du Midi est à l'état de chaos. Il ne veut pas qu'on se prépare parce que, n'ayant pas confiance en lui, il n'a confiance en personne ; une vanité monstrueuse. Il compte sur un événement imprévu, le hasard...

La visite qu'elle fit au directeur de *l'Emancipation* J.-B. Paya, « petit Girardin de province », lui laissa une impression des plus fâcheuses, encore qu'il reçut très bien sa visiteuse.

Bref, ce séjour à Toulouse ne fut que déception (1). Au dîner, qu'elle accepta et auquel assistaient des ouvriers, nul ne porta le moindre toast à l' « Union » ou à son apôtre. Nulle élévation d'âme, nul amour. Elle note sur son journal : « Je quitte cette « ville le cœur brisé de douleur, mais pas de la même manière qu'à « Nîmes ; là ils sont ignorants, fanatiques, méchants, ils ne veu- « lent pas comprendre ; tandis qu'ici ils sont bons, ayant désir, « mais ne sentant pas. Cependant, j'ai espoir, parce qu'ils ont « bonne volonté !... » Mais si nulle manifestation publique ne vint encourager l'apôtre, du moins son passage ne rencontra pas que des indifférents, ainsi que le montre telle lettre enthousiaste et même un peu exaltée qu'elle reçut après son départ (2).

A Toulouse, comme à Montpellier, son action fut considérée par la police comme subversive : un an après son départ, le fait d'avoir adhéré à l' « Union ouvrière » était suspect (3).

*
* *

En quittant Toulouse, Flora Tristan se dirigea sur Agen. Son passage y était attendu depuis longtemps, ses idées connues et

1. Le rapport de police déjà cité (n° 427) parle de cette déception : « La dame Flora Tristan est fort mécontente du peu d'empressement que l'on met à Toulouse à la voir, à l'entendre ; elle en veut surtout beaucoup à la police d'être constamment sur ses traces, de ne pas la perdre de vue... » Le rapport cite les noms de quelques personnes qu'elle fréquente le plus. Le rapport au Ministre du 12 septembre 1844 également cité plus haut déclare : « ...En somme, je pense qu'elle n'aura pas lieu de se féliciter du résultat de son séjour à Toulouse... »

2. Lettre inédite de A.-J.-Charles Picard, de Montauban, datée de Toulouse, 19 septembre 1844.

3. Cf. l'interrogatoire de l'ouvrier armurier Mélinet par un commissaire extraordinaire de police chargé de découvrir les auteurs d'un incendie : « ...Etes-vous *Républicain* ? — Non. — Avez-vous fait partie de l'*Union ou*:

discutées avant même qu'elle eût dépassé Lyon (1). Plusieurs sociétés de compagnonnage coexistaient à Agen, et parmi elles la société des *Gavots* ou *Loups*, pour lesquels elle avait une lettre d'Agricol Perdiguier.

Mais si les ouvriers attendaient la venue de Flora Tristan, la police l'attendait aussi, bien résolue à empêcher son action. Une première réunion eut lieu cependant, de 15 hommes seulement, parmi lesquels un seul « chevalier », ancien saint-simonien phraseur et sans valeur. Deux ouvriers attirèrent l'attention de l'apôtre : un menuisier et un imprimeur. Le premier lui parut plein de bon sens, parce qu'il déclara le mobile politique impuissant désormais à faire marcher les masses ouvrières. Celles-ci n'agiront que pour améliorer leur situation économique ; elles y réussiront en s'unissant et en s'entr'aidant. — L'ouvrier imprimeur comprenait aussi cette loi du dévouement mutuel : « Il faut nous aimer les uns les autres... dit-il à Flora, ...ah ! madame, les ouvriers ont grand besoin d'étudier et de comprendre votre livre, ils n'ont pas d'amour, de manière qu'ils n'ont pas la moindre intelligence !... » Ces réflexions la ravissaient après la nouvelle déception qui avait marqué ses débuts à Agen.

Cette ville possédait alors une gloire locale : le perruquier-poète Jasmin, que Flora comptait naturellement gagner à ses idées s'il ne les partageait pas déjà. Hélas ! il était loin de les partager : les questions sociales ne l'intéressaient pas : « ...Je m'en suis beaucoup occupé, dit-il à sa visiteuse, c'est moi qui ai remué tout le pays dans le temps, mais je vous parle de 1830, aujourd'hui je ne m'en occupe pas du tout... » Devenu bourgeois et célèbre, Jasmin ne croyait même plus au désintéressement des apôtres qu'il jugeait dévorés par l'ambition. « ...Et là-dessus, une « longue tirade qui me peignit au vrai la saleté de cette âme ché- « tive qui est toute de vanité et qui, par conséquent, ne peut sup- « porter dans les autres ce qu'il ne ressent pas lui-même... »

C'est là un jugement un peu sommaire auquel nous a habitués l'appréciation par Flora Tristan de toutes les gloires locales et de

vrière dont Mme Flora Tristan était membre ? — Oui. — Etes-vous *communiste* ? — Non... » etc..., etc... (*Le Populaire* de 1841, 19 septembre 1845, p. 4.)

1. « J'eus dernièrement, en arrivant à Agen, l'honneur d'assister à une assemblée dans laquelle fut lu le prospectus de votre ouvrage et j'appris avec plaisir que nous allions bientôt recevoir quelques-uns de vos livres... » (Lettre inédite de l'ouvrier menuisier MAINVIEILLE, de Bordeaux, du 11 juillet 1844.)

tous les poètes ouvriers. Cependant ces paroles ne semblent pas contredire la vérité. Jasmin, en 1844, ayant atteint l'apogée de sa gloire, était devenu extrêmement vaniteux. Après une enfance misérable, il avait, malgré sa culture rudimentaire, donné à la langue gasconne un lustre qui attirait vers elle des admirateurs inattendus. Récitant ses vers au cours de véritables tournées régionales, il avait amassé une petite fortune dont il distribuait une large part. Non seulement les Méridionaux émus et flattés rendaient hommage au poète, mais sa réputation s'était étendue jusqu'aux Parisiens les plus blasés. Ce n'étaient plus les distinctions honorifiques offertes par Toulouse, Auch, Albi qui consacraient son talent, mais des présents du roi et de la duchesse d'Orléans, en attendant la croix qui allait lui être décernée en 1845, à l'occasion de la fête de Louis-Philippe. Son voyage à Paris en 1842 avait été triomphal ; promené à travers les plus grands salons des nobles faubourgs, reçu par Nodier, par Chateaubriand, par Sainte-Beuve, traité en grand homme qui honorait la capitale par sa visite, on l'avait grisé, et même épuisé au point qu'à Neuilly, pour dire ses vers au roi, il avait été obligé de s'asseoir devant Sa Majesté (1).

Tant de témoignages flatteurs avaient définitivement gâté Jasmin ; pénétré de son importance, il ne sut pas rendre justice à ceux qui vinrent après lui : les Félibres et Mistral lui-même le laissèrent indifférent. On peut donc tenir pour assez fondée l'impression défavorable que Flora Tristan note dans son journal. Sans doute, elle fut vexée de voir que, pas plus que Reboul à Nîmes, Jasmin ne la connaissait et ne se souciait de son œuvre ; mais même s'il ne fut avec elle ni grossier ni emporté comme elle l'en accuse, il est vraisemblable qu'il se montra dans sa vanité inintelligente et naïve. Sa femme s'associait à lui pour évoquer devant leur visiteuse les honneurs dont on les avait comblés et les lar-

1. Les journaux parisiens de 1842 relatent ces faits. On ne saurait les énumérer ici. Retenons à la gloire de Jasmin le tableau de Mme Ancelot où le poète est peint entouré de nombreuses notabilités littéraires et artistiques que recevait chez elle cette femme de lettres. (Mme ANCELOT, *Un salon de Paris*, Paris, 1865, avec reproduction de ce tableau ; Cf. au milieu de ces louanges les sarcasmes assez justifiés d'Alphonse KARR, *Les Guêpes*, juin 1842, p. 26, et mai 1845, p. 45. — Cf. également l'amusante visite du journaliste-romancier Mary-Lafon à Jasmin dont la stupide vanité est clairement montrée : MARY-LAFON, *Cinquante ans de vie littéraire* (Paris, 1882), p. 124-131.)

gesses qu'il répandait parmi les pauvres. Satisfait d'être ainsi favorisé par la fortune, il ne cacha pas son désir de voir la Société se conserver solide sur ses bases jugées suffisantes : « ...Je suis comme les honnêtes gens, je veux conserver ce que nous avons; eh bien, je trouve que vos doctrines à vous autres socialistes, bien que vous les enveloppiez du mot pacifique, sont très révolutionnaires. Vous réclamez la place au soleil pour tous. Est-ce qu'ils ne l'ont pas ?... » Et cet ancien ouvrier, devenu bourgeois conservateur encore que charitable, exprima les propos courants sur l'indignité des misérables. Tout en déclarant qu'il ne deviendrait jamais socialiste, parce que les idées sociales n'inspiraient pas sa muse et lui aliéneraient les classes dirigeantes, il offrit à Flora de lui présenter les principaux ouvriers d'Agen, en raison des idées élevées qu'elle essayait de réaliser. Elle le remercia en termes ironiques, qu'il ne comprit pas, dit-elle, mais elle ne réussit qu'à se faire de lui un ennemi qui s'employa à la discréditer dans la ville.

Cette visite lui fut douloureuse. Sincèrement sans doute, elle souffrit de voir faussé, perdu, cet esprit qui eût pu servir la bonne cause et qui ne se préoccupait que de mériter la pension de Louis-Philippe et l'hommage des gens haut placés. De plus, il est possible qu'elle fût jalouse de voir à Agen comme à Nîmes la principale personnalité locale beaucoup plus préoccupée de Liszt que d'elle-même. Le célèbre compositeur et pianiste poursuivait à travers le Midi de la France une triomphale tournée de concerts. On se rappelle les propos enthousiastes de Reboul à ce sujet ; Jasmin partageait la même admiration et manifestait sa joie de voir « son ami Liszt... venu exprès pour lui, Jasmin... » Elle vient de noter dans son journal la pure joie que lui procurent les nouvelles de ses amis ouvriers de Marseille, qui ont reçu la députation des ouvriers toulonnais, et voici qu'à minuit elle entend le vacarme de la société réunie pour fêter Liszt et qui l'empêche de dormir. Jasmin est l'âme de ces manifestations ; il déjeune et dîne avec l'artiste ; au théâtre, il met à ses pieds les couronnes qu'il a lui-même reçues et c'est lui qui organise le banquet d'honneur. « Comprend-on un « artiste distingué recevant les hommages de la ville d'Agen par « Jasmin, le saltimbanque le plus bouffon, le plus ridicule qu'on « puisse trouver. Cela donne une très pauvre idée de Liszt !... »

Depuis Avignon, la tournée de l'artiste se poursuivait dans les mêmes villes que la tournée de l'apôtre. Et celle-ci, tout en notant

que l'une ne pouvait pas nuire à l'autre et que leurs clientèles étaient fort différentes, concevait peut-être quelque dépit de ce que la faveur du public n'allait pas toute à elle. Bien plus, la police qui n'avait pas empêché la première réunion ouvrière se décidait à une action violente.

Le commissaire de police vint aviser Flora Tristan que, en vertu des ordres qu'il avait reçus, il ne tolérerait plus aucune réunion. Précisément les ouvriers en avaient organisé une pour le soir dans le local des *Gavots*, tailleurs de pierre, amis d'Agricol Perdiguier, au nombre d'une centaine ; les *dévorants*, cordonniers, et généralement toutes les sociétés ouvrières s'unissaient pour cette séance. Mais le commissaire réussit à intimider les « Gavots » qui, au dernier moment, refusèrent leur salle.

Cependant, Flora décidait les sociétaires de l' « Union » à prêter leur local pour le soir à 7 heures, bien que le commissaire eût tenté là aussi la même intimidation. Sous une pluie battante elle se rendit « chez la mère » des sociétaires en cette fin de journée que ses ennemis venaient d'employer à la discréditer de leur mieux. La police organisait son offensive ; comme à Carcassonne, les racontars et les calomnies circulaient de café en café sur cette énergumène dont Jasmin se contentait de tourner en ridicule les idées humanitaires. Néanmoins la réunion eut lieu. Dans un silence religieux, Flora Tristan commença d'exposer ses idées à une soixantaine d'auditeurs vaguement inquiets de ce qui allait se passer. Soudain « le père » des compagnons annonce l'arrivée du commissaire de police ; celui-ci paraît, ceint de son écharpe, et au nom du roi ordonne à l'assemblée de se dissoudre. Les ouvriers sortirent sans résistance, sauf cinq ou six, moins effrayés à l'idée du commissaire qu'à l'idée de paraître en avoir peur devant l'apôtre.

La police devait forcément l'emporter, mais ce qu'il faut retenir, c'est le déploiement de forces qu'elle avait cru nécessaire : une vingtaine de sergents de ville avaient accompagné le commissaire et, en outre, cinquante soldats, maugréant sous la pluie et ne comprenant rien à cette action comme s'il se fût agi de prévenir une émeute.

Quand l'autorité se fut retirée, quelques ouvriers revinrent (les cordonniers en particulier) et demandèrent la reprise de la séance, mais « le père » s'y opposa, craignant que tant d'émotions ne finissent par être funestes à sa femme, prête à accoucher. Flora Tristan regagna son hôtel à 10 heures du soir ; on l'y regarda d'un

air singulier quand, le lendemain, les bruits les plus ridicules coururent dans la ville. La scène de la veille était contée avec les détails les plus fantaisistes : on parlait d'une bataille entre compagnons des divers « devoirs » que l'apôtre avait voulu réunir, des coups échangés auxquels elle n'avait pu échapper qu'en passant par une fenêtre, de la police appelée en hâte, de blessés, de morts. Les journaux, à leur manière, remirent les choses au point, mais l'impression demeura dans la ville : les ouvriers hésitaient à donner leur signature ; les agents de police réussirent à intimider les « dévoirants », menuisiers et serruriers, dont « la mère » avait la terreur de voir fermer sa maison (1). « ...Ils m'ont fait beaucoup « d'excuses, ont acheté des livres et m'ont fait dire qu'ils allaient « étudier ferme... » Quant aux bourgeois, ils colportaient sur le compte de Flora les légendes les plus exagérées, et « pour donner plus de force à leurs sales calomnies, ils les prêtaient à Liszt... », dans le salon duquel ils se plaisaient à les répéter. Jasmin ne lui rendit pas sa visite.

Ce séjour à Agen s'achevait assez tristement pour l'apôtre minée par la maladie : parmi les ouvriers misérables, dont les salaires quotidiens variaient de 1 franc à 1,50, on ne rencontrait guère d'esprits organisateurs, mais plutôt des âmes timorées incapables de résistance. « ...Ces gens-là décidément se laissent « effrayer. Je crains que cela continue à Bordeaux ! Et Nantes ? « Enfin, il faut constater ce qui est ; c'est là le côté utile, religieux, du mouvement que je fais. »

Quand elle traçait à Agen cette dernière ligne de son journal, Flora Tristan ne désespérait cependant pas : quelques bonnes volontés s'étaient affirmées et surtout deux de ces nouveaux amis

1. *Le Mémorial Agenais* (24 septembre 1844) écrivait : « Qui n'a entendu parler de Mme Flora Tristan que quelques mauvais romans et les malheurs plus ou moins domestiques de sa jeunesse ont rendue quasi célèbre et qui, maintenant, s'en va courant le monde pour la propagation des idées communistes, saint-simoniennes, phalanstériennes, et autres utopies. Eh bien, ce singulier apôtre d'une religion plus singulière encore est débarqué depuis deux jours à Agen où il répand à profusion ses petits prospectus de l'*Union Ouvrière*... Quelque burlesques que soient ces théories, la police devrait nécessairement s'opposer à leur propagation ; aussi nous apprenons avec plaisir que, dimanche soir, une descente a été faite dans une auberge de la rue du Temple, où madame Tristan avait groupé autour d'elle des ouvriers étrangers à la ville au nombre de 37, qui se sont retirés sur l'injonction qui leur en a été faite ».

lui avaient paru comprendre la sainteté du devoir d'amour.

De plus, la poste lui apportait à Agen quelques lettres qui lui procuraient « des heures ineffables », une lettre de sa fille Aline dont elle espérait le développement spirituel, une lettre de sa « fille en l'esprit » Eléonore, plus aimée encore que sa « fille en la chair ». C'étaient là des raisons de se dire heureuse en dépit des déceptions et des fatigues, malgré les infamies des calomniateurs et les exploitations de l'hôtelier. Certes, il n'y avait pas lieu de désespérer, même quand, en causant avec l'un des plus dévoués parmi les ouvriers, elle constatait que ceux-ci se résignaient sans entrevoir l'amélioration possible de leur sort. « ...Tout cela prouve « que je commence une grande tâche, qu'il faut continuer l'édu- « cation politique du peuple... »

CHAPITRE V

LA FIN DU VOYAGE. — BORDEAUX. — MALADIE ET MORT.

Le 26 septembre 1844, Flora Tristan arrivait à Bordeaux, très affaiblie par la maladie qui la torturait depuis plusieurs mois et pour laquelle il lui eût fallu des soins attentifs bien difficiles à observer dans un pareil voyage.

Dans cette ville, où elle avait connu jadis de cruelles angoisses et où elle avait posé quelques jalons il y avait à peine un an, elle ne put poursuivre aucune action. Dès le lendemain de son arrivée, la maladie venait enfin à bout de sa résistance. Il paraît certain que cette sorte de pseudo-choléra qui la tenait presque depuis le début de son voyage n'était autre que la fièvre typhoïde (1). Mais c'est une congestion cérébrale violente qui l'abattit subitement. Les soins du Dr Mabit fils, appelé immédiatement, furent si efficaces que trois jours après, la malade parut hors de danger (2).

Ses facultés intellectuelles demeurèrent intactes pendant les huit premiers jours. Mais la violence du mal augmentant, on désespéra bientôt de sa vie.

1. Cela est explicitement déclaré par une *lettre inédite d'Elisa Lemonnier à Eléonore Blanc*, datée de Bordeaux, 24 novembre 1844. — La maladie et la mort de Flora Tristan furent signalées par la plupart des journaux ; la brusque interruption des *notes pour le Tour de France* rédigées au jour le jour ne permet de préciser ni la date exacte de l'arrivée à Bordeaux, ni les conditions dans lesquelles elle s'y rendait, ni les relations sur qui elle comptait. Eléonore Blanc place cette arrivée au 25 septembre, tandis que tel journal écrit : « Arrivée malade dans cette ville, Mme Flora Tristan s'est alitée le 24 septembre... » (*L'Indépendant* (Montpellier), 21 novembre 1844 ; cf. aussi la *Gazette du Midi* du 18 novembre qui indique la même date). Par Eléonore Blanc présente à son chevet, nous possédons quelques détails sur les derniers instants de lucidité ; mais la fin de la vie nous est mieux connue par les admirables lettres que Charles et Elisa Lemonnier écrivirent à Eléonore Blanc, repartie pour Lyon.

2. *Journal de Toulouse*, 29 septembre 1844.

Informée de sa maladie, raconte Eléonore Blanc, je pus, avec l'aide d'amis bien dévoués, me rendre auprès d'elle, et j'arrivai le 12 octobre à Bordeaux... Je la trouvai dans un état de bien grande faiblesse tant morale que physique ; c'était un anéantissement presque complet ; son corps restait sans mouvement, elle ne prononçait quelques paroles qu'à des intervalles fort éloignés et avec beaucoup de peine. Pendant dix jours, le mal ne semblait ni augmenter ni rien perdre de sa violence. Je ne partageai point la sécurité de ceux qui la voyaient depuis le commencement de sa maladie ; je désespérai aussitôt. Je l'avais vue trois mois auparavant si forte, si active, et en la retrouvant dans cet état de faiblesse, je ne pouvais concevoir aucune espérance. Cet engourdissement moral sous lequel je la voyais plongée m'effrayait plus encore que les violentes douleurs qu'elle endurait. Il me semblait que cette nature si ardente ne pouvait perdre de sa force que lorsque la mort l'envelopperait.

Pendant les deux derniers jours qu'Eléonore Blanc passa près d'elle, Flora l'entretint « de son œuvre, de ses espérances, des joies et des douleurs de sa vie apostolique ».

Je crois bien revenir à la vie, me disait-elle, car je sens mes forces renaître ; mais comme nous ne pouvons jamais prévoir les décrets de la Providence, il se peut que le mal revienne plus fort au premier jour et que j'y succombe. S'il en doit être ainsi, recevez mes dernières paroles et faites que tous ceux qui m'ont aimée sachent bien que moi aussi je les ai aimés immensément, religieusement...

Ce fut une suprême profession de foi, en même temps qu'un testament philosophique. La certitude du salut des peuples et la confiance absolue dans le progrès lui donnaient le courage de quitter le monde, qu'elle savait devoir s'améliorer et où elle était convaincue d'avoir bien œuvré. Peu lui importaient ses affaires personnelles ; sa mission l'occupait seule : « Toute sa vie était dans son œuvre, et son œuvre était toute d'amour pour ses frères, je dirai même pour ses enfants ; car ces grandes et riches natures, qui sentent en elles la puissance de consoler et de soulager des infortunes si grandes et si nombreuses, possèdent cette puissance par l'amour dont elles sont animées, et c'est un amour filial plus encore que fraternel qu'elles inspirent (1). »

Penchée sur son chevet, Eléonore Blanc, qui avait foi dans

1. Eléonore Blanc, *op. cit.*, p. 56.

la mission nécessaire, indispensable de l'apôtre, crut comprendre qu'il fallait qu'une telle femme vécût pour achever l'œuvre. Elle a relaté son espérance en termes simples et profondément touchants.

D'ailleurs une détente s'était produite ; dans les derniers jours d'octobre, les journaux enregistraient cette amélioration : « Après une longue agonie, Mme Flora Tristan a éprouvé un mieux qui paraît se soutenir ; tout fait espérer qu'elle échapera aux graves dangers qu'elle a courus (1) ». L'un d'eux, le 9 novembre, la déclarait « hors de tout péril ».

Le mieux se maintint quelques jours encore et la malade elle-même partagea la confiance de son amie. « Son caractère — écrivait un correspondant de Bordeaux à un journal de Montpellier, — n'a été nullement abattu par cette terrible atteinte, son ardeur est restée la même et elle espère reprendre bientôt l'œuvre de dévouement et de propagande à laquelle elle s'est consacrée (2)... »

C'est sans doute pendant cette période rassurante qu'Eléonore Blanc crut pouvoir regagner Lyon. Elle laissait sa chère malade entre les mains d'amis dévoués, parmi lesquels l'avocat saint-simonien Charles Lemonnier et sa femme Elisa, âmes d'élite dont il faudrait rappeler les hautes manifestations pour comprendre la délicatesse et l'impérissable idéalisme (3). C'est

1. *Le Courrier du Midi* (Montpellier), 2 novembre 1844.

2. L'*Indépendant* (Montpellier), 7 novembre 1844.

3. Ce ne sont pas des inconnus ; il est à peine besoin de rappeler que Charles Lemonnier, ancien professeur de philosophie au collège de Sorèze jusqu'au jour où il crut devoir se consacrer à la religion saint-simonienne, fut ensuite avocat à Bordeaux, puis à Paris. C'est lui qui publia, en 1859, les pages choisies de Saint-Simon (3 volumes). Pénétré de philosophie kantienne et de religion saint-simonienne, il demeura toute sa vie fidèle à un idéal fraternitaire fondé sur la raison la plus élevée ; il fonda en 1867 la « Ligue de la Paix et de la Liberté », et son journal *Les Etats-Unis d'Europe*. — Sa femme Elisa, née Grimailh, avec laquelle il s'était fiancé durant son séjour à Sorèze, fut comme lui préoccupée des mêmes réalisations idéalistes, bien que les idées d'Enfantin l'aient un moment séparée de son mari qui y adhérait. C'est à elle que l'on doit la création à Paris des écoles professionnelles de jeunes filles qui ont longtemps porté son nom. (Cf. *Elisa Lemonnier fondatrice de la Société pour l'enseignement professionnel des femmes*. Paris, 5e édition, 1893. Ce petit livre anonyme est l'œuvre de Charles Lemonnier. Cf. également : Léon de Montluc, *La vie de Charles Lemonnier* (« Les Etats-Unis d'Europe », juillet, octobre 1924 et janvier 1925).

l'œuvre de Flora Tristan et sa lente agonie qui créèrent entre Eléonore Blanc et les Lemonnier une amitié durable dont les débuts sont émouvants à suivre dans les lettres citées ici. On a vu que, un an auparavant, Flora Tristan, pendant son séjour à Bordeaux, n'avait pas approché les Lemonnier. « ...L'an dernier, écrivait Ch. Lemonnier au Père Enfantin, — elle déclara, la pauvre femme, ne pas chercher à me voir parce qu'il n'y avait rien à faire avec les Saint-Simoniens, et, cette année, Dieu nous a choisis, ma femme et moi, pour lui servir de famille et d'amis dans sa longue maladie (1)... »

D'autres amis dévoués remplaçaient également Eléonore Blanc au chevet de la malade. Mais quelques jours après son départ, le mieux semblait ne point devoir persister, sans qu'il y eût pour cela lieu de désespérer (2).

Le 11 novembre, Elisa Lemonnier écrivait son inquiétude croissante en présence de l'« affaissement permanent » de la malade, « son délire continuel, son dévoiement incessant » : le Dr Gintrac, qui l'avant-veille ne jugeait pas l'état inquiétant, avouait sa crainte de ne pouvoir la sauver. Deux autres médecins furent appelés en consultation, approuvèrent le traitement poursuivi, ordonnèrent des vésicatoires et déclarèrent l'état extrêmement grave.

Dans son délire, Flora Tristan était en proie à une agitation extrême et de vigoureux efforts étaient parfois nécessaires pour la retenir alitée. Malgré la peine qu'elle donnait, les personnes qui la soignaient la chérissaient (3). Chacune ne pensait qu'à

1. *Lettre inédite de Charles Lemonnier à Enfantin.* Bordeaux, 19 novembre 1844 (Bibliothèque de l'Arsenal, Fonds Enfantin 7630. Correspondance, t. IV). Cf. *supra*, p. 179.

2. Charles Lemonnier écrit le 8 novembre : « ...Madame Tristan est moins bien depuis quelques jours. Elle vomit beaucoup de bile. M. Gintrac n'est pas alarmé, je l'ai vu hier ; mais il dit qu'il faut aller avec beaucoup de lenteur et de précautions. — Il y a, en définitive, du moins bien, mais sans danger ; dans quelques jours le mieux sans doute reviendra. La maladie est donc bien longue et beaucoup de jours se passeront avant que Mme Flora puisse se mettre en route ».

3. « Votre amie, écrit Elisa Lemonnier, a su s'attirer l'affection de ceux qui l'entourent et la servent ; ce ne sont plus des soins ordinaires qu'elle reçoit, ils partent du cœur. Mlle Alphine pleure à son chevet, non comme une garde-malade, mais comme une sœur... Les deux dames Delbouche sont sur les dents. Mme Tristan est sans force et ne peut se mouvoir. On a pris une garde forte et puissante pour les aider à la remuer, à la tenir propre. Que votre

la soulager ; presque aucune ne l'avait beaucoup connue en bonne santé et ne pouvait se dire parfaitement au courant de ses idées morales et religieuses, que personne ne voulait contrarier. Ainsi s'explique la scène suivante qu'Elisa Lemonnier relate pour Eléonore Blanc :

Mme Tristan a reçu l'extrême-onction. Il y a trois jours, le 11 enfin, M. Lemonnier était près du lit de votre amie, il vit entrer M. Stouvenel, amenant un prêtre. Mon mari manifesta son étonnement. M. Stouvenel affirma à mon mari qu'il connaissait les sentiments *intimes* de Mme Tristan et qu'il était sûr de les satisfaire en lui donnant les derniers secours de la religion catholique. M. Lemonnier voulut résister jusqu'à preuve du contraire. On demanda à Mme Tristan, elle dit une fois : non, et puis : *oui* très nettement. Nous n'avons point connu Mme Tristan en santé comme M. Stouvenel, nous avons dû respecter un désir de cette nature, même se fût-il manifesté pendant le délire, puisqu'un de ceux qui l'a approchée le plus... pendant sa santé, nous affirme que ce sont là les sentiments de Mme Tristan (1)...

Quand on connaît l'esprit profondément tolérant des Lemonnier, on ne peut s'étonner de cet incident, mais on comprend la douloureuse surprise que manifesta Eléonore Blanc en apprenant à quel point avait été méconnue la conviction religieuse anti-catholique de l'agonisante. « ...Nous avons un vif regret, — lui répondit Elisa Lemonnier — que votre présence n'ait point empêché M. Stouvenel de faire un acte si fort en contradiction avec les sentiments intimes de votre amie. La conduite de M. Stouvenel nous a donné dans cette circonstance des craintes et des soupçons (2)... »

cœur sache bien que tous les soins les plus affectueux lui sont prodigués, que tout le monde fait son devoir... » (*Lettre d'Elisa Lemonnier à Eléonore Blanc* du 11 novembre 1844.) « ...Je suis un peu plus tranquille, soyez aussi plus calme et consolez-vous en pensant que Dieu l'a aimée et l'a mise en de bonnes mains après les vôtres. Mon mari, en rentrant hier soir, me disait combien Mlle Alphine était admirable auprès de ce corps malade, qui, par faiblesse et par l'effet de la maladie, exhale des odeurs fétides ; elle la caresse, la cajole, l'embrasse, pour lui faire avaler une cuillerée de potion toutes les heures, avec une tendresse de fille. » (*Lettre du 13 novembre* 1844.)

1. *Lettre inédite d'Elisa Lemonnier* du 14 novembre 1844. — Je n'ai pu identifier Stouvenel ; peut-être est-ce Victor STOUVENEL, lequel avait, peu auparavant, publié une nouvelle traduction de l'*Utopie* de Thomas Morus. (Paris, 1842.) Il souscrivit à l'*Union Ouvrière* (cf. *infra*, p. 443).

2. *Lettre inédite d'Elisa Lemonnier* du 17 novembre 1844.

A vrai dire, Flora Tristan n'eut sans doute pas conscience de cette violence qu'on faisait à ses convictions religieuses : depuis le 9, elle était à peu près sans connaissance, malgré les alternatives de hauts et de bas qui se succédèrent encore quelques jours. L'opium d'une des potions entretenait une torpeur presque constante.

Et pourtant le docteur ne désespère pas tout à fait : telle de ses malades fut jadis plus bas. Le temps se met au sec, le soleil brille, on pense que « cette organisation nerveuse doit subir avec force ces influences (1) ». Le 13 novembre, Elisa Lemonnier la voit moins mal qu'elle ne le craignait.

Je m'attendais à trouver sa figure toute décomposée, portant les signes d'une fin prochaine. Je l'ai trouvée, comme vous l'avez vue, étendue, son teint le même, ses lèvres avaient repris une couleur de rose ; elle était — me dit Mlle Alphine — mieux que le matin, la fièvre semblait moins forte. Son nez était pincé au bord des narines d'une manière fâcheuse, ses yeux à demi fermés ne laissaient voir que le blanc, sa bouche à demi ouverte recevait les liquides que, chaque quart d'heure, on lui introduit avec un soin des plus grands ; ce liquide reste dans sa bouche souvent quelques minutes sans être absorbé par la gorge ; cette torpeur, cette difficulté de faire mouvoir sa mâchoire est moins inquiétante que cela ne le paraît tout d'abord, les médecins l'attribuent à l'opium employé dans l'une des potions qu'on lui administre, cela fait bien mal pourtant de la voir ainsi, elle articule avec beaucoup de difficulté quelques mots de temps à autre. J'ai pressé sa main brûlante. Je l'ai caressée, elle est restée sans me sentir et sans me répondre. — Mlle Alphine pleurait et priait en lui tenant l'autre main ; chaque quart d'heure, montre en main, elle lui fait prendre quelque chose, des fomentations chaque demi-heure sur le ventre et l'estomac ; l'essuyer, la laver, la tenir propre enfin, autant que faire se peut ; quatre vésicatoires : on lui en a levé un nouveau pendant que j'étais là, il avait parfaitement pris. Nous espérons ! Dieu est si grand, si bon, et si puissant (2) !...

Ces soins étaient épuisants pour ceux qui les donnaient ; des amis se relayaient auprès du lit.

Il est venu hier un marchand tailleur nommé Nau, qui paraît être le chef du Cercle de l'Union Ouvrière... ; il paraît lui porter [à Flora Tristan] un grand et vif intérêt. Il devait passer la nuit près d'elle avec la

1. *Lettre déjà citée d'Elisa Lemonnier* du 13 novembre 1844.
2. *Lettre déjà citée* du 14 novembre 1844.

garde qu'ont prise les dames Delbouche, cette garde étant comme tous les gens qui ne font leur service que pour de l'argent moins soigneuse que ceux qui marchent avec les mouvements du cœur. M. Lemonnier veillera ce soir ; il faut à tout prix laisser reposer Mlle Alphine, elle est écrasée...

Elisa Lemonnier traçait ces mots le 14 novembre dans la matinée. En effet, la nuit n'avait pas été particulièrement mauvaise, le mal n'avait pas progressé (1). On pouvait croire à un léger mieux et les Lemonnier reprenaient espoir. Mais soudain, à 11 heures, on vint les prévenir que « tout était au plus mal ». Ils la trouvèrent ne donnant plus aucun signe de connaissance, respirant avec peine, ses bras retombant inertes hors du lit, sa faiblesse augmentant d'instant en instant.

...Il est midi et l'espoir nous est enlevé ! Mme Flora respire encore, elle est calme et sans souffrance apparente sur son lit de douleur, mais combien d'heures, combien de minutes lui restent-elles ? Dieu le sait (2) !...

Ce jour fut le dernier. Vers deux heures, le médecin avertit ses amis qu'elle n'avait plus que quelques heures à vivre. Dès lors ils passèrent la journée dans les larmes, la dévouée demoiselle Alphine continuant jusqu'au bout au milieu de ses lamentations peut-être un peu exaltées.

...J'ai passé près de votre Florita sa dernière journée, je l'ai vue calme et belle dans son agonie sans souffrance, posée sur ses deux oreillers, les bras étendus, un ami tenant chacune de ses mains ; depuis trois jours elle n'avait presque plus le sentiment de sa vie, et par conséquent de ses souffrances (3).

Elle alla de la sorte jusqu'à la fin de ce jeudi 14 novembre 1844. Dans la soirée, vers 8 h. 1/2, elle gémit et sanglota pendant une demi-heure, puis le calme revint, sa respiration se fit de plus en plus lente ; à 10 heures moins le quart, « sans douleur ni souffrance », elle cessa (4). Il convient de laisser le récit de cette heure suprême à Charles Lemonnier :

1. « Les selles s'étaient ralenties, la nature purulente qu'elles avaient montrée depuis quelques jours avait disparu... » (*Lettre inédite de Charles Lemonnier* ; date du timbre postal : 23 novembre 1844.)

2. *Lettre inédite de Charles Lemonnier à Eléonore Blanc,* 14 novembre 1844.

3. *Lettre inédite d'Elisa Lemonnier,* 17 novembre 1844.

4. *Lettre inédite de Charles Lemonnier du* 23 *novembre* 1844 (date du timbre postal).

Madame et amie,

Hier à 10 h. 1/4 du soir, la vie future a commencé pour Mme Tristan. Sa fin a été calme, sereine et douce ! Elle est morte entourée d'amis, entre Mlle Alphine, qui l'aime et la pleure comme on pleure une mère, et moi.

Elle n'a souffert qu'une petite demi-heure. Ce matin je viens de la voir, son beau visage est calme et impassible, ses longues paupières abaissées, ses joues affaissées, ses sourcils noirs lui donnent un air sévère mais grandiose. Nous préparons ses funérailles, elles seront simples, mais les ouvriers en masse, je l'espère, y assisteront. M. Stouvenel et M. Nau se sont chargés de ce soin. Je vous donnerai demain ou après-demain d'autres détails (1).

On a coupé sa belle chevelure, elle est confiée à Mlle Alphine, qui en fera l'usage que vous lui indiquerez.

J'écris à M. Laure.

Adieu, madame et amie. Consolons-nous en songeant à la grande œuvre sociale dont nous sommes à différents titres les ouvriers. Consolons-nous dans l'amour de Dieu et de l'humanité ! Aimons-nous les uns les autres, unissons-nous les uns aux autres.

Mme Lemonnier, qui a passé la plus grande partie de la journée d'hier au chevet de la mourante, est trop souffrante pour vous écrire, elle vous embrasse bien tendrement.

Tout à vous,

Ch. Lemonnier.

1. « ...Vous avez soif de connaître tous les derniers instants de celle que vous portez si chèrement dans votre cœur. Aimez-la bien pour tout le bien qu'elle vous a fait, pour tout celui qu'elle vous eût fait et pour tout le bonheur qu'elle voulait donner à ces ouvriers devenus ses enfants. Aimez-la, aimez son œuvre et soyez courageuse et forte comme votre lettre de ce matin nous le fait espérer, répétez encore aujourd'hui avec nous, que *Dieu est grand, bon et juste,* que l'épreuve ne doit point nous abattre, mais nous rendre forts et courageux. Aimez-nous, ma chère Madame Blanc, et pensez qu'à Bordeaux une de vos plus grandes affections a été rompue par la volonté toute-puissante de Dieu, et qu'à Bordeaux aussi cette volonté vous a créé deux amis dévoués, que votre nom est aussi dans la bouche de ces excellents ouvriers...

Nous sommes heureux de l'amitié que vous nous promettez. C'est si bon d'agrandir le cercle de ses affections et de sentir un cœur comme le vôtre à l'unisson avec les élans des nôtres. Comme vous, chère amie, nous avons eu de rudes épreuves morales, le sentiment religieux nouveau nous en fait sortir toujours victorieux et meilleurs ; comme vous nous avons souvent remercié Dieu de nous avoir placé dans la cohorte qui l'entoure, nous avons senti, avec reconnaissance que nous étions des élus, que nos joies ne pouvaient être les joies du vulgaire, pas plus que nos devoirs les leurs. *(Lettre déjà citée du 17 novembre 1844.)*

Les détails annoncés, Charles et Elisa Lemonnier les écrivirent, en effet, dans plusieurs lettres affectueuses dont il vient d'être cité des extraits. Se rapprochant ainsi le plus possible de la tendre Eléonore Blanc, ils avaient conscience d'agir conformément aux inclinations de la morte en fortifiant les liens fraternels qui les unissaient.

*
* *

Attentifs à rendre hommage à l'apôtre et pour garder son souvenir, Charles Lemonnier fit prendre un moulage de ses traits (1). La fidèle Alphine coupa des cheveux destinés à Aline Tristan et à Eléonore Blanc.

Pour régler les frais de maladie, assez élevés, on hésitait à s'adresser au vieux cousin de Flora Tristan, M. de Goyenèche, mais par une lettre de Paris, Charles Lemonnier apprit qu'elle laissait de quoi payer les frais et les dettes (2) ; cela éviterait de recourir à une souscription des ouvriers, qu'on aurait pu dire exploités par la famille. Mais on décida néanmoins d'ouvrir une souscription pour la reproduction du plâtre et pour élever un monument. « ...Il faut qu'elle vive dans le souvenir des ouvriers, il faut qu'elle devienne une *sainte* et que sa tombe soit l'objet d'un pieux pèlerinage sur le tour de France (3)... » déclarait Charles Lemonnier.

Dans un testament daté de 1840, Flora Tristan avait émis le vœu que son corps servît à la science et fût disséqué, puis jeté à la fosse commune. Mais ses amis estimèrent que c'était là un désir déjà vieux, « émané bien plus d'une pensée philo-

1. « ...pour que plus tard si des amis en veulent faire tirer des bustes, cela se puisse ; un artiste distingué de la ville en a tiré un portrait qui ne rendra peut-être pas l'expression si vive et si puissante de votre amie, mais qui pourra aider à la reproduire fidèlement si l'on a d'autres portraits d'elle. Je crois qu'en tout ceci on a dû remplir les désirs de son cœur... » (*Lettre du* 17 *novembre* 1844, déjà citée.) Je n'ai pu retrouver trace de ce moulage. Mais des reproductions en plâtre en furent faites, ainsi que le prouve une lettre du Dr Evrat à Eléonore Blanc : « ...J'ai reçu le plâtre que vous avez mis tant d'obligeance à me faire parvenir... » (*Lettre du* 8 *avril* 1845 ; — inédite.)

2. Ce mot était de Mme Roland (très vraisemblablement : Pauline Roland). — *Lettre de Ch. Lemonnier du* 23 *novembre* 1844 (déjà citée).

3. *Lettre du* 23 *novembre* (déjà citée).

sophique que religieuse », et que l'apôtre était « en progrès sur elle-même » quand elle leur avait exprimé le « désir d'avoir de la pompe à ses obsèques ». Eléonore Blanc, qui avait rappelé le testament de 1840, se rendit à ces raisons (1).

1. L'échange de lettres à ce sujet est postérieur aux obsèques. Les extraits suivants doivent être retenus. Ils montrent, d'une part, l'esprit qui présida aux dispositions adoptées ; d'autre part, ils permettent de juger l'estime en laquelle des esprits d'élite tenaient Eléonore Blanc et à quel point ils la considéraient comme devant continuer l'œuvre entreprise. Enfin leur conception de cette œuvre est d'un intérêt réel : « Ne penseriez-vous pas comme nous que son contact avec les ouvriers dans son tour de France avait dû lui faire comprendre combien cette race vierge, jeune et poétique, a besoin de culte, et d'un culte qui saisisse le cœur et les sens. Dieu n'a point voulu que Florita mourût à Paris, ne serait-ce point pour que sa volonté de 1840 ne fût point exécutée ! Son corps disséqué, jeté dans la fosse commune, n'eût point dressé un autel sur lequel l'ouvrier peut aller en pèlerinage apprendre à aimer, à se dévouer pour des frères et des sœurs ! Son œuvre ne va-t-elle pas grandir sur sa tombe ? Espérons tout.

Je crois, M. Lemonnier et M. Maigrot sont de mon avis, que la souscription ne serait point fructueuse si on la représentait comme devant servir à exhumer le corps de leur Bienfaitrice. La pensée que vous aviez, chère Eléonore, est, nous le croyons au moins, irréalisable. *Madame Tristan est morte d'une fièvre typhoïde*, son corps doit être aujourd'hui dans un état de putréfaction, qui rendrait l'opération des plus dangereuses, et probablement fort chère, si elle pouvait se réaliser. L'emplacement où elle est est le terrain commun qui se bouleverse tous les cinq ans. Lorsqu'on aura acheté un emplacement il faudra l'y transporter, et faire élever une pyramide avec l'inscription qui est sur la croix, ou une autre si l'on en trouve une qui exprime mieux le fait accompli. L'ouvrier qui l'a moulée, en venant recevoir le prix de son salaire, nous a demandé qui était cette dame ? On lui avait dit que *c'était la mère de tous les compagnons*. Vous voyez déjà comme le mythe se forme. Il doit grandir dans le temps comme son œuvre et aider encore à son développement. C'est ainsi qu'elle vivra parmi ses enfants ; les compagnons, il faut l'espérer, se recommanderont le pèlerinage au tombeau de leur mère.

La souscription qui s'ouvre nous semble destinée aussi à donner la mesure de ce qui pourra être fait. Car il faut *faire*, Madame Tristan a prêché, il faut que sa parole ne soit point une semence stérile, il faut qu'elle porte des fruits. La Société de l'Union me semble plus progressive et plus prête à l'œuvre pacifique que toute autre. Ce sera sur elle, je crois, qu'il faudra beaucoup agir, ce sera là qu'il faudra recueillir les apôtres pour parcourir plus tard la France. Nous pensons qu'on ne peut arriver d'un seul jet au but que Madame Tristan indique. Elle a bien fait de frapper par un tableau des plus brillants. Il faut le laisser ainsi, mais il faut bien se dire toutes les difficultés qui l'environnent et combien il est peu réalisable pour le moment. Il faut, nous le pensons du moins, chercher si l'on ne pourrait pas, en diminuant l'œuvre, la rendre plus praticable pour l'époque. Que n'êtes-vous ici, ma chère Eléonore, pour élabo-

Les obsèques ne manquèrent pas de grandeur (1). Le 16 novembre au matin, le convoi partit à 10 heures de la maison mortuaire pour le cimetière des Chartreux. Il se composait de quelques littérateurs, de plusieurs avocats et de beau-

rer en commun les nombreux projets qui nous assaillent. Il semble que cette vie qui s'est échappée dans nos bras est aussi passée en nous.

Dites-nous, ma chère amie, ce que vous faites avec les amis de Madame Tristan, que comptez-vous faire avec les ouvriers qui se sont rapprochés de vous et d'elle ? En faisant la souscription, ne croiriez-vous pas bien de jeter tout d'abord la pensée de ramasser par une souscription annuelle, et que les statuts de la société indiqueraient, des sommes dont l'emploi serait déterminé plus tard suivant les besoins des localités. D'après ce que vous nous avez dit de l'état intellectuel des ouvriers de Lyon, il semblerait nécessaire de trouver un moyen pour apporter l'enseignement, qui élève et grandit l'homme et la femme, aux plus récalcitrants. Ne seriez-vous pas en position de faire quelque chose aussi pour les femmes ? il ne faut point les oublier. Ne pourrait-on pas les lier entre elles, presque comme le sont les compagnons, donnant toutes les semaines une petite, bien petite part de leur travail, pour recevoir plus tard une éducation qui leur serait en tout et toujours profitable, qui les rendrait plus dignes d'appartenir aux ouvriers qui se développent rapidement maintenant ? On arriverait par là à leur faire comprendre notre dignité, notre puissance sur le monde. Vous pourriez les réunir comme le font maintenant les congrégations religieuses, par dizaines ; il y a un chef de dizaine qui perçoit la rétribution de sa dizaine, qui elle-même en rend compte à la dizaine supérieure dont elle fait partie, ainsi de suite à l'infini. La difficulté pour toutes ces choses, c'est d'inspirer la confiance, de savoir encore comment, et si une association comme celles qui existent ou que vous créeriez pourrait posséder un capital. Mon mari se préoccupe beaucoup de cela, parce que c'est la base d'une organisation quelconque. Il a demandé à M. Maigrot les statuts de sa société pour voir s'il y aurait moyen de pouvoir faire posséder un capital.

M. Maigrot a reçu votre lettre, il est venu ce matin pour en parler à Charles ; il a senti comme je vous le disais plus haut que la communication du paragraphe de votre lettre concernant les dispositions de 1840 de Madame Flora Tristan pourrait faire un fâcheux effet ; il attendra de vous une seconde lettre pour savoir si vous persistez à ce que cela leur soit montré, il en sera fait suivant votre désir. (*Lettre d'Elisa Lemonnier du* 24 *novembre* 1844 (inédite).

1. « Le seize novembre mil huit cent quarante quatre ont été célébrées les obsèques religieuses de Flora Tristan, âgée de trente-neuf ans, native... fille... épouse de Chazal, décédée l'avant-veille, rue Saint-Pierre, n° 12, munie du sacrement de l'extrême-onction. Pauly, vic. » — (Diocèse de Bordeaux. Eglise Saint-Pierre, de Bordeaux. Registre des Sépultures de 1841-1853.) Nul autre document n'indique que les obsèques de Flora Tristan aient été religieuses ; même les lettres de Ch. et d'Elisa Lemonnier n'en disent rien.

coup d'ouvriers appartenant à diverses professions (1). Les coins du poêle étaient tenus par quatre ouvriers : menuisier, tailleur, ferblantier et serrurier. Des ouvriers aussi, qui se relayaient « avec un pieux empressement », transportèrent à bras le corps de leur amie. Ils n'avaient pas voulu « laisser ce soin à des mains mercenaires, des larmes étaient dans tous les yeux... » Trois discours furent prononcés, par un tailleur, un avocat et un menuisier, qui, tous, en termes assez divers, rendirent hommage à l'énergie, à l'intelligente charité de l'apôtre, dont fut rappelée l'origine et retracée la carrière courte et douloureuse (2). Le discours lu par le menuisier Maigrot était l'œuvre de Charles Lemonnier (3). »

La plupart des journaux, dans les villes où elle avait passé, relatèrent cette mort, et plusieurs, qui souvent avait témoigné quelque malveillance, reconnurent l'incontestable mérite. La presse parisienne relata la fin de « cette femme courageuse qui a bravé les préjugés et l'égoïsme de notre époque et qui est morte à une si noble tâche (4) ».

Dans *La Démocratie Pacifique*, Victor Considérant écrivit un article plein de cœur, sur cette « victime d'une conviction sainte... qui se jetait en avant, suivant sa propre expression, en *vedette perdue* de l'armée sociale, pour reconnaître et éclairer le terrain ! Ce dévouement hardi et puissant, cette noble témérité, ce rude apostolat terminé par une mort de martyre étaient une anomalie étrange dans un siècle égoïste, qui ne comprend pas les ardeurs d'une foi généreuse, et qui n'y répond trop souvent que par l'ironie ou l'outrage (5) ».

1. *Journal de Béziers*, 22 novembre 1844 ; — *La Vérité* (Montpellier), 24 novembre 1844 ; — *Indicateur Bordelais*, 17 novembre 1844, reproduit par Eléonore Blanc qui publie aussi l'article du *Mémorial Bordelais* (19 novembre 1844).

2. Deux de ces discours sont reproduits par Eléonore Blanc, *op. cit.*, p. 72 et 75.

3. « ...M. Lemonnier avait le projet de parler sur la tombe de cette amie, mais un de ses confrères lui ayant témoigné le désir de faire un petit discours, Charles a pensé bien faire que de lui céder la place, pour que les ouvriers qui devaient avoir place la première ne fussent point effacés. Il a fait un petit discours qui a été lu par le jeune Maigrot comme venant de lui... » (*Lettre d'Elisa Lemonnier du 17 novembre* 1844 (déjà citée).

4. *La Réforme*, 19 novembre 1844 ; — Cf. aussi *la Presse*, 20 novembre 1844, etc...

5. *La Démocratie Pacifique*, 18 novembre 1844 (reproduit par El. Blanc, *op. cit.*, p. 82).

Quelques jours après l'inhumation, un comité ouvrier constitué à Bordeaux adressa à tous les sociétaires de l'*Union*, par les soins du menuisier Maigrot, une circulaire qui leur faisait part de la mort avec quelques détails. « Plus que jamais, y était-il dit, les ouvriers doivent s'unir sur son tombeau pour cimenter cette union. Voici ce que nous proposons : 1° établir une souscription volontaire... au nom des ouvriers, et qui aura pour but de faire couler sur la matrice que nous avons déjà fait établir le buste de celle que nous regrettons, à un assez grand nombre d'exemplaires pour que, dans chaque société, où fut comprise sa généreuse pensée, cette image précieuse soit un témoignage éternel de reconnaissance ; 2° acheter dans le cimetière de la Chartreuse, à Bordeaux, un terrain sur lequel on élèvera un monument, au nom des ouvriers qui témoignèrent de la sympathie et du dévouement pour ce beau projet réalisable (1). »

Maigrot écrivit à divers souscripteurs de l'*Union Ouvrière* : George Sand, Marie Dorval, Virginie Ancelot, Lamartine, Béranger, V. Hugo, de Beaumont, Blanqui, Emile Souvestre, Louis Blanc, etc... Eugène Sue répondit le premier. Sa lettre est pleine d'affection pour la *vaillante femme* (comme il l'appelle). Il félicite M. Maigrot des paroles chaleureuses prononcées sur la tombe... « Son offrande, dit-il, a été envoyée à *La Démocratie pacifique* qui a aussi ouvert une souscription (2)... »

Vraisemblablement les deux souscriptions s'unifièrent quand, en 1845, Charles Lemonnier vint habiter Paris. En effet, le comité siégeant à Paris, dans les bureaux de *La Démocratie Pacifique* est, à cette date, présidé par Charles Lemonnier. Parmi ses membres figurent des ouvriers. En poursuivant son dessein, le comité estimait qu'il s'agissait « de payer la dette du cœur à une femme qui avait consacré sa vie à la défense des opprimés, au triomphe de l'affranchissement du peuple (3)... » A cette femme « morte dans la constance de son dévouement à la cause du bien et du vrai, dans sa lutte incessante contre le mensonge

1. El. Blanc, *op. cit.*, p. 79. — Aucun document ne révèle que les amis venus aux obsèques aient organisé la souscription avant de se séparer, comme on l'écrivit plus tard. Cf. Firmin Maillard, *La légende de la femme émancipée*, p. 140. (Paris, s.d., in-24, Librairie illustrée.)

2. *Lettre d'Elisa Lemonnier du* 15 *décembre* 1844 (inédite).

3. *Introduction à la souscription.* Cf. Bibliothèque nationale Ln 27 19.808.

et l'exploitation », on devait « une gratitude sérieuse et sincère » pour sa mission péniblement accomplie (1).

Le poète ouvrier-horloger Louis Festeau, auquel on doit plusieurs volumes, principalement de chansons politiques, humanitaires et républicaines, composa sur l'air d'*Aristippe* de Kreutzer sept couplets non dépourvus de talent, dont le

1. Parmi les personnes sollicitées, George Sand montre combien peu le projet la séduisait dans la lettre qu'elle écrivit en janvier 1845 à Edouard de Pompéry (*Correspondance*, II, 331). Toute cette lettre est à lire, si l'on veut savoir l'opinion de George Sand sur les fouriéristes et l'utopisme de *la Démocratie Pacifique*. Elle y parle de Flora en termes peu aimables et de la jeune Aline en un touchant langage. « Madame Roland — [sans nul doute Pauline Roland] — s'en occupe et l'a placée chez madame Bascans, rue de Chaillot, nº 70. C'est la pension d'où ma fille est sortie. Pension excellente et dirigée par un ménage tout à fait respectable et intelligent. Madame Roland m'a amené cette jeune fille, dont je ne sais pas le vrai nom, mais qui est la fille de Flora et qui paraît aussi tendre et aussi bonne que sa mère était impérieuse et colère. Cette enfant a l'air d'un ange ; sa tristesse, son deuil et ses beaux yeux, son isolement, son air modeste et affectueux m'ont été au cœur. Sa mère l'aimait-elle ? Pourquoi étaient-elles ainsi séparées ? Quel apostolat peut donc faire oublier et envoyer si loin, dans un magasin de modes, un être si charmant et si adorable ? j'aimerais bien mieux que nous lui fassions un sort que d'élever un monument à sa mère, qui ne m'a jamais été sympathique malgré son courage et sa conviction. Il y avait trop de vanité chez elle. Quand les gens sont morts, on se prosterne ; c'est bien de respecter le mystère de la mort ; mais pourquoi mentir ? moi je ne saurais. — J'ai un conseil à vous donner, mon cher Pompéry, c'est de devenir amoureux de cette jeune fille (ce ne sera pas difficile) et de l'épouser. Cela sera une belle et bonne action, cela vaudra mieux que d'être amoureux de Fourier. Vous êtes un digne homme, vous la rendrez heureuse. Et il est impossible que vous ne le soyez pas, à cause de cela d'abord, ensuite parce qu'il est impossible qu'avec une pareille figure elle ne soit pas un être adorable. Le bon Dieu serait un menteur, s'il en était autrement. Allons ! partez pour la rue de Chaillot et invitez-moi bientôt à vos noces... » — Sur la pension Bascans qui fut célèbre et où la fille de Marceline Desbordes-Valmore fut sous-maîtresse, cf. G. D'HEYLLI, *La fille de George Sand* (Paris, 1900), p. 22. — D'autres projets de mariage n'aboutirent pas (Cf. *Lettres* d'Hortense ALLART DE MERITENS *à Sainte-Beuve*, pp. 165, 262). Aline épousa peu après un chroniqueur du National, Clovis Gauguin (marin et breton, tout comme Chabrié) ; Elisa Lemonnier, qui la vit en 1846, eut l'impression qu'elle était heureuse et plus belle que jamais (lettre inédite du 7 juillet 1846) ; elle eut une fille et un fils, Paul Gauguin. Peut-être cet artiste, plein d'originalité et de grand talent, doit-il quelque chose à son hérédité. On ne saurait mentionner ici sans digression les nombreux articles et les importantes études qui ont été consacrées à Gauguin. Mais il faut signaler la publication de ses *lettres à Daniel de Monfreid* qui sont d'un grand intérêt psychologique. L'introduction à ce

refrain : « Flora Tristan vous demande un tombeau », sept fois répété, semble un appel éloquent et plein d'une forte harmonie, qui retentit à travers la France (1).

Les quatre derniers vers de cette poésie servirent d'épigraphe aux feuilles de souscriptions pour le monument funéraire. Les ouvriers de toute la France apportèrent leur obole à cette souscription sans distinction de sociétés. Maigrot avait tout naturellement sollicité les membres de la société ouvrière l'*Union* ; mais il écrivit aussi à Agricol Perdiguier « pour que celui-ci adressât, sous forme de circulaire, une invitation de souscrire, à toutes les sociétés du « devoir » dont il fait partie. M. Maigrot a craint en se présentant seul aux ouvriers du devoir d'être repoussé comme faisant partie d'une autre société. Il faut autant que possible s'adresser à tous, et leur faire bien comprendre que le titre que Mme Tristan a donné à son petit

petit volume révèle d'utiles détails, mais contient quelques erreurs relativement à Flora Tristan. Il aimait rappeler « l'individualité supérieure » de sa grand'mère, dont il se réclamait : « Proudhon disait qu'elle avait du génie, affirmait-il, si l'on en croit M. Charles Morice (*Paul Gauguin*, Mercure de France, octobre 1903, p. 100). Et il ajoutait qu'il se fiait à Proudhon. Ce jugement du grand révolutionnaire est peu en accord avec son misogynisme habituel. Je ne sais s'il a quelque part écrit semblable chose, mais, dans sa lettre, citée plus haut, adressée à M. Maurice le 27 juillet 1844, il range Flora Tristan au nombre des « fous » qui prêchent leurs évangiles divers. Avant de mourir aux Antilles en 1903, Gauguin avait essayé du retour à la nature, au communisme sauvage ; les traits que nous avons de lui dénotent quelque folie (Cf. *Revue universelle Larousse*, 1903, p. 536, article de Marius-Ary-Leblond).

Le fils de Flora Tristan, Ernest, nous est moins connu que sa sœur. On se rappelle qu'il avait été confié quelque temps aux soins de son père, avant le crime de 1838 et avait habité avec sa grand'mère maternelle. Flora ne se désintéressa pas de lui et voulut lui attirer l'attention et lui procurer l'appui de son oncle Antoine Chazal, le peintre professeur du Museum (lettre inédite à Antoine Chazal du 12 janvier 1841). Il ne semble pas qu'il y ait eu beaucoup d'intimité entre lui et sa sœur ; une lettre d'Elisa Lemonnier peut même faire supposer qu'Aline dut avoir avec lui quelques discussions d'intérêts (lettre inédite du 24 novembre 1844). Ernest se fit marin et ne laissa pas de descendants connus.

1. Louis Festeau (1798-1869), auteur de : *les Ephémères* (1834) ; *Chansons et musique* (1838) ; — *les Egrillardes* (1842) ; *les Roturiers* (1859) ; *Chansons nouvelles* (1848), qui contient la pièce intitulée *Flora Tristan*. L'air d'*Aristippe*, célèbre à cette époque, fut popularisé par la chanson de Béranger, *Mon tombeau*. composé sur ce même morceau de Kreutzer.

livre n'est pas plus en faveur de la société des Compagnons de l'Union qu'en faveur de toute autre Société, qu'elle s'adressait à tous (1)... »

La souscription se couvrait assez lentement de signatures ; on comptait beaucoup sur Lyon où Flora avait rencontré tant de sympathie et où Eléonore Blanc déployait toute l'activité possible. Les Lemonnier envoyaient à celle-ci des encouragements et des conseils, définissant et précisant comment pouvait être reprise l'œuvre commencée.

Tandis que, de la sorte, disciples et amis s'efforçaient de faire durer l'action de Flora Tristan et que des ouvriers contribuaient à « immortaliser le nom et la mémoire du plus vertueux champion de leur cause », un autre ami, l'ex-abbé Constant, dont la doctrine, l'œuvre, la personnalité et les aventures peuvent longuement retenir l'attention, publiait le livre posthume : *l'Emancipation de la femme ou testament de la paria* (2). Cet ouvrage qui exprime assez bien les idées féministes que Flora exposa dans le reste de son œuvre, est écrit dans un style où l'on retrouve moins souvent sa manière que celle de son éditeur. Quelques pages biographiques, à la fin du volume, ne manquent pas d'intérêt. Flora Tristan, avant de quitter Paris, avait remis à Alphonse Constant ses notes sur l'*Emancipation de la Femme*, ouvrage auquel elle travaillait depuis longtemps. Chargé de mettre au net cette liasse de papiers presque indéchiffrables, il s'acquitta de ce travail, puis remit le paquet aux messageries pour Lyon en demandant la suite. Il attendait encore, quand il apprit la mort de son amie.

Le monument, terminé le 21 octobre 1848, fut érigé à Bordeaux sur la nouvelle tombe : « ...Il représente une colonne brisée à moitié de sa hauteur, entourée d'une guirlande de chêne tenue par une main, comme symbole de la force des classes laborieuses (3). Au piédestal de la colonne sont gravées sur

1. *Lettre d'Elisa Lemonnier du 15 décembre* 1844 (inédite).

2. « Ouvrage posthume de Mme Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant. Paris, 1846. » Rappelons pour mémoire que toute une catégorie d'ouvrages d'A. CONSTANT (surtout des livres de kabbale et de magie) sont signés du pseudonyme ELIPHAS-LEVI. — Sur cet ouvrage posthume, voir *infra*, 3e partie, p. 414.

3. Compte rendu par PAULIN CAPERON de l'Inauguration du monument élevé à Bordeaux à la mémoire de Flora Tristan par les travailleurs. (Brochure,

des tables de marbre blanc, en lettres d'or, les inscriptions suivantes :

A LA MÉMOIRE
DE MADAME FLORA TRISTAN
Auteur de l'Union Ouvrière
Les Travailleurs reconnaissants.

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

SOLIDARITÉ

FLORA TRISTAN
Née à Paris le 7 *avril* 1803,
Morte à Bordeaux le 14 *novembre* 1844
SOLIDARITÉ.

L'inauguration eut lieu le dimanche 22 octobre 1848 (1).

Dès 11 heures du matin, convoqués par quelques affiches seulement, les ouvriers des diverses corporations se réunissaient sur l'esplanade des quinconces, et de là, à midi, le cortège se dirigeait vers le cimetière de la Chartreuse. C'était un spectacle vraiment imposant : tous les assistants, au nombre de 12 à 1.500, marchaient en bon ordre dans le plus profond silence, tête nue, à la suite d'un drapeau tricolore, voilé d'un crêpe, couronné d'immortelles, et sur lequel étaient écrits ces mots : « *Association, droit au travail.*

Bientôt le cortège, traversant les plus beaux quartiers, se trouva grossi par la foule et par de nombreux adhérents. Au cimetière, autour de la tombe, il y avait sept à huit mille personnes réunies.

C'était l'époque heureuse et grosse d'espérances qui suit immédiatement une révolution. La République proclamée pour

Bordeaux, 1849). — La tombe dont je donne ici la reproduction photographique est très facile à retrouver ; elle est placée tout contre le mur extérieur du cimetière, 8e série, n° 205.

1. La date de la réinhumation nous est donnée par le registre du Cimetière de la Chartreuse.

la deuxième fois remplissait d'enthousiasme les travailleurs qui lui donnaient leur foi ; mais déjà naissaient les déceptions.



De nombreux discours sentimentaux, humanitaires, que les journaux jugèrent violents (1), redirent les vertus de l'apôtre, la grandeur de sa tâche, la misère des prolétaires, l'éternelle duperie des gouvernants.

Ce fut donc l'occasion d'une manifestation politique ; mais, avec une sincérité touchante, ce fut surtout l'hommage reconnaissant de pauvres gens à celle qui leur avait donné son amour.

1. *Courrier de la Gironde*, 23 octobre 1848.

Réunis autour d'un souvenir, ils déclaraient leur ferme résolution d'achever l'œuvre commencée et de réaliser l'*Union Ouvrière* :

Soyez unis ! Soyez unis !
Oui, nous nous unirons ! pour préserver nos filles
De vendre leur honneur pour apaiser leur faim,
Pour qu'un rayon d'espoir brille sur nos familles,
Pour que nos vieillards aient du pain !

Oui, nous nous unirons ! pour qu'à notre milice
Chacun de nous apporte un cœur noble et vaillant,
Pour que l'on nous accorde, au nom de la justice,
Le droit de vivre en travaillant.

Oui, nous nous unirons ! afin que la misère
Ecarte de nos fronts sa couronne de pleurs,
Afin que si nos bras fertilisent la terre,
Nous puissions y cueillir des fleurs !

Oui, nous nous unirons, mais non pas pour maudire...
La clémence est si douce au cœur de l'ouvrier...
Non, non, nous ne voulons ni brûler ni détruire,
Mais nous voulons édifier (1) !!

. . . .

Ces vers lus sur la tombe, en ce dimanche d'automne, en évoquant la « Sainte » disparue, appelaient l'avenir en formation et voulaient attester que le monde ouvrier comprenait l'œuvre de l'apôtre.

1. *Discours* en vers du tonnelier Vigier. Cf. *Compte rendu*, etc... op. cit.

TROISIÈME PARTIE

LE SOCIALISME DE FLORA TRISTAN

Le jour où le Sénat français a commencé de discuter la question du suffrage féminin, l'un des orateurs, voulant montrer que les plus nobles campagnes du XIXe siècle avaient eu des femmes à leur tête, rendait à Flora Tristan un hommage juste et inattendu : si Mme de Staël sut combattre la tyrannie, si Mme Beecher-Stowe discrédita l'esclavage, si Daniel Stern agit pour le suffrage universel, Flora Tristan, elle, eut l'idée de réunir en un groupement puissant les prolétaires du monde entier ; elle est la véritable initiatrice de l'Internationale ouvrière (1).

Ceci est connu, mais trop souvent oublié ; et il peut paraître assez piquant qu'un honorable membre d'une assemblée peu subversive ait voulu donner à une femme comme titre de gloire cet état d'apôtre socialiste. Les développements qu'on vient de lire ont sans doute déterminé, délimité ce socialisme auquel un autre nom conviendrait si l'on voulait réserver le mot socialisme pour désigner la doctrine qui considère un seul programme comme essentiel : la nationalisation, la socialisation de la propriété. Il faut renoncer à cette classification restrictive et qui exclurait des rangs socialistes la majorité des précurseurs, des « inventeurs » du socialisme. Admettons parmi ceux-ci tous les théoriciens et réalisateurs qui, au XIXe siècle, ont souhaité que l'évolution ou la révolution sociale s'accomplissent dans le sens démocratique (2)

Flora Tristan, dès lors, ne saurait être exceptée, et l'on peut même lui donner un premier rang si l'on considère son initiative. Qu'y

1. Discours de M. Louis MARTIN, sénateur, dans la discussion relative à l'élection et l'éligibilité des femmes, au cours de la séance du 7 novembre 1922, au Sénat. (*Journal officiel* du 8 novembre 1922. Débats parlementaires, nº 103, page 1297, colonne 2.)

2. Cpr avec la définition donnée par Pierre LEROUX : « Le socialisme, c'est ce qui nie l'autorité dans le sens d'obéissance, ce qui admet l'organisation dans le sens de *Liberté, Egalité, Fraternité*. Voilà ce que c'est que le Socialisme et, en ce sens, il est adéquat à la République et au mot républicain. » (*Discussion de la loi contre la Presse*. — La Phalange, 1849, 2e semestre, tome X, p. 152.)

eut-il d'original, de spontané, d'intuitif dans son action ? quelles influences subissait-elle ? quelles notions avait-elle acquises ? quelle idée se faisait-elle du monde, des hommes, et, en particulier, des problèmes sociaux ? Autant de questions que sa biographie a déjà permis de résoudre, tout au moins en partie, mais dont la solution doit être encore recherchée dans ses œuvres.

Essayons de mener à bien cette recherche.

CHAPITRE PREMIER

Les influences

I

Il est difficile d'affirmer avec certitude que Flora Tristan eut une culture étendue. Malgré les fantaisies de son humeur primesautière, elle fut probablement capable d'attention et même de lecture studieuse. Elle insiste sur la nécessité de relire plusieurs fois les livres essentiels pour les connaître à fond, « absolument comme les juifs connaissent leur Bible, et les catholiques leurs livres de messe (1)... »

Les deux principaux personnages de son roman *Méphis*, auxquels elle a prêté certains de ses caractères, s'élèvent par l'étude ; du jour où ils comprennent la nécessité de cultiver leur esprit, ils travaillent avec une sorte de joyeux acharnement qui est tout à fait conforme à ce que nous savons d'elle. En 1844, quand elle entreprend l'éducation de sa jeune disciple Eléonore Blanc, elle établit pour celle-ci une liste de lectures à faire, toute une méthode à suivre qui peut indiquer comment elle avait elle-même procédé ; toutefois, ceci peut n'être que « littérature ».

De même, on ne saurait affirmer que Flora Tristan avait lu tous les ouvrages dont elle se plaît à extraire une phrase pour la placer en épigraphe en tête de chaque chapitre dans *Méphis* et dans les *Promenades dans Londres*. Cela forme une extraordinaire réunion d'esprits les plus disparates : saint Matthieu, O'Connell voisinent avec le baron d'Haussez ou Parent-Duchâtelet ; Victor Hugo, Rousseau, Milton avec La Mennais, J.-B. Say, Swedenborg, Voltaire, Mme de Staël ou Lamartine... Il ne faut

1. « En France, on procède avec tant de légèreté qu'on entend des gens vous dire : — « J'ai parcouru ce livre, *je le connais*. » — C'est cette outrecuidance ridicule qui fait que les Français *savent tout et ne connaissent rien...* » (*Union ouvrière*, 2e édit. Conseils aux Ouvriers, p. 111.)

cependant pas voir là simple étalage de lecture abondante, ou désir de se conformer à cette mode alors assez courante des épigraphes ; en réalité, Flora Tristan avait certainement lu ou feuilleté beaucoup d'auteurs.

On voudrait savoir où et quand elle a pu acquérir une instruction et une culture qui l'égalent sur ce point à l'élite des écrivains de son temps. Elle a plus qu'une teinture légère de littérature et d'histoire ; les jugements qu'elle porte sur une époque, sur un écrivain dénotent une connaissance assez étendue qui lui permet des rapprochements, des comparaisons, des coups d'œil synthétiques vraiment intelligents et souvent originaux. Sans doute peut-on retrouver dans sa pensée des tendances déjà rencontrées chez tels écrivains ou philosophes qui firent école ; mais il faut alors conclure qu'elle ne s'est jamais inspirée d'un seul : de ces influences combinées s'est dégagée une personnalité très distincte.

Ici doivent être évitées les conclusions hâtives. On a, par exemple, trop répété que Flora Tristan fut saint-simonienne ou fouriériste ; procédé de classement commode pour des critiques qui n'avaient d'ailleurs lu ni Fourier ni les saint-simoniens. Elle avait étudié ces auteurs — ce qui ne veut pas dire qu'elle les connût intégralement — mais cela ressort plutôt de l'impression générale que dégage son œuvre que de déclarations ou témoignages précis. Toutefois, il n'y a pas une filiation certaine entre les idées de ses prédécesseurs et les siennes, mais bien plutôt cette concomitance d'évolution qui est observable à toutes les époques et qui est une des explications de la mode. C'est toute une étude historique et sociologique de son temps qu'il faudrait entreprendre pour expliquer la formation mentale de l'apôtre, ou plus exactement de tous ses contemporains et qui compléterait l'étude biographique. Quelles que soient les différences spécifiques qui existent entre eux et qui les font réagir avec une diversité infinie, ils ont subi certaines influences d'une manière presque uniforme ou équivalente. L'atmosphère générale qu'ils ont contribué à créer a façonné certaines conceptions communes qui font supposer entre eux des parentés intellectuelles. Il était aussi impossible à Cabet, Enfantin, Considérant, Louis Blanc, Flora Tristan, préoccupés de questions sociales, de ne pas poser, par exemple, le problème de l'« organisation du travail », qu'il eût été impossible à un littérateur contemporain de Boileau de ne

pas prendre parti dans la « querelle des anciens et des modernes », ou à un philosophe du XVIII[e] siècle de considérer avec indifférence le rôle de la Providence dans les harmonies de la nature. Flora Tristan fut donc de son temps en proposant des solutions à la manière des autres prophètes socialistes qui avaient sensiblement la même formation qu'elle.

Au lieu de rechercher ce qu'elle put recevoir de chacun d'eux, ce qui d'ailleurs expose à des suppositions fallacieuses, nous verrons, à propos de tel ou tel objet, les conceptions qu'elle en retient et si celles-ci nous rappellent les conceptions d'autres penseurs.

Néanmoins, il est une influence, une triple influence, que l'on peut retrouver sans hésitation dans toute la pensée directrice de son œuvre : c'est l'influence des réformateurs britanniques. Elle est presque avouée par Flora Tristan et d'ailleurs assez sensible.

II

L'Angleterre (1), on l'a vu, est, au moment où Flora Tristan poursuit son apostolat, l'objet d'études très diverses. Il semble que sa victoire de 1815 lui procure une estime admirative et que, simultanément, les vaincus français soient heureux de découvrir ses tares profondes. Un simple coup d'œil sur les journaux du temps montre à quel point la politique et les mœurs britanniques occupent le public.

Ce n'est pas la première fois que les Français se montrent curieux de l'étranger ; ils en furent même épris parfois, mais il ne s'agit point ici de sympathie. Depuis Gœthe et Mme de Staël, bien des cœurs ont battu pour l'Allemagne romantique dont, malgré des alternatives de haine et d'enthousiasme, ils ont ressenti profondément la poésie et accueilli la pensée. D'Angleterre n'arrive point le même souffle, ou du moins ce n'est pas vers l'Angleterre littéraire et philosophique que se tournent le plus généralement les esprits. Certes, Walter Scott et Byron ont une vogue considérable et l'anglomanie qui sévit alors donne aux esprits frivoles un goût général pour les choses d'outre-Manche, mais ce n'est point là qu'il faut chercher l'influence sociale ou sociologique de l'Angleterre. Et cette influence sociale ou sociologique est pourtant celle qui va marquer profondément.

Il ne s'agit pas de littérature, mais de considérations bien plus réalistes qui retiennent l'attention du public épris d'économie politique. Et d'ailleurs c'est de tradition : on s'intéresse à Stuart Mill et à Cobden comme, dès le XVIIIe siècle, on s'est intéressé à Hume, à Malthus, à Smith ; n'oublions pas que Bentham a été populaire en France avant de l'être dans sa patrie. Comment ne prêterait-on pas une oreille attentive aux théories qui s'échafaudent au milieu de ce monde britannique où se joue le plus angois-

1. On ne saurait donner ici une bibliographie, même sommaire, relative à l'objet de ce chapitre. Signalons dans l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine* de Ch. SEIGNOBOS (Paris, A. Colin, 1897 — 5e édition : 1907.) les chapitres II à IV sur l'Angleterre, et le récent ouvrage d'Elie HALÉVY, *Histoire du peuple anglais au XIXe siècle*, en particulier le tome III : *De la crise du reform bill à l'avènement de sir Robert Peel* (Paris, Hachette, 1923).

sant des drames, le drame de la misère ? Ce drame ne préoccupe-t-il pas toutes les sociétés modernes et n'est-il pas plus terrible en Angleterre que partout ? Chaque jour, une statistique apporte un renseignement nouveau ; on peut ouvrir les journaux au hasard : c'est une fois la disette inquiétante consécutive au déficit d'une récolte (1), une autre fois la liste des crimes et délits commis en une année (2) et leur progression de 1806 à 1826 (3). Spectacle effrayant, en vérité, et qui n'est pas sans analogie avec celui que peut considérer en France un observateur attentif : ne voit-on pas, en 1840, un statisticien rapprocher entre elles les sommes que les Français et les Anglais peuvent dépenser quotidiennement et démontrer que leurs conditions de vie respectives se valent à peu de choses près (4). On conçoit que la question économique et la question sociale passent donc au premier plan dans l'attention des Français dirigée sur cette Angleterre dont la politique ne cesse de s'affirmer rivale de la leur. La fermentation sociale qui se produit en Angleterre est la conséquence des idées françaises importées depuis un demi-siècle et auxquelles la révolution de 1830 vient de donner corps (5).

1. Cf. par exemple « Le Globe », 3 mars 1830.

2. Cf. par exemple, « Revue des Deux-Mondes », 1844, p. 1057. Etude de Léon Faucher sur l'Angleterre.

3. Cf. « Le Globe », 13 octobre 1827.

4. Cf. « Revue démocratique », 1840, p. 77. — M. de Morogues a prouvé avec 20 autres statisticiens que 29.500.000 Français sur 33 millions n'ont à dépenser par jour :

7.500.000	que fr.	25 c.
7.500.000	—	33 c.
7.500.000	—	41 c.
3.000.000	—	55 c.
4.000.000	—	75 c.

Dans l'Angleterre proprement dite, 12.500.000 hab. sur 16 millions n'ont à dépenser par jour :

5.000.000	que fr.	34 c.
3.000.000	—	45 c.
2.000.000	—	68 c.
1.500.000	—	87 c.
1.000.000		1,37

5. Quelques écrivains français s'en rendent compte : « L'Angleterre est le seul pays de l'Europe que les pas victorieux de nos soldats n'aient point foulé, et l'Angleterre, cependant, est de tous les pays de l'Europe celui où les idées françaises se sont le plus acclimatées » (Hip. Dussard, *Quelques mots*

La misère britannique n'a pas pour seul effet d'intéresser les économistes ; elle suscite un réformateur, Robert Owen, presque en même temps qu'elle exaspère les prolétaires au point que la révolte éclate : le mouvement chartiste. Signe des temps peut-être, d'un temps plus qu'aucun autre abondant en prophètes. Et précisément un prophète se lève outre-Manche, non pas en Angleterre, mais contre l'Angleterre, dans l'Irlande toute voisine : O'Connell, dont le monde entier entend la parole galvanisante, dont les journaux français citent quotidiennement les discours ou commentent les moindres gestes, portant sa popularité chez nous à un point excessif qui surprend les Anglais (1). Balzac n'écrit-il pas, en 1844, que cet homme n'a d'égal depuis cinquante ans que Napoléon ou Cuvier et qu'il ambitionne sa gloire (2) ? Or, que fait O'Connell ? Il combat pour tout un parti,

sur les partis en Angleterre. Revue du Progrès, 1er octobre 1839, p. 241. Bibl. Nationale Lc2 2.852). Cet article contient un bon résumé du mouvement chartiste depuis 1830.

1. Mrs Trollope qui visita la France en 1835 est très étonnée de la faveur immense dont jouit cet O'Connell qu'en bonne tory elle méprise profondément. A La Mennais qui lui parle de la vénération dont l'agitateur irlandais est l'objet en Angleterre, elle répond avec colère que l'Angleterre est toujours gouvernée par le roi et les lords. Elle-même, qui remarque une renaissance catholique en France, craindrait, si O'Connell venait au pouvoir, une Saint-Barthélemy anglaise. (Mrs Francis TROLLOPE, *Paris and the Parisians in* 1835 (Paris, 1836). — M. Jacques Boulenger a publié en 1911 une édition abrégée de ce livre charmant, enrichie de très nombreuses illustrations d'après des documents de l'époque. Malgré la très notable différence entre Flora Tristan et Mrs Trollope, il est intéressant de rapprocher les jugements que chacune d'elles porte vers la même époque sur la patrie de l'autre. Toutefois il faut retenir que la voyageuse anglaise poursuit ses investigations dans des milieux bien moins variés que la Française. — (Cf. *Paris romantique, voyage en France de Mrs Trollope (avril-juin* 1835*)*, traduit et publié par J. Boulenger dans la collection des Mémoires et Souvenirs dirigée par F. Funck-Brentano (Fayard, éditeurs).

2. « En somme, voici le jeu que je joue : quatre hommes auront eu, en ce demi-siècle, une influence immense : Napoléon, Cuvier, O'Connell ; je voudrais être le quatrième. Le premier a vécu du sang de l'Europe ; il s'est inoculé des armées ; le second a épousé le globe ; le troisième s'est incarné un peuple ; moi, j'aurai porté une société entière dans ma tête. Autant vivre ainsi que de dire tous les soirs : « Pique ! atout ! cœur !... » ou chercher pourquoi madame une telle a fait telle ou telle chose ? » BALZAC, *Correspondance* 1819-1850, Paris, 1876, p. 382. (*Lettre à Mme Hanska* du 5 février 1844.) — Les magazines et publications populaires répandent dans tous les milieux la réputation du grand Irlandais ; cf., par exemple, dans le *Musée des Familles* de novembre 1838, p. 66, l'article d'Adélaïde MONTGOLFIER avec portrait.

il est l'âme d'un peuple, le serviteur d'une masse humaine.

Flora Tristan observe cette suite de faits avec passion. Elle sait que la misère est le lot des travailleurs prolétaires ; il faut étudier les remèdes proposés par le réformateur anglais que Fourier a trop vite fait de qualifier charlatan (1), il faut montrer aux ouvriers quelle puissance ils peuvent eux-mêmes déployer s'ils savent organiser leur révolte, et, s'il leur faut un serviteur, un représentant, un prophète, elle sait qu'elle peut assumer ce rôle, être, elle aussi, l'âme d'un parti, le défenseur d'une classe.

Voilà bien qui se dégage de sa biographie et même de ses écrits : sa vocation nettement influencée, sinon inspirée, par les événements d'outre-Manche. Est-ce à dire que Flora Tristan ait trouvé là-bas des modèles qu'elle s'efforce de copier ? Certainement non, mais elle y voit des exemples de ce qui peut se faire quand on veut agir et qu'on a la foi.

Robert Owen, Fourier, Saint-Simon ont tous les trois démontré que « le travail par association est le seul qui puisse garantir « les hommes de l'oppression et de la famine (2) ». Mais Fourier et Saint-Simon ont étudié le tissu même de la société, disséqué l'organisation sociale, pénétré les lois de l'univers, tandis qu'Owen ne s'est point attardé à pareil labeur : il lui a suffi d'être « un « homme dont le cœur est aimant, l'esprit juste et observateur. « Il s'est instruit dans les manufactures, où pendant trente ans « il a eu un nombre considérable d'ouvriers sous ses ordres, et « où il a étudié toutes les misères des pauvres... Il convie aux « associations l'immense population des prolétaires de l'Europe » et leur montre les avantages de cet unique remède.

Laissons de côté l'histoire d'Owen, sa courageuse édification de New-Lanark, son ingénieuse expérience de New-Harmony, laissons même de côté sa doctrine, puisque Flora Tristan ne songe nullement à la faire sienne (3) : ce que nous retenons, ou plutôt

1. Cf. Fourier : *Pièges et charlatanisme des deux sectes : Saint-Simon et Owen, qui promettent l'association et le progrès.* — Paris, 1831, in-8°-viii, 72 p. (Bibl. Nationale, 8° Ld 190 221.)

2. *Promenades dans Londres*, op. cit. p. 356.

3. « ...Je déclare que je ne suis ni saint-simonienne, ni fouriériste, ni owenienne... » *Promenades dans Londres*, p. 355. — Pour l'histoire d'Owen, sa formation pratique et intellectuelle, son système, ses expériences et ses leçons, cf. l'admirable petit livre d'Edouard Dolleans, *Robert Owen* (1771-1858). — (Paris, 1905, Société nouvelle de librairie et d'édition, n° 28 et 29 de la « Bibliothèque socialiste », en un vol. in-16). — Ce travail a été com-

ce que Flora Tristan retient, c'est qu'il a suffi à Owen d'avoir le cœur aimant, l'esprit juste et observateur ; et ce sont là qualités dont elle se sait douée. Comme lui, elle peut trouver le remède au mal social.

Gardons-nous de croire pourtant qu'elle n'ait pas examiné les idées d'Owen dans le détail. Elle les évoque parfois ou en emprunte quelqu'une sans d'ailleurs se l'approprier (1). Incidemment, elle expose même l'œuvre accomplie par lui et la défend ; comment n'approuverait-elle pas cet expérimentateur social qui s'efforce de façonner des hommes complets, capables de travailler de leurs mains, sans que pour cela ait été négligé leur esprit ? Cependant elle n'admire pas l'œuvre intégralement ; dans la très soigneuse présentation qu'elle en donne, les critiques accompagnent les éloges : « Préoccupé de l'immense influence qu'exer- « cent sur nous les circonstances extérieures, Owen ne tient « presque aucun compte de l'organisation ; ...l'homme d'Owen « est une statue de main d'homme ; ...Owen ne s'occupe pas « assez des besoins animiques (2) »... Mais, cette réserve importante faite, elle constate le noble effort de cet esprit à la fois très élevé et très pratique. Les hommes doivent avoir les uns pour les autres bienveillance et affection ; travailler ensemble dans des conditions convenables, après qu'ils ont été élevés dans cet esprit, leur permettra d'être heureux. Ils ne naissent ni bons, ni mauvais, l'éducation et le milieu les font bons ou mauvais. Partant de ces principes, Owen convie à s'associer les innombrables prolétaires d'Europe, car « il lui est démontré qu'une asso- « ciation d'ouvriers usant des moyens perfectionnés, travaillant « et vivant en commun, pourrait toujours établir les objets de « sa fabrication à un prix plus bas que ne serait capable de le « faire le capitaliste avec le secours des malheureux qu'il exploite ; « il lui est également prouvé que cette association obtiendrait « plus de crédit que le manufacturier, et qu'enfin par le résultat

plété dans une nouvelle édition parue en 1907 avec une préface d'Emile Faguet, (Alcan, éd.) ; l'auteur a notamment annexé une traduction du *Catéchisme du nouveau monde moral* et une *bibliographie de l'Owenisme*.

1. Cf., par exemple, *Union Ouvrière*, op. cit., p. 101 (à propos de l'éducation des enfants) ; — *id.*, *ibid.*, p. 31 et ss., note à propos des résultats des expériences à New-Harmony.

2. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 357. Tout le chapitre XIX, intitulé *Owen*, constitue un remarquable exposé.

« de ses travaux il serait toujours abondamment pourvu à tous « les besoins de ladite association, à l'éducation des enfants et « aussi aux jouissances intellectuelles (1) ». Owen ne s'est pas contenté d'affirmer ses convictions, résultat de ses expériences, il s'est efforcé d'en démontrer le bon fondement ; il a cru trouver le salut des masses prolétariennes, aussi malheureuses en Angleterre qu'en France.

Le mal social n'est-il pas le même dans tous les grands pays ? Partout « la classe la plus nombreuse et la plus utile » n'est-elle pas digne de la même attention ? Ne faut-il pas partout l'organiser et lui révéler sa puissance latente ? En Angleterre, un frémissement vient d'agiter ces masses prolétariennes ; qu'est-ce donc que ce mouvement chartiste qui semble annoncer les temps nouveaux, cette « association la plus formidable qui se soit encore « formée dans les trois royaumes (2) » ?

C'est toute une histoire dramatique et pleine d'enseignements. M. Edouard Dolléans l'a contée en deux beaux volumes auxquels nous ne saurions rien ajouter d'essentiel (3). Rappelons, d'après lui, l'origine du mouvement, origine qui en explique le nom : « La Charte du Peuple qui a donné son nom au mouvement chartiste est un projet de loi adressé le 8 mai 1838 aux associations ouvrières et aux associations radicales par la « Working Men's Association » de Londres. Ce projet de loi formulait six revendications : 1° l'Annualité du Parlement ; 2° le Suffrage universel ; 3° l'Egalité des districts électoraux ; 4° l'Abolition du cens d'éligibilité ; 5° le Vote au scrutin secret ; 6° l'Indemnité parlementaire. Il était précédé d'un Appel aux réformateurs de Grande-Bretagne et d'Irlande. Cet appel rappelait le Bill déposé, en 1780, à la Chambre des Lords par le duc de Richmond et les démarches du comité de Westminster qui avait préconisé les six revendications formulées dans la pétition de la « Working Men's Association... »

1. *Promenades dans Londres*, p. 366. — A la suite de ce bref résumé, Flora Tristan donne de copieux extraits du rapport que rédigea le comité chargé d'examiner les propositions d'Owen relatives à l'organisation d'une association d'après ses principes.

2. *Promenades dans Londres*, p. 60. — Les Chartistes, p. 57 à 79. — Ce chapitre particulièrement vivant fut jugé excellent par la *Revue du Progrès* (1er octobre 1840).

3. Edouard Dolléans, *Le Chartisme*, 1830-1848. Paris, A. Floury, 1912, 2 vol. in-8°. — Ce livre fait appel au témoignage de Flora Tristan et cite un extrait du chapitre qu'elle consacra au Chartisme.

Cette Charte du Peuple n'a, semble-t-il, rien de subversif ; elle n'exige aucun sacrifice et ne promulgue aucune confiscation ; démocratique et égalitaire, elle tendait à obtenir l'égalité sociale et l'appel qui la précède est signé par des artisans et des ouvriers. La « Working Men's Association », qui avait les mêmes tendances, avait, dès sa fondation, en 1836, décidé de ne faire appel qu'aux seules forces de la classe ouvrière, tout en acceptant de collaborer avec tous les démocrates bourgeois serviteurs de cette classe ouvrière. Et, de fait, ce mouvement d'union des classes laborieuses si caractéristique, si clairement annonciateur de l'Association Internationale des Travailleurs, n'eût pas donné naissance à ce que fut le chartisme sans l'intervention des trois personnalités William Lovett, Bronterre O'Brien et Benbow, dont la première seulement appartient à la classe ouvrière ; et Lovett était un disciple — dissident il est vrai — de l'autoritaire et antidémocrate Owen.

Le Chartisme, en somme, devient un des mouvements les plus nettement socialistes. Sa tendance initiale au réformisme fait très vite place à la tendance révolutionnaire ; un sentiment de révolte l'anime de plus en plus. Il y a dans les appels à la violence que lancent les chartistes un ton que les Français de cette époque connaissent bien ; et certaines des devises écrites sur les étendards des meetings chartistes, leur « il vaut mieux mourir par l'épée que par la faim », évoquent assez le cri farouche des insurrections lyonnaises : « vivre en travaillant ou mourir en combattant ».

Flora Tristan estimait leurs revendications conformes aux sentiments de justice universelle ; elle devait forcément souhaiter les voir, ces chartistes, que « les whigs avec leur fatuité ordinaire » traitaient d'impudents, tandis que les torys « les dépeignaient comme d'atroces scélérats », et que les radicaux « en parlaient comme étant les sauveurs de la patrie »...Elle a conté en détail sa visite à leur assemblée, où elle admira le bon ordre dans les délibérations « et augura favorablement des talents, de la sincé- « rité et du dévouement des chefs que Dieu a suscités à ce peuple ». Elle entendit le brillant O'Connor, le sage O'Brien, le fougueux Dr Taylor, d'autres encore qui la laissèrent « très édifiée, très « satisfaite ». Cette réunion mystérieuse, dans l'arrière-boutique d'un pauvre cabaret dans une sale petite rue, avait une certaine allure de conspiration, qui, peut-être, flattait son esprit romanesque, mais surtout ce mystère même rappelait les premières initiations

de la primitive Eglise : ç'avait été « aussi dans des cryptes, dans « les caves et les cavernes que les premiers apôtres réunissaient « les chrétiens et leurs paroles étaient plus puissantes que la « force des Césars... »

Aujourd'hui le peuple des travailleurs vient lentement à une religion qui sera universelle ; la misère même les unit, tous d'une même classe, et, dans leur malheur commun, la voix du prophète parlant aux plus infortunés annonce les temps meilleurs. Que leur dit-elle ? Elle leur prêche l'union ; elle leur affirme que, si leurs querelles intestines prennent fin, ils auront une force invincible. C'est exactement ce que répète O'Connell, non plus à une classe sociale, mais à un peuple : « Irlandais, vous avez traversé une longue période d'oppression et plus d'une fois vous avez été les auteurs de vos maux. Il vous importe de vous réconcilier comme des frères. Laissez donc là vos querelles civiles et religieuses : étouffez dans un oubli commun vos animosités anciennes et nouvelles. Voici le moment de vous unir et d'avoir la conscience de vos forces. N'avons-nous pas une pensée commune, des intérêts communs, c'est-à-dire la paix, le bonheur et la liberté de la nation (1) ?... » En vérité, ce langage nous est connu : qu'on supprime le premier et le dernier mot de cette exhortation, on aura le résumé des paroles que Flora Tristan adresse aux ouvriers quand elle leur annonce les temps nouveaux.

Mais ce n'est plus seulement d'un prophète que la classe ouvrière a besoin, c'est d'un représentant ; un représentant officiel, chargé des intérêts ouvriers, qui puisse, à notre époque où l'autorité législative est la seule admissible, faire introduire dans les codes les dispositions intangibles qui mettront les ouvriers à l'abri des atteintes patronales. L'idée est clairement exprimée dans l'*Union ouvrière* ; les conditions dans lesquelles pourra exister cette représentation sont précisées : il faut choisir un défenseur intelligent, dévoué au peuple, possédant à peu près toutes les vertus et toutes les qualités ; et comme, ainsi doué, il lui serait facile d'occuper une situation élevée et bien rétribuée, il faut lui assurer un traitement princier (2).

1. Proclamation d'O'Connell en 1832 (cité par la « Revue Indépendante », 25 mai 1847, p. 295).
2. Cf. l'*Union Ouvrière*, p. 29 et 43.

Peut-être jugera-t-on impossible de trouver ce représentant parfait, et plus encore difficile de représenter ainsi les intérêts, les désirs, l'âme d'une masse distincte, d'une classe sociale. C'est ici que l'exemple d'O'Connell fournit un précédent typique (1).

O'Connell, en effet, s'est montré le défenseur de l'Irlande qui lui a assuré par cotisations volontaires une fortune colossale. L'association des Irlandais unis, devenue l'association générale de l'Irlande, exerce le pouvoir; elle est, selon le mot de M. de Beaumont, un gouvernement dans le gouvernement. Les cotisants paient ce qu'ils peuvent, même depuis un sou. « L'Irlande est encore le seul pays qui ait su comprendre que le peuple, s'il veut sortir de l'esclavage, doit commencer par former une vaste union », dit avec admiration Flora Tristan. L'Union irlandaise a son défenseur comme au Parlement français l'Union royaliste a les siens : de même l'Union ouvrière devra demain, dans ce même Parlement, avoir son représentant. Il n'est peut-être pas utile de donner à celui-ci les deux millions que reçoit annuellement O'Connell, mais quelques centaines de mille francs, cinq cent mille peut-être, devront récompenser son effort. Peu importe si on l'accuse comme O'Connell de faire métier et marchandise de son dévouement au peuple ; certes, c'est l'argument que l'on fait le plus utilement valoir pour discréditer un homme qui vit de grosses sommes prélevées sur de modestes cotisations. L'aristocratie ne veut pas que la classe prolétaire s'unisse et devienne une force ; il faut que le mandataire de l'Union ouvrière, indifférent à une réputation de « charlatan en dévouement », puisse, dès son début, imposer par une publicité énorme la justice de la cause, la justesse des arguments (2). Collaborations rétribuées, voyages de propagande en France, impressions d'écrits, dessins,

1. O'Connell a été l'objet de nombreuses études en français. Signalons l'article de Pascal Duprat : *David O'Connell, sa vie et ses travaux*, parce qu'il est presque contemporain de Flora Tristan et que, cependant, en reflétant les opinions qu'elle avait certainement connues, il montre le déclin du grand agitateur, entre son emprisonnement (1844) et sa mort (1847). — « Revue Indépendante », 25 mai 1847, p. 290. (Bibl. Nationale Z. 59.018.)

2. Flora Tristan n'eut pas le temps de voir la décadence d'O'Connell. Quand l'Irlande eut obtenu le bill d'émancipation qui lui laissait la liberté religieuse, il ne renonça pas à d'autres conquêtes, mais alors il ne voulut pas suivre les jeunes militants qui jugeaient insuffisante l'agitation légale, seule préconisée par lui et désiraient employer la force. Sa popularité décrut, sa voix ne trouva plus d'échos, mais il n'en continua pas moins à se laisser

gravures, tenue de maison, réceptions, tout cela coûtera beaucoup et rien n'est à négliger. Peut-être un comité central accorderait-il au besoin les sommes que « le défenseur » demanderait, mais la faculté d'en refuser l'octroi diminuerait par là même la responsabilité de cet homme qui doit avant tout être responsable.

*
* *

La lecture de l'*Union ouvrière* peut seule montrer avec précision comment Flora Tristan conçoit en définitive ce représentant rétribué de la classe ouvrière et l'union ouvrière elle-même.

Consciente ou non, la triple leçon que l'apôtre reçoit de l'évolution sociale britannique l'a conduite à dégager l'idée de classe et l'idée de responsabilité.

On pourrait remarquer quelque naïveté dans ces découvertes et dans le fait de les prendre pour des découvertes. Certes, la formation même des Etats à travers l'histoire n'est que l'évolution continuée d'un mouvement grégaire presque instinctif : les hommes se sont aperçus très vite de la nécessité de s'unir pour avoir la force, et quand ils ont compris qu'un chef devait diriger leurs efforts, ils ont été bien près de comprendre la responsabilité, qui est le plus noble attribut de la souveraineté. Qu'on le veuille ou non, c'est une formation d'ordre politique qui s'élabore ainsi. Il y a toutefois une originalité dans ce nouveau mouvement. Cette fois, la collectivité envisagée n'est point fonction d'un territoire, elle ne l'est pas non plus d'une religion. Mais précisément le lien qui va unir ses membres est, si l'on peut ainsi dire, d'ordre aussi objectif que celui qui rassemble les habitants d'un même sol et aussi subjectif que celui qui rapproche les adeptes d'une même secte. Leur raison de se grouper est un état de fait : travailleurs, les prolétaires ont leur misère commune et leur nécessité de peiner sans délai sous la menace de mourir de faim ; et voici qu'entrevoyant le remède à leurs maux, ils sont désormais unis par cette croyance partagée : de l'association viendra le salut qu'ils peuvent eux-mêmes s'accorder sans secours étranger. Une foi nouvelle les anime.

rétribuer par ses malheureux compatriotes. Selon l'expression de Pascal Duprat (*op. cit.*), « il n'avait pas cessé de percevoir la rente annuelle que l'Irlande prélevait sur sa faim », quand, heureusement pour sa réputation, il mourut en se rendant à Rome.

Qu'un porte-parole autorisé vienne alors dans les assemblées politiques, à la fois transmettre leurs messages, leurs réclamations et prendre les initiatives que sa compétence pourra lui dicter, imposer à ses auditeurs. « Par le fait seul que la classe ouvrière « a *élu* et *payé* un défenseur, elle fait connaître à tous qu'elle est « *constituée en corps* et que le corps est assez puissant, assez riche, « pour investir un homme honorable de *son mandat* (1) ».

C'est, en effet, la classe ouvrière qui va choisir ce mandataire, à la différence de l'exemple irlandais. O'Connell a offert ses services à l'Irlande ; tandis que l'Union ouvrière fera un appel au pays, choisira son défenseur, fixera le montant de ses honoraires.

En lisant cet exposé, les adversaires de Flora Tristan — ou du moins ceux qui, sans être ses adversaires, considéraient ses idées avec plus de curiosité ou plus de scepticisme que de sympathie — allaient naturellement penser qu'elle revendiquait pour elle-même ce poste de confiance, ce mandat de défenseur. Elle a répondu de la façon la plus simple que cette supposition était sans fondement, puisque les femmes n'étant pas admises au Parlement, il fallait confier seulement à un homme l'honneur de cette représentation (2).

D'ailleurs, il ne semble pas que cette fonction fût exactement de même nature que l'apostolat qu'elle poursuivait. Retenons-le : dans l'action entreprise par elle, il ne s'agit pas encore d'un mandat délivré par les hommes, mais d'une mission reçue du ciel. Flora Tristan, on l'a vu, se juge prédestinée, ce qui est habituel aux apôtres, en particulier à cette époque. Et sa mission nous est connue. Cette mission pourtant, même désintéressée, pourrait être poursuivie aux frais de la classe ouvrière, de l'*Union ouvrière*, et en ceci l'exemple d'O'Connell peut être rappelé. Mais comme il est très certain que l'admission des femmes parmi les représentants du pays ne lui paraît pas prochaine, Flora Tristan est assurément de bonne foi quand elle se demande, non sans perplexité, qui pourra remplir le mandat de défenseur.

Un coup d'œil sur les amis du peuple et sur la condition sociale de ce peuple lui-même nous permettra de connaître maintenant les raisons de cette perplexité.

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 42.
2. Cpr avec l'accusation qu'elle eut à subir de Ferrand, prétendant qu'elle avait voulu se servir de la classe ouvrière comme d'un marchepied. Cf. *supra*, 2e partie, chap. II (p. 161).

CHAPITRE II

Apotres et Chefs d'école français.

L'époque est abondante en gens de cœur, ingénieux et désintéressés, qui dirigent leurs efforts vers l'émancipation et le bonheur du peuple. Toutefois, Flora Tristan est loin d'accorder à tous un égal crédit. On a vu plus haut l'accueil que Cabet, Enfantin, Considérant, d'autres encore, avaient fait à ses idées. Elle semble n'avoir pas voulu, dans ses jugements sur eux, tenir compte de cet accueil ; elle les juge d'après leurs écrits et leurs desseins.

Ce qui compte avant tout, ce qui fera l'objet de la mission qui échoit au « défenseur », se ramène à deux points sur lesquels il « se bornera à attirer l'attention générale : Pour *tout individu*, « LE DROIT AU TRAVAIL ; et, *en vue du bien-être de tous et de toutes*, L'ORGANISATION DU TRAVAIL (1)... »

Plusieurs esprits d'avant-garde ont compris l'importance de ces deux points ; elle en considère quelques-uns avec sympathie :

Gustave de Beaumont « a fait preuve d'un grand amour « pour la classe pauvre », reconnu la cause du mal auquel il veut appliquer le seul remède possible : « qu'on accorde au « pauvre le droit au travail ou à la charité, et enfin qu'on songe « à organiser le travail ». Droit au travail, organisation du travail : voilà bien toute une philosophie et toute une politique sociale et qui est précisément celle que Flora Tristan préconise (2).

De plus, Gustave de Beaumont, député, auteur d'un important ouvrage sur l'Irlande, sait ce qu'on peut attendre d'une

1. *Union Ouvrière*, op. cit. p. 30.
2. G. de Beaumont, bien que très attaché à la cause des pauvres gens, n'avait pas toujours été partisan de l'organisation du travail. Cf. notamment sur ce point « Revue du Progrès », 1er janvier 1841, p. 478.

action au sein du Parlement, et connaît l'action d'O'Connell (1). Toutefois il n'approuvait pas exactement l'opinion de Flora Tristan à propos du défenseur. « Les meilleurs avocats de cette noble cause seront ceux qui la défendront gratuitement », écrit-il (2) ; si O'Connell reçoit une « rente nationale », c'est comme récompense d'avoir servi l'Irlande, plus encore que comme encouragement à la servir encore.

En 1843, Gustave de Beaumont venait de publier son *Irlande sociale, politique et religieuse*, couronnée par l'Académie, ainsi que son livre précédent : *Marie ou l'esclavage aux Etats-Unis*. Les idées qu'il exprimait dans ces deux ouvrages accusaient ce libéralisme honnête dont il avait donné des preuves (3). Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, il pouvait sembler tout désigné pour le rôle social dont le voulait pourvoir sa correspondante, l'étude qu'il avait été chargé de faire avec de Tocqueville sur le système pénitentiaire aux Etats-Unis en faisait encore preuve.

Flora Tristan fut le voir le 5 avril 1843, « par une pluie battante », et, après l'avoir attendu chez son portier pendant une heure, elle reçut de lui un bon accueil : « Il a parfaitement compris, approuvé, loué. Il m'a donné trente francs(4)... » Néanmoins, tout en l'encourageant et en jugeant louables non seulement le but à atteindre, mais encore le moyen de réalisation par l'effort uni des ouvriers, G. de Beaumont ne pensait pas pouvoir prendre une part active à l'œuvre, étant absorbé par d'autres travaux et convaincu d'ailleurs que les idées de l'*Union Ouvrière* devaient être encore discutées (5). Il faut retenir que sa démophilie est fondée sur la charité chrétienne.

Il ne fut jamais un chef de parti, ni un chef d'école. Peut-être Louis Blanc l'étant en quelque manière avait-il une moindre aptitude à devenir le mandataire de la classe ouvrière. En 1843, il ne réclamait pas positivement ce droit au travail pour

1. Cf. G. de Beaumont, *L'Irlande sociale, politique et religieuse*. Paris, C. Gosselin, 1839, 2 vol. in-8°. (Bibl. Nationale, No 39.)
2. *Union Ouvrière*, p. xiii.
3. Gustave de Beaumont de la Bonninière (1802-1866) avait été procureur du roi et destitué pour refus de requérir dans une affaire. Député depuis 1839, il votait avec la gauche dynastique ; il protesta contre le coup d'État de 1851 et fut emprisonné quelques jours.
4. *Journal de Flora TRISTAN* [de 1843.]
5. *Union Ouvrière*, p. xiii.

tous qu'il devait, membre du gouvernement provisoire, voir inscrit cinq ans plus tard dans la constitution de 1848 ; mais il avait élaboré un plan pour l'organisation du travail dont il montrait la nécessité en signalant hardiment les souffrances du peuple. Ceci suffit à Flora Tristan, qui ne discute pas ce plan et retient seulement que Louis Blanc s'est employé dès sa jeunesse à défendre les intérêts du peuple et à réclamer, « par amour pour le bonheur de l'humanité » des droits pour la classe la plus nombreuse et la plus utile. Il fonde ses revendications sur le double principe de liberté et d'égalité républicaines.

Enfantin a fait plus encore que Louis Blanc ; il est aussi du petit nombre qui pourraient servir efficacement malgré les fautes graves qu'il a commises. Certes, c'est lui « qui a détruit, « anéanti pour jamais cette école saint-simonienne à laquelle « se ralliaient des hommes si remarquables et qui avait sur « toutes les questions sociales des vues si avancées. Mais... il « a donné un grand exemple... Il a le premier tenté la réalisa- « tion du précepte de Saint Simon, et il a proclamé aussi, comme « loi fondamentale de la doctrine saint-simonienne, la réhabi- « litation et la sainteté du travail manuel. Cette réhabilitation, « à elle seule, renferme le changement radical de la société (1)... ». Il a enseigné que le travail manuel devait être honoré et il a usé de son autorité de chef religieux pour obliger ses disciples à travailler de leurs mains.

Le fait est capital, en effet ; mais, à distance, il ne semble pas que ce réformateur religieux dût devenir un député ouvrier aussi heureusement qu'il devint un entrepreneur capitaliste. Flora Tristan, quand elle consacrait cette page au pape saint-simonien, n'avait pas encore échangé avec lui les lettres dont il a été question précédemment et qui décèlent entre eux une certaine antipathie. On peut supposer que l'accueil plus que froid d'Enfantin ait pu modifier ce jugement féminin au point de motiver la note que, sur épreuves, elle ajoute à ses développements sur Enfantin ; mais la cause du revirement est plus sérieuse : Enfantin publie son travail sur la colonisation de l'Algérie, ce volume dont Flora Tristan a sollicité vainement un exemplaire (2), et il se révèle sous un jour qui la remplit de stupeur. Elle le jugeait d'après les prédications de 1830-1832 et

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 3.
2. Cf. *supra*, 2e partie, p. 138.

voici que l'ancien apôtre, en 1843, expose une théorie toute nouvelle : l'organisation du travail consiste à enrégimenter les ouvriers d'une manière régulière. Rien ne peut être plus contraire à l'évangile qu'elle veut prêcher (1).

Ce n'est pas le lieu de rechercher ici à quel point cette conception d'Enfantin prétendue nouvelle est conforme à la doctrine saint-simonienne. La constitution d'équipes ouvrières pour accomplir, sous une ferme autorité directrice, les grands travaux qui métamorphoseront le globe pour le bonheur de l'humanité, n'est pas nécessairement contraire à l'idéalisme philanthropique, au rêve fraternitaire, qui animait, douze ans auparavant, les prédicateurs de la rue Monsigny ou les communautaires de Ménilmontant. Ce qui est certain, c'est que pareille conception est foncièrement opposée à celle de Flora Tristan, et, en vérité, il fallait qu'elle fût étrangement fascinée par la proclamation du dogme réhabilitant le travail pour avoir pu un seul instant admettre que le P. Enfantin condescendrait à devenir, de Prophète adoré, simple représentant mandaté.

D'ailleurs, Flora Tristan n'ignorait pas le saint-simonisme et les saint-simoniens. Elle parle de ceux-ci à plusieurs reprises dans son journal et non sans justesse. Elle leur sait gré d'avoir voulu réhabiliter la femme et le travail manuel. Ce qu'elle admire chez eux, c'est que, prônant cette double transformation sociale, ils n'ont pas craint le blâme de l'opinion publique. Ce « sont des fous aux yeux de leurs contemporains et, dans l'ave-« nir, ils seront considérés comme des hommes supérieurs ayant « compris les premiers l'avènement de la femme. Honneur donc « aux fous !... » Cette exclamation n'est pas surprenante de la part de Flora Tristan, tour à tour capable de concevoir les projets les plus précis et les mieux ordonnés, et cependant si profondément sensible aux enthousiasmes des exaltés (2). Tou-

1. « Dans l'esprit de M. Enfantin, le mot *organisation du travail* a la même signification que : *organisation de l'armée.* — Une telle manière de voir est vraiment inqualifiable ! Dieu vous garde, ouvriers, d'une semblable organisation ! Oh ! que la classe la plus *nombreuse* périsse de misère et de faim plutôt que de consentir à se laisser *enrégimenter,* c'est-à-dire échanger *sa liberté* contre *la sécurité de la ration* !... » (*Union Ouvrière,* op. cit., p. 38.)

2. Rappelons-nous, par exemple, les prophéties du fou de Bedlam (*supra* 1re partie, chapitre v) et la surexcitation de l'ouvrier Jacob, à Lyon, déjà fort exalté après avoir entendu Flora Tristan et devenant tout à fait fou quelques jours après son départ. (*Supra,* 2e partie, chapitre III, p. 208 et 230.)

tefois elle se rend parfaitement compte ici que les saint-simoniens constituent une élite susceptible d'accomplir de grandes choses et dont la seule influence éducative est considérable ; elle écrit, par exemple, que tel homme du peuple est venu au saint-simonisme « par cet instinct divin qui guide les grandes « natures vers les grandes choses » et elle sent exactement de quel souffle nouveau le saint-simonisme a vivifié certains esprits. Il y a introduit une idée, « celle de la femme ; cette idée « féconde, gigantesque », qui ouvre tout un monde nouveau ; d'hommes simples, mais réfléchis et sincères, il a fait, en quelque mesure, des philosophes, comme ce travailleur pauvre qui la reçut à Lyon et chez qui les plâtres de Saint-Simon et d'Enfantin voisinant avec quelques livres ajoutaient une sorte de cachet intellectuel au modeste logis de la Croix-Rousse.

Mais à côté de ces éloges, une critique générale est formulée : le tort des saint-simoniens, c'est « qu'ils ne bougent pas », ils attendent ; la venue de la femme sauvera le monde, croient-ils ; alors pourquoi se contenter de l'attendre ? Et puis, malgré leur influence éducatrice, ils ne sauraient émanciper la classe ouvrière, car leur autoritarisme essentiel la reconnaît tout au plus bonne pour obéir : « ils sont plus impossibles que les fou- « riéristes..., leur dada à eux c'est l'autorité, c'est une espèce « de grande et sublime abstraction qui n'a ni corps ni âme... », qui n'a d'ailleurs à sa disposition aucun moyen coercitif et qui suppose l'obéissance passive de chaque individu enrégimenté selon ses capacités. Il n'est pas de plus évidente sottise. C'est avec pareille théorie que de tout temps l'on a mené des foules imbéciles, depuis « Moïse, entouré de ses Hébreux, leur débitant « avec assurance et emphase que Dieu avait créé le monde « pour eux ». Et après lui d'autres prêtres se sont succédé, à l'infini, prêchant toujours aux masses l'obéissance et la soumission : « payez la dîme à César, laissez-vous charger des « chaînes de l'esclavage, affranchissez vos âmes et laissez périr « le reste... » Qui ne voit que de pareilles idées sont absurdes, de pareils enseignements criminels !

Auprès des saint-simoniens, elle ne trouvera donc guère d'appuis. Si Vinçard se dit à un moment « l'un de ses plus ardents disciples », par contre, Olinde Rodrigue ne répond même pas à sa demande de souscription. Aussi, dans son voyage n'est-elle pas tendre pour les quelques saint-simoniens qu'elle rencontre

et qui ne lui sont d'aucun secours. On a vu qu'en 1843, à Bordeaux, pressentant qu'il n'y a rien à faire avec les saint-simoniens, elle ne va pas voir l'un d'eux, Charles Lemonnier.

Les disciples de Fourier ne lui semblent pas beaucoup plus désignés pour la grande transformation sociale ; néanmoins, dans sa recherche d'un défenseur du peuple, c'est encore vers l'un d'eux, Victor Considérant, qu'elle se tourne avec le plus d'espoir, et, malgré les déceptions que lui procurent ses condisciples de l'école sociétaire, elle ne revient pas, somme toute, sur son jugement.

On sait quel bon accueil Victor Considérant fait aux critiques de la jeune femme dès 1836 (1). Mais ce n'est pas cet accueil qui motive son choix. Elle considère le chef de l'école sociétaire comme doué particulièrement au point de vue intellectuel et comme ayant exactement le plan désirable. Ceci est intéressant quand on se rappelle que Flora Tristan s'attache, en général, moins à la supériorité intellectuelle, à l'instruction soignée, aux connaissances profondes, qu'à cette espèce de don du cœur qu'elle prise au plus haut point ; mais elle juge exceptionnelle la valeur de Considérant. Il « procède avec sa science et non avec son cœur », mais il parle avec verve, avec une conviction motivée ; il sait se faire écouter de son école et aussi des gouvernants. Choisi par l'Union, il pourrait donc « servir puissamment les intérêts de la grande cause ».

Et il les comprend, ces intérêts ; car s'il « croit pouvoir organiser harmoniquement tout notre globe », c'est en déclarant « qu'il faut commencer par organiser le travail et accorder à « chacun le droit au travail... »

Ainsi, connaissant la tâche à accomplir, ayant l'aptitude à réussir, Victor Considérant sera peut-être le mandataire rêvé. Cela est bien surprenant pour qui connaît les critiques de Flora Tristan à l'adresse des phalanstériens. Pour arriver à ce poste de confiance, on peut dire que Considérant revient de loin ! Certes, Flora Tristan n'a eu qu'à se louer des disciples de Fourier ; si on voulait absolument la rattacher à une école, il faudrait bien que ce fût à l'école sociétaire, avec laquelle nous l'avons vue collaborer. Çà et là, dans son tour de France, à Lyon, à Béziers, à Montpellier, elle a bien rencontré un accueil frater-

1. Cf. *supra*, première partie, p. 77.

nel chez ces excellentes gens qui la considéraient comme de leur famille. Mais si à Châlon, par exemple, elle se plaît à rendre hommage à leur bon sens, que de reproches ne leur fait-elle pas en maintes occasions ! Ils sont timorés, ils sont bêtes, plats, égoïstes, froids, secs, infraternels, ennuyeux, filandreux ; ils ont tous les vices et, malgré tout cela, elle trouve en eux une irrémédiable nullité. Au fond, elle les trouve affreusement bourgeois : ils tiennent à rester bien avec le gouvernement, ils seront rassurés quand, à Lyon, une ordonnance de non-lieu sera rendue en sa faveur. Ils n'ont pas compris la nécessité de convier le peuple à découvrir sa voie. Comme les Icariens, ils sont persuadés qu'ils détiennent la vérité ; ils veulent l'imposer, loin de penser encore que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes, et les plus généreux de leurs efforts se ramèneront, en définitive, à une forme très perfectionnée du plus efficace paternalisme.

Ils observent en cela la doctrine du maître. « Pauvre Fourier, quelle erreur était la sienne d'attendre un homme au lieu d'appeler les masses ! » « Lui, non plus, n'avait pas compris les gran-« des espérances qu'on peut fonder sur l'émancipation toujours « progressive des prolétaires. » Il avait un système, système que Flora Tristan a d'abord passionnément admiré avant de le juger cyniquement emprunté à d'obscurs précurseurs ; ce système résoudrait la question sociale, pourvu qu'on l'imposât. Mais quand, dans quels temps lointains ? « ...cette école peut « avoir de la valeur pour l'avenir, mais elle n'a aucune influence « pour le présent. » « En attendant, ils commettent la même faute que les saint-simoniens : ils ne font pas la communauté ; très respectueux de la doctrine du Maître, ils ne s'occupent pas des ouvriers. C'est une étrange méconnaissance de la réalité, et Flora Tristan, persuadée de la nécessité contraire, jugera, après avoir vu la tâche à accomplir : « Compter sur la bourgeoi-« sie est une folie qu'il faut laisser aux fouriéristes. »

Voilà donc qui est bien certain : Flora Tristan n'a confiance ni dans Fourier ni dans les continuateurs de son école. Mais si Considérant a sans doute hérité de la pure tradition fouriériste, il n'en est pas moins vrai que lui, du moins, a compris le problème du travail, le problème du prolétariat : il saura être le défenseur de la classe ouvrière.

Il n'y a qu'à lire la lettre que Considérant adresse à Flora

Tristan en 1843 et les réflexions qu'elle inspire à celle-ci pour comprendre la parenté qui peut exister entre les idées de ces deux apôtres. « Considérant s'aperçoit enfin qu'il ne peut rien « faire avec les riches, qu'il marche depuis onze ans sans avancer « d'un pas ; à la fin, il s'impatiente, et selon la prédiction que je « lui ait faite il y a sept ans, il commence enfin à vouloir s'ap- « puyer sur la seule et unique force réelle qui existe dans la « société, la force du plus grand nombre... Considérant est « plus intelligent et de meilleure foi que pas un des autres de « la presse. Tout cela m'a fait grand plaisir parce que j'ai espoir « dans cet homme. Maintenant, je suis sans inquiétude : lorsque « le moment sera venu, il abandonnera la cause des riches pour « la cause du peuple (1)... »

C'est en mars 1843 que Flora Tristan émet sur Considérant ce jugement conforme à ce qu'elle écrit de lui dans l'*Union Ouvrière* ; et jusqu'à sa mort, elle ne se déjugera pas, même quand elle aura ses accès de mauvaise humeur contre les phalanstériens. Elle regrettera simplement que l'intelligent Considérant se laisse prendre encore aux mystifications de Fourier. Quand elle découvre à Marseille le livre de Doni, *Les Mondes célestes, terrestres et infernaux*, où elle prétend que Fourier a « volé » son système, elle se réjouit non seulement de sa trouvaille, mais encore de la confusion dans laquelle seront par elle plongés les fouriéristes quand elle divulguera la mystification de Fourier. « ...Je vais laisser Victor s'enfourner encore un peu, « puis je lui tomberai dessus avec *Les Mondes célestes, terrestres « et infernaux*, imprimés en 1583, dans la ville de Lyon, et donnés « pour du neuf sous le titre de *Nouveau Monde* en 1830 dans la « ville de Paris, où le monde savant et érudit et payé fort cher « par le ministre de l'instruction publique, ne sait rien des livres « précieux enfouis dans les bibliothèques de France (2)... »

En somme, le fouriérisme est une invention ingénieuse — originale ou non, — c'est de la fantaisie socialiste et qui procède comme le saint-simonisme d'un esprit bourgeois. Ce n'est pas encore de là que sortira l'émancipation du peuple, ni surtout son effort d'émancipation, sa volonté d'émancipation. Il ne faut cependant pas s'éterniser dans les organisations tutélaires ;

1. *Journal inédit* (de 1843).
2. *Journal de Flora Tristan*, op. cit., « Marseille ».

le peuple n'est peut-être pas prêt, mais il est mûr pour la préparation. Qu'on lui donne le moyen de ne pas crever de faim, c'est-à-dire le droit au travail, et qu'on organise le travail, il saura bien prendre sa place dans la cité et mandater son représentant.

Flora Tristan, en examinant les titres de ceux qu'elle juge des candidats possibles à ce rôle, a montré ses préférences et par là même différencié ses idées de celles de l'église saint-simonienne et de l'école sociétaire. Ceci est essentiel pour contredire les assertions erronées qui l'ont présentée à la fois comme saint-simonienne et fouriériste. Il n'est guère besoin, après avoir insisté sur cette différenciation et sur l'originalité de sa doctrine ou de sa thèse essentielle, de montrer en quoi d'autres personnalités alors en vedette pouvaient lui paraître dignes d'être retenues ; d'ailleurs en les énumérant, elle ne dit point qu'on y pourrait trouver un mandataire du prolétariat, mais elle les présente seulement comme « ayant fait preuve d'une grande « sympathie pour la classe ouvrière (1) ». Leur énumération, qu'elle ne considère même pas comme limitative, ne nous apprend pas grand'chose. Ce sont soit des hommes politiques, tels que Lamartine, Ledru-Rollin ou l'éminent maire de Strasbourg, Schutzenberger, soit des écrivains publicistes dont la critique ou la pensée ont ému l'opinion, tels Cormenin, Lamennais ; ce sont surtout d'anciens saint-simoniens, qui ont diversement évolué, conservant toujours leur pensée généreuse et leur fidélité au peuple : Pierre Leroux, Jean Raynaud, Olinde Rodrigue, Constantin Pecqueur, Hippolyte Carnot, etc... Chez tous se rencontre quelqu'une des vertus nécessaires pour, à la fois, galvaniser cette classe ouvrière qui ne se connaît pas encore, et traduire ses aspirations, formuler ses droits.

Mais sera-t-il possible « que la classe ouvrière se constitue « en corps, se fasse représenter à la Chambre » ? L'heure est-elle enfin venue ? Si Flora Tristan l'assure, ce n'est pas sans faire une critique attentive et impartiale de ses frères pauvres, mais c'est avec la certitude qu'il n'y a pas d'autre solution possible.

1. *Union Ouvrière*, p. 39, note.

CHAPITRE III

LES OUVRIERS FRANÇAIS

Il ne paraît pas contestable que Flora Tristan ait connu la classe ouvrière et qu'elle ait compris sa misère pour l'avoir elle-même partagée. Ce dernier point même doit être retenu. Toutefois, si elle a connu la pauvreté avant son mariage, quand elle travaillait comme ouvrière coloriste et qu'elle n'avait même pas toujours du bois pour son feu, il est probable qu'elle ne ressentit pas cette détresse à la manière des prolétaires de naissance dont elle s'est employée à adoucir le sort. On l'a souvent observé : Flora Tristan n'était pas peuple et l'étude de sa vie montre assez qu'elle a gardé les qualités et les défauts de son origine aristocrate. Peut-être n'en a-t-elle que mieux sondé l'horrible réalité de la misère, ayant eu juste l'occasion de la connaître et possédant plus de recul pour la juger.

I

D'ailleurs, avant d'entreprendre l'enquête qui lui permettra de connaître l'« état actuel de la classe ouvrière sous l'aspect « moral, intellectuel et matériel (1) », elle se documente par des lectures bien choisies. Les descriptions ne manquent pas ; statisticiens et romanciers publient chaque jour des données sur le sujet. Mais elle ne limite pas son étude à ces données objectives : il faut savoir si ce peuple qui doit être l'artisan de son émancipation a déjà fait quelque effort dans ce sens et si

1. C'est ainsi qu'est d'abord annoncé *Le Tour de France* pour paraître au mois de janvier 1845. — (Cf. Couverture de l'*Union Ouvrière*, 2ᵉ et 3ᵉ éditions.) Paris et Lyon, 1844.

quelqu'un de ces ouvriers imagine le remède au mal trop connu. C'est en s'appuyant sur les réflexions de PERDIGUIER, GOSSET, MOREAU, Adolphe BOYER, que Flora Tristan découvre le nouvel évangile.

Ici, il n'y a pas de doute, elle a lu, et lu avec attention ces petits volumes ; chez ces quatre ouvriers d'élite, elle a puisé une documentation autorisée.

La conclusion tirée de ces lectures, c'est, on l'a vu, non seulement l'état misérable du prolétariat, mais encore son état inorganique, état auquel précisément ces réformateurs proposent un remède.

Ainsi, c'est bien dans les rangs ouvriers que sont nés ces promouvements d'émancipation. Le monde officiel, le public, ont eu par le rapport de Villermé la relation précise de cette misère que tant d'œuvres imaginées et romanesques décrivaient vaguement (1) ; ce qui est nouveau maintenant, c'est que des ouvriers eux-mêmes en découvrent la cause et plus nouveau encore qu'ils aient découvert le remède.

Leurs petits volumes surprennent par leur caractère sérieux et presque scientifique. L'ouvrier typographe Adolphe BOYER utilise des documents bien choisis pour établir *l'état des ouvriers* et lui-même donne une sinistre illustration à son ouvrage quand il se suicide en 1843 (2). S'il affirme que « de l'organisation du travail dépendent le bonheur et l'avenir de la société et qu'elle est praticable aujourd'hui même (3)... », c'est qu'il a non seulement étudié la situation économique lamentable, mais qu'il connaît l'incapacité des ouvriers, leur inintelligence

1. VILLERMÉ, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie* (Paris, 2 vol., 1840). Cet ouvrage, entrepris par ordre et sous les auspices de l'Académie des sciences morales et politiques, est le témoignage le plus décisif sur la question et une preuve de l'anxiété provoquée vers 1840 par le nouveau mode d'exploitation industrielle. Cf. sur ce point : *Les origines de la protection industrielle en France*, par Victor MATAJA. (Revue d'Économie politique, 1895.)

2. Sur ce suicide, que *le Globe* impute à la manie littéraire de Boyer, cf. *la Phalange*, 22 octobre 1841. (Bibl. Nationale R. 46.487.) — L'*Atelier*, novembre 1841. (Bibl. Nationale Lc[2] 1474.) — *La Fraternité* (novembre 1841) (Lc[2] 1493).

3. Adolphe BOYER, *De l'état des ouvriers et de son amélioration par l'organisation du travail*. Paris, 1841, in-18, p. 140. (Bibl. Nationale Lb[51] 3426) ; — 2e édition avec portrait Lb[51] 3426 A.)

de l'effort à accomplir pour améliorer cette situation (1). Le travail est honni, méprisé, avili comme l'était jadis le commerce. Les commerçants du moyen âge se réunissaient sur les places du marché, boueuses et glacées, pour parler affaires ; ils ont aujourd'hui des palais pour discuter leurs intérêts, d'où ils voient les ouvriers, exposés à l'injure du temps, attendre pendant des heures entières le travail qui doit leur assurer la vie et que la concurrence extrême rend insuffisant pour tous. Non contents de subir le jeu naturel de cette cruelle loi économique, les ouvriers sont encore les artisans de leurs maux en laissant dominer, entre les groupements auxquels ils adhèrent, des rivalités passionnées. Le compagnonnage fut jadis « le noviciat que devait subir l'ouvrier sortant d'apprentissage avant d'être admis à la maîtrise » ; depuis que l'industrie est libre, « le compagnonnage est tout simplement l'association mutuelle des ouvriers ». Mais il reconnaît trois principaux fondateurs, d'où trois sociétés-mères, autour desquelles gravitent beaucoup d'autres sociétés adjointes qui se recrutent dans les corps d'état différents. C'est entre tous ces groupements que sont nées des haines stupides et criminelles : les rixes ensanglantent et déciment les rencontres et les réunions de compagnons. Comme Agricol Perdiguier, comme Gosset, comme Pierre Moreau, Adolphe Boyer déplore ces abominations et prône l'union de tous les ouvriers sans distinctions aucunes, l'unité réalisée par toutes ces sociétés. Ainsi il ne faut que réformer le compagnonnage, mettre fin aux abus qui l'infestent ; corrigé, il sera d'une efficacité extrême, car il réalisera l'entr'aide et le placement mutuel. « Le compagnonnage s'épurant, se modifiant et s'agrandissant, nous semble devoir être, entre les mains de l'autorité, un puissant moyen de moraliser, de relier et d'associer les hommes (2). » D'autre part, les conseils de prud'hommes dont on renforcerait l'autorité feront régner la concorde. Le développement de ces deux institutions, c'est en somme l'organisation du travail réalisée.

Mais que de chemin à parcourir ! Les ouvriers les plus qualifiés, pour parler du compagnonnage, le connaissent imparfaitement.

1. *Le Travail*, qui paraît à Lyon, lui reproche, dans son n° 2 de juillet 1841, d'espérer que les gouvernements pourront être amenés à s'inquiéter du sort du peuple. (Bibl. Nationale R. 8.684.)

2. Ad. Boyer, *op. cit.*, p. 129.

Agricol Perdiguier, qui est le plus réputé, fait lui-même des confusions qui ne sont pas seulement des lapsus de terminologie, mais qui montrent qu'il n'a pas toujours bien saisi l'esprit élevé de certains compagnons très individualistes et désireux de réformer le compagnonnage (1). Le grand mérite de Perdiguier, c'est d'avoir pourtant révélé l'institution au grand public qui ne la connaissait même pas, et d'avoir montré ce qu'on en peut faire de bien : ne l'oublions pas, c'est grâce à lui que George Sand a pu écrire son roman, qui a été dans toutes les mains. C'est avec une juste indignation que Gosset constate qu'avant Perdiguier personne ne s'est préoccupé de faire connaître ce sujet : « Que penser, dit-il, des historiens qui n'ont pas consacré une ligne pour une association aussi vaste et aussi précieuse à l'ouvrier voyageur ; certes, c'est mentir que de prétendre écrire l'histoire des peuples sans parler des Compagnons du Tour de France. Eh bien, cette fois, un homme du peuple est venu combler cette lacune, le champ était vaste pour lui, mais la tâche était laborieuse... » Mais le mérite de Pierre Moreau et celui de Gosset ne sont pas moindres.

Gosset a dévoilé et défini les vices du compagnonnage, de ses règlements (2) ; — il a montré combien l'usage du « crédit chez la mère » était déplorablement exploité par les mauvais sujets au détriment des sociétaires laborieux ; combien la tradition des « cannes » et du « tôpage » causait de déplorables effets ; combien l'habitude de la « conduite » aux compagnons en partance ruinait en libations la caisse commune, de même que la coutume du « baptême des aspirants » ; comment les « amendes ridicules » destinées à faire régner l'ordre dans l'association avaient pour unique effet d'enivrer les compagnons aux frais du délinquant condamné à payer une bouteille sous le moindre prétexte ; comment les aspirants étaient obligés

1. Cf. Pierre Moreau, *Un mot aux ouvriers de toutes les professions, à tous les amis du peuple et du progrès sur le compagnonage.* — Auxerre, 1841, brochure 31 pages, p. 22, note. (Bibl. Nationale, Rp. 2757.)

2. « Les règlements administratifs du compagnonage sont encore empreints d'une sévérité barbare, c'est ce vice qui cause leur incurie ; il faut qu'un règlement soit juste, et que, par ses dispositions rigides, il puisse mettre la société à l'abri de toutes dilapidations et que la force de ses articles ne puisse être raisonnablement critiquée par personne... » Gosset : *Projet tendant à régénérer le compagnonage sur le tour de France, soumis à tous les ouvriers par G..., père des compagnons-forgerons,* 1842. (Bibl. Nationale, Vp. 796 1.)

pour les « embauchages » à payer aux compagnons qui leur procuraient du travail des primes onéreuses ; combien les « couleurs et démonstrations en public » excitaient surtout les railleries et diminuaient, par les hurlements traditionnels dans ces démonstrations, la dignité due au compagonnage ; quel discrédit enfin et quel dommage peut causer l'ouvrier qui accomplit son « tour de France » en modifiant à son gré l'itinéraire, en échappant à tout contrôle. Avec beaucoup de soin, Gosset a noté tous ces points défectueux dans la vie du compagnonnage et terminé son travail en proposant un règlement général en 14 titres et 107 articles, dont il faut utilement s'inspirer.

Moreau a la même clairvoyance critique ; il dénonce lui aussi les abus sans réticences, mais, comme on l'a vu, il y a chez cet ouvrier sérieux, aux tendances ascétiques, un radicalisme qui va plus loin que le réformisme courageux de Gosset ou de Perdiguier : certes oui, les abus criants appellent d'urgentes réformes, si urgentes, si profondes qu'il est quasi impossible de les accomplir ; la seule solution, c'est de fonder une nouvelle société, « l'Union », et c'est ce qui a été fait. Ainsi que le déclare le journal l'*Atelier*, l'« Union » a été pour le compagnonnage « une sorte de protestantisme » et le livre de Moreau est plutôt « destiné à faire une guerre à mort au compagnonage qu'à en réformer les abus (1)... » ; assertion exagérée d'ailleurs, émise également par Perdiguier et contre laquelle Moreau proteste (2). Ce juge sévère croit, en effet, que tout est à transformer dans la mentalité et dans les habitudes ouvrières, sur quoi l'on pourra fonder alors les améliorations matérielles. C'est, chez lui, peut-être que se rencontre la plus grande volonté de voir clair, de dire vrai, sans essayer de présenter, sous les dehors indulgents d'une dangereuse bonhomie, ce

1. *L'Atelier*, 30 juin 1843, p. 92.

2. Cf. sur ce point le dernier travail de Pierre Moreau : *De la réforme des abus du compagnonage*, etc..., op. cit., p. 127. Moreau se défend d'être l'ennemi de tout compagnon comme l'en a accusé Perdiguier. Ces démêlés entre Perdiguier et Moreau ne sont pas des querelles de boutiques, des rivalités de chapelles ; elles montrent sous leur vrai jour l'esprit qui anime les premiers réformistes ouvriers. Il faut lire l'ouvrage de Pierre Moreau et en rapprocher la deuxième édition du livre de Perdiguier : *Le livre du compagnonage*. Le deuxième travail de Pierre Moreau contient d'intéressants détails autobiographiques et fournit, en outre, de précieuses données sur la société l'*Union*.

qu'il faut avoir le courage de déclarer vicieux. Cela est honnête et droit ; Flora Tristan, qui juge d'abord froid et sec ce caractère simple et sincère, écrit moins de trois mois plus tard : » J'ai « reçu le livre de P. Moreau, je l'ai parcouru, je crois que je « n'en parlerai pas. Le livre est très bon, il va préparer les esprits « à recevoir le travail que j'apporte (1)... »

Et, en effet, l'action que Pierre Moreau a entreprise ressemble tellement à celle de Flora Tristan, que, s'il fallait donner une place prépondérante à l'un des quatre ouvriers réformateurs qui ont influé sur elle, c'est au serrurier d'Auxerre qu'elle serait attribuée (2). Il a bien compris lui-même que Flora Tristan entreprenait la réalisation qu'il rêvait ; l'*Union Ouvrière* de Flora Tristan, c'est le développement, l'achèvement, le triomphe de la société l'*Union*, à laquelle il est tout dévoué, dont il essaye d'augmenter la puissance et au sujet de laquelle il rectifie les erreurs fâcheuses de Perdiguier, largement répandues par George Sand, dont le roman n'a que trop de succès. Il excuse d'ailleurs Perdiguier : « il est compagnon et ne peut signaler tous les abus de sa société sans passer pour un traître, un renégat et même risquer sa vie (3) ». Flora Tristan n'avait pas de ces indulgences et par là même elle dut apprécier le courage et l'esprit de décision de Moreau dont la conclusion longuement motivée se dégage lumineuse : il fait appel à tous les sociétaires pour qu'ils se pénètrent du grand œuvre à accomplir ; appel à tous les hommes de progrès, de toute classe, pour leur faire sonder à fond la plaie des abus du compagnonnage et leur faire détruire le mal ; appel à tous les compagnons de tous les « devoirs » ; appel à tous les pères de famille ; appel enfin à tous les ouvriers de toutes les professions (4). C'est en pleine lumière que, d'un sérieux effort commun, sera entreprise la grande tâche ; voilà ce qu'un ouvrier a pu comprendre et dont Flora Tristan peut bien augurer.

1. Lettre du 8 avril 1843 « à MM. les membres du Comité de l'Union pour la Correspondance » (inédite).

2. Etonnons-nous encore une fois de l'interruption dans la correspondance entre Flora Tristan et Moreau ; celui-ci l'attend à Auxerre et, quand elle visite cette ville, elle ne dit pas un mot de lui dans son journal. Pourquoi dit-elle aussi qu'elle ne parlera pas de ce livre qu'elle juge très bon ? (Cf. *supra*, 2e partie, chapitre III, p. 163.)

3. *Un mot sur le compagnonage*, op. cit., p. 28.

4. Ces appels terminent *Un mot sur le compagnonage*.

II

Ainsi dans les rangs de ce peuple ouvrier se rencontrent des juges et se lèvent des activités. Cela peut donner espoir, mais à ce seul espoir doit se borner tout optimisme. Flora Tristan fonde son entreprise sur la pitié que lui inspire le spectacle de la misère prolétarienne ; cette émouvante misère est injuste, car la classe ouvrière rend à la société un service indispensable en échange de quoi la société doit accorder à cette classe ouvrière une condition d'existence acceptable. Ceci est de toute évidence.

Presque aussi évident est le fait que les autres classes de la société, en général, ne comprennent absolument rien à la question sociale. Flora Tristan veut bien que le roi, le clergé, la noblesse, le patronat, la bourgeoisie collaborent à l'amélioration sociale du prolétariat ouvrier, mais ils ont montré leur méconnaissance de leur propre intérêt, qui est dans cette amélioration même, et d'ailleurs la conquête doit être faite par les ouvriers : ils n'en seront dignes que s'ils l'entreprennent et non s'ils acceptent, de suzerains illégitimes, cette sorte de bienfaisance presque injurieuse.

Certes, s'il fallait, pour que le prolétariat pût travailler à son affranchissement et améliorer son propre sort, attendre qu'il eût les vertus nécessaires pour pouvoir se conduire, le temps ne serait pas encore venu de commencer la conquête. Il faut avoir la conviction que, dans l'exercice même de leurs droits, les ouvriers, lentement, deviendront de plus en plus dignes de les posséder ; ce n'est pas dans la présente abjection qu'ils peuvent puiser la vertu civique et morale ou le développement intellectuel désirables. Le progrès sera lent, ils ont tant d'étapes à franchir !

De cette infériorité, Flora Tristan est profondément convaincue ; elle l'est jusqu'à la douleur, jusqu'à la colère ; toutefois pas jusqu'au découragement. Mais plût au Ciel qu'elle ne fût pas seule à se rendre compte : le plus grand obstacle au perfectionnement, c'est la croyance qu'on est parfait ; or, la fatuité domine ridiculement les ouvriers ; excusables, en vérité, car

on a sottement flatté ces âmes frustes qui ne manquaient que de culture et qui l'eussent docilement acceptée.

Le reproche revient à chaque instant sous la plume de Flora Tristan. Il s'adresse aux masses d'ouvriers si réfractaires aux enseignements dont jamais ils ne confessent la supériorité, et il s'adresse également aux individus. L'énumération serait longue, il suffit de rappeler les contacts que l'apôtre eut avec les ouvriers auteurs : Perdiguier, Ferrand, Savinien Lapointe, Poncy, Antoinette Quarré, Jasmin, Reboul, tant d'autres encore. Certainement elle est souvent d'une sévérité excessive, et ceci est d'autant plus remarquable qu'elle-même se montre parfois par trop présomptueuse ; mais, cette réserve faite, on ne peut que priser sa sincérité, sa volonté de remettre au point les opinions fausses. Cela corrige un peu les admirations béates, l'air sottement protecteur, le langage bénisseur, dont Béranger ou George Sand fournissent de si fréquents, de si exaspérants exemples, et qui précipitent dans des abîmes d'orgueil peu justifié des auteurs parfois bien doués. Quand on voit Reboul encensé par Chateaubriand, Jasmin reçu triomphalement par la société parisienne, Antoinette Quarré célébrée par Lamartine, Poncy et Perdiguier glorifiés par George Sand et cela sans nulle retenue, on est comme soulagé en lisant les paroles citées plus haut, qu'elle adresse à ses correspondants ouvriers, ou les notes qu'elle griffonne sur leurs lettres : «... Perdiguier, savez-« vous ce qui vous a perdu ? c'est la flatterie. Eh bien, moi, « frère, je ne vous flatterai point... Je vous dirai franchement, « nettement et rudement la vérité...» ; et ailleurs : « ouvriers, « souvenez-vous que de flatter les grands, c'est une bassesse ; « mais flatter le peuple, c'est commettre un crime (1) ».

Elle ne flattera donc pas les ouvriers ; néanmoins elle ne leur dit pas tout ce qu'elle pense d'eux, en mal ou en bien. Leurs défauts la jettent hors d'elle-même et leurs vertus la remplissent d'émotion. Elle est parfois au supplice de ne pas leur hurler ses impressions, mais il lui arrive de sentir autour d'elle une bienfaisante atmosphère d'amour. Ils sont souvent indifférents au point qu'elle se demande si rien pourra jamais les sortir de leur atonie, mais il leur arrive aussi de comprendre admirablement ce qu'elle leur explique. Souvent leur vanité et leur entêtement

1. Cf. *supra*, 2ᵉpartie, chapitre II, p. 143 et ss. ; — Cf *supra*, pp. 462 et 463.

sont les seules causes de leur inintelligence, et puis il est difficile de fixer leur attention. Elle ne renonce jamais à les prêcher, mais elle désespère souvent de les convaincre ; aussi ne s'étonne-t-elle plus qu'ils n'aient pas de défenseurs : « ils dégoûtent d'eux!.... ils sont affreux à voir de près... (1). »

D'ailleurs leur mentalité n'est pas uniforme : elle varie avec les diverses villes et aussi selon les métiers. Les tisseurs de Lyon, par exemple, ont les préférences de l'apôtre, mais on se rappelle aussi que, dans plusieurs villes, les ouvriers jugés d'abord indifférents ont montré par la suite des trésors de dévouement affectueux, de bonne volonté, d'intelligente activité (à Marseille, à Montpellier par exemple). Défiants dès l'abord, il faut savoir les prendre et on les mène alors facilement, car ils ont un charmant caractère ; individuellement ergoteur et mauvais, l'ouvrier est bon en société. Un peu partout ils présentent les mêmes caractères, les mêmes tares inhérentes à l'état dans lequel les tient la société : ils sont dévots, stupides, abrutis, vils ; indifférents d'ailleurs à cette condition inférieure et rendus nonchalants par la peur même de s'attirer une condition pire. Si parfois une cause fortuite en a tiré quelqu'un de sa bassesse, il devient fanfaron, paresseux souvent, et, — trop ignorant pour être modeste, — vaniteux, égoïste.

Ces jugements peu flatteurs n'impliquent nullement qu'on doive soit condamner les ouvriers, soit renoncer à les émanciper. Leurs défauts sont une conséquence de leur misérable condition. Il faut en finir avec les appréciations tendancieuses formulées même de bonne foi : les salaires des ouvriers sont, en 1843, partout dérisoires, on ne peut pas espérer un effort général de relèvement de la part d'êtres précipités trop bas ; la misère n'est pas une conséquence, mais une cause de l'état moral du prolétariat. Le public ne fait pas cette réflexion, il ne contrôle pas l'exactitude de la peinture qu'on lui offre des ouvriers, soit au théâtre, soit dans des écrits de tout genre où on les ridiculise et où on les dégrade (2). Toute antipathie à leur égard est in-

1. *Journal inédit* (de 1843).

2. *L'Echo des Ouvriers,* à propos d'une pièce représentée à la Gaîté *(Toupinel peintre en bâtiment),* déplore qu'on s'obstine à représenter au théâtre les ouvriers comme des ivrognes : « ...Il serait temps que le public fît justice de « ces indignes parodies, dans lesquelles on prodigue l'insulte à toute une « classe de citoyens, la plus nombreuse et la plus utile... On répand les idées

juste, et Flora Tristan les aime tels qu'ils sont, parce qu'ils sont irresponsables de leurs défauts et parce que, sous ces défauts, elle a pu découvrir des trésors : qu'on se rappelle ses écœurements en face de ses frères malheureux dans presque toutes les villes où elle passe, puis ses élans d'enthousiasme quand s'est établi entre eux et elle ce courant d'amour sans lequel il est vain d'espérer un effort efficace.

Il faut les aimer pour oser entreprendre leur émancipation. Celle-ci, peu importe que les ouvriers la désirent ou y soient indifférents ; peu importent même leur défiance et leur opposition : Flora Tristan veut l'imposer. Ceci fait songer aux réformateurs honnis par elle et convaincus de détenir la vérité qu'ils voulaient, en conséquence, faire accepter de force. Il faut le reconnaître, elle a leur même manie ; comme tous les inventeurs, elle croit détenir seule la vérité. Mais ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est qu'elle ne voudrait pas, comme tels autres réformateurs, enrégimenter ses fidèles ou les astreindre à un communisme plus ou moins parfait : elle veut les contraindre, mais les contraindre à s'émanciper. Leur condition sera améliorée si on écoute ses leçons, mais elle le sera par eux et par eux seuls, non par la mystérieuse vertu de dogmes révérés ou de formules saintes, non par l'établissement difficile d'organisations compliquées, mais par des moyens simples, de seul bon sens, à la portée de tous… pourvu que tous veuillent. Il y a déjà chez eux quelque

« les plus fausses à l'égard des ouvriers que le monde croit tous semblables à « ceux qu'on lui montre au théâtre, comme les habitués de l'Opéra et de « l'Opéra-Comique s'imaginent que les bergers et les bergères sont vêtus de « satin blanc et rose et couronnés de fleurs dans la vie réelle comme ils les « voient sur la scène… » Les ouvriers comprennent leur dignité et leurs devoirs, leur tenue n'est pas ridicule, mais décente « autant que le leur permet« tent leurs ressources, et, s'ils ne font pas mieux, ce n'est pas leur faute. Plu« tôt que de vous évertuer à rendre les ouvriers la risée du public, ne devriez« vous pas chercher à faire entendre quelques vérités utiles… Si vous repré« sentez un ouvrier malheureusement adonné à l'ivrognerie, que ne dites« vous à la société que la faute n'est pas toute à cet homme, mais à elle qui en « fait un paria… » (juillet 1844, p. 45).

De même, en 1842, l'ouvrier saint-simonien Vinçard reprocha à Michel Chevalier, dans *la Ruche populaire*, d'avoir inséré dans le *Journal des Débats* « un article où des accusations de paresse et d'ivrognerie étaient adressées à la classe ouvrière ». Cf. l'échange de lettres entre ces deux anciens saint-simoniens, reproduites par Vinçard : *Mémoires d'un vieux chansonnier saint-simonien.* (Paris, 1878, p. 191 à 199).

chose qui permet d'espérer une action sur leur esprit, c'est que celui-ci est vierge, il n'est pas « farci d'un tas de systèmes » qui pourraient fausser le bon sens (1).

1. On doit remarquer ici que Flora Tristan, comptant que les ouvriers seront les propres artisans de leur émancipation, ne paraît pas s'intéresser à leur capacité politique et à la conquête du suffrage universelle. Cela est d'autant plus frappant que le mouvement pour cette conquête était alors mené par des hommes en vue, précurseurs de 1848, dont l'action ne pouvait lui échapper. *A fortiori,* nulle allusion au suffrage des femmes, que réclamaient déjà les féministes. (Cf. notamment *la Gazette des Femmes,* 1836-1838).

CHAPITRE IV

L' Union Ouvrière

Ces moyens, on les a vus plus haut (p. 124 et ss.) ; il s'agit d'obtenir de chaque ouvrier une cotisation minime ; on arrivera à constituer une fortune ; on pourra ainsi rétribuer un représentant au Parlement. Des comités de correspondance institués dans les principales villes d'Europe permettront à tous les ouvriers des nations européennes de se faire inscrire comme membres de l'Union ouvrière ; ces comités nommeront un comité central à Paris ou à Lyon. Ainsi pourra se manifester l'esprit, la volonté de la classe ouvrière.

D'ailleurs une manifestation matérielle de cette volonté consistera dans la construction des palais de l'Union ouvrière, centres d'activité et de repos selon l'âge des individus. Ce n'est sans doute pas l'essentiel dans l'œuvre de Flora Tristan ; il faut certainement considérer plus la valeur de son analyse sociologique que ce projet de réalisation matérielle. Mais ceci, c'est le jugement de la postérité ; au moment où l'apôtre agissait, le public retint peu cette philosophie qui découvrait la classe ouvrière et, en quelque sorte, en prophétisait l'action ; il remarqua davantage l'entreprise destinée à provoquer les premières réalisations. Les biographes rapides écriront à la mort de Flora Tristan : elle avait entrepris un voyage à travers la France pour engager les travailleurs à construire des palais ouvriers ; et même plus succinctement : elle voulait construire des palais pour les ouvriers (1). On ne sembla pas voir que l'ori-

1. Ainsi présentée, l'idée de cette construction n'est guère originale. On la trouve exprimée à cette époque par d'autres réformateurs qui veulent la faire réaliser par le gouvernement. *Le Travail* du 29 mai 1842 relève « parmi les pétitions plus ou moins ridicules qui occupent l'attention des deux Chambres » celle d'un ingénieur civil, M. Delain, qui signale le malaise social et in-

ginalité du projet consistait dans le désir de le faire exécuter par les ouvriers eux-mêmes et dans la propagande entreprise « sur le tour de France » à cet effet. Quoi qu'il en soit, ces projets de réalisation doivent nous arrêter un moment ; mais il importait de souligner encore que si leur ingéniosité et leur originalité relatives ne sont pas sans intérêt, ils n'en demeurent pas moins secondaires dans la vie et l'œuvre de Flora Tristan : ils ressortissent de Flora Tristan utopiste, laquelle est bien moins intéressante que Flora Tristan réalisatrice et critique. Le principal intérêt du sujet, c'est que c'est ici qu'apparaît le fouriérisme de Flora Tristan.

Ce qui frappe, en effet, c'est la ressemblance entre les palais de l'*Union Ouvrière* et les *Phalanstères* de Fourier. Elle a beau écrire dès 1837 : « Je ne suis pas phalanstérienne (1) », c'est, néanmoins, un phalanstère plus qu'un palais ordinaire qu'elle veut construire et, plus tard, c'est à un disciple de Fourier qu'elle songe pour le réaliser : « Je ne connais qu'un architecte ca-« pable de faire le plan du palais de l'*Union Ouvrière*, c'est M. Cé-« sar Daly. Du reste, il a pour lui un excellent antécédent ; il a « déjà exécuté le plan d'un édifice non moins difficile, celui du « petit *phalanstère d'enfants*, d'après les idées de Fourier. Le « plan de cet édifice se trouve exposé au bureau de *la Phalange* ; « le comité central pourrait aller l'examiner (2). »

Elle écrit ces mots en 1843, mais l'année suivante, quand elle découvre à Marseille le livre fantaisiste de Doni, le phalanstère de Fourier lui paraît de beaucoup dépassé par l'utopiste des *Mondes célestes, terrestres et infernaux* : « ...Il y a un pha-« lanstère, mais quelle construction merveilleuse ! j'en ai été « éblouie ! ravie... Il y a cent portes, cent rues-jardins et cent « rangées de maisons à doubles faces. Toutes les cent rangées « de maisons ont leurs jardins aboutissant à un temple qui est « soutenu par cent colonnes... Fourier, afin d'éviter que l'on « sût où il avait volé son système, fut obligé de le dénaturer,

dique, comme moyen de le faire cesser, la création d'un Hôtel des Invalides civils où les deux sexes seraient admis. Le rapporteur, qui approuve Louis XIV de s'être occupé des braves qui ont versé leur sang pour la patrie, trouve l'idée absurde.

1. Lettre du 26 juillet 1837, (inédite. Archives sociétaires).

2. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 95. — César Daly fut l'un des souscripteurs de l'*Union Ouvrière*. Cf. les listes aux annexes du présent ouvrage (p. 439 et ss.)

« ce qui lui valut son phalanstère à lui, une mesquine petite « bicoque comparativement au grand et splendide phalanstère « des *Mondes Célestes.* J'ai vu aussi que c'était là d'où venait « l'idée des pénitenciers de la Pensylvanie, car il est dit que le « roi placé au milieu du Temple voyait en se tournant sur son « fauteuil les cent avenues de son vaste Palais. Quel beau palais « de l'« Union ouvrière » ! Ce serait trop beau pour les premières « années, j'en donnerai le dessin, afin que dans l'avenir on puisse « l'exécuter dans toute son étendue... Mon bonheur a été bien « grand en trouvant ce beau phalanstère ! Quelle différence de « moi, qui vis en Dieux, en l'humanité et non en moi, à Fourier « qui ne vivait qu'en lui ! Au lieu de voler cet auteur des Mon- « des Célestes, je me ferai un plaisir extrême à lui en laisser tout « le mérite. Je perfectionnerai sa pensée, voilà tout. Ces sortes « de vols prouvent un bien petit esprit (1)... »

Ainsi nous pouvons par cette description nous faire une idée de ce que rêve Flora Tristan — en même temps que de ses sentiments à l'égard de Fourier. Retenons pour l'instant que les Palais qu'elle souhaite voir édifier sont bien du genre phalanstère, mais en beaucoup mieux que ce qu'ont imaginé Fourier et ses disciples (2). Elle ne veut ni d'un hôpital, ni d'un collège, ni d'une caserne, ni d'un couvent ; il faut trouver autre chose que ce que les architectes ont réalisé jusqu'ici pour l'habitat en commun, qui provoque généralement la répugnance et le dégoût : il faut qu'on ait envie d'y loger. « Or je ne connais de « séjour agréable que là où chaque individu peut jouir du bien- « être, de l'activité et du repos, selon son âge, et surtout d'une « grande somme de liberté. »

Il ne suffit pas que les Palais de l'« Union Ouvrière » soient séduisants, il faut qu'ils soient des centres d'activité spacieux et bien aménagés pour des travaux divers : « Il y aura là tra- « vaux industriels, travaux agricoles, instruction morale et pro-

1. *Journal de Flora Tristan,* Sur le livre de Doni découvert à Marseille par Flora Tristan, cf. *supra,* 2e partie, p. 236 et 3e partie, p. 316.

2. C'est d'ailleurs dans le feu d'un enthousiasme déformateur qu'elle juge le palais de l'utopiste Doni supérieur au phalanstère de Fourier. C'est un véritable plan de ville avec un palais central que Doni imagine, mais il ne parle nullement des cent rues-jardins qui ravissent Flora Tristan. (Sur ces déformations de Doni par elle, cf. J.-L. Puech : *Un précurseur de Ch. Fourier au XVIe siècle* (?) *: A. Francesco Doni.* — Revue d'Histoire des Doctrines Économiques et Sociales, 1923, p. 140.

« fessionnelle pour les enfants, divertissements servant de ré-
« compenses et de délassements pour tous les travailleurs... » Habitation, usine, ferme, trois objets à réaliser, et c'est là ce qui nécessite un architecte des plus experts. La ressemblance avec le phalanstère de Fourier est frappante et c'est ici que Flora Tristan se range parmi les utopistes dont elle diffère le plus souvent. Les Cités de son rêve — le mot « cité » est préférable au mot « palais », — procèdent du phalanstère de Fourier et plus encore, selon sa préférence déclarée, de l'édifice imaginé par Doni ; ceci est très différent de la seule réalisation quasi fouriériste à laquelle on songe tout naturellement : le familistère de Guise, conçu et construit par Jean-Baptiste-André Godin. Le familistère concilie bien les exigences de l'activité industrielle avec les commodités de l'existence, mais Godin n'a pas prétendu embrasser dans sa vaste cité des éléments par trop divers. Il a créé une entreprise industrielle spécialisée et a voulu doter d'une vie sociale harmonieuse et juste les travailleurs de cette entreprise. Il a réussi ; le familistère peut servir d'exemple pour d'autres créations de même ordre, avec des modifications de détail adéquates aux diverses catégories d'industries. Mais nous ne retrouvons pas chez Godin l'exécution d'ensemble qui caractérise le « nouveau monde » imaginé par Fourier et qui embrasse tous les ordres de production. Flora Tristan dit en propres termes que la cité sera industrielle et agricole ; même si son industrie est spécialisée, l'agriculture suffit ici à créer une complexité déjà embarrassante dans l'organisation de la vie sociétaire et dans l'adaptation des locaux.

D'ailleurs, malgré les précisions que donne l'apôtre, malgré l'exposé de son idéal, il ne semble pas que ce soit là l'essentiel et même l'important de son élaboration ; ce sont plutôt des développements qu'elle est amenée à donner et qui s'enchaînent l'un l'autre. Elle ne pouvait pas négliger ces détails de réalisation, et la lecture de Doni vient, en quelque sorte, à l'appui de ses imaginations ingénieuses ; elle trouve dans cette courte utopie un plan dont la factice logique séduit dès l'abord, comme séduit le plan de Fourier, mais ces velléités utopistes ne la préoccupent pas au même degré que le principe lui-même de l'initiative ouvrière, seul objet important. Ramenons le projet à ses grandes lignes : l'initiative ouvrière, les cotisations recueillies doivent aboutir à : « élever dans chaque département des

« Palais de l'« Union Ouvrière » où l'on instruira les enfants « de la classe ouvrière intellectuellement et professionnellement, « et où seront admis les ouvriers et ouvrières blessés en travail- « lant et ceux qui sont infirmes ou vieux (1) ». Voilà le véritable intérêt du projet, voilà ce qu'en ont retenu les admirateurs de Flora Tristan et c'est vraiment la conséquence logique de toute sa philosophie sociale.

En effet, si les « palais » offrent un asile à la vieillesse et à la maladie, la misère est singulièrement atténuée, surtout si les adultes valides gagnent un salaire suffisant pour s'assurer une existence convenable et si les enfants sont élevés dans ces mêmes palais. Or, de cette éducation même naîtra cette mentalité nouvelle, cette conscience de classe qui permettra aux travailleurs de revendiquer tous leurs droits et de connaître tous leurs devoirs.

L'admission dans les palais sera proportionnée aux ressources pécuniaires et comprendra sans doute « la moitié d'enfants et « l'autre moitié de vieillards ou blessés. Les enfants seront choisis « de préférence soit orphelins ou fils de veuves, soit ceux dont « les parents seraient blessés ou très vieux ; enfin il faudra « admettre comme principe que toute famille d'ouvriers ayant « plus de cinq enfants, le sixième, septième, huitième et au delà « entreraient de plein droit (2)... »

Hommes et femmes seront obligés à travailler selon leurs capacités une partie du jour sans fatigue, sans rien qui rappelle les work-houses anglais (3) ; « les travaux devront être *variés*, de manière à être plutôt une *récréation* qu'une fatigue », ce qui est une application de l'essentiel principe fouriériste du « travail attrayant », explicitement approuvé par Flora Tristan. Le travail aura lieu sous la direction d'un chef d'atelier, mais organisé par un comité directeur des travaux qu'aura institué le comité central ; les membres de ce comité-là seront intéressés « à la prospérité du palais, soit par une part dans les béné- « fices des travaux, soit par la certitude d'une retraite, soit enfin « par l'admission de leurs enfants ou par des distinctions hono- « rifiques... ». D'ailleurs le principe de la participation aux béné-

1. § 7 du Résumé des idées de l'Union ouvrière, cf. *supra*, p. 126.
2. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 96.
3. « Maison de refuge pour la mendicité, où les pauvres sont *forcés de travailler fort péniblement* ». (*Union ouvrière*, p. 97, note.)

fices est cher à cette pseudo-fouriériste ; elle l'applique même au travail des enfants (1). Ainsi tout le monde a intérêt à la réussite de l'entreprise, car tout le monde y travaille, « tous, hommes et femmes, étant ouvriers » et « obligés selon leur âge, « leurs forces et leur savoir, à travailler une partie du jour ». Flora Tristan souhaite cependant ici une exception : chaque palais offrirait l'hospitalité à une douzaine de personnes, au moins sexagénaires, « qui auraient pour titre *hôtes du palais* » ; artistes, professeurs, savants, écrivains sans ressources, étrangers de préférence, ces hôtes des deux sexes seraient traités avec beaucoup d'égards, ils auraient la première place dans les cérémonies, et leur présence honorée « apprendrait aux enfants « à respecter le talent jusques dans la pauvreté ».

Tel est l'esprit général de cette vie sociétaire, dont la portée morale et la valeur éducative importent par-dessus tout. Former de nouvelles générations améliorées demeure comme toujours le grand espoir de l'apôtre, et c'est pourquoi l'« éducation morale, intellectuelle et professionnelle à donner aux enfants » occupe une place essentielle dans le « plan de l'Union uni- « verselle des Ouvriers et Ouvrières ».

C'est par l'éducation que se stabilisera ce minimum de principes irréfutables et indispensables à la marche sûre de la civilisation. Ceux-ci, Flora Tristan ne nous dit pas comment elle les a découverts et quel est leur fondement. Nous verrons plus loin quels ils sont ; peut-être les enfants eux-mêmes en sentiront-ils la vérité par le simple jeu de la méthode qui va présider à leur éducation. La base de cette méthode, c'est le « pourquoi », dont l'éminent pédagogue Jacotot venait de prôner l'emploi (2).

1. « Afin de l'intéresser aux travaux, dès l'âge de dix ans, l'enfant aura *droit à une part* dans les bénéfices des travaux exécutés dans la maison. Cette part augmentera *chaque année* et fera masse lors de sa sortie à dix-huit ans. La moitié de cette masse lui sera remise en un trousseau confectionné dans la maison, et l'autre moitié en argent... » *Union ouvrière*, p. 103.

2. Le mathématicien et pédagogue Joseph Jacotot (1770-1840) avait fait un effort sérieux pour vivifier l'enseignement, pour assouplir l'esprit encore neuf de l'enfant. L' « enseignement universel » qu'il préconisait était fondé sur des axiomes qui devaient séduire Flora Tristan : « Toutes les intelligences sont égales ; — Tout est dans tout ; — Sachez une chose et rapportez-y le reste ; — On ne retient que ce qu'on répète ; — Ce qui rend savant, ce n'est pas d'apprendre, c'est de retenir ; — On peut s'instruire tout seul ; — On peut enseigner ce qu'on ignore ». Les deux fils de Jacotot venaient, au mo-

Il faut « appliquer le *pourquoi* aux solutions des grandes questions de l'ordre moral, social et philosophique » dans l'enseignement journalier. L'enfant pourrait ainsi dès l'âge de 13 ou 14 ans « se rendre compte du pourquoi de tout ce qu'on lui fe« rait faire, et même de tout ce qui est, au moins dans une cer« taine limite ». Ceci résume l'éducation intellectuelle.

L'éducation morale se fonde sur le respect de la dignité humaine dans autrui et dans soi-même ; applications très simples : ne jamais faire aux autres ni offenses, ni injure ; ne jamais souffrir la plus petite injustice, ni la plus légère insulte soit de la part des camarades, soit de la part des supérieurs ; dans aucun cas, nulle punition dégradante ; soigner sa personne « sous le rapport d'une extrême propreté ». Flora Tristan est ici encore un précurseur ; elle a compris la nécessité et l'efficacité de la culture physique pour combattre le rachitisme, et de même la nécessité et l'efficacité des nourritures appropriées aux tempéraments divers. Mieux que beaucoup de ses continuateurs, elle a également compris que cette culture physique est importante à cause de sa répercussion sur la formation morale.

L'éducation intellectuelle et l'éducation morale nous font deviner ce que sera l'éducation professionnelle : chaque enfant choisira le métier pour lequel il se sentira le plus de goût. Il est en tout cas essentiel que tout enfant en apprenne un — et ici Flora Tristan ne s'est pas contentée d'affirmer le principe, elle a fait apprendre à sa fille Aline le métier de modiste. La spécialisation n'empêchera pas l'enfant de participer aux divers travaux qu'on lui indiquera, et d'ailleurs cette spécialisation sera double : en sortant du palais, il devra être « bon ouvrier au moins dans deux métiers ». Ici encore nous retrouvons une triple application de la doctrine fouriériste dans ce libre choix de l'enfant suivant ses aptitudes, dans la nécessité de varier les travaux et dans celle de pouvoir occuper plusieurs emplois.

Du reste, Flora Tristan indique elle-même que l'éducation pourra s'inspirer utilement des ouvrages de Fourier (et aussi du système d'Owen qui, dit-elle, se rapproche du sien). Comment ne pas reconnaître l'inspiration fouriériste dans cette idée que les directeurs de l'*éducation* devront s'entendre avec les direc-

ment où Flora Tristan écrivait l'*Union ouvrière*, d'achever la publication de nombreux articles de leur père dans le *Journal de l'Emancipation intellectuelle* (1820-1842).

teurs des *travaux d'atelier* et *d'agriculture*, « afin de faire marcher « les trois choses de front » ! N'est-ce pas encore de l'esprit fouriériste la minutieuse réglementation de détails dans le costume des enfants, qui ne doit être ni gênant ni salissant, mais dont la coupe sera élégante et dont l'ensemble présentera un effet harmonieux et agréable (1) ?

L'éducation est donc chose extrêmement complexe, et le rôle des éducateurs est un rôle capital dans la cité future. Les directeurs et directrices de l'éducation doivent être choisis avec soin et comme on exigera beaucoup d'eux, on devra donner aux instituteurs de beaux appointements, un beau logement, des avantages divers ; ils jouiront d'une grande considération. Et cela est justice, puisque c'est par leur œuvre surtout que sera inscrite dans l'esprit des jeunes générations la « saine et véritable morale », à l'abri des superstitions absurdes et fondée sur « la « croyance à un Dieu bon, juste, créant et guidant sa création « avec ordre, sagesse et providence » ; par eux surtout sera expliqué que « la loi de l'humanité est le progrès continu, sa « condition la perfectibilité », son état l'indivisibilité, tous les hommes et toutes les nations étant solidaires ; par eux enfin se développeront « simultanément les facultés aimantes et « intelligentes de chaque enfant ».

Mais l'éducation de la jeunesse, et par conséquent la transformation des générations à venir, le progrès de l'humanité ne seront possibles que si une autre transformation s'effectue : la misère et l'ignorance ne seront vaincues que si les femmes sont elles-mêmes élevées ; il faut « commencer par instruire les « femmes, parce que les femmes sont chargées d'élever les en- « fants » et parce que, « dans la vie des ouvriers, la femme est tout (2) ». Ces considérations utilitaires suffiraient à justifier la campagne en faveur de la réhabilitation de la femme ; mais il y a plus : cette réhabilitation est une question de droit. Le féminisme de Flora Tristan, nous allons le voir, est solidement fondé.

1. « Par exemple, les filles ne porteront point de *corsets*; les garçons point de *bretelles* ni de *cravates*... » (*Union ouvrière*, op. cit., p. 103.)
2. *Union ouvrière*, op. cit., p. 51.

CHAPITRE V

LE FÉMINISME DE FLORA TRISTAN

I

Le féminisme de Flora Tristan se conçoit assez facilement quand on connaît sa biographie. C'est pour s'être sentie *Paria* dans la société contemporaine qu'elle a compris la nécessité de revendiquer pour la femme un droit nouveau, ou plutôt la reconnaissance de ses droits éternels.

La lutte à mener pour l'émancipation de la femme est la même que la lutte à mener pour l'émancipation de l'ouvrier. L'un et l'autre occupent dans la société un rang inférieur qui est en contradiction absolue avec la déclaration des droits que les peuples civilisés mettent à la base des constitutions modernes (1); ces déclarations énoncent les droits de l'homme et la pratique de la vie montre que c'est au sens restrictif du mot « homme ». Il pourrait paraître admissible de rédiger maintenant une déclaration des droits de la femme, mais il serait absurde de rédiger une déclaration des droits de l'ouvrier, lequel est un homme ; ce qu'il faut, c'est étendre les droits de l'homme à tous les humains sans aucune distinction.

Tel est le point de vue du droit ; repris par les féministes successifs, il ne semble pas que l'on puisse le réfuter. Ici encore Flora Tristan est apitoyée par une injustice.

Toutes ses œuvres sont animées de ce sentiment. Nous l'y

1. C'est la même thèse que soutinrent les saint-simoniens : « ...LA FEMME et « LE PROLÉTAIRE avaient tous deux besoin d'affranchissement. Tous deux, « courbés sous le poids de l'esclavage, devaient nous donner la main et nous « révéler l'un et l'autre une langue nouvelle... » *Religion saint-simonienne. Réunion générale de la famille. Séances des 19 et 21 novembre 1831. Note sur le Mariage et le Divorce*, p. 4. (Paris, 1831, Bibl. Nationale : Ld190 48.)

trouvons dès le premier travail qu'elle publie, la brochure intitulée : *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères*, qui paraît en 1835 et dont on a vu plus haut le sens et la portée. Elle y constate « combien il est affreux de se trouver femme seule « et étrangère (1) » ; elle le prouve par des considérations d'ordre matériel relatives à l'exploitation dont est victime la femme isolée, et aussi par des considérations morales. Ce sont ses souvenirs de voyageuse qui l'inspirent ; elle a ressenti elle-même combien peut souffrir une femme en voyage.

Or, précisément, les voyages pourraient être pour les femmes un incomparable bienfait. Que de femmes se créent des occupations frivoles et précaires pour tuer le temps — selon l'expression courante — et qui emploieraient utilement ces loisirs en voyageant. Les femmes de Paris auraient beaucoup à apprendre de leurs sœurs provinciales, qui leur sont supérieures par « l'éco-« nomie domestique, le bon sens et la franchise » ; et les provinciales venues à Paris retourneraient chez elles « avec une ins-« truction plus finie, plus enviable, et surtout plus avancée « dans le progrès ». Ces avantages seraient encore bien plus grands si l'échange de vues se faisait entre les divers pays ; mais ceci n'est possible que si l'on organise l'accueil des voyageuses.

Le résultat essentiel de ces voyages, c'est donc que les femmes en seraient plus instruites, plus aptes à comprendre, et, en conséquence, plus près de l'émancipation, qui est le but à atteindre.

L'émancipation de la femme, en général redoutée et honnie par les antiféministes, est, dans l'esprit de Flora Tristan, syno-

1. Cpr avec diverses allusions clairement exprimées dans les autres œuvres de Flora Tristan. Par exemple : « ...Il faut s'être vu à Paris, sans fortune, sans « parents, sans amis, pour se faire une juste idée de ce qu'éprouve l'étranger « pauvre et inconnu. L'Arabe, au milieu du désert, est moins isolé de secours « que ne l'est cet étranger perdu parmi la foule, qui le coudoie dans la rue « sans s'inquiéter s'il a faim, s'il a un asile et si, le jour même, il n'ira pas se je-« ter à la rivière. L'hospitalité règne parmi les sauvages, les peuples primitifs, « et s'est conservée dans toute sa sainteté chez les populations nomades, tan-« dis qu'elle disparaît tous les jours davantage des pays où la civilisation se « développe ; on la retrouve de même plus florissante sous l'empire du despo-« tisme que sous celui de la liberté, comme si, à mesure que l'organisation des « sociétés se perfectionne, l'homme était destiné à remplacer ses vertus pri-« vées par des vertus publiques et à substituer à l'individu l'être collectif, la « société. » (*Méphis*, op. cit., I, 161 et s.)

nyme de moralisation, dans le sens le plus complet et le plus élevé du mot. La femme est, comme l'ouvrier, bien en retard sur la route du progrès, et ceci est d'autant plus inadmissible que son rôle sur la terre est précisément de conduire l'homme vers le progrès. La tâche à accomplir est donc complexe : la femme doit être instruite, éduquée pour elle-même, pour son amélioration propre, et elle doit l'être également parce que le développement, le progrès de l'humanité en dépendent.

II

Ceci peut paraître paradoxal quand on considère l'état lamentable de la femme, de l'ouvrière, au point de vue mental et au point de vue social. N'est-ce pas affirmer que la femme est corvéable et exploitable à merci que de rétribuer son travail suivant un salaire de famine. De quel droit taxe-t-on le produit de son travail à un taux inférieur — et combien inférieur ! — au taux du travail de l'homme (1) ? Quelle tristesse de constater que les femmes, « plus fortes moralement que les hommes », ont une situation si inférieure ! C'est que la supériorité de la femme — dont Flora Tristan ne doute pas — ne peut être mise en valeur dans l'état actuel de la société ; elle ne ressort que par hasard et très exceptionnellement. Pour les femmes comme pour les ouvriers, il ne faut point décider d'après l'injuste situation présente ; il ne faut point décréter les incapacités spécifiques, c'est par leur développement progressif lui-même qu'on les jugera capables de se développer : on ne doit pas perdre de vue que, presque systématiquement, les femmes sont tenues dans l'ignorance; comment leur dégradation

1. Voici un exemple de salaires féminins au moment même où Flora Tristan publiait l'*Union Ouvrière* :

En 1844, salaires payés à femmes qui travaillent le linge de corps pour homme et pour femme :

Confection d'une chemise d'homme	30 centimes
Pour ourler, coudre et marquer 12 torchons	20 centimes
Ourler et surjeter 1 paire de draps de 4 m. 8 cent.	40 centimes
Ourler, coudre et marquer un tablier	05 centimes
Façon d'un pantalon de coutil pour la troupe	30 centimes
Confection d'une douzaine de paires de pattes de bretelles	10 centimes
Confection d'une chemise de militaire	20 centimes
Tresser une paire de chaussons de tresse	20 centimes

A ce taux et sans relâche une ouvrière, dit le journal « *l'Union* » arrive à gagner au plus 15 à 18 sous par jour. (« L'Union », janvier 1844, p. 4. — Bibliothèque Nationale, Lc² 1566.)

morale ne découlerait-elle pas de leur servitude matérielle (1) ?

Dès leur jeune âge, elles servent ; tandis que les garçons vont à l'école, on garde la fille au logis où elle rend de menus services. A douze ans, elle va en apprentissage ; exploitée, rudoyée, elle arrive à l'âge de se marier, endurcie, irritable ; la tyrannie des parents fait place à celle de l'époux accepté sans amour ; ses enfants trouveront en elle la même rudesse que lui témoigna sa mère, un nouveau cycle commence et c'est toujours la même chose d'âge en âge. Où trouverait-on dans une semblable existence un seul instant consacré à la culture de l'âme ? Dès lors, cet être fruste ne saurait s'attirer que dédain de la part de son mari et de la société tout entière. Rien n'est pourtant plus injuste que ce mépris, car « chez presque toutes il « existe des qualités et des vertus qu'on chercherait vainement « dans les rangs des classes supérieures... Il faut avoir été té- « moin de l'activité de ces femmes, de leur bon sens à appré- « cier toute chose selon sa véritable importance, de leur patience « à supporter les peines morales et physiques dont elles sont « accablées, de la sympathie qu'elles témoignent pour celles « d'autrui. Il faut, dis-je, avoir vécu de leur vie de souffrance « et d'héroïsme pour s'en faire une juste idée. La douleur com- « mence pour elles avec l'existence et ne les quitte qu'au tom- « beau. Elles ne connaissent l'amour que lorsqu'elles sont filles ; « aussitôt après le mariage, leur amant devient un maître si « dur, si tyrannique que tout attachement s'évanouit, et l'af- « fection qu'elles ont pour leurs enfants est le seul adoucisse- « ment aux maux qui les assiègent pendant la durée de cet escla- « vage (2)... »

Ce tableau poussé au noir apparaît à la réflexion rigoureusement exact, même si par ailleurs on juge possibles et vraisemblables les descriptions idylliques des ménages heureux ou des amours populaires. Il est en quelque mesure dans la tradition des romans célèbres de l'époque, tel que *les Mystères de Paris* (1842), où les hommes sont misérables certes, mais où le calvaire le plus atrocement rude est gravi par des femmes.

1. Les statistiques répandues par les journaux viennent à l'appui de cette thèse et montrent qu'en 1838, sur 47.000 écoles primaires, il n'y en a que 11.000 de filles pour 36.000 de garçons. (« Le Voleur », 31 décembre 1838, p. 586.)

2. *Méphis*, op. cit., I, 155 et s.

Comment, devant de si tristes perspectives, la femme ne s'abandonnerait-elle pas à la prostitution qui la guette, qui attire sur elle l'infamie sans doute, mais lui promet la vie joyeuse et sans souci, quelquefois même la lui procure ? La tentation est séduisante de loin, bien qu'en réalité la prostituée connaisse le plus affreux supplice, à moins d'arriver à l'abjection totalement abrutissante que l'inconscience en résulte ; mais, dans ce cas, la honte est plus grande encore pour la société coupable. La prostitution est tellement une monstrueuse conséquence de l'état social que ce n'est pas la femme qui en est flétrie, « cette « infamie flétrit l'espèce humaine et dépose contre l'organi« sation sociale bien plus haut que le crime ; — les préjugés, « la misère, l'ilotisme combinent leurs funestes effets pour amener « cette révoltante dégradation (1)... ». En face d'une telle horreur, de cette « folie affreuse » que Flora Tristan déclare incompréhensible pour elle, il faut résolument convenir que les mesures prises sont absurdes, « car la prostitution étant un résultat « forcé de l'organisation des sociétés européennes, c'est à dimi« nuer l'intensité des causes qui la provoquent et en régler l'u« sage que doivent actuellement tendre les gouvernements (2) ». Certes, les tentatives faites pour enrayer ce qu'on a depuis appelé la « traite des blanches » ne font pas sourire l'apôtre, elle donne sur le mal et sur le remède de copieux et intéressants renseignements ; mais il n'y a vraiment qu'un sûr remède : modifier les mœurs.

Il y a entre les sexes deux inégalités qui sont à la racine du mal : d'abord, pourquoi juger selon deux principes différents la conduite des femmes et celle des hommes ? « Si vous n'aviez « pas imposé à la femme la chasteté pour vertu sans que l'homme « y fût astreint, elle ne serait pas repoussée de la société pour « avoir cédé aux sentiments de son cœur, et la fille séduite, « trompée, abandonnée ne serait pas réduite à se prostituer (3) ». — Ensuite, comment admettre que la femme ne puisse pas,

1. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 110. — Flora Tristan parle de la prostitution dans presque tous ses ouvrages ; mais c'est au chapitre VIII des *Promenades dans Londres*, intitulé « Filles publiques », qu'elle traite le sujet dans son ensemble, en s'appuyant sur une documentation sérieuse.

2. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 132.

3. Cpr avec George SAND : « Toutes les unions possibles seront intolé« rables tant qu'il y aura dans la coutume une indulgence illimitée pour les

si elle est abandonnée, gagner sa vie honorablement ? « Si vous « l'admettiez à recevoir la même éducation, à exercer les mêmes « emplois et professions que l'homme, elle ne serait pas plus « fréquemment que lui atteinte par la misère » ; à condition toutefois que son travail ait droit à la même rétribution que le travail de l'homme ; c'est la formule du féminisme moderne : « à travail égal, salaire égal », qui doit sauvegarder la femme. L'homme lui-même doit réclamer cette justice : « proclamez, « vous, les hommes forts, que vous reconnaissez la femme pour « votre égale, vous lui reconnaissez un droit égal aux bénéfices... ». Evidemment, ce serait là lui donner une possibilité de se passer de l'homme-tuteur sans lequel, par égoïsme, le législateur et l'homme, en général, posent en principe la vie de la femme inadmissible. « Si vous ne l'exposiez pas à tous les abus de la force, « par le despotisme du pouvoir paternel et l'indissolubilité du « mariage, elle ne serait jamais placée dans l'alternative de « subir l'oppression et l'infamie... »

Consciente de ses charmes puissants, consciente de sa faiblesse sociale, la femme est forcément conduite à faire servir ces charmes à la conquête de la vie. Qu'elle échoue ou qu'elle réussisse, elle n'en est pas moins une créature moralement diminuée ; parfaitement excusable d'ailleurs. Si l'on tient à pouvoir lui jeter la pierre, qu'on lui donne d'autres moyens de défense, qu'on lui enseigne à gagner sa vie ; qu'on lui offre une autre alternative que se vendre jeune à un mari sans amour ou se prostituer plus tard avant de sombrer de toute façon dans la misère (1).

Il faut ici pénétrer la pensée très courageuse de Flora Tristan ;

« erreurs d'un sexe, tandis que l'austère et salutaire rigueur du passé « subsistera uniquement pour réprimer et condamner celles de l'autre... » *Lettres d'un voyageur*, XII[e] « A M. Nisard. » (Paris, 1837).

1. Cpr avec : *L'Emancipation de la Femme*, op. cit., p. 103 : « ...Voyez les « prostituées des rues, ce lamentable troupeau que l'ignominie a marqué ; si « elles avaient su se vendre de bonne heure, elles ne seraient pas tombées à si « bas prix, et ce seraient des femmes honorables. Les malheureuses, pour la « plupart, ont aimé et se sont laissé séduire ; elles n'ont pas eu le courage de « l'hypocrisie, parce qu'elles avaient un cœur... » — Nous pouvons retrouver dans les divers volumes de Flora Tristan l'essentiel de ses idées féministes ; c'est pourquoi il est superflu de les chercher spécialement dans ce petit ouvrage posthume où la rédaction de l'abbé Constant, grandiloquente, ampoulée, a peut-être introduit des théories supplémentaires.

elle ne l'a pas exprimée avec une extrême netteté, parce qu'elle aurait été, une fois de plus, accusée d'immoralité ou d'immoralisme. Rappelons-nous que durant les audiences des tribunaux où se dénouaient les démêlés entre elle et son mari, on lui reprocha d'avoir fait l'éloge de la bigamie, d'avoir émis sur les relations d'homme à femme des théories scandaleuses et criminelles. Qu'en était-il exactement et comment Flora Tristan a-t-elle compris le droit à l'amour ?

Ici encore et plus que pour ses autres théories, sa vie nous aide à comprendre. Pauvre, insuffisamment instruite, sans métier rémunérateur, Flora Tristan, séduisante, s'est mariée et n'a pas été heureuse en ménage. Elle s'est alors promenée à travers le monde, rencontrant parfois un homme auprès duquel elle aurait pu reconstruire son bonheur, refaire sa vie, si le divorce eût été rétabli. Ce résumé en deux phrases peut fournir un thème inépuisable aux réflexions sur le mariage.

Une jeune fille se prostitue légitimement, mais se prostitue tout de même si, pour ne pas mourir de misère ou pour améliorer son sort, elle épouse un homme épris d'elle.

S'aperçoit-elle qu'elle s'est trompée, il lui est impossible de corriger son erreur autrement que par une nouvelle prostitution si elle n'a pas de métier ; mais une prostitution qui, cette fois, la déshonore, puisque non sanctionnée par la loi et qui, presque toujours, assurera son malheur.

Si elle a un métier, la situation peut changer. Le divorce n'étant pas rétabli, elle ne pourra naturellement pas reformer une union légitime avec un autre homme ; mais elle pourra, si ses sentiments le lui commandent, s'unir à lui librement et ceci ne s'appellera pas prostitution, puisque ce ne sera pas pour de l'argent que ce compagnon aura été élu. L'union consentie pour de l'argent, libre ou légitime, est toujours une prostitution. L'union commandée par l'amour (ou disons plutôt : par des sentiments autres qu'un désir de lucre) est toujours honorable, ou du moins n'est jamais déshonorante.

Cette analyse ne nous présente nul plaidoyer pour la polygamie ou plutôt pour la polyandrie, si l'on donne à ces mots leurs sens légal ; c'est-à-dire que Flora Tristan ne demande pas que la loi accorde à un homme le droit de vivre avec deux ou plusieurs femmes, ou à une femme de vivre avec deux ou plusieurs hommes. Mais il est certain qu'elle revendique le droit

pour une femme de se donner à tel homme qu'elle élit, si le droit réciproque et corollaire est accordé aux hommes : avoir « imposé à la femme la chasteté pour vertu sans que l'homme y « fût astreint » lui paraît injuste, c'est-à-dire immoral, puisqu'elle désire l'égalité entre les deux sexes.

S'il s'agit de la femme célibataire, la question ne souffre pas grande difficulté. La femme se donne selon ses inclinations, dont plusieurs réformateurs proclament la justification. D'ailleurs la pratique populaire ne les a pas attendus. Toutefois, il ne semble pas que Flora Tristan recommande rien qui puisse s'appeler dévergondage. Les relations amoureuses supposent l'amour et elle se fait de l'amour une idée très sentimentale, très romanesque si l'on veut, mais très noble.

Nous sommes loin des débordements saint-simoniens, et il ne s'agit pas de mettre simplement en pratique la « papillonne » de Fourier. Mais il n'en est pas moins vrai que le libre abandon de tout son être à l'homme que l'on aime n'entraîne, selon Flora Tristan, nul déshonneur. La continence, la chasteté, la virginité ne sont point des sacrements : la réhabilitation de la chair et de ses droits n'a pas été proclamée en vain par les réformateurs. Remarquons d'ailleurs que Flora Tristan n'étale ici nulle théorie et ne se livre à aucune déclamation ; et c'est d'autant plus frappant ; n'estime-t-elle pas superflu de réfuter les déclamations contraires, considérées comme non avenues et de contredire les théories inverses qui paraissent décidément périmées après avoir été si souvent intangibles. Le don de soi est loisible à la femme comme à l'homme, pourvu que ce soit un don non un marché, et pourvu qu'elle soit libre (1).

Pour la femme mariée, la situation est plus délicate, puisque le divorce a été aboli en 1816. On peut admettre qu'ayant quitté son mari ou qu'ayant été quittée par lui, la femme se considère comme aussi libre qu'avant son mariage. Mais elle n'en est pas moins en puissance de mari : tout amour nouveau serait adultère c'est-à-dire légalement punissable, tout nouvel enfant serait adultérin ou risquerait de tomber au pouvoir d'un mari exécré, toujours présumé le père. Moralement, Flora Tristan ne défend

1. En 1844, au cours de son voyage en France, Flora Tristan écrit : « ...Je prends l'engagement de me reposer pendant trois mois. Je tâcherai de me lier avec un individu qui me plaise, et j'irai avec lui chercher ma fille pour la mener en Italie et en Espagne... » (*Journal inédit.*)

pas à cette femme de nouvelles amours ; elle ne lui refuse pas l'estime si celles-ci sont désintéressées. Mais les lois de la société sont plus sévères et c'est là une injustice que le législateur doit corriger en rétablissant le divorce.

Quand, en décembre 1837, Flora Tristan adresse à « Messieurs les Députés » sa « pétition pour le rétablissement du divorce », la question préoccupe de nombreux esprits. Depuis vingt et un ans que le divorce, d'ailleurs impopulaire, a été supprimé, l'opinion a évolué ; pétitions, propositions de loi, projets font l'objet d'études diverses : il semble bien que la défaveur ne soit plus générale (1). La Restauration avait voulu marquer une réaction sur l'esprit nouveau auquel Napoléon, intéressé personnellement, avait sur ce point donné satisfaction. Mais la monarchie de juillet a vu l'éclosion de tant de théories audacieuses que les esprits sont plus disposés à considérer froidement ce problème du mariage et du divorce que la religion est seule à poser hors de discussion. Les faits sont là pour prouver que l'institution du mariage ne suffit pas à établir la bonne entente entre époux : ne voit-on pas une statistique énumérer les « assassinats entre maris et femmes résultant de l'abolition de la loi du divorce pendant cinq ans (2) » ? En vérité, mieux vaut rompre à jamais des liens aussi dangereux que de se laisser conduire au crime libérateur.

La littérature a popularisé la thèse de l'amour vainqueur de la loi. Sans avoir écouté les prêches saint-simoniens, les romanciers ont de plus en plus défendu en même temps les droits de la femme et les droits de l'amour ; George Sand, pour ne citer que la plus célèbre et probablement la plus entendue, a conté dans d'innombrables romans la tragique histoire du cœur féminin. Elle a bien prétendu ne pas émettre de doctrine et simplement mettre en roman la douloureuse aventure de sa vie, elle

1. La bibliographie des ouvrages sur le divorce à cette époque est considérable et ne saurait être donnée ici. Signalons un bon article de Louis Blanc en raison de la personnalité de son auteur, de la date de l'article et enfin de l'esprit qui ne contredit pas celui de Flora Tristan : *La Famille* : *Question du Divorce* (Revue du Progrès, 1er juillet 1840, p. 489).

Cf. aussi la *Note sur le Mariage et le Divorce* lue au Collège de la Religion Saint-Simonienne et citée plus haut (p. 337).

2. De 1825 à 1829 ; — cette statistique est annexée à la pétition du 20 décembre 1837 du comte de Saur, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, avec quelques autres documents. (Archives nationales n° 133, dossier 71.)

a tout de même fait école (1) : d'une part, elle a — moins qu'on l'a prétendu — conduit à la révolte quelques lectrices trop convaincues et, d'autre part, elle a eu des imitatrices littéraires ; les unes illustres à leur tour, les autres obscures, toutes ont contribué à créer cette amosphère, favorisée par l'exaltation romantique, où s'affirment la révolte contre l'oppression ou la tutelle conjugales et l'obéissance aux inclinations naturelles qu'il est facile de baptiser indications de la Providence. On discute cette littérature romanesque, les journaux en accroissent l'influence et y trouvent des occasions d'émettre également des théories, parfois par la plume de femmes-journalistes(2).

L'exposé que Flora Tristan adresse aux députés est donc inspiré par l'atmosphère ambiante autant que par le souvenir de sa propre aventure conjugale ; elle ne dissimule pas que cet avatar l'inspire, mais elle assure qu'elle agit par amour pour ses semblables et non par intérêt personnel. Elle ne pense pas que le divorce soit contraire à la religion, qui pourtant le combat : le Christ défend à l'homme de séparer ce que Dieu a joint, mais l'homme ne doit pas non plus unir ceux que Dieu a séparés en les créant incompatibles ; vouloir consacrer l'indissolubilité du mariage, c'est aller à l'encontre de la nature que Dieu nous a

1. Cf. notamment sa profession de foi dans *Lettres d'un Voyageur*, op. cit. (VI. Du rôle des poètes), où elle se défend de prêcher telle théorie, ou de faire « une sorte de plaidoyer contre certaines lois ». — Dans une intéressante étude sur *George Sand et les mœurs*, M. Louis Maigron a voulu montrer, documents en main, que les idées de George Sand ont été mises en pratique par de nombreuses femmes, ses contemporaines, dont *la Gazette des Tribunaux* a relaté les tristes aventures conjugales. Flora Tristan est parmi elles ; mais simplement désignée par la lettre C., initiale du nom de son mari Chazal (Revue de Paris, 1er et 15 décembre 1903, 15 janvier 1904). — Cette étude a été recueillie dans l'ouvrage de M. Maigron, intitulé : *Le romantisme et les mœurs* (Paris, Champion, 1910).

2. Dans le journal populaire *La Fraternité*, par exemple, c'est une femme, Adèle Giot, qui analyse et commente le roman de Mlle Lenoyer de Chantepie : *Cécile* : « Ce livre est dirigé contre l'indissolubilité du lien conjugal, et aussi « contre la vénalité de notre siècle, qui sacrifie toujours les cœurs à la conve- « nance ou à l'intérêt... Nous approuvons la tournure des idées de Mlle Chan- « tepie ; comme elle, nous sommes pour le maintien de la famille, non telle « qu'elle est, mais telle qu'elle devrait être ; et comme elle aussi, nous sommes « pour le divorce, que nous regardons, à l'encontre de quelques catholiques « non croyants, mais systématiques, comme la plus sûre sauvegarde du « bonheur conjugal et du repos des familles. » (*La Fraternité*, août 1841, dirigé par Lahautière, paraît de mai 1841 à mars 1843. Bibl. Nat. Lc2 1493.)

donnée. « Dieu n'a donné la continuité qu'à un petit nom-« bre de nos affections et nous voudrions imposer l'immuabi-« lité à la plus variable de toutes. Devant cette institution « contre nature s'évanouissent le bonheur domestique et les « mœurs publiques. » Toute association suppose l'égalité de droits entre les associés : la tyrannie maritale, la dépendance de l'épouse anéantissent l'affection chez les âmes que n'ont pas perverti « l'union hideuse du despotisme et de la servi-« tude ».

L'œuvre à accomplir ne sera que la suite de l'œuvre entreprise par la glorieuse Révolution Française, qui « eut l'affran-« chissement de la pensée pour but et fut accueillie par les accla-« mations des peuples » : il faut rétablir le divorce « sur le prin-« cipe de réciprocité et à la volonté de l'un des conjoints », comme l'avait fait la Révolution, et non à la manière de Napoléon, qui « aurait voulu en faire un privilège régulier » et qui, ne le pouvant, l'accommoda au profit du mari « d'une manière aussi im-« morale qu'arbitraire ». Que la Chambre introuvable ait aboli le divorce « avec une aveugle témérité » en donnant à cette mesure un effet rétroactif, cela n'a rien de surprenant, mais on peut s'étonner que, sept ans après la révolution de 1830, subsiste encore « ce monument barbare de la gothique assemblée ». L'effet de cette mesure, c'est que la désunion règne dans 300.000 mariages, que les gens refusent de se marier et que les déclarations annuelles d'enfants naturels sont de plus en plus nombreuses, tant se généralise l'hésitation devant des engagements perpétuels. « Sans le divorce, religion et morale sont impuis-« santes pour faire naître des mœurs régulières », c'est-à-dire à assurer la prospérité publique et le bonheur domestique qui en sont inséparables. Au surplus, le divorce est admis dans les pays protestants et les mœurs n'y sont pas moins pures (1).

Telles sont les considérations qu'expose Flora Tristan dans sa pétition qu'elle se permet d'appuyer sur son expérience douloureuse : « J'ai dû très jeune encore pourvoir seule par mon

1. Les arguments de Flora Tristan en faveur du divorce se retrouvent dans la pétition présentée aux Chambres par Mme Poutret de Mauchamps, le 15 janvier 1838, c'est-à-dire postérieurement à celle de Flora Tristan, mais publiée dès septembre 1836 dans *la Gazette des Femmes*.

Cf. sur ce point : M.-L. Puech : *Un journal féministe en* 1838 : *le mystère de la Gazette des Femmes* (en préparation).

« travail à mes besoins, et à ceux de mes enfants. Il est rare « qu'un tel fardeau n'excède pas les forces des femmes. Il en « est peu qui reçoivent une éducation appropriée à une profes- « sion et lorsque, sans fortune, elles sont délaissées par leurs « maris ou obligées de se séparer d'avec eux, c'est à la loi qu'il « faut attribuer les unions illicites qu'elles forment, puisque « cette loi ne leur permet pas d'en contracter de légales qui « assurent à leurs enfants la protection du père... »

Voici donc envisagée la nécessité d'un second mariage, qui permettra justement à la mère divorcée d'assurer à ses enfants un nouveau protecteur ; on pourrait s'étonner de cette faiblesse : le remariage ainsi contracté par intérêt n'en est-il pas avili aux yeux de Flora Tristan ? Peut-être, mais l'avilissement ne serait-il pas le même si la mère, non divorcée, mais séparée de son mari, contracte une union illégitime dans le même intérêt de ses enfants ? En définitive, la seule manière de rester honorable, c'est d'assurer leur subsistance en travaillant : il est donc essentiel que la femme possède un métier rémunérateur. Et ceci nous ramène à l'éducation des femmes, éducation générale et éducation professionnelle. Flora Tristan apparaît donc ici en précurseur ; quelques années plus tard, en 1862, fut fondée la première école professionnelle de femmes par cette même Elisa Lemonnier qui, on s'en souvient, avait précisément assisté Flora Tristan dans son agonie.

Aussi bien cette nécessité d'instruire les femmes n'est pas seulement proclamée pour l'unique intérêt individuel : elle apparaît d'importance primordiale pour la régénération du peuple.

III

Flora Tristan attache au rôle de la femme dans la vie sociale une importance qu'elle explique dans tous ses ouvrages ; mais on pourrait connaître sa pensée en lisant seulement le chapitre III de l'*Union Ouvrière* qu'elle intitule : « Le POURQUOI je mentionne les femmes (1) ». Il s'agit ici de la femme dans la famille ouvrière, mais ce qui en est dit peut encore s'appliquer aux femmes des autres milieux sociaux. Au reste, c'est dans les milieux ouvriers que l'œuvre est urgente, parce que, d'une part, c'est surtout là que la femme est inculte et malheureuse, et parce que, d'autre part, c'est là que son action peut être essentiellement efficace.

En effet, « dans la vie des ouvriers la femme est tout. Elle « est leur unique providence. Si elle leur manque, tout leur man- « que. Aussi disent-ils : C'est la femme qui fait ou défait la mai- « son... Comme mère, elle a action sur l'homme pendant son en- « fance ; c'est d'elle et uniquement d'elle qu'il puise les pre- « mières notions de cette science si importante à acquérir, la « science de la vie... Comme amante, elle a action sur lui pen- « dant toute sa jeunesse, et quelle puissante action pourrait « exercer une jeune fille belle et aimée. — Comme épouse, elle « a action sur lui les trois quarts de sa vie. — Enfin, comme fille, « elle a action sur lui dans sa vieillesse... » (p. 61).

Et ce rôle primordial de la femme dans le ménage ouvrier, de la femme si négligée, si inculte, est un argument en faveur de sa supériorité, puisque, malgré l'abandon systématique où on l'a laissée, elle est encore le plus souvent la providence du foyer (2).

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 43.

2. « En visitant ces intérieurs de prolétaires, j'eus de fréquentes occasions « de reconnaître la supériorité de la femme. Elle a, en général, plus d'empire « sur elle-même ; aussi est-elle presque toujours la caissière du ménage, et « quoique la plus grande part des souffrances lui échoit, on rencontre chez « elle une douceur, une urbanité, une résignation qui ont toujours excité mon « étonnement et mon admiration... » (*Méphis*, op. cit., I, 228.)

Dans la vie des bourgeois, ou de tous les hommes autres que des ouvriers, le rôle naturel de la femme est beaucoup moins important parce que l'argent leur permet de parer au désarroi causé par l'absence de la mère, de l'épouse, de l'amante, de la fille : une gouvernante peut élever l'orphelin ; les études et les distractions de tout ordre peuvent être une suffisante compagnie pour l'adolescent, pour l'adulte, pour le vieillard. Mais, pour le riche comme pour le pauvre,la bonne qualité de la femme est de la plus grande importance, parce que la société de la femme, membre de la famille ou étrangère, est constante. Il faut donc que les femmes, en particulier les femmes du peuple, reçoivent « dès leur enfance une éducation rationnelle, solide, propre à « développer tous les bons penchants qui sont en elles », afin de pouvoir devenir « des ouvrières habiles dans leur métier, de « bonnes mères de famille capables d'élever et de diriger leurs « enfants et d'être pour eux, comme le dit la *Presse*, des *répé- « titeurs naturels et gratuits* des leçons de l'école » ; aussi afin de pouvoir « servir d'*agents moralisateurs* pour les hommes sur les- « quels elles ont action depuis la naissance jusqu'à la mort ». On leur accordera l'égalité absolue avec l'homme, d'abord, « en « vertu du droit légal que tout être apporte en naissant », mais aussi parce que l'oubli de cette égalité a causé « tous les malheurs « du monde ». Il faut réclamer des droits pour la femme, « parce « que c'est l'unique moyen [pour] qu'on s'occupe de son édu- « cation, et que de l'éducation de la femme dépend celle de « l'homme en général, et particulièrement celle de l'homme « du peuple... C'est le seul moyen d'obtenir sa réhabilitation « devant l'église, devant la loi et devant la société... Il faut « cette réhabilitation préalable pour que les ouvriers soient eux- « mêmes réhabilités. — Tous les maux de la classe ouvrière se « résument par ces deux mots : Misère et ignorance, ignorance « et misère. Or pour sortir de ce dédale, je ne vois qu'un moyen : « commencer par instruire les femmes, parce que les femmes sont « chargées d'élever les enfants mâles et femelles (1). »

Le commerce intellectuel et spirituel des femmes a été un élément essentiel dans le raffinement des mœurs bourgeoises ou aristocrates, et, toutes choses égales d'ailleurs, on peut en attendre le même effet dans les milieux ouvriers. Nous y revien-

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 62, 63.

drons plus loin. Les hommes se rendront de plus en plus compte de l'agrément qu'ils retirent de ce commerce constant devenu chaque jour plus civilisé, « car rien n'est plus doux, plus suave « au cœur de l'homme que la conversation des femmes lors- « qu'elles sont instruites, bonnes et causent avec sens et bien- « veillance (1)... ». La femme associée, et non brutalement soumise à l'homme prendra intérêt à l'association, et, plus instruite, plus préparée, s'ingéniera « à mener sa maison avec « ordre, économie et entendement ». Préoccupés d'une œuvre commune qui les intéresse à un égal degré, les deux époux collaboreront, et, pouvant l'un et l'autre comprendre leur œuvre, se seconderont. Collaborer, se seconder, voilà les mots qui traduisent la tâche conjugale telle que la comprend Flora Tristan : collaborer, c'est-à-dire travailler l'un avec l'autre ; se seconder, c'est-à-dire être l'un le second de l'autre et réciproquement ; sans priorité âprement discutée, mais dans une intelligence absolue du devoir à accomplir dans une atmosphère d'estime mutuelle.

Compris ainsi, « le « ménage » devant lequel l'ouvrier hésite comme devant un aléa trop inquiétant, n'est plus une cause de ruine, mais une cause de bien-être (2) ». C'est vraiment sous cette influence féminine que la famille ouvrière prendra cet aspect heureux, d'un bonheur très bourgeois que Flora Tristan décrit avec complaisance. C'est ce bonheur auquel tout homme peut prétendre. Certes, l'ouvrier peut revendiquer énergiquement ses droits, protester de tous ses moyens contre toutes les lois qui l'oppriment ; c'est un devoir sacré d'aspirer au bonheur. Mais à la base même il y a une transformation qui doit lui assurer celui-ci, c'est la transformation de l'état de la femme, dans l'intérêt de l'homme. « Tâchez de bien comprendre ceci : La « loi qui asservit la femme et la prive d'instruction vous op- « prime, vous, hommes prolétaires... Ce n'est pas au nom de « la supériorité de la femme (comme on ne manquera pas de « m'en accuser) que je vous dis de réclamer des droits pour la « femme... c'est au nom de votre propre intérêt à vous, hommes ; « c'est au nom de votre amélioration à vous, hommes ; enfin, « c'est au nom du bien-être universel de tous et de toutes que je

1. *Union Ouvrière*, p. 64.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 66.

« vous engage à réclamer des droits pour la femme, et, en atten-
« dant, de les lui reconnaître au moins en principe (1)... » C'est donc aux prolétaires français d'inscrire explicitement dans leur Charte les droits de la femme qui se résument ainsi : égalité absolue de l'homme et de la femme (2).

Ainsi la femme pourra sortir de son « abrutissement », cause de sa mauvaise volonté ; car la mauvaise volonté est certaine. Les ouvrières voient d'un très mauvais œil leurs maris « s'oc-
« cuper d'idées politiques ou sociales. Qu'as-tu besoin de t'oc-
« cuper des choses qui ne te regardent pas ?... Pense à gagner
« de quoi manger et laisse aller le monde comme il voudra ». Flora Tristan se rappelle des scènes violentes entre maris et femmes à ce sujet, et sans doute elle pense à l'accueil que lui fit la femme de Gosset, quand elle note ces incidents : « Souvent
« j'en ai été victime, en recevant les injures les plus grossières...
« Ceci est cruel à dire, mais je connais de malheureux ouvriers,
« hommes de cœur, d'intelligence et de bon vouloir, qui ne de-
« manderaient pas mieux [que] de consacrer leur dimanche et
« leurs petites épargnes au service de la cause, et qui, pour avoir
« la paix dans leur maison, cachent à leur femme et à leur mère
« qu'ils viennent me voir et qu'ils m'écrivent. Ces mêmes fem-
« mes m'ont en exécration, disent des horreurs de moi, et, sans
« la crainte de la prison, peut-être pousseraient-elles le zèle
« jusqu'à venir m'injurier chez moi et me battre, et tout cela,
« parce que je commets le grand crime, disent-elles, de mettre
« en tête de leurs hommes des idées qui les obligent à lire, à
« écrire, à parler entre eux, toutes choses *inutiles* qui font *perdre*
« *du temps* (3)... »

Telle est la généralité des ouvrières. Il serait injuste de leur en vouloir, elles ne sont pas les seules femmes ainsi enlisées dans leur ignorant dédain de toute idée : dans toutes les positions on a fait de la femme une esclave, elle a une mentalité d'esclave. Evidemment, il y a quelques exceptions, quelques

1. *Union Ouvrière,* p. 69.
2. Cf. le texte de cette déclaration, *id.*, p. 70.
3. *Union Ouvrière,* op. cit., p. 66. — Les réflexions justes mais peu flatteuses de Flora Tristan sur les femmes du peuple ont été remarquées et appréciées par l'écrivain allemand Lorenz von Stein : *Geschichte der sozialen Bewegung in Frankreich von* 1789 *auf unsere Tage* (Leipzig, 1850), II, 463.

femmes se montrent dévouées et sont capables de comprendre les questions sociales ; mais combien rares : « J'ai rencontré « ici une femme du peuple réellement intelligente, c'est la pre- « mière que je connaisse », écrit Flora Tristan pendant son séjour à Dijon (1). Certes, cet état de choses « déplorable » contredit brutalement la croyance en une femme-messie dont l'action bienfaisante transformera l'humanité. Il faut avoir une foi bien solide pour en garder encore l'espérance.

1. *Journal de Voyage.*

IV

La notion de la « femme-messie » n'est pas imaginée par Flora Tristan. Il est à peine besoin ici de rappeler la doctrine saint-simonienne sur ce point : intégralement affranchies, les femmes ne sauraient accepter le mariage tel qu'il est pratiqué dans la société moderne ; le joug masculin doit disparaître et la femme, libre désormais, peut associer ou non à sa vie tels compagnons qui lui agréent. La hiérarchie qui régit l'église saint-simonienne ne les admet pas encore en raison de l'infériorité où la société les a longtemps tenues, mais un jour viendra où, à côté du « Père » que les adeptes ont trouvé en la personne d'Enfantin, sera la « Mère » complétant le couple sacerdotal et conduisant le monde vers l'idéal. Flora Tristan connaît la doctrine saint-simonienne ; elle estime que les saint-simoniens ont compris le rôle de la femme, mais il est peu probable qu'elle ait eu dessein de se rattacher à eux sur ce point. Son originalité, rappelons-le, c'est d'avoir — à cette époque où le féminisme, essentiellement bourgeois, réclamait l'égalité des conjoints dans le mariage et l'accession des femmes aux carrières libérales — parlé des ouvrières et de leurs salaires (1). Toutefois, dès ses débuts, elle a de la femme et de son rôle moral et spirituel une haute idée. Qu'on relise ses lettres de jeune fiancée, celle que nous avons citée où elle exprime à Chazal sur un ton quelque peu exalté son ardent désir d'être une compagne parfaite : « ...enfin je veux être bonne avec tout le monde, être philo-« sophe, mais d'une manière si douce, si aimable, que tous les « hommes désireront une femme philosophe (2)... »

Ce sont là presque des propos d'enfant, des rêveries de jeune fille, mais ils expriment assez bien ce que Flora Tristan pensa toute sa vie. Etre indépendantes ne signifie pas que les femmes ne puissent espérer « ce rôle sublime d'inspirer et de guider « le compagnon auquel la Providence les a destinées (3) ». On

féministe
diplomate

1. Cf. George WEILL, *La France sous la Monarchie constitutionnelle, 1814-1841*. Paris (Alcan), 1912.
2. Cf. *supra*, 1re partie, chapitre I, p. 12.
3. *Méphis*, op. cit., I, p. 126.

a vu que l'ouvrière peut exercer au foyer une influence primordiale, mais toutes les femmes peuvent accomplir une semblable tâche : pourvu qu'« au lieu de les élever comme des odalisques « pour plaire et servir » on les rende propres à remplir leur mission : c'est la femme qui peut embellir et adoucir toute une vie, c'est elle qui est la grande consolatrice, « il n'est pas une dou- « leur qu'elle ne sache adoucir (1) ». Elle est aussi l'animatrice, comme on dit aujourd'hui : « l'homme même le plus fort ne « saurait mener rien à bonne fin s'il n'a pas cette vie du cœur « qu'anime l'affection d'une femme (2) ».

C'est surtout dans *Méphis* que Flora Tristan a exprimé cette idée essentielle ; l'étrange héros dont on verra plus loin la romanesque histoire prêche une loi nouvelle : un véritable évangile. La nouvelle loi ne veut pas pour la femme le « rôle passif d'ab- « négation et d'obéissance que lui assigne l'interprétation ro- « maine de l'Evangile », mais bien « la mission... d'inspirer « l'homme, d'élever son âme au-dessus des vaines opinions du « monde, de l'obliger par la constance de ses efforts à se rendre « capable de grandes choses ».

Telle sera la compagne de l'homme, celui-ci sera par là rénové, et le mariage une société transformée ; mais la grande société tout entière en sera profondément modifiée. Le progrès rapide de l'humanité dépend même de ce changement : l'utilisation « convenable des facultés intellectuelles de la femme ». La femme, en effet, « réfléchit la « lumière divine (3) » ; elle possède à un degré plus haut que l'homme « l'intuition », cette « voix de Dieu qui vibre en nous » ; mais il faut qu'elle sente toute l'importance de son rôle, de sa belle et sainte mission, il faut qu'elle comprenne. Les femmes agissent sans comprendre et faussent ainsi ces mouvements intuitifs. Lorsqu'elles « seront « éclairées sur leurs devoirs et sur le but qu'elles doivent donner « à leur vie, leur amour sera véritablement cette lumière divine « dont les Ecritures parlent comme devant conduire l'homme « au travers de l'obscurité... » ; jusque-là leur dévouement, qui est le fond de leur nature risque non seulement de ne pas adoucir le malheur de l'humanité, mais presque toujours de l'augmenter : le dévouement non raisonné conduit à des applica-

1. *Id.*, *ibid.*, *Méphis*, p. 209.
2. Op. cit., p. 323.
3. *Méphis*, op. cit., II, 92.

tions néfastes (1). Et pourtant leur dévouement sublime montre bien leur incommensurable valeur ; c'est dans l'adversité qu'il apparaît le mieux, quand l'excès de douleur et d'angoisse donne aux femmes l'auréole des Marie Stuart, des Jane Gray, des Jeanne d'Arc, des Marie-Antoinette, des de la Valette (2). « Rien ne nous rend si grand qu'une grande douleur », ce vers — que Flora Tristan ne cite pas — semble s'appliquer spécialement aux femmes.

Il faut bien reconnaître que la civilisation a tout de même formé une créature admirable dont le malheur révèle la complète abnégation et que la pitié rend capable des plus absolus sacrifices. Mais combien un aussi splendide effort serait-il plus utile si, au lieu d'attendre les catastrophes qui les en révèle capables, les femmes collaborant chaque jour avec les hommes, conscientes de cette œuvre, concouraient à ces travaux d'amélioration sociale dont l'exécution nécessite une foi constante, une énergie de tous les instants.

Ainsi fera la femme de l'avenir ; d'elle vient la vie, d'elle aussi viendra le progrès, quand elle sera devenue digne d'être le guide de l'homme.

1. Les deux personnages de *Méphis* qui discutent sur ce point abordent des considérations de détail qui éclairent curieusement le débat ; l'homme traite la femme en poupée ; pour lui plaire, celle-ci n'hésite pas à se torturer physiquement, par exemple en comprimant ses organes dans un corset qui donne à son corps une séduction conforme à une certaine esthétique ; elle sacrifie sa santé « en guêpant sa taille » ; son dévouement au plaisir de l'homme est bien désintéressé, puisque l'homme se détachera d'elle quand elle sera flétrie, ce qui peut-être arrivera d'autant plus tôt qu'elle aura plus gâté sa santé. Dévouement de dupe, par conséquent, mais dévouement criminel, puisque la race entière est compromise par cette déformation physique qui amène des couches douloureuses et des enfants « faibles, rachitiques, difformes ». — (*Méphis*, op. cit., II, 96.)

2. *Méphis*, op. cit., II, 233.

CHAPITRE VI

LE ROLE DES CLASSES DIRIGEANTES
LA NOBLESSE. — LA BOURGEOISIE. — LE CLERGÉ.
IDÉES POLITIQUES, SOCIALES ET RELIGIEUSES DE FLORA TRISTAN.

Le but essentiel de Flora Tristan, c'est l'émancipation de la classe ouvrière : on vient de voir que c'est par là même qu'elle justifie ses tendances féministes. Cette émancipation, la classe ouvrière elle-même doit la réaliser ; est-ce à dire que les autres classes de la société doivent assister dans l'inertie à cette transformation sociale ? Loin de là : les classes dirigeantes, au lieu de demeurer indifférentes ou hostiles à l'évolution de la classe ouvrière, devraient la favoriser si elles comprenaient leur véritable intérêt.

Il y a une solidarité inconsciente, mais réelle entre tous les hommes ; une atteinte à l'un d'entre eux ne laisse pas les autres absolument indemnes, si bien qu'on peut appeler mal social toute souffrance individuelle. Si le devoir ne suffisait donc pas à dicter aux hommes leur conduite à l'égard de ceux qui souffrent, leur intérêt tout au moins pourrait la déterminer. Tous doivent travailler au bien commun, à l'œuvre sociale depuis le plus puissant monarque jusqu'à l'artiste le plus indépendant, sans excepter, bien entendu, les membres de la noblesse, du clergé, du patronat ou de la bourgeoisie en général. Quelle que soit son opinion intime, Flora Tristan n'hésite pas à solliciter ces privilégiés. Elle indique en quelle forme doivent être rédigés les appels qu'on leur adressera et qui auront un double effet : d'abord ils provoqueront des versements à la caisse de l'Union ouvrière qui seront « l'expression de la gratitude des classes « dites supérieures envers la classe ouvrière » ; en outre « ces « dons et les refus de dons feraient connaître quelles sont les « classes qui sympathisent avec l'union ouvrière ou qui désap-

« prouvent sa formation... A l'époque où nous vivons, il est « très important pour la classe ouvrière de savoir au juste à « quoi s'en tenir sur les sympathies que lui vouent les autres « classes de la société. »

Sur les unes et sur les autres, Flora Tristan porte des jugements qu'il importe d'examiner pour comprendre ce qu'elle attend de la coopération sociale à venir. Ils nous fixeront au surplus quant à ses convictions politiques, sociales et religieuses.

I

Le roi des Français, la Noblesse constituent une caste qui semble à part dans la vie de la Nation. L'« Union Ouvrière » leur adressera un appel comme à toutes les autres classes, bien que leur rôle économique ne soit guère actif ; ils sont une survivance d'un passé disparu, mais ce passé leur conférait des obligations qui, elles aussi, survivent : ils avaient, et ont encore, le devoir de protéger le peuple. « ...Il n'y a plus de « roi de France, plus de barons, plus d'évêques. Le peuple ne re- « çoit plus de coups de fouet ; il est libre, et tous sont égaux de- « vant la loi ; oui, mais en l'absence du droit au travail, il est « exposé à mourir de faim (1). »

Le roi des Français, en acceptant ce titre, a « contracté l'obli- « gation sacrée de défendre les intérêts de tous les Français « comme les anciens rois de France contractaient l'obligation « sacrée de défendre valeureusement la nation, dont ils étaient « les chefs, contre toute attaque ennemie ». Le peuple ne demande pas un privilège, mais la simple reconnaissance d'un droit : le droit au travail. Or, le Roi a deux moyens de défendre cet intérêt du peuple : il peut, comme chef d'Etat, prendre l'initiative d'une loi qui accorde à tous et à toutes le droit au travail ; il peut mettre un de ses magnifiques domaines à la disposition du peuple pour qu'y soit construit le premier palais de l'« Union Ouvrière », suivant ainsi l'exemple de la reine Elisabeth d'Angleterre, qui « donna son palais de Greenwich

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 81. Appel au Roi des Français, comme étant le chef nommé par la Nation.

pour faire un hôtel des invalides aux marins ». Les rois à venir suivront cette tradition ainsi fondée par le premier roi des Français.

A la Noblesse française on peut demander également cette coopération pour édifier le premier palais ; le faste princier dans lequel elle vit lui permet d'abandonner un peu d : son superflu à ceux qui travaillent 14 heures par jour pour qu'elle puisse jouir à bon marché du luxe le plus raffiné. Par ce don les Nobles prouveront ce que le Prolét ire sait bie ı : « que la générosité de cœur tient de *race* comme la bravoure et l'élégance des manières ».

En conseillant ainsi cette attitu 'e à l'égard de l'aristocratie de naissance, Flora Tristan fait preuve d'un opportunisme qui ne doit pas tromper sur ses convictions intimes. Bien qu'elle n'ait jamais fait dans ses œuvres et même dans son journal une profession de foi politique très explicite, il est possible d'assurer qu'elle fut républicaine. On sent cette sympathie pour le régime républicain çà et là dans tous ses livres (1) et n'est-elle pas sensible encore dans les lettres au républicain Barbès ?

La République, c'est la suite naturelle, inévitable, indispensable de la Révolution de 1789 ; or, l'esprit, le principe, l'élan de 1789, Flora Tristan leur demeure attachée définitivement : « les événements de la révolution française sont tellement grands « qu'ils écrasent les hommes... C'est l'esprit de Dieu qui la con- « duit ; les hommes sont impuissants pour la guider, la combattre « ou la trahir (2)... ». La trahir ne porte pas bonheur : Napoléon, en le faisant, a pu un moment croire par son absolutisme accomplir une œuvre : « Son pouvoir saisissait le pauvre dans sa chau- « mière, le riche dans son palais, sans qu'aucun pût s'y sous- « traire ; mais que nous a-t-il laissé de durable ? quelle est celle « de ses institutions qui a amélioré le sort de l'humanité ? qu'a- « t-il fait d'une utilité permanente » ? Et Flora Tristan avec beaucoup de soin et une grande sûreté historique se plaît à énumérer les institutions et les réformes dont il a doté la France pour organiser et perfectionner le plus abject régime d'oppression policière que la Restauration elle-même ne put empirer. Toute

1. Cf. notamment le dialogue politique à bord du bateau qui l'emmène au Pérou : *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., I, 135 et s.
2. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 29.

l'œuvre de Napoléon se ramène à l'enchaînement de cette liberté que la révolution de 1789 avait introduite partout ; « il ne laissa « libre presque aucune action de la vie » ; toute la centralisation administrative n'eut pour but qu'entraver ou restreindre la liberté ; il eût voulu la traquer toujours plus, l'anéantir jusque dans les âmes : « l'espionnage était partout, dans l'adminis- « tration, l'armée, le sanctuaire, l'enseignement, et il existait « aussi à l'étranger. Rien ne prouve mieux que cet immense « espionnage l'agitation que renfermait l'âme de l'empereur et « la conscience qu'il avait de son impuissance à terrasser le « principe révolutionnaire (1) ». C'est à ce principe seul que Flora Tristan donne sa foi.

Certes, la monarchie constitutionnelle lui paraît un progrès sur la monarchie absolue ; elle croit le roi-citoyen susceptible d'accepter des constitutions modernes que ne toléreraient pas les monarques de l'ancien type (2). D'ailleurs, les temps sont changés et l'absolutisme est condamné dans la civilisation moderne : le monde l'a bien prouvé en abattant Napoléon ; Waterloo, ce « fait providentiel », a été « le second triomphe de la liberté (3) ». Et qu'on ne voie pas là la simple révolte des rois contre un aventurier trop triomphant : l'absolutisme de Charles X a abouti à un échec, et les rois, ce jour-là, ont bien compris qu'il n'y avait plus de place pour la tyrannie en Europe. Ceci ne veut pas nier la nécessité d'un chef : tout être raisonnable et qui veut agir comprend cette nécessité, quel que soit son désir de liberté même effrénée (4). Mais ce chef à la tête d'une Nation est désormais choisi par elle : on le dit roi, et si Flora Tristan ne répudie pas ce titre et ce personnage, c'est encore par opportunisme. Elle veut agir, elle veut réaliser ses desseins philanthropiques et sociaux, elle doit donc, pour n'être pas jugée subversive, affecter une certaine indifférence à l'égard des problèmes de la politique, même de la politique extérieure, en dépit des hardies convictions que nous lui découvrirons ; mais elle croit à la Répu-

1. *Promenades dans Londres*, p. 36.
2. *Méphis*, op. cit., I, 253.
3. *Promenades dans Londres*, pp. 40 et 37.
4. *Méphis*, I, 198. « ...Sans chef, pas d'union, pas d'ordre, pas de force, et pas de sûreté... Le chef est le Dieu qui règle la marche des astres, le général qui fait manœuvrer les bataillons ; le roi légitime qui lève les impôts et fait bâtir les hôpitaux pour les pauvres... »

blique, certaine, prochaine. Elle le dit en 1843 à ses visiteurs Ruge et German : « ...Le honteux système sous lequel nous « soupirons s'écroulera lui aussi devant la colère de la noble « France. Je ne lui donne même pas deux ans de vie. Ses jours « sont comptés, et s'il est vrai que depuis 1830 il aït crû en igno- « minie, il n'en est pas moins vrai aussi que, durant ces quatorze « années, une génération a grandi qui est résolue à délivrer « notre belle patrie, ce nid de la révolution, de cette nichée de « coucous, et elle est en état de le faire ». En attendant, « il faut « toujours faire quelque chose, mais il ne faut jamais oublier « ce qu'on sera empêché de faire. Et le fait que nous ne pouvons « pas écrire comme nous pensons est un des obstacles qui para- « lysent le plus. Chaque mot échappé au cœur serait une torche « incendiaire lancée dans le système, mais tout aussitôt éteinte. « — Cela n'empêche pas qu'il ne faille l'y lancer, croyait le poète. « — Pas avant, dit-elle, qu'on soit sûr que l'incendie allumé « par elle sera inextinguible (1)... »

D'ailleurs, avec un bon sens vraiment prophétique elle se défie des engoûments que les peuples peuvent avoir pour un homme. Une des raisons qui devrait décider les amis de l'ordre à veiller avec sollicitude sur la classe ouvrière, c'est que si les ouvriers sont abandonnés à la seule contemplation de leur misère, ils deviendront « un corps formidable dont pourrait disposer le « premier intrigant politique qui voudrait troubler l'ordre ; et, « de même que les esclaves dans la société romaine, les ouvriers « iraient toujours se ranger sous l'étendard de Catilina qui atta- « querait la société (2) ». Ne semble-t-elle pas prédire ici le coup d'Etat de Louis-Napoléon ? Or, elle n'a pour ce prince aucune aveugle indulgence. A Londres, elle entend maints propos sur lui — et aussi sur « le soi-disant duc de Normandie, qui prend modestement le titre de Louis XVII (3) ». — Le futur Napoléon III vit en Angleterre entouré de courtisans plus ou moins faméliques ou véreux, « plus habiles à lui soutirer de l'argent « qu'à lui indiquer la seule voie dans laquelle il peut se distin- « guer... Ah ! qu'il est pitoyable de vouloir jouer un rôle pour « lequel on n'est pas propre et qu'il est stupide de s'obstiner

1. Arnold Ruge : *Zwei Jahre in Paris*, op. cit. Sur cette conversation, cf. *supra*, 2e partie ; chapitre I et chap. II, p. 162 et s.
2. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 117.
3. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 28.

« à être prince en dépit du destin (1) !... » Selon Flora Tristan, l'étoile des Napoléon a maintenant pâli comme celle des Capet ; l'ère future sera l'ère républicaine, pourvu que le peuple sache mieux saisir le moment propice.

C'est précisément cette prudence, ce sens de l'opportunité, cette volonté d'agir avant tout dans la mesure du possible, qui lui font critiquer certains politiciens démocrates et républicains, butés sur leur système, au lieu d'essayer une réalisation même imparfaite (2). C'est souvent paresse de leur part, démagogisme, impuissance. Elle les juge alors sans indulgence ; leur stérile bavardage au café ou dans les bureaux de rédaction — toujours le même, à Lyon, à Carcassonne ou à Toulouse — la dégoûte profondément. Ce n'est pas ainsi que se façonne un esprit civique ; aussi gardent-ils les viles tares des opprimés, cet instinct de courtisanerie qu'elle observe à Lyon chez les collaborateurs et subordonnés du journaliste démocrate Rittiez, aplatis devant leur maître.« S'il nous fallait faire une révolution par et pour « de semblables hommes, je préférerais rester jusqu'à la fin des « siècles avec le Pape et Louis-Philippe. Mais quel gouverne- « ment de pareils hommes pourraient-ils donc établir ? Rien que « d'y penser on en frémit (3) ! » Elle est donc bien décidée à aller voir les républicains et les démocrates dans toutes les villes où elle passera, mais elle s'attend de leur part à des calomnies imbéciles, car elle ne fera rien pour leur complaire.

Peut-être trouvera-t-on dans ses jugements malveillants et assez justes un indice de cet esprit aristocrate qu'elle conserva toute sa vie. Elle se moque des niais pour lesquels, en Angleterre particulièrement, la noblesse garde encore un tel prestige qu'il suffit de se présenter à eux avec un titre nobiliaire pour être bien considéré (4) ; mais elle croit néanmoins à un certain nombre de vertus, apanage de la noblesse : elle croit à « la race (5) » ; elle admire les manières aristocratiques de son oncle Pio et parle

1. *Promenades dans Londres*, p. 56.

2. Cf. notamment lors de son passage à Dijon, où elle voit un grand nombre de républicains, auxquels « on peut faire entendre raison », sauf aux « monomanes... tout à fait comiques qui veulent la Révolution quand même... » (*Journal*, op. cit.)

3. *Journal*, op. cit.

4. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 21.

5. Cf. *supra*, p. 360.

avec complaisance du train vraiment princier que mène la famille Tristan au Pérou. De même, quand elle voit le magnifique hôtel des Crillon à Avignon, ne sent-on pas une nuance de regret à l'adresse de la vieille et puissante famille dépossédée dont les descendants « végètent peut-être dans quelque trou » et un sentiment fait à la fois de mépris et presque de haine pour le parvenu, ancien ouvrier, qui occupe maintenant ce palais à leur place ?

Il y a là un ensemble symptomatique. Mais ces inclinations naturelles font encore mieux ressortir les tendances définitives de Flora Tristan évoluée. Au cours de sa vie aventureuse, elle a fréquenté toutes sortes de gens : ses jugements sont aussi sévères sur les uns que sur les autres ; on peut dire qu'elle fait abstraction de la condition et de l'origine sociales des sujets qu'elle observe ; elle n'établit guère de différence entre un riche oisif aristocrate et un oisif roturier riche, si l'un et l'autre ont une même attitude en face de la misère humaine. Ce qui importe, c'est de vouloir ou non secourir « la classe la plus nombreuse et la plus utile ». Au reste, le contact avec cette classe est rarement le fait des aristocrates ; c'est plutôt la Bourgeoisie, le Patronat qu'il convient de considérer à cet égard, et c'est ici que la lutte va devenir aiguë.

II

Autant et plus encore que les aristocrates de naissance, les chefs d'usine, les financiers, les propriétaires, les bourgeois sont intéressés au sort de la classe ouvrière. On doit les solliciter, mais Flora Tristan, dans le modèle d'appel qu'elle propose, se montre plus sévère que dans son appel au Roi ou à la Noblesse : « En nous faisant travailler, vous vivez, vous et votre famille, « comme des banquiers anglais. Vous amassez des richesses « plus ou moins considérables. Nous, en travaillant pour vous, « nous avons bien de la peine à vivre et à nourrir notre pauvre « famille. Ceci est de l'ordre légal. Aussi, remarquez bien que nous « ne récriminons pas ; nous ne vous accusons pas ; nous cons- « tatons seulement ce qui est (1)... » De cette constatation on tirera parti pour mettre en œuvre la générosité des patrons, « pénétrés en leur âme et conscience de la gratitude qu'ils doi- « vent à la classe ouvrière » : tous leurs dons seront reçus avec reconnaissance.

On remarque le ton qui n'est pas impoli, mais qui laisse supposer une antipathie continue. Cette antipathie va peut-être en s'accentuant à mesure que Flora Tristan parcourt la France. Elle trouve vraiment trop peu de patrons, de capitalistes, de bourgeois convaincus de l'œuvre à accomplir pour affranchir ou même éduquer la classe ouvrière.

Cependant, elle ne confond pas entre eux tous les bourgeois ; elle les classe « en deux camps bien distincts » : D'une part, « ceux qui ne comprennent absolument pas que « les temps sont « venus où il ne doit plus y avoir de réprouvés sur la terre, où « chaque individu, dès son entrée dans la vie, doit avoir, comme « membre de la grande famille humaine, sa place au banquet « social ». D'autre part, les bourgeois intelligents, « les voyants »,

1. *Union Ouvrière*, op. cit., 86, 87. — Combien cette résignation ressemble peu aux sentiments que Saint-Simon demandait aux ouvriers d'exprimer à leurs patrons : « ...Vous êtes riches et nous sommes pauvres ; vous travaillez de la tête et nous des bras; il résulte de ces deux différences fondamentales que nous sommes et devons être vos subordonnés. » (*Henri de Saint-Simon à MM. les ouvriers.* Paris, 1821.)

« qui forment aujourd'hui la partie rationnelle, sage et forte « de la nation... Dans le camp des voyants, on aperçoit dis- « tinctement le grand mouvement ascensionnel des classes infé- « rieures qui s'élèvent graduellement, d'échelon en échelon, au « bien-être et à la liberté. On suit cette marche avec intérêt et « sollicitude. Chez les voyants, on est en marche incessante ; « on marche par la pensée, on marche par le travail, on marche « par les élans d'une sympathie généreuse (1)... »

Inutile de s'adresser à ces voyants, « ce serait leur faire injure. « D'ailleurs j'appartiens moi-même à ce camp. Notre devise « est celle-ci : l'ordre, le respect à toute espèce de propriété ; « justice pour tous ; richesse et prospérité générale du pays (2). »

Ce n'est pas seulement par opportunisme qu'est faite cette déclaration : Flora Tristan ne veut pas être subversive. Cependant, quand elle cède à son impulsion naturelle, son horreur de la propriété éclate en termes véhéments. Elle est si convaincue que celle-ci doit disparaître quelque jour, que si les propriétaires opposaient trop de résistance, il faudrait en venir à bout par la violence ; mais, en attendant, il faut respecter l'ordre, il ne faut pas voler, même pas les voleurs, c'est-à-dire les propriétaires ; ce qui est tout un, car :



« On ne saurait trop répéter que la propriété c'est le vol. . toute propriété est vol... Il faut jeter sur la propriété un anathème terrible. Il faut qu'avant dix ans la plus grande des injures soit celle-ci : tu es un propriétaire ! Il faut que la devise de la première révolution soit : plus de propriétés d'aucune espèce, et respect à l'ordre, car l'ordre est la vie : sans ordre, pas de vie possible. » *(Journal inédit.)*

Voici qui n'est pas sans importance pour connaître les idées économiques de Flora Tristan : cette violence évoque tout naturellement les diatribes que Proudhon vient de proférer voici peu de temps. Cependant, retenons que c'est une Flora Tristan exaspérée par l'esprit obtus de patrons butés qui s'exprime de la sorte. Elle sait que, dans l'heure présente, il n'y a pas lieu de provoquer les catastrophes bien décisives : nous sommes loin du communisme ou du collectivisme, pas très loin du fouriérisme, lequel est tout à fait admissible par des bourgeois intelligents.

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 110 et s.
2. *Id.*, p. 115.

Mais à côté de ceux-ci, il y a les autres, les inclairvoyants, ceux auprès desquels il faut faire une incessante propagande pour les convaincre que le système de l'Union Ouvrière est fondé sur une simple idée de justice, sur un désir d'ordre. Il n'y a aucune raison valable pour refuser à un travailleur de bonne volonté son droit au travail et son droit à l'instruction morale et professionnelle. Eh ! qui ne voit qu'une société composée d'unités ainsi perfectionnées sera une société harmonieuse, paisible, apte au bonheur, tandis que l'abandon dans lequel on laisse les ouvriers et la question ouvrière prédispose ces hommes nombreux à la révolte !

Voilà ce que les bourgeois aveugles et sourds ne veulent pas comprendre. Pour ceux-ci, Flora Tristan n'a pas assez de mépris, peut-être même de haine : « Quels misérables que ces gre-« dins de Bourgeois ! » s'écrie-t-elle à Châlon, après avoir vainement essayé de convaincre son auditoire. C'est d'ailleurs au cours de son voyage en France que ses sentiments se précisent, car « la bourgeoisie de Paris vaut mieux que celle de province », laquelle est « plus ignoble que nature ». Sans doute aussi voit-elle mieux que ce qui rend les bourgeois si peu sympathiques, c'est leur inintelligence de la question sociale : « les trois quarts « ne comprennent pas mieux que les ouvriers, et l'autre quart « ne veut pas comprendre... » Leur raisonnement est très simple en refusant à Flora Tristan leur cotisation : « ce serait donner des « verges pour nous fouetter », disent-ils à Lyon, et ailleurs l'apôtre comprend bien qu'ils sont « partisans de l'abrutissement du peuple pour le mieux tondre ». C'est là de la courte vue, mais comment en serait-il autrement : « on ne trouve chez ces pa-« trons aucune générosité dans le cœur, pas d'instruction, mais « en revanche un esprit étroit, mesquin, craintif, borné, méchant, « qui est le résultat de leurs habitudes mercantiles... » Et Flora Tristan ajoute : « Rien que de voir ces gens, j'ai mal aux nerfs ». C'est qu'en effet, sa répulsion est véritablement physique, quasi instinctive à l'égard de cette classe, « la race qui m'est le plus « antipathique » ; c'est du dégoût : « un bourgeois me fait l'effet « d'un navet bouilli pour la troisième fois... » Ces diatribes violentes ne sont pas de la simple fantaisie : ces patrons de province, maîtres de la moyenne industrie, poursuivent leur œuvre dans la routine sans aucune curiosité d'un meilleur état ; c'est cette ignorance satisfaite qui est véritablement exaspérante. Dans ce



milieu, Flora Tristan s'ennuie mortellement ; elle ne peut comprendre qu'on se résigne à vivre dans l'indifférence à l'égard du problème social quand on est ainsi en pleine matière vivante. On s'explique l'impatience un peu méprisante qu'elle ressent à Saint-Etienne, quand une femme de patron affecte de ne rien savoir de l'usine de son mari et manifeste un dédain puérilement hautain à l'égard du travail de ses ouvrières. Certes, les désillusions, les découragements, les dégoûts sont permis en face des êtres frustes, de ce prolétariat ignare, abruti ; mais comment peut-on ne pas comprendre que cet état ne saurait éternellement durer ! comment ne voit-on pas qu'il faut essayer de deviner l'avenir et favoriser l'essor de cette humanité en évolution. Aveugle qui ne voit dans le métier de patron que la seule préoccupation du profit et ne sait pas se passionner pour la grande œuvre humaine dont chacun ici-bas accomplit une parcelle !

Quand elle désespère de se faire comprendre des bourgeois, Flora Tristan s'amuse à les heurter, à les scandaliser et même à leur faire peur en leur montrant le mouvement révolutionnaire qui les balaiera, eux et tous les parasites de la société.

Est-ce à dire qu'elle juge uniquement parasites le patronat, le capitalisme, la bourgeoisie ? Non : elle croit à leur rôle et nous venons de la voir proclamer son respect de la propriété. Elle sait bien la force que représente la ténacité laborieuse des petits bourgeois attentifs à exploiter leur industrie. « Très certainement, « ce sont ces petits bourgeois singuliers et presque grotesques « qui, en travaillant ainsi doucement et dans l'ombre pendant « vingt-cinq ans, changeront l'ordre social... » Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue : la puissance de transformation sociale que représente la bourgeoisie laborieuse, pourvu qu'on l'oriente vers l'amélioration sociale fondée sur la justice. C'est de là qu'on peut attendre beaucoup et non des bourgeois plus ou moins républicains, plus ou moins démocrates, qui, les uns bien intentionnés et les autres simplement subversifs ou arrivistes, font de la politique de café ou de journal, tels les jeunes bourgeois gentilhommes groupés autour de Lamartine et de son *Bien public* mâconnais, tels encore ces agitateurs de Lyon ou de Carcassonne dont l'action se résout en bavardages.

*
* *

A l'égard de la bourgeoisie possédante, Flora Tristan ne professe donc pas des sentiments nécessairement haineux. Si elle préconise un nouvel état de choses qui atténuera les différences par trop révoltantes entre les riches et les pauvres, elle ne saurait encourager les tentatives individuelles de résistance à l'ordre légal, même jugé inique. Que va-t-elle donc penser de ceux qui osent ces tentatives ? Excusables ou non, la société ne saurait les supporter : ils sont dans leur tort, il faut donc trouver des sanctions à ces actes délictueux. Mais la Société n'a pas résolu le problème.

Ce problème, Flora Tristan ne l'a pas traité dans son ensemble ; mais elle l'aborde à plusieurs reprises et l'on peut retrouver dans ses écrits une théorie assez cohérente. Les personnages de *Méphis* nous donnent des exemples variés de criminels ; quant aux principes, ils sont formulés, non seulement au sujet de ces héros de roman, mais encore dans le *Journal inédit*, les *Promenades dans Londres* et surtout dans la *Pétition pour l'abolition de la peine de mort*.

Considérons d'abord avec Flora Tristan les délinquants qui peuplent les prisons et les bagnes. Elle s'est souvent arrêtée devant ce spectacle ; elle a lu les descriptions méticuleuses de Moreau-Christophe (1) ; en France et en Angleterre elle a visité ces lieux (2). Les prisons lui inspirent une répulsion pro-

1. *De l'état actuel des prisons en France* (Paris, 1836), par MOREAU-CHRISTOPHE, sous-préfet, ancien inspecteur général des prisons de la Seine ; du même auteur : *Rapport sur les prisons de l'Angleterre* (1839). — Lisant les journaux fouriéristes, Flora Tristan avait eu certainement connaissance des *Lettres sur les prisons de Paris*, par RASPAIL, que le « Nouveau Monde » du fouriériste Czynski publia le 15 juin et le 11 novembre 1839.

2. « ...Les femmes ne sont admises à parcourir les prisons de Paris qu'avec une difficulté extrême, et la seule que j'aie vue, durant un laps de deux années, était une Anglaise, d'un âge si respectable qu'elle n'avait pas à craindre les grossièretés des détenues. Mme Flora Tristan a tort de se plaindre de cette interdiction plus sévère encore en Angleterre qu'en France. Non seulement c'est un acte de prudence, mais aussi un acte d'humanité. Permettre à une jeune et jolie femme de se promener sur un préau de prison, et d'interroger les prisonniers comme bon lui semblerait, ce serait l'exposer à toutes sortes de réflexions et de réponses inconvenantes ; ce serait vouloir attiser des passions assoupies par la misère et renouveler un supplice des

fonde, les criminels une sincère pitié, mais elle n'en constate pas moins que la société doit se défendre contre eux. Elle nous présente des types divers : les uns nés ou élevés dans le vice et l'immoralité, les autres méprisant la société mal équilibrée dont il est presque juste de se venger en l'attaquant, certains enfin qu'une peccadille a conduits à la prison et qui y trouvent une néfaste promiscuité, mauvaise conseillère. Flora Tristan ne serait pas de son temps si, en outre, elle ne traçait pas un portrait sympathique du criminel révolté, qui devient une sorte de justicier à la manière du Karl Moor de Schiller et des *Brigands,* ses compagnons.

Mais, en général, ces malfaiteurs sont un objet d'épouvante et de dégoût. Elle décrit d'une façon saisissante la chaîne des forçats, telle que nous la dépeignent les journaux du temps (1) ;

temps fabuleux... » (*Les prisons de Paris,* par un ancien détenu, p. 321.) — On a vu plus haut les vains efforts que Flora Tristan avait faits pour visiter Barbès dans la prison de Nîmes et Mme Lafarge dans celle de Montpellier. — De ces visites de la Française Flora Tristan aux prisons de France et d'Angleterre, rapprochons les visites analogues de l'Anglaise Mrs Elizabeth Fry dans ces deux pays et aussi en Irlande, en Russie, en Amérique vers la même époque. Visitant les prisons de Toulouse, elle demanda si on ne pouvait pas créer une association d'hommes et de dames de la ville pour la réforme des prisons. (Cf. *La France méridionale,* reproduit par l'*Espérance,* journal protestant, hebdomadaire, du 6 juillet 1839.) Elle fit entendre ses observations à un membre du parquet de la Cour royale de Toulouse. — Mrs. Fry a laissé plusieurs ouvrages sur la réforme des prisons. Son action ne fut pas sans influence.

1. L'*Estafette* du 21 juillet 1836 reproduit, d'après la *Gazette des Tribunaux,* la chanson que chantent les forçats en partance pour Brest, tandis qu'on les attache :

3e *couplet*

Nos fers sont lourds, mais nous les supportons ;
Pour des forçats, point de voix qui s'écrie :
« Soulageons-les, d'autres les béniront ».
On nous maudit même en notre patrie ;
Avides de malheurs, vos regards parmi nous
Cherchent à rencontrer une face flétrie
Qui pleure et s'humilie ;
Mais nos regards sont fiers et nous rejetons tous,
Dès que joyeux nous quittons nos foyers.
Consolons-nous si Paris nous rejette,
Et que l'écho répète
Le chant des prisonniers.

Autre exemple reproduit dans le même journal :

le cynisme et l'abjection de ces êtres définitivement en dehors de la société rendent impossible la pitié : la haine et la crainte sont les seuls sentiments qu'ils inspirent (1). Cependant en présence des forçats de Toulon, Flora Tristan ressent quelque compassion. Certes, il en est qui lui semblent définitivement perdus : « on voit trop clairement en eux un ennemi et l'instinct « conservateur est là qui nous dit : Quel bonheur pour nous « que cet homme soit enchaîné (2) ! » et c'est une pensée de cet ordre qui explique l'hésitation du législateur à laisser vivre le criminel : « il a craint en abolissant la peine de mort de compromettre la sûreté publique... (3) » : nul autre moyen, a-t-il conclu, de se préserver de tels criminels. Mais tous ne sont pas aussi mauvais, la fatalité aux mille formes les a conduits là. Flora Tristan les considère avec curiosité : que peut-il se passer dans l'âme d'un homme pour le décider à enfreindre la loi ? Toutes les fois qu'elle se trouve en présence d'un être humain, elle est curieuse de connaître ce qui se passe au fond de sa conscience ; *a fortiori*, la conscience où se joue un drame violent lui paraît-elle un passionnant sujet d'observation ; elle s'efforce de la scruter et de comprendre les mobiles secrets de toute son action. Elle s'ingénie même à s'imaginer criminelle et à deviner les sentiments qui pourraient naître en son âme supposée coupable : dans sa chambre d'Agen, elle trouve une petite montre en or, oubliée par quelque voyageur qui avait quitté l'hôtel ; elle essaie de se figurer qu'elle a volé cette montre et elle l'enfouit au fond de sa malle. Ce petit acte tient surtout de l'enfantillage, mais elle l'analyse minutieusement, et la suggestion qu'elle s'impose est si forte qu'elle découvre soudain la cons-

« ...Forçats, la foule vous entoure,
Méprisons tous ses regards de pitié,
Et que chacun de nous concourre
Au rappel de la liberté.

1. Peu d'années nous séparent des bourgeois et artisans terrifiés auxquels Jean Valjean demande un gîte (*Les Misérables* sont de 1862), et l'on se rappelle encore l'indéfinissable gêne qu'éprouve le poète Stenio devant l'ami de Lelia, l'ancien galérien Trenmor (*Lélia* fut publiée en 1833, puis retouchée en 1836 et 1839).

2. *Journal*, op. cit.

3. *Pétition pour l'abolition de la peine de mort*. Journal du Peuple, 16 décembre 1838.

cience du voleur sous un jour entièrement nouveau qui lui est une vraie révélation. Elle souffre tant d'avoir commis cette action injuste qu'elle s'aperçoit qu'elle est incapable de faillir à la justice : elle n'a « pu s'approprier cette petite montre d'une valeur de quarante francs ». — En vérité, l'homme qui commet un crime est poussé par une force irrésistible.

C'est aussi ce que l'on conclut quand on voit la manière dont la société sanctionne le crime. « L'agression de l'individu contre « la société est une telle folie qu'elle n'a lieu que lorsque la faim « ou des passions exaspérées la provoquent. La misère, le manque « d'ouvrage ou de profession, telles sont les causes premières des « attaques contre la propriété ; mais le plus grand nombre des « meurtres et des tentatives d'assassinat ont d'autres motifs « que le vol : en Angleterre, sur trois meurtres, un a été commis « par un homme ou une femme qui veut se soustraire au joug « du mariage, un autre par la jeune fille qui tue son enfant, ou « par l'amant qui tue sa maîtresse enceinte... un tiers seulement « des meurtres doit être attribué à l'avarice, la haine, la ven« geance et la misère (1)... »

Ainsi sont résumés les mobiles des crimes. Le mal est parfois sans remède, mais il est des cas où il pourrait être évité, si la société était mieux établie. Le premier mobile est la faim : le premier devoir de la société est d'assurer le pain à tous ses membres et « de cette obligation (d'assurer à tous le pain quotidien) découle celle d'établir des écoles d'apprentissage... » : sur 25 millions de prolétaires, plus des trois quarts n'ont eu les moyens d'apprendre aucun métier, aucune industrie, et en sont réduits pour vivre à l'emploi précaire de leurs forces (2)... » Ceci nous ramène aux théories de Flora Tristan sur la question ouvrière, et voici qui est conforme à ses théories féministes : l'autre devoir de

1. *Pétition pour l'abolition de la peine de mort.* (Journal du Peuple, 16 décembre 1838.) La deuxième partie de cette citation ne fut pas reproduite dans le *Journal du Peuple* ; elle constitue une note dans la brochure de l'Imprimerie Hazard. (Archives Nationales. Pétitions n° 139, n° 70.)

2. *Pétition pour l'abolition de la peine de mort,* op. cit. — Cf. aussi : « ...Lors même que le régime pénitentiaire serait bon, tant qu'on ne diminuera pas les causes du crime, en créant des travaux pour le peuple, en lui facilitant l'apprentissage des divers métiers, en ne lui faisant supporter que les charges qui les concernent et non celles qui devraient grever les riches seuls, les infractions aux lois deviendront chaque jour plus nombreuses... » (*Méphis,* op. cit., t. I, p. 212.)

la société est de régler selon l'équité et le bon sens la question du mariage.

« Cinq cent mille individus, hommes et femmes, sont annuel-« lement rivés l'un à l'autre pour toujours ; ...deux cent cin-« quante mille jeunes filles passent de la servitude à l'esclavage « conjugal... » ; ces deux constatations suffisent à expliquer les crimes de bien des conjoints exaspérés : qu'on rétablisse le divorce, ils se sépareront paisiblement et reconstruiront leur existence utile et heureuse ; « les deux tiers des emprisonnements, « des assassinats ont pour motif les jalousies, les haines qui ré-« sultent de l'indissolubilité du mariage et de la servitude de la « femme... » De même les nombreux infanticides disparaîtront si, d'une part, on assure à la fille-mère sa subsistance et celle de son enfant, et si, d'autre part, elle n'est plus considérée comme méprisable : « l'infanticide a sa raison dans le préjugé « monstrueux qui flétrit la fille devenue mère (1)... »

La société a donc à remplir des devoirs qu'elle a totalement négligés jusqu'ici : elle « ne saurait avoir d'injure à venger, car « il n'y a d'infractions à ses lois que parce que celles-ci contra-« rient celles de la création ou parce que les coupables n'ont pas « été dressés à les observer ; les coupables en effet, sont coupables « malgré eux : « organisés d'après leur destination, tous les êtres « sont bien au sortir des mains de Dieu ; mais les institutions « sociales les modifient diversement et font leurs vices ou leurs « vertus ».

Si la société n'a pas à se venger, elle a le devoir de se défendre, elle a le devoir d'amender le délinquant et le devoir de le transformer en un utile rouage du mécanisme social. Jusqu'ici, qu'a-t-elle fait ? ou bien elle se débarrasse du criminel par la mort, ou bien elle l'emprisonne coûteusement et improductivement. Tuer le criminel est un signe de faiblesse et d'impuissance des sociétés dans l'enfance, c'est agir comme l'enfant qui jette

1. « Quant aux meurtres, aux emprisonnements, aux infanticides, on sait « que l'indissolubilité du mariage met le poignard ou le poison aux mains des « époux. On sait que les préjugés barbares et fanatiques qui poursuivent la « fille devenue mère la rendent parfois criminelle. Enfin, comme toutes les « femmes sont exclues de presque toutes les professions, lorsque leurs enfants « n'ont pas de père qui leur donne du pain, elles se trouvent placées entre « l'infanticide, la prostitution et le vol... » (*Promenades dans Londres*, op. cit., p. 151 et 1.)

et brise les objets dont il ne sait pas faire usage : « ...Il n'est « pas d'animaux sauvages qu'un traitement convenable ne par- « vienne à dompter, et il n'est pas d'homme qui ne puisse être « dressé à une règle quelconque quand cette règle n'est pas en « opposition avec la nature... » La peine de mort pourrait à la rigueur se défendre si elle avait un pouvoir d'intimidation et par là une efficacité, mais « quel bien est-il résulté pour la société « de l'application de la peine de mort ? Les crimes ont-ils dimi- « nué ? Non, non certes ! Nous voyons l'homme affronter la « mort pour un morceau de pain, pour satisfaire sa haine, son « amour, ou venger son injure, et nous croirions encore qu'elle « peut le détourner de l'infraction des lois (1)... ? »

Inefficace, la peine de mort est, en outre, une sorte de gaspil- lage : « du point de vue économique... une absurdité, puisqu'elle « prive la société d'individus qu'un régime rationnel eût uti- « lisés »; de même qu'elle est une révoltante atrocité quand on considère que les conditions sociales ont causé tout le mal, de même enfin qu'elle est insoutenable du point de vue religieux, car « il n'appartient qu'à Dieu de fixer le terme de l'existence « qu'il a donnée ». « Tu ne tueras point, dit la loi de Moïse, et Jésus : « Vous ne tuerez point, vous ne porterez point de faux té- « moignages, et vous aimerez votre prochain comme vous-même. »

La peine de la prison telle qu'elle est comprise est aussi dan- gereusement immorale et aussi absurde que la peine de mort. Que le meurtrier soit mis dans l'impossibilité de récidiver, soit ; il ne doit pas même pouvoir nuire par simple contact dans les locaux pénitentiaires : « ...la contagion qui s'exhale de ces « écoles de vices et de crimes est telle que la société tout entière « doit finir par être atteinte (2)... ». C'est précisément pourquoi la prison préventive ne devrait pas être maintenue hors les cas de flagrants délits et d'assassinats ; outre qu'on punit ainsi les prévenus qui seront peut-être reconnus innocents, on leur impose une promiscuité qui peut les contaminer. Le mal serait donc bien atténué si les prisonniers étaient isolés ; c'est ce que de- mande Flora Tristan.

Elle voudrait aussi que le prisonnier ne fût pas une charge

1. Cf. également : « ...Les peines n'effraient point qui ne feraient ni la mort, ni le mépris... L'effet répressif de la peine de mort est à peu près nul, elle n'o- père que comme retranchement... » (*Méphis*, op. cit. p. 212.)

2. *Méphis*, op. cit. I, p. 197.

pour la Société. Celle-ci n'est pas arrivée à lui faire faire un travail productif : « un ouvrier libre fait l'ouvrage de trois forçats « et dix fois mieux (1)... » Il y a là une maladresse de la part de la société et en quelque sorte un déni de justice : « Le dom- « mage causé à la propriété ne peut se réparer que par le travail (2)». Il faut donc que le travail du prisonnier soit vraiment productif. Pour cela, il faut cesser de le donner à l'entreprise et de le rétribuer à un taux inférieur au salaire courant. Il faudrait que le travail du prisonnier payât la dépense de son entretien. Si le gain était supérieur à cette dépense, le solde serait inscrit au crédit du prisonnier ; dans le cas contraire, celui-ci devrait, à l'expiration de sa peine, ne recouvrer sa liberté qu'après avoir « balancé son compte (3) ». Il est inadmissible que, punissant un individu pour avoir violé les lois de la propriété, on les viole « à son égard en l'obligeant à travailler pour le cinquième ou « le quart de la valeur de son salaire ».

Au surplus, le travail a une vertu essentiellement moralisatrice. Devenant normal, il provoquera l'émulation des prisonniers. En Amérique, où est pratiqué le système préconisé ici, « ils deviennent, en général, d'excellents ouvriers ». Sortant de prison avec un petit capital qui leur permettrait d'exercer un nouveau métier, ils récidiveraient rarement. Et ce n'est pas seulement lors de sa libération à venir que le prisonnier sera amélioré par suite de son aisance, c'est pendant sa captivité elle-même que la société doit le moraliser : « ...Toute la bonté d'un « système répressif résulte évidemment de l'efficacité de son « régime pénitentiaire ; si la punition ne réforme pas celui qui « la subit, elle est inutile (4) ». ...Flora Tristan a été frappée par l'idée simpliste des Anglais, qui mettent dans les prisons des Bibles à profusion en croyant que la présence et la lecture des saints livres sont également efficaces pour tous les esprits : or, « il est constaté que ces grands lecteurs de Bibles sont des récidivistes repris sans cesse pour de nouveaux attentats contre la société (5)... » Les saintes lectures ne sont salutaires que pour des esprits déjà préparés par une instruction préalable. Pour Flora

1. *Journal* de Flora Tristan.
2. *Pétition pour l'abolition de la peine de mort*, op. cit.
3. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 204.
4. *Méphis*, op. cit., I, p. 211.
5. *Promenades dans Londres*, op. cit. p. 209.

Tristan, la seule manière d'acheminer ces hommes vers la vertu, c'est de leur apprendre à travailler, c'est de leur en donner le goût : « ...C'est par le travail et l'instruction que la réforme du « coupable s'effectuera (1) », tandis que « jusqu'à présent les prisons ont été des écoles où le crime prenait une funeste énergie ». Si on ne remédie pas à cet état de choses, le problème sera insoluble par suite du nombre croissant des coupables.

Telles sont les idées de Flora Tristan sur les criminels et sur les peines. Elles ne sont pas, pour la plupart, très originales et nous les retrouverions isolées dans les œuvres de Victor Hugo, de Lamartine, pour ne citer que les plus grands écrivains, comme chez les saint-simoniens (2). — D'autres pétitions que celles de Flora Tristan ont été rédigées à la même époque (3) ; la sienne nous intéresse surtout à cause des considérations qui nous aident à préciser ses théories sociales.

1. *Pétition pour l'abolition de la peine de mort*, op. cit.

2. Les femmes se passionnent pour la question *De la peine de mort*, à laquelle la saint-simonienne Marie-Reine (Grindorf. consacre un article dans « La Femme Nouvelle. Tribune des Femmes » (1833, p. 79). C'est un assez bon plaidoyer pour l'abolition dont l'argumentation est à peu près la même que celle de Flora Tristan. — De même Eugénie Niboyet a écrit une *Nécessité d'abolir la peine de mort* qui a été couronnée par la Société de Morale Chrétienne, et Elisabeth Celnart a, en 1836, adressé *Aux femmes quelques mots sur la peine de mort* qui lui a valu une médaille d'argent de la part de la même Société.

3. Cf. notamment la pétition de Pons (de l'Hérault) qui fut attentivement discutée à la Chambre des Députés le 17 mars 1838 et à laquelle la *Revue du Progrès*, de Louis Blanc, consacre un article élogieux (1er mars 1840) ; — cf. aussi celle de Marie Poutret de Mauchamp adressée au Président de la Chambre des Députés le 25 mars 1838 (Gazette des Femmes, 3e année, n° 4, avril 1838).

III

L'hostilité, ou l'absence de sympathie, de la part des classes préoccupées seulement de domination temporelle et d'intérêts matériels dénote une certaine inintelligence, une évidente courte vue ; du moins, elles n'impliquent pas le mensonge et l'hypocrisie. Au contraire, il semble inadmissible que, dans la société telle qu'elle est construite, la question sociale, c'est-à-dire, au fond, la morale sociale, ne préoccupe pas les directeurs de conscience, les représentants du Dieu qui a proclamé la grande loi d'amour entre les hommes tous frères. Flora Tristan a sur la religion et sur ses prêtres des idées trop critiques pour pouvoir se rattacher elle-même à telle ou telle secte chrétienne, mais elle croirait sans doute manquer à son devoir en ignorant l'appui considérable que pourrait fournir à la cause le concours du clergé.

Le modèle d'appel aux prêtres catholiques énonce en termes modérés et respectueux des vérités évangéliques (1). Une œuvre de démocratie catholique est seule conforme à la vraie tradition de l'Eglise chrétienne ; le Christ et les apôtres ont prêché l'égalité, la fraternité, l'union, au péril de leur vie ; de même les Pères de l'Eglise qui surent interdire l'entrée du temple à des empereurs souillés du sang de leurs peuples, ou les papes qui surent excommunier les rois oppresseurs de leurs sujets ; plus près de nous, les grands orateurs du XVIIe siècle vilipendèrent courageusement les grands et les princes oublieux de leurs devoirs chrétiens envers les pauvres. « L'Union ouvrière vous demande de « redevenir pour elle des prêtres chrétiens... en vous faisant les « prêtres de la classe la plus nombreuse et la plus utile... » Prêcher « l'Union ouvrière » qui veut la paix, la fraternité, l'égalité entre tous et toutes, l'unité humaine, c'est faire œuvre vraiment catholique, car « le mot Eglise catholique signifie association « universelle... » Ainsi le clergé catholique n'a qu'à « prêcher « l'union en l'humanité, la fraternité en l'humanité, et l'égalité « entre tous et toutes..., et il aura « droit à l'amour du peuple, « à sa reconnaissance, à ses offrandes, à ses bénédictions ». Les

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 83 et s.

prêtres seront alors « réellement les prêtres du peuple... Aidez « de votre influence, de votre pouvoir, la classe ouvrière qui vous « fait un appel, et, à son tour, elle vous aidera à reconstruire « votre Eglise sur des bases solides... »

Cette déclaration, cette promesse peuvent surprendre quand on connaît l'œuvre et la vie de Flora Tristan. Ce sont là propos de socialistes chrétiens parmi lesquels on ne saurait pourtant la ranger. Il est plus probable que, malgré la sincérité de ces paroles, c'est, encore cette fois, par opportunisme qu'elle les écrit ; elle ne veut pas perdre la chance d'un puissant appui, mais, dans le secret de son cœur, elle croit plutôt au pharisaïsme des religieux qu'à leur dévouement logique et tout naturel.

Cependant, malgré ses propres sentiments touchant les choses de la religion, qu'il importera de définir tout à l'heure, elle ne se refuse pas à constater les efforts et les progrès qui s'opèrent parfois « au sein de la hiérarchie catholique ». C'est ainsi qu'elle cite volontiers telle lettre de Mgr Engelbert, cardinal-archevêque de Malines, pour lequel la charité chrétienne ne doit pas se borner à faire l'aumône, mais doit surtout s'occuper de donner du travail (1). Et l'on sait que, dès cette époque, d'autres catholiques fervents ont des préoccupations sociales et des préoccupations économiques essentielles. Rappelons seulement que l'ex-saint-simonien Buchez, dont il a été parlé plus haut, avait déjà publié son *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès* (Paris, 1838-1840, 3 vol. in-8) et que l'abbé La Mennais allait faire paraître en 1848 *La Question du travail*, dont on pouvait déjà, dans ses écrits antérieurs, deviner l'esprit.

Rien ne fait supposer que Flora Tristan ait étudié leurs idées avec une très grande application, mais elle les connaissait dans leurs grandes lignes. Il était d'ailleurs impossible à une contemporaine de n'en avoir pas entendu parler. Pour La Mennais,

1. Le commentaire de *la Démocratie pacifique* que Flora Tristan se plaît à reproduire met en valeur les idées essentielles de cette lettre : « La charité doit prévenir la misère plus encore que la soulager. Dans le mécanisme social, l'aumône ne peut être considérée que comme l'accessoire, mais le principal est, pour les classes pauvres, l'emploi de leurs bras dans l'œuvre de la production. L'organisation du travail est essentielle, fondamentale, l'organisation de la bienfaisance n'est que provisoire, subsidiaire... La religion chrétienne, bien qu'elle s'occupe principalement du salut des âmes, doit cependant contribuer au bien-être matériel du peuple ». (*Union Ouvrière*, op. cit., XX et s.)

son *Livre du Peuple* paru à la fin de 1837 avait dénoté chez ce prêtre un rationalisme qui ne pouvait guère faire taxer de catholicisme ses admirateurs, et, deux ans plus tard, *l'Ami de la religion* lui avait valu une condamnation en cour d'assises qui rendait impossible que nul ignorât ce réformateur fougueux ; à plus forte raison Flora Tristan, occupée de problèmes sociaux, devait-elle avoir lu ces diatribes violentes, ces paroles de feu qui pouvaient éloigner à jamais de l'Eglise des âmes sincèrement éprises de fraternité chrétienne et, en même temps, en rapprocher les plus ardentes, désireuses de vivifier la foi, de la rendre agissante et de réformer la société grâce à l'esprit de Dieu. L'exemple de La Mennais eût suffi à montrer quelle passion pour la cause du peuple pouvait inspirer la foi chrétienne à une belle âme formée au sein de la religion romaine.

L'influence de Buchez était plus discrète et plus efficace. Flora Tristan la connaissait bien, car *l'Atelier* buchézien avait discuté ses idées et Buchez lui-même avait été en correspondance avec elle. Toutefois, il ne semble pas qu'elle ait considéré de très près les associations coopératives de production que Buchez avait fondées dès 1832. En tout cas, elle savait que le socialisme de Buchez n'empêchait nullement son catholicisme.

Donc ces deux exemples auraient suffi à justifier la confiance que Flora Tristan voulait bien accorder à cette religion d'amour et de justice qu'on devait appeler plus tard le socialisme chrétien. Néanmoins, elle est trop en révolte contre l'Eglise catholique pour pouvoir y être rattachée, et l'on peut considérer comme un véritable abus de confiance de la part de Stouvenel le fait d'avoir insisté pour qu'elle reçût les sacrements de l'Eglise sur son lit de mort. (Cf. *supra*, p. 276.) (1).

Il ne s'agit pas ici d'une simple révolte d'apôtre social comme La Mennais, mais d'une aversion profonde et généralisée. On

1. Dans l'*Emancipation de la femme*, elle dit : « On me demandera peut-être pourquoi je ne me suis jamais approchée avec ma fille de la communion catholique. C'est que je ne pouvais ni ne voulais livrer ma dignité de femme aux questions impures d'un prêtre. C'est que je ne voulais pas livrer à ces hommes l'innocence morale de ma fille. Car le célibat des prêtres est selon moi une chose impie et les assiduités des femmes au confessionnal une sorte de profanation des droits de la nature ». (L'*Emancipation de la Femme*, op.cit., p. 86.) Il est probable que ces paroles expriment assez la pensée de Flora Tristan ; toutefois elles sont vraisemblablement de l'abbé Constant, comme il a été dit plus haut.

hésiterait à la qualifier d'anticatholique, puisqu'elle accepte et même souhaite la collaboration des catholiques comme des autres hommes, mais elle est certainement anticléricale, et cet anticléricalisme se manifeste de plusieurs manières.

Tout d'abord, Flora Tristan ne saurait admettre qu'une religion dont les principes originels sont la charité et l'amour pût devenir un instrument d'oppression dans la main de quelques hommes capables d'enchaîner la liberté de leurs frères pour la plus grande gloire de Dieu. Sa haine à l'égard des Jésuites est dans l'exacte tradition de tous les écrivains républicains ou démocrates du XIXe siècle. Il suffit de lire *Méphis* pour s'en convaincre : les agissements de la Congrégation y sont aussi dramatiques que dans *Le Juif errant* d'Eugène Sue ; la cruauté fatale et passionnée du Jésuite mis en scène, sa ténacité vindicative contre toute résistance, son esprit de décision implacable, l'atmosphère d'intrigue politico-religieuse où se déroule l'éternelle lutte pour plus de puissance, tout cela confirme à la fois les peintures d'un Victor Hugo et d'un Stendhal. Les noirs méfaits présentés ici ont toute l'horreur à laquelle les romantiques nous ont habitués ; mais ils servent seulement à faire comprendre, à illustrer les réflexions, les constatations, les jugements définitifs que Flora Tristan formule à l'égard du catholicisme, religion tendant à diriger le monde temporel en absorbant « toutes « les supériorités intellectuelles, les incarnations belles, fortes « et puissantes », sauf à les détruire si elles se refusent (1).

Le catholicisme est donc essentiellement impérialiste dans le sens moderne de ce mot : il veut absorber toutes les valeurs. Quant aux créatures de qualité inférieure, il est évident que leur absorption s'impose également, et jusqu'ici l'Eglise y a réussi sans peine. Vers elle sont venues tout naturellement les âmes simples, désireuses d'un appui surhumain. Elle eût été dans son rôle en le leur procurant, cela aurait pu être précisément une manifestation de cet esprit démocrate-chrétien que Flora Tristan reproche à l'Eglise d'avoir méconnu. Au lieu de ce rôle qui aurait été, en somme, éducatif, l'Eglise a cru devoir en jouer un autre, indigne celui-là : elle a capté les ignorants, la masse des prolétaires abrutis : « ...Il faut que le clergé soit descendu bien bas

1. Cf. *Méphis*, op. cit., I, 270. Sur la puissance du cléricalisme, lire surtout les pages 260 à 279.

« pour se contenter de semblables adhésions. C'est aussi dégra-
« dant pour les prêtres que pour les sectaires (1) »... Il y aurait une œuvre si belle à faire parmi ces malheureux, si conforme à l'esprit même du Christ, mais sans les tromper, sans flatter leur naïf penchant vers le merveilleux qui se rencontre chez les âmes primitives. Peu à peu s'est échafaudé un amas de superstitions odieuses et répugnantes, sans même que les bénéficiaires en fussent responsables ; car ceux-ci sont souvent inconscients des erreurs qu'ils perpétuent. C'est le deuxième grief de Flora Tristan à l'égard de l'Eglise romaine : elle ne peut tolérer qu'une religion issue de Christ soit ainsi ravalée au rang du paganisme le plus répugnant.

Son séjour au Pérou lui a révélé les limites que peut atteindre le formalisme superstitieux. Elle en donne une idée en décrivant une procession en l'honneur de Notre-Dame. Les fêtes de l'église péruvienne montrent « ce que devaient être les « Bacchanales et les Saturnales du paganisme (2) ». La description est curieuse et les réflexions qui l'accompagnent pleines de bon sens. Mais Flora Tristan constate que parmi les spectateurs qui l'environnent, elle est seule à les faire. Les uns s'amusent franchement et librement à ces mômeries, les autres s'en moquent. « Autant « que je pus le voir je fus la seule qui revins tout attristée de ce « spectacle... Je ressentais un vrai chagrin de l'abrutissement « de ce peuple... » Même écœurement triste, même isolement intellectuel et moral pendant les représentations de la semaine sainte, « grandes saturnales du catholicisme péruvien », durant lesquelles les têtes exaltées s'ingénient à manifester leur piété par les extravagances les plus insensées.

Or, toutes ces pratiques excessives n'obligent nullement ceux qui s'y livrent ou qui y assistent à adopter une conduite, ou même une attitude, agréables à Dieu : aucune retenue dans les manières, les femmes sont distraites pendant la messe et les hommes, debout derrière elles, les regardent et parlent entre eux en riant. Et point n'est besoin de considérer les Péruviens pour voir que la pseudo-dévotion n'implique nulle sainteté : Flora Tristan ne pardonne pas à l'Eglise catholique cette hypocrisie ;

1. *Journal inédit*, op. cit. « St-Etienne ». Cette citation est prise presque au hasard, car le journal de voyage répète souvent la même idée, à peu près chaque fois que Flora Tristan visite une église sur son passage.

2. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., I, p. 300 à 309.

ses Jésuites de *Méphis* sont d'ardents propagandistes et, en même temps, des passionnés capables de tous les débordements. « Le catholicisme de Rome nous laisse avec tous nos penchants, « et donne à celui de l'égoïsme la plus grande intensité : il nous « détache du monde, mais c'est afin de concentrer toutes nos « affections sur l'Eglise ; on y fait profession d'aimer Dieu, « et c'est par l'observation des pratiques religieuses, imposées « par l'Eglise, qu'on croit lui prouver son amour ; loin de se « croire obligé à secourir ses parents, ses alliés, ses amis, le pro- « chain enfin, on trouve presque toujours des motifs religieux, « pris dans la conduite de celui qui réclame du secours, pour les « lui refuser ; c'est par des largesses à l'Eglise, c'est en lui con- « fiant quelques aumônes, qu'on s'imagine assez généralement « satisfaire à la charité prêchée par Jésus-Christ (1). » Ainsi l'Eglise catholique n'améliore pas l'individu et le dispense, en outre, de toute action sociale utile, pourvu qu'il s'en remette à elle de ce soin. Or, elle ne s'en acquitte pas. Les aumônes qu'elle dispense aux malheureux ne représentent qu'une faible portion des richesses accumulées par la bonne volonté des dévots naïfs.

Ces richesses, bien souvent merveilles d'art, n'impressionnent pas Flora Tristan ; elle donnerait volontiers les plus belles cathédrales pour un bon logement ouvrier. Le gaspillage de temps, d'effort et d'argent ne serait admissible pour ce superflu que si tout être humain avait d'abord le nécessaire. D'ailleurs, il n'y a pas que des chefs-d'œuvre dans l'appareil de la religion, il n'y a pas que des cathédrales élaborées avec une ferveur patiente à la gloire de Dieu comme un immortel poème à sa louange : il y a les affreux ornements d'église, les hideuses statues dont elle cite avec horreur certaines plus particulièrement impressionnantes (2). Autour d'elle, les ex-voto, les cierges, les témoignages de guérison (têtes et membres divers en cire) augmentent encore la laideur. Bien des visiteurs ont souvent constaté cette laide exhibition, mais certains ont parfois noté la candeur touchante de ces hommages, la consolation de la foi, la douceur de croire ; Flora Tristan est trop intransigeante pour avoir de ces faiblesses : tout cela n'est pour elle que vestige du paganisme, comme au Pérou ; et c'est encore le catholi-

1. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit. Avant-propos, p. XLV et XLVI.
2. Cf. notamment la statue de sainte Philomène à Lyon. (*Journal*, op. cit.)

cisme péruvien avec ses « bacchanales » que lui rappelle la grande procession de la Fête-Dieu à Lyon (1). La sévère intransigeance de Flora Tristan est explicable quand on lit les détails de cette description, moins à cause du faste quelque peu païen de la fête que pour l'intolérance des participants.

En bref, ce formalisme religieux ne l'édifie nullement ; au contraire, il la rendrait provocante et agressive. Passe encore qu'à Avignon, ayant faim pendant sa visite d'une église, elle tire de sa poche un morceau de pain pour le manger au grand scandale des dévotes ; mais elle avoue elle-même qu'il lui arrive de déranger à dessein un homme en prière dans une église, par simple désir de réaction contre cet envoûtement religieux.

Ce désir de lutte contre la puissance mauvaise ne se traduit pas seulement par un commencement d'intolérance à l'égard des humbles, de ceux qu'elle juge des simples d'esprit ; elle est bien plus combattive encore avec les princes de l'Eglise. Ne sont-ils pas en grande partie les vrais responsables, comme cela apparaît quand, à Auxerre, le curé de la cathédrale lui refuse sa coopération, parce qu'il ne peut la lui donner sans l'autorisation de son évêque (1) ? Aussi a-t-elle avec les évêques qu'elle va voir pendant son voyage des discussions parfois violentes. D'ailleurs, ils sont de valeur fort inégale ; celui de Dijon, qui la reçoit dans son palais, rend hommage à l'« Union Ouvrière », à l'excellente idée et déplore qu'une femme aussi bien douée que Flora Tristan ne pratique pas le catholicisme, en dehors duquel rien ne saurait être édifié : ce qui n'est pas catholique est mauvais, c'est pourquoi il ne dissimule pas à l'apôtre son ferme dessein de la combattre. Mgr de Bonald, l'archevêque de Lyon, moins intelligent, lui débite les habituels lieux communs sur les salaires des ouvriers qui leur suffiraient s'ils ne faisaient pas aussi bonne chère, et manifeste une totale ignorance des questions politiques, économiques et sociales. — L'archevêque d'Avignon lui semble encore moins intelligent, mais lui parle avec douceur et bienveillance, sans toutefois lui accorder la moindre cotisation, bien qu'habitant un somptueux palais. — L'archevêque de Nîmes la reçoit en présence de son coadjuteur, « Jésuite « d'une trempe supérieure », et elle a avec eux une discussion passionnée. Elle leur soutient que l'amour est la loi de Dieu,

1. *Journal.*

l'amour inné, la charité innée, tandis qu'ils proclament que cette loi créée par le Christ ne saurait exister en dehors de son Eglise. Comment, en présence de telles assertions, ne conclurait-elle pas que c'est elle qui défend la morale évangélique contredite par la morale ecclésiastique !

Celle-ci peut être d'autant plus dangereuse que les prélats puissants qui en édictent les principes sont des chefs hiérarchiques : le curé est obligé d'être et de dire comme son évêque. « Et voilà le beau principe que les saint-simoniens voulaient « rétablir, l'autorité et l'obéissance (1) ! » Ce double principe tue toute initiative, « la vie s'est retirée de ces gens-là » ; ceux qui réussissent à garder quelque indépendance ne font pas exactement leur devoir de prêtres. Elle en rencontre pourtant quelques-uns ; à Lyon notamment, le jeune abbé Tranchant, prêtre fouriériste qui s'est épris de science et vit dans une pension « où se trouvent tous les révoltés prêtres ». Mais que peuvent faire ces hommes de bonne volonté, l'abbé Guillemain, par exemple, qui lui paraît indépendant, mais d'un esprit moins élevé ?... « Ce qui est désespérant, c'est que ces hommes-là, avec la meil- « leure volonté, ne peuvent rien faire pour l'amélioration de la « société, car ils sont obligés de rester dans le dogme ; or le dogme « est stupide et l'ennemi de tout progrès... » Qu'arrive-t-il si l'un d'eux se permet une hardiesse apparente comme l'abbé Tranchant chez qui Flora Tristan a été déjeuner deux fois ? Il est destitué. Elle s'en réjouit d'ailleurs, car « cela le force à se prononcer (2) ». Mais on ne s'évade de l'Eglise que tout autant que l'on croit cette évasion possible et qu'on ne se sent pas indélébilement marqué du signe sacerdotal. Dans sa mémoire de voyageuse, elle retrouve le souvenir de cette jeune religieuse péruvienne qui, longtemps après sa fuite hors du couvent, répétait sans cesse : « je serai toujours *monja*, épouse de Dieu (3) ». Pourtant celle-ci avait, pour s'évader, fait preuve d'une rude énergie ; mais, malgré la condamnation que ses sens et son intel-

1. *Journal.*

2. L'abbé Tranchant resta suspect aux yeux de la police. Le 2 juillet 1849, le Préfet du Rhône écrit au commissaire spécial Bergeret que l'abbé Tranchant, rédacteur à la « Démocratie Pacifique » a quitté Paris : « on pense qu'il s'est rendu à Lyon où il a exercé comme prêtre, ou qu'il est allé dans la Loire, son pays natal. Le surveiller ». (Archives municipales de Lyon. Police I².)

3. *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit., II, p. 281.

ligence portaient contre la règle catholique, elle en reconnait, en quelque sorte, l'indestructibilité.

Comment le joug serait-il librement secoué par les gens d'Eglise, alors que les laïques hésitent si souvent à rejeter ce qu'ils reconnaissent comme mauvais ? Flora Tristan s'en scandalise : elle a vu les tares et les méfaits de la religion catholique, elle a sollicité en faveur du peuple les hauts prélats et le bas clergé, elle a même offert une sorte de collaboration pour amener l'apaisement entre les prolétaires anticléricaux et les curés (1), elle est convaincue que le mal dépasse le bien, il n'y a, selon elle, plus à hésiter « ...Il est clair comme deux et deux font quatre « que si la religion fait faire du mal au peuple, il faut se hâter « de la détruire, afin d'empêcher que le mal soit fait (2)... » Partout où le peuple est le plus stupide, il est le plus dévot (3) ; il est inutile, dangereux et coupable de persister dans l'erreur. Du reste, c'est bien à la suite d'une réflexion et d'une décision analogues que se sont formés les réformes et les schismes : n'est-il pas possible de retrouver dans l'un d'eux ces principes vraiment chrétiens qui, logiquement, doivent favoriser l'action apostolique qu'elle se propose ?

Il semble que Flora Tristan l'ait cru au moins un moment ; dans *Méphis* elle présente de manière non équivoque les disciplines protestantes comme supérieures aux catholiques : « ...sous « la protection du protestantisme je pourrai élever ma fille adop- « tive, ainsi que sa mère l'attend de ma sincère amité (4) ». Mais de ce que le protestantisme offre tout au moins une garantie contre les persécutions de l'Eglise catholique, de ce que la rai-

1. Elle écrit notamment aux membres de l' « œuvre des apprentis et ouvriers sous la présidence de Mgr l'archevêque de Paris avec le concours des frères des Écoles chrétiennes » ; selon elle, cette œuvre et la sienne doivent s'appuyer l'une sur l'autre et se seconder mutuellement si vraiment le but est l'amélioration morale et matérielle de la classe ouvrière. « Vous pouvez m'aider puissamment en prêchant à vos ouvriers l'union ; je leur prêcherai des sentiments fraternels, même à l'égard des prêtres, leur bête noire... » (Lettre sans date ; inédite.)

2. *Journal*, op. cit., p. 191. — De même le héros de *Méphis* indigné par les agissements des Jésuites : « ...Je frémis alors d'épouvante, et me redressant de toute ma hauteur, je pris le saint engagement de travailler sans relâche à la destruction de l'infamie qu'a signalé Voltaire, mais dont il n'a fait qu'ébranler la puissance... » (*Méphis*, op. cit., I, 317.)

3. *Journal*, « St-Etienne ».

4. *Méphis*, II, 292.

son y est moins offensée que dans le catholicisme, cela ne prouve pas que les sectateurs de la religion réformée aient compris et observent la loi divine. Ici aussi le pharisaïsme est fréquent. Le spectacle de l'Angleterre protestante suffirait à le démontrer : n'y trouve-t-on pas autant de vices que dans les pays catholiques ? le peuple n'y est-il pas aussi misérable à tous égards ?

C'est que le protestantisme, libéré des pratiques païennes du catholicisme, a, cependant, abouti à un certain formalisme, moins grossier sans doute, mais qui peut devenir aussi stérile, du moins chez un peuple d'un naturel aussi rigide que les Anglais : la préoccupation religieuse, l'élan spirituel se ramènent chez eux à la lecture de la Bible. Mettre la Bible à la disposition du plus grand nombre possible de lecteurs dès la petite enfance leur paraît être le devoir essentiel (1). Il existe donc des Sociétés dont le but est de faire lire la Bible.

Certes, la plus monstrueuse des stupidités est l'existence d'une société nombreuse dont l'objet est de distribuer la Bible *à tous* sans distinction... La plus grande partie des Écritures passe la portée du commun des intelligences... Une instruction préalable [est] indispensable afin que sa lecture [puisse] améliorer le lecteur sans pouvoir jamais le pervertir. En effet, ne serait-on pas tenté de croire que les criminels trouvent dans la Bible des motifs pour persister dans le crime ? Il est constaté que ces grands lecteurs de la Bible sont des récidivistes repris sans cesse pour de nouveaux attentats contre la société. Du point de vue religieux, ne peut-on pas considérer comme une profanation de confier les révélations que Dieu a faites à ses élus aux mains d'une horde de brigands (2)...

Imbus de cette idée que la lecture de la Bible suffit à toute éducation spirituelle, les formalistes anglicans honnissent « ces savants qui fondent les principes de l'éducation de l'enfance sur « les indications de la nature, et contre les écoles normales qui ne « forment que des professeurs d'impiété et d'insurrection (3) ». Peu importent les théories sur l'éducation et l'étendue de l'ins-

1. « Les salles d'asile connues sous la dénomination de *National school* et de *British and foreign school* admettent les enfants de toutes les communions, sans chercher à leur inculquer la doctrine particulière d'aucune religion, mais, toutefois, elles se sont laissé imposer, par le fanatisme, la lecture de la Bible ; la lecture de la Bible à des enfants de dix-huit mois à sept ans !!! — Les convertis d'Otaïti et de la Nouvelle-Zélande ne feraient pas mieux... » *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 339.

2. *Promenades dans Londres*, p. 209.

3. *Id.*, *ibid.* p. 349.

truction à côté de cette question essentielle : les enfants doivent être élevés pour le ciel et non pour l'enfer. Or si on ne les habitue pas à balbutier la Bible dès leur jeune âge, ils sont exposés à tomber « entre les mains de l'athéisme ou des prêtres de Rome ». Ce sont là deux dangers sensiblement égaux pour qui pense que hors de l'Eglise, point de salut ; et cette opinion ainsi formulée par les catholiques de Rome est au fond celle de tous les fanatismes. Or le fanatisme n'est pas l'apanage d'une seule religion ; Flora Tristan voit tel prédicateur protestant se laisser « entraîner « avec autant de fanatisme que l'eussent fait Luther et Calvin », dont l'étroitesse d'esprit ne lui échappe pas. Tel autre, qui n'a pas le génie de certains catholiques et qui ne peut être un saint Ambroise ou un Bossuet, « reproduit dans le XIXe siècle le rôle « infâme des inquisiteurs du XIVe siècle » contre les apôtres véritables qui prêchent aux ouvriers l'union des bonnes volontés. Ce sont des persécuteurs de cet ordre qui ont fait opposition à Owen, en Angleterre, puis aux Etats-Unis, ces deux seuls pays peut-être « où le fanatisme subsiste encore dans toute son intolérance, dans toute son hypocrisie, dans toute son horreur ».

Flora Tristan ne nie point cependant qu'il « existe sans doute en Angleterre du libéralisme dans l'opinion » ; elle veut bien constater que des milliers de sectes ont surgi sur le sol anglais et que le gouvernement est contraint de les tolérer, mais leur éclosion tient à ce que la religion officielle professée par tous les oppresseurs du peuple, si elle a obtenu autant de respect que la loi, n'a pas su cependant exciter la sympathie et a perdu de son ascendant sur les masses (1). Celles-ci n'ont pas confiance en elle. « Le clergé anglican est très riche, et le peuple ne croit pas « à la charité du prêtre riche » ; une comparaison est particulière« rement instructive : « le clergé catholique, en Irlande, lutte « avec le peuple et pour le peuple, dont il soutient le courage « et la foi, dont il partage la misère et les souffrances... Pour « persuader le peuple, il faut d'abord gagner son affection(2)... ». Ainsi, par ces considérations, Flora Tristan semble bien montrer que les religions persécutées sont populaires et ont une action utile, tandis que les religions sont oppressives et néfastes quand elles détiennent la faveur de l'autorité. Alors, dans les jours de

1. *Promenades dans Londres,* op. cit., p. 385.
2. *Promenades dans Londres,* p. 354.

deuil et de lutte pénible, surgissent les pieux bienfaiteurs, tel ce pasteur protestant Oberlin, qui, vers 1767, fut un véritable sauveur pour ses fidèles intrépides, réfugiés dans les hautes vallées des Vosges après l'abandon de leurs biens (1).

C'étaient là les temps héroïques et, visiblement, Flora Tristan rend hommage à ceux qui luttèrent alors pour leur foi en s'aimant fraternellement les uns les autres en Christ. C'est pourquoi sa déception est d'autant plus grande quand elle ne retrouve plus chez les protestants de France ce sens de la fraternité qui, pour elle, est la vertu primordiale. Il ne semble pas qu'elle les ait beaucoup fréquentés, bien qu'elle généralise leurs défauts quand elle se trouve en présence de l'un d'eux : « ...Je trouvai « chez ce prélat protestant ce que l'on trouve chez tous les « protestants de la terre, quelque chose de froid, de profondé- « ment sec, de dur, d'antifraternel et de mortellement ennuyeux ». C'est le président du consistoire de Nîmes qu'elle juge ainsi après la visite qu'elle lui fit en sortant de chez l'évêque. Il la scandalisa au point de vue social et au point de vue religieux. Au point de vue social, car, s'il ne lui dit pas, comme l'évêque, que les ouvriers se trouvaient heureux dans leur grande misère, parce que leurs prêtres les aimaient d'autant plus, il nia la misère elle-même : les ouvriers vivaient heureux du fruit de leur travail, auquel s'ajoutaient les nombreuses aumônes des protestants. « ...Il me fallut écouter cet homme qui, durant plus de « deux heures, me parla des questions les plus saisissantes avec « un flegme, une lourdeur, une hypocrisie plus révoltante — « oui, plus révoltante ! — que l'insolence même de ce misérable « jésuite. En écoutant parler ces prêtres, catholiques et protes- « tants, on frémit pour les malheureux pauvres qu'ils secou- « rent (2)... » Au point de vue religieux, car il lui répéta à peu près ce que l'évêque lui avait dit sur l'impuissance de Dieu à améliorer et à rendre heureuses ses créatures sans l'intervention du Christ.

En vérité, l'équitable dégoût que Flora Tristan éprouve à l'égard des deux grandes sectes chrétiennes est assez piquant ici, si l'on retient que Nîmes à cette époque était en proie aux plus fanatiques rivalités : les protestants, riches et orléanistes,

1. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 337.
2. *Journal*, op. cit., « Nîmes ».

détenaient le commerce ; les catholiques, nobles terriens, vivaient assez pauvrement. Mais catholique ou protestante, « la « population est également pauvre, ignorante, méchante, hai- « neuse, laide au moral et au physique, repoussante sous tous « les aspects... »

Ce jugement catégorique résume la pensée de Flora Tristan. Il n'en faut pas conclure qu'elle accuse la religion, la dévotion plus exactement, de pervertir les âmes qu'elle touche, mais elle ne croit pas que la religion ait une influence bienfaisante : les dogmes ont, selon elle, obscurci la loi divine.

Car en dépit de ces violentes diatribes, Flora Tristan demeure profondément attachée à son Dieu ; pas un instant on ne peut douter de sa foi fervente, mais elle n'accepterait d'adhérer à aucune secte chrétienne. Il lui suffit de fonder la morale sur la croyance à un Dieu juste et Providence de sa création (1).

Qu'est-ce donc que cette foi religieuse ? Nulle part nous n'en trouvons une profession complète et méthodique. Iconoclaste passionnée, elle ne répudie pas absolument les dieux dont elle condamne les fidèles ; mais l'Evangile demande à être critiqué, au lieu d'être niaisement accepté sans réserve comme si on avait la preuve que ce soit un livre révélé : « Lorsqu'une idée est révé- « lée à un individu, il la développe avec une logique serrée. En « lisant l'Evangile, il est facile de voir que ce n'est pas une idée « révélée ; rien n'y est logique, trois oui et dans la même page « trois non, quelle incohérence ! c'est de même chez Fourier (2)... »

Ce qui fait que certaines âmes religieuses demeurent figées et stériles, incapables d'action utile dans le monde moderne, c'est précisément qu'elles ne comprennent pas l'*esprit* de Dieu, parce qu'elles ne peuvent dépasser *la lettre* de l'Evangile. Il faut, à la fin, savoir prendre une décision : si l'Evangile ne doit pas être interprété conformément aux divines données de la conscience, on doit renoncer à l'invoquer. Il n'est pas admissible qu'on s'oppose au progrès social en répétant que l'aumône prêchée par l'Ecriture est un remède suffisant à la misère. « Il faut qu'on prenne ce qu'il y a de bon, d'égalitaire, de religieux

1. Cf. *supra*, p. 336, et *Union Ouvrière*, p. 98.

2. Ceci est écrit à Marseille, quand elle vient de découvrir les *Mondes célestes, terrestres et infernaux* de Doni, où elle prétend que Fourier a copié son système. (*Journal*, cf. supra, p. 236 et p. 316.)

dans l'Evangile en rejetant le reste, ou qu'on le brûle sur la place publique avec toute la solennité d'un pareil acte (1) ».

Le critérium n'est pas très difficile à établir, en apparence au moins, et l'on peut conclure que la valeur d'une religion se mesure pour Flora Tristan à sa portée sociale, à son influence égalitariste. Mais ceci est purement arbitraire et l'apôtre ne nous explique pas en vertu de quelle autorité on peut décréter « bon » ou « religieux » ce qui est « égalitaire ». On peut sans doute dire que la morale pratique fondée sur la simple observation de la société lui suffit pour discerner où est la volonté de Dieu. En d'autres termes, le bon sens permet de voir que les hommes ont plus ou moins de souffrance selon leur condition économique et sociale ; il faut tendre à diminuer cette souffrance chez tous également : voilà le devoir religieux, voilà ce qu'ordonne Dieu. Il n'y a pas un grand effort métaphysique dans cette doctrine ; nous sommes loin de l'humilité intellectuelle de ceux qui, en face des souffrances humaines, déclarent les voies de Dieu insondables et les épreuves envoyées par lui propres à assurer le salut éternel. Mais aussi nous sommes exempts de doute : dans la doctrine de la douleur bienfaisante, on peut proclamer par l'absurde que l'on doit laisser souffrir le patient pour son plus grand bonheur à venir : rien ne paraîtrait plus stupide et plus immoral à Flora Tristan. Elle n'hésite pas un instant : la loi de Dieu, c'est de diminuer la souffrance; c'est d'augmenter le bonheur de tous.

Croire en cette loi, et par là même en Dieu, donne à l'esprit le seul apaisement possible en face de ce qui se passe dans l'humanité : « Si on ne croyait pas à un Dieux providentiel, guidant « et prévoyant toutes chose, on serait effrayé, on se croirait « vivant au milieu d'un immense établissement de fous, une peur « effroyable vous saisirait (2)... » Dieu permet que l'humanité

1. *Journal*. — Cette déclaration de Flora Tristan rappelle celle qui avait fait interner le fou qu'elle vit à Bedlam : il avait jeté au feu une Bible en disant : ne laissez jamais envahir votre esprit par des idées bonnes en leur temps, mais aujourd'hui usées... » (*Promenades dans Londres*, p. 262.) Cf. *supra*, p. 107.

2. *Journal*. — On remarquera dans cette phrase le mot « Dieux » que Flora Tristan écrit toujours avec un x final. « Dieux, selon elle, est père, mère et embryon, c'est-à-dire que, dans le premier principe, elle reconnaît la génération active, la génération passive et le germe en progrès indéfini... Dieu se manifeste dans l'humanité, le principe créateur, l'amour

soit aussi laide, aussi sale, aussi misérable ; si l'on n'avait pas l'assurance que, d'une part, cet état n'est pas un effet du hasard et que, d'autre part, on peut travailler à l'améliorer, il n'y aurait qu'à s'efforcer de tout anéantir : « ...Si je ne croyais pas à un « Dieux bon, juste, puissant, providentiel, à l'instant je me ferais « brigante afin de brûler et de détruire cette humanité qui me « ferait horreur. Mais comme je crois à un Dieux bon, je le sers « en l'humanité, je me fais apôtre et prophète et j'aime cette « pauvre humanité en proportion de ce que je la vois laide, « malheureuse et souffrante... » Mais se faire apôtre et prophète n'est pas une manifestation fantaisiste à la portée de tout le monde ; encore faut-il avoir la vocation.

Si Flora Tristan a une certitude absolue, c'est précisément sur ce point. Donnons au mot vocation son sens le plus strict : elle est « appelée » par Dieu pour prêcher et réaliser un nouvel Evangile. Sa « mission » la hante pendant de nombreuses années ; quand, dans l'asile de Bedlam, à Londres, le fou prophétise pour elle en prônant le rôle de la femme, c'est un écho qu'il éveille en son cœur : « ...va par le monde annoncer la loi nouvelle (1)... » N'a-t-elle pas elle-même, il y a longtemps, parlé de « la femme guide de l'humanité (2) » ? Et cette femme n'est pas une abstraction, c'est Flora Tristan elle-même : « ces hommes grandis par « bon sens se sont dit : voilà une femme qui vient à nous pour « nous servir, c'est Dieu qui nous l'envoie, allons l'écouter et « tous viennent, n'importe de quelle partie qu'ils soient. Me voilà « sans l'avoir prémédité la femme Guide telle que, moi aussi « dans mon bon sens, je l'avais rêvée (3)... ». C'est une rude tâche que de venir au milieu de l'humanité encore enfant, de prévoir ce qu'elle sera dans cinquante siècles, et de vivre ainsi « au milieu de ces misérables petits marmots. Quel supplice,

intelligent devient la femme : la force est représentée par l'homme... » Ainsi parle l'abbé Constant dans ses quelques pages sur Flora Tristan. (*L'Emancipation de la femme*, op. cit., p. 118-119. Cf. sur ce point lettre d'Eléonore Blanc à Cantagrel du 25 novembre 1845 : « ...Pour elle (Flora Tristan), le triangle c'est l'image de Dieu et elle avait un cachet qui le représentait, son papier à écrire portait aussi ce signe religieux. Mais au cachet et au papier le triangle était tracé simplement et n'avait que ces inscriptions : « père ; mère ; embryon » (un mot sur chaque côté du (triangle), « Dieux » (au centre) (lettre inédite. Archives sociétaires).

1. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 260.
2. *Méphis*, op. cit., t. I, p. 181 et s.
3. *Journal*, op. cit., « Lyon ».

« ah ! mon Dieu, tu me fais subir. Mais voilà comment j'explique « ma présence sur cette petite planète. Il est clair qu'il faut aux « marmots des maîtres d'école qui les guident,... acceptons donc « la tâche et restons ici pour les guider (1)...

Elle est donc envoyée par Dieu ; Dieu agit par elle ; elle vient en apôtre comme les premiers chrétiens allaient chez les idolâtres, comme le Christ lui-même est venu évangéliser. Elle se plaît à se comparer à lui ; comme lui, elle a son disciple bien-aimé, cette douce Eléonore Blanc qu'elle appelle souvent « saint Jean » ; comme lui elle est accusée par les puissants et les dirigeants ; un juge l'interroge qui lui rappelle Pilate et qui pourrait répéter le mot de celui-ci à peine modifié : « je n'ai rien trouvé de coupable en cette femme (2) ». Ainsi Dieu la soutient au milieu de sa Passion, Il a besoin d'elle et la « préserve des maladies qui affligent ceux qui n'ont rien à faire... »

Harassée, épuisée, comment ne garderait-elle pas cette sérénité, ayant conscience de sa sublime mission ? C'est le propre des mystiques, au nombre desquels il faut bien la ranger. Son mysticisme, d'ailleurs, ne se révèle guère que sur ce point précis : à propos de sa mission ; et c'est le cas fréquent des réformateurs

1. *Journal de 1843* : « Ma mission, la voici, c'est de dire à ces ouvriers la vérité sur leurs défauts, leurs vices, — et leur dire cela au point de vue d'une haute idée religieuse et humanitaire. — C'est ce qu'on n'a pas fait jusqu'à présent, et c'est pourtant la chose essentielle. — D'un côté on les abaisse, on les injurie, on les calomnie ; d'un autre on les flatte, les vante, les exalte. — L'un et l'autre mauvais, il faut leur dire la vérité — mais pour cela, il faut bien les connaître, et ceux qui en parlent ne les connaissent pas. — Pour les connaître, il faut se mettre en contact d'intérêts avec eux. — Quand je dis intérêt, j'entends argent, relations d'affaires, discussions d'opinions religieuses, politiques, etc..., etc... Enfin, froissement d'orgueil, amour-propre, vanité. — Il faut parler, discuter avec eux, correspondre pour divers sujets, les voir dans diverses situations, calmes, en colère, contents, chagrins, malheureux, misérables et ayant argent en poche. — Que dis-je, il faut les étudier dans toutes les positions de la vie. — C'est une grande étude que j'entreprends là, mais le résultat me paiera de mes peines. » — Et plus loin : « ...Je commence à me faire à l'idée que le peuple actuel est peut-être destiné à mourir dans l'abaissement, mais de là renaîtra un autre peuple. Le peuple juif était mort dans l'abaissement, et Jésus l'a relevé, le peuple chrétien est mort aujourd'hui dans l'abaissement et Flora Tristan, la première femme forte, le relèvera. Oh ! oui, je sens en moi un monde nouveau et je donnerai ce nouveau monde à l'ancien monde qui croule et périt... »

2. *Journal*. « Lyon ».

et des apôtres (1). — On pourrait multiplier encore les citations pour montrer à quel point elle a eu conscience de sa mission divine ; mais il est suffisamment établi que son aversion pour les religions et leurs exploiteurs ne doit nullement faire croire qu'elle fût elle-même irréligieuse ni surtout athée.

On peut dire que l'idée de jouer un rôle choisi pour elle par la Providence l'a toujours préoccupée. C'est à la fin de sa vie que sa mission s'est précisée, mais elle a, en quelque sorte, cherché longtemps sa voie. Au Pérou, notamment, ne s'est-elle pas demandé un instant si elle n'était pas élue pour inspirer les actes d'un aventurier politique ? Comme artiste, comme femme de lettres, y a-t-il eu un seul instant dans sa vie où elle n'ait pensé que ses productions intellectuelles devaient servir les secrets desseins de Dieu ?

D'ailleurs, s'il est visible que tout être humain est destiné à exécuter une parcelle du plan divin, combien plus évident, plus visible est en particulier le rôle de l'artiste ! La biographie de Flora Tristan a montré comment elle l'avait compris et à quel point cette pensée avait inspiré ses œuvres ; dans celles-ci bien des pages nous fixent encore sur ce point.

1. Il est facile de rapprocher Flora Tristan des autres prophètes et messies qui ont cru leurs moindres gestes et toutes leurs pensées directement inspirés de Dieu. On lira avec fruit sur ce point les travaux de M. Ernest Seillière qui aident à classer Flora Tristan parmi les esprits pénétrés de mysticisme ; cf. en particulier *Vers le socialisme rationnel* (Paris, Alcan, 1923) ; cpr aussi avec Flora Tristan la personnalité de George Sand, telle que nous la présente M. Seillière dans sa remarquable étude sur : *George Sand, mystique de la passion, de la politique et de l'art.* (Paris, Alcan, 1920.)

CHAPITRE VII

LE ROLE SOCIAL DE L'ARTISTE
L'ŒUVRE LITTÉRAIRE DE FLORA TRISTAN

I

LE ROLE SOCIAL DE L'ARTISTE

« Le verbe et le chant, la sculpture et l'architecture, la pein- « ture et la parole écrite sont les moyens dont Dieu a pourvu « l'homme pour réfléchir la pensée (1). » C'est presque un principe qu'il faut lire dans cette définition ; l'artiste doit être un penseur. Flora Tristan s'est d'ailleurs appliquée, dans ses deux articles de critique d'art, à démontrer que tous les grands artistes ont été effectivement des penseurs. Elle exagère quelque peu, mais cela nous vaut un morceau de littérature qui n'est pas la plus mauvaise page de son œuvre. Ses considérations sur la place qu'occupe l'artiste dans l'antiquité grecque et pendant la Renaissance italienne montrent le prestige dont il jouit à ses yeux ; mais elle ne le lui accorde qu'en raison de l'intention qu'il manifeste. Nous verrons qu'il est, en somme, pour elle un messager divin et un philosophe spiritualiste. Cela éclate, par exemple, dans les tableaux de Véronèse, dont elle commente *les Noces de Cana* avec autant d'émotion que de sagacité et d'érudition. Toute la haute philosophie d'une époque peut être ainsi exprimée par un artiste. Le génie à un tel degré est digne de tous les hommages ; aussi devrait-on s'étonner du dénuement dans lequel les artistes ont été souvent laissés, tandis que, dans l'antiquité, les plus grands eurent les honneurs suprêmes, « com-

1. *De l'art et de l'artiste dans l'antiquité et à la Renaissance.* Cet article de Flora Tristan, paru dans « l'Artiste » (2e série, t. I, 9e liv., p. 117, mai à novembre 1838) a été recueilli à la suite de *Méphis* (II, p. 323), ainsi que l'article qui lui fait suite : *De l'art depuis la Renaissance*, également publié dans « l'Artiste » (2e série, t. I, 24e liv., p. 345).

« mandèrent des armées, réglèrent les difficultés entre les na-
« tions ou siégèrent dans leurs sénats (1)... »

Malheureusement les artistes, ou soi-disant tels, ne sont pas tous des Praxitèle ou des Michel-Ange. Flora Tristan a consacré plusieurs pages de son roman *Méphis* à décrire les milieux et les mœurs des artistes ; elle a même mis en scène le peintre Girodet, dans son atelier, entouré de ses élèves (2). Elle rend hommage à ses qualités de poète instruit et à sa valeur artistique, mais ce ne sont pas là des vertus suffisantes, si l'on n'a pas la foi : « Les arts sont les communications des hommes avec Dieu ; les arts sont la religion tout entière ; — le prophète, le poète, le statuaire, le peintre, le musicien en sont les prêtres ! les chefs-d'œuvre, la révélation !... » Ni Girodet, ni ses disciples, ni la plupart des artistes ne manifestent pareille conviction : ils cherchent à traiter un sujet chacun selon sa technique, par ses procédés, à rendre soyeuses leurs draperies, et transparentes les eaux de leurs fleuves : c'est du « métier », et la postérité n'en demande pas davantage. Mais Flora Tristan ne saurait l'admettre : « faire de l'art pour l'art, c'est s'isoler du Créateur et de la Création, c'est renoncer à imiter les merveilles de Dieu, dont on ne saurait approcher que par les rapports harmonieux de l'utile et du beau (3) ». Un artiste ne se contente pas de faire un tableau, une statue, un poème, il le vit, il y met son âme, il y use les forces de tout son être. Mais aussi quelle jouissance dans ce don de soi à l'œuvre et à l'idée ! « Les peintres qui font de l'ouvrage à tant la toise

1. *De l'art*, etc..., *op. cit.*, p. 352, 342.

2. Ici Flora Tristan n'a pas craint d'allier la réalité et la fiction. Les détails qu'elle donne sur Girodet sont assez particuliers pour laisser supposer qu'elle a connu cet artiste qui vécut de 1767 à 1824. — Le chapitre intitulé *L'Atelier de Girodet* fut publié dans « l'Artiste » en 1838 (28e livraison, p. 413). Peut-être, dès cette époque, Flora Tristan était-elle l'amie du peintre Jules Laure, élève d'Ingres, qui avait pu la documenter sur le sujet. Elle s'était liée d'amitié depuis 1837 avec l'ex-abbé Alphonse Constant qui était peintre et qui, d'après le biographe de celui-ci, M. Chacornac, est probablement en scène dans *Méphis* sous le nom d' « Albert ».

3. *Méphis*, op. cit., I, p. 171. — « On méconnaît le but des arts. Nos sculpteurs, nos peintres exécutent les commandes qui leur viennent de toutes parts, font des Vierges et des Vénus, des Jupiters et des Christs, des martyrs et des batailles, des saintes et des grisettes, comme choses de leur profession, mais sans foi pour les sujets religieux, sans enthousiasme pour des batailles où ils n'ont pas combattu, sans amour pour des Vénus qu'ils peignent d'après un modèle à cinq francs par séance... » (*Méphis*, I, p. 173.)

« pour la liste civile, ou à tant le pied pour les bons bourgeois, ne « se doutent guère de ce qui se passe au fond de l'âme de l'ar- « tiste. Oh ! c'est une extase, un ravissement qui l'isole de la vie « matérielle ; il oublie la société, ses vaines opinions, et, dégagé « des exigences de la chair, ne vit plus que par la pensée. »

Flora Tristan n'a pas l'air de se douter qu'un artiste épris de la seule forme puisse, lui aussi, connaître l'incomparable jouissance de créer, l'âpre volupté d'œuvrer dans l'effort douloureux et passionné ; elle ne croit ces sentiments possibles que si l'artiste est tout entier dominé par l'idée, par le souci de la répandre. Cette réserve faite, elle lui prête les caractères dont une longue tradition le revêt : « imagination ardente, caractère brusque et emporté, fierté de l'âme, sensibilité du cœur », droiture et justesse d'esprit « qu'on chercherait en vain parmi les autres hommes (1) ». Elle tombe même dans le travers habituel un peu ridicule et, voulant faire un artiste d'un de ses personnages romanesques, elle lui donne non seulement un esprit exempt de préjugés, mais un caractère bohème et un certain laisser-aller par trop légendaires (2). Le cadre dans lequel elle fait vivre l'artiste est aussi quelque peu convenu ; mais avec sa conviction que, pour l'artiste sincère, l'art est un sacerdoce, et, par là même, la seule chose qui compte dans la vie, on peut admettre que le milieu extérieur doit refléter une pensée exempte de banalité.

Il semble que Flora Tristan ait été de plus en plus dominée par cette idée que l'intention intellectuelle et la portée morale donnent à l'œuvre d'art tout son prix (3). Mais on s'étonne alors qu'en face d'une belle œuvre, au lieu d'en dénier la valeur comme elle le fait souvent, elle n'en exagère pas plutôt le sens et la portée. Par exemple, la vierge de Pradier qu'elle contemple à Avignon lui paraît sans caractère, mais, précisément, c'est parce

1. Cf. *Episode de la vie de Ribera*, par Flora TRISTAN. (L'Artiste ; mai-novembre 1858, p. 192.)

2. Cf. dans *Méphis* le caractère de Maréquita, sa maison, ses habitudes.

3. Cette subordination de l'art à la morale n'a d'ailleurs rien d'original. Sans rechercher ici les opinions des nombreux moralistes et esthètes qui ont écrit sur ce sujet, citons néanmoins la phrase suivante de Buchez, parce qu'elle est exactement de la même date que les articles de Flora Tristan : « Lors donc qu'une œuvre d'art nous est présentée, la question à résoudre d'abord est de savoir si elle est conforme à la morale ; la seconde, de savoir si elle est bien faite. » (Article ART par BUCHEZ dans l'*Encyclopédie du XIX*e *siècle*. Cet article est reproduit dans la « Revue du XIXe siècle », 1838, t. V, p. 325.) — Bibl. Nat., Z 21.618.)

que l'apôtre imagine une seule manière de peindre la Vierge et qu'elle juge inadmissible qu'un artiste puisse la représenter sans son enfant et sans serpent. A cette époque de sa vie, Flora Tristan est d'ailleurs uniquement préoccupée de sa mission, ce qui la rend injuste et spécialise trop son intelligence. Ne la voyons-nous pas assister à Lyon à une représentation de *la Juive*, puis écrire cette étrange réflexion : « Il ne m'est pas même venu à l'idée de regarder une seconde, ni d'écouter une minute. Qu'est-ce que l'art, grand Dieu, à côté de l'humanité ! Rien, absolument rien » ! Dans le Palais des Papes, à Avignon, elle se demande pourquoi on « restaure une église où personne ne va », et ce qui lui paraît « plus intéressant que les vieilles pierres », c'est de voir que les soldats logés dans le palais n'ont pas de matelas. De même à Nîmes, la beauté si pure de la Maison carrée lui échappe absolument, et elle ne comprend pas qu'on restaure, qu'on entretienne les Arènes gallo-romaines : on ferait mieux de songer au lavoir si mal aménagé que les laveuses y meurent à la peine.

Sans doute est-ce là une réaction violente contre la tendance qu'ont les artistes, en particulier les poètes, à négliger la réalité qu'ils subordonnent à leur rêve. Ce sont « des aveugles et des sourds, qui ne voient jamais les choses que deux cents ans après que tout le monde les connaît ». Cette méconnaissance est simplement criminelle ; elle est, en outre, ridicule de la part des poètes de second et troisième ordres, les Reboul, les Jasmin, qui se croient autorisés par leur génie, pourtant si contestable, à négliger leur devoir social. Or, les plus grands eux-mêmes n'en ont pas le droit. Il ne suffit même pas de connaître la sombre réalité et de la peindre, il faut que ce soit pour la modifier, pour soulager la misère humaine (1). Tel est le devoir pour Flora Tristan et tel est, en effet, le but qu'elle n'a cessé de viser en écrivant.

1. Si nous examinions ici en quoi les théories de Flora Tristan diffèrent de celles qu'ont émises sur l'art tant de penseurs de tout temps, ou en quoi elles les rappellent, il faudrait signaler une certaine parenté entre ses idées et celles de Pierre Leroux, qu'elle connaissait assurément : l'*adresse aux artistes* fut, en effet, publiée par Pierre Leroux dans sa « Revue Encyclopédique » de novembre et décembre 1831. Il faudrait d'ailleurs compléter ce rapprochement en considérant les autres ouvrages de Pierre Leroux, notamment *la Grève de Samarez*, qui relate les entretiens avec Victor Hugo, mais qui est postérieur à la mort de Flora Tristan.

II

L'œuvre littéraire de Flora Tristan

Il suffit de reprendre les œuvres examinées au cours de cette étude pour voir que, nulle part, Flora Tristan n'a fait « de l'art pour l'art ». On pourrait presque dire que dans toutes elle a simplement commenté sa vie et ses observations dans le dessein d'en tirer un enseignement pour autrui et dans l'espoir que l'avenir corrigera la réalité malheureuse.

Ce caractère autobiographique est évident dans les *Pérégrinations d'une Paria,* trop souvent cité ici pour qu'une analyse en soit nécessaire. On y trouve déjà toutes les caractéristiques de son auteur, son humanitarisme dominant, son ferme dessein d'être vraie, même si la vérité peut lui nuire, son féminisme, son socialisme, ses tendances républicaines ; tout cela très simplement exposé au courant des événements à relater. Mais si ce livre est une autobiographie, il n'est pourtant pas un Journal ; et l'on s'aperçoit bien de la différence des genres, quand on a sous les yeux le vrai *Journal de Flora Tristan*, ou la pensée de cette impulsive est notée sans directive, sans méthode, au jour le jour, avec les exagérations et les primesauts de cette âme hyperesthésique et, si l'on peut dire, avec les cahots de la route. Ce sont deux documents de valeur différente qui révèlent l'apôtre et deux moments de sa vie. Le second est plus émouvant, parce qu'il exprime précisément son âme sans aucune préoccupation littéraire, son âme toujours ardente, mais où cependant l'âge a déjà atténué, peut-être tué, à coup sûr transformé, l'élan d'amour qui domine les *Pérégrinations.*

Visitant un pays vraiment singulier, Flora Tristan n'a pour but principal lorsqu'elle écrit que de noter ses réflexions, ses impressions. Elle parle d'elle et de ses aventures, de ses sentiments, de ses pensées ; elle note toutes sortes de faits curieux qui se passent sous ses yeux, et l'on voit bien qu'elle y prend intérêt. Mais elle n'a pas souci d'établir un exposé historique, critique, philosophique de son sujet.

Toute la première partie, c'est-à-dire le voyage, est dominée

par la crise sentimentale qu'elle détaille, d'ailleurs, avec un grand effort de sincérité. Et ce n'est pas seulement cette sincérité qui rend le récit attrayant, c'est aussi parce qu'elle décrit chemin faisant le cadre et les figurants de ce drame sentimental. Des remarques sur toutes choses, des considérations morales nous révèlent surtout son état d'âme, mais aussi nous donnent une idée très nette de ce voyage accompli dans de curieuses conditions.

La deuxième partie, c'est-à-dire le séjour au Pérou, devrait, semble-t-il, nous apporter une moisson de données fort différentes ; mais le procédé reste le même : Flora Tristan se raconte et raconte sa vie. Ici ce n'est plus la crise amoureuse qui est le centre du récit, mais c'est encore une préoccupation personnelle et d'un autre ordre sentimental : ce qui domine, c'est le débat de famille. Cependant, le cadre est plus considérable et son importance donne au récit un intérêt très varié.

D'abord, le voyage de Valparaiso à Islay, à Aréquipa, à Lima provoque des descriptions parfois très belles ; ensuite les « tableaux de famille » et les scènes de mœurs locales qui nous sont présentés révèlent une civilisation d'un âge déjà lointain, on a parfois quelque peine à penser que moins d'un siècle nous en sépare ; enfin le spectacle de la révolution péruvienne, vécue et décrite au jour le jour, complète cette étude de mœurs.

De cet ensemble de tableaux se dégage une impression générale vraiment suggestive. Le lecteur n'apprendra pas l'histoire du Pérou en lisant ce livre, mais un historien trouvera, dans ce recueil de données si diverses à la fois des détails révélateurs et des appréciations pleines de sagacité ; un ethnographe, un sociologue y puiseront des traits de mœurs très caractéristiques.

Autant qu'on en peut juger, Flora Tristan est exacte et véridique ; mais il a pu lui arriver toutefois d'enregistrer sans un rigoureux contrôle les dires de ses interlocuteurs péruviens : par exemple, les quelques pages qu'elle consacre au lama, dont la sensibilité est telle qu'il se met à pleurer et meurt si on le brutalise, paraissent un peu fantaisistes. Encore ces développements inattendus ne sont-ils pas sans intérêt, puisqu'ils aident à comprendre la manière de Flora Tristan et qu'ils donnent à son récit un pittoresque charmant.

Peut-on, en même temps, trouver dans cette lecture les élé-

ments suffisants pour définir le Pérou de 1835 ? Assurément. Sans y rencontrer jamais une description proprement dite, nous dégageons de ses notations sans ordre une esquisse très nette : ce beau pays est un pays d'avenir. Sa population y est divisée en classes sociales, les préjugés y sont plus enracinés qu'en Europe, la société est de quelques siècles en arrière ; mais des éléments hétérogènes vont çà et là la transformer : des Européens échoués par hasard à Lima ou à Aréquipa, des voyageurs au long cours qui y apparaissent périodiquement apportent des nouvelles du vieux continent, et les Péruviens — les Péruviennes surtout — rêvent des magnifiques cités de France ou d'Espagne qui leur semblent parées de mille splendeurs. Déjà les mœurs se modifient, l'imitation de la civilisation européenne commence ; déjà quelques novateurs rêvent de transformations économiques qui vont enfin organiser l'exploitation des grandes richesses naturelles. Mais ceci n'ira pas sans peine : d'une part, la guerre civile règne à l'état endémique ; des hordes presque barbares obéissent à des généraux d'opérette, à des aventuriers ignorants et passionnés, à quelques ambitieux rusés mais sans grandeur. Leurs partisans s'ingénient à ne pas leur paraître trop fidèles, car des retours de fortune inattendus peuvent briser les espérances trop rapidement conçues. Les ravages de la guerre anéantissent les efforts ; les entreprises demeurent vaines.

Mais elles seraient, au surplus, peu nombreuses : le catholicisme le plus dégénéré, la superstition la plus absurde entretiennent dans la paresse et l'impuissance une population ignare où se rencontrent sans se mêler la misère et la somptuosité. Les esclaves, très inférieurs, haïssent leurs maîtres trop riches ; les distractions grossières conviennent à ce peuple primitif : de même qu'il se presse aux courses de taureaux, caricatures des courses espagnoles, dépourvues de toute grandeur, de même il exulte au spectacle de processions empreintes de paganisme et qui scandalisent les âmes vraiment pieuses. Un clergé sans idéal, des moines et nonnes sans culture maintiennent en ce vil état cette société qui les fait vivre. On comprend avec quel succès peut la mener, la manœuvrer, un homme intelligent, tel ce moine Baldivia dont Flora Tristan trace une silhouette expressive. Les couvents comme les églises sont un lieu de refuge où affluent les Péruviens aux jours de trouble. Les couvents de femmes, on l'a vu, ont retenu l'attention de la voyageuse, qui

nous a montré à quel point ils diffèrent les uns des autres. Leurs religieuses sont de mœurs rigides ou frivoles suivant la supérieure qui les dirige. Préoccupée du sort et de l'émancipation de la femme, Flora Tristan se plaît à étudier ces êtres dont la sensibilité si diverse l'émeut parfois profondément.

De même dans la société mondaine d'Aréquipa ou de Lima, elle observe avec attention l'attitude et les mœurs des Péruviennes. Celles de Lima sont très particulières : « Il n'est point de lieu sur terre où les femmes soient plus libres (1) ». Ces Liméniennes, plus gracieuses que belles, sensuelles et charmeuses, sont supérieures aux hommes « en intelligence et en force morale », malgré leur « cœur blasé », leur « esprit sans culture », leur « âme sans noblesse ». Nulle part la femme n'a une plus grande force de fascination (2). Leur costume — cette *saya* unique au monde, ce *manto* qu'elles plissent si curieusement — est l'objet d'une description précise, car il faut connaître « le parti qu'elles en tirent et l'influence qu'il a sur leurs mœurs, habitudes et caractère ». Il sert, en effet, leur coquetterie et favorise leur indépendance (3). A l'église, à la promenade, ces créatures s'exhibent librement, assidues sans piété aux trois messes successives dont la voyageuse nous décrit les particularités.

« Combien d'écoles n'établirait-on pas avec ce que coûtent « toutes ces vaines cérémonies ! Que de choses utiles ne pour- « rait-on pas apprendre ou faire dans le temps qu'on y perd !... » Cette réflexion judicieuse caractérise les jugements de l'auteur. Au Pérou, plus qu'ailleurs, elle remarque que le bonheur humain est sans cesse compromis par le gaspillage du temps et de l'énergie employés à de futiles ou de malfaisantes occupations ; c'est cette même remarque qu'elle fera dans la suite au cours de ses autres pérégrinations. Au Pérou, elle est encore assez inexpérimentée pour que ses jugements, toujours primesautiers, soient parfois injustes. Néanmoins, il ne faut pas la croire animée d'une malveillance systématique : elle parle sans haine et sans crainte ; elle aime ces gens, ces milieux pittoresques ; elle est même peinée de montrer leurs côtés défavorables et s'en excuse en rap-

1. *Pérégrinations d'une Paria*, t. II, p. 364.

2. « Il n'y a point d'homme auquel la vue d'une Liménienne ne fasse battre le cœur de plaisir » (p. 365).

3. *Id.*, *ibid.* — Cf. l'article d'Ed. DE POMPÉRY cité plus haut. — Voir *supra*, 1re partie, chapitre III, p. 63.

pelant le bon accueil qu'ils lui ont fait. « Mon rôle de *voyageuse consciencieuse* me faisait un devoir de dire toute la vérité (1). »

On ne peut s'étonner que les *Pérégrinations d'une Paria* aient été brûlées en place publique au Pérou, mais il faut que les Péruviens revisent cet arrêt trop sévère. Flora Tristan a parfaitement laissé entendre quel pays d'avenir elle visitait, quels dons naturels ses habitants avaient reçus. Elle a brossé le tableau profondément séduisant d'un stade de leur civilisation, et, pour tout dire, son livre fait aimer cette région lointaine vers lequel attire un séduisant mirage. C'est dans une intention qu'on peut penser louable qu'elle dénonce les maux qu'elle croit d'ailleurs appelés à disparaître. Au surplus, ne l'oublions pas, les difficultés auxquelles elle est en butte peuvent parfois influencer ses appréciations ; il est même remarquable qu'elle en fasse aussi aisément abstraction au cours d'une autobiographie.

Ne peut-on pas encore considérer comme une autobiographie le seul roman proprement dit qu'elle ait publié : *Méphis ou le Prolétaire*, roman philosophique et social (2) ? Ce serait exagéré ; *Méphis* est une œuvre d'imagination où la trame romanesque est tissue sous vingt influences diverses. Cependant c'est aussi une utilisation nouvelle d'aventures personnelles (3).

1. Cf. notamment quand elle parle des Liméniennes en présentant leurs défauts à côté de leurs qualités, *Pérégrinations d'une Paria*, II, 383.

2. C'est le titre qui figure en tête de l'*Union Ouvrière* dans les « ouvrages du même auteur » ; mais le simple mot *Méphis* se lit sur l'ouvrage lui-même.

3. Sur *Méphis*, voir notre étude : *Une romancière socialiste : Flora Tristan.* (Revue Socialiste, 15 février 1914.) — Nous croyons utile de reproduire ici l'analyse de ce roman pour permettre d'apprécier le talent de son auteur :

Jean Labarre, fils d'un pauvre matelot de Dieppe, sauve, encore enfant, un jeune Anglais de son âge, en train de se noyer dans la mer, Lord Arthur M... — Lady M..., reconnaissante, adopte le sauveur de son fils et lui fait donner une brillante éducation, côte à côte avec le jeune Arthur, ingrat, jaloux, infirme et, en tout point, malfaisant. A cause de la haine grandissante de son compagnon, Jean se fait envoyer à Edimbourg par sa bienfaitrice pour y terminer ses études. Il y rencontre les riches parentes des M... et se fait aimer de l'une, Clotilde, que, bientôt, il doit épouser après être resté, une nuit entière, perdu avec elle dans la forêt, mais sans avoir le moins du monde abusé de la situation. La fête des fiançailles bat son plein, quand arrive soudain Lord Arthur M..., qui accuse Jean d'être un aventurier et le frère d'un forçat. Le mariage est impossible, mais Clotilde restera fidèle.

Revenu aussitôt à Dieppe, le malheureux Jean y apprend que l'un de ses frères est, en effet, aux galères pour avoir tué le séducteur de sa sœur, laquelle

Les thèses préférées de Flora Tristan reparaissent ici comme dans ses autres ouvrages, et en premier lieu son féminisme et son socialisme. Le titre même du livre est une indication : *le Prolétaire*, terme assez mal défini pour elle, annonce toutefois

est morte après avoir mis au monde une petite fille. La mort du père Labarre laisse Jean protecteur de sa mère, de sa nièce et de sa plus jeune sœur ; il les emmène vivre à Paris, d'une vie d'abord modeste, puis misérable. — Une rencontre fortuite lui permet d'entrer comme élève dans l'atelier de Girodet, et ses dons naturels attirent aussitôt sur lui l'attention et la jalousie. Une cabale le fait chasser. Meurtrier en duel de son principal ennemi, Jean Labarre est mis en prison, où il rencontre des criminels de genres divers. Rendu à la liberté, il connaît alors la plus dure misère ; la vue de sa sœur et de sa mère mourant de faim lui fait rechercher un travail rétribué quelconque ; il exerce des métiers étranges et pénibles, tout en cultivant son esprit, jusqu'au jour où le duc d'... l'engage comme secrétaire. — Désormais tranquille au point de vue matériel, Jean commence ses études de médecine. Ses fonctions chez le duc lui permettent d'observer la société riche, noble et corrompue. La duchesse, jeune déiste de vingt ans, devient sa maîtresse, ne pouvant guère aimer son mari, de trente ans plus âgé qu'elle. C'est une nature faible, dominée par ses frères, deux Jésuites, qui, séduits par l'esprit du jeune secrétaire et convaincus de sa valeur, s'efforcent de l'attirer dans la congrégation ; celui-ci affecte de se laisser convaincre, pénètre les mœurs, les tendances, les façons hypocrites et dominatrices de l'Église, et, après que le prêtre Xavier, l'un des deux frères, lui a révélé tous les dessous de cette puissance colossale et occulte, il repousse brusquement ses avances et refuse d'entrer dans les ordres. Xavier ne lui cache pas son dépit et sa haine, et comme à ce moment la duchesse meurt après des couches douloureuses, les deux Jésuites quittent la maison. Ces événements violents incitent Jean à recourir aux distractions du monde, où il est d'ailleurs recherché comme gendre par un riche banquier. Dans un bal masqué où la société est mêlée et de mœurs légères, il retrouve tout à coup son ancienne fiancée Clotilde, qui, inconsolable et mariée à son cousin lord Arthur M..., cherche à noyer son chagrin dans la débauche. Elle accepte les propositions amoureuses de Jean, se laisse conduire dans sa chambre d'étudiant, et, après l'avoir vu sans son masque, le reconnaît et devient folle.

Cependant, les enseignements de cette existence ont marqué profondément dans l'esprit de Jean Labarre ; il a étudié tous les milieux et est résolu à éclairer le monde, à lui révéler de quel mal il est la victime, sans cesse trompé par le riche et par le prêtre ; il faut semer la vérité, prêcher l'affranchissement. Pour cela, l'argent est nécessaire, et Jean se décide à épouser, sans l'aimer, la fille du vieux banquier. Il spécule alors follement, devient millionnaire, puis se ruine et essaye de s'enrichir encore en faisant de la contrebande. Il réussit jusqu'au jour où, trahi par le capitaine de son navire, il est définitivement ruiné ; il hésite alors d'autant moins à se tuer que sa femme, acariâtre, jalouse et très éprise de lui, lui rend la vie intolérable.

A ce moment, la fatalité intervient une fois de plus : un ami de Jean le supplie, en lui offrant sa bourse, de le présenter dans une maison où il veut

le caractère social du roman. Le mot est alors d'un usage moins répandu que de nos jours, mais sa signification est précise : l'homme qui n'a que son travail pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. C'est ainsi que Flora Tristan l'entend

absolument rencontrer une Andalouse admirable, dont il est amoureux. Jean sent une force inconnue qui le pousse à accepter et se trouve en présence de la merveilleuse Maréquita d'Alvarez, qui chante avec une expression indescriptible des chants étranges et quasiment socialistes ; la vue de cette jeune femme le bouleverse complètement.

Maréquita d'Alvarez a aussi son histoire romanesque marquée par une sombre fatalité. Née à Madrid d'une célèbre Italienne, orpheline élevée par son vieux grand-père très musicien, elle inspira de l'amour à un élève de ce dernier, le noble et riche Olivera, dont la famille ne pouvait admettre une alliance avec la fille d'une comédienne. — Parmi les nombreux admirateurs de Maréquita figurait aussi un homme mûr, le chevalier d'Hazcal, qui considérait la beauté de la jeune artiste comme susceptible d'être habilement exploitée. Avec un faux air de dévouement, il vient annoncer un matin à Maréquita l'arrestation d'Olivera comme carbonaro. Un seul moyen de le sauver : le ministre de la Justice, le duc de V..., a vu Maréquita, il la veut pour maîtresse et fera grâce à ce prix. Pour protéger la pauvre enfant et sauver sa réputation, le chevalier d'Hazcal lui-même offre de l'épouser auparavant, spéculant à part soi sur ce qu'il pourra désormais tirer du ministre. Malheureuse avec cet odieux époux, rejetée par Olivera avec qui elle a une entrevue, Maréquita, laissant au duc de V... l'enfant adultérin qu'elle a eu de lui, abandonne au chevalier d'Hazcal, pour acheter sa liberté, une partie de la pension qu'elle reçoit du ministre, et, après avoir beaucoup voyagé, vient s'installer à Paris. Elle y vit entourée de nombreux domestiques que commande sa dame de compagnie, Mme Bernard, sorte de duègne classique, réduite à cet emploi après les malheurs qui l'ont forcée d'abandonner une situation brillante. Malgré sa tristesse définitive, Maréquita va dans le monde et y subjugue tous les cœurs par la puissance de ses charmes et de ses talents. Mais elle ne s'inquiète point de ses ravages et évince ses adorateurs ; son seul véritable ami est un jeune artiste du nom d'Albert. Quand Jean Labarre la rencontre dans le monde, il voit aussitôt en elle la femme qui pourra seconder ses plans de régénération universelle et se rend le lendemain chez elle. Obéissant à une obscure force invincible, Maréquita qui, généralement, condamne sa porte, veut bien le recevoir. Après l'avoir hypnotisée, il est lui-même conquis par son charme, il déclare être une sorte de génie du mal, ou *Méphistophélès*, et le diminutif de ce nom célèbre donne le titre au roman, qui ne commence, d'ailleurs, qu'à la première entrevue de Jean Labarre (ou *Méphis*) avec Maréquita. En de longues conversations, qui durent chacune plusieurs heures du jour et de la nuit, Méphis conte son histoire avec force détails et en compliquant son récit par des raisonnements philosophiques. Le jour où il la termine, Maréquita lui donne à lire la sienne qu'elle a rédigée plus brièvement, en un petit cahier qu'il emporte chez lui. L'amour le plus violent naît de cette confession mutuelle. Maréquita hésite d'abord, dévorée par le doute et l'anxiété. Enfin, elle est vaincue par la pas-

dans l'*Union Ouvrière*, et on se demande pourquoi, dans les *Pérégrinations d'une Paria*, elle voit dans ce mot un synonyme de mendiant, d'indigent, cependant que dans *Méphis*, le héros Jean Labarre est un riche banquier quand il se dit prolétaire (1).

sion et emmène Méphis au *retiro* qu'elle possède sur les bords de la Seine. Là, communiant avec la nature, les deux amants vivent des journées de folle exaltation mystique et amoureuse. Tout irait pour le mieux si l'ennemi n'intervenait soudain. — Le jour même où Méphis avait rapporté à Maréquita son manuscrit, elle venait de congédier amicalement un de ses adorateurs, qui avait fait plus de dix tentatives pour être reçu par elle. Le marquis de Torépa, bousculé par Méphis dans l'escalier, mis de mauvaise humeur par une série de mésaventures, comprenant que cet inconnu était la cause de son insuccès, voulut savoir quel était ce rival irrésistible. Ce marquis n'était pas un méchant homme, mais il chargea de ses recherches son secrétaire, une canaille. Celui-ci ayant fini par apprendre la mystérieuse existence qu'avaient menée Méphis et Maréquita, lance contre eux leurs époux légitimes, que, par un hasard nouveau, le jésuite Xavier, ennemi de Méphis, vient diriger. Le chevalier d'Hazcal et la femme de Méphis envahissent le *retiro* ; l'adultère n'est, cependant, pas prouvé, et les deux amants finiraient par pouvoir s'échapper et aller vivre heureux en Amérique si Maréquita pouvait renoncer à l'estime publique et n'était résolue à se tuer. Méphis sait qu'une seule force peut faire revenir Maréquita sur ce sinistre projet : la pitié pour lui qu'elle aime, la volonté absolue de partager son existence si le malheur l'assaille de nouveau. Au lieu de remédier à sa situation financière, il s'efforce d'affoler ses créanciers, qui le font arrêter, puis condamner aux travaux forcés, après une instruction laborieuse mystérieusement influencée par le prêtre Xavier. Celui-ci pénètre même dans le cachot, après la condamnation, et met sa victime en demeure de choisir entre le bagne et la soumission à l'Église. Le bagne s'impose, mais l'or de Maréquita parvient à faire échapper le malheureux au moment où la chaîne des forçats traverse un village sur la route de Toulon. Il s'enfuit à cheval, accompagné en voiture par Maréquita enceinte. Mais Xavier n'a pas désarmé : exaspéré par ses soins, le marquis de Torépa et surtout l'infâme secrétaire de celui-ci lancent des gendarmes sur les traces de Méphis, qui tombe sous leurs balles. La douleur de Maréquita est extrême ; le peintre Albert, ami fidèle, l'accompagne et la soigne, elle met au monde l'enfant de Méphis, puis, durant quelques mois, dépérit de jour en jour, et meurt en prononçant le nom de Méphis, un soir, au bord de la mer, à côté de Toulon. Elle laisse à Albert ses instructions, et à sa fille le soin de publier ses mémoires et les écrits de Méphis ; un espoir demeure : l'enfant deviendra cette femme de l'avenir, ce génie inspirateur de l'homme que révèrent et « inventèrent » ses parents. Dévoré par les remords, le marquis de Torépa devient un des religieux hospitaliers du mont Saint-Bernard ; quant au Jésuite Xavier, il est nommé archevêque et sera peut-être pape ; la presse célèbre bien haut ses vertus.

1. Cpr *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit. p. IX. Ce point a été étudié avec soin par M[lle] Irena Frydé dans son mémoire présenté avec succès en Sorbonne, en 1913 : *Flora Tristan, sa vie, son action sociale* (inédit).

Jean Labarre est « un homme du peuple », il est pauvre, il est toute sa vie influencé par sa misère intermittente ; cette misère l'intéresse chez autrui, c'est la misère de toute la classe ouvrière qu'il faudra bien finir par réformer. Comment ? En développant chez l'ouvrier l'éducation morale et l'éducation professionnelle. Un ouvrier sachant bien son métier, doué d'une saine et forte morale, sera digne d'imposer le salaire qui est nécessaire à une existence normale. Le pire, en effet, est la difficulté qu'il éprouve à en faire hausser le taux que tout le monde reconnaît insuffisant. L'ouvrier n'est plus un esclave, mais sa misère est si grande, et il paie si cher le peu dont il jouit, qu'on peut se demander s'il a gagné à cet affranchissement. Telle est l'observation de Jean Labarre quand il prépare le travail qu'il a projeté : *Tableau de la situation morale et physique du peuple en France, et spécialement à Paris.* — Cette situation morale et physique sera améliorée. C'est la femme qui sera l'artisan de cette transformation : la fille de l'héroïne Maréquita sera la femme-Messie à qui le monde devra son salut.

Dans le souvenir de ses propres maux, ou de ses aventures personnelles, Flora Tristan a puisé les éléments qui lui servent à composer chacun de ses personnages même secondaires : telle, par exemple, certaine dame de compagnie, dont les sentiments ont pu être ceux de Flora, quand elle remplissait les mêmes fonctions auprès d'une famille anglaise ; on sait qu'elle préférait oublier cette époque (1). — Le nom du vil chevalier d'Hazcal n'est que l'anagramme de Chazal, cet indigne mari qui ne semble pourtant pas aussi malfaisant que le personnage du roman.

Les souvenirs de Flora Tristan lui ont surtout servi dans la conception de ses deux principaux héros. Le physique de Maréquita d'Alvarez, cette brune Andalouse, répond à celui de Flora Tristan ; de même son caractère : « la sensibilité de Maréquita, « surexcitée par toutes les commotions violentes dont elle avait « été victime depuis l'âge de 16 ans, passait subitement dans son

1. Elle a fait l'aveu de cette mesquine vanité au cours d'une de ses dépositions en justice : elle avait souffert de sa situation subalterne. — Cpr avec *Méphis*, op. cit., I, p. 71 : « sur une observation de Mme d'Alvarez, Mme Bernard devint pâle : l'accent avec lequel ces paroles venaient d'être prononcées lui rappela sa position, si précaire qu'il suffisait d'un seul mot pour « qu'elle se retrouvât sur le pavé, sans pain, sans asile, exposée à son âge aux « cruelles angoisses de la misère. Elle sentit au front une sueur froide... »

« état normal, du calme à l'exaltation, et de l'exaltation à l'anéan-« tissement... » « Depuis l'âge de 16 ans, Maréquita avait lutté « victorieusement contre sa nature ardente et contre le besoin « d'expansion et de caresses qui, chez elle, se faisait si vivement « sentir (1). » — Comme Flora, elle a beaucoup voyagé, ce qui est d'ailleurs habituel aux héros de cette époque. C'est une artiste, de cette race dangereuse des amateurs, où l'on trouve des génies et des prétentieux incapables. Son amour de l'humanité, ses jugements sur la vie, ses dégoûts et ses enthousiasmes, ses désillusions, nous avons vu Flora Tristan les ressentir. L'une et l'autre ont été mal mariées après avoir éprouvé les transports d'un amour contrarié (2). — Lorsque Maréquita apprend l'indignité de son époux légitime, tout son être aspire à l'amour réconfortant de l'élu, son désespoir est profond : « Hélas ! je ne puis plus devenir « sa femme... un acte indissoluble me lie à l'être méprisable qui « m'a si indignement trompée ». C'est le cri de Flora Tristan quand l'amour défendu de Chabrié lui apparaissait le seul refuge pour son cœur broyé (3). N'est-ce pas encore le souvenir de Chabrié, et de cette même crise sentimentale survenue après les déceptions, qui lui fait représenter Maréquita remplie d'effroi en constatant qu'elle aime Méphis, elle qui « avait été tellement froissée dans sa première affection », et qui, toujours comme Flora, s'était fait de l'amour une conception idéale très nette (4). — La condition sociale de Maréquita est bien celle de Flora : « seule dans le monde... pour prévenir les conjectures et d'inutiles observations », elle se donne pour veuve. « Partout où elle se présentait, sa beauté, ses talents la faisaient accueillir avec empressement ; mais bientôt ceux mêmes qui s'étaient montrés ses plus enthousiastes admirateurs ne tardaient pas à devenir ses ennemis. »

1. *Méphis*, II, 87.

2. A cette époque, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, ces secrets de l'intimité prennent place dans les écrits livrés au public. Les romans d'imagination sont alimentés par la réalité qu'un idéalisme inlassable vient corriger. Quant aux mémoires, ils sont parfois d'une précision gênante, au moins autant que les *Confessions* de Rousseau. Ne voit-on pas la saint-simonienne Suzanne Voilquin nous confier que son mari lui a communiqué une maladie vénérienne ? (Cf. *Souvenirs d'une fille du peuple, ou La saint-simonienne en Egypte, par madame Suzanne V.* (Paris, 1866.)

3. *Méphis*, II, p. 69. — *Pérégrinations d'une Paria*, op. cit. *passim*, et notamment I, p. 102, 160, 161, 311 ; II, 281.

4. *Méphis*, II, p. 146.

Enfin, n'est-ce point un privilège caractéristique de Flora, cette impression profonde que tous les hommes ressentent en présence de Maréquita, cette créature dont le charme si étrange apparaît dès les premières pages du roman et croît à mesure que l'on peut pénétrer son caractère et sa vie ? N'est-elle pas cette femme vraiment *nouvelle* qui sera la compagne idéale de l'homme rénovateur, la femme-Messie dont Flora Tristan, en somme, incarne assez le type convenu et laborieusement recherché à cette époque ?

Il ne fut cependant pas donné à Flora Tristan de devenir simplement l'idéale compagne du régénérateur de l'humanité : elle fut elle-même « l'Apôtre » avec sa doctrine et ses théories, ses essais, ses efforts, ses déboires, ses aventures, sa misère. C'est de tout ceci qu'elle compose son second personnage, Méphis. Comme elle, Méphis a connu les milieux les plus divers, il a vu des ouvriers, des artistes, des savants, des étudiants, des « ducs », des prêtres ; il a voyagé notamment en Angleterre ; c'est du spectacle attentivement observé de la misère universelle que naît le fécond désir de la faire cesser (1). A cette compassion profonde, inspiratrice de réformes à accomplir, s'allie la vocation de l'apostolat, cet appel mystique vers l'œuvre difficile qui sauvera l'humanité, mais couvrira de gloire le héros dévoré d'un besoin d'activité.

*
* *

Le héros ! Méphis et Maréquita sont des héros de roman, tout les présente comme tels. La manière dont ils apparaissent a le caractère factice qui convient. Ce beau ténébreux qui promène son regard blasé sur les danseurs d'une soirée mondaine, c'est la silhouette classique rencontrée dans les cadres analogues (voire identiques, comme dans le *Gamiani* de Musset). Et la brune Andalouse qui chante avec une méthode personnelle des airs qu'elle semble improviser, c'est bien cette « artiste » dont « l'originalité » est obligatoire dans les romans du temps jusqu'à devenir puérilement banale (2).

1. Le titre de l'ouvrage qu'il prépare rappelle singulièrement ce *Tour de France, état actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel* que Flora Tristan espérait publier en 1845.

2. Ceci n'est presque plus de la fiction : à cette même époque, Mme Malibran ;

Méphis et Maréquita sont tous deux beaux, lui « d'une beauté gracieuse et naïve... celle du peintre Angelico da Fiesole ou de Pietro Perugino » ; elle, d'une beauté irrégulière et d'un charme tout espagnol ; tous deux sont supérieurs aux gens qui les entourent, tous deux sont incompris. Ils sont issus des deux milieux sympathiques : Méphis d'une famille de prolétaires, Maréquita d'une famille d'artistes ; ils ont les succès habituels aux héros du roman : les femmes sont fascinées par Méphis, et Maréquita a fort à faire pour lire les quarante et quelques lettres d'amour qu'elle reçoit quotidiennement. Ils connaissent le spleen romantique, l'ennui, la peine de vivre, et, cependant, l'activité débordante, qui fait des réformateurs saint-simoniens des hommes d'action énergiques et souvent pratiques, les anime. Le monde autour d'eux n'est qu'un ramassis d'égoïstes, de lâches, d'oisifs, d'esprits inférieurs, de cœurs sans élévation. Quelques-uns ont un relief particulier, ce sont les pires : le chevalier d'Hazcal et la femme légitime de Méphis, plus encore le jésuite Xavier. Ces trois personnages sont des traîtres traditionnels et ce n'est pas un effet du hasard si le plus noir de tous porte la soutane (1).

Les cadres et les milieux épisodiques sont aussi conformes à la littérature de l'époque ; le salon mondain du début, l'atelier de Girodet ; la prison, où l'on cherche parmi les compagnons de Jean Labarre, le *Squelelle* ou le *Ma'tre d'Ecole* d'Eugène Sue ; — le sous-bois enchanteur où, la nuit, s'égare John Lisberry avec Clotilde et que nous rencontrerons bien des fois avant et après la fameuse scène de la tour dans le *Roman d'un Jeune Homme pauvre*, de Feuillet ; — le bal masqué, familier à Balzac, à George Sand, à Musset, où le forçat de Balzac, Jacques Colin, défend contre les indiscrétions de Rastignac Esther et son beau Rubenpré ; — et ce *reliro*, plein de charmes secrets où Maré-

brune comme Maréquita, charmait les salons parisiens par ses yeux de feu, ses beaux cheveux noirs tombant en longues boucles sur ses épaules, et surtout par son chant, qui pénétrait les cœurs et que Musset devait immortaliser.

1. Est-il besoin de rappeler l'antijésuitisme des romans de 1840 ? Le Rodin du *Juif errant* est de 1844, et le Jacques Ferrand des *Mystères de Paris*, de 1842 : on ne peut reprocher à Flora de s'être inspirée d'Eugène Sue ; d'ailleurs il y a une mentalité ambiante à laquelle on ne résiste généralement pas, puisqu'on n'en a pas conscience. On en trouverait un autre exemple dans les idées criminalistes, si ce terme n'est pas trop exagéré, que Flora émet comme George Sand et comme le Rodolphe des *Mystères de Paris*.

quita se plaît à venir traîner ses peines réelles et son mal du siècle, avant de s'y anéantir dans l'amour avec Méphis, ne rappelle-t-il pas le pavillon où Bénédict et *Valentine* se donnent tout entiers à l'amour, oublieux aussi du monde et des dangers qu'il représente ? La chaîne des forçats, sur la route de Toulon, la longue chevauchée de l'évasion aux côtés de la voiture où suit péniblement Maréquita, le tonnerre au moment où les deux amants sont surpris par leurs époux respectifs, portent aussi leur date presque précise ; tout le roman a ce cachet de romantisme aventureux et de romantisme sentimental qui ne trompe pas. Lorsque le Jésuite Xavier offre à Méphis, dans sa prison, la liberté moyennant sa soumission à l'Eglise, cette entrevue tient du roman-feuilleton presque autant que du chef-d'œuvre romantique : avec moins de détail, moins de style, moins de précision, peut-être avec plus de force et de simplicité, assurément avec autant d'invraisemblance, c'est Claude Frollo pénétrant dans le cachot de la Esmeralda. Peut-être ici y a-t-il imitation, puisque *Notre-Dame de Paris* est de 1831 et, pour éviter d'en être accusée, l'auteur met comme épigraphe à ce chapitre deux ou trois lignes de *Notre-Dame de Paris* (1).

D'autres influences de l'époque flottent à travers tout le roman : le magnétisme impressionnait alors ses premiers témoins, le magnétiseur n'était pas aussi mystérieux que le sorcier du moyen âge, mais son pouvoir est l'objet de bien des commentaires : les caricatures de Cham le ridiculisent, mais les héroïnes de George Sand tressaillent sous son regard : Méphis magnétise — hypnotise, dirions-nous aujourd'hui — Maréquita. Le cosmopolitisme est à la mode ; que de fois les romanciers nous content les aventures de Lady R..., du jeune Espagnol F..., du riche seigneur S..., sans que d'ailleurs se fasse sentir le moins du monde le besoin de ce mystérieux incognito. Ici encore, Flora Tristan se conforme à l'usage ; le duc de V..., Lady M... passent anonymes dans l'histoire, où évoluent un marquis italien, une grande dame anglaise, une belle andalouse, fille d'une cantatrice italienne, et qui chante elle-même la musique

(1) Signalons encore une ressemblance : la conspiration contre le fiancé de la jeune Maréquita pour amener celle-ci à devenir la maîtresse d'un ministre rappelle exactement la conspiration ourdie pour des fins analogues contre Kosinsky, l'un des valeureux compagnons de Karl Moor. Cf. SCHILLER, *Les Brigands*, acte III, sc. IV.

qu'un réfugié italien a composée sur la poésie d'un jeune révolutionnaire polonais, ce qui intéresse beaucoup un artiste allemand.

Les héros du romantisme, sympathiques ou malfaisants, sont doués d'une égale gravité. Ils plaisantent rarement et ne rient jamais. S'ils font parfois de l'ironie, c'est l'amertume qui les y conduit malgré eux ; le sourire se pose sur les lèvres des femmes, mais c'est pour l'ornement Ils ont tous une tâche sérieuse, même si elle est nuisible, ou des chagrins immenses. Les théories, les thèmes, les tirades leur sont naturels ; tous ont beaucoup à dire et aucun ne connaît le bon goût de se taire. Ceux de Flora Tristan ne sont pas plus ennuyeux que d'autres. Nous savons que les idées qu'elle leur prête sont souvent originales et audacieuses, intéressantes et inattendues. Ils les expriment avec une certaine simplicité. Leurs développements sont beaucoup moins superflus, beaucoup moins « littéraires » que si Victor Hugo, George Sand ou Balzac les eussent écrits. Ils parlent pour exprimer leur idée, pour y ajouter telle précision qu'ils croient nécessaire, alors qu'elle est souvent inutile ; mais ils ne prennent pas prétexte de telle idée pour aligner une période, une page, un chapitre que justifie uniquement le plaisir de bien parler et faire œuvre de styliste. On n'a qu'à parcourir les livres de cette époque pour voir que les longueurs sont chose habituelle : il suffit à *Valentine* (1842) et à *Jacques* (1834) d'avoir une idée, un rêve, une impression, pour entrer dans une description illimitée, ou, ce qui est pire, dans une longue théorie de philosophie maladroite et nébuleuse, comme dans *Lélia* où George Sand recula les limites de l'extravagance et de l'ennuyeux. Les personnages de Flora Tristan ne connaissent pas ce plaisir dangereux de l'éloquence ; à peine peut-on les accuser d'être bavards. Elle ne s'attarde pas à la description du lieu où ils s'agitent ; une phrase suffit parfois à planter le décor complet : murailles étroites d'une cellule glacée, paysage endormi sous la neige ou vivifié par les mille bruits d'un printemps renaissant.

Est-ce à dire que *Méphis* ne contienne pas de fâcheuses longueurs ? Il serait partial de l'assurer. Le nombre des aventures superposées, juxtaposées, parfois bien coordonnées, est déjà une cause de surcharge. Le livre en est touffu : la biographie de tel personnage secondaire paraît utile à l'auteur pour expliquer tel de ses actes qui peut influer sur tel autre accompli par un

personnage plus important, et, comme cette biographie d'un figurant nous fait faire la connaissance de son entourage, d'autres biographies s'imposent, inutiles selon le lecteur, nécessaires selon l'auteur qui veut expliquer le rôle de son personnage.

Et, en effet, les héros de Flora Tristan sont des héros scéniques. Les attitudes qu'ils prennent sont décrites avec minutie ; elle les voit très nettement, elle précise leurs poses, pose pathétique ou burlesque ; elle vit leur action, elle est impressionnée par les situations, par la place-en-scène, et cette attention continue à la représenter au lecteur, en en ressentant l'importance, n'est pas un des moindres traits de la mentalité littéraire d'un romantique. Que de pendules en bronze tirent leur décoration de Gœthe ou de Chateaubriand ! que de sujets pour un sculpteur dans l'œuvre de Flora Tristan ! Cette conception théâtrale du roman a d'autres conséquences : le style direct intervient soudain pour exprimer un sentiment ou décrire une situation. Les héros développent beaucoup eux-mêmes le récit du roman. Leurs dialogues sont naturels et familiers ; et sans doute pourrait-on expliquer par là même que leur langage a je ne sais quel manque de noblesse et quelle puérilité qui passeraient bien plus facilement au théâtre qu'à la lecture. Cette puérilité est encore une caractéristique de Flora Tristan : son style, avec des exclamations démodées aujourd'hui, son soin minutieux de mentionner les plus minces détails qui lui paraissent fort intéressants, mais nous importent fort peu, rappellent des lettres de très jeunes filles ou d'enfants ayant eu pour la première fois à jouer dans la vie un rôle qui leur a paru considérable.

Le manque de recherche dans les expressions est un autre caractère de ce style, souvent trop relâché. On sent que l'auteur écrit avec la folle rapidité de son imagination sans discipline. Elle admire le laisser-aller de ses personnages artistes-amateurs, elle croit volontiers que le désordre, l'à peu près sont les vraies sources du chef-d'œuvre, l'esprit de méthode une manière d'esprit bourgeois ; la bohême est une caractéritisque de l'art. Ceci est très curieux chez cette future créatrice de l'*Union Ouvrière*, qui est méthodique jusqu'aux détails méticuleux et, qui, dans toute son œuvre, proteste contre les dévergondages des uns et admire chez les autres ou revendique pour elle tout ce qui est « bon genre » ou « comme il faut ». Quoi qu'il en soit, le style de Flora Tristan, non seulement n'é-

chappe pas toujours à certains petits ridicules, mais présente encore des incorrections. Que dire, en effet, du misérable qui vend « le secret de Maréquita comme il avait vendu son silence, au poids de l'or » ; on dit souvent qu'un secret est lourd à garder, et l'on sent parfois le poids du silence ; mais le vendre au poids de l'or est une figure un peu risquée. D'autres fautes sont plus caractéristiques : « je me rappelle *de* vous avoir vu »..., dit Maréquita à Méphis, et ce n'est pas son trouble qui lui fait commettre ce barbarisme.

Ce sont là des fautes assez rares et, s'il est nécessaire de les signaler pour être impartial, il serait injuste et inexact de présenter l'œuvre de Flora Tristan comme en étant émaillée. Dans George Sand elle-même, on trouve de ces incorrections.

Tel qu'il est, le roman de Méphis doit être étudié dans l'œuvre de Flora Tristan, il précise certaines parties de cette œuvre et certains détails de la biographie de son auteur. De plus, comme œuvre d'imagination, on n'en peut contester l'intérêt ; c'est un roman dont certains épisodes sont profondément émouvants, quelques-uns instructifs, la plupart attrayants. Il importait d'examiner cette œuvre d'imagination qui illustre d'une manière particulièrement frappante les théories littéraires et artistiques de son auteur.

D'ailleurs les remarques relatives au style, à la composition à la langue de ce roman peuvent s'appliquer à ses autres livres, en particulier aux *Pérégrinations d'une Paria*, où l'on retrouve mêmes qualités, mêmes défauts, et, çà et là, mêmes incorrections de style. Là aussi, une impression de vie, de vérité, se dégage de ces descriptions sobres, de ces réflexions sentimentales et sérieuses, de ces dialogues à la fois puérils et précis entre personnages scéniques ; on a vu, en outre, la valeur documentaire de ces récits de voyage.

Les *Promenades dans Londres* ont également une valeur documentaire, ainsi qu'on a pu le voir au cours de cette étude. Ce volume ne saurait s'analyser ; il est constitué par une série de tableaux où sont peints tous les milieux londoniens. En les décrivant, l'auteur a l'occasion d'exposer des idées personnelles et elle ne s'en prive pas ; d'où l'importance de ce livre pour connaître les pensées et même certains détails de sa vie. Au point de vue du style et de la composition, c'est son meilleur ouvrage,

celui qui montre le mieux l'intelligence de Flora Tristan ; c'est aussi celui qui lui valut la meilleure presse.

L'*Union Ouvrière* demeure le titre de gloire de Flora Tristan ; ce petit livre est le centre même de la présente étude, et nous ne saurions rien ajouter maintenant, car il n'a pas la moindre prétention littéraire : c'est simplement un acte et c'est aussi une profession de foi. Le style y est clair, l'érudition certaine, mais sans étalage. Sans doute il y faudrait relever parfois quelque grandiloquence, d'ailleurs assez rare, mais ceci n'était guère évitable dans un livre qui prêchait aux masses un nouvel évangile.

En éditant l'*Emancipation de la Femme ou le Testament de la Paria, ouvrage posthume de Mme Flora Tristan complété d'après ses notes*, l'abbé A. Constant a vraiment trop « complété » cet ouvrage pour qu'il soit question ici d'en étudier la valeur littéraire et même la portée. Je ne crois pas que la pensée de Flora Tristan y soit trahie, mais le style dont il l'a revêtue ressemble assez à un travestissement (1).

Les autres écrits de Flora Tristan ont été examinés également au cours de notre étude. Ce sont, d'une part, sa brochure *Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères* et, d'autre part, ses articles parus dans *l'Artiste* auxquels il faut ajouter encore les deux *Pétitions* aux Chambres. C'est tout ce dont on peut faire état avec certitude si l'on veut juger cette œuvre plus diverse qu'abondante.

Qu'est-il advenu d'autres travaux projetés et même annoncés par Flora Tristan ? Peut-être quelque hasard fera-t-il retrouver certains d'entre eux, notamment *Une fille de Lima, tableau de mœurs péruviennes*, 2 vol. in-8, qui est annoncée dans *Méphis* comme devant paraître le 15 janvier 1839 et qu'elle voulait voir publier dans le journal de Victor Considérant (2). *Les Promenades dans Londres* reproduisent l'annonce de ces deux volu-

1. On lit dans QUÉRARD : *Les supercheries littéraires dévoilées*, « Paris, 1870 », t. III, p. 855, au mot Alphonse Constant, auteur de « la Bible de la Liberté » : « L'Émancipation de la Femme ou le Testament de la Paria », ouvrage posthume de Mme Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant. Paris, 1845, in-16, 128 pages. *Ouvrage tout entier de la composition de M. A. Constant.* » La même note figure au tome I, p. 53, au mot Flora Tristan.

2. Lettre à V. Considérant du 22 novembre 1843 (date de la poste), déjà citée (Cf. *supra*, p. 182).

mes « pour paraître au mois de novembre » [1840] et se complètent par l'annonce de *Paris et ses mystères*, 2 vol. in-8. — La Biographie Michaud attribue à Flora Tristan *Maréquita l'Espagnole*, qui semble donc être paru ; mais on n'en trouve trace ni dans les Bibliothèques ni dans la presse (1). Le bibliographe Quérard dans sa « Littérature française contemporaine », ainsi que dans ses « Supercheries littéraires dévoilées », comprend *Maréquita l'Espagnole* dans l'énumération des œuvres de Flora Tristan (1840, 2 vol. in-8), ainsi que *Florita la Péruvienne* (1842, 2 vol. in-8), qui demeure également introuvable.

De tous les ouvrages projetés, regrettons sincèrement la suite des *Pérégrinations*, annoncée « pour paraître le 30 novembre [1838] : *Mémoires et Pérégrinations d'une Paria*, tomes III et IV, ornés du portrait de l'auteur... La deuxième édition des tomes I et II vient de paraître ». Sans doute, ces deux nouveaux volumes auraient comblé une importante lacune s'ils nous avaient révélé

1. Dans « le Voleur » du 5 décembre 1843 paraît une nouvelle de Mistress Romer, intitulée : *Maréquita la Bohémienne*, article traduit de l'anglais par l'un des rédacteurs du *Cabinet de Lecture* et du *Voleur*, et qui se passe en Andalousie. L'analogie est à signaler, mais le doute n'est pas permis, car Mrs Romer a bien existé et a publié plusieurs romans et nouvelles.

En 1834, « Les Etoiles », nouveau magazine publié par Edouard Paujat, insère une nouvelle intitulée : *Rocambo* et signée Tristan, qui ne semble pas appartenir à Flora Tristan. (Ce conte est signé M. Tristan, mais toutes les signatures des articles publiés dans ce magazine sont également précédées de la lettre M). Au contraire, on pourra très bien lui attribuer dans « la Revue encyclopédique » de Carnot et Pierre Leroux quelques lignes signées *T*, qui rendent compte de *Feu et Flamme*, roman de Philotée O'Neddy : « Nous avons souvent eu l'occasion de nous élever contre les vaines et dangereuses idées répandues dans ces derniers temps au sujet de la poésie ; nous nous sommes plaints de l'immoralité de cet art sans but, et de l'absurdité de cette idolâtrie excessive de la forme... » Flora Tristan aurait pu signer ces déclarations. — Enfin voici qui est plus frappant encore. Les « Causeries du Monde » publient en 1834 (page 169) : *La religieuse d'Aréquipa*, présenté comme un « extrait des *Souvenirs de l'Equateur*, ouvrage inédit et anonyme ». C'est la dramatique aventure d'une religieuse qui a aimé un officier, son cousin, et qui, ne pouvant l'épouser pour des raisons de famille, est entrée au couvent, mais elle se fait enlever par lui dans des circonstances on ne peut plus tragiques. Abandonnée immédiatement, elle mène la vie singulière de l'amoureuse qui attend éternellement son ami et que les Aréquipéniens se montrent du doigt avec cette secrète horreur qu'inspire la « défroquée ». Cette histoire est presque exactement celle d'une cousine de Flora Tristan dont elle a conté la romanesque équipée et décrit les sentiments poignants dans les *Pérégrinations d'une Paria*. Cf. *supra*, 1re partie, chap. III, p. 59, et 3e partie, chap. VI, p. 384.

ce que fut la vie de l'auteur à son retour du Pérou, quand elle voyageait avec une famille anglaise. Mais il est à présumer que leur lecture n'aurait guère modifié le jugement général qu'on peut porter sur Flora Tristan après avoir apprécié ses autres ouvrages et surtout après avoir étudié sa vie d'apôtre : ses idées sur toutes choses nous sont à peu près connues, il semble possible de préciser ses conceptions dernières, son but et ses espérances.

CHAPITRE VIII

L'union universelle des travailleurs

I

L'idée à laquelle Flora Tristan nous permet d'aboutir est une idée très simple : chaque individu, quelle que soit la classe à laquelle il appartient, peut apporter son effort à l'œuvre collective ; loin de préconiser la lutte de classes qu'elle constate, l'apôtre a cru possibles la collaboration, la coopération des classes en vue d'un but commun.

Cependant il ne faudrait pas conclure de là que Flora Tristan accepte l'état politique, économique et social de son temps ou du nôtre ; bien au contraire : ce but vers lequel chaque effort individuel achemine la collectivité, c'est précisément la transformation rapide, mais sans accident — sans catastrophe, — de tout l'état social. La distinction des classes de la société démontre déjà l'hétérogénéité de celle-ci et l'appel à la collaboration des classes implique l'actuelle dispersion de leurs efforts. Les classes ne s'entendent pas. Les classes dirigeantes n'ont qu'un dessein : s'affirmer ; elles ne doutent pas un instant qu'elles ne soient justement établies et, par conséquent, de la nécessité, pour elles et pour la société en général, que cet état se perpétue. La classe ouvrière « la plus nombreuse et la plus utile » peut-elle avoir ce même dessein ? On entend bien qu'elle ne saurait souhaiter la prolongation indéfinie de sa disgrâce, mais peut-elle souhaiter que se perpétue la division de la société en classes et en classes hostiles les unes aux autres ? Ceux qui, reconnaissant cet antagonisme, préconisent la lutte de classe comme devant se terminer par la victoire de la classe ouvrière placent leur espoir dans une forme violente de la Révolution. Il n'est pas possible de ranger Flora Tristan parmi eux.

Çà et là, en particulier dans son journal, par boutades et par

primesaut, Flora Tristan appelle parfois la violence, par exemple quand elle estime qu'une ville de son itinéraire est tellement figée dans son misérable état qu'il ne resterait plus rien à faire qu'à la brûler. Mais à cette réserve près, il faut retenir que la violence n'entre pas dans son système. Est-ce à dire que Flora Tristan ne préconise pas la Révolution ? Ceci est tout à fait différent.

La vérité, c'est que Flora Tristan se rend compte que nous vivons la Révolution. De même que lorsque nous parlons de la Révolution de 1789, nous englobons dans ce terme les années qui ont suivi la prise de la Bastille, de même, vue d'un peu loin, toute la période qui suivit paraîtra faire corps avec ces années révolutionnaires. L'évolution accomplie en un siècle est trop profonde, trop rapide pour pouvoir s'appeler « évolution » ; les périodes où se stabilisent les transformations sociales les plus capitales ne sont pas de moindre importance que les crises rapides où s'écroule soudain un édifice vermoulu.

Or, l'une des caractéristiques de la révolution moderne, c'est la formation de l'idée de classe. Tant que cette conscience n'a pas existé, la réalité des classes elle-même a été inexistante. Flora Tristan a très bien vu ce fait ; venue après les saint-simoniens, elle n'a pu être la première à avoir l'idée de la lutte de classe, elle a, du moins, été la première à avoir «l'idée d'une classe ouvrière, unifiée dans son organisation à elle, élisant ses représentants de classe et réclamant victorieusement son droit au travail et l'organisation du travail (1) ». Et c'est en observant, à travers l'histoire des temps modernes, l'évolution de la société qu'elle a compris et expliqué l'importance de l'union entre hommes d'un même parti. La voie à suivre est enseignée par l'exemple magnifique de la classe bourgeoise, qui a si longtemps lutté contre les privilèges des Nobles pour le triomphe de ses droits (2).

Seulement la Bourgeoisie, en organisant la révolte du Tiers

1. Ch. ANDLER, préface à J.-L. PUECH : *Le proudhonisme dans l'Association Internationale des Travailleurs*, op. cit., p. IV. — L'Allemand Lorenz von STEIN déclare qu'entre tous les réformateurs de cette période, c'est chez Flora Tristan qu'on voit le mieux que la classe ouvrière est un tout qui doit agir solidairement si elle veut se faire reconnaître comme un tout et sortir de sa malheureuse condition. (Cf. *Geschichte der sozialen Bewegung*, op. cit., II, 463.)

2. Cf. *supra*, p. 125. — *Union Ouvrière*, op. cit., p. 27. — J.-L. PUECH : *Le proudhonisme dans l'Association Internationale des Travailleurs*, op. cit., p. 46 et ss.

Etat, n'a réalisé qu'une partie de la révolution entreprise ; en d'autres termes, elle a accaparé les bénéfices et avantages de la conquête, quoiqu'elle se fût servie du prolétariat pour la mener à bien. « Les bourgeois étaient la *tête*, ils avaient pour *bras* le peuple, dont ils savaient se servir habilement » ; c'est au profit de « la tête » que la besogne a été faite. Cela est tellement visible qu'on finit par trouver naturel qu'une conquête de ce genre soit faite au profit de ceux qui peuvent en jouir. Mais il faut alors admettre que le bienfait s'en étende peu à peu au plus grand nombre, au fur et à mesure que celui-ci sera à même d'en jouir également. Y aura-t-il ici nouvelle révolution au sens propre où l'on entend la révolution de 89 ? Certainement non, puisque c'est la suite d'un mouvement qui se continue. Il y avait trois Ordres sous l'ancien régime : l'un d'eux, qui est le Tiers Etat, achève aujourd'hui son émancipation, voilà tout ! Ce qui est d'ordre révolutionnaire, c'est la prétention d'une partie de ce Tiers Etat à créer un nouveau privilège à son profit et en lésion du prolétariat. C'est cette prétention même qui a engendré le « quatrième état ». Or, celui-ci n'a pas le moyen de recommencer la même forme de révolution ; il n'a plus au-dessous de lui personne pour l'aider : « il faut que vous soyez à la fois la *tête* et le *bras* ». C'est pourquoi Flora Tristan insiste pour que ce quatrième état, c'est-à-dire la classe ouvrière, s'éduque et s'instruise : voilà le moyen le plus certain de s'émanciper.

Au surplus, le présent état de choses ne peut durer : l'aumône que les classes dirigeantes dispensent au prolétariat, l'odieuse aumône qui humilie ce dernier est provoquée par la pitié ; mais ce désir que le riche manifeste d'améliorer un peu le sort du pauvre, de le rapprocher du sien propre, ne participe-t-il pas tant soit peu d'un sentiment de justice, du sentiment qu'il y a une injustice du sort à réparer ? Sans aucun doute. S'il en est ainsi, il n'y a pas de raison valable pour ne pas poursuivre cette réalisation de la justice. Les riches font un calcul puéril quand ils consentent une aumône ; les prolétaires ne pourront pas l'accepter éternellement et, si elle est un indice d'injustice, ils réclameront la justice tout entière.

Flora Tristan n'a pas poussé ce raisonnement aussi loin qu'il a été conduit depuis. D'ailleurs, la seule justice qu'elle réclame pour les prolétaires, c'est que tous puissent travailler et vivre de leur travail. Peu lui importe que, le travail de tous les prolétaires étant

organisé, il y ait, encore quelque temps, des privilégiés à côté d'eux. Elle n'attentera pas à leurs privilèges ; nulle violence ne leur sera faite, précisément parce qu'on aura satisfait à la justice : « Je veux que la classe ouvrière réclame au nom du droit, afin qu'elle n'ait plus aucun prétexte de réclamer au nom de la force ». Toutefois, si Flora Tristan a prétendu ne pas porter atteinte à la richesse acquise, au capital, c'est qu'elle a entrevu le temps où celui-ci sera peu de chose comparé à la juste rétribution du travail. Certes, les palais de l'union ouvrière, ces véritables phalanstères, ne comprendront que des ouvriers ; mais outre les « hôtes du palais » choisis parmi les intellectuels, nous l'avons vue admettre dans cette communauté un certain nombre de travailleurs non manuels : instructeurs, professeurs, infirmiers, administrateurs, contrôleurs, etc..., dont la liste est facilement allongeable à la réflexion ; si bien que toutes les professions d'une société moderne arrivent à être englobées dans cette association. Il viendra un moment où l'association comptera tous les travailleurs, c'est-à-dire tous les citoyens des deux sexes, puisqu'il n'y aura pas de citoyen qui ne soit un travailleur.

En effet, le Palais à construire finit par n'avoir qu'une valeur symbolique. Flora Tristan veut réellement édifier ce palais, mais « il ne doit pas être d'une solidité à durer des siècles », car « nous sommes arrivés à une époque où, de progrès en progrès, l'état social marche à une complète transformation ». Il n'est pas besoin de refaire encore une fois le rêve d'une nouvelle « Utopie » et de tracer ce que seront les conditions de la vie sociale à venir ; il faut la naïveté d'un Fourier pour croire que son phalanstère ingénieux réalisera le dernier mot de l' « Harmonie ». Le devoir c'est de préparer les voies : « Quel sera l'aménagement du palais ? Nous ne le savons pas, et nous le verrons bien. Ouvrons toujours les avenues, plantons les arbres, construisons le vestibule (1). » Ne semble-t-il pas que toute l'intention de Flora Tristan soit ainsi proclamée dans cette phrase qui ne la vise point et ne prétend être qu'une image ? — Cependant, une seule et suffisante certitude peut être envisagée : un jour, « tous et toutes travailleront de leurs mains et s'en glorifieront ». C'est ceci qui est l'essentiel ; « dès l'instant où il n'y aura plus de déshonneur à travailler de ses mains, où le travail

1. C. Bougle : *Le solidarisme*, p. 196. Paris (Giard et Brière), 1907 (1 vol. de la collection des doctrines politiques publiée sous la direction de A. Mater).

sera même un fait honorable, tous, riches et pauvres, travailleront, car l'oisiveté est à la fois une torture pour l'homme et la cause de ses maux (1) ». Le travail doit être rendu attrayant, ainsi que Fourier l'a déclaré, mais « avant d'arriver à ce terme, qui est le dernier, il faut d'abord que le travail cesse d'être déshonorant », ou, plus exactement, méprisé (2). Il ne s'agit pas de puériles glorifications, ce n'est pas Flora Tristan qui clamera, comme en 1848 : « à genoux devant la casquette, à genoux devant l'ouvrier » ; chaque effort humain est honorable, le dédain de tel individu pour tel autre est absurde et deviendra incompréhensible.

Le progrès des mœurs fera beaucoup dans ce sens. « Dès le jour « où les enfants de la classe ouvrière seront élevés avec soin et « qu'on s'appliquera à développer leur intelligence, leurs facultés, « leurs forces physiques, en un mot, tout ce qu'il y a de bon et de « beau dans la nature de l'homme ; dès le moment où par leur ins- « truction, leur talent, leurs bonnes manières, il n'y aura plus entre « les enfants du peuple et ceux de la classe riche aucune différence, « je le demande, en quoi pourrait encore consister l'inégalité ?... » Donc le discrédit du travail manuel disparaîtra, parce que le contact des travailleurs manuels n'aura rien de brutal ou de fruste ; le milieu ouvrier sera aussi agréable que tel autre ou, plus exactement, il n'y aura qu'un milieu, qu'une société, qu'une classe : ainsi seront résorbées les catégories actuelles et la grande société des travailleurs subsistera seule. Tous n'y seront pas également dotés par la nature ; il y aura encore des forts et des faibles, des beaux et des laids, des bons et des méchants, mais du moins cette inégalité « posée par Dieu », à laquelle il faut bien se résigner, « atteint indistinctement les fils des rois et les fils des esclaves » ; et l'éducation même l'atténuera. Partie de l'idée de classes et de lutte de classes, ayant, en quelque sorte, inventé la classe ouvrière, Flora Tristan aboutit donc à la disparition de l'idée de classes, elle fonde la société unifiée dans le travail.

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 105 et ss.

2. Cf. l'exemple de ce magistrat qui, parlant d'un éducateur owenien chargé d'élever un jeune bourgeois « pour en faire un homme », s'écrie : « eh bien ! il n'en a pas même fait un homme, mais un cordonnier, un laboureur, un maçon, comme s'il appartenait à l'une de ces classes, où la truelle, la varlope ou le rabot sont héréditaires... » Ainsi — ajoute Flora Tristan — voilà l'avocat du roi, c'est-à-dire l'homme qui représente la société, qui déclare qu'un cordonnier, un laboureur, un maçon, ne sont pas des hommes... » (*Union Ouvrière*, p. 37.)

II

La généralisation du travail, c'est-à-dire l'augmentation de la somme des efforts, aura pour conséquence probable la diminution de l'effort individuel ; elle aura pour conséquence certaine un rendement plus grand. La grande production ne pourra avoir lieu que lorsque tout le monde travaillera. Cette transformation sociale modifiera donc profondément la situation économique ; la surabondance rendra l'homme moins âpre au gain, moins avare de ses produits, moins attaché à ses droits sacrés de propriétaire. L'égoïsme, qui est à la base du mal social, a lui-même une double cause : la misère et l'ignorance, deux maux que l'humanité peut faire disparaître si elle le veut.

Flora Tristan a fort bien saisi que l'abondance et la disette sont des notions relatives ; de même la surproduction. Un bon système d'échanges doit permettre à tout produit de trouver son débouché, à tout consommateur de trouver le produit qu'il désire. L'équilibre doit s'établir et le travail de chacun sera limité par la large satisfaction de tous (1). Cette immense production, consé-

1. « Qu'un paysan ait des prunes en abondance dans son jardin, et que ses voisins aient de même tant de prunes que personne ne se présente pour les acheter, dans ce cas, le paysan se montrera très charitable ; il laissera les *pauvres* du village manger ses prunes. Mais qu'il s'établisse un chemin de fer traversant ledit village, situé à trente lieues de la capitale, et que par ce moyen le paysan puisse porter à peu de frais ses prunes à la halle de Paris, où elles seront vendues 12 francs le panier, oh ! alors notre homme changera de ton avec les *pauvres*. Malheur à celui qui, passant près de l'arbre, osera ramasser une prune ; ce paysan se mettra jour et nuit à surveiller sa propriété ; il criera au vol, à l'attaque contre ses droits sacrés, et sans pitié il traduira en police correctionnelle le vieux mendiant coupable d'avoir ramassé une prune. Sans remords, sans pudeur, il le fera condamner à la prison pour ce vol, parce que cette prune représente un liard. Voilà un paysan bien égoïste, dira-t-on ? Pas du tout ; et la preuve que cet homme n'est pas égoïste, c'est que, lorsqu'il avait trop de prunes pour lui, il donnait le superflu aux pauvres. Que le chemin de fer se prolonge cent lieues de plus et qu'il arrive à Paris des prunes en telle abondance qu'elles ne se vendent plus que 50 c. le panier, vous verrez le même paysan cesser d'être égoïste et laisser prendre ses prunes par les pauvres... » (*Union Ouvrière*, op. cit., p. 106.) — Retenons bien que Flora Tristan ne juge pas ici les riches plus charitables que les pauvres — ce qui serait contredit par ses jugements habituels, — mais qu'elle croit la surproduction et la

quence du travail généralisé, faisant disparaître l'égoïsme et les vices que l'égoïsme engendre, est donc « l'unique moyen de moraliser les hommes » : la Société comme l'individu n'est égoïste que parce qu'elle est pauvre.

Flora Tristan fait ici une application logique et simple de la loi fondamentale de l'économie politique, la loi de l'offre et de la demande. Les économistes en poussent l'application fort loin sans en laisser limiter le jeu par les frontières des États ; et ceci ne serait pas fait pour effrayer Flora Tristan. Elle-même fonde son système socialiste sur une semblable conception du monde économique et social. C'est par le jeu international de la loi économique que pourra se répartir équitablement la richesse mondiale. C'est donc l'humanité tout entière qui est intéressée à ce jeu.

D'ailleurs n'est-elle pas, dans toutes ses parties, digne de l'attention du moraliste-sociologue comme de l'économiste ? Quand Flora Tristan se préoccupe de transformer le sort du travailleur par l'union ouvrière, elle n'a pas en vue les seuls ouvriers français, mais le prolétariat universel. « L'union ouvrière procédant au nom de l'unité universelle ne doit faire aucune distinction entre les nationaux et les ouvriers et ouvrières appartenant à n'importe quelle nation de la terre. — Ainsi, pour tout individu dit étranger, les bénéfices de l'Union seront absolument les mêmes que pour les Français (1). »

Cette phrase exprime tout un programme. Le socialisme moderne n'ira pas plus loin que cet internationalisme ; ou plutôt il n'ira peut-être pas aussi loin, car le mot international, ou internationaliste, applicable au socialisme contemporain, suppose l'idée de nation ; Flora Tristan n'emploie pas le mot international, elle dit : universel. L'expression est plus exacte et l'on peut regretter que l'usage ne s'en soit point généralisé, car l'internationalisme a été souvent considéré comme dressé contre l'idée de nation, au lieu de représenter une collaboration entre nations. Le mot « universel » n'implique pas la moindre idée politique, à la différence du mot « international » ; il traduit donc exactement la pensée de Flora Tristan qui se préoccupait seulement des intérêts

surabondance nécessaires pour assurer le libre ravitaillement de chacun selon ses besoins. C'est le même point de vue que celui des communistes, quand ils assimilent la société à une famille où chaque membre se sert à volonté sans aucune idée de répartition rigoureuse.

1. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 74, note.

corporatifs de l'humanité ouvrière, si l'on peut se permettre cette expression. Remarquons en passant que ce fut précisément cette même préoccupation que manifestèrent, vingt ans plus tard, les fondateurs de l'Association Internationale des Travailleurs, dont on a pu faire remonter l'idée à Flora Tristan (1).

Mais qu'on ne s'y trompe point : il n'y a pas ici antipatriotisme, pour la bonne raison que la question de la patrie ne se pose pas. Les socialistes, même au sein de la première et de la deuxième « Internationale », ont souvent manifesté, plus ou moins inconsciemment, leur attachement à leurs pays respectifs à la cause desquels ils sacrifiaient les intérêts collectifs. Ils n'ont pu s'abstenir de faire quelque peu de politique, alors que les fondateurs du mouvement se cantonnaient sur le terrain économique et s'en tenaient aux questions concernant le travail. C'est de ces promoteurs et aussi des syndicalistes que Flora Tristan se rapprocherait ; elle ne provoque pas l'occasion de prendre parti pour les travailleurs de tel ou tel pays, elle veut exercer son action en faveur des travailleurs du monde entier. Sa première manifestation littéraire est dans ce sens et sa dernière également. En effet, rappelons-nous la brochure sur la *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères* qui n'établit entre celles-ci aucune préférence, « parce que les limites de notre amour ne doivent pas être les buissons de notre jardin » ; rappelons également que, peu avant sa mort, Flora Tristan projetait la fondation d'un journal où l'on devait s'occuper « des intérêts généraux, c'est-à-dire des intérêts internationaux européens, et du monde entier » et démontrer « clairement l'étroite solidarité qui existe entre les intérêts généraux et les intérêts particuliers des nations, des gouvernements, des classes et des individus (2) ».

On peut donc dire que, toute sa vie, l'apôtre a poursuivi l'union universelle, au nom de la loi morale et au nom de la loi économique. La question primordiale de la philosophie et de la religion, c'est de savoir comment on peut et on doit aimer Dieu et le servir « en vue du bien-être universel de tous et de toutes en l'humani-

1. Cf. notamment PUECH, *op. cit.* et *id.* Préface de Ch. ANDLER, *op. cit.* — Sur l'esprit internationaliste de Flora Tristan, cf. les quelques lignes très justes que lui consacre Mme Marguerite THIBERT dans son article sur *Eugénie Niboyet et Pauline Roland, saint-simoniennes et pacifistes* (La Paix par le Droit, mai 1923).

2. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 134.

nité (1) ». C'est le plus grand espoir de l'homme, celui qui l'égale à Dieu, car ne distinguant nullement entre les croyances, entre les religions, il ne songe qu' « à faire le bien », en cherchant « le bonheur qui, jusqu'ici, n'a été qu'un rêve, dans l'amour et l'union..., nous voulons dire amour de l'humanité, amour du bien, amour de la vertu (2) »...

Les divisions religieuses ou politiques sont peu de choses devant ce grand principe, devant cette religion « la plus belle, la plus sainte : l'amour de l'humanité. Là, point de système incompréhensible, point de superstition... », comme dans les autres religions, dont nous devons retenir seulement ceci : « Jésus a dit : Vous êtes tous frères ». Cet esprit, qui ne connaît ni les frontières du cœur, ni les limites des Etats, n'a-t-il pas déjà animé et uni les hommes ? N'a-t-on pas vu les chrétiens de tous pays secourir ceux d'entre eux que leur foi rendait victimes des tyrans ? N'a-t-on pas vu les Juifs persécutés au Moyen Age former « des associations qui se répandirent à la surface du globe, et qui, en amenant l'invention des lettres de change, coopérèrent beaucoup au progrès du commerce et de la civilisation (3) » ? Les croisades, l'histoire des persécutions catholiques ou protestantes ont montré l'entr'aide entre persécutés, manifestation de cet esprit du Christ au nom même duquel des êtres impies organisaient parfois les persécutions. Ainsi peut s'étendre notre « philanthropie universelle... Ne formons qu'une seule famille. N'étions-nous pas hommes avant d'être Anglais, Italiens ou Français... Désormais notre patrie doit être l'univers... »

Certes, il faut actuellement une éducation pour arriver à éprouver ce sentiment. Flora Tristan se rappelle qu'elle-même a d'abord considéré sa patrie comme supérieure aux autres nations, le nom seul de la France produisait sur elle « des effets magiques (4). » Mais elle croit, par expérience, que l'on peut se défendre de tout fanatisme et apprendre à rendre justice à tous les pays ; *a fortiori* quand on les connaît. Les voyages, notamment, ensei-

1. *Union ouvrière*, p. 44.
2. *Nécessité de faire bon accueil aux femmes étrangères*, op. cit., p. 25. — « Vertu signifiera pour nous amour entier et complet de l'humanité » (*id.*, p. 23).
3. *Nécessité de faire bon accueil*, etc..., p. 15.
4. *Pérégrinations d'une paria*, op. cit., I, 29.

gnent à distinguer les qualités de chacun, aujourd'hui les peuples savent bien que nul d'entre eux n'en est dépourvu :

Nous voyons l'Anglais ne plus dédaigner ce qui provient du continent ; l'Italien ne regarde plus avec mépris la science qui s'élabore au delà des Alpes... La vérité n'est plus le patrimoine exclusif du peuple qui la découvre, mais elle est publiée, propagée. Les nations rivalisent dans un noble but, et des chemins de fer, des canaux, des ponts suspendus se construisent partout. Nos voisins d'outre-Manche ont fait des progrès immenses dans la construction des machines, mais nous les suivons du même pas, car des relations intimes sont établies entre les deux nations. On étudie les langues étrangères et les ouvrages sont immédiatement traduits de nation à nation pour répandre les lumières du génie sur tous les pays (1)...

Ainsi chacun d'eux se sent tributaire de l'autre, et par là même membre d'un groupe commun. « Grâce à Dieu, nous sommes déjà tous Français, sans acception de province », et l'interpénétration nous rapproche de ce « jour tant désiré où nous serons tous hommes, frères sans nous distinguer par les noms d'Anglais, d'Allemands, Français, etc... » Il y a encore des efforts à accomplir, « mais lorsqu'un mal est reconnu, lorsque nous y avons trouvé un remède, il faut chercher les moyens de l'appliquer » ; l'essentiel est de « faire comprendre aux enfants que notre Globe est un grand corps humanitaire..., qu'en haïssant et en faisant du mal à leurs frères en l'humanité, c'est eux-mêmes qu'ils haïssent et à qui ils font du mal (2)... Il faut ancrer dans les esprits cette double notion, « cette individualité du grand corps humanitaire et cette solidarité des nations et des individus ».

L'interpénétration enseigne l'interdépendance des peuples ; elle leur révèle, en outre, les uns aux autres qu'il n'existe pas entre eux de haine solidement fondée ; ils sont tout surpris de se trouver mutuellement « aimables » après avoir été nourris d'absurdes légendes. On ne leur a appris qu'à s'entr'égorger, au lieu de montrer à chacun d'eux qu'il a intérêt à servir les autres, « parce qu'ils font tous corps avec lui et lui avec eux ». La vérité se fait jour invinciblement ; rien ne résistera à la formidable extension des communications que nous promet l'avenir. « Des chemins de fer ! « des chemins de fer ! Voilà les agents d'union, de confraternité,

1. *Nécessité de faire bon accueil*, etc..., op. cit., p. 13.
2. *Union Ouvrière*, op. cit., p. 99 et s.

« contre lesquels viendront expirer de honteux efforts ! Que les « peuples se mêlent, se communiquent leurs pensées ; qu'ils fassent « échange de talents comme de choses, et les querelles entre na- « tions deviendront impossibles. Ce sont les grands qui toujours « les excitent. Les peuples ne demandent qu'à vivre en paix (1) ». Seulement on a empoisonné leurs esprits en exacerbant « l'a- « mour-propre national qui nous porte à désirer que le pays où la « Providence nous a fait naître prime toute la terre, cette disposi- « tion malveillante envers les autres nations, fruit amer des luttes « passées et qui forme le plus grand obstacle au progrès (2) ». De là l'aveuglement entêté qui fait qu'un peuple croit seul avoir raison ; de là « l'esprit de haine », de là les malentendus accentués par le soin des ambitieux dont les masses se laissent aller à servir les desseins, « car l'unité de l'intérêt des nations n'étant encore « conçue que par un petit nombre de personnes avancées, l'é- « tranger qui ne nous approuve pas est pris pour un ennemi qui « nous injurie... »

Au surplus, malgré le désir de paix, l'amour de la paix, les peuples se plaisent aux récits guerriers ; ils oublient les tueries de Napoléon et « les milliers d'hommes qui n'avaient pas plus intérêt qu'eux à défendre un pays où ils ne possédaient rien, et où la propriété est tout (3) ; » ils ne se rappellent que la gloire et, « sans que pour cela le gouvernement du sabre sourie beaucoup à leur imagination », ils entretiennent les souvenirs de gloire militaire, et cela sans grand discernement. Flora Tristan ne honnit pas tous ces souvenirs. On peut supposer qu'elle préférerait que l'œuvre de la civilisation eût été toujours pacifique, mais elle ne songe pas à nier que ses moyens d'action aient été parfois violents encore que bienfaisants. « Nos armées victorieuses sous la République et l'Em- « pire parcoururent toutes les contrées, établirent des relations « intimes partout et apprirent aux peuples à se connaître, à ne « plus se mépriser comme par le passé et à profiter de leurs con- « naissances réciproques (4)... »

Ce sont là les exceptionnels bienfaits d'une guerre quelque peu singulière ; la guerre n'a pas pour effet habituel cette action éducative et sociale, mais bien au contraire la misère et la mort. Flora

1. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 299-300.
2. *Id.*, *ibid.*, p. 125.
3. *Méphis*, op. cit., I, 106.
4. *Nécessité de faire bon accueil*, etc..., op. cit., p. 13.

Tristan a décrit les scènes de guerre au Pérou, les blessés, les moribonds, les pillages, la terreur des civils. Elle en parle sans « faire de littérature » avec l'angoisse des souvenirs vécus, on sent son âme véritablement torturée par ces spectacles (1). Elle a fréquemment causé là-bas avec un soldat d'aventure, son cousin par alliance, qui, après avoir fait les guerres de l'Empire, et attendu de nouvelles guerres au lendemain de Waterloo, était venu chercher quelque chance de combat au Pérou, où il s'est marié. « Soldat « avant tout, il réalise complètement l'officier de fortune de Wal- « ter Scott. Encore quelques années et le type ne s'en retrouvera « plus en Europe... Il aime la guerre pour elle-même, et s'enrôle « avec celui qu'il croit le plus habile (2) ». Son mépris pour les Péruviens ne l'empêche pas de se battre avec ivresse, et Flora, qui a de l'affection pour lui, discute ses arguments militaristes et ses opinions politiques. Au moment de la bataille, où elle souffre de tous ses nerfs et de toute son âme en face de la douleur et de la désolation générales, c'est à lui qu'elle lance cette protestation désespérée : « Je n'avais pas besoin de vous voir dans cet état pour « abhorrer la guerre ; d'après tout ce que j'ai vu hier, je ne pense « pas qu'il puisse exister de châtiments trop cruels pour ceux « qui la font naître ».

Mais les chefs qui la conduisent ne voient que leurs rêves ambitieux quand ils ne s'en tiennent pas à un honteux pillage. Les tendances modernes leur échappent, les œuvres grandioses de l'industrialisme — « les grands travaux » chers aux saint-simoniens — sont pour eux chose inexistante. Le maréchal Soult « ne s'est-il « pas refusé à laisser travailler nos soldats à des travaux d'utilité « publique ? Ne demandez pas à un soldat de l'empire aucune no- « tion de science sociale ; il ne connaît que la gloire militaire, qui « était alors, et qui n'est plus rien aujourd'hui (3) ». C'est ainsi que Napoléon n'a rien compris à l'œuvre de libération qu'il avait mission de continuer après la Révolution. La France, en proie à l'anarchie, avait accepté son épée, mais pour consolider la liberté et pour conquérir la paix ; « si le pays avait voulu recourir au

1. *Pérégrinations d'une Paria*, tome II, chap. IV, pp. 194-245.

2. *Id.*, *ibid.*, p. 392. — Cf. *supra*, p. 57.

3. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 205. — L'utilisation des soldats transformés en grands corps ouvriers pour les grands travaux a été notamment préconisée par Constantin Pecqueur, qui, d'ailleurs, avait été saint-simonien.

despotisme, il était inutile de verser tant de sang ». Trahissant ces nobles espérances, Napoléon n'a pas été à l'intérieur seulement le tyran le plus despotique, le plus étroitement absolu, que nous avons vu dénoncé plus haut ; à l'extérieur également il a trahi la cause sacrée de la France tutélaire, il a fait la guerre aux peuples pour leur imposer des rois « avec un pouvoir entièrement semblable à celui qu'il exerçait ». Flora Tristan résume en un tableau des mieux venus l'œuvre néfaste de ce malfaisant génie dont on peut voir l'esprit oppresseur se manifester toute sa vie depuis les campagnes d'Italie et d'Egypte jusqu'à Sainte-Hélène. Pour elle, il n'y a pas de doute, la démence impérialiste devait être vaincue par le souffle divin un instant arrêté : « Les peuples émancipés par « la France, auxquels Napoléon imposa des maîtres, et ceux dont il « avait rivé les fers, irrités par une aussi cruelle déception et le cœur « plein de vengeance, répondirent à l'appel des rois qu'humiliait la « supériorité d'un parvenu. Oh ! ce n'est pas la déroute de Russie « qui renversa Napoléon, mais bien l'esprit de liberté qui saisit la « première occasion de secouer le joug. Si Napoléon eût été l'agent « du principe révolutionnaire, acculé aux Pyrénées, il aurait refoulé « les armées royales jusque par delà le Borysthène (1) ».

Voilà ce qu'elle ne lui pardonne pas : la trahison des principes. Elle connaît le désordre et les exactions dont se rendirent coupables ceux qui, au lendemain de la Révolution, l'exploitèrent à leur profit ; elle n'aime pas non plus ceux qui la rendirent meurtrière par vertu et ne nie pas le despotisme de Robespierre ; mais s'il fallait après la tourmente remettre les choses en ordre, ce n'aurait pas dû être au profit d'un tyran et en faisant mentir la France à sa destinée. Malgré son détachement de tout nationalisme, Flora Tristan croit à la mission de la France comme elle croit à la sienne propre. Il y a là une manifestation de ce « mysticisme racial et national » allié au « mysticisme démocratique et social », qui a été si soigneusement analysé par M. Seillière (2). Chez Flora Tristan, il est beaucoup moins caractérisé que chez d'autres socialistes de son temps (3). Après Saint-Simon, qui définit avec précision le rôle de la France dans la moderne politique mondiale, Pierre Leroux,

1. *Promenades dans Londres*, op. cit., p. 37.

2. Cf. notamment Ernest Seillière : *Vers le socialisme rationnel*, op. cit., chap. v.

3. Cf. J.-L. Puech : *La tradition socialiste en France et la Société des Nations*. Paris (Garnier) [1921].

Constantin Pecqueur ont aussi cru en sa mission sublime, et Proudhon, si prévenu contre le mysticisme, a lui-même écrit en un style impérissable le magnifique poème à la gloire de la France rénovatrice. Peut-être la modération de Flora Tristan doit-elle quelque chose à l'influence de Fourier, qui n'a pas cru à ce rôle mystérieux, alors que son disciple et continuateur Considérant l'a maintes fois exalté. Elle a de l'histoire une connaissance assez étendue pour savoir que certains peuples ont semblé parfois prédestinés. Ainsi la France, visiblement, a été conductrice des peuples ; il suffit pour s'en convaincre de voir l'effet qu'ils ont ressenti après 1789 et en 1830. Sous la bourgeoise monarchie orléaniste, ce n'est pas le gouvernement sans élan de M. Guizot qui peut faire croire à la continuation de ce rôle. Mais on n'a pas le droit de le croire terminé et « notre France, si belle, si grande par les idées qui y fermentent répondra avec un écho retentissant » aux appels pour les grandes causes (1). Ce n'est pas pour son élégance frivole et parce qu'à Paris seulement Flora Tristan peut vivre sans s'ennuyer qu'elle ressent pour son pays un attachement à la fois instinctif et raisonné, c'est pour l'esprit qui y est encore vivant : « Ah ! la nation qu'émeuvent si puissamment des malheurs aux-« quels elle est étrangère, qui repousse avec tant de dégoût les cal-« culs égoïstes de l'esprit mercantile, et dont l'élan généreux la « porte toujours au secours du faible et de l'opprimé, cette nation « est sans doute celle que la Providence a destinée à faire régner la « fraternité entre les peuples et à les rallier à une communauté « d'intérêts ».

C'est bien dans un tel pays que devait naître l'apôtre de l'humanité.

1. *Nécessité de faire un bon accueil*, etc..., op. cit.
2. *Méphis*, op. cit., 1, p. 12.

CONCLUSION

On voudrait qu'au terme de cette étude il ne fût pas jugé inutile de l'avoir entreprise. Il semble bien pour qui a lu l'histoire de Flora Tristan, étudié son action et sondé sa pensée, qu'il serait injuste de les oublier.

L'ardente apôtre dont l'âme vibra jusqu'à la souffrance aiguë pour la malheureuse humanité espéra s'être utilement sacrifiée pour elle, et ce n'est pas sans raison qu'à sa mort on voulut l'honorer comme une sainte. Quand on meurt pour une idée, on n'est jamais tout à fait indigne d'attention.

Cette idée, Flora Tristan l'a développée avec conscience, s'appliquant à être vraie, à être utile, à voir clair et à dire, sans vaines fioritures et sans aucun cabotinage, ce qu'elle pensait. On vient de voir par ces développements comment elle traita de graves problèmes qui préoccupent l'esprit humain. Sur tous ces points, on ne saurait dire que Flora Tristan émit des propos toujours originaux, mais elle fut tout au moins une indépendante. Elle ne fut disciple d'aucun parmi les chefs d'école, mais elle ne repoussa systématiquement aucune de leurs idées ; elle prétendit choisir, entre toutes, celles qui s'accordaient avec l'idéal qu'elle avait conçu. Peu à peu, cet idéal s'est précisé, déterminé, formulé ; elle a vraiment pu prêcher une doctrine sociale et la croire originale. Elle l'a exprimée de son mieux en des ouvrages instructifs dont aucun n'est banal.

De tous, c'est assurément l'*Union Ouvrière* qui devrait rester ; c'est là que se résume la pensée de toute une vie et que se formule un système ; mais la seule lecture en est insuffisante si l'on veut comprendre l'élaboration même de ce système. La pensée intégrale de l'auteur ne pouvait être ainsi exprimée dans un petit livre de propagande destiné, d'une part, à convertir les masses populaires et, d'autre part, à gagner des sympathies dans tous les milieux, certains parfois prompts à s'effaroucher ; il faut donc lire les autres ouvrages de Flora Tristan qui complètent ce bréviaire.

Cet ensemble est nécessaire pour expliquer l'apôtre de l'union universelle, telle qu'elle se présenta à ses contemporains, quand elle entreprit de les évangéliser.

Or, quelle que soit la valeur très réelle que l'on puisse accorder à ses écrits, ce qui doit être retenu de Flora Tristan, c'est avant tout son effort pour convaincre et réaliser. On pourrait ignorer sa pensée, non son action. La valeur idéologique de son socialisme réside dans le fait que la mise en œuvre devait nécessairement suivre la construction théorique. Ses contemporains ont bien senti qu'elle apportait quelque chose de nouveau dans l'histoire du socialisme et de la démocratie, surtout ceux des ouvriers qui connurent ses tentatives. Mais ils ne purent en connaître les conséquences ; c'est à nous de les discerner après quatre-vingts années durant lesquelles le monde ouvrier a si profondément évolué. « Elle lançait en tout cas une idée qui, après des fortunes diverses, devait créer sous nos yeux de puissants organismes (1) ». L'Association internationale des Travailleurs et le mouvement syndicaliste sont en puissance dans la doctrine de Flora Tristan ; elle est, si on peut ainsi parler, la grand'mère de l' « ouvriérisme ».

Est-ce absolument tout ? Oui, si l'on considère seulement le champ d'action qu'elle avait tout d'abord adopté. Mais si l'on étudie à côté de ses tentatives l'esprit qui les inspirait, on doit reconnaître en lui l'esprit d'autres grands mouvements : les mutualistes, les coopérateurs peuvent revendiquer Flora Tristan. Elle a deviné et prêché les applications des principes qui peuvent réaliser la démocratie.

En d'autres termes, Flora Tristan a rêvé d'une humanité heureuse et améliorée par ce bonheur ; — elle a pressenti un monde nouveau qui s'acheminerait vers cet idéal ; — elle a commencé de le mettre en marche. De sorte qu'on peut voir dans sa doctrine les aperçus les plus hardis et les plus raisonnables essais ; raisonnables, prudents, non timorés.

Ceci est conforme à la tradition française. Et qu'on ne vienne pas répéter à ce sujet les reproches périmés, ceux par exemple de Marx à Proudhon et à son socialisme « petit bourgeois » : ce qui nous séduit précisément chez Flora Tristan, c'est qu'elle illimite les progrès et délimite la tâche immédiate ; c'est qu'elle a horreur

1. C. Bougle : *L'Alliance intellectuelle franco-allemande.* « La Grande revue », 25 août 1910, p. 675. — Cette étude a été recueillie dans *Chez les prophètes socialistes.* (Alcan, 1919.)

des heures perdues en constructions idéologiques que l'on sait interminables et sans effet réel, sensible, sous prétexte qu'une catastrophe enfin advenue permettra, en champ déblayé, la construction de l'édifice longuement imaginé. Elle sait que le champ ne pourrait être entièrement nettoyé ; les ruines accumulées sont l'obstacle le plus gênant pour les fondations régulières et les assises stables ; les matériaux qu'elles fournissent, endommagés et fragmentés, ne sont assemblés qu'avec peine et pour un résultat médiocre. Elle ne méprise pas les édifices auxquels chaque génération apporte sa pierre. De grands architectes, qui ont su élever de toutes pièces des maisons parfaites, ont cru habile, en restaurant un monument du passé, d'en supprimer les parties qui, ajoutées de siècle en siècle, en détruisaient le caractère primitif et transformaient le plan initial ; ils ont fait une œuvre inintelligente de vandales érudits et bien intentionnés, ils ont méconnu les lentes élaborations des âges successifs. Il est probablement absurde et certainement inutile de maudire et surtout de nier tel moment de l'histoire universelle ; les formations qui nous sont transmises évoluent suivant des lois probables, et nous ne découvrons que peu à peu leur destinée ; le devoir, c'est d'essayer de comprendre et, quand on a compris, d'agir conformément à la loi découverte. Flora Tristan jugerait insensée la violente poussée d'un prolétariat sans instruction qui bousculerait trop tôt la bourgeoisie dirigeante ; elle juge aussi insensée l'inconscience de cette bourgeoisie qui n'aperçoit pas l'évolution des travailleurs. Que d'énergie perdue dans cette lutte d'où seules résultent des haines grandissantes entre éléments destinés à collaborer !

La coopération entre tous les membres des sociétés humaines apparaît si évidemment préférable que le but essentiel de l'éducation est de convaincre les générations qui montent de cet intérêt qui relie tous les hommes ou plus exactement tous les humains. C'est le même dessein que se proposent au XXe siècle les sociologues de l'école solidariste, dont la morale, qu'elle soit formulée par M. Bourgeois ou par Durkheim, s'est appliquée à démontrer l'interdépendance des hommes.

Si l'on voulait absolument classer Flora Tristan parmi les penseurs sociaux, on pourrait donc la dire à la fois réformiste et solidariste.

*
* *

Cette attitude morale et raisonnable peut-elle expliquer l'oubli dans lequel est tombée Flora Tristan ? L'extrémisme un peu plus sensationnel assure parfois un renom plus durable. Elle eut trop l'horreur de la démagogie pour s'assurer la popularité par des moyens qu'eût réprouvés sa conscience. Elle ne se courba pas devant les grands de ce monde, elle ne voulut pas flatter le peuple. Cependant les ouvriers honorèrent fidèlement leur sainte comme le souhaitait Charles Lemonnier, et quelques « vieux de la vieille », il n'y a pas encore bien longtemps, se rappelaient avoir entendu, au temps de leur enfance, chanter dans les ateliers un refrain populaire : « Flora Tristan nous devra son tombeau (1) ». De même les historiens et théoriciens socialistes se sont plu à signaler l'œuvre de l'apôtre et sa campagne à travers la France. Je tiens d'Eugène Fournière lui-même la vive sympathie avec laquelle l'historien ancien ouvrier Benoît Malon aimait à parler d'elle ; il a d'ailleurs écrit qu'elle avait été « la véritable initiatrice de la politique nouvelle » ; tout en jugeant mal conçu le projet d' « union ouvrière », il estime que l'action de Flora Tristan a « le plus contribué à la transformation du compagnonnage en unions de solidarité ouvrière pour le tour de France » ; enfin il constate qu'elle a « démontré avec une singulière lucidité l'internationalité des intérêts ouvriers sans même négliger le fait de la lutte des classes dont personne n'avait parlé encore ». Sans aucun doute, l'auteur du *Socialisme intégral* avait connu maint travailleur qui se rappelait encore tant de discours enflammés, tant de sorties véhémentes, peut-être les réunions en province comme celles dont les anciens ouvriers Joseph Reynier et Sébastien Commissaire nous ont laissé les relations écrites (2).

1. Ce renseignement verbal m'a été fourni par M. Laruelle, le savant collectionneur de portraits de femmes dont la patience a su déjà en réaliser une collection incomparable. — On reconnaît le vers final de la chanson de Festeau citée plus haut, mais déformé en passant de bouche en bouche ; la version originale, on le sait, est : « Flora Tristan vous demande un tombeau ».

2. Benoît Malon a bien défini ou du moins bien précisé, comme on le voit, le socialisme de Flora Tristan. Ses appréciations sont éparses dans plusieurs ouvrages : *Les Collectivistes français* (Revue Socialiste, février 1887, p. 124) ; — *Histoire du Socialisme*, 2e partie, p. 269 (5 vol. 1882) ; — *Le Socialisme intégral*, tome I, p. 182, Paris, 2e édition, 1891 ; — *Exposé des Ecoles socialistes*, p. 232. Paris, 1872.

D'autres ouvriers auraient pu parler d'elle dont le silence est assez surprenant (1). Du moins, ces trois derniers témoignages rappellent-ils ce qui doit être retenu et suffire à sa gloire : l'essentiel de sa doctrine et son Tour de France.

Elle eût aimé cet hommage à sa mémoire de la part de ces ouvriers auxquels elle avait voulu consacrer sa vie et pour lesquels elle mourut. Le discret monument sur sa tombe et ces quelques lignes venues du cœur, rien ne l'aurait plus touchée ; les travaux d'érudition sur sa douloureuse carrière et les commentaires sur ses œuvres lui eussent paru gaspillage de temps et d'énergie plus utilement employés à l'action. Par eux, cependant, peut être mise en lumière cette figure pleine de charme, c'est un devoir que de la faire aimer ; en nous appliquant à cette tâche juste, nous lui serons encore demeuré fidèle.

1. Les mémoires de Vinçard ne la nomment même pas, alors qu'il avait cependant collaboré avec elle ; peut-être lui gardait-il quelque rancune des incidents auxquels elle l'avait mêlé (cf. *supra*, 2e partie, p. 128 et s.). Dans une de ses poésies, Vinçard célèbre quelques femmes de cœur qui se sont dévouées pour les ouvriers ; il est d'autant plus extraordinaire qu'il ne mentionne pas Flora Tristan qu'il nomme sa disciple aimée, Eléonore Blanc.

De même, Perdiguier ne lui a pas rendu l'hommage qu'il lui devait ; or, malgré les dures vérités qu'elle lui écrivit parfois et les jugements secrets qu'elle porte sur lui, elle a toujours vanté publiquement ses efforts.

DOCUMENTS ANNEXES

I. — LISTE DES SOUSCRIPTEURS

AUX DEUX ÉDITIONS DE L'*UNION OUVRIÈRE* (1)

Nos d'ordre 1re liste	Nos d'ordre 2e liste		Sommes souscrites 1re liste	Sommes souscrites 2e liste
106		A., député	10 »	
5		ADOLPHY, architecte des parcs et jardins	10 »	
55	91	Mme Hortense ALLARD DE MÉRITENS, femme de lettres	5 »	5 »
70		Mme Virginie ANCELOT, auteur dramatique	20 »	
	7	Mme A. ARNAUD, femme de lettres.		5 »
56		ARSENNE, peintre	10 »	
	44	Auguste AUDEMAR, avocat		20 »
18		Veuve AUGENDRE, blanchisseuse	1 »	
	29	AUGUSTIN, employé		5 »
84		Mme la baronne d'AURILLAC	5 »	
73		B., député	10 »	
	15	V. B.		10 »
48		DE B., député	10 »	
	52	Le Dr B.		10 »
10		G. DE B., député	30 »	
72		Mme J. BACHELLERY, maîtresse de pension	5 »	
116		Gustave BARBA, éditeur-libraire	5 »	
104		Auguste BARBIER	10 »	
110		E. BARRAULT	10 »	
	59	A. BAYOT, peintre		5 »
	49	Mme la princesse Christine BELGIOJOSO		20 »

1. La deuxième édition de l'*Union Ouvrière* reproduit à la page XXXIX les « noms des souscripteurs » de la première édition et donne à la page XXIII la « nouvelle liste des souscripteurs ».

	38	Benoit, courtier		3 »
	58	Philippe Benoist, peintre		5 »
14		P.-J. de Béranger	10 »	
	9	Constant Berrier, auteur dramatique		5 »
77		Mme Biberel de Saint-Germain	5 »	
79		Blaere, ouvrier cordonnier	0.50	
71		M. Louis Blanc	3 »	
59	101	Blanqui, directeur de l'Ecole du Commerce	15 »	15 »
60		Bocage, artiste dramatique	20 »	
8	54	Le colonel Bory de Saint-Vincent	10 »	15 »
	48	Bourrin, domestique		5 »
	46	Victor Brisson		5 »
108		C., propriétaire	10 »	
92		C., coiffeur	1 »	
46		C., député	20 »	
99		A. C., député	10 »	
97		de C., député	20 »	
	13	Eugène C.		5 »
33		G. C.	10 »	
67		H. C., député	5 »	
	70	J. C.		3 »
	10	Cantagrel, journaliste		10 »
88		Mme la baronne Aloyse de Carlowitz	5 »	
89		Mlle Sydonie de Carlowitz	3 »	
26		Ch., négociant	200 »	
87		Chaales, rentier	5 »	
94		de Chénier, avocat	5 »	
102		Mme Louise Colet	5 »	
15		Victor Considérant	10 »	
	51	Joseph Cornero, avocat		10 »
117		E. D., avoué	10 »	
65	62	Mme Sophie C. D., rentière	5 »	5 »
91	55	César Daly, architecte	10 »	10 »
31		Dechevaux-Dumesnil, horloger	0.50	
30		Jules Delecluzes, négociant	3 »	
	27	Delloye, éditeur		5 »
	96	Deloin		1 »
76		Mme Desbordes-Valmore	5 »	
121		L. Desnoyers	5 »	
16	40	Desroches, ingénieur des mines	10 »	10 »
105		Firmin Didot, Frères, imprimeurs	10 »	

122		Marie Dorval, artiste dramatique	5 »	
	63	Dubois, ouvrier typographe		2 »
82		Mlle Cécile Dufour	1 »	
29		Mme Dumoutier	5 »	
111		G. Duprez, artiste lyrique	5 »	
93		P. Durand, ouvrier menuisier, à Fontainebleau	3 »	
	45	Duverger, maître imprimeur		5 »
7		Le Dr E..., souscription de plusieurs amis qui se sont réunis	100 »	
	61	Edme, ouvrier mécanicien		2 »
42		P. E.	10 »	
112		Mme Emelie, ouvrière en modes	1 »	
	93	Escalère père, négociant		10 »
57		Etex, statuaire	5 »	
	95	F., statuaire		3 »
	20	F.		5 »
	47	F.		5 »
	72	Charles F., étudiant		5 »
	85	Marc Fouger, ouvrier serrurier		2 »
43		Mlle Joséphine Fournier	0.50	
	79	Frodet, professeur		3 »
	21	Ganneau		1 »
	67	Mlle Ernest Gérard, professeur de chant		5 »
	78	Charles Goubault		5 »
	87	Julien Grosmen, ouvrier mégissier		2 »
34		Guérin, propriétaire	40 »	
	66	Gérard Guérin, peintre		10 »
	60	T. H., propriétaire		7 »
	8	Hawke, peintre		10 »
74	74	Victor Hennequin, avocat	5 »	5 »
	86	L. V., Isoré, fils, ouvrier maçon		2 »
	83	J:: M:: J:: ouvriers		20 »
52		Eustache J.	10 »	
51		Le général Jorry	0.50	
	94	Gustave Jourdain, étudiant		3 »
	18	Julien de Paris		5 »
6		Ed. K., rentier	10 »	
114		Paul de Kock	1 »	
17		L., député	25 »	
27		L., député	5 »	
	57	L., propriétaire		300 »
	12	L., entrepreneur		10 »

	69	L.		5 »
64		DE L., député	10 »	
	17	Le marquis de L.		20 »
98		J.-L.	5 »	
107		LACOUR et MAISTRASSE, imprimeurs	10 »	
9	90	DE LA SUHARDIÈRE	5 »	5 »
85		Le comte de LAROCHE-LAMBERT. .	5 »	
	80	A. LATOUR, professeur		2 »
3	3	Jules LAURE, peintre	20 »	20 »
49		Jules LEFÈVRE, homme de lettres.	5 »	
	71	Par les mains de M. LEGALLOIS. .		25 »
66		Jacques LEGRAND, ouvrier bonnetier	1.50	
	77	Adolphe LEGRAND		10 »
109		Mme Eugénie LEMAITRE	1.50	
61		FRÉDÉRICK-LEMAITRE, artiste dramatique	10 »	
	81	LÉON		5 »
	26	LEPAULLE, peintre		5 »
32		B. LEVILLAIN, avocat	1 »	
39		Mme J. LORMEAU	1.50	
	98	Jules LOVY		10 »
65		Mme Sophie D., rentière.	5 »	
68		M., député	5 »	
119		Mme M., rentière	2 »	
4	2	MARIE-MADELAINE, domestique .	1.50	1 »
45		Mme DE MARLIANI	10 »	
28		MARTEAU, concierge	0.50	
69		MARTINEZ DE LA ROSA, ex-ministre.	5 »	
22		Alphonse MASSON, peintre	10 »	
	102	Mlle MAXIME, artiste dramatique. .		10 »
	28	Par les mains de M. MICHEL, ouvrier		12 »
101		Pierre MOREAU, ouvrier serrurier à Auxerre	5 »	
	53	MORICEAU, avocat		5 »
19		Marie MOURET, domestique . . .	0.50	
	33	MOYZES, négociant		2 »
	22	O. N., député		10 »
113	50	R. Celse PARETO, architecte	25 »	10 »
	56	C. PECQUEUR		2 »
62		Agricol PERDIGUIER, ouvrier menuisier	3 »	
54		PHIQUEPAL D'ARUSMONT	25 »	

37	100	Ed. de Pompéry	5 »	5 »
53		Charles Poncy, ouvrier maçon à Toulon	3 »	
75		F. Ponsard, auteur dramatique. .	3 »	
115		P. Poultier, artiste lyrique. . . .	5 »	
	25	Prudhomme, libraire		5 »
	19	Le Dr R.		10 »
47		Le chevalier Raba, propriétaire. .	20 »	
23		H. Raimond propriétaire	5 »	
	23	Le Dr Recurt		5 »
35		Renaud, propriétaire	10 »	
103		Paul Renouard, imprimeur . . .	5 »	
	84	Reynier, ouvrier en soie.		2 »
58	35	Mme Pauline Roland	5 »	5 »
78		Rosenfeld, ouvrier lithographe. .	3 »	
50		Rossi	10 »	
11		S., député	20 »	
24		S., pair de France.	15 »	
	43	de S., pair de France.		10 »
	16	Mlle Marie de S.		10 »
	42	Saive, ouvrier chapelier		0.50
40		George Sand	40 »	
	64	Schiller, maître imprimeur . . .		1 »
41		V. Schœlcher	40 »	
83		Mme Anaïs Ségalas	5 »	
	66	Gérard Séguin, peintre		10 »
95		Emile Souvestre, auteur dramatique	5 »	
	14	Victor Stouvenel		5 »
38	65	Eugène Sue	100 »	20 »
	36	Surbled		5 »
	97	de T., député		20 »
13		Noël Taphanel, porteur d'eau. . .	0.50	
	99	A. Thys		10 »
100		Tissot, de l'Académie française. .	5 »	
1		Mme Flora Tristan	100 »	
2	1	Mlle Aline Tristan, ouvrière en modes	5 »	20 »
	5	Pierre Vanderwoort, négociant. .		20 »
63		Vezé, négociant	0.50	
81		Vinçard, ouvrier en mesures linéaires	2 »	
36		Le Dr Voisin	20 »	

96		Louis Wolowski, professeur de législation industrielle au Conservatoire	5 »	
	92	Worms, imprimeur		10 »
20		Anonyme	0.50	
25		—	5 »	
44		—	100 »	
80		—	2 »	
86		—	3 »	
118		—	5 »	
120		—	3 »	
	30	—		5 »
	41	—		40 »
	76	—		5 »
	89	—		5 »
	6	Trois actrices		18 »
	11	Un artiste		5 »
90	88	Une dame polonaise	10 »	5 »
123		Quatre étudiants	4 »	
	32	Un négociant		5 »
	37	Un officier		2 »
	68	—		5 »
	73	—		3 »
	34	De plusieurs ouvriers réunis. . . .		30 »
	4	Cinq ouvriers corroyeurs		10 »
	82	Ouvriers phalanstériens		3 »
	31	Deux ouvrières blanchisseuses . .		4 »
21		Un prêtre	2 »	
	75	Un prêtre		3 »
	24	Un réfugié italien		5 »
12		Un soldat	1.50	
	39	Deux unionistes		10 »
			1.548 »	1.104.50

NOMS DES PERSONNES QUI M'ONT REFUSÉ .

1 M. de Lamennais *(sic)*. (Il n'a pas voulu me recevoir, et, à ma troisième lettre, il m'a répondu 4 lignes, me disant qu'il ne pouvait pas coopérer à mon œuvre.)

2. M. David d'Angers (pas voulu me recevoir et pas répondu à mes lettres).

3. Eug. Delacroix *(idem)*.

3. *(sic)*. Pap *(idem)*.

4. Mlle Mars *(idem)*.

5. Mlle Rarechel *(sic)*, *idem*.

6. Les trois rédacteurs du National, MM. Morastes, Bastide, Thomas *(idem)*.

7. Michelle Lechevalier *(sic)*, *idem*.

8. M. de Chateaubriand *(idem)*.

9. M. Odillon Barrot m'a reçue *plus* que froidement, et m'a refusé en me disant sans doute mon livre serait *dangereux*, *subversif*, puisque déjà *La Phalange* en avait mis deux extraits.

10. M. Marie m'a refusé parce qu'il *craint* que mon ouvrage ne soit communiste.

11. M. Laffitte m'a reçu sèchement, *malhonnêtement*, et m'a refusé en me disant qu'il ne s'occupait plus des ouvriers, qu'il s'était retiré de tout mouvement et qu'il ne voulait plus coopérer à rien de toutes ces choses, qu'il en avait bien assez.

J'en suis sortie le cœur navré ! J'ai donné 10 f. dans le tems pour la *souscription* pour racheter son hôtel, et aujourd'hui voilà un homme qui refuse 10 f. pour aider les ouvriers à sortir de leur misère !

12. M. le baron de Rodchil *(sic)* m'a refusé en me disant qu'il ne s'occupait pas de *Littérature*. Mais il a été moins grossier que son confrère M. Laffitte, il s'est levé pour me recevoir, m'a reconduit jusqu'à la porte et m'a salué. M. Laffitte ne m'a même pas fait une légère inclination de tête. Je ne me rappele pas de ma vie d'avoir été reçu par personne d'une semblable manière.

13. M. Garnier Pagès m'a reçu très cordialement, il m'a refusé parce que son nom est trop important pour qu'il puisse l'attacher à quoique ce soit qui ne soit pas lui ou les *doctrines de feu son frère*. C'est piramydal ! *(sic)*

14. Plusieurs académiciens m'ont refusé parce qu'il se sont fait une loi de ne jamais souscrire à aucun ouvrage.

15. M. le baron Dupin m'a refusé sans me donner aucune raison.

16. M. Borville (?), le député *(idem)*.

17. Mme Barenne, marchande modes, place Vendôme, a refusé de me recevoir parce qu'elle n'aime pas entendre parler de cette *canaille* de *peuple*.

18. Mad. Lainé Menusuire (?), 4, rue de la Barouillère, m'a refusé parce que le peuple est de la *canaille* qu'elle *déteste* et qu'elle ne veut pas qu'on l'*instruise* (de père en fils, cette femme a gagné sa fortune avec les ouvriers).

19. M. Charles Ledru m'a refusé parce qu'il ne veut pas que son nom soit attaché à aucune publication, fabuleux !

20. M. Gosset père des forgerons m'a refusé en gardant le silence.

21. M. Olinde Rodrigue n'a pas répondu à ma lettre.

22. Maintenant, je ne parle pas des bourgeois et des ouvriers qui mont refusés tous par avarice et vanité, ne voulant pas donner une forte somme et ne voulant pas que leur nom paru avec une petite.

23. Tous les fabriquants auxquels je me suis adressés m'ont refusé sèchement, grossièrement, parce que les ouvriers sont de la *canaille* et qu'ils ne veuillent pas s'occuper d'eux.

II. — LETTRE DE VINÇARD A FLORA TRISTAN

Votre projet ma cherre dame est magnifique, la pensée qui au premier abord paraît si simple qu'on est tout étonné que personne n'aye encore songé à la réaliser avait besoin d'un cœur comme le votre sans doute pour son émission. *Courage* et *persévérance*, sainte et religieuse *persévérance* de tout instant, persévérance de tant d'efforts, car la Tâche est immense et pourtant ô mon Dieu rien au monde ne paraît plus facile à réaliser par le Peuple le plus misérable.

Espoir donc, arrière les déceptions, les ennuis, les dégoûts et quimporte le but si voit on y touche Dieu le prendra par la main ce peuple insouciant, incrédule, et il le forcera bien à vous suivre.

Rosenfelt doit vous porter ce matin le résultat de notre séance 14 boules sur 15 ont adopter l'impression de votre projet une seule voix s'est abstenu et celle la justement était la plus bavarde elle nous avait fait perdre un temps considérable, par extraordinaire nous avions cinq dames qui ne faisant pas partie de la rédaction n'ont pu voter, mais qui ont toutes approuvé hautement votre projet.

Maintenant voici madame les renseignements que vous m'avez demandés les ouvriers ont au moins cinquante réunions de *plaisir* par semaine dans Paris que vous puissiez en voir et en étudier trois ou quatre cela vous suffira très certainement. Je vais donc vous citer les quatre qui pourront vous servir de type la *Lice chansonnière* faubourg St-Denis chez M. Boulanger limonadier nº 23 tous les jeudis à 8 heures du soir la *Pipé* chez M. Levasseur md de vin rue phélipaux tout en face la rue royalle St martin tous les samedis à 8 heures 1/2 9 heures du soir — les *Templiers* rue St martin tout en face le corps de garde de la mairie du 6me arrondissement chez un limonadier tous les lundis à 8 heures du soir *les bons vivans* chez M. Charpine Limonadier boulevard du temple à l'enseigne du Capucin presqu'au coin de la rue d'angoulème.

Vous me demandez mon avis madame sur les trois gloires que vous voulez attacher à mon nom dans votre ouvrage, si votre affectueuse bonté veut me distinguer de mes frères, veuilliez je vous prie vous arrêter à la distinction honorable d'ouvrier *St-Simonien* comme vous avez bien voulu le faire dans votre voyage à Londres puis je vous le dis sans hypocrite fadeur, ni menteuse modestie je vous prirai en grâce de ne point mettre mon nom dans la série des socialistes illustres que vous citié à l'appui de vos judicieuses assertions car vous compren-

driez bien que ce serait déplacé que dans un journal que nous avons fonder et que nous rédigeons il se trouve des glorifications a bout portant pour les uns et les autres.

Robert que j'ai vu hier était bien faché de ne pas vous avoir présenté son livre il espère avoir plus de bonheur plus tard.

Vous me demandez le domicile de monsieur Enfantin je vais vous le donner mais j'ai besoin de vous prévenir quil ne reçoit personne et ce que j'en fait est pour vous éviter des démarches peut être infructueuses il ne répond pas aux lettres quon lui écrit. J'en ignore totalement les motifs, mais c'est encore une règle généralle qui pour vous me semblerait douloureuse c'est pourquoi pardonnez à ma franchise peut être indiscrète j'ai cru bon de vous prévenir. Monsieur Enfantin demeure, rue chantereine, n° 38. Recevez madame avec les vœux les plus sincerres pour la réussite de votre entreprise la main fraternelle d'un de vos plus ardens disciples.

VINÇARD.

III. — LETTRE D'ACHILLE FRANÇOIS A FLORA TRISTAN

(Adresse)

Madamme flora TRISTAN,
rue du bac, N° 89, en ville.

ce 31 *Mars* 1843,

MADAME

enfin je vous répond. Je vous ait lue avec attention et puis lu à mon atelier en travaillant je vous ait méditer oui je le dit et je le dirait toujour votre travaille est une immense pensée et louvrier devra la comprendre je vait tacher de mexpliquer le plus netement possible il est vrai que bien des hommes ont consacré leur vie à la défense de la cause ouvrière et peut ont été des hommes daction mais cependant il y en a eut et il y en a encore les ouvriers écrivains dont vous parlé dans votre épreuve non seulement ont écrit mais aussi ils ont agi. Perdiguier à expliquer de vive voix sa doctrine qui tente non seulement à ce que les compagnons ne se battent plus entre eux mais qui cherche à les unire et par ce moyen à formé l'union généralle. Moreau comme moi combat les abus du compagnonage mais il cherche à ralier compagnons aux sociétaires de l'union, et Gosset non seulement ne veut pas quils soit exploiter par les Mères mais il leurs posent des règles sages. toujours dans lidée que vous présenté. Je crois que vous servi-

riez les ménages en rendant mieux leurs idés et par cela en faire des apôtres de votre grande euvre. oui l'union Universelle des ouvriers et des ouvrières est admirablement pensée voiyont maintenant comment y arrivé. 1 ouvrier peut donner san se gener 2 francs par ans et il doit en tirer un avantage immense premièrement celui de se constituer en société représentative et d'avoir pris le gouvernement des hommes de talent et de desintéressement pour les représenter, ce n'est de toute nécésiter deuxemment de pouvoir former un budget pour former les établissement pour linstruction prolétaire, 3me pour àcordé aux ouvriers vieux ou infirme un repos salutaire. enfin pour pouvoir arrêté par ses moyens la concurence des consomateurs affamé de l'aristocratie financière qui nous gouverne, ceci est leuvre du ciècle et doit trouver de nombreux partisant, mais pour organiser le travaille je crois quil est nécessaire dorganiser les travailleurs, or, je pense que pour préparer les hommes travailleurs à recevoir les lumières dont vous faites brilier tant de feux il est nécessaire de les préparer par dégrés à les recevoir. votre euvre est sublime mais il ne peut être présenter aux ouvriers sen les éblouir et par consequence les étourdir. nos société de l'union sont un commencement de votre travaille croiyez moi il ny à que les ouvriers qui peuvent faire comprendre l'ouvrier ceux de parmi eux les plus inteligents les prépareront. et allors vos apotres votre évangile à la main vous fera comprendre. oui faite le tour de france, mais avant de propager vous même votre puisante pensée et puis faite le encore et vous serez compris. louvrier est inabordable la crainte d'être le jouet de quelque machination politique lempeche souvent de comprendre ses intérêts. mais quand ils lui sont expliquer par des hommes comme lui il écoute mieux. nos société est déjà un point de raliment à l'organisation des mases. les plus intelligents dentre nous formeront un comité et puis prépareront leurs frères à recevoir la lumière que vous faite surgire j'adopte entièrement vos idée le les ai analysés et je voit que le plan en est vaste et puisant. mais pour y arriver je vous le dirait toujours, ce ne serat que progresivement et par la voix des ouvriers eux mêmes J'ai déjà fait de la propagande et jai trouver des hommes qui vous comprene lavenire me sourit. Nous auriont besoin de nous entendre souvent. oui Madame continuer votre euvre elle est l'évangile Madame et soyez sure que vous serez écoutée. J'ai vu monsieur Perdiguier il fait la mou et dit que vous ne tenez pas compte des ses efforts qui tendent comme vous à l'union. Quand à lorganisation de l'union universelle l'organisation matérielle je ne puis encore en parler du courage et de la perséverance.

recevez madame lassurance de mon dévoumen sincère comme homme du progret.

Ach. FRANÇOIS, *ouvrier Corroyeur*.

si vous avez à m'ecrire je voue prie de metre la dresse ci desus, Achille chez monsieur forasse traiteur rue du Cygne N° 1 un rhume terrible me tue et madame une migraine affreuse.

Commentaire de Flora Tristan :

Enfin celui-là à compris l'idée principale. Je compte sur lui pour un *apôtre.*

IV. — LETTRE DE FLORA TRISTAN A PIERRE MOREAU

A M. P. Moreau,

ce 7 avril 1843.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu votre lettre lundi, et une épreuve de la *Ruche* contenant la première partie de mon travail, ainsi qu'une longue lettre, ont dus vous parvenir dimanche par les mains du libraire de votre ville, Mr Guillaume... Comme vous ne me parlez point dans votre lettre de cet envoi je crains que vous ne l'ayez pas reçu ? dans ce cas, faites en la réclamation à M. Guillaume afin qu'il réclame le paquet à M. Schwartz, mais je pense qu'il vous sera parvenu sitôt votre lettre partie.

Je suis impatiente de savoir quel effet produira sur vous mon travail qui contient une grande idée *constituer la classe ouvrière.* Je vous en prie, répondez moi à cet égard, *franchement* et *longuement.*

J'ai eu avec Perdiguier une grande douleur, je lui ai envoyé une épreuve et ce pauvre Perdiguier, habitué à être *flatté*, à trouvé que je ne lui donnais pas *assez d'éloges*, que je ne rendais pas *justice à ce qu'il avait fait*, et emporté par le démon de la vanité il m'a écrit une lettre *monstrueuse de vanité.* Je lui ai répondu comme je devais le faire, et au lieu de venir à des sentiments meilleurs, il m'a écrit une seconde lettre froide et sèche, même *insolente.* Cette première déception m'a causée une douleur vive, poignante. Cependant je l'ai suportée avec calme ; je sais d'avance ce qui attend tous ceux qui serviront franchement et sans arrière pensée la cause du peuple. Ils doivent s'attendre à être *calomnié*, *crusifié moralement* (ce qui est bien pire que l'être physiquement) par *le peuple lui même.* Ceci est une conséquence logique de l'état d'abrutissement ou les gouvernants ont laissé le peuple jusqu'ici. Si le peuple était instruit, éclairé, intelligent, il *se défendrait lui meme*

et n'aurait pas besoin de défenseurs, pour le sauver, oh ! il faudra encore plus *d'un* et *plus d'une*, qui sache mourir en croix pour lui.

J'ai beaucoup à me louer de Gosset. Il a compris la valeur de mon idée, il s'y dévoue. De même d'Achille François et de plusieurs autres qui me donnent réellement tout ce qu'ils peuvent, de tems, et d'argent, car je vous dirai que les livres pour le peuple ne trouvent plus d'éditeurs, et que nous nous sommes décidés à faire imprimer le livre de l'Union... par *souscription*. Nous avons fait une liste et je suis assez contente, je pense que nous atteindrons la somme qui nous est nécessaire. C'est une *nouvelle voie* que j'ouvre, c'est ainsi qu'il faudrait faire dorénavant. *Seuls*, nous ne pouvons *rien*, tous *unis*, nous *pourrons beaucoup*. Je viens vous demander aussi votre *petite cotisation* et vous prier de nous en *recueillir* autour de vous, le livre se vendra 50 cent.

J'attendrai que vous ayez relu mes Promenades pour en discuter avec vous.

Pendant que je vous écrivais cette lettre, votre livre vient de m'arriver, je vais le lire.

Adieux, frère, je vous écris à la hate, excusez le décousu de ma lettre.

Votre sœur en l'humanité.

F.

V. — CORRESPONDANCE ENTRE FLORA TRISTAN ET LE COMITÉ DE L'UNION OUVRIÈRE

(Adresse)

Madame Flora Tristan,
89, rue du Bac, en ville.

paris 7 *avril* 1843.

Les membres du Comité de l'*union ouvrière*, à Madame F... Tristan.

T.·. C.·. S.·.

Nous étions hier au nombre de huit et notre ami achille avec son zèle accoutumé nous a recruté deux néophites. Ensuite le secrétaire et un sindic de sa société s'y trouvaient nous n'avons pas fait Grand' Chose rapport aux arrivants qui ont toujours besoin d'Etre au Courant Seulement une Chose a Eté arrêté à l'unanimité Savoir. *Le* Comité dans sa séance du 6 avril 1843 arrête, que Par tous Les moyens

en son pouvoir il Concourrera à la réalisation de L'idée de Madame F.·. T.·., soit en répandant, faisant imprimer ou prêchant toute la portée et L'Etendue du bien qu'elle peut procurer à la Classe Laborieuse des travailleurs Ladite idée Consistant en 2 points accepté et reconnû Excellent par le Comité : 1° unir tous Les ouvriers et Les ouvrières Français ; 2° Constituer la Classe ouvrière qui aurait un représentant ou un Délégué à la Chambre ce dernier point après de longs débats a été accepté par la Majorité.

D'un autre Côté Ma chère sœur Le Comité n'ayant nullement l'intention de porter une main vandale sur votre œuvre ne demande pas à mutiler ou amoindrir Les Différentes Dissertations qui servent à appuyer L'idée cependant ils ont Cru remarquer que plusieurs étaient de nature soit à blesser innutilement des hommes respectables, soit à rendre la Compréhension de L'idée plus dificile c'est par ces considérations que Le Comité désireux de servir L'*union ouvrière* vous soumettra les modifications qu'il croit juste et rationnel d'apporter si vous voulez Etre assez bonne pour lui Confier Le manuscrit il nommera une Commission qui ne Le gardera que huit jours. Ensuite La Commission vous Le remettra et si nous sommes tous daccord oh ! alors vive l'*union ouvrière* car je dois vous dire que si nous prennons toutes ces précautions c'est dans la Crainte que votre idée ne reçoive pas La part qu'elle doit trouver dans notre pays. Soyez donc bonne patiente et généreuse nous ferons tous nos efforts pour assurer Le triomphe de *L'idée* que chacun regarde aujourd'hui comme son Dieu pénate, à L'Egard des souscriptions nous n'en parlerons qu'au prochain jour de réunion ou nous espérons être quinze. Du Courage nos rangs ne s'éclaircissent pas l'union Enfante tous les jours de nouveaux sectaires pour L'impression aussitôt que nous aurons le manuscrit nous porrons traiter avec un imprimeur (que cela soit pour vous la moindre des choses) nous n'en manquerons pas n'aurions nous pas d'autre souscription c'est nous qui vous disons cela et vous pouvez croire vos Dévoués frères en *L'union.*

VAUTIER, Ach. FRANÇOIS, GUILHEM, J.·. GOSSET.

Le Comité a arrêté qu'on ne se réunirait qu'une fois par semaine Le mercredi.

(Cette lettre est écrite de la main de Gosset.)

2°

A Mes. les membres du Comité de l'*Union pour la correspondance.*

ce 8 avril 1843.

Mes Frères,

Je vais répondre à votre lettre paragraphe par paragraphe.

1° Le Comité pour la *Correspondance* ne doit pas s'appeler le Comité de *l'union ouvrière.* Il est important en tout de donner à chaque chose son *nom propre*, ce ne sont pas 8 hommes ou 15 hommes qui formeront l'*Union ouvrière*, attendez que vous ayez connaissance de la seconde partie de mon travail, pour savoir comment on formera les *comités* de l'*union ouvrière*, jusqu'à là, appelez vous ce que vous êtes, *Comité de l'union pour la correspondance.*

2° Je vois avec plaisir que vous commencez à bien vous pénétrer de l'idée mère de mon travail, *unir* les ouvriers et ouvrières dans une pensée *commune*, pour concourir à une œuvre *commune*, qui est de constituer la classe ouvrière en corps afin qu'elle compte pour qq, chose dans l'état et qu'à ce titre elle se *fasse représenter* devant le pays. Vous comprenez aussi la nécessité d'avoir un *défenseur salarié par vous*, voilà le principal de l'affaire.

3° Quant à la demande que vous me faites de vous remettre mon manuscrit pour qu'il soit examiné, discuté par une Commission, je ne puis vous l'accorder et en voici les raisons : *a)* l'idée que j'apporte en prenant les intérêts généraux de la classe la plus *nombreuse* et la plus *utile*, une idée de cette grandeur ne peut être soumise à la *révision* de 8 *individus*. Il faut que cette idée, telle que Dieux l'a envoyée dans mon cerveau, se produise, parcour les rangs des classes ouvrières, remplisse sa mission, et ne soit *révisée* que par le *Comité Central de l'Union ouvrière*, c'est-à-dire par 20 hommes représentant les 8 ou 12 millions d'ouvriers et nommés par eux, telle est mon opinion bien sincère.

b) puis du moment où les membres de l'*Union pour la correspondance* acceptent le *fond de l'idée*, il est tout à fait *inutile* qu'ils se préoccupent des moyens que je propose, car il est clair que je ne donne pas mes moyens comme *étant les seuls à suivre*, mon intention n'est nullement de m'*imposer*, je lance l'idée dans le public, voilà mon œuvre et elle est grande, ensuite si on trouve pour réaliser ma pensée des moyens *meilleurs* que ceux que je propose, il est évident qu'on devra *laisser les miens de côté* et *prendre les autres.* Il faut bien nous pénétrer, mes frères, que l'objet de mon ouvrage, est principalement de faire réfléchir l'ouvrier sur sa position, de lui enseigner comment il doit

agir pour obtenir ses *droits*, de bien lui faire comprendre quels espèces de droits il doit réclamer, en un mot, lui apprendre ce qu'il lui faut, ce qu'il doit vouloir pour être heureux, et de quelle manière il doit s'y prendre pour se faire écouter du pouvoir. Vous voyez que la *discution de mon manuscrit* serait tout à fait *inutile*, parce que je ne vous donne que l'*idée*. C'est assez pour ma part, à *vous*, frères, appartient de faire le reste.

4° Quant à l'imprimeur, j'en ai trouvé un qui m'a fait des prix tout à fait minim, je verrai lundi à m'arranger avec lui.

5° Vous me dites que je puis compter sur vous autres pour m'aider à payer les frais d'impression, il serait bon que vous me disiez à cet égard, positivement ce que vous pouvez faire, car selon la somme que j'aurai en ma possession, je ferai tirer à 1.000 ou à 4.000.

J'ai répondu à votre lettre de point en point.

J'ai reçu le livre de P. Moreau, je l'ai parcourut, je crois que je n'en parlerai pas. Le livre est très bon, il va préparer les esprits à recevoir le travail que j'apporte.

Avez-vous écrit à Perdiguier en *commun* ? Si vous ne l'avez pas encore fait, il faut le faire, c'est une chose essentielle, aussitôt que vous lui aurez écrit (en lui demandant sa *cotisation*) vous me renverrez ces deux lettres et la mienne.

Adieux, chers frères, je vous serre à tous la main et suis votre sœur en l'humanité.

F. T.

Voici les noms des nouveaux souscripteurs :

M. Gustave de Beaumont	30 fr.
M. le colonel Bory de Saint-Vincent.	10 »
Un soldat	1.50
M. de La Suhardière, propriétaire.	5 »
Noël Taphanel, porteur d'eau.	0.50
Béranger (le poète)	10 »
Victor Considérant	10 »
M. Desroches (ingénieur)	10 »

3°

(Adresse)

Madame Flora Tristan,
89, rue du Bac, en ville.

Paris, ce 10 *avril* 1843.

appelez le Comité comme vous voudrez, toujours est il que vous Etes venue nous demander des avis et que votre lettre du 27 mars

nous donnait lieu de croire que vous aviez d'autres dispositions que celles qui vous animent aujourd'hui, je cite textuellement « l'avantage que je trouverai à vous parler ainsi réunis sera très grand d'abord cela Evitera une perte de temps. Ensuite chacun pourra faire ses observations Les uns et les autres en profiteront et nous nous éclairerions mutuellement et s'il ressortait de cette séance quelques bonnes améliorations pour mon travail comme le tirage définitif n'est pas prêt je pourrais *ajouter* ou *retrancher* selon qu'il aurait été *jugé* convenable » voilà sœur ! ce que vous m'Ecriviez. Je vous demande maintenant si le Comité a exédé Les pouvoirs dont vous l'investissiez avant sa formation remarquez bien que ceci est Ecrit sans réflexion et en mon nom personnel car il est dix heures et demie et Je reçois votre lettre à L'instant avec cette observation sur L'adresse (trouvée salie dans la boîte Levée du 10 avril, 8 heures du matin).

vous avez admirablement escamotée La Décision prise par le Comité vous venez nous demander des avis nous vous demandons votre manuscrit nous voulons vous indiquer ce que nous croyons devoir vous conseiller. votre lettre ne me prouve qu'une chôse Je Désire me tromper mais je crois que vous tenez plus à attaché votre nom à cette idée que de L'abandonner au Comité dont vous faites partie, voilà ce que vous laissez croire avoir apperçu dans notre Lettre hé ! bien non ils n'y a rien de semblable dedans cette Lettre le Comité désire vous donner des Conseils et non s'emparer de votre œuvre et s'il a pris toutes ces précautions c'est pour que L'idée ne meurre pas avant d'avoir pu Etre mise en action prenez garde Ma Chère de trop vous précipiter nous sommes *huit individus* (peu connus) il est vrai mais connaissant parfaitement la manière dont il faut s'y prendre pour être utile aux autres nos semblables, ainsi prenez garde c'est toujours moi qui vous parle ? N'allez pas *prostituer* l'*union ouvrière* (conception de votre cerveau) par un désir trop ardent la *mise en action* sans vous inquiéter si les moyens proposés sont bons, voilà très chère sœur Mes réflexions.

votre lettre sera remise au Comité mercredi soir et Je vous promets sur L'honneur de ne prendre la parole que le dernier sur tout ce qu'elle me parait renfermer de *subtilisme*, si personne n'en trouve je me serai trompé seul et me garderai bien d'En parler, vous pouvez croire Encore que je ne chercherai pas à faire prévaloir mes idées à ce sujet Je me contenterai de voter pour ou contre et accepterai tout ce que fera le Comité mais J'avais besoin après la lecture de votre Lettre de vous dire franchement L'Effet qu'elle a produit sur moi.

au revoir et sans rancune vous m'avez demandé de la franchise peut Etre y trouverez vous de L'inconvenance mais ce n'est pas le moment de prendre des mitaines.

tout à vous, J.·. Gosset.

quand vous adresserez des Lettres pour le Comité, veuillez ajouter P. L. C. Cela sufira pour que je ne Les ouvre qu'en Comité si cela Eut eu lieu hier Je ne pourrais vous Ecrire ceci, néanmoins si vous avez quelque chose qui presse mettez tout simplement l'adresse pour que je sache ce qu'il faut faire de suite.

4°

A Mrs... réunis chez M. Gosset.

Messieurs,

Mon avant dernière lettre répond au premier paragraphe de votre dernière du 13 avril, vous me priez de venir le 19 pour vous lire la seconde partie du manuscrit, vous savez que je vous ai dit que je n'avais point à vous consulter sur les moyens que je proposais, puisque je n'avais nullement la prétention de vous les *imposer*, que dès le moment où vous acceptiez le *fond*, *l'idée*, le reste ne devait vous occuper en rien. A cet égard, je m'étais prononcée très franchement afin qu'on ne revienne plus sur cette question.

Vous me dites « que lorsque l'ouvrier *donne son argent*, il veut être édifié sur l'emploi qu'on en veut faire ». Il me semble que vous savez parfaitement l'emploi que j'en veux faire, c'est de faire imprimer le petit livre de l'Union Ouvrière dont vous *avez accepté l'idée*, vous ajoutez que « le meilleur moyen d'action sur les masses c'est de leur inspirer la confiance », sous ce rapport, mes chers frères, vous êtes tout à fait dans l'erreur à mon sujet, moi, je ne vise pas à *inspirer la confiance*, car ce n'est pas ma *personne* que je vous offre, je ne veux même *n'être rien du tout*. Je vous offre mon *idée*, *prenez là*, faisant la *votre* et *mettez moi de côté*. Je ne pourrais pas vous servir comme *défenseur en titre*, puisque ma qualité de femme m'empêche d'arriver à la Chambre, vous ne pourriez donc m'investir d'aucun *mandat*, or, je n'ai pas *besoin de vous inspirer de la confiance personnelle*.

Moi je n'ai qu'un but, c'est de vous *servir*, or je le fais depuis sept ans, chaleureusement et *efficacement sans que vous vous en doutiez*, ne vous inquiétez pas de moi et laissez moi continuer à vous *servir comme je l'entends*. Moi, je suis une personne appart. Je ne tiens pas à ce que vous m'*aimiez*, à ce que vous *reconnaissiez* ce que je fais pour vous, à ce que vous me *rendiez justice*. J'aime *l'humanité*, je la *sert*, cela me suffit, Dieux, mon *amour* et ma *conscience*, et je peux me passer du reste.

Vous dites : « forcez les d'entrer », ceci, mes frères, est mauvais,

et je le *désapprouve* entièrement. *Je ne veux forcer personne à entrer*, ma mission est d'ouvrir la porte du temple de l'UNION.

Ce 16 avril 1843. — Je sors de chez Gosset. Je viens d'avoir avec lui une conversation de deux heures et je suis duement convaincue que ni lui ni les autres ne sont en état de comprendre la lettre que je venais de commencer ici et que j'allais continuer, ce serait donc faire une *brioche* que de lancer à la tête de ces gens là des lettres qu'ils ne peuvent comprendre. Je vais leur en faire une selon leur esprit.

VI. — LETTRE DE BELNOT

Madame Flora TRISTAN,
39 ou 89, rue du Bac, en ville.

MADAME,

J'ai reçu votre lettre par l'entremise de M. Gosset et en ai donné connaissance au Comité ; nous avons été tous surpris du droit que vous vous attribuer,

vous déclarez qu'a partir du 16 au soir le comité n'existe plus,

pour prononcer une pareille sentance il faudrait être et l'esprit et le corps ou avoir été reconnu chef suprême avec ce pouvoir.

attendu que nous n'avons pas encore de loies, elles ne peuvent vous avoir conféré le droit de dissoudre ce que vous n'avez pas composé.

vraiment Madame, vous avez oublier ce que vous devez à la Société, ce que vous devez à vous même. Croyez vous que nous n'existons que par vous, que pour vous.

Si nous nous sommes constitués en comité de l'union, c'est parce que nous aimons l'ouvrier, parce que nous voulons reculer les bornes de son bonheur.

Peut-être ne sommes nous pas apte à atteindre ce but, du moins cela est votre avis, vous le manifestez dans votre lettre en nous disant que ce n'est pas une rupture, que dans deux ou trois ans vous nous trouverez *alors* capable de vous comprendre. Croyez-le bien, Madame, nous vous avons compris, nous avons trouvé votre idée belle, grandiose, aussi nous sommes nous empressé d'applaudir à votre noble pensée.

Seulement nous avons cru devoir suprimer la mention quoique honorable des Chefs de partis ou de doctrines, voilà ce que nous voulions vous proposer ; nous avons pensé avoir le droit de vous faire

remarquer cette partie de votre ouvrage. N'êtes vous pas venue nous demander des avis, voilà ceux que nous voulions vous donner.

Mais vous ne paressez pas vouloir non seulement les suivre mais pas même les entendre. Quand vous êtes venu nous trouver, pensiez-vous trouver parmi nous des claqueurs pour applaudir en aveugle à votre ouvrage ?

Si tel a été votre intention, vous vous êtes bien tromper. Néanmoins malgré votre rupture avec le comité il ne vous remercie pas moins d'avoir électrisé son âme par une pensée qui doit un jour assurer le bonheur du genre humain.

Recevez en nos remerciements.

Dans notre dernière tenue, nous nous sommes constitués en Comité Général de l'Union. Nous savons que notre tache est difficile mais nous avons du cœur, de la force, une volonté ferme et si nous pouvons arriver au but que nous nous proposons, nous ne demanderons pas pour notre récompense que nos noms aillent à la postérité nous la trouverons dans notre conscience.

Recevez Madame, je vous prie, l'assurance de la parfaite considération de votre dévoué serviteur.

Belnot,

Paris, le 28 avril 1843. *Prt du Comité de l'Union.*

Commentaire de Flora Tristan :

Cette lettre peint le caractère de l'ouvrier, on lui défend de se former en comité, alors il veut se former en comité. C'est toujours le même ton qui domine, *la vanité*, *l'outrecuidance*, c'est le résultat de l'ignorance. Mais je tiendrai bon aux gaillards et ils verront à quelle tête de femme ils ont affaire ; avec ces gens là, il faut être de fer — autrement on serait perdu — n'importe, je vois que je leur ai déjà fait faire un grand progrès.

VII. — LETTRE D'ACHILLE FRANÇOIS

(Adresse)

Madamme Flora Tristan,
rue du bac, 89, en ville.

(30 avril).

Ma chère damme,

Votre dernière lettre ma fait beaucoup de peine dabord parce que vous croiyez que tout le monde vous abandonne et puis vous me dite

que je suit de complisité avec le comité, moi qui y défend toujour votre cause, ensuite de la malhonneteté que vous avez reçue chez Gosset de la part de sa femme, que vous lévous Madame il ny à pas de gloire sans tribulation si je vous parlait de moi vous verriez comme aussi j'ai à souffrire, enfin assez sur mon compte, si je ne craignait pas de me rendre importun j'aurait été plusieurs fois chez vous causer de l'union universelle car pour combattre le caumité qui se forme et vient nombreu j'aurais besoin de beaucoup d'explication vous qui ète la mère de cette sublime idée vous pouriez me donner quelques conseilles, vous me recommander de prendre garde à la vanité qui et pret de matindre, jamais je naurait de vanité mais bien de lorgueille non de lorgueille personelle mais. pour la cause que jai embrasser, pauvre d'instruction mais fort de ma concience et de ma franchise je suit pret à combatre par nimporte quelle arme celui ou celle qui voudrait mareter dans ma marche civilisatrice car moi aussi j'ai mon idée et jusqua présent Dieu seule le sait, si je reussit malheur à laristocratie religieuse noble et Bourgeoise, je vous écrit cette lettre sous le céau de la discretion et je puis bien vous faire lobservation que vous m'avez faite en me disant que je ferai un action déloyalle en montrant votre lettre, adieu ma chere damme en atendant l'honneur de vous voire votre tout dévoué,

Ach. FRANÇOIS.

Paris, le 30 avril 1843.

VIII. — CORRESPONDANCE ENTRE FLORA TRISTAN ET AGRICOL PERDIGUIER

1° *D'Agricol Perdiguier*

(Adresse)

Madame Flora TRISTAN,
rue du bac, 89, Paris.

Paris, 25 *Mars* 1843.

MADAME,

je me serais rendu à votre invitation avec un grand plaisir, mais [e]n ce moment je suis malade j'ai mème un large vésicatoire sur la [n]uque et vous pensez bien que dans une telle position il ne m'est guère [p]ossible de sortir.

quant aux moyens de faire parvenir à chaque société de compagnonnage un exemplaire de votre nouvel ouvrage, ils sont faciles à trouver. Notre ami Gosset a toutes les adresses des mères de compagnons, il

vous les donnera et, en adressant un exemplaire à chaque mère, on ne manquera pas d'indiquer qu'il doit être remis au corps des compagnons. je dis au corps, parce que alors les compagnons se réuniront en assemblée, le liront en commun, ce qui pourra amener des discusions qui produisent toujours quelques fruits. S'il était adressé au président seulement, il pourrait quelquefois passer inaperçu.

je vous écrits ces quelques mots, mais j'aurais préféré aller vous voir, j'espère que ma maladie ne me retiendra pas toujours prisonnier et je pense à ma première sortie me diriger du côté de votre demeure.

adieu, Madame, votre tout dévoué, PERDIGUIER.

2° *D'Agricol Perdiguier*

(Adresse)

Madame Flora TRISTAN,
rue du Bac, n° 89, Paris (29 mars 1843).

paris, 29 *mars* 1843.

MADAME,

j'ai reçu les trois premiers chapitres de votre *union-ouvrière*, je les ai lus avec attention, et il faut que je vous le dise, je n'en suis pas satisfait. vous manquez de justice de prime abord, vous froissez, vous brisez ceux qui vous ont été utiles et qui pourraient encore vous servir d'appui.

depuis vingt-cinq ans, dites vous, les hommes les plus intelligents et les plus dévoués, les saint-simoniens, les owenistes, les fourieristes, etc., etc., ont, par des écrits, des discours, des rapports, des mémoires, etc., prouvé au gouvernement et aux riches, qu'il fallait organiser le travail et venir au secours de la classe ouvrière. vous ajoutez un peu plus loin que, maintenant, tout est dit, tout est su, qu'on a assez parlé, assez écrit, qu'il ne restait qu'une seule chose à faire : *agir*. mais permettez-moi une observation, les saint-simoniens n'ont-ils pas habité Ménilmontant ou tout était commun entre eux, et, de là répendu des prédicateurs dans paris et dans les provinces ? les owenistes n'ont-ils rien fait de positif dans l'écosse et dans l'amérique ? les fouriéristes, n'ont-ils pas créé un établissement considérable près de dijon et envoyé des phalanges jusque dans le brésil ? je ne veux ici, ni louer, ni blamer leurs systèmes je constate, et rien de plus, que non seulement ils ont écrit et parlé, mais qu'ils ont agi, qu'ils ont mis leurs théories en pratique autant qu'il a dépendu d'eux de le faire. Si donc vous reconnaissez ce que je vous dis pour vrai, si vous vous rappelez comme moi que Saint-Simon, owen, fourier, leurs disciples,

et d'autres encore, ont agi dans toute l'étendue du mot, pourquoi ne pas le dire ? pourquoi ne pas leur en tenir compte ? non, non, ne fermons pas les yeux sur les travaux des autres si nous voulons que l'on soit sensible à nos efforts.

vous avez manqué de justice envers ceux dont je viens de parler, vous n'avez pas été plus juste envers les ouvriers écrivains qui ont voulu détruire les préjugés, les haines des associations de compagnonage. Ce qui vous a frappée, dites-vous, c'est de voir que parmi les améliorations proposées par eux, aucune n'était de nature à apporter une amélioration véritable et positive à la situation morale et matérielle de la classe ouvrière. vous supposez même que, si, selon le vœu de M. perdiguier, les compagnons ne se *battaient plus en eux*, que si, selon le vœu de M. Moreau toute distinction de métiers avait disparu, que si, selon le vœu de M. Gosset les compagnons n'étaient plus exploités par les cabaretiers ; tout cela ne serait rien, absolument rien, à vous en croire, aucun de nous trois n'a proposé un plan d'*union générale*, et ce n'est absolument que cet oubli qui vous a illuminé et inspiré cette grande pensée de l'*union universelle des ouvriers et ouvrières.* ainsi ce n'est pas ce qui se trouve dans leurs ouvrages qui vous a éclairée, c'est précisément ce qui ne s'y trouve pas.

je laisse MM. Gosset et Moreau répondre ce qu'ils jugeront à propos sur ce qui les concerne, quant à moi, je mettrai sous vos yeux ce que M. Lerminier a inséré dans la *revue des deux mondes*, numéro du 15 décembre 1841, ce sera là ma réponse :

« Le livre du Compagnonage, n'est pas seulement l'œuvre d'un historien, le compagnon qui l'a publié a une ambition plus vaste, il s'annonce en réformateur, *avignonnais la vertu*, c'est le nom d'agricol perdiguier, voudrait faire des diverses associations du compagnonage une seule et grande association. les compagnons menuisiers, qui se partagent en deux associations jalouses l'une de l'autre, devraient n'en plus former qu'une. ce qu'*avignonais la vertu* dit aux menuisiers, il le dit également aux tailleurs de pierre, aux charpentiers, aux serruriers. il invite aussi à entrer dans le compagnonage régénéré les mécaniciens, les typographes, les tailleurs. « que le compagnonage, dit-il, se grossisse, s'étende et devienne puissant, qu'il soit l'école de la jeunesse et L'espoir des travailleurs, cela se peut si nous le voullons bien » et encore « ayant réunis les hommes et les femmes d'un même état en un seul faisceau, il faut, je le répète, faire alliance entre tous les corps d'état ; on pourrait, à des époques fixes, et au moins trois ou quatre fois par an, avoir, dans chaque ville, une assemblée générale, un espèce de Congrès dans lequel chaque société d'état différents se ferait représenter par un ou deux députés pris dans son sein. Ces représentants de l'industrie et du travail réunis de la sorte, connaîtraient parfaitement les crises de tous les états et les misères de tous les in-

dividus qui les exercent, et porteraient à bien des maux des remèdes efficaces. Si un corps de métier souffre plus qu'aucun autre le congrès s'en occupera et saura, sans violence aucune, équilibrer son gain avec sa peine. « Ce plan ne tendrait à rien moins, en rassamblant les travailleurs dans une association unique qu'à créer un état dans l'état et investir la classe ouvrière du pouvoir législatif. » Voilà, Madame, comment M. Lerminier envisage la portée de mon travail, il conclu dans le même article, que la guerre civile est au fond de ma théorie et me dénonce charitablement aux gens de bien et au gouvernement. Comment cela se fait-il, Madame, que là où vous avez vu absence totale d'*union générale* d'autres aient trouvé un projet d'association si formidable ?

Non, Madame, nous ne vous demandons point de louanges, mais vous auriez du, au lieu de méconnaître nos efforts et d'amoindrir l'utilité et la portée de nos travaux, vous appuyer sur nous et nous pouvions vous être d'un grand secours, il fallait s'abstenir quelque peu de critique particulière et générale, et exposer, et développer de la manière la plus claire, la plus brève votre idée, qui est vraiment noble et belle. il fallait parler aux ouvriers et s'en faire comprendre, il fallait surtout éviter tout ce qui peut les blésser sans aucune utilité.

je le dis avec regret, vous m'avez rendu impropre à vous servir auprès de mes confrères, je désire néanmoins que votre écrit fasse sur MM. Gosset et Moreau un tout autre effet que sur moi, je désire que toutes les sociétés au lieu de se montrer indifférentes l'aceuillent avec ferveur, que vous ayez traité les choses tel qu'il convenait de le faire et que tous vos vœux se réalisent pleinement. S'il en était ainsi ma prévision serait en défaut, mais j'en serais assurément fort enchanté.

recevez, Madame, l'assurance de ma parfaite considération.

agricol Perdiguier, *menuisier.*

Commentaire de Flora Tristan :

Eh bien ! ouvriers, que pensez vous de cette lettre ; voilà, mes amis ce que l'on gagne à *flatter* un homme, à la vérité ceux qui ont *flatter* Perdiguier se sont *servis de lui*,

ouvriers ! souvenez-vous que de flatter les *grands*, s'est une bassesse mais flatter le *peuple*, c'est commettre un crime !!

Flora.

3° *De Flora Tristan*

Mon cher Perdiguier,

J'ai reçu hier au soir votre longue lettre, et je dois vous dire que, depuis *deux mois* que *je parle aux ouvriers*, bien que j'aie eu déjà pas-

sablement de *déceptions*, votre lettre est ce que j'ai éprouvé de plus poignant, de plus profondément douloureux !

Pourra-t-on le croire, Perdiguier ? Comment ! Je vous envoie un travail qui contient une idée qui, par sa *vérité*, sa *force* et sa *puissance* est de nature à *sortir la classe ouvrière de la misère et de l'ignorance*, est de nature à la *sauver*, et au lieu d'être frappé de l'idée, de ne voir que *l'idée*, vous, ouvrier, vous qui vous dites *au service* de la classe ouvrière, vous ne voyez dans mon travail qu'une *seule chose*, le *manque d'éloge que vous croyez mériter*, et vous m'écrivez une lettre de 4 grandes pages où il ne se trouve *pas un mot sur la valeur de l'idée que j'apporte.* L'idée vous échappe : vous me parlez de *vous*, puis de *vous*, et encore de *vous* !

Je vous avoue que cela dépasse tout ce qu'on avait pu me prédire...

Perdiguier, savez-vous ce qui vous a perdu ? C'est la *flatterie.* Eh bien, moi, Frère, je ne vous flatterai point. Je veux *vous servir*, et non *me servir de vous*, par conséquent je vous dirai franchement, nettement et *rudement* la *vérité.* Si vous n'êtes pas capable de l'entendre.. tant pis pour vous, et pour la cause, car, dans ce cas, on ne doit plus vous *compter parmi les défenseurs de la classe ouvrière*, et votre mission est *achevée.*

Comme j'ai trop de religion dans le cœur pour *condamner* un de mes frères parce qu'il se serait laissé aller à un *mouvement de vanité*, je ne parlerai de votre lettre à qui que ce soit *avant* que vous ayez répondu à cette lettre. Je vous laisse pour cela 8 jours. Si vous persistez dans votre *personnalité*, alors il sera de *mon devoir* de montrer votre lettre à vos camarades, les ouvriers, afin qu'ils sachent *pourquoi vous refusez votre coopération à l'œuvre de l'union* ouvrière.

Votre sœur en l'humanité.

ce 30 *Mars* 1843. F. T.

4° *D'Agricol Perdiguier.*

(Adresse)

Madame Flora Tristan,
rue du bac, N° 89, Paris.

Paris, 30 *mars* 1843.

Madame,

Vous pouvez me traiter de vaniteux, vous pouvez dire tant qu'il vous plaira que la flatterie m'a perdu, je ne vous répondrai rien de samblable, et me garderai bien de vous dire durement la vérité.

Vous me donnez huit jours pour vous répondre, il ne me faut pas si long temps et je vous réponds à l'instant même.

3 Vous pouvez, comme vous m'en menacez, montrer ma lettre à
mes camarades, vous pouvez, puisque vous vous en croyez le droit
4 et le pouvoir, me rayer d'entre les défenseurs de la classe ouvrière,
quoi qu'il en soit, mes sentimens ne changeront pas, je ferai tou-
jours pour elle tout ce qui dépendra de moi, en conservant, néan-
5 moins, toute ma liberté.

recevez, Madame, l'assurance de ma parfaite considération.

agricol PERDIGUIER.

[La numérotation des paragraphes est de la main de Flora Tristan.]

Commentaire de Flora Tristan :

1 ceci est insolent. — 2 ceci décèle bien l'homme vaniteux, qui agit sans prendre le tems de réfléchir tant il se croit *infaillible.* — 3 remarquez qu'il croit avoir *bien fait* et qu'il s'étonne qu'on le juge autrement, quelle pitié ! — 4 aveuglé par sa vanité, il ne comprend pas que c'est lui qui *se raye lui-même.* — 5 ayez donc le courage de vos défaux, dites toute ma *personnalité.* Jamais je n'aurais pu croire si je ne l'avais vu qu'on puisse pousser la vanité à ce point !... arrivé à ce dégrès, c'est vraiment une démense !

FLORA.

IX. — LETTRE DE PIERRE MOREAU

A Madame Flora TRISTAN,
rue du Bac, 89, à Paris.

Auxerre, 9 *avril* 1843.

CHER CONCITOYENNE,

J'ai reçu votre dernière et l'épreuve des 3 premiers chapitres d
votre nouvelle production, insérés dans la *Ruche.* Je les ai lu avec
plus d'attention possible, et je n'ai pas besoin de vous le dire (mo
livre doit parler pour moi), nous sommes d'accord sur plusieurs point
surtout pour *l'insuffisance des sociétés de compagnonage et de secou
mutuels.*

J'approuve votre projet et j'y apporterai mon concours et le pe
de forces qui me restent, car il faut que je vous le dise, vous m
croyez beaucoup plus de moyens et d'influence que j'en ai réellement.

Ce n'est que par l'opiniatreté au travail et en me privant de *tous plaisirs* que j'ai pu composer cet imparfait ouvrage et réunir assez d'argent pour le faire imprimer chez un homme qui m'a exploité (460 frs pour 1.000 exempl.). Je n'ai pas comme M. Perdiguier assez de confiance pour obtenir des souscripteurs qui payent mon ouvrage avant d'être imprimé (j'en ai fait la proposition à quelques villes, les unes ne m'ont pas répondu, d'autres m'ont dit *qu'ils verraient ce qu'ils feraient quand ils auraient la Brochure* : et enfin très peu m'ont promis de m'aider. Le vice principal des sociétaires est l'*individualisme* et l'*égoïsme*). C'est un dernier effort que j'ai voulu tenter, d'ailleurs je m'y étais engagé envers plusieurs de mes amis les plus dévoués et surtout envers ceux de Lyon. — Je ne suis pas du tout étonné de la conduite de Perdiguier ; — c'est fâcheux pour notre cause. — J'aurais pu abaisser un peu davantage son orgueil si j'avais voulu, mais j'ai cru devoir tolérer un peu. Qu'il se tienne *tranquille*, — je ne crains aucunement ses attaques.

Revenons à votre travail : j'ouvrirai une souscription, j'engagerai nos frères de Lyon et des autres villes (si je peux obtenir leur confiance) à en faire autant. Mais je vois beaucoup de difficultés, Perdiguier fera beaucoup de mal. — Les charpentiers très nombreux seraient d'un grand secours si on pouvait leur faire comprendre l'utilité et la nécessité de ce projet. — Ils ont une confiance sans bornes, entre eux ; il faudrait s'adresser, pour la réussite, à ceux de Paris, car ils exercent beaucoup d'influence sur ceux du tour de France. — Comme vous le voyez, je ne vois pas de grandes difficultés pour l'impression de votre livre par souscription, mais il faut au moins un mois et demi à deux mois, car si je presse mes associés, qui ne m'ont pas encore répondu pour le mien, ils se décourageront, diront qu'ils n'ont pas *besoin de tant de livres*. L'apathie où sont les uns, ceux de l'Union, pas tous il est vrai mais un grand nombre, le fanatisme des autres, est capable de décourager les esprits les plus forts. — Vous vous trompez aussi beaucoup sur mon caractère. Je n'ai pas la fermeté et le sang froid qui est nécessaire pour ma mission. Je suis d'une frêle et petite constitution ; ayant beaucoup de difficulté à m'exprimer. Je crois avoir fait tout ce que mon intelligence et mes moyens pouvaient faire. D'un autre côté, j'ai ma mère qui est veuve et peu heureuse, beaucoup de frères et sœurs qui ne gagnent pas beaucoup, et je suis quelquefois obligé d'y envoyer quelques secours. De plus, elle me rappelle auprès d'elle, depuis longtemps.

Vous devez voir dans mon livre que je n'ai d'espoir pour l'amélioration qu'autant que l'égalité ne sera pas un vain mot, et que le Pouvoir dirigera le Progrès, ou du moins régularisera le travail et les secours. Néanmoins, je conviens qu'il est urgent que les travailleurs s'unissent, se fassent représenter devant le pays, et essayent d'adoucir

la vieillesse et la misère provenant de chômage ou d'accidents, ou de malheurs. Si des hommes aisés et riches, influents dans la Démocratie, voulaient faire quelque chose pour le peuple, ils uniraient leurs forces et apporteraient en peu de temps une somme qui permettrait de commencer votre œuvre, de bâtir un petit Palais, de reprendre des écrits en faveur de ce projet, de voyager pour convertir ceux *qui ne savent pas ou qui ne veulent pas lire.* Mais autrement, je crains beaucoup qu'on ne soit l'objet de la raillerie (ce qui ne gênerait guère) des sots et des fous et de ceux qu'une sordide avarice et un brutal égoïsme intéressent à maintenir le peuple dans l'isolement et l'abrutissement. Vous n'oublierez pas, je pense, que le but principal doit être l'exercice de nos droits sociaux et politiques, car une hostilité perpétuelle avec le pouvoir nous serait onéreux et affaiblirait les forces de la nation. Je sais que tant que les ouvriers ne possédront assez d'instruction pour défendre leur cause, le pouvoir, élu et représentant l'aristocratie, ne fera pas droit aux demandes faites en leur nom. Il est donc urgent que nous soyons *unis*, *intéressés* à une *œuvre commune*, et que les devoirs soient les mêmes pour tous. — Par la jalousie que fait naître la rivalité, nous cherchons nous ouvriers, à nous ravaler les uns les autres. Aujourd'hui, des compagnons de je ne sais quel devoir sont venus chez G... Maille (?) acheter la brochure de M. Gosset (? et dép ?) (1) Il leur présenta en même temps mon livre, mais ils répondirent qu'ils le connaissaient et qu'ils *savaient bien que je ne l'avais pas fait, qu'il n'était pas de moi.* Ils serait bon aussi d'y intéresser les ouvriers rédacteurs de l'*Atelier* et se concerter avec eux pour le choix des représentants qu'on devrait proposer. Je pense qu'il faudrait un homme de conviction, non seulement pour réclamer le droit au travail mais aussi comme homme politique et moral. Si l'on peut pour quelque temps écarter la tendance religieuse on fera bien, selon moi, mais il est indispensable qu'on ait un but politique et social d'*arreté*, ma convictio[n] est que la dignité de l'ouvrier ne peut se relever qu'à cette condition. L'idée religieuse qui fait tant d'effroi n'est peut-être pas tout à fai[t] inopportune. Rien n'est plus délicat que le choix d'un représentant ; rien n'est plus propre à unir ou à diviser les membres de l'association future. Il importe donc d'y attirer l'attention de tous ceux qu[i] d'un côté comme de l'autre travaillent à l'émancipation du peupl[e]. Les *Communistes* tout absurdes qu'ils paraissent, ne sont pas indign[es] de figurer dans ce projet. Je ne sais pourquoi, je n'ai guère confian[ce] à la *science* pour l'organisation de la société. Dans un temps ils so[nt] si stupides que, ne croyant pas qu'un homme du peuple fasse u[n] livre et ayant lu l'épigraphe de sa brochure sur l'affiche, ils deman[dèrent] dèrent une brochure de Chateaubriand, sur le compagnonage au pri[x]

1. Le papier est ici déchiré.

de 10 c. Le libraire se tuait de chercher en lui même et ce n'est qu'en voyant l'affiche qu'il les a compris.

M. Laponneraye avait ma confiance, je ne sais ce qu'il fait maintenant. M. Thoré, auteur d'une brochure intitulée *La Vérité sur le parti démocratique* ; Lamenais, est, je crois, tout dévoué au peuple ; Cormenin est peut-être moins franc et moins généreux. Ledru Rollin s'était posé en champion du peuple. Ce pauvre Garnier Pagès aurait bien convenu, je ne connais pas son frère. Tous ces hommes n'ont peut-être pas les mêmes vues, les mêmes idées, le même dévouement, mais il me parait utile, nécessaire, de leur faire un appel, et de les consulter ou au moins, de consulter ceux qui travaillent à l'amélioration générale pour le choix, ou plutôt pour proposer un choix de représentants.

l'organisation au travail, le droit au travail, la *charité* aux travailleurs *(on ne devrait pas nous faire la charité, nous travaillons, nous la faisons tous les jours aux oisifs)*, me paraissent des rêves creux ou une plus grande humilité pour nous, sans le droit de citoyen (suffrage *universel*). Mais pour l'obtenir, il faut tracer ou indiquer la route où il conduira, et *de l'union*.

Agréez, chère sœur, ma vive sympathie et l'assurance de tout mon zèle pour la réussite de votre sainte entreprise.

Pierre Moreau.

P.-S. — Excusez mon griffonage et l'embrouillis de ma lettre.

X. — LETTRE DE JEAN EDME LECLAIRE

Maison Leclaire,
Rue Saint-Georges, N° 11
ci-devant rue Cassette, n° 8
Entreprise de Peinture,
Dorure, Tenture et Vitrerie.

Paris, le 26 *juin* 1843.

Madame,

Je ne vous dirai pas que j'ai pris connaissance de toutes vos Promenades dans Londres, je n'en ai pas encore eu le tems malheureusement, mais celles que j'ai vues ont excité mon intérêt au plus haut dégré, les unes par le ridicule qu'on y trouve du caractère anglais ; les autres par les tableaux de la misère incroyable que vous reproduisez d'après nature.

Vous citez des faits avec une clarté telle, Madame, que le lecteur le plus indifférent vous lira toujours avec passion.

Veuillez excuser, Madame, la liberté que je prends de vous adresser les quelques feuilles de papier que je me suis permis de barbouiller ; quand on écrit comme vous écrivez, Madame, on doit trouver bien peu d'attrait dans la lecture de tels écrits ; mais si les questions dont je m'occupe n'étaient point en harmonie avec l'œuvre gigantesque que vous avez entreprise, Madame, je n'aurais point osé vous les offrir.

Le porteur de cette lettre est Monsieur Loriord, il est à même par des rapports continuels avec les ouvriers de tous les corps, de répandre votre livre, l'intelligence et le jugement que je lui connais doivent le mettre à même de vous comprendre.

Veuillez me permettre de vous renouveler ma prière, celle qu'il ne soit jamais question de moi dans vos écrits ; car ma position d'industriel me contraint, pour *parcourir notre petit monde*, de prendre beaucoup de précautions. Mes péchés sont déjà assez nombreux aux yeux de ceux dont j'ai froissé les intérêts, et je ne veux point augmenter le nombre de ces péchés par le peu de bien que vous auriez la générosité de dire de moi.

Monsieur Loriord vous remettra, Madame, un exemplaire de mon ouvrage sur les améliorations qu'il serait possible d'apporter dans le sort des ouvriers peintres en bâtiments ; plus un exemplaire de mes dialogues sur la concurrence sans limites, une lettre que j'ai adressée à tous les propriétaires de Paris, enfin, dix francs que je vous prie d'accepter pour la nouvelle édition de votre livre : *l'union ouvrière*.

Veuillez agréer, je vous prie, Madame, mes respectueuses civilités.

LECLAIRE.

XI. — LETTRE DE J.-B. COUTANT.

Madame Flora TRISTAN,
rue du Bac, 181, En ville.

Paris, 30 *Mai* 1843.

MADAME,

Votre livre est une bonne action ; il contient des idées nouvelles exprimées avec une grande franchise et une mâle énergie. C'est ce langage sincère qui convient à la cause que vous défendez et aux ouvriers que vous voulez instruire. Il a été dit qu'on doit la vérité aux rois,

on la doit bien plus encore au peuple. Nous sommes rassasiés de mensonges et d'erreurs ; nous avons soif de vérités, dussent-elles blesser l'amour propre de quelques uns d'entre nous il faut les crier bien haut et notre raison ne tardera pas à reconnaître que, passer sous silence nos défauts, ce n'est pas les détruire. Le peuple est malade, le médecin qui prétend le guérir doit rechercher les causes de sa maladie, c'est le premier point à connaître afin d'appliquer le seul remède propre à combattre victorieusement le mal. Vous avez entrepris et continué cette tache sans jamais reculer pendant 10 ans ; loin de là ! le spectacle des grandes misères des classes ouvrières de France et d'Angleterre a fortifié votre foi, grandi votre dévouement. Que de cœurs d'hommes seraient tombés dans le découragement à la vue de ces misères affreuses !... Vous, femme, de ce sexe essentiellement aimant, qui met son bonheur dans celui de ses *semblables*, vous vous êtes écriée : aux grandes douleurs, les grandes consolations !... et alors l'idée de l'*Union Ouvrière* vous est venue, vous l'avez mûrie, développée, soumise à l'impression et maintenant elle est livrée à toutes les interprétations diverses..., qu'en résultera-t-il ? qu'en pensera la classe ouvrière ?... Voilà les questions que vous vous faites sans doute. Quand on a trouvé un moyen de bien-être applicable à une classe aussi nombreuse qu'est celle des prolétaires, on désire ardamment que la réalisation suive de près la conception. Ames aimantes, le bien vous parait si facile à faire que vous ne supposez même pas tous les obstacles que l'on créera au devant de vous pour embarrasser votre marche. N'importe ! vous allez en avant : fais ce que dois, advienne que pourra, dites-vous, et vous marchez.

Vous marchez malgré la sécheresse de cœur de celui-ci, le dédain de celui-là, l'indifférence de ces autres, l'égoïsme d'un grand nombre ; mais lorsque vous rencontrez çà et là une âme noble et généreuse, qui compâtit aux grandes misères, vous éprouvez une indicible joie qui vous fait oublier de cruelles déceptions, et ravive la flamme de charité qui brûle en vous.

Le fait principal de votre livre, c'est l'établissement de *palais* dans lesquels on donnera aux *enfants* une instruction intellectuelle et professionnelle ; aux vieillards, un asile où ils trouveront tout ce qui est nécessaire à l'existence sans être obligés, comme ils le sont aujourd'hui, à un travail qu'ils ne font qu'à force de se torturer les membres roidis par le temps ; aux *blessés* en travaillant, une chambre propre, saine et tous les soins qu'exigerait leur état. Votre sollicitude s'est portée sur ceux qui ont besoin des autres plus particulièrement : les enfants, les vieillards, les blessés.

Aux travailleurs forts et en santé, vous proposez l'*Organisation du Travail*, mais sans entrer dans les détails de cette organisation. Vous avez pensé, peut-être, qu'on ne pourrait mener à bonne fin ces deux

importantes réformes simultanément, qu'il fallait choisir et vous avez donné la préférence aux *palais*. Cela se conçoit. Tous les réformateurs ont en vue l'avenir, conséquemment ils s'adressent à l'enfance.

Quelques ouvriers de Paris avaient tenté d'organiser le travail à leur manière ; se réunir cent, deux cents, un grand nombre enfin, créer un établissement et élire un d'entre eux à la gestion des affaires. Leur projet a été imprimé, quelque peu discuté ; des fonds ont été versés ; mais la police et le gouvernement ont empêché les réunions sans lesquelles les ouvriers ne peuvent s'entendre. Le gouvernement est hostile aux classes ouvrières ; si celles-ci ne comprennent pas cette vérité, en présence de la multiplicité des agents qui produisent à bon marché, c'en est fait d'elles ; la misère les étreindra tellement qu'elles n'auront plus la ressource de secouer le joug. Le moyen que vous proposez est excellent. Une cotisation de 2 frs par an, ce qui est loin de faire un sou par semaine, perçue à différentes époques par un ouvrier choisi dans chaque atelier, composerait une somme énorme chaque année. Avec cette somme et du cœur, on arrive facilement au but qui paraissait impossible.

Ce n'est pas dans une lettre qu'on peut examiner complètement un livre de cette importance ; j'ai voulu vous exprimer ma reconnaissance de votre dévouement à la classe ouvrière dont je suis une unité, et ce que je vous dis, Madame, tous le pensent.

Si vous ne rencontrez pas toute la sympathie que vous avez le droit d'attendre, ne vous laissez pas aller au découragement ; persévérez, je vous prie, Madame, dans la défense des grands intérêts de l'humanité.

Votre projet est bon, réalisable et sera d'une immense utilité à *tous* et à *toutes*, pour me servir de vos expressions. Croyez que les ouvriers intelligents se feront un bonheur de propager vos idées afin d'arriver le plus tôt possible à cette *union* que nous désirons tous.

Je suis, Madame, votre dévoué serviteur.

J.-B. Coutant, *ouvrier compositeur.*

XII. — LETTRE DE L. VASBENTER

A Madame Flora Tristan, rue du Bac, Paris.

Madame,

Ayant appris par deux de vos lettres qui m'ont été communiquées par mon ami Bellot ce que vous portiez d'intérêt à la classe laborieuse ;

n'étant jamais resté indifférent aux systèmes posés tant de fois pour améliorer la condition précaire du travailleur ; vous même Madame, comptant sur moi pour vous aider dans votre œuvre ; ayant eu le plaisir de lire votre livre sur l'union ouvrière qui m'a donné une preuve touchante de vos sympathies pour nous ; votre ouvrage m'ayant suggéré quelques réflexions et par suite quelques objections, j'ai cru qu'il était de mon devoir d'intéressé dans la question de vous en faire part. Peiné, mais non surpris de la manière peu convenable dont vous avez été reçue par les hommes qui marchent en tête de la démocratie ; indigné de la conduite récente du journal *l'Atelier* à votre égard, je me suis doublement cru autorisé à venir protester contre de pareils procédés tout en me réservant la faculté de vous dire franchement mon opinion sur votre projet. J'ose espérer, Madame, que vous ne prendrez pas en mauvaise part mes observations si parfois dans l'exposition qui va suivre, je m'écartais de la modération dans la forme, oh ! Madame, excusez-moi ! Ouvrier de très bonne heure je n'ai pas eu le temps d'apprendre à donner à ma phrase les tours de rhétorique je ne connais d'autre langage que celui qui est inspiré par une forte conviction. Je ne saurais me perdre en plus longs préliminaires, j'entre en matière :

Je suis en désaccord complet avec la base de votre système. Aujourd'hui, il y a deux écoles bien distinctes, l'école politique et l'école sociale ; toutes deux semblent vouloir marcher l'une sans l'autre et c'est un grand tort... Que peuvent les réformateurs sociaux sans les réformateurs politiques ? Rien. Ces derniers sont appelés à préparer les voies à la réforme sociale, les premiers à achever l'œuvre des réformistes politiques, pourtant on les dirait entièrement étrangers les uns aux autres à la manière dont ils paraissent procéder. Mais malgré eux, les uns succéderont aux autres. Quelques socialistes rêvent de faire une fusion entière de tous les partis dans le but d'une même communion sociale, et, si je ne me trompe, c'est là votre principe fondamental. Oui, je comprends cette idée, elle est généreuse... On peut comprendre une chose, la désirer mais on peut aussi concevoir jusqu'à quel point elle peut être réalisable. Eh ! bien, je doute qu'il y ait jamais fusion entre toutes les opinions qui divisent les hommes, quoiqu'on fasse pour les rapprocher, pour les unir... Jamais le clergé n'aimera que lui, son principe à lui étant l'envahissement à son profit et le peuple n'aime ni les nobles, qui assez longtemps l'ont froissé dans sa susceptibilité, ni des bourgeois qui l'ont trompé trop de fois et qui semblent avoir établi pour lui un système de spoliation éternelle ; quant au clergé, il a trop souvent tourné contre lui des armes qui devaient servir à le défendre contre son oppresseur. D'alliance entre les castes diverses, oh ! jamais il n'y en aura pour le malheur de l'humanité... Pour sortir de cette impasse, il nous faut à toute force

réclamer la réforme politique, ou, pour m'expliquer plus nettement, le vote universel ; tant que les nécessiteux n'auront aucun droit politique, ils seront dans l'impossibilité la plus complète d'obtenir aucune amélioration, mais je n'entends pas que l'on doive repousser l'émission de toute doctrine sociale, loin de moi cette pensée. Mais il faut absolument que les novateurs en matière sociale ne séparent pas leur cause de celle des novateurs politiques. L'exclusion doit se blâmer de quelque côté qu'elle vienne. Je pourrai borner là mon explication car je crois ma pensée en état d'être comprise par ce que je viens de dire ; cependant, Madame, comme je pourrais vous paraître incomplet en ne pénétrant pas plus avant dans la discussion que j'ai engagée, je vais continuer. Vous reconnaissez les droits de propriété foncière, de propriété du capital ; vous en concluez à la propriété des bras ; selon cette génératrice, c'est tout à fait logique. Mais à présent, reste à prouver si la propriété est dans les conditions d'une organisation sociale, juste, équitable. Remontons à la source de la propriété tant foncière que mobilière et du capital, ou pour dire plus brièvement et dans un sens plus général, à la source de toute propriété. Si nous voyons bien, et vous l'observez vous même dans votre ouvrage, la propriété se constitue et s'améliore par le travail de l'ouvrier. Or, si l'ouvrier constitue la propriété, l'améliore, ajoute à sa valeur, qui profite de cette constitution, de cette amélioration ? A coup sûr, ce n'est pas l'ouvrier. Je veux bien que ce travail lui fournisse les moyens d'existence, mais regardons bien ; le travail qu'on exige de lui ne dépasse-t-il pas ses besoins ? Qui profite donc de ce supplément de production ? Le riche, comme vous le remarquez fort bien. Mais il me semble que cela seul est la consécration de la plus monstrueuse injustice. Pour que le bien-être puisse être l'état constituant de la société il faut à toute force que la spoliation disparaisse. Vous établissez pourtant en principe l'inégalité de traitement, vous dites à la page 40 de votre livre : « *Il est temps enfin qu'on en vienne à rétribuer les services selon leur utilité* ».

N'est-ce pas sous une autre forme la maxime de Fourier : « *A chacun selon son capital, son travail et son talent* », ou encore l'axiome semblable de Saint-Simon : « *A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon son œuvre.* »

Est-il possible de se tromper sur cette interprétation ? N'est-ce pas l'inégalité des conditions proclamée ? Et l'état actuel qui est l'inégalité n'est-il pas l'état le plus injustifiable ? Que devient donc le pauvre si une partie de son travail lui est enlevée par le riche, si celui-ci perçoit un revenu, lève une taxe sur le produit de son œuvre. « *Pour que le producteur vive, a dit Proudhon, il faut que son salaire puisse racheter son produit* ». Où est donc la possibilité de ce rachat, c'est-à-dire la possibilité de consommer, de vivre si on soustrait au travail-

leur une partie de son gain ou pour payer la capacité ou pour payer le capital.

Je ne m'étends pas davantage sur des idées qui demanderaient plus de place pour leur développement que les bornes de cette lettre ne le permettent ; ultérieurement, Madame, si vous le jugez convenable, nous pourrons reprendre ce sujet, qui doit former la pierre fondamentale de la discussion sur la réforme sociale.

Mais arrivons au projet qui vous préoccupe le plus, l'*Union Ouvrière*. Aujourd'hui, avec cette tendance si prononcée au matérialisme qui, après avoir longtemps régné dans les classes élevées s'est infiltré dans les classes dites inférieures, je vois une grande difficulté, sinon une complète impossibilité à la réalisation de toute œuvre dans laquelle il faut apporter du dévouement. Ce qu'il faut présenter aujourd'hui, c'est le fait de la garantie du bien-être immédiat. Or, le projet que vous proposez offre bien une amélioration salutaire, mais il a le défaut de ne pas en présenter les résultats comme devant être actuels, présents ; à l'heure qu'il est, on ne calcule guère pour la vieillesse, pour l'infirmité, on en est venu à un scepticisme poussé jusqu'à l'imprévoyance. L'actualité, voilà le fait, l'avenir vient après. Nous ne pouvons que déplorer cet état ; il ne nous appartient pas de le changer. Il ne nous reste donc qu'un moyen, c'est de prendre les éléments sur lesquels nous voulons travailler comme ils sont. La place est entièrement occupée par l'égoïsme et les tribulations mesquines ; on n'écoute que la voix qui vous parle au nom des intérêts matériels, et encore, des intérêts matériels bien démontrés ; eh ! bien, il faut faire appel aux intérêts matériels ; n'en appelons donc pas au dévouement, toutes les oreilles resteraient sourdes, appelons-en à l'égoïsme et vous verrez mouvoir, tressaillir cette masse inerte. Je n'entends pas dire que l'on doive renoncer à la régénération, au contraire, mais il faut cacher le but afin de n'effrayer ni les faibles, ni les puissants, ni les trembleurs. Il faut faire comme Epicure qui, lorsque toutes les sectes philosophiques de la Grèce étaient à la recherche du bonheur, et que toutes tombaient contre la volupté, en appelât à la jeunesse en disant que le bonheur était dans la volupté ; on courut dans ses jardins parce qu'il promettait le plaisir ; on fut grandement surpris : il plaçait la volupté dans de douces jouissances de l'âme. Chercher le but à l'aide des moyens, c'est là le problème. Comme vous, Madame, je comprends tout le bien qui résultera d'un nouveau système d'éducation et d'instruction pour la femme. L'instruction qu'elle reçoit actuellement est pitoyable ; comme vous, je crois que la femme possède une grande somme d'intelligence. Tout ce que ma vie m'a fourni d'observations m'a prouvé qu'elle était beaucoup au-dessus du commun des hommes pour le cœur, l'esprit, le tact, la sublimité et que surtout dans la vie pratique, la vie d'intérieur, elle excellait. Je ne pourrais parler de

son plus ou moins d'aptitude aux travaux scientifiques, ma position ne m'ayant pas appelé à en juger. Je proteste contre l'exercice public de son autorité. La vie de la femme est la vie du ménage, la vie domestique, la vie intérieure. Non que je prétende qu'elle doive servir en esclave son maître, non qu'elle soit entièrement soumise aux volontés de l'homme, à ses caprices, loin de moi pareille idée. Par sa nouvelle éducation, par une instruction large qui la rendrait égale à l'homme, elle exercerait sur lui une légitime et salutaire influence et ses idées ne différant guère de celles de son *tuteur*, il n'y aurait pas assujettissement pour la femme à ce que l'homme la représentât du moins tacitement, devant la société civile. Avoir et choisir un défenseur, c'est chose peu facile. Le prendrait-on dans les rangs des privilégiés ou dans les rangs des non-privilégiés ; si on le prend parmi les députés, que fera-t-il seul, sa voix ne sera-t-elle pas étouffée par les grognements et les trépignements des bipèdes du centre ? Si on prend en dehors, comment le faire entrer à l'Assemblée de nos seigneurs et maîtres ? Nous sommes en deça du *pays légal*. Il est bien plus simple de réclamer des droits électoraux, les défenseurs ne nous manqueraient pas alors. Vous avez pris modèle sur l'Irlande, mais, comme vous le dites vous même, Madame, la différence est bien grande entre les deux pays ; dans l'un, c'est la Nationalité, la religion, il faut ajouter aussi l'existence qui se trouvent en question, et dans l'autre, les deux premières choses ne sont pour rien, il y a seulement la question d'existence. Là bas, il peut y avoir unité, les intérêts froissés sont grands, impérieux ; en France, établir une organisation comme celle que vous proposez, s'il y a possibilité et votre système est bien celui de l'Irlande, sauf quelques modifications, il y aurait grand danger, car ce serait constituer un gouvernement à côté d'un autre gouvernement, ce serait détruire l'unité française, cette œuvre qui a coûté tant de sang au peuple et qui a fait la gloire et la force de notre pays. Si demain cette organisation pouvait être posée, et que les ressorts et le but n'en fussent pas cachés, croyez le bien, le pouvoir trouverait encore dans la masse de la nation une force suffisante pour en disperser les vestiges.

Quant à la générosité du roi, de la noblesse, de la bourgeoisie, nous n'avons guère à y compter. Il leur faut tout pour vivre à ces membres dorés, ils dévorent tant qu'il est fort à craindre qu'ils ne trouvent pas leur part trop forte. Votre générosité, Madame, vous fait juger tous les cœurs selon le vôtre. Malheureusement, le contraire est trop vrai... Encore un mot sur le dogme religieux que vous émettez et je termine. Enseigner aux enfants *la crainte* de Dieu, l'intervention de Dieu dans les choses humaines, je ne vois pas jusqu'à quel point cette doctrine se trouve en contradiction avec le spiritualisme, avec la croyance en Dieu. Si Dieu intervient dans quelques choses humaines,

pourquoi n'intervient-il pas dans tout ce qui a rapport à l'humanité et, conséquemment pourquoi le bien et le mal seraient-ils connus ? pourquoi la généralité des hommes seraient-ils malheureux ? Est-ce le Dieu *bon*, le Dieu *juste* qui l'aurait voulu ? Il me semble qu'il est plus rationnel et le spiritualisme doit l'entendre de cette façon, de n'admettre l'intervention divine nulle part, en ce qui concerne l'humanité, et de laisser cette direction à l'homme tout entier.

Madame, maintenant que selon ma foi, selon mes convictions j'ai combattu vos idées, il me reste à vous prouver que ce n'est ni par esprit de contradiction ni par orgueil que je suis entré dans l'arène de la discussion, mais simplement parce que j'ai cru de mon devoir de dire ce que je pensais sur un objet qui intéresse mes frère. Et comme je ne veux pas être accusé d'avoir cherché à démolir sans avoir cherché à édifier, je soumettrai à votre examen un projet d'organisation dont j'ai parlé à Moreau il y a déjà longtemps. Le voici :

Former une association mutuelle de secours. On demanderait l'autorisation à l'autorité supérieure, la société ayant un but tout philanthropique ne pourrait éveiller la susceptibilité du pouvoir. La nommer *Union Ouvrière*, serait, je cois, une bonne fortune. Du nom d'une chose dépend le plus souvent son succès. Au moyen d'une cotisation de 25 centimes par semaine, on pourrait allouer, aux malades, aux infirmes, aux ouvriers sans travail une somme de 1 fr par jour. Les fonds seraient déposés entre les mains de l'autorité locale et rapporteraient le 4. La société sera divisée par séries de 15 ou 20 hommes, ce qui permettrait de s'étendre rapidement et indéfiniment. Un comité central existerait à Paris ; des sous-comités dans toutes les villes ; des délégués parcouraient la France en tous sens afin de former partout l'association. Une correspondance active serait entretenue entre les diverses villes afin de connaître promptement sur quel point les bras seraient abondants et sur quels points ils manqueraient afin d'obvier au chômage, par le transport des ouvriers sur les points qui en demanderaient... Des établissements seraient établis dans toutes les villes pour recevoir les ouvriers arrivant les loger et les nourrir à un prix très modique ; dans les temps de crise, ces établissements étant nombreux dans les grands centres manufacturiers, les ouvriers y seraient nourris à très bon compte, profitant des avantages de la vie en commun. Les pères de famille pourraient aller chercher là la nourriture nécessaire à l'entretien des leurs. Tout leur serait livré au prix coutant, des sacrifices pourraient même être faits par l'association entière afin que leur position ne soit point trop affreuse. Quand on serait parvenu à rallier un grand nombre d'ouvriers, il serait facile, par les ressources pécuniaires de l'association de fonder des bibliothèques, des écoles où les ouvriers viendraient se délasser de leurs rudes travaux. Si l'association devenait trop nombreuse, elle se divi-

serait en plusieurs corps de 4 ou 500 individus pour ses réunions qui pourraient avoir lieu sous l'assistance d'un commissaire de police; rien ne serait à craindre, aucune discussion politique ne devrait avoir lieu dans ces assemblées. Je crois qu'avec une pareille organisation, on aurait trouvé le moyen de moraliser et d'instruire les travailleurs. Ces hommes rassemblés, se connaissant, sentant leur force, changeraient de route ; la propagande pourraient se faire active, entraînante ; les hommes d'intelligence et de cœur trouveraient un nouveau moyen de se développer ; ceux qui sont livrés à leurs propres inspirations en recevraient de nouvelles et d'inconnues pour eux. Sous peu on verrait sortir des rangs de la classe ouvrière, des hommes capables de comprendre et de conduire les intérêts d'un si grand nombre de pariats. Alors, le jour de réclamer des droits politiques serait venu ; alors ces nouveaux hommes d'une classe obscure pourraient porter leur blouse dans le sein des assemblées délibérantes et discuter sur les réformes sociales qui doivent changer la face du monde. Alors le peuple comprendrait où sont ses véritables défenseurs, car il ne serait pas étranger aux discussions civiles pas plus qu'aux moyens de changer les bases de notre organisation sociale. Le mal serait alors atténué.

Madame, recevez cette lettre comme le témoignage de la reconnaissance que vous m'avez inspiré. J'ai toujours regardé comme chose utile tout ce qui pouvait attirer l'attention publique sur les malheurs de la classe dont je fais partie. Je saurai gré toute ma vie à quiconque, par un livre, ou par tout autre moyen, aura tenté d'apporter une consolation à ce pauvre esclave des temps modernes. J'ai toujours pensé que la *lumière ne peut sortir que du choc des idées.*

Je vous ai combattu avec bonne foi, ma conscience est satisfaite.

Recevez, Madame, l'assurance de ma gratitude la plus éprouvée.

Vasbenter Louis,

Lyon, 11 *juin* 1843. rue Crois-Mariés, 7, au 5e.

Commentaire de Flora Tristan : —

Voici un garçon qui n'est pas bête et qui, cependant, n'a pas compris un mot de mon idée. Je suis persuadée que si je lui parlais je lui ferais comprendre. Ces pauvres ouvriers, ils sont telle*t* habitués à se considérer comme *rien* dans l'état qu'ils ne conçoivent pas comment ils pourraient se *constituer*. Avant de m'être frottée avec tous ces garçons là je ne croyais pas qu'ils en étaient tombés à ce point, il n'y a pas à dire, ils n'ont aucune confiance en eux. C'est le pire de l'affaire. Aussi je crains bien qu'ils se laissent *organiser* par M. de Lamartine ou autre. Heureusement qu'ils abhorrent la discipline ! leur insubordination les sauvera.

XIII. — LETTRE DE S. HUGONT

Madame Flora TRISTAN,
rue du Bac, N° 89, à Paris (dép. Seine).

Lyon, ce 17 *juin* 1843.

MADAME,

Ayant vu sur une lettre adressée à mon ami Bellot que vous vous proposiez de lier correspondance avec Vasbenter ainsi qu'avec moi, je suis très sensible à l'honneur que vous me faites et regrette que mon incapacité ne me permette pas de m'étendre longuement sur les questions que vous venez de poser. Je dois vous prévenir avant d'entrer en matière que je suis bien jeune, très jeune même et que si j'émettais quelques idées étranges au sujet de votre livre, il ni aurait que l'inexpérience et non la mauvaise volonté qui en serait cause. Je passe rapidement sur votre préface où votre abnégation de tous pour la réussite de cette œuvre civilisatrice vous a tant fait souffrir sous le rapport du Moral. Déception sur déception, est toujours ce qui attend ceux qui se dévouent à une cause noble et grande en son principe. Pour la mettre au jour, il faut souffrir, pour la faire fructiver, il faut bien plus souffrir encore ; que d'idées rétrogrades ou indifférentes à combattre ou à entraîner dans la bonne voie que leur profonde insouciance sur eux même leurs empêche d'appercevoir.

Certes, Madame, en venant jeter ce premier cri d'appel à la classe ouvrière en général, vous avez bien mérité de l'humanité. Moi je vous en fais compliment et vous en remercie du plus profond de mon cœur. Le but général de votre livre, à part quelques exceptions y est sublime et s'il n'est pas réalisable dans les moments actuels, le temps n'est peut-être pas loin. En secouant ce vêtement épais qui le couvre, l'ouvrier voudra jouir librement de son droit d'Homme sur la Terre et de sa part de soleil, de ciel, persévérance et courage, l'on réussira. Ce qui m'étonne pourtant c'est que vous ayez pu trouver mille deux cent francs pour son impression. Il faut que les âmes nobles et généreuses qui vous ont aider aient mieux compris votre but que ne le comprendra certainement la classe ouvrière. C'est une triste et cruelle vérité à dire, mais pourtant cela est. Aux premières pages de votre livre, vous vous étonnez que Perdiguier, Moreau et Gosset n'ait pas proclamer la généralité à la place de l'individualité ; en supposant qu'ils l'ait reveè il n'aurait pas été les premiers, mais il faut tenir compte des positions sociales. Pour faire sortir l'ouvrier de son engourdissement, il fallait

une idée étrangère à tous mais à laquelle l'on ne peut attribuer ni coteries ni partialité ; celui ou celle qui aurait écrit avec cette position indépendante aurait réussi, vous lavez fait, madame, et j'espère que vous réussirez. Donc Moreau, Perdiguier, etc., aurait écrit presque vainement dans ce but, il n'aurait obtenu j'ose le dire aucun résultat.

J'arrive au représentant de l'Union, idée que je suis loin de partager ; ne détruisons jamais l'unité, autant que possible et ne consolidons pas l'inégalité. Avec un représentant, la classe ouvrière devient une à part dans la nation et c'est ce qui ne doit pas être. Adoptons l'union ouvrière comme chose nécessaire et impossible à se passer mais pas de représentants particuliers quand elle se sera constitué et établi sur les larges bases que vous lui avez créer, elle pourra demander le vote universelle et aucune puissance humaine ne pourra le lui refuser. Ne confondons pas l'Irlande avec la France nous du sein de la France exploiter comme une propriété et non pas comme un être l'égale de tous, nous sommes Français. L'Irlandais, avec son isolement et ses misères traité en pays conquis n'est pas anglais, ils avaient besoin d'un oconnelle pour reprendre leurs droits à quelques uns, et nous n'avons besoin que de nous puisque aucun nom ne s'élève du sein de cette chambre des Députés pour nous défendre ou nous faire vivre, il faut bien que nous faisions nous meme ce que n'ont pas fait ce que nous en avions chargér et dans lesquelles nous avions mis notre confiance, donc nous ne devons pas avoir de représentant. L'union fera la force et le temps le plus long mais moins avare qu'un pouvoir despotique nous apportera notre époque.

J'arrive à la femme, ce que vous dites d'elle est bien, très bien, la femme est doué de peut-être plus d'intelligence que l'homme, pourquoi n'est elle pas son égal. Je suis tout à fait de votre avis pour l'éducation qu'elle devrait recevoir, et je déplore comme vous celle que l'on lui donne, je comprends parfaitement les immenses avantages qui pourrait en résulter pour le progrès et la civilisation, ils sont incontestables mais pour vos autres idées je ne les partage pas, voilà mes principes en peu de mots qui sont peut-être mauvais. A l'homme la discussion dans les assemblées, les peines et les travaux, la guerre et les dangers. A la femme, la vie tranquille et uniforme pour élever et donner l'instruction première à ses enfants. Depuis l'état sauvage jusqu'au degré de civilisation que nous avons atteint, la femme est a peu près partout consacré à sa vie d'intérieur. Je n'entends pas par la qu'elle obéisse, comme un esclave à son maitre, je me plais à croire que vous ne vous y trompez pas mais j'entends seulement le véritable ordre sociale à ma manière.

J'arrive au clergé, roi, nobles et bourgeoisies ; laissons le roi qui aime mieux batir des futs pour soutenir sa pauvre politique de réation que d'instruire et de se faire aimer du peuple. Laissons le clergé

qui a eu son temps soi disant moraliste du genre humain, ils sont toujours paré du masque de la religion pour envahir et dominer par dessus tous le voilà bien lui ministre de cette même religions dont il à depuis longtems abandonnr les préceptes, comme le gouvernement de juillet à abandonner les siens, la fraternité é l'égalité entre tous, voilà ce qu'a précher Jésis Christ. l'humilité doit être le caractère dominant du prêtre et non pas la maitrise, je hais le parti prêtre à cause de son orgueil et de son égoisme, mais je hais plus encore la politique qui veut (?) sur un sol si mouvant et si dangereux, laissons les dans le rôle (?) infime qui appartient à tous ministre de la religion et quand ils voudront en sortir ce sera le signal d'un 89, qu'ils donneront et le plus funeste des coups que l'on puisse porter aux croyances religieuses, briller avec pompe et éclat voilà leur but, o pitié, pitié sur eux.

je m'arrete encore pour arriver au noble. Je ne rappelerai pas le temps de féodalisme qui parle avec assez d'éloquence contre eux, je ne rappelerai pas le vilain et le manant, le serf, la taille, les corvées, etc., mais je vous dirai seulement qu'ils nous ont toujours traité en parias et qu'ils nous y traitent encore, les temps ne nous ont pas encore fait oublier leurs odieuses tyrannies, laissons les derniers dans leurs jouissances d'ici bas à charge plus tard de leur demander si le sort leur avait prodiguer la richesse pour la dévorer exclusivement ou pour en verser la plus large part à moraliser ceux qui quoique ayant été leurs serviteurs de père en fils sont bien loin aujourd'hui d'être du même avis.

à la bourgeoisie maintenant, à cette aristocratie financière qui nous gouverne, à elle deux mots, ils ont bien vite oublier que c'était nous qui les avons placés où ils sont et qui pouvons les en retirer de même, ils se sont servis de nous comme d'un instrument, puis ils nous ont jeter dans un coin comme étant inutiles pour le moment. Qu'ils prennent donc garde au lieu d'en faire un lion de ce peuple, c'est à dire au lieu de développer chez la générosité et l'intelligence ; en le laissant dans l'isolement et l'ignorance, il en a fait un tigre altéré de sang car si pouviez voir comme moi jusqu'à quelle paroxisme est monté la colère de la classe ouvrière par l'injustice criante avec laquelle lui la traite, vous frémiriez pour l'avenir de ces gens qui croient pouvoir traiter impunément selon leurs bons plaisirs des hommes qui souffrent tant déjà de leurs position précaire. Car s'il faut que je vous le dise, à vous qui travaillez à notre salut, s'il revenait un 89, il serait pire que le premier. oh ç'est affreux à penser mais devant l'évidence l'on ne peut pas reculer. Comme je ne veux pas que vous croyez d'après ce que je vous écris là que je suis un révolutionnaire par le sang car je me battrai contre ceux qui voudront le répandre je vais vous dire comme j'entends le progrès et vous donner un exposé des doc-

trines que je défend et que je cherche à propager. Il y a plusieurs classes parmi les ouvriers mais je ne vais en faire que de celle proprement dite des avancés, celle des ignorants et celle du juste milieu placée entre l'alternative d'opinion politique exclusifs et profondément enracinée et une ignorance crasse qui émousserait une volonté de fer ; tous les jours je me tue à répéter la meme chose sans presque rien obtenir en voici à peu près le résumé. M'adressant à un de mes amis, je lui disais : je pense compter sur vous pour m'aider dans la formation de l'union ouvrière. Il me répondit évasivement puis enfin il finit par me dire que je voulais l'impossible. Ecoute donc et après tu me répondras. L'ouvrier est une espèce de machine que l'on fait marcher à droite et à gauche, l'ouvrier a sa vie réglé comme le mouvement d'une pendule, c'est-à-dire qu'il boit, qu'il mange, qu'il travaille ; pense celui qui peut et puis c'est tout, voilà le résumé de notre position sociale, esclave sans chaine apparante, fouetté sans verge, mais esclaves à la chaine cachée et secrète car notre chaine à nous, c'est la faim qui nous fait dévorer les humiliations de toutes sortes dont se plaisent parfois à nous abreuver les maitres rigides et tyrans. Notre verge est encore le besoin qui nous fait travailler au dessus de nos forces pour avoir 25 centimes de plus par jour pour manger ; l'esclave de nos colonies ne l'est pas plus que nous car eux sont élevés la dedans, aucun livre, aucune instruction ni aucune charite ne leur a appris leur droits d'homme, car il ni en a pas pour eux, leurs maitres les nourrit, ils y sont obligés, mais le caprice d'un des notres nous jette sur le pavé et nous met sans pain, est ce vrai ou n'est ce pas vrai, oui, réponds, eh bien c'est pour cela qu'il faut leurs donner encore une autre leçon, tu en reviens toujours à ta maxime des [?] et bien je te dirai moi qu'il ni a qu'un moyen de nous sauver, c'est l'union ouvrière qui apportera entre autres le vote universelle, objet de toutes tes prédilections, l'union ouvrière qui sortira de nos cœurs l'égoisme et le dégout pour le remplacer par le désinteressement et la simpathie, qui éclairera toutes les intelligences sur la route que nous avons à suivre pour arriver au but, qui nous apportera notre pain quotidien et un toit sur pour abriter nos tetes, qui nous apportera le respect du à notre classe qui nous manque et que nous n'avons pas encore légitimement gagné. Car il semblerait qu'avec la plus forte somme de souffrance nous avons aussi la plus large part de vice et pourtant cela n'est pas ; nous sommes homme comme ceux qui ont en leur pouvoirs et richesses et honneur, que nous manque-t-il donc tant pour ainsi dire ? à l'union ouvrière la mission de nous apporter tout ce qui manque, à elle la mission de faire tomber les haines et les rivalités les unes contre les autres, à elle à nous instruire à nous moraliser, car qu'est ce qui nous fait regarder avec mépris ce que nous devrions honorer, ce n'est que le manque d'instruction qui nous abrutit, donc quand elle sera constitué, qu'elle aura

détruit les préjugés et le fanatisme, nous pourrons réclamer le droit au travail et l'organisation du travail, nous pourrons réclamer le vote universelle et nos droits de citoyen et quand une voix un million de fois répétée sera entendu : *liberté, égalité pour tous, au peuple le droit de vote*, ces hautes sommités sociales trembleront et se hateront d'accorder notre demande.

Alors il ni aura plus de motif plausible pour nous oter nos droits nous aurons une instruction à notre porté qui nous mettra à même de juger ceux que nous nommerons pour nous représenter devant la nation. Au lieu qu'avec vos moyens de destruction et de mort, qu'aurez vous fait en supposant que vous obteniez par la force ce que l'on vous refuse. Sans elle, vous n'aurez rien fait, je vous l'assure ; c'est un rocher que vous aurez porté au haut d'une montagne que vous y soutiendrez quelque temps, puis qui retombera dans les abimes sans ond en vous écrasant dans sa chute. Laissez donc préparer le peuple, faites donc une révolution par l'intelligence si vous voulez obtenir des résultats satisfaisants et durables, enfin, etc... il n'est pas encore convaincu, c'est contre ces idées, Madame, quil faudra lutter pour faire triompher la plus sainte des causes. Je finis en vous priant de croire que je n'ai pas écrit par esprit de contradiction ou de censure comme je vous préviens en tête de ma lettre ma grande jeunesse a pu me faire tromper mais j'ai parler selon ma conviction. J'admire votre but d'union, je cherche de tout mon pouvoir à le propager, j'ai aussi un peu la foi quoique je n'ai pas trouvé un seul qui l'ait, je ne fais pas d'exception, vous avez pourtant je crois préparé la pile de Volta qui animera le cadavre, tel ainsi l'union ouvrière propager fera vibrer bien des cœurs parmi celle-ci classe qui sauf quelques exceptions semblent etre morte et au monde et au progrés, ne précipitons rien, la lenteur et la prudence sont parfois les garants du succès. pour mon compte à moi, l'espérance en l'avenir me soutient et me rend fort.

Recevez Madame, l'assurance de ma profonde reconnaissance que mérite votre idée noble et généreuse et mon dévouement sincère à la cause de l'humanité.

S. Hugont.

chez Mme Chaumont, aubergiste à la gare de Vaise
pour remettre à hugont, tourneur mécanicien, à Lyon.

XIV. — LETTRE DE J. REYNIER

Madame Flora Tristan,
rue du Bac, Paris.

(cachet de la poste :
Lyon, 12 *juillet* 1843).

Madame,

Permetez moi de vous remercier de l'attention que vous avez eue de m'adresser votre brochure, je vous en remercie. Je puis vous assurer quelle est entre bonne main.

Depuis longtemps, l'auteur des Prommenades dans Londre avait aquis toute ma simpatie, et, sans vous connaitre, je m'étais déjà classé au nombre de vos admirateurs.

J'ai compris, Madame, tout ce qu'avait d'énergie et d'indépendance un cœur de femme qui n'a pas craint de Briser les entraves et les préjugés dont son sexe est en bute chaque fois qu'il veut sortir de la sphère étroite de la famille, du ménage, où notre société batarde la tient comprimé, pour s'occuper de la grande et pénible tache de l'affranchissement de la femme et du travailleur.

permetez moi maintenant Madame, conformément à vos désirs de vous donner mon opinion sur votre brochure, surtout n'oubliez pas que c'est un travailleur qui vous la donne et qu'il n'a que sa franchise et sa bonne foi pour supléer au manque d'instruction *première* qui m'a été refusée ; ma volonté, mes veilles, m'ont donné ce que je sais.

votre intention est *Belle*, votre But *grandiose*, ses résultats important, pouvant fort bien servir d'intermédiaire entre la *civilisation* et l'*association intégralle* posée par *Fourier*, But final de tous les efforts divers, car dans vos palais vous faites faire aux vieillards, aux enfants, aux infirmes ce que nous voulons faire faire à tous dans le *phalanstère.* C'est Bien et je vois avec plaisir que je puis vous classer dans nos rangs quoiqu'il y ai encore quant aux moyens quelques légères dissidences, mais ceci c'est l'affaire du temps.

Maintenant, quand au succès du But que vous voulez ateindre il est (selon moi) *impraticable* en France, tout est simple, tout s'explique fort bien, mais nos *lois* de 7bre en aurait (je crois) bientôt fait raison, voilà Madame, mon avis, mais si je ne crois pas au succès complet je ne dis pas que vous deviez vous arreter, nom car quelque soient les résultats matériels, ceux moreaux sont imense car vous jetez au sein des masse la vraie parole de vie *L'organisation du travail*, vous détachez lattention portée jusqu'ici dans les moyens politiques et les

rammenez dans la seule voie de salut, le *Droit* au *Travail*, très bien mille fois !!... mon concours vous est acquis et quelque soit les moyens que vous employez pour votre tentative (s'il sont légal) je vous promets mon faible concours.

Si je pouvais confier au papier, ce que je vous confierai à vous personnellement je vous ferai connaître tout les ressort de la classe ouvrière Lyonnaise sur laquelle j'ai une main secrète ; *mais pas d'indiscrétions*, si jamais j'ai le bonheur de vous voir je *vous promets* tête à tête quelques révélations à ce sujet si vous venez à Lyon veuillez m'honorer de votre visite.

en attendans ce plaisir et d'ici là, mes projets, mes travaux, auront acquis une certaine extension, je serais en mesure de vous aider bien plus activement, quoique je sois obligés d'agir avec prudence ; veuillez toujours me faire tenir une 30ne d'ecemplaires de votre Brochure je tâcherai de vous les placer vers mes *intimes*.

Veuillez madame, m'honorer de quelques lettres lorsque vos loisirs vous le permettront et me tenir au courant de vos efforts.

Agréez, Madame, la vive simpathie de celui qui se dit avec plaisir votre ami et frère socialiste.

Reynier.

17, *rue Coufort.*

Commentaire de Flora Tristan :

J'ai répondu le 17 juillet, lui donnant toutes mes instructions pour la vente du livre.

XV. — RAPPORTS DE POLICE

1°

Sur
papier timbré
de 35 c.

A M. le Maire de la ville de Toulon,
commandeur de la Légion d'Honneur.

La dame Geneviève épouse Roubin, expose respectueusement ce qui suit :

La soussignée exerce la profession de cafetière et est à cet effet pourvue d'une patente, divers ouvriers lui ont proposé de leur louer un local dans lequel ils se réuniraient en y constituant un cercle sous le

titre de *Cercle des Travailleurs*, ils ont, en effet, rédigé des statuts calquées sur ceux de plusieurs cercles déjà établis dans cette ville sous les noms de *Cercle de l'Union*, *Cercle de l'Univers*, *Cercle du Commerce.* L'exposante, pensant que la réunion en *cercle* n'est le privilège d'aucune classe et voulant se conformer aux lois, vient vous transmettre la liste des membres de ce cercle et ses statuts et vous demande de vouloir bien l'autoriser après avoir pris tous les renseignemens que vous croirez devoir recueillir.

Toulon, ce 20 *décembre* 1845.

Signé : GÉNEVIÈVE, épouse ROUBIN.

(Annexés à cette feuille et épinglés se trouvent : 1° la feuille de patente de cabaretière pour l'année 1844 de G. Trousse, épouse Roubin ; 2° 1 reçu de patente du 20 avril 44 de 26 fr. 97 ; 3° 1 reçu de patente du 15 octobre 44 de 26 fr. 18.

2°

3e Division — *Toulon, le* 13 *janvier* 1845.

MONSIEUR LE PRÉFET,

J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint, avec les pièces à l'appui, la demande formée par des ouvriers de diverses professions de cette ville, tendant à obtenir l'autorisation de se constituer en société sous le titre de *Cercle des Travailleurs*.

Avant de m'adresser cette demande, M. le Maire a cru devoir faire prendre des renseignements sur le but de la création de cette société. Je vous transmets les observations auquelles ont donné lieu ceux qu'il a obtenus, observations que j'approuve entièrement.

Recevez, M. le Préfet, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Sous-Préfet,
F. D... ?

Le sous-préfet a ajouté de sa main :

Nous étions convenu avec M. le Maire de prendre des renseignemens chacun de notre côté, et les mêmes nous ont été donnés, quoique nous ne nous soyons pas adressés aux mêmes personnes.

3°

Minute de la lettre adressée par le Préfet au Ministre.

Draguignan, 16 *janvier* 1845.

M. le Ministre de l'Intérieur,

J'ai l'honneur de vous transmettre, ci joint les statuts d'une société que des ouvriers de diverses professions demandent à former à Toulon, sous le titre de *Cercle des Travailleurs*.

D'après les renseignemens recueillis par M. le Maire de Toulon sur le but de cette association, il s'agirait de s'y occuper de l'amélioration de la classe ouvrière. Les sociétaires entendent se diriger d'après les principes émis par Mme Flora Tristan, dans les ouvrages qu'elle a publiés sur l'émancipation des ouvriers. Je pense avec ce fonctionnaire dont je joins ici la lettre, qu'il n'y a pas lieu d'accorder l'autorisation demandée.

Je suis, etc...

4°

Réponse du ministre.

Paris, le 4 *février* 1845.

Monsieur le Préfet,

J'ai reçu joint à votre lettre du 16 janvier ct les statuts de la société que des ouvriers de diverses professions demandent à former à Toulon sous le titre de *Cercle des Travailleurs*.

Il résulte des renseignements recueillis par l'autorité locale que le but de cette assocon est de s'occuper de l'émancipation de la classe ouvrière et que les sociétaires se proposeraient de se guider, à cet effet, d'après les principes publiés par Mme Flora Tristan.

Les théories de cette sorte sont depuis longtems reconnues trop dangereuses pour qu'on permette de les poursuivre et de les appliquer librement. Je ne puis donc qu'adopter dans cette circonstance les conclusions de M. le Maire de Toulon, qui sont aussi les vôtres.

En conséquence, vous aurez à faire connaître à qui de droit que le cercle des travailleurs ne peut être autorisé.

Recevez, monsieur le Préfet, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Ministre de l'Intérieur,

(*Signé* DUCHATEL.)

M. le Préfet du Var.

(Archives départementales du Var, Série 11. Police générale et administrative.)

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons limité cette Bibliographie aux ouvrages de Flora Tristan et aux publications où il est traité de sa vie ou de son œuvre.

On consultera utilement pour les questions d'ordre général (socialisme, internationalisme, féminisme), les bibliographies indiquées dans les ouvrages ci-dessous mentionnés, en particulier ceux de MM. Charléty, Tchernoff, Weill. Cf. aussi la Bibliographie sommaire que nous avons publiée en 1921 dans *La Tradition Socialiste en France et la Société des Nations* (Garnier, éditeur).

I

ŒUVRES DE FLORA TRISTAN

1. **Nécessité de faire un bon accueil aux femmes étrangères,** par Mme F. T. Prix : 1 franc, Paris, chez Delaunay, Palais-Royal, 1836. Imprimerie de Mme Huzard (née Vallet la Chapelle), rue de l'Eperon, n° 7 (Bibliothèque nationale Rp. 7.322).

Cette brochure « in-8° d'une feuille 3/4 est signalée au *Journal de la librairie* de 1835, p. 60.
Elle n'est pas toujours mentionnée par les biographes ou par les bibliographes de Flora Tristan. Ainsi l'abbé Constant, en publiant l'*Emancipation de la Femme*, Paris, 1845 (cf. le n° 13 ci-après), la passe sous silence quand il analyse brièvement les œuvres de Flora Tristan.

Sur cette œuvre, cf. *supra*, 1re partie, chapitre IV ; 3e partie, chapitre V.

2. **Pétition pour le rétablissement du divorce** à Messieurs les députés. Paris, ce 20 décembre 1837 (« décembre » est douteux ; peut-être est-ce « novembre »).

(Archives Nationales. — Archives de la Chambre des Députés. Pétitions n° 133, dossier 71).

Cf. *supra*, 1re partie, chapitre IV, 2.

3. **Pérégrinations d'une paria** (**1833-1834**), par Mme Flora Tristan. — Dieu, Franchise, Liberté. — Paris, Arthus Bertrand, Libraire-Editeur, rue Hautefeuille, nº 23, 1838, Imprimerie de Mme Huzard (née Vallet la Chapelle), rue de l'Eperon, nº 7 (Bibliothèque nationale Pn) (2 volumes in-8º de XLVI-400 et 462 pages). ³

Ces deux volumes sont une autobiographie qui devait être continuée si l'on en croit l'annonce des « tomes III et IV orné du portrait de l'auteur » qui figure dès la fin de 1838 en tête de *Méphis*.

Cette œuvre est très fréquemment mise à contribution dans le présent travail. Cf. *supra*, notamment toute notre première partie, et 3e partie, chapitre VII.

4. **Pétition pour l'abolition de la peine de mort** à la Chambre des Députés, le 10 décembre 1838. Paris, Imprimerie de Mme Huzard, 7, rue de l'Eperon.

Cette pétition est accompagnée d'une lettre de Flora Tristan « à Messieurs les Membres de la Chambre des Députés » datée du 19 décembre 1838. (Archives nationales, Section moderne, Archives de la Chambre des Députés. Pétition nº 139, nº 70.)

Cf. *supra*, 1re partie, chapitre IV, 2 ; 3e partie, chapitre VI, 2.

Le *Journal du Peuple* du 16 décembre 1838 reproduisit cette pétition précédée d'un bref commentaire.

5. **Lettres de Bolivar** publiées avec commentaires par Flora Tristan. « Le Voleur », 31 juillet 1838.

Cf. *supra*, 1re partie, chapitres I et IV.

6. *a*) **De l'art et de l'artiste dans l'antiquité et à la Renaissance.**

b) **De l'art depuis la Renaissance.**

Ces deux études qui ont été recueillies dans *Méphis* (cf. ci-après) ont été publiées tout d'abord dans l'*Artiste* en 1838, 3e série, 9e livraison, p. 187, et 24e livraison, p. 143.

Cf. *supra*, 1re partie, chapitre IV, 2e et 3e partie, chapitre VII.

7. **Episode de la vie de Ribera dit l'Espagnolet** ; publié également dans l'*Artiste* en 1838, 13e livraison, page 192.

Cf. *supra*, 1re partie, chapitre IV, 2e et 3e partie, chapitre VII.

8. **Méphis,** par Mme Flora Tristan : « Relevez donc vos mains languissantes et fortifiez vos genoux affaiblis » (Saint Paul, épître aux Hébreux).

Paris, chez Ladvocat, librairie du Palais-Royal, place du Palais-Royal, 241, 1838. Imprimerie de Mme Huzard, rue de l'Eperon, 7. (2 volumes in-8º de VII-365 et 392 pages.) Bibliothèque Nationale, Y² 71.822.

Cet ouvrage constitue le seul roman publié par Flora Tristan ; d'autres romans furent annoncés comme devant paraître, et certains sont même

cités à tort comme parus par quelques critiques ou bibliographes. On peut trouver dans ces deux volumes des renseignements biographiques et des théories familières à Flora Tristan.

Cf. sur cette œuvre les pages 402 et ss. du présent travail.

Le chapitre l'*Atelier de Girodet* fut publié dans la 28e livraison de l'*Artiste* (1838).

Le chapitre *Les Tribulations d'un riche* fut reproduit par *Le Siècle* (18 novembre 1838).

Cf. *supra*, 1re partie, chapitre IV, 2e et 3e partie, chapitre VII.

9. **Promenades dans Londres**, par Mme Flora Tristan. « Gardez-vous de juger sur les dehors » (Lamennais), Paris H.-L. Delloye, éditeur, 13, place de la Bourse. Londres, W. Jeffs, libraire, 15, Burlington-Arcade, Piccadilly, 1840. Imprimerie de L. Bouchard Huzard, 7, rue de l'Eperon, 1 vol. in-8° de LIII-412 pages (Bibliothèque nationale : Ns 179).

Cet ouvrage, très apprécié à juste titre, eut, la même année, une deuxième édition semblable à la première. Les deux éditions contiennent une sorte d'introduction intitulée : *Coup d'œil sur l'Angleterre* et signée A. Z.

En 1842, le même ouvrage paraît, identique, sous le titre : *La Ville monstre*, par Mme Flora Tristan, avec même épigraphe et chez les mêmes éditeurs, mais sortant de l' « Imprimerie d'Amédée-Saintin, 38, rue Saint-Jacques ». Le volume que j'ai eu entre les mains portait la mention « Deuxième édition ». *La Ville monstre* ne se trouve pas dans les bibliothèques publiques de Paris.

En 1842 également, paraît une édition populaire du même ouvrage. Elle est d'un plus petit format et d'un prix plus réduit. Le *Coup d'œil sur l'Angleterre* signé A. Z. y est remplacé par une autre introduction signée des mêmes initiales et intitulée *De la Politique anglaise*. — Une *Dédicace aux classes ouvrières* indique les intentions de Flora Tristan d'éclairer le prolétariat français sur le sort du prolétariat britannique.

Cette édition n'est pas à la Bibliothèque nationale.

Plusieurs journaux reproduisent des extraits plus ou moins copieux des *Promenades dans Londres* ; notamment le *Quartier des Irlandais à Londres*. (*La Fraternité*, octobre 1841), et *Une visite aux chambres du Parlement*. (*Le Nouveau Monde*, 21 mai 1840).

Cf. sur cette œuvre les pages 111, 298, 413, du présent travail.

10. **L'Union Ouvrière**, par Mme Flora Tristan. « Aujourd'hui le travailleur crée tout et cependant il n'a aucun droit, ne possède rien, absolument rien » (Adolphe Boyer). — Ouvriers, vous êtes faibles et malheureux, parce que vous êtes divisés. Unissez-vous. — L'Union fait la force (Proverbe). Edition Populaire. Paris, Prévot, libraire, 61, rue Bourbon-Villeneuve, Rouanet, librairie, rue Verdelet, 10, 1843. Imprimerie Lacour et Maistrasse fils, rue Saint-Hyacinthe, Saint-Michel, 33.

1 petit volume in-18 de XX-123 pages. (Bibliothèque nationale : Inventaire R 52848, 2e exemplaire : R 52849.)

En 1844, paraît la « deuxième édition », contenant un chant : *La Marseillaise de l'Atelier*, mise en musique par Thys ; *Paris, chez tous les libraires*, Imprimerie de Worms et Cie, boulevard Pigalle, 6. Cette deuxième édition est beaucoup plus complète et comprend XLIII-136 pages, soit vingt-six pages de plus que la première. C'est celle à laquelle il faut se reporter pour une étude de notre sujet. (Bibliothèque nationale, Inventaire : R 52850 ; 2e exemplaire R 52851.)

En 1844 également, paraît la « troisième édition »... *Paris et Lyon chez tous les libraires.* Imprimerie de C. Rey jeune et Cie, place Saint-Jean, 6, Lyon. Cette 3e édition, tirée à 10.000 exemplaires à Lyon, et pour ainsi dire « aux frais des travailleurs lyonnais », reproduit le texte de la 2e édition, précédé d'un appel aux ouvriers par Flora Tristan. Cette édition n'est pas à la Bibliothèque nationale, mais on la trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Les premiers chapitres de l'*Union Ouvrière* parurent dans la *Phalange* des 29 et 31 mars 1843.

Cf. *supra*, 2e partie, chapitres I, II et III ; 3e partie presque en entier ; surtout les chapitres II, IV, V, VI, VIII.

11. **Journal inédit de Flora Tristan**, pour les années 1843 et 1844, à paraître prochainement.

Ce journal n'est sans doute qu'une partie des notes quotidiennes que Flora Tristan rédigea vraisemblablement pendant la seconde moitié de sa vie. Les notes qui nous sont parvenues étaient destinées au public avec quelques retouches ; ou, plus exactement, elles constituent le travail préparatoire du livre annoncé « pour paraître au mois de janvier 1845. *Le Tour de France, état actuel de la classe ouvrière sous l'aspect moral, intellectuel et matériel* par Mme Flora Tristan ; un fort volume in-18 avec le plan du palais de l'Union ouvrière. Prix : 2 francs. Pour les ouvriers : 1 fr. » Cette annonce se lit sur la couverture des deux dernières éditions de l'*Union Ouvrière.*

Il est sans doute regrettable que Flora Tristan soit morte avant de publier ce *Tour de France.* Mais ce livre n'aurait peut-être pas eu la valeur documentaire et le cachet si original du *Journal.* Celui-ci nous a paru devoir être publié ; on verra au cours du présent travail combien il nous a été précieux. On ne saurait trop remercier la famille d'Eléonore Blanc de l'avoir pieusement conservé. Cf. surtout la 2e partie du présent travail, en particulier les chapitres II, III, IV.

12. **Correspondance** éparse.

Nous devions mentionner ici quelques lettres de Flora Tristan qui ont été rendues publiques par leurs destinataires. On y trouve certains traits caractéristiques qui aident à comprendre et à connaître Flora Tristan ; elles ont parfois aussi une valeur doctrinale qu'on ne peut négliger :

a) Lettre à M. le Rédacteur du « Droit » du 15 mai 1837, publiée dans ce journal le 17 mai 1837.

b) Lettre adressée au Directeur de la « Phalange » (Victor Considérant) et publiée dans ce journal le 1er septembre 1836, suivie d'un commentaire par Victor Considérant.

C'est la lettre la plus importante, mais on en peut voir d'autres inédites, que Flora Tristan adressa également au même Considérant, et qui sont conservées aux Archives sociétaires (actuellement en dépôt au Centre de Documentation sociale de l'Ecole normale supérieure, rue d'Ulm, 45) : 26 juillet 1837, 29 octobre 1843, novembre 1843, 4 avril 1844. Elles ont été mises à contribution dans le présent travail. (Cf. *supra*, 1re partie, chapitre V ; 2e partie, chapitre II).

c) Lettre à A.-L.-A. Fée, professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg, du 21 mars 1843, recueillies par le destinataire dans : FÉE, *Voyage autour de ma bibliothèque*, Paris, Berger-Levrault, 1856.

Cf. *supra*, 2e partie, chapitre I.

d) Lettres à Cabet des 23 mai et 16 juin 1843, publiées par Cabet dans le *« Populaire* de 1841 » le 1er octobre 1843. Cf. *supra*, 2e partie, chapitre I.

e) Lettre à M. le Directeur de l' « Echo lyrique », du 7 septembre 1843. Cf. *supra*, 2e partie, chapitre II.

f) Lettre à M. le Directeur du « Censeur » de Lyon publiée par ce journal le 11 mai 1844 et reproduite par la *Réforme* du 14 mai 1844.

*
* *

Flora Tristan eut de nombreux correspondants et il ne serait pas sans intérêt de retrouver les lettres primesautières qu'elle leur adressait. Certaines qui n'ont pas été publiées sont néanmoins à la disposition du public comme celles que nous mentionnons ci-dessus et qui sont adressées à Considérant.

C'est ainsi que les « Archives Sociétaires « possèdent également deux lettres adressées à Fourier que nous avons reproduites dans le présent volume (Cf. *supra*, 1re partie, chapitre VI).

La Bibliothèque de l'Arsenal possède deux lettres adressées les 12 et 15 février 1843 par Flora Tristan à Enfantin, et les réponses de ce dernier (Fonds Enfantin, et Carton 7613 (37) (Cf. *supra*, 2e partie, chapitre I).

Les catalogues d'autographes, documents historiques et biographiques de M. Gabriel Charavay ont mentionné plusieurs fois des lettres de Flora Tristan (et aussi de ses correspondants) :

Lettre à Ladvocat (*Lettres autographes*, nº 112, d'avril 1860, nº 14578).

Lettre à Mme Louise Lemercier du 24 novembre 1838 (1) relative à deux de ses ouvrages ainsi qu'à ses blessures... « Je suis entièrement rétablie. Cependant je souffre toujours, car les deux balles n'ont pu être extraites. L'une est placée dans la région du cœur, et l'autre dans la poitrine... « (*Autographes, manuscrits, documents historiques et biographiques*, nº 77, décembre 1865, nº 1294) (2).

Enfin je dois signaler plusieurs lettres inédites qui m'ont été communiquées par les descendants de leurs destinataires, et des brouillons de lettres demeurés parmi les papiers de Flora Tristan : telles les *lettres à Barbès* du 16 août 1844. (Cf. *supra*, 2e partie, p. 245) ; tels aussi les brouillons de lettres à *George Sand*, à la *tragédienne Rachel*, à l'ouvrier *P. Moreau*, etc., etc., dont il est question au cours de cette étude.

13. Une place à part doit être faite au petit volume suivant : **L'Emancipation de la Femme, ou le Testament de la paria**, ouvrage posthume de Mme Flora Tristan, complété d'après ses notes et publié par A. Constant. Paris, 1845, in-16, 128 pages. Bibliothèque nationale, R 52847.

Cet ouvrage reproduit certaines idées de Flora Tristan, mais sous une forme qui n'est pas à elle. Le bibliographe Quérard a écrit dans : *Les Supercheries littéraires dévoilées* : « ouvrage tout entier de la composition de M. A. Constant ». (Paris, 1870, t. III, p. 855). Cette assertion catégorique apparaît comme absolument fondée quand on est familiarisé avec l'œuvre de l'abbé Alphonse Constant, connu surtout sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi, et avec celle de Flora Tristan. (Cf. *supra*, 3e partie, chapitre VII.)

(1) L'année indiquée sur ce catalogue est : 1836, mais c'est évidemment 1838 qu'il faut lire, les blessures mentionnées étant de 1838.

(2) Les catalogues Charavay mentionnent des lettres adressées à Flora Tristan par le publiciste Théophile THORÉ en 1838 (nº 124, avril 1862) ; par Victor HENNEQUIN, député et écrivain socialiste, datée d'Epinal, 9 septembre 1842 (nº d'avril 1864, nº 18795) ; par l'historien et homme d'Etat Louis BLANC, de 1843 (nº 17, janvier-février 1867, nº 2980).

II

ÉTUDES SUR LA VIE ET L'ŒUVRE DE FLORA TRISTAN

Mettons tout de suite à part les deux « Mémoires » de Chazal : le *Mémoire à consulter pour Chazal contre Madame Chazal*, fréquemment mis à contribution dans le présent ouvrage. Il a été rédigé par le mari de Flora Tristan pour sa propre défense au procès de 1838 (Tribunal civil de 1re instance de la Seine, 3e Chambre) et, à ce titre, ne doit pas être accepté sans réserves ; il constitue néanmoins une précieuse source de renseignements. Voir : « Recueil des Factums de la Bibliothèque Nationale » 4o F 3, Pièce 6.318.

Dans le même recueil a été relié, à la suite du précédent document, bien que lui étant antérieur, le *Mémoire ayant pour but d'éclairer la Chambre du Conseil, adressé à mes Juges pour être joint au dossier de l'affaire Chazal* (Chazal jeune, place de l'Abbaye, à Montmartre, 1837). Même cote ; Pièce 6.319.

Les études d'ensemble ne sont pas très nombreuses ; elles se répètent l'une l'autre, reproduisant, en général, les mêmes erreurs.

Par contre, beaucoup d'auteurs ont parlé de Flora Tristan, soit à propos de ses livres, soit au sujet des matières qui en font l'objet, soit en traitant du socialisme.

BERTAUT (Jules). — **Une Amazone des Lettres : Flora Tristan.** (*Les Nouvelles littéraires*, 3 novembre 1923.)

BLANC (Eléonore). — **Biographie de Flora Tristan** (Lyon, 1845). **Bibliothèque** nationale : Ln27 1980.

Petit volume de propagande, destiné aux ouvriers par la fidèle disciple, l'élue de Flora Tristan. Dithyrambique mais exact. — Ce volume contient à la fin les discours prononcés sur la tombe de l'apôtre.

BRION (Hélène). — **Une méconnue, Flora Tristan, la vraie fondatrice de l'internationale.** Epône (Seine-et-Oise), Société d'édition et de librairie, l'*Avenir social*.

Texte d'une causerie faite à Bourges et à Lyon en 1918. Quelques erreurs. En appendice, des extraits et citations empruntés aux œuvres de Flora Tristan.

CAPERON (Paulin). — **Inauguration du monument élevé à Bordeaux à la mémoire de Flora Tristan par les travailleurs.** Compte rendu par Paulin Caperon au nom de la commission. — Bordeaux, Imprimerie de Causserouge, rue des Bahutiers, 6. — Bibliothèque nationale : Ln 27 19.809.

CONSTANT (Alphonse). — **Introduction à l'Emancipation de la Femme ou le Testament de la Paria**. Paris, 1845. Cf. ci-dessus. Quelques erreurs. Bibliothèque nationale : R 52847.

Quelques erreurs. Bibliographie des œuvres de Flora Tristan.

FRYDE (Irena). — **Flora Tristan, sa vie, son action sociale.** (Inédit.)

Mémoire présenté en Sorbonne en 1913 ; étude assez sommaire, mais très consciencieuse.

JANIN (Jules). — **Madame Flora Tristan** (*La Sylphide* des 5 et 12 janvier 1845).

Cet article, dont la forme a beaucoup vieilli et qui n'est pas sans intérêt malgré quelques erreurs, a été reproduit dans le *Voleur* de janvier 1845 (n[os] 69 et 85).

[LEMONNIER (Charles).] — **Souscription pour la tombe de Flora Tristan**. Bibliothèque nationale, Ln[27] 19808.

C'est une simple feuille de souscription présentée au public par le Comité de souscription, dont Ch. Lemonnier était le président. L'appel a été certainement rédigé par lui.

PUECH (Jules-L.). — **La Vie de Flora Tristan** (*Revue de Paris*, 1[er] décembre 1910).

Cet article a été écrit avant que j'eusse été mis en possession des manuscrits inédits de Flora Tristan ; certains points devraient en conséquence être modifiés.

PUECH (Jules-L.). — **Une romancière socialiste : Flora Tristan** (*Revue socialiste*, 15 février 1914, p. 132).

STOURM (Eugène). — **Madame Flora Tristan** (L'*Union*, décembre 1844). Bibliothèque nationale : Lc[2] 1566.

La « vie privée » n'y est abordée que dans « ses rapports nécessaires avec la vie apostolique » ; mais c'est une des meilleures études d'ensemble qui ait été donnée sur cette vie et sur cette œuvre.

THIBERT (Marguerite). — **Féminisme et Socialisme d'après Flora Tristan**. (*Revue d'Histoire économique et sociale*, 9[e] année, 1921).

C'est la meilleure étude des idées de Flora Tristan.

*
* *

Les dictionnaires et encyclopédies ont consacré des articles assez justes à Flora Tristan. La biographie donnée par LAROUSSE dans son *Grand Dictionnaire Universel du XIX[e] siècle*, 17 volumes (1866-1876) n'a été ni reproduite, ni résumée dans le *Nouveau Larousse illustré* en 8 volumes.

La Grande Encyclopédie ne consacre pas d'article à Flora Tristan, mais parle d'elle à propos de l'Association internationale

des Travailleurs. (Voir plus loin, III, Ouvrages sur le Socialisme.)

Les deux grands Dictionnaires biographiques français donnent des articles assez copieux :

MICHAUD. — **Biographie universelle, ancienne et moderne,** tome XLII, article *Tristan* (*Flora*), signé R. L. D.

QUÉRARD. — **La littérature française contemporaine, 1827-1849, continuation de la France littéraire; Dictionnaire bibliographique.** Paris, 1857, tome II, article *Tristan* (Flora).

Quelques inexactitudes.

III

OUVRAGES OU IL EST FAIT MENTION DE FLORA TRISTAN

A) Mémoires, Souvenirs, Correspondances

ALLART DE MERITENS (Hortense). — **Lettres à Sainte-Beuve** (1841-1848), Paris, 1908, p. 55.

ALLART DE MERITENS (Hortense). — « **Les Enchantements de Prudence,** Paris, 1873, p. 291, par Mme P. de Saman », 2e édition, avec préface de George Sand. Bibliothèque nationale Y² 64.951

BENOIT (J.). — **Confessions d'un Prolétaire, 1830-1871** (manuscrit), Lyon, 1871.

COMMISSAIRE (Sébastien), ancien représentant du peuple. — **Mémoires et Souvenirs,** Lyon, Paris, 1888, tome I, p. 108.

Relatant ses souvenirs d'enfance, Commissaire note la vive impression que lui fit Flora Tristan venue parler aux ouvriers lyonnais en 1844.

FÉE (Antoine-Laurent-Apollinaire), professeur à la Faculté de Médecine de Strasbourg. — **Voyage autour de ma bibliothèque,** Paris, 1856, p. 106 à 115.

PROUDHON (P.-J.). — **Correspondance.** Lettre à M. Maurice du 27 juillet 1844, Paris, 1875, tome II, p. 130.

REYNIER (Joseph), ancien tisseur. — **Mémoires**. Lyon, 1898.

Reynier collabora à la propagande de Flora Tristan à Lyon en 1844 et, gagné par ses charmes, lui adressa une déclaration. La page qu'il consacre à l'apôtre est pleine d'erreurs.

RUGE (Arnold). — **Zwei Jahre in Paris** (Deux années à Paris), Leipzig, 1846, chapitre XII. *Flora Tristan et l'Union Ouvrière.*

RUGE (Arnold). — **Briefwechsel und Tagebuchblätter (1825-1880)**. Berlin, 1885.

SAINTE-BEUVE. — **Lettres à M. et Mme Juste Olivier**, p. 95. Paris, 1904. Lettre du 17 août 1838.

SAND (George). — **Correspondance**, tome II, p. 331. *Lettres à Edouard de Pompéry*, janvier 1845, de Paris à Paris.

Cette lettre contient un jugement sévère sur Flora Tristan ; elle est très élogieuse pour sa fille Aline Chazal ; elle engage Pompéry à l'épouser.

SAND (George). — **Lettres à Poncy** du 26 janvier 1844 (*Revue des Deux Mondes* du 1er août 1909, p. 618-619).

Même malveillance à l'égard de Flora Tristan.

Il faudrait retrouver les lettres que les ouvriers ont pu échanger au sujet de Flora Tristan lorsqu'elle allait de groupe en groupe et de ville en ville pour les évangéliser. Cette recherche est des plus malaisées et demeure presque toujours vaine. J'ai pu,grâce, à la famille d'Eléonore Blanc, dépouiller les nombreuses lettres à Flora Tristan qui ont été conservées et dont on trouvera ci-après quelques citations.

Notons en passant que nulle mention de Flora Tristan n'est faite dans les mémoires ou souvenirs des ouvriers appartenant à des milieux parisiens, tels que Perdiguier, Vinçard, Martin Nadaud, etc..., etc...

B) Ouvrages sur le Féminisme

ABENSOUR (Léon). — **Le féminisme sous le règne de Louis-Philippe et en 1848**. Préface de M. Jules Bois, Paris, 1913, Plon, éditeur, p. 8, 11, 14, 29, 33, 65 et ss., 163, 181.

Ouvrage indispensable à l'étude de ce sujet, malheureusement trop rapide et souvent erroné.

ABENSOUR (Léon). — **Histoire générale du Féminisme, des origines à nos jours**, Paris, 1921. Delagrave, éd., 1 vol. in-16.

BOIS (Jules). — **L'éternel Messie féminin. La femme nouvelle.** *Revue encyclopédique,* 1896, n° 169, p. 836 ; reproduit dans l'

BOIS (Jules). — **L'Eve Nouvelle. Paris, 1896,** p. 277 ; cité également dans :

BOIS (Jules). — Préface au livre de Léon Abensour, cf. ci-dessus.

AVRIL DE SAINTE-CROIX (Mme). — **Le Féminisme.** Préface de Victor Margueritte, Paris, 1907, Giard et Brière, éd. « Collection des Doctrines politiques », publiée sous la direction de A. Mater.

Jugement exact sur la tendance générale de Flora Tristan. Quelques erreurs.

MAIGRON (Louis). — **Le romantisme et les mœurs**— Paris, Champion, 1910.

MAILLARD (Firmin). — **La légende de la femme émancipée. Histoire de femmes pour servir à l'histoire contemporaine,** Paris, s. d. Librairie illustrée. 1 vol. in-24, p. 127 à 143.

Tout le chapitre VI est consacré à Flora Tristan ; assez exact, mais écrit sur un ton persifleur et malveillant.

VILLIERS (Baron Marc de). — **Histoire des Clubs de Femmes et des Légions d'Amazones, 1793-1848-1871.** Paris, 1910, Plon, éd., p. 293.

Partiellement mais fortement erroné.

C) Ouvrages sur le Socialisme

ANDLER (Charles). — Préface au livre de J.-L. Puech, **Le Proudhonisme dans l'Association internationale des Travailleurs,** Paris, 1907, Alcan, éd.

L'un des jugements les plus exacts qui aient été portés sur Flora Tristan.

BOUGLE (C.-C.). — **Chez les Prophètes socialistes.** Paris, 1918, Alcan, éd.

Le chapitre « Saint-Simoniens et ouvriers » est paru dans la *Revue de Paris,* le chapitre « L'Alliance intellectuelle franco-allemande, 1844 », est paru dans la *Grande Revue.* Ces deux études parlent de Flora Tristan.

BOURGIN (Hubert). — **Fourier, contribution à l'étude du Socialisme français.** Paris, 1905, G. Bellais, éd.

Précieux pour étudier le rapport des idées de Flora Tristan avec celles de Fourier.

CHARNAY (M.). — Article **Internationale des Travailleurs** dans la *Grande Encyclopédie,* tome XX, p. 896.

DOLLÉANS (Édouard). — **Le Chartisme, 1830-1848.** Paris 1912, A. Floury, éd. — 2 vol. in-8°.

Ce livre invoque l'autorité de Flora Tristan à propos du Chartisme et cite un extrait des *Promenades dans Londres.*

FOURNIÈRE (Eugène). — **Les théories socialistes au XIXe siècle, de Babeuf à Proudhon**, Paris, 1904, Alcan, éd., p. 371 et ss.

HERVÉ (Gustave). — **L'Internationalisme.** Collection des Doctrines politiques publiées sous la direction de A. Mater. Paris, 1910, Giard et Brière.

L'auteur prend Flora Tristan pour un homme. Cf. sur ce point le *Cri de Paris* du 2 juin 1918, p. 91.

ISAMBERT (Gaston). — **Les idées socialistes en France de 1815 à 1848. Le socialisme fondé sur la fraternité et l'union des classes.** Paris, 1905, Alcan, éd., p. 281.

LASKINE (Edmond). — **L'Internationale et le Pangermanisme.** Paris, 1916, Floury, éd.

LEROUX (Pierre). — **La grève de Samarez**, Paris, 1863, tome I, p. 306 ; tome II, p. 44.

MALON (Benoit). — **Exposé des Ecoles socialistes françaises**, Paris, 1872, p. 232.

MALON (Benoit). — **Histoire du socialisme** (en 5 volumes), 1882, 2e partie, p. 269.

MALON (Benoit). — **Les Collectivistes français**, *Revue socialiste*, février 1887, p. 124.

MALON (Benoit). — **Le Socialisme intégral**, Paris, 1890, 2 vol., t. I, p. 182.

PROUDHON (P.-J.). — **De la capacité politique des classes ouvrières.**

PUECH (J.-L.). — **Le Proudhonisme dans l'Association internationale des Travailleurs.** Préface de Charles Andler, Paris, 1907, Alcan, éd.

RALEA (Michel). — **Révolution et Socialisme.** Essai de bibliographie, Paris, 1923, Les Presses universitaires, éd.

STAMMHAMMER. — **Bibliographie des Sozialismus und Kommunismus,** Iéna, 1893, 2 vol., t. I, p. 250. Bibliothèque nationale, 4° Q 573.

STEIN (Lorenz von). — **Geschichte der sozialen Bewegung in Frankreich von 1789 auf unsere Tage.** Leipzig, 1850, 3 vol. ; vol. II, p. 463, 543, Bibliothèque nationale, La ²² 266.

Ces trois derniers ouvrages indiquent par erreur comme paru l'ouvrage que projetait Flora Tristan et qui devait s'intituler *Le Tour de France.*

D) Ouvrages d'Histoire, de Littérature ou de Philosophie générales

CHARLETY (Sébastien). — **La Monarchie de Juillet**, Paris, 1921, Hachette, p. 228, 5e volume de l'**Histoire de France contemporaine depuis la Révolution jusqu'à la Paix de 1919**, publiée sous la direction d'Ernest Lavisse.

CONSTANT de BAUCOUR (A.). — **Les Trois Harmonies. Chansons et Poésies.** (Paris, 1845, Feilens et Dufour). Bibliothèque nationale : Ye 18970.

Dans ce recueil se trouve « *La Folle*, chanson composée à l'occasion de la mort de Mme Flora Tristan ».

ERDAN (pseudonyme de Alexandre-André Jacob). — **La France mystique ou tableau des excentricités religieuses de ce temps**, Paris, 1855, 2 vol. in-8. Bibliothèque nationale : Ld 186.

FESTEAU (Louis). — **Chansons nouvelles**, Paris, 1847. Bibliothèque Nationale : Ye 22.207.

Dans ce recueil figure la poésie, qui fut populaire dans les ateliers d'ouvriers, intitulée *Flora Tristan.*

FOURNIÈRE (Eugène). — **Le règne de Louis-Philippe**, Paris, 1905, Rouff., éd., p. 488, tome VIII de l'*Histoire socialiste*, 1789-1900, publiée sous la direction de Jean Jaurès.

MIRBEAU (Octave). — **Des artistes**. Paris, s. d. Flammarion, t. I, p. 119.

A propos de Gauguin, Mirbeau répète quelques erreurs courantes sur Flora Tristan.

MORICE (Charles). — **Paul Gauguin**. Mercure de France, octobre 1903, p. 100.

Inexact en ce qui concerne Flora Tristan.

REY (Robert). — **Gauguin**. Paris, 1923, Rieder, éd.

Même observation que pour l'ouvrage précédent.

SEGALEN (Victor). — **Hommage à Gauguin**, précédant les lettres de Paul Gauguin à Georges-Daniel de Monfreid. Editions Georges Crès, 1918, 1 vol. in-16.

Quelques détails intéressants sur la famille Tristan. Quelques erreurs.

STERN (Daniel). — **Histoire de la Révolution de 1848**. Paris, tome I, Introduction.

I. TCHERNOFF. — **Le Parti républicain au coup d'Etat et sous le Second Empire**, Paris, 1906, Pedone, éd., chapitre XIII, l' « Internationale » en France et de ses rapports avec les groupements bourgeois, p. 481.

WEILL (Georges). — **Histoire du Parti républicain en France, 1814-1870**, Paris, 1900, Alcan, éd., p. 251.

IV

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES (1)

A. **Sur la vie de Flora Tristan**, on consultera tout d'abord les comptes rendus de ses procès dans la plupart des grands journaux. Cf. surtout :

Le Droit, 14, 17 mai 1837 ; 11 et 15 mars ; 11, 12, 15, 20, 30 septembre ; 19 décembre 1838 ; 1er et 2 février ; 2 mars ; 31 août 1839.

La Gazette des Tribunaux, 14, 18 mai ; 6 juillet 1837 ; 10 janvier ; 1er, 2, 4 février ; 2, 31 mars ; 31 août 1839.

Le Journal des Débats, 12 septembre 1838 ; 1er, 2 et 13 février 1839.

Le Siècle, 11, 12, 15 septembre ; 9 octobre ; 20 décembre 1838 ; — 1er et 2 février 1839.

Le National, 12, 14, 15 septembre ; 1er octobre 1838.

Sur la vie encore, cf. **Quelques publications humoristiques ou fantaisistes**, telles que :

Le Petit Rivarol, par l'auteur du *Rivarol de* 1842. Paris, 1843, page 34, Bibliothèque nationale, **Ln² 88** ;

Satan, 28 avril ; 5 mai 1844, Z. 2.322 ;

L'Album d'Avignon, Lc¹¹ 63.

Le Cri de Paris, 19 mai et 2 juin 1918.

B. **Sur l'Œuvre de Flora Tristan**, il faut consulter les publications ci-dessus relatives à sa vie. La plupart des journaux qui ont relaté le voyage de propagande à travers la France, ou qui ont anoncé la mort de l'apôtre, ont ajouté quelques développements sur son œuvre.

a) Il faut signaler particulièrement les **publications rédigées par des réformateurs ou par des ouvriers** qui ont discuté les idées de Flora Tristan, critiqué ses œuvres et noté ses manifestations.

La Phalange (fouriériste, dirigée par Victor Considérant), 1er septembre 1836, novembre 1837, page 1135 ; — janvier à juillet 1843, p. 1925. Bibliothèque nationale : R. 8238.

La Démocratie pacifique, 16 juin 1844. Bibliothèque nationale : Lc² 1557.

Le Nouveau Monde (fouriériste, rédigé par Czynski), 11, 21 mai ; 11 juin ; 11 juillet 1840. Bibliothèque nationale : R. 1073.

La Revue du Progrès (dirigée par Louis Blanc), 1er octobre 1840. Bibliothèque nationale : Lc² 2852.

(1) Cf. plus haut les études signées, que nous avons citées sous les rubriques précédentes et qui ont été publiées dans des journaux et revues.

Le Populaire de 1841 (journal de Cabet), 10 5 juin 1843 ; — 5 juin ; 12 juillet ; 22 août 1844 ; — 28 novembre 1847.

L'Atelier (rédigé par des ouvriers), 31 mai ; 31 août 1843. Bibliothèque nationale : Lc^2 1474.

La Ruche populaire (rédigé par des ouvriers), août 1840. Bibliothèque nationale : Lc^2 1463.

L'Union (fondé par l'ancien comité de « la Ruche populaire »), décembre 1844 ; novembre-décembre 1845. Bibliothèque nationale : Lc^2 1566.

L'Echo de la Fabrique de 1841 (Lyon), 31 octobre 1844. Bibliothèque nationale : V 3298.

La Gazette des Femmes, 1er janvier 1838. Bibliothèque nationale : Z 4.219.

La Voix des Femmes, 15 avril 1848. Bibliothèque nationale : Lc^2 1736.

b) Autres publications de **Paris** qui ont discuté l'œuvre de Flora Tristan ou parlé de sa vie :

Almanach Phalanstérien pour 1846, page 35. Bibliothèque nationale : Lc^{22} 143.

L'Artiste, août 1837 à janvier 1838, page 280. Bibliothèque nationale : Z 5434.

Le Charivari, 3 janvier ; 2 et 22 février ; 3 mars ; 1er mai 1839.

L'Echo lyrique, septembre 1843, Z 1769.

La Fraternité, octobre 1841. Bibliothèque nationale : Lc^2 1493.

Le Globe, 3, 4 mai 1844.

Le Journal du Peuple, 16 décembre 1838, 10 mai ; 19 juillet 1840. Bibliothèque nationale : Lc^2 1585.

L'Opinion publique, 25 octobre 1848.

La Presse, 28 et 30 août, 24 novembre 1840 ; 20 novembre 1844.

La Réforme, 19 novembre 1844.

Revue du XIXe siècle, décembre 1838. Bibliothèque nationale : 21.618.

La Sylphide, 5 et 12 janvier 1845, p. 3 et 17. Bibliothèque nationale : Z 4155.

La Vérité sur toutes choses, octobre 1845 à janvier 1846, p. 285. Bibliothèque nationale : Lc^2 1616.

Le Voleur, 31 juillet ; 15, 20, 30 septembre ; 10 octobre ; 25 décembre 1838 ; 5 février, 5 mars 1839 ; 25 mai, 5 juin 1840 ; 25 janvier 1845. Bibliothèque nationale : Z 5429.

C. **Journaux provinciaux :**

C'est surtout à l'occasion de son voyage en France que les journaux locaux ont parlé de Flora Tristan et parfois discuté ses idées quand elle passait dans les villes où ils étaient publiés. (Ils ont ensuite reparlé d'elle au moment de sa mort.) Nous n'avons donc pas consulté, sauf exception, les journaux des villes que Flora Tristan n'a pas visitées.

Beaucoup des journaux cités ci-dessous ne sont pas à la Bibliothèque nationale, d'où l'absence de cote ; les collections qui y sont réunies sont souvent incomplètes.

Bouches-du-Rhône

La Gazette du Midi (Marseille), 19 novembre 1844.
Le Nouvelliste (Marseille), 19 novembre 1844.
Le Sémaphore (Marseille), 20 juillet 1844.
Le Sud (Marseille), 20 novembre 1844.

Côte-d'Or

Le Journal de la Côte-d'Or (Dijon), 20, 23 avril ; 7, 14 mai 1844.
Le Spectateur de Dijon, 25 avril 1844.

Gard

Gazette du Bas-Languedoc (Nîmes), 8, 15, 18 août 1844.

Haute-Garonne

Journal de Toulouse, 13, 29 septembre ; 18 novembre 1844.
L'Emancipation (Toulouse), 12 septembre 1844.
Gazette du Languedoc (septembre 1844).

Gironde

Le Courrier de la Gironde (Bordeaux), 23 octobre 1848.
L'Indicateur de Bordeaux, 16, 27 octobre ; 17 novembre 1844.
Le Mémorial (Bordeaux), 19 novembre 1844.
La Guyenne, novembre 1844.

Hérault

Le Courrier du Midi (Montpellier), 24 août ; 2, 17, 24 et 31 octobre ; 2, 19 novembre 1844.
L'Echo du Midi (Montpellier), 13, 16 octobre 1844.
L'Indépendant (Montpellier), 15, 17, 24 octobre ; 7 novembre 1844.
La Vérité (Montpellier), 17, 24 novembre 1844.
Journal de Béziers, 22 novembre 1844.

Loire

L'Echo de la Loire, cité par la *Démocratie pacifique* du 22 juin 1844.
Le Mercure Ségusien (journal de Saint-Etienne), 23 juin 1844.
Le Journal de Saint-Etienne, 23 juin 1844.

Lot-et-Garonne

Mémorial Agenais, 24 septembre, 19 octobre 1844.

Rhône

Le Censeur (Lyon), 11, 12 mai ; 22 juillet ; 1er et 6 août ; 20 novembre 1844.

Le Charivari Lyonnais, 26 mai 1844.

Le Courrier de Lyon, 25 juin ; 21 novembre 1844.

L'Echo de la Fabrique de 1841 (Lyon), 31 mai ; 15 juin ; décembre 1844 (1).

Revue du Lyonnais, 1844, p. 492.

Le Rhône (Lyon), mai 1844.

L'Union des Provinces (Lyon), 11 mai ; 21 novembre 1844.

Saône-et-Loire

Le Bien public (Mâcon), 2 mai 1844.

Le Courrier de Saône-et-Loire (Chalon), 11 mai ; 1er juin 1844.

Le Journal de Saône-et-Loire, 1er mai ; 23 novembre 1844.

La Mouche de Saône-et-Loire et de l'Ain (hebdomadaire), 30 avril ; 14 mai 1844.

Le Patriote de Saône-et-Loire, reproduit par la *Démocratie pacifique* du 16 juin 1844 ; 28 avril ; 21 novembre 1844.

Vaucluse

L'Echo de Vaucluse (Avignon), 11 juillet 1844.

L'Indicateur d'Avignon, 11, 14 et 21 juillet ; 21 novembre 1844.

(1) Ce journal est très important pour la vie ouvrière de Lyon sous la monarchie de juillet. *L'Echo de la Fabrique* a été fondé en 1831 et continué sous les noms suivants : *L'Echo des Travailleurs* (1833-22 mars 1834) ; *La Tribune prolétaire* (21 septembre 1834-septembre 1835) ; *L'Echo de la Fabrique de* 1841 (15 septembre 1841-5 février 1845) ; *La Tribune lyonnaise* (1er mars 1845-1850). (Cf. Chastaing : 22 *Jours de captivité*, Lyon, 1849). Bibliothèque nationale. Lb⁵⁵1034.

NOTE ICONOGRAPHIQUE

---

1. Le portrait de Flora Tristan le plus connu est sans doute celui qui fut publié en 1839 dans la *Galerie de la Presse* et dans le *Charivari*. Les témoignages de l'époque le déclarent très ressemblant. (Cf. *supra*, p. 118.) Je remercie M. Chacornac de m'avoir gracieusement communiqué le cliché de cette reproduction.

2. L'*Artiste* du 15 décembre 1844 publia un dessin de Perassini d'après le médaillon d'Alf. Baron qui date de 1840. Je n'ai pu retrouver le médaillon lui-même, mais la reproduction de l'*Artiste* est fort intéressante, bien que les jeux d'ombre et de lumière n'aient pas été très heureusement utilisés par le dessinateur. Flora Tristan y paraît vieillie, mais son regard est singulièrement expressif.

3. De 1847, sans doute, date une lithographie devenue fort rare aujourd'hui qui porte une signature illisible, mais qui reproduit un très fin dessin au crayon du peintre Jules Laure, dessin qui est entre les mains de la famille Blanc. Cette lithographie est accompagnée d'une inscription erronée : Flora Tristan, morte à Bordeaux le 14 novembre 1845. Elle fut bien vivement regrettée des ouvriers pour qui elle s'était dévouée, consacrant toute sa vie à la défense de leur cause ». — Cette gravure a été grossièrement reproduite dans l'*Histoire socialiste* de Benoît Malon ; livraison 115, volume II, page 553.

4. A l'article sans intérêt que la publication *Les Belles Femmes de Paris* consacra, en décembre 1839, à Flora Tristan, est joint un très beau portrait que M. Paul Chacornac croit pouvoir attribuer à l'ex-abbé Alphonse Constant (Eliphas Lévi), auquel il a consacré un important ouvrage (cf. notre bibliographie ci-dessus) et qui fut un peintre de talent (Cf. *supra*, p. 118 et p. 395) ; les traits paraissent quelque peu idéalisés et ce portrait justifie la réputation de beauté de Flora Tristan.

5. Les descendants de Flora Tristan possèdent un autre portrait, dont ils ont bien voulu me communiquer la photographie. Je les en remercie vivement. Selon une tradition, ce portrait serait de Jules Laure. Très endommagé pendant la guerre de 1871, il fut restauré en partie. Son premier état, si l'on en croit la description faite de mémoire, rappelait presque exactement le portrait des *Belles Femmes de Paris*. Restauré, il est impossible d'affirmer l'identité, puisque le buste et les bras qui figuraient dans l'original n'ont pas été rétablis, mais la tête est à peu près la même. Jules Laure exposa au Salon de 1837 un « portrait de Madame Flora Tristan », au Salon de 1848 un « portrait de Mme F. T., et au Salon de 1839 deux portraits désignés par la mention « Portraits de Mme T. ».

6. Dans son Journal inédit, Flora Tristan écrit, à Lyon, qu'on vient de faire un portrait d'elle dans cette ville. Je n'en ai pas retrouvé trace.

7. De même, je n'ai pu retrouver le plâtre qui fut fait d'après le moulage pris sur son lit de mort. (Cf. *supra*, p. 280.)

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

S

T

U

V

W

Y

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre V

DEUXIÈME PARTIE

Les années d'apostolat.

Chapitre Premier

Chapitre II

Chapitre III

Chapitre IV

CHAPITRE V

TROISIÈME PARTIE

Le socialisme de Flora Tristan.

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CONCLUSION

DOCUMENTS ANNEXES

IMP. MODERNE - NICOLAS, RENAULT & Cie, POITIERS

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

Pages 163 et 362 : Le poète German Mâurer est désigné sous son simple prénom de German ; son ami Arnold Ruge s'en tient à ce prénom dans *Zwei Iahre in Paris* (op. cit.), mais précise sa désignation dans *Briefwechsel und Tagebuchblätter* (op. cit.).

Page 304 : La prétendue devise des canuts lyonnais pendant l'insurrection de 1831 n'est plus considérée par les historiens comme ayant été vraiment inscrite sur le drapeau noir des insurgés. La légende semble avoir été accréditée par l'historien lyonnais J.-B. Monfalcon, *Histoire des insurrections de Lyon en 1831 et en 1834* (Lyon, juin 1834), mais Flora Tristan cite cette devise dans son journal de 1844.

Pages 177, 205 : Sur le tisseur lyonnais Joseph Reynier et les rapports de Flora Tristan avec lui et avec les Lyonnais, cf. Jean Gaumont, *Le mouvement ouvrier d'association et de coopération à Lyon* (Lyon, 1921), p. 151 et s. ; et, du même auteur : *Histoire générale de la coopération en France* (Paris, 1924), t. I, p. 170 à 173).

Pages 395 et 503 : La biographie de l'ex-abbé Alphonse Constant, dont il est ici question, est publiée en 1925 par M. Paul Chacornac : *Eliphas Lévi, le rénovateur de l'occultisme en France. Sa vie et ses œuvres, d'après ses écrits et sa correspondance.*

Page 139, note. Il faut lire : « *supra*, p. 122, note 2 » (et non « note 24) ».

Page 496 : Ajouter aux ouvrages sur le féminisme qui ont analysé les idées de Flora Tristan et résumé sa vie : (Madame Romieu) (Marie Sincère), *La femme au XIX[e] siècle* (Paris, 2[e] édition), p. 182).

Appréciation quelque peu injuste de faits à peu près exacts et d'idées assez fidèlement résumées.

Librairie Marcel RIVIÈRE, 31, rue Jacob, Paris

JULES-L. PUECH

La tradition socialiste en France et la Société des Nations. Préface de Charles GIDE, professeur au Collège de France, 1 vol. in-16 de la Bibliothèque d'Information sociale, dirigée par C. BOUGLÉ. Prix : **6 fr.**

MAXIME LEROY

Henri de Saint-Simon. Le socialisme des producteurs (de la *Bibliothèque d'Information sociale*, dirigée par C. BOUGLÉ). 1 vol. in-16 broché. 1924 .... **6 fr.**

PAUL LOUIS

Histoire du socialisme en France. De la Révolution à nos jours. 1925, 1 fort vol. in-8° illustré de 24 portraits........... **18 fr.**

PERDIGUIER (Agricol)

Mémoires d'un compagnon. Préface de Daniel HALÉVY. 1914. Beau vol. pet. in-4°..................................

PROUDHON (P.-J.)

Œuvres complètes, publiées sous la direction de C. BOUGLÉ et H. MOYSSET, en 20 vol. in-8°.

Prix de la souscription, brochée.................... **320 fr.**
— reliée.................... **500 fr.**

Volumes parus :

Système des contradictions économiques ou philosophie de la misère. Introduction et notes de Roger PICARD. 1923. 2 vol. in-8° brochés .... **32 fr.**
Idée générale de la Révolution au XIXe siècle. Introduction et notes de A. BERTHOD. 1923. 1 vol. in-8° broché.......... **18 fr.**
De la capacité politique des classes ouvrières. Introduction et notes de MAXIME-LEROY. 1924. 1 vol. in-8° broché........ **18 fr.**
La guerre et la paix. Introduction et notes de H. MOYSSET.

DOCTRINE DE SAINT-SIMON

EXPOSITION, 1re ANNÉE, 1829

Nouvelle édition. Avec une introduction et des notes par C. BOUGLÉ et Elie HALÉVY (Collection des *Economistes et réformateurs sociaux*). 1924. 1 vol. in-8° de 504 pages..................... **25 fr.**

IMP. MODERNE - NICOLAS, RENAULT & Cie, POITIERS

DATE DUE

DUE	RETURNED
	MAY 2 1988
2 WEEKS USE SEMAINES D'USAGE	
2 WEEKS USE SEMAINES D'USAGE	MAY 26 19[illegible]
2 WEEKS USE SEMAINES D'USAGE	FEB 16 1990

KING PRESS NO 306

McGILL UNIVERSITY LIBRARY

[redacted] [redacted]

436685